

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

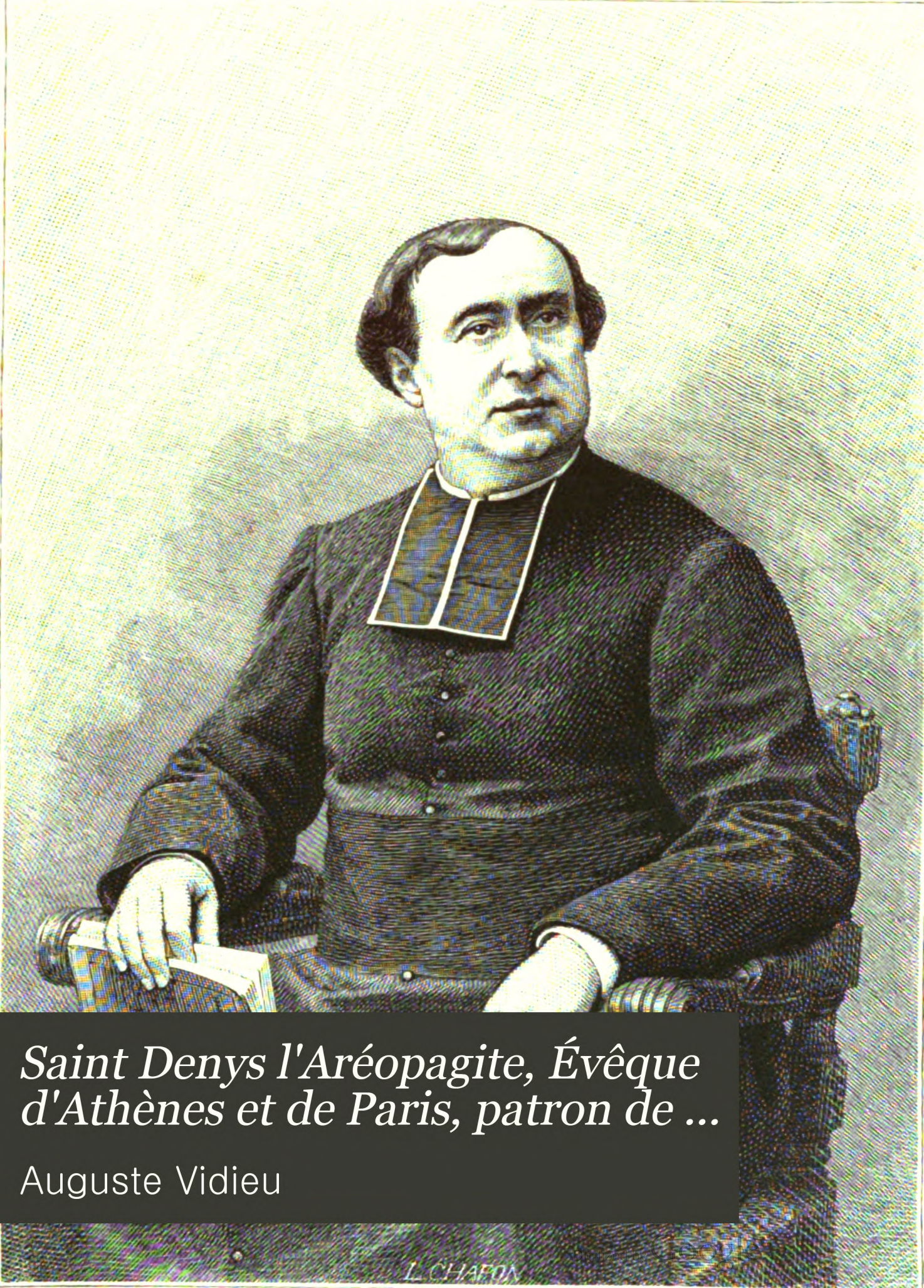
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

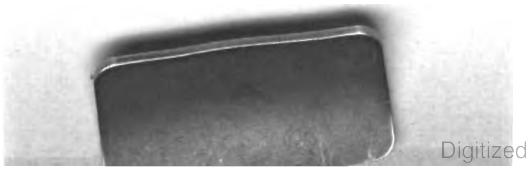
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Saint Denys l'Aréopagite, Évêque d'Athènes et de Paris, patron de ...

Auguste Vidieu





Digitized by Google

321.
XI. 8.
15. —

(6)

Digitized by Google

Digitized by Google

SAINT DENYS

L'ARÉOPAGITE.

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

Digitized by Google

UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY

Digitized by Google



Imp. Lemercier & Cie. Paris

Digitized by Google

L'ABBÉ VIDIEU,

CHANOINE HONORAIRE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE.

SAINT DENYS

L'ARÉOPAGITE,

ÉVÊQUE D'ATHÈNES ET DE PARIS,

PATRON DE LA FRANCE.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE PLUS DE 200 GRAVURES

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1889.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY

MAR 12 '23

Digitized by Google

GM3
D68
XV65

A SA SAINTETÉ

LE PAPE LÉON XIII.

103423

Très Saint Père,

Quand j'écrivais la vie de notre saint Patron, ma pensée s'est bien souvent portée vers le Pontife qui, il y a dix-huit siècles, l'envoya évangéliser les Gaules, vers Rome qui, selon une parole tombée des lèvres augustes de Votre Sainteté, conserve intactes à la France ses grandes traditions religieuses.

C'est à Rome que j'ai cherché et trouvé la vérité sur la vie et les ouvrages de l'illustre Aréopagite devenu Évêque de Paris et apôtre de la France, et c'est aux pieds de Votre Sainteté qu'arrivé à la fin de ma tâche, je viens déposer le premier exemplaire de ce livre, faible hommage de reconnaissance et de vénération filiales.

Au début de votre glorieux pontificat, Votre Sainteté, toujours bienveillante pour les écrivains catholiques, me fit l'insigne honneur de m'accorder une audience particulière et de m'encourager à poursuivre les études que j'avais entreprises; ce témoignage de paternelle bonté a été pour moi un nouveau motif de consacrer tous mes efforts à la défense de la foi.

Puissé-je rappeler à mon pays tout ce qu'il doit au Saint-Siège, et contribuer à resserrer les liens qui l'attachent à Votre Sainteté!

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PREMIER EXEMPLAIRE DE CE LIVRE A ÉTÉ OFFERT EN HOMMAGE

A SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII.

ONT HONORÉ CE LIVRE DE LEUR SOUSCRIPTION :

Leurs Éminences :

Monseigneur Langénieux, cardinal archevêque de Reims.
Monseigneur Lavigerie, cardinal archevêque d'Alger.
Monseigneur Manning, cardinal archevêque de Westminster.

Leurs Grandeurs :

Monseigneur Corrijan, archevêque de New-York.
Monseigneur Bonetti, archevêque de Palmyre, délégué apostolique à Constantinople.
Monseigneur Marango, archevêque latin d'Athènes, délégué apostolique en Grèce.
Monseigneur Pavi, archevêque de Siounie, délégué apostolique en Syrie.
Monseigneur de Schoenborn, prince-archevêque de Prague.
Monseigneur Bécel, évêque de Vannes.
Monseigneur Bellot des Minières, évêque de Poitiers.
Monseigneur Billard, évêque de Carcassonne.
Monseigneur Combe, évêque de Constantine.
Monseigneur Corte, évêque de Troyes.
Monseigneur Donelly, évêque de Clogher (Irlande).
Monseigneur Grimardias, évêque de Cahors.
Monseigneur Hugonin, évêque de Bayeux.
Monseigneur Laborde, évêque de Blois.
Monseigneur Mermillod, évêque de Lausanne et de Genève.
Monseigneur Sourrieu, évêque de Châlons.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Après avoir raconté la vie d'une humble bergère, dont la suave et poétique figure apparaît comme une radieuse étoile au-dessus du berceau de la France, nous avons voulu compléter notre étude sur les origines chrétiennes de Paris, en écrivant l'histoire d'un Saint qui, à d'autres titres, fut aussi le bon génie de nos ancêtres. Saint Denys et sainte Geneviève, le docteur des docteurs et une simple fille des champs, voilà nos saints Patrons! Durant de longs jours, Denys a partagé avec Geneviève l'hommage filial de tous les Français; il figure avec elle parmi ces images séculaires qui décorent les parois de nos églises, et, comme elle, il a encore sa splendide basilique. Mais tandis que la vierge de Nanterre est restée populaire, saint Denys, qu'un pieux et savant écrivain (1) appelle un colosse de gloire, saint Denys est à peu près oublié depuis le dix-septième siècle. A cette époque, certains gallicans combattirent, de parti pris et d'après un système préconçu, l'apostolicité de nos Églises et surtout celle de l'Église de Paris. On nia que saint Denys eût été envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, on nia qu'il fût le même que Denys l'Aréopagite, on nia enfin l'authenticité des écrits attribués à ce dernier, c'est-à-dire ce qu'on avait cru pendant tout le moyen âge et, en particulier, du neuvième au dix-septième siècle.

Cette école conquit à sa doctrine l'enseignement classique, la croyance commune, aussi bien que le sentiment presque unanime des juges placés sur les hauteurs de la science et exerçant en

(1) M. l'abbé Davin, *Panégyrique de saint Denys.*

Digitized by Google

quelque sorte la magistrature de l'esprit public. On ne semblait plus se douter que la tradition contraire avait été celle de toute notre histoire; que la France entière, Université de Paris, Parlements, Églises particulières, docteurs et légistes, rois et peuples, l'avait pendant tant de siècles, conservée, soutenue, promulguée et universellement professée (1).

Toutefois, une réaction s'est opérée dans les esprits depuis cinquante ans, et un mouvement prononcé de retour aux traditions antiques s'est produit au sein de notre génération. On voit des savants s'inclinant devant quelques tombes outragées, faire amende honorable au nom de la critique moderne. Ils restituent aux grands hommes méconnus leur véritable physionomie et leurs titres de gloire; mais tout n'a pas encore été dit sur les assertions passionnées des Baillet, des Tillemont, des Dupin, des Launoy, et l'on serait étonné de la liste encore longue des causes indignement jugées et attendant la justice de l'avenir.

C'est un de ces procès que nous nous proposons de reviser, c'est une de ces grandes mémoires, enveloppées au dix-septième siècle dans une injuste disgrâce, que nous voulons remettre sous son vrai jour, en publiant notre étude sur saint Denys. Mais ne pouvant nous présenter à nos contemporains avec un Saint oublié ou contesté, nous allons tout d'abord établir une thèse en règle pour prouver que notre récit ne repose pas sur des données purement légendaires, et nous démontrerons, dans une première partie, que saint Denys a été envoyé en Gaule par le pape saint Clément; que saint Denys, premier évêque de Paris, est le même que saint Denys l'Aréopagite; que les ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite sont authentiques.

Dans une deuxième partie, nous raconterons sa vie. Il a une ori-

(1) Mosheim et son traducteur disent que la confusion de saint Denys de Paris avec l'Aréopagite a fait une impression si durable sur l'esprit des Français qu'on n'a jamais pu les en désabuser.

Digitized by Google

gine incomparablement illustre; il se rattache à ce que l'antiquité païenne a de plus vénérable et à ce que les origines chrétiennes ont de plus triomphant : Athènes lui donna le jour; l'Égypte fit jaillir son intelligence; l'Aréopage le forma à la sagesse; saint Paul, l'engendrant à Jésus-Christ, commença cette longue et patiente éducation d'un grand homme et d'un saint pontife; saint Clément l'envoya dans les Gaules pour y prêcher l'Évangile. Cette première période de son existence touche ainsi à toutes les institutions : en Grèce, il est initié aux doctrines philosophiques dont il fera un si fréquent usage dans ses écrits; en Égypte, il recueille la semence divine d'où sortira l'école d'Alexandrie; à Rome, il puise auprès du tombeau des Apôtres le mâle tempérament des héros et des martyrs; et puis, nouveau conquérant, il s'avance à travers les Gaules païennes. Sa mission dans notre pays est loin de nous être entièrement connue. Que de faits admirables ont dû se perdre, faute de néophytes capables de les recueillir ! Nous savons du moins qu'il fut, à cette époque, comme le centre de toute une création nouvelle. Quand Dieu donne un apôtre à un peuple, le néant tressaille, des éléments dispersés s'ordonnent, des harmonies inattendues s'éveillent, et, autour de ce nouvel astre, de nombreux satellites gravitent, brillants de ses reflets. Nous finirons par le supplice de saint Denys. Ce sublime holocauste est une offrande et une expiation donnée au Ciel sur le berceau de l'Église de Paris; car « un martyr qui meurt, ce n'est pas seulement pour lui qu'il souffre, c'est aussi pour ses concitoyens. Pour lui, sa mort est la récompense; pour eux, c'est un exemple; pour lui, c'est le repos; pour eux, le salut. Et par cet exemple nous apprenons à croire au Christ, nous apprenons à acheter, par les opprobres, la vie éternelle; nous apprenons à ne craindre pas la mort (1). »

(1) S. Maximus Taurin., hom. 31, nova édit. Roma.

LIBRARY OF UNION THEOLOGICAL SEMINARY
Digitized by Google

L'histoire des saints n'est pas seulement le récit de leurs travaux, de leurs souffrances, de leur martyre ou de leur mort dans la paix du Seigneur; les hommages rendus à leur mémoire, la confiance des peuples en leur intercession, les pieux pèlerinages, les ornements dont on décore leurs tombeaux, les églises élevées sous leur invocation, tous ces honneurs en sont une partie essentielle; c'est la gloire posthume de ces élus de Dieu qui, après avoir été la lumière et les bienfaiteurs des peuples, durant leur vie mortelle, sont encore, dans la suite des siècles, leur appui près du trône des miséricordes. A tous ces points de vue, l'histoire de saint Denys est une des plus vastes, des plus édifiantes, que l'on puisse offrir à la piété des fidèles; j'ajoute qu'elle se lie, depuis dix-huit siècles, à notre vie nationale. Les grands événements de notre histoire se nouent et se dénouent sur le tombeau du Patron de la France, et c'est ici qu'on peut dire avec le prophète Zacharie : « Voici une pierre que j'ai placée devant Jésus; sur cette pierre unique sont sept yeux (1). » Tel est l'objet de la troisième partie.

Dans un quatrième livre, nous célébrerons le docteur; nous étalerons les magnificences de son génie au milieu d'une génération tristement ignorante et devenue à son insu comme sans cœur. La France, disait Joseph de Maistre, n'est pas assez fière de son Malebranche; nous pouvons dire avec plus de raison : La France n'est pas assez fière de son saint Denys. Saint Denys a laissé sur la terre une trace plus lumineuse et plus féconde que Malebranche. Il a tracé le plus vaste des plans philosophiques, et produit un chef-d'œuvre dont l'antiquité n'avait pas le soupçon. « Là, sans faiblir un seul instant, il fait couler jusqu'au bout une inspiration réfléchie tout ensemble et improvisée, qui ne cesse de bouillir et d'étinceler comme une lave ardente et tranquille. C'est Pindare, c'est cet Eschyle qu'Athènes ne cesse de proclamer le roi

(1) Zacharie, III, 9.

Digitized by Google

de ses poètes, c'est le chant colossal des mystères, planant comme une nuée lumineuse sur les initiés, et remplissant les profanes de respect (1). » L'Église a vénéré le livre de Denys, le philosophe céleste, au point d'en faire, depuis saint Grégoire de Nazianze jusqu'à saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, son Manuel de théologie, commenté, à l'instar des saintes Écritures, en grec et en syriaque.

Où en sommes-nous de cette déification dont saint Denys nous avait communiqué les secrets? Où sont les *Noms Divins?* où est la *Théologie mystique?* Où est la *Hiérarchie céleste*, la *Hiérarchie ecclésiastique?* Qui connaît ces grands livres? l'on en sait à peine le nom. Une fausse philosophie de l'esprit profane, se substituant à la grande philosophie chrétienne professée par saint Denys, veut expliquer la pensée par les sensations, sans recourir à cette lumière divine qui éclaire tout homme venant en ce monde, à cette lumière qui brille dans notre raison pour en fonder l'autorité. Une fausse philosophie morale veut établir la notion du droit et du devoir sans remonter à l'idée de l'ordre nécessaire et éternel. Une fausse science de la nature prétend expliquer l'univers sans le rattacher à la toute-puissance d'une cause première, parfaite, infinie; elle ne peut même rendre compte de la force, de l'atome, auxquels elle réduit toute la philosophie naturelle. Une fausse science de la société veut décréter la loi sans s'appuyer sur les principes divins; elle n'aboutit qu'à la force, inhabile cependant à faire régner un ordre stable et une vraie justice. Au milieu de ces doutes et de ces négations, l'âme humaine s'éteint et borne ses aspirations à la mise en jeu de la matière. Pour elle, tout se réduit à l'œuvre de fourneaux et de machines créant le luxe avec la misère, à des manuels de chiffres, à des problèmes d'algèbre, de polytechnie, à des formules de droit privé et politique.

(1) M. l'abbé Davin, *Panégyrique de saint Denys.*

Digitized by Google

Pour moi qui cherche le remède à cette décadence de l'esprit humain, j'écouterai encore saint Grégoire le Grand ouvrant les mille ans de l'époque chrétienne par excellence, en nous invitant à aller à l'antique et vénérable Père (1), et je redirai ses précieuses leçons à nos oublieux contemporains.

Mais avant d'entrer en matière, je ne peux m'empêcher de témoigner toute ma gratitude aux savants qui m'ont aidé de leurs lumières. En les nommant, je ne prétends pas leur faire partager la responsabilité de mes opinions, que j'assume entièrement.

Comment oublierai-je la bienveillante érudition du regretté M. Egger, les renseignements fournis avec tant d'obligeance par les savants Bénédictins de Solesmes, par M. l'abbé Martin, professeur à l'Institut catholique, par M. l'abbé Arbellot, par M. l'abbé Davin? Comment tairai-je tout ce que je dois aux précieuses communications de M. Albert Lenoir, membre de l'Institut, de M. l'abbé Le Rebours, curé de Sainte-Madeleine, de M. l'abbé Fauvage, curé de Saint-Pierre, et surtout aux affectueux conseils de M. L. de Fourcy, inspecteur général des mines, dont j'ai trouvé le goût littéraire aussi sûr et aussi délicat que l'amitié?

(1) Homil. 34 in Luc. XIV.

Paris, ce IX octobre 1888, jour de la fête de saint Denys.

Digitized by Google



L'abbé Didiez

Digitized by Google

LUTHER
THEOLOGICAL
SEMINARY

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

QUESTIONS PRÉLIMINAIRES

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE SAINT DENYS.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE QUESTION.

A QUELLE ÉPOQUE SAINT DENYS EST-IL VENU PRÊCHER LA FOI DANS LES GAULES?



FIN de résoudre cette première question, nous rechercherons d'abord à quelle époque le christianisme a été prêché dans les Gaules (1), et nous apprécierons ensuite les monuments qui font remonter au premier siècle la mission apostolique de saint Denys parmi nos ancêtres.

I. — APOSTOLICITÉ DES ÉGLISES DE L'ANCIENNE GAULE.

L'évangélisation des Gaules, aux temps apostoliques, est un fait suffisamment établi par un concours de circonstances qui ne permettraient pas de le révoquer en doute, alors même qu'il n'en existerait aucune preuve directe et positive. Comment admettre, en effet, que saint Pierre et saint Paul, étant à Rome uniquement

(1) V. BARONIUS, ann. 98, § 22, et surtout ann. 109, § 38. — PAGI, ann. 834, § 9. — DE MARCA, *Epistola ad H. Vales.*, en tête de l'édition d'Eusèbe, par H. de Valois. — NOEL ALEXANDRE, sæc. X, dissert. XVI. C'est l'un des plus complets en y joignant les notes de Roncaglia. — BULLET, *De apostolica Ecclesiæ gallicanæ origine Dissert.* — MAMACHI, *Origines et antiquitates christianæ*, lib. II, c. XXVI, § 1, etc. Il faut voir aussi le très remarquable travail de M. l'abbé Arbellot sur l'apostolat de saint Martial.

Digitized by Google

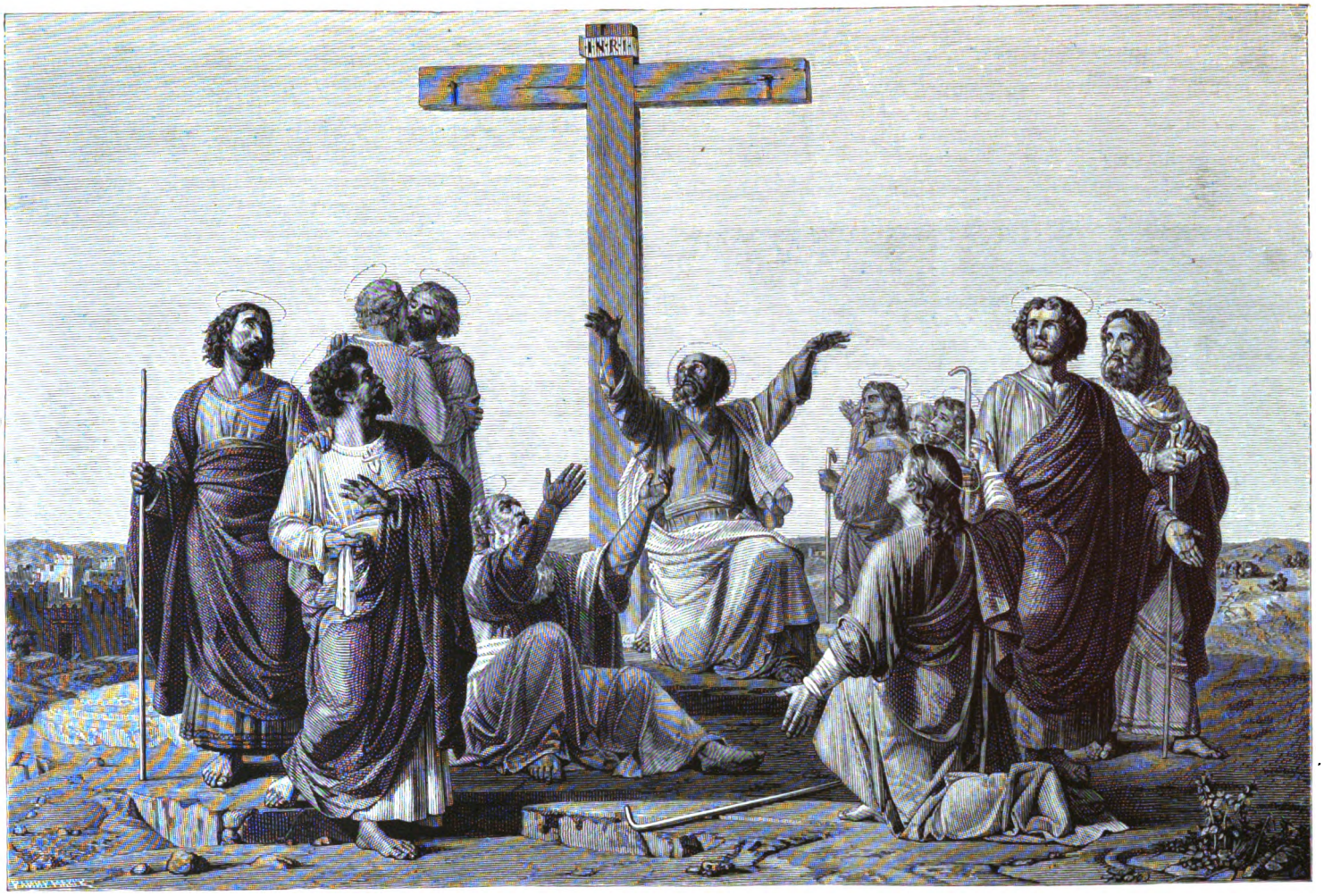
préoccupés de la propagation de l'Évangile, aient négligé de le faire annoncer à une nation aussi célèbre et aussi voisine de l'Italie que l'étaient les Gaulois? Comment supposer surtout que le christianisme n'ait pas été prêché, du vivant des Apôtres, dans les provinces méridionales des Gaules, qui avaient des relations habituelles, non seulement avec l'Italie, mais avec les provinces de l'Orient, où la bonne nouvelle avait été annoncée de si bonne heure par les Apôtres eux-mêmes?

En dehors de ces preuves indirectes, la prédication du christianisme dans les Gaules, au premier siècle, n'est-elle pas clairement établie par des preuves directes et positives?

Dans un de ses voyages, saint Paul écrivait aux Romains : « Je rends grâces à Dieu de ce que votre foi est annoncée dans le monde entier (1); je passerai parmi vous en me rendant en Espagne (2). » Les plus anciens Pères de l'Église, saint Hippolyte, évêque de Porto, saint Athanase, saint Épiphane, saint Jean Chysostome, saint Cyrille de Jérusalem, Théodoret, et, plus tard, saint Grégoire le Grand, saint Isidore de Séville, ne permettent pas de douter qu'il n'ait exécuté son projet, quand il sortit de sa première prison à Rome. Et, si le christianisme n'avait pas été porté en Espagne, du temps des Apôtres, comment expliquer cette inscription qu'on y a trouvée : « A Néron, César-Auguste, pour avoir purgé la province des brigands et de ceux qui enseignaient aux hommes une nouvelle superstition (3) »? Or, comme le dit de Marca, saint Paul dut, pour se rendre en Espagne, suivre cette célèbre voie romaine passant par Nice, Arles, Narbonne et les Pyrénées (4). C'est ce que racontent en effet plusieurs écrivains grecs : saint Sophrone de Jérusalem (5), Métaphraste (6). C'est ce que confirme la mission de Crescent dans les Gaules, mission attestée par un passage de saint

(1) Ad Roman., I, 8.
(2) Ad Roman., XV, 24, 28.
(3) V. BULLET, *Histoire de l'établissement du christianisme*, p. 423.
(4) Apud *Acta SS.*, t. V, p. 545.
(5) Sermo *de Natal. Apost.*, apud CORNEL. A LAPID.
(6) Vie de saint Paul, apud *Acta SS.*, t. V junii, p. 422.

Digitized by Google



Mission des apôtres. — Peinture de Charles Gleyre.

Digitized by Google

UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY

Digitized by Google

Paul, que nous allons citer, et par la tradition de l'Église de Vienne, qui, de temps immémorial, désigne saint Crescent, son premier évêque, comme un disciple de saint Paul. « Crescent, dit lui-même l'Apôtre des gentils, est en Gaule (1). » Et saint Épiphane ajoute : « Il ne faut pas lire *en Galatie*, comme quelques-uns l'ont cru faussement, mais en Gaule (2). » Ce sentiment était si bien établi dans l'Orient que Théodoret, qui lit *dans la Galatie*, ne laisse pas d'entendre réellement la Gaule, parce qu'en effet les Grecs donnaient ce nom à la Gaule; et les Galates n'avaient été ainsi nommés qu'à titre de colonie des Gaulois.

Saint Paul n'est pas le seul des Apôtres qui ait prêché dans les Gaules. Une très ancienne tradition autorise à en dire autant de saint Philippe. Cette tradition, combattue par Tillemont (3), est attestée par des autorités d'un grand poids : « Philippe, dit saint Isidore, prêche le Christ aux Gaulois et conduit à la lumière de la science et au port de la foi les nations barbares voisines des ténèbres et rapprochées des vagues de l'Océan (4). » Après saint Isidore, saint Julien de Tolède assigne la Gaule à saint Philippe comme le champ de sa mission (5); et Fréculphe, évêque de Lisieux en 823, reproduit intégralement dans sa chronique ce passage de saint Isidore (6).

Saint Irénée, qui florissait au second siècle, et qui écrivait au sein même de la Gaule, assure que, de son temps, il y avait plusieurs Églises établies parmi les Celtes et dans les Germanies, c'est-à-dire dans les deux provinces de la Gaule Belgique, nommées la *première* et la *seconde* Germanie; car on sait que la foi ne pénétra que longtemps après dans la Germanie d'outre-Rhin. « Ces peuples, dit le saint docteur, qui parlent tant de langues différentes, tiennent sur la foi le même langage. Les Églises qui sont dans les Germanies, dans l'Espagne,

(1) II Tim., IV, 10.
(2) S. ÉPIPHANE, *Hæres.*, 51 (édit. du P. Pétau, t. I, p. 433).
(3) *Mém. sur l'Hist. ecclés.*, t. I, p. 384 et 639.
(4) *De ortu et obitu Patrum*, c. LXXXIII.
(5) *Comment. in Nahum prophet.*, n. 76.
(6) *Patrol.*, t. CVI, col. 1148.

Digitized by Google

chez les Celtes, en Orient, dans l'Égypte et la Lybie, ont toutes la même croyance et la même tradition. » Pour comprendre toute la force de ce passage, dit dom Piolin (1), il faut le considérer dans son ensemble; or il est évident, en le rapprochant de tout ce qui le précède et le suit, que saint Irénée a voulu opposer, aux hérétiques qu'il combat, la tradition des Apôtres telle qu'elle a été conservée par les Églises fondées par eux ou leurs disciples immédiats. Parmi ces Églises, saint Irénée compte celles de la Gaule (2). En effet, ce Père combattait les Valentiniens, plus anciens que saint Pothin; il ne pouvait donc leur citer, pour les convaincre de nouveauté, que des Églises dont l'existence fût incontestablement antérieure à la leur.

Tertullien, qui écrivait peu de temps après, ne craint pas de dire que les Espagnes, les Gaules et les régions des îles Britanniques, inaccessibles aux Romains, étaient toutes soumises à Jésus-Christ (3). Ces *diverses nations des Gaules* étaient sans doute les Aquitains, les Celtes et les Belges. Il y avait donc déjà des Églises dans toute la Gaule.

Lactance est encore plus affirmatif. Il écrit qu'après la mort de Domitien, arrivée dans le premier siècle, l'Église s'étendit de l'Orient à l'Occident; « en sorte qu'il n'y avait aucun coin de la terre si reculé, où la lumière de la foi n'eût pénétré, aucune nation si barbare dont elle n'eût adouci les mœurs. Mais, ajoute-t-il, cette longue paix fut troublée, car, longtemps après, Dèce s'éleva pour persécuter l'Église (4). » Ainsi, longtemps avant l'empire de Dèce, c'est-à-dire avant le milieu du troisième siècle, la religion chrétienne était répandue dans les diverses parties du monde.

Ceux qui refusent d'admettre l'établissement du christianisme dans les Gaules, dès le premier siècle, le reculent pour la plupart jusqu'au milieu du troisième; mais cette thèse ne peut se soutenir sans contredire ouvertement les témoignages que nous venons de citer, ou sans leur donner un sens véritablement forcé.

(1) *Introduction à l'Histoire de l'Église du Mans.*
(2) S. IRÉNÉE, *Adv. Hæres.*, lib. I, c. v.
(3) TERTULLIEN, *Adv. Jud.*, c. VII.
(4) LACTANCE, *De mortibus persecut.*, c. III.

Digitized by Google

Il est donc certain que l'Évangile a été annoncé dans les provinces gauloises, au moins dès la fin du premier siècle, par des disciples des



Saint Philippe, apôtre du midi des Gaules. — Bibl. nat., Collection des Saints.

Apôtres. Or, à moins de prétendre que les habitants de ces régions, plus barbares que les Barbares mêmes, ont contraint les saints missionnaires de quitter leurs contrées en secouant la poussière de leurs pieds,

Digitized by Google

il faut admettre que ces apôtres laissèrent en Gaule, s'ils n'y demeurèrent pas eux-mêmes, quelques-uns de leurs disciples revêtus du caractère épiscopal, c'est-à-dire qu'ils y fondèrent les premières Églises. Il existait donc, vers la seconde moitié du deuxième siècle, des Églises constituées dans les Gaules, possédant une doctrine, un enseignement régulier et de plus apostolique, tel en un mot qu'il devait être pour qu'on pût l'opposer aux nouveautés des hérétiques. Ces Églises avaient donc des évêques, la hiérarchie, tout ce qui constituait une Église. S'il n'y avait eu alors dans les Gaules que le siège de Lyon et ceux de quelques villes voisines, fondés par les disciples de saint Pothin ou de saint Irénée, savoir ceux de Vienne, de Valence et de Besançon, saint Irénée n'eût pu invoquer le témoignage des Églises des Gaules, témoignage qui se réduisait en définitive à celui de sa propre Église; et Tertullien eût pu moins encore parler des différents peuples des Gaules.

Les commencements de ces Églises furent sans doute faibles et obscurs; elles grandirent peu à peu, ***paulatim augebantur***, comme dit Mamachi (1), mais elles durent conserver soigneusement le souvenir du culte de leurs apôtres. Du jour où un culte public était décerné au fondateur d'une Église, tout ce qui avait trait à son apostolat, à sa naissance, à sa mission, à sa mort était invariablement fixé. A cette époque, en effet, les usages liturgiques de nos Églises ne permettaient pas que l'on solennisât la mémoire d'un saint, sans faire une mention assez étendue de celui que l'on honorait. Les Actes des saints se lisaient d'abord à l'office de la nuit, alors suivi par la généralité des fidèles, prenant un vif intérêt aux lectures qu'on y faisait au moins dans les circonstances importantes (2). L'ardeur du peuple pour entendre ces récits était telle que, dans le but de la satisfaire, et pour porter les fidèles à la piété, on faisait une seconde lecture des Actes ou de la Vie des saints, au commencement de la messe. On les prononçait du même ton que les Épîtres et l'Évangile, et on les lisait ordinairement d'un bout à l'autre, lorsqu'ils étaient assez courts. Les plus longs étaient coupés en

(1) Mamachi, *Origines et antiquitates christianæ*, t. II, p. 263.
(2) Dom Martène, *De Antiquis Ecclesiæ ritibus*, t. III, p. 35.

Digitized by Google

deux ou trois leçons qui précédaient toujours l'Épître et l'Évangile. Enfin, à d'autres instants de la messe, et surtout à la Préface, que l'on nommait alors *Contestatio missæ,* l'on faisait d'un style pompeux et magnifique une récapitulation ou abrégé de la Vie du saint, en son entier.

Ces récits, proposés à toute une Église, à une époque si rapprochée des événements, étaient nécessairement fondés sur des témoignages irréfutables. S'il s'est parfois glissé, jusque dans les Sacramentaires, des hagiographies dont tous les faits ne sont point parfaitement avérés, ces récits n'ont pu guère avoir cours dans les lieux témoins des actions des saints: ils n'ont dû se rapporter qu'à des personnages ayant vécu à une époque éloignée et dans une contrée étrangère (1).

Des détails dans lesquels nous venons d'entrer découlent les principes applicables à la discussion des origines de nos premières Églises. Il faut donc, conformément à ces principes, invoquer les traditions de chaque Église, ses monuments, son histoire particulière, les soumettre à une sage critique et déterminer, en conséquence, quel fut son premier apôtre, et à quelle époque appartient sa fondation. Les Églises dont l'établissement remonte à quelques disciples des Apôtres suivant une tradition constante et ininterrompue, aussi loin qu'on peut la suivre dans l'antiquité, doivent être considérées comme ayant, en effet, une origine apostolique, et c'est ainsi que nous admettons pour premier évêque de Paris saint Denys, envoyé par le pape saint Clément, sans rechercher encore si cet homme apostolique est le même que saint Denys l'Aréopagite.

II. — ÉPOQUE DE LA MISSION DE SAINT DENYS.

L'antique et vraie tradition de l'Église de Paris est que saint Denys a été envoyé dans la Gaule par le pape saint Clément. Cette tradition se trouve consignée dans les Actes de saint Denys, et confirmée par les plus anciens monuments de notre histoire.

(1) V. Dom Piolin, *Introduction à l'Histoire de l'Église du Mans.*

Digitized by Google

1° Les Actes authentiques de saint Denys, publiés comme tels par les Bollandistes, s'expriment ainsi : « Saint Denys, qui avait reçu de saint Clément, successeur de l'apôtre Pierre, les semences de la parole divine à distribuer aux gentils, parvint jusqu'à Paris, conduit par le Seigneur (1). » Ils rapportent donc clairement au premier siècle la mission de saint Denys.

Quelle est l'ancienneté de ces Actes? Le manuscrit auquel nous empruntons cette citation provient de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges, et appartient aujourd'hui à la Bibliothèque nationale (2). Il peut donc servir comme d'un premier échelon pour remonter à la date vraisemblable des Actes dont il s'agit, et nous pouvons, sur son autorité, établir qu'ils existaient au dixième siècle (900-999).

Mais, bien auparavant, l'on trouve des documents qui renferment des détails manifestement puisés à cette même source. Dans l'antiphonaire grégorien exécuté pour l'Église de Compiègne, par ordre de l'empereur Charles le Chauve (840-870) et cité par Mabillon, la première antienne des matines de la fête de saint Denys est ainsi conçue : « Saint Denys reçut du bienheureux Clément, successeur de l'apôtre Pierre, les semences de la parole divine à faire germer au sein de la gentilité (3); » le troisième répons est celui-ci : « Le très bienheureux Denys, martyr du Christ, reçut du bienheureux Clément les semences divines à faire germer au sein des gentils (4). » Or, la liturgie grégorienne, dont l'antiphonaire de Compiègne était un spécimen magnifique, avait été introduite en France sous Pépin le Bref. Nous arrivons ainsi à l'époque de 752-768, et constatons, à cette date, l'existence des Actes de saint Denys.

Allons plus loin. Le savant archevêque de Toulouse, P. de Marca,

(1) Igitur sanctus Dionysius, qui, tradente S. Clemente, Petri apostoli successore, verbi divini semina gentibus eroganda susceperat... Parisius Domino ducente pervenit.

(2) N° 5301.

(3) Sanctus Dionysius, qui, tradente beato Clemente, Petri apostoli successore, verbi divini semina gentibus parturienda susceperat.

(4) Beatissimus Dionysius, Christi martyr, tradente beato Clemente, parturienda gentibus semina divina suscepit. (NOEL ALEXANDRE, *Hist. Eccles.*, édit. de Lucques, t. V, p. 371).

Digitized by Google



Saint Denys, saint Rustique et saint Éleuthère, apôtres des Gaules. — Bibl. nat., Collection des Saints.

Digitized by Google

avait trouvé les Actes de saint Denys dans un recueil manuscrit des Vies de saints composées par Fortunat, et les avait en conséquence attribués à l'évêque de Poitiers. Mais le seul fait d'avoir rencontré les Actes de saint Denys, joints à d'autres Vies de saints composées par Fortunat, ne nous semble pas une démonstration. On sait que les *Vitæ Sanctorum,* recueillies par les copistes des monastères, n'étaient point toujours d'un même auteur. On les assemblait selon que les textes se présentaient à la pieuse curiosité des couvents, dans un temps où les livres étaient rares.

Nous croyons pouvoir démontrer, d'après les caractères intrinsèques de ces Actes, qu'ils sont antérieurs à Fortunat et remontent au cinquième siècle. Ils mentionnent, en effet, une basilique « que les chrétiens avaient construite sur le corps des martyrs et où se manifestaient chaque jour leurs mérites éclatants (1) »; par conséquent, à la date où ils ont été écrits, la basilique de Sainte-Geneviève n'était pas encore élevée. Ce fut vers l'an 460, que la vierge de Nanterre bâtit la seconde église sur le tombeau de saint Denys.

Un autre détail et une expression assez singulière, employée dans ces Actes pour désigner les habitants de Paris, permettent d'en fixer avec précision la date au cinquième siècle : « La noblesse des Germains, dit l'auteur, abondait dans la cité (2); » et plus loin, parlant de l'accueil fait à la prédication de saint Denys, il ajoute : « L'arrogance de la Germanie s'inclinait à l'envi devant sa parole (3). »

Or, comme le dit M. Arbellot, c'est au cinquième siècle qu'on donna le nom de Germanie aux provinces du nord et de l'est de la Gaule, qui avaient été envahies par les conquérants germains. Ainsi, au cinquième siècle, Sidoine Apollinaire (460) appelait Germanie Lyonnaise (Lugdunensis Germania) la province lyonnaise occupée par les Burgondes; ainsi, en parlant des sénateurs burgondes, il disait : « La vieillesse courbée des Germains, *curva Germanorum senectus.* » C'est

(1) Christiani basilicam supra martyrum corpora... construxerunt, ibique quotidie merita eorum probantur.

(2) Tunc memorata civitas, et conventu Germanorum et nobilitate pollebat.

(3) Subdebat se illi certatim Germaniæ cervicositas.

Digitized by Google

au cinquième siècle qu'on donnait le nom de Germanie à la partie de la Belgique dont Amiens (Samarobriva), occupé par Clodion en 435, était la capitale; c'est au commencement du cinquième siècle que l'historien grec Zozime, parlant du séjour de l'empereur Julien à Paris, nommait cette cité une petite ville de la Germanie. Ces citations, empruntées à d'authentiques écrits du cinquième siècle, s'accordent donc toutes pour fixer la vraie date des Actes de saint Denys (1). Examinons maintenant le degré de confiance qu'ils méritent.

2° Le document que nous étudions a d'autant plus de valeur qu'il se présente accompagné d'âge en âge par le témoignage que lui ont rendu les légendes des saints, les auteurs ecclésiastiques, les diplômes royaux et les évêques de France réunis en concile.

Légendes des Saints. — Bien que les légendes ne soient point l'œuvre d'auteurs contemporains, elles n'en sont pas moins, de l'aveu des érudits, les monuments littéraires et historiques les plus anciens de la foi chrétienne dans les Gaules; c'est là qu'il faut aller chercher les vraies et antiques traditions sur l'origine de nos Églises. Quand la paix fut donnée aux chrétiens, quand eut cessé le déluge des hommes du Nord, de pieux écrivains recueillirent de la tradition orale, c'est-à-dire de la bouche des vieillards et des fidèles les plus instruits, les faits et les noms relatifs aux origines chrétiennes; ils s'aidèrent peut-être dans ce travail de quelques monuments écrits, tels que les dyptiques épiscopaux, et ils rédigèrent de la sorte, plusieurs siècles après les événements, l'histoire des saints dont la mémoire avait été conservée par la tradition vivante.

Parmi les plus anciennes légendes ainsi rédigées sur les données de la tradition, il faut compter celles de saint Sanctin de Meaux, de saint Taurin d'Évreux, de saint Lucien de Beauvais.

Or la légende de saint Sanctin de Meaux, que Hugues Ménard, au témoignage du P. Bonaventure, prouve être plus ancienne que Grégoire de Tours, attribue à saint Clément la mission de saint Denys.

Une ancienne tradition fait venir saint Lucien de Beauvais dans les

(1) M. l'abbé ARBELLOT, *Études sur les Origines chrétiennes de la Gaule. Saint Denys.*

Digitized by Google

Gaules, en compagnie de saint Denys, sous le pontificat de saint Clément. Cette tradition est consignée dans les Actes de saint Lucien, qui existaient certainement au huitième siècle, et a été adoptée au neuvième siècle, par Méthode, patriarche de Constantinople, et par Odon, évêque de Beauvais.

Dans la légende de saint Taurin, rédigée sur les données de la tradition au cinquième ou sixième siècle (1), il est question plusieurs fois de saint Denys envoyé de Rome par le pape saint Clément. Il est vrai que cette légende renferme, avec un fond de vérité incontestable, quelques détails fabuleux et des traits apocryphes que l'imagination du peuple et la simplicité de l'écrivain y ont ajoutés. Mais ce mélange même est un cachet du temps.

Nous avons d'ailleurs pour cette époque un autre document de meilleur aloi. Nous lisons dans la légende de sainte Geneviève, écrite dix-huit ans après sa mort : « Le bourg de Cateuil (catolacensis), où saint Denys a souffert et a été enseveli, était affectionné par elle de grand amour et dilection. Cet évêque finit sa vie par le martyre, au sixième mille, à partir de Paris. Ayant été béni (2) pour le sacerdoce, par Clément, évêque, disciple de saint Pierre, il est dit avoir été destiné pour ces parties du globe... Sainte Geneviève désirait en effet élever à ce saint Denys, martyr, une basilique avec de très grandes dimensions, mais l'exiguïté de ses moyens ne lui donnait pas le pouvoir de la construire (3). »

Ainsi parle un auteur contemporain de sainte Geneviève. Si ce texte est authentique, il nous fournit un solide argument en faveur de notre thèse. Or la légende de sainte Geneviève porte dans son texte même une date irrécusable. L'auteur s'y exprime ainsi : « J'ai vu moi-même, dix-huit ans après la mort de Geneviève, quelques gouttes de l'huile que sa prière avait multipliée par un miracle, dans un vase où on les conservait. » Et si l'on veut connaître le caractère et le mérite de cet

(1) Charles Lenormand, *Découverte d'un cimetière mérovingien ;* Paris, 1854.

(2) L'historien de sainte Geneviève prend le geste du pape conférant la mission pour le geste donnant l'ordination.

(3) V. notre *Histoire de sainte Geneviève ;* Firmin-Didot, in-4°.

Digitized by Google

écrivain, on n'a qu'à ouvrir l'*Histoire littéraire de la France*. « C'était, disent les savants bénédictins, un écrivain grave, judicieux, plein de piété et qui ne manquait pas d'érudition pour le siècle où il vivait (1). »

Pour apprécier toute la valeur de ce témoignage, il faut se rappeler que la naissance de sainte Geneviève (421) n'était séparée du règne de Dèce (250) que par un intervalle de cent soixante et onze ans. Or, si saint Denys n'était mort qu'en 250, sous Dèce, la succession de deux octogénaires suffisait pour remonter jusqu'à lui et conserver exactement la mémoire de sa mission.

Diplômes royaux. — Thierry IV, roi des Francs, surnommé de Chel-



Dagobert.



Clovis II.

les, dans un diplôme en faveur du monastère de Saint-Denys, s'exprime en ces termes : « Le bienheureux Denys et ses compagnons Rustique « et Éleuthère arrivèrent les premiers dans cette province des Gaules, « envoyés par le bienheureux Clément, successeur de l'apôtre Pierre. « Ils prêchèrent en ce lieu le baptême de la pénitence et la rémission « des péchés; en ce lieu, ils méritèrent la palme du martyre et en « cueillirent les couronnes glorieuses. Leurs précieuses reliques re- « posent dans l'église élevée en leur honneur, et, depuis les temps « anciens jusqu'à nous, d'éclatants miracles y ont été opérés par leur « intercession et la puissance de Jésus-Christ. C'est là que reposent le « corps de notre cinquième aïeul, le roi Dagobert, de bonne mémoire, « et ceux de plusieurs de nos glorieux ancêtres. Plaise à Dieu de « nous faire participer, par l'intercession de ses saints, à la gloire de « son royaume céleste et aux félicités de la vie éternelle... Donné le

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 151.

Digitized by Google

« premier jour des Kalendes de mars, l'an troisième de notre règne, à « Valenciennes, au nom de Dieu, heureusement. Amen. » (723.)

Ces paroles sont remarquables, elles attestent que la mission de saint Denys et de ses compagnons fut donnée par le pape Clément; et leur authenticité est hors de toute controverse, car elle est placée sous la garantie de Mabillon, qui les a publiées sur le texte original (1). On l'a contestée parce que ce diplôme ne mentionne pas saint Denys dans les mêmes termes que les diplômes précédents relatifs à l'abbaye. Mais ces derniers n'en parlent pas non plus dans des termes identiques (2). Il n'est pas étonnant que celui de Thierry IV ait eu aussi sa teneur particulière. Si l'on produisait plusieurs diplômes du même prince, et que celui-ci fût différent de tous les autres, il y aurait lieu de le suspecter, mais on n'en produit pas. Et comme il est plus long que ceux des rois Clotaire II, Clovis II, Childebert III, il est assez naturel que l'on y ait rappelé plus longuement le martyre et l'apostolat du Saint.

Le même témoignage se trouve reproduit dans un diplôme de Pépin le Bref : « Donc, quand le Tout-Puissant, qui a fait briller la « lumière au sein des ténèbres, eut illuminé les cœurs des chrétiens « par la révélation du mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ, son « Fils unique Notre-Seigneur, et par les splendeurs de l'Esprit-Saint, « dans leur amour pour lui, et brûlant de zèle pour sa gloire, au mi- « lieu de tant de glorieux triomphes des martyrs, le bienheureux De- « nys avec ses compagnons Rustique et Éleuthère, les premiers après « les Apôtres, par l'ordre du bienheureux Clément, successeur de l'a- « pôtre Pierre, vinrent dans cette province des Gaules, y prêchant le « baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, et combattant

(1) *De re diplomatica*, p. 488. — PAGI, *op. cit.*

(2) Le diplôme de Clotaire II dit : *Noster Dodo abba de baselicas domni Dionisii Marthires peculiaris patroni testamenti paginam...*

Celui de Clovis II : *Chlodoveus... pro cujus* (X[i]) *amore et desiderio inter cæteros gloriosos triumphos Marterum beatus Dionisius, Leutherius et Rusticus meruerunt palmam victoriæ...*

Celui de Childebert III : *Venientes agentes venerabili viro Dalfeno abbate de baselica peculiaris patroni nostri sancti D. ubi preciosus Dominus in corpore requiescit...*

Digitized by Google

« les combats de la foi. Ils méritèrent la palme du martyre et en obtin-
« rent les couronnes glorieuses. Leurs précieuses reliques reposent



Pépin le Bref. — Ancienne statue.

« dans la basilique élevée en leur honneur; et, depuis les temps an-
« ciens jusqu'à nos jours, des miracles éclatants y ont été opérés par
« la vertu de Jésus-Christ. C'est là que repose aussi le corps de Da-
« gobert, jadis roi. Plaise à Dieu que, nous aussi, nous ayons part au

Digitized by Google

« royaume céleste par l'intercession de ces saints martyrs, et que nous « puissions jouir des félicités de la vie éternelle... Donné le... des Ka- « lendes d'octobre, l'année dix-septième de notre règne... Fait au mo- « nastère même de Saint-Denys (1). » (768.)

Témoignages ecclésiastiques. — Fortunat a consacré une de ses poétiques compositions à la louange de saint Denys, et, dans cette pièce (2), il affirme que l'époque de sa mission remonte à celle du pape saint Clément.

Voici les deux premières strophes de cette hymne :

« Que le peuple chrétien chante de la voix et du cœur Denys le martyr, le soldat courageux et fidèle qui a suivi l'étendard du roi des cieux.

« Envoyé par Clément, le pontife de Rome, il aborda sur nos rivages afin que la semence du Verbe divin portât des fruits dans la Gaule (3). »

Le docteur Launoy a cherché à nier l'authenticité de cette hymne, mais elle nous est garantie par l'abbé Hilduin, qui, au commencement du neuvième siècle, citait sans difficulté cette poésie, sous le nom de Fortunat (4). Elle était alors tellement connue, qu'il se contente d'en appeler à son témoignage, sans dire où il l'a trouvée, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, s'il se fût agi d'une pièce encore ignorée, qu'il eût récemment découverte dans quelque manuscrit inconnu. De plus,

(1) Dom Bouquet, t. V, *Rerum gallicarum et francicarum scriptores.* — *Patrol. lat.*, t. XCVI, col. 1597, 1598.

(2) Elle a été publiée à Venise (1756) par les éditeurs des œuvres de saint Denys, et précédemment à Rome en 1702, par le P. Laurent Cozza, dans ses *Vindiciæ Areopagitiæ*. Elle est dans la collection des œuvres complètes de Fortunat, publiée à Rome, en 1786, par Michel-Ange Luchi.

(3)
Fortem, fidelem militem
Cœli secutum principem
Dionysium martyrem
Plebs corde, voce personet.

Clemente Romæ præsule
Ab urbe missus adfuit,
Verbi superni seminis
Ut fructus esset Galliæ.

(4) Hilduin, *Vita S. Dionys. Proleg. Patrol.*, t. CVI.

Digitized by Google

il est une autorité que Launoy n'a pas connue. En 1786, le savant éditeur des œuvres de l'évêque de Poitiers retrouva l'hymne de Fortunat absolument identique dans un manuscrit de Saint-Germain des Prés, dans un autre manuscrit de Saint-Pierre de Chartres (1), enfin dans les textes des bibliothèques de Rome et de Florence, étrangères aux prétentions intéressées de l'abbaye de Saint-Denys.

Un écrivain anonyme, mais certainement contemporain de Dagobert Ier, cité comme tel par Duchesne et par tous les historiens, dit au sujet du tombeau de saint Denys : « Bien que les rois précédents y « eussent ajouté quelques constructions, à cause des nombreux mira- « cles qui s'y opéraient par l'intercession des saints martyrs, cepen- « dant, ces édifices étaient loin de répondre à la sainteté du lieu... En « effet, dans ce village, au temps de Domitien, qui, le second depuis « Néron, souleva une persécution contre les chrétiens, le bienheureux « évêque de Paris, Denys, et avec lui Rustique et Éleuthère, l'un « prêtre, l'autre diacre, furent mis à mort pour le nom de Jésus-Christ. « Une pieuse femme, appelée Catulla, nom qui fut donné ensuite à ce « lieu, ensevelit en secret les corps des martyrs, la crainte des persé- « cuteurs ne lui ayant pas permis de leur rendre publiquement ce « devoir. Elle eut soin pourtant de marquer le lieu, pour que le souve- « nir en fût perpétué dans les générations suivantes. C'est ainsi que « cet incomparable trésor demeura longtemps enfoui sans honneur; « le lieu n'offrait de remarquable que le souvenir traditionnel qui s'y « rattachait (2). »

Le vénérable Bède nous est témoin que la Grande-Bretagne avait conservé la même tradition que la Gaule au sujet de la mission de l'apôtre de Paris.

Hilduin, abbé de saint Denys, qui écrivit en 835, sur la demande de l'empereur Louis le Débonnaire, la vie du premier évêque de Paris, soutient qu'il avait été envoyé par saint Clément et réfute l'opinion contraire de Grégoire de Tours, à l'aide de vieux documents.

(1) Noel Alexandre, *Hist. Eccles.*, t. V, p. 306, édit. de Lucques, in-4°.

(2) *Gesta domni Dagoberti, regis Francorum, scripta ab anonymo quidem sed contemporaneo.* — Duchesne, *Hist. Francor., Script. coætanei*, t. I, p. 574; 1636-1641.

Digitized by Google

Odon de Beauvais (860) fait envoyer saint Denys à Paris par saint Clément.

Cette croyance universelle de l'Église de France à la mission que saint Denys reçut du pape saint Clément est attestée par un monument collectif. L'an 825, tous les évêques de la Gaule sauf un, Maudoin d'Autun, retenu par une grave maladie, se réunissaient en concile à Paris, pour y traiter la question du culte des images. Et quand le point dogmatique eut été soumis à une discussion rigoureuse, ils exprimèrent ainsi leur foi dans une lettre adressée au pape Eugène II : « Il nous faut reprendre de plus haut, pour mieux démontrer la vérité de la tradition et la tradition de la vérité. Cette vérité nous a été transmise par nos pères, et elle est arrivée en droite ligne jusqu'à nous, depuis le bienheureux Denys, envoyé dans les Gaules par le bienheureux Clément, premier successeur de Pierre, apôtre. Il vint dans notre pays prêcher la foi, avec douze autres compagnons qu'il répartit dans les diverses provinces des Gaules, et, après avoir annoncé pendant quelque temps l'Évangile dans ce pays, il reçut la couronne du martyre (1). »

Voilà donc la France entière qui, par l'organe de ses prélats, s'approprie une tradition constante et unanime. Depuis lors, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, tous les livres liturgiques de l'Église gallicane, bréviaires, missels, martyrologes, ont consacré ce sentiment, et il ne faut point s'étonner qu'il ait été partagé par des savants et des critiques de premier ordre. « Je pense, dit de Marca, que c'est une faute de s'éloigner de cette opinion qui s'appuie sur le témoignage de Fortunat, et qui a été adoptée par les évêques des Gaules dans leur lettre au pape Eugène que rapporte Baronius. » — « Le P. Pagi, dit M. Faillon, a montré avec sa sagacité ordinaire, dans sa *Critique des Annales de Baronius*, que saint Grégoire de Tours s'est mépris sur ce point. Il y prouve que saint Denys fut envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, et, après la publication de la *Critique*, des savants d'un mérite reconnu ont souscrit à des conclusions si nettes et si judicieuses. » Le célèbre bénédictin dom Mabillon est du même avis.

(1) Baronius, ad. ann. 825. — Mabillon, *Vetera Analecta*, p. 223.

Digitized by Google

III. — OBJECTIONS.

1° L'école critique rejette notre opinion, sous le prétexte que l'auteur des Actes n'a écrit son récit qu'au cinquième siècle, d'après la tra-



Saint Grégoire de Tours. — Bibl. nat., Collection des Saints.

dition orale et la relation des fidèles. Mais dans un fait de cette importance, dans un fait public et éclatant, cette tradition est-elle à mépri-

Digitized by Google

ser? A dater du jour où un culte public fut rendu à saint Denys et où les souvenirs laissés par l'Apôtre de Paris furent fixés par la liturgie, il était comme impossible de les altérer quant à l'essentiel. Ajoutons l'impression produite par les miracles accomplis à son intercession, les monuments se rattachant à quelques-unes des circonstances de son martyre, sa sépulture et la basilique bâtie sur ses reliques (1).

Sans doute un document contemporain vaudrait plus qu'un témoignage traditionnel. Mais, dit M. Arbellot, quand on a des témoignages anciens établissant qu'une tradition a été admise pendant une série de siècles, il suffit qu'on n'en trouve pas le commencement pour supposer avec raison qu'elle existait dans les siècles antérieurs où l'absence de documents ne permet pas d'en rechercher les traces : en fait de tradition, possession vaut titre. En vertu du même principe, lorsqu'une ou plusieurs provinces sont en possession séculaire d'un fait traditionnel transmis d'âge en âge sans constestation, il ne suffit pas, pour les en déposséder, de l'objection vague qu'on appelle l'*argument négatif* et qui a pour seule base le silence des anciens écrivains : il faut, pour la rejeter, alléguer des témoignages historiques qui en démontrent formellement l'origine récente et apocryphe, ou produire des arguments si forts et si convaincants qu'ils ne laissent aucun doute chez tout homme sage et prudent (2).

2° On nous oppose comme témoignages historiques un simple passage de Sulpice Sévère qu'on a mal interprété, et un autre passage de saint Grégoire de Tours qui est à la fois démenti par des témoins anté-

(1) On voit un exemple remarquable de la fidélité avec laquelle les Actes des saints, lus dans les offices divins et abrégés dans les *Contestationes missæ*, conservaient intactes les traditions originelles, en lisant la messe de saint Saturnin dans le *Missale gothicum*, publié par dom Mabillon. Le saint apôtre de Toulouse fut envoyé en Gaule dans le premier siècle, comme nous le montrerons plus loin. D'un autre côté, des Actes, falsifiés dès avant le septième siècle, rapportent sa mission au consulat de Décius et de Gratus, c'est-à-dire à l'an 250. Cette version s'établit presque universellement dans les Gaules; et cependant, le missel gothique, conservant les antiques traditions, rapporte à saint Pierre la mission de ce glorieux martyr.

(2) M. Arbellot, *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial.* — Cf. Honoré de Sainte-Marie, *Réflexions sur les règles et l'usage de la critique.*

Digitized by Google

rieurs et par la croyance des siècles subséquents (1). Sulpice Sévère dit : « Sous Marc-Aurèle, fils d'Antonin, éclata la cinquième persécution générale. Ce fut alors pour la première fois qu'on vit dans les Gaules des *martyrs*, la religion du vrai Dieu n'ayant été embrassée qu'assez tard, au-delà des Alpes (2). » Si l'on conserve à ces expressions leur signification précise, et qu'on ne les détourne pas de leur sens naturel, elles sont très exactes, historiquement parlant. Avant le règne de Marc-Aurèle, il n'y eut point de persécutions sanglantes comme on en vit à Lyon et à Vienne, en l'an 177. Mais rien n'empêche que, antérieurement à cette époque, quelques hommes apostoliques comme saint Eutrope, saint Denys, n'aient été condamnés et mis à mort en haine de la foi (3); Sulpice Sévère, qui n'écrivait qu'un abrégé très court d'histoire ecclésiastique, n'a pu citer chacun de ces martyrs en particulier. Et quand cet auteur ajoute que « la religion du vrai Dieu ne fut embrassée, reçue qu'assez tard dans les Gaules, il ne veut pas dire, comme le prétend le P. Sirmond, qu'elle fut prêchée tardivement dans les Gaules, mais que la prédication apostolique mit quelque temps à produire tous ses fruits. Cette lenteur des progrès de la foi chez nos ancêtres est un fait constaté par un témoignage solennel de la tradition gallicane. Vers l'an 550, sept évêques français écrivaient à sainte Radegonde : « Bien que, dès la naissance du christianisme, la prédication de notre sainte foi ait commencé dans les Gaules, ce ne fut qu'un petit nombre de fidèles qui embrassèrent la croyance de ces mystères ineffables. » Or il est à croire que ces pontifes avaient aussi bien connaissance de l'histoire ecclésiastique de leur pays que du texte de Sulpice Sévère lui-même.

Que si l'on voulait insister et maintenir la traduction infidèle que le P. Sirmond a faite du texte de Sulpice Sévère, nous n'hésiterions pas à comparer le témoignage isolé de cet auteur avec la masse compacte de

(1) V. M. Faillon, *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine en Provence.*

(2) Sulpice Sévère., *Hist. Sacr.*, lib. II, c. xxxii. — *Patrol. lat.*, t. XX, col. 147.

(3) Le savant auteur des *Inscriptions chrétiennes* de la Gaule a découvert deux inscriptions inédites, l'une de chrétien, l'autre de martyr du premier siècle dans notre pays.

Digitized by Google

témoignages plus anciens, plus complets, plus explicites, que nous avons placés sous les yeux du lecteur, et nous demanderons si le texte implicite et vague de Sulpice Sévère pourrait détruire à lui seul l'autorité de saint Irénée, de Tertullien et de tous les Pères que nous pourrions encore citer (1).

Quant au passage de saint Grégoire de Tours, il a été apprécié à sa juste valeur par MM. Faillon, Arbellot, Darras. Nous ne ferons que le citer et le réfuter sommairement.

« Du temps de Dèce et de Gratus, comme on en garde le souvenir fidèle, la ville de Toulouse commença à avoir saint Saturnin pour premier évêque.

« Voici donc ceux qui furent envoyés: aux habitants de Tours, l'évêque Gratien; à ceux d'Arles, l'évêque Trophime; à Narbonne, l'évêque Paul; à Toulouse, l'évêque Saturnin; aux habitants de Paris, l'évêque Denys; aux Arvernes, l'évêque Austremoine; aux Lémovices, l'évêque Martial (2). »

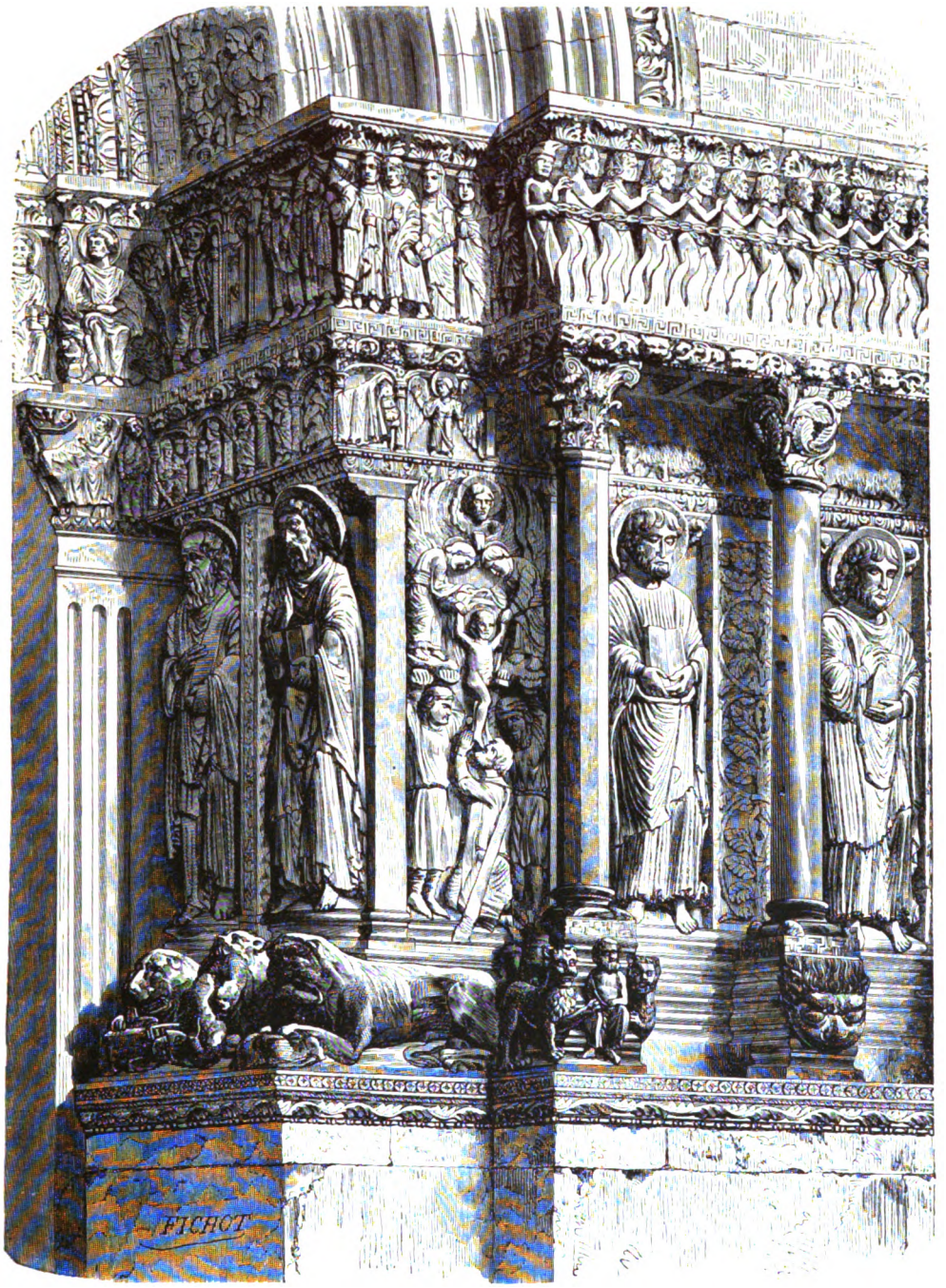
Ce passage n'a aucune autorité, d'abord parce qu'il s'appuie sur une citation inexacte. Les Actes de saint Saturnin ne parlent nullement des évêques nommés ici par saint Grégoire de Tours, et dont l'arrivée dans les Gaules est rapportée à des époques différentes selon les divers historiens. Grégoire de Tours, croyant que la mission des sept évêques dans les Gaules avait été simultanée, a pensé qu'il était fondé à conclure la date de cette mission générale, de la date particulière indiquée pour celle de saint Saturnin dans ses Actes.

De plus, saint Grégoire de Tours est en contradiction avec des écrivains qui lui sont antérieurs, et que nous avons cités pour prouver que le christianisme était établi dès le premier siècle dans la Gaule, où, d'après cet historien, il n'aurait été prêché qu'au troisième; il est aussi en contradiction avec lui-même, attendu que, dans d'autres endroits de ses ouvrages, il regarde, comme *disciples des Apôtres,* ou envoyés

(1) Saint Épiphane, saint Jean Chrysostome, Théodoret, saint Jérôme, Grégoire le Grand.

(2) *Hist. Franc., Patrol.*, t. LXXII, col. 175.

Digitized by Google



Fragment du portail de l'église Saint-Trophime, à Arles.

Digitized by Google

par saint Clément, quelques-uns de ces premiers missionnaires qu'il fait venir du temps de Dèce!

Enfin, on trouve dans ce passage des faits particuliers dont on démontre l'inexactitude. « L'évêque Trophime fut envoyé à Arles sous l'empereur Dèce, » nous dit saint Grégoire de Tours. Or saint Cyprien nous apprend dans sa lettre au pape saint Étienne Ier que, sous l'empereur Dèce, l'évêque d'Arles s'appelait Marcien. En outre, les diptyques de l'Église d'Arles, ceux qu'a publiés Mabillon, dans ses *Analecta*, aussi bien que ceux dont M. Faillon a enrichi ses *Monuments inédits* d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (1), donnent toute une série de successeurs à saint Trophime jusqu'à Marcien, savoir : Régulus, Marinus, Martinus, Nicasius, Crescentius, Concordius, etc., etc... Il était donc impossible qu'en 254, date de la lettre de saint Cyprien, l'évêque d'Arles, qui était Marcien, eût eu pour prédécesseur immédiat, en 250, saint Trophime.

Pour s'expliquer ces erreurs de Grégoire de Tours, il faut se souvenir qu'il écrivait dans un temps où l'invasion des Barbares avait dispersé les monuments historiques et recouvert le monde d'une épaisse couche de ténèbres. La légende sur laquelle cet historien s'est appuyé pour assigner la date de la mission de saint Saturnin et, par suite, des six autres évêques, est une légende interpolée. Les Actes primitifs et authentiques, découverts tout récemment, ne disent pas que le premier évêque de Paris ait reçu sa mission sous l'empire de Dèce; ils disent seulement ceci :

« Dans ce temps où, après la venue corporelle du Sauveur, le soleil de justice s'était levé dans les ténèbres et, après avoir visité d'abord les parties de l'Orient, répandant ses lumières, avait commencé à éclairer des rayons de la foi la plage occidentale; — parce que le son des Évangiles s'est répandu, peu à peu et par degrés, sur toute la terre, et que la prédication des Apôtres a brillé par une marche tardive dans nos contrées; — lorsque déjà, dans quelques cités, l'Église du Christ s'élevait par la dévotion d'un petit nombre de fidèles, et que,

(1) Manuscrit de la Bibl. nat. renfermant les Vies de saint Trophime, saint Régulus, saint Honorat, saint Hilaire, saint Césaire et saint Virgile (Monum. inédits, t. II, col. 359).

Digitized by Google

néanmoins, de nombreux temples, bâtis dans le monde par la misérable erreur des païens, fumaient d'un encens fétide, la ville de Toulouse avait déjà commencé à avoir le très bienheureux Saturnin pour premier et suprême pontife de la religion catholique. »

D'après ces anciens Actes, la date précise de la mission de Saturnin n'est pas indiquée; il n'y est nullement question du consulat de Dèce et de Gratus. Mais cet exorde désigne plutôt l'ère apostolique que le troisième siècle, car, à cette dernière époque, « l'Église avait étendu ses bras à l'Orient et à l'Occident, en sorte qu'il n'y avait aucun coin dans la terre si reculé, où la religion du vrai Dieu n'eût point pénétré, aucune nation si barbare dont elle n'eût adouci les mœurs (1). »

Telle est au fond, et réduite à sa plus simple expression, la valeur de ce fameux passage de saint Grégoire de Tours, sur la foi duquel l'école française du dix-septième siècle a abjuré la croyance de nos pères, et fixé à l'an 250 l'origine de nos principales Églises, sans plus tenir compte de la tradition, des monuments historiques antérieurs, des invraisemblances, des contradictions mêmes que son système entraînait après lui!

Nous sommes donc en droit de conclure que la mission de saint Denys à Paris par le pape saint Clément présente tous les caractères des faits historiques les mieux constatés; elle est démontrée, autant qu'une vérité traditionnelle peut l'être, par les monuments, par les témoignages et par la croyance unanime d'une longue suite de générations.

(1) LACTANCE, *De Mortibus persecut.*, c. III et IV. — *Patrol.*, t. VII, col. 199 et 200.

Digitized by Google

IIe QUESTION.

SAINT DENYS PREMIER ÉVÊQUE DE PARIS EST-IL LE MÊME QUE SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE (1)?

L'ARÉOPAGITISME de saint Denys, premier évêque de Paris, a été nié par l'école critique du dix-septième siècle et par quelques-uns de ceux qui admettent sa venue dans les Gaules, au temps de saint Clément, le P. Pagi, M. Faillon, etc... Mais, à mesure que la science historique s'enrichit de nouvelles découvertes, l'opinion contraire tend de plus en plus à prévaloir et se présente à nous, appuyée : 1° sur de très anciens documents; 2° sur la croyance des siècles.

I. — DOCUMENTS EN FAVEUR DE L'ARÉOPAGITISME DE SAINT DENYS DE PARIS.

1° Parmi les pièces variées et indubitablement anciennes constatant la venue de l'Aréopagite à Rome et dans les Gaules, il faut placer en première ligne les vieux documents de l'Église romaine. La valeur de

(1) V. BARONIUS, *Not. ad Martyrol.*, 9 octobre et 15 nov. — NOEL ALEXANDRE, *loc cit.* — MABILLON, *Veterum analecta*, t. I, p. 59. L'auteur anonyme des *Observations théologiques sur* Fleury, dissert. sur saint Denys, t. I, p. 74, où il discute spécialement la question de l'identité. — MAMACHI, lib. II, c. XXII, § 1, not. 5. — DARRAS, *Saint Denys l'Aréopagite.* — M. ARBELLOT, *Saint Denys, évêque de Paris.*

Digitized by Google

ces documents est confirmée de jour en jour par l'archéologie; c'est dans les Actes des Martyrs, dans le Martyrologe, dans le *Liber Pontificalis* que le chevalier de Rossi a trouvé les indications précises qui ont guidé ses recherches dans les catacombes. Ces sources de l'histoire contiennent des notes prises sur les lieux et auprès des contemporains par les notaires apostoliques (1). Le Martyrologe qui porte le nom de saint Jérôme a en particulier sa racine dans les archives des premiers siècles de l'Église, et renferme peut-être les plus anciens documents officiels de l'Église romaine. Dans sa forme actuelle, il ne peut remonter au delà du sixième ou du septième siècle; mais il contient certainement de nombreuses portions de martyrologes plus anciens, appartenant à l'époque des persécutions. Les manuscrits les plus authentiques de ce martyrologe ne mentionnent aucun martyr postérieur au règne de l'empereur Julien, aucun, par exemple, de ceux qui furent mis à mort en Afrique par les Vandales. Une portion, une édition peut être fixée, d'après de sûrs indices, aux premières années du quatrième siècle; une autre au commencement du cinquième. Son texte offre à un œil exercé cette couleur d'antiquité qu'y a reconnu Mansi. Le mélange de styles et d'époques s'y montre avec évidence. C'est un assemblage de martyrologes et de calendriers primitifs plus ou moins bien cousus ensemble. Des faits précis ont permis d'y reconnaître avec certitude la main d'un compilateur ou copiste contemporain du pape Miltiade (311-314), et d'un autre contemporain de saint Boniface I (418-442). Le premier fixe au 2 juillet la fête de l'Ordination de Miltiade, et au 29 décembre celle de l'Ordination du pape Boniface : deux fêtes qui certainement ne furent célébrées que du vivant de ces papes (2). Par conséquent, c'est à un contemporain du pape Miltiade (311-314) qu'on doit les indications fournies sur saint Denys par le Martyrologe de saint

(1) Saint Clément, avant la fin du premier siècle, divisa les sept régions de Rome entre les fidèles notaires de l'Église, chargés, chacun dans sa région, de rechercher avec le plus grand zèle les Actes des martyrs, — et saint Fabien, pape, au milieu du troisième, chargea sept sous-diacres de surveiller les sept notaires.

(2) V. *Rome souterraine. — Résumé des découvertes de M. de Rossi*, par M. NORTHCOTE; traduction par M. Allard; Paris, Didier, in-8°; 1874. — Seconde partie, Anciens Documents, p. 23 et suiv.

Digitized by Google

Jérôme. Les catalogues et les archives de l'Église romaine, dont il s'est servi, furent aussi la base du Martyrologe romain édité par Baronius.

Le savant cardinal, chargé d'enrichir de notes précieuses pour l'histoire le texte du Martyrologe romain, rendait ainsi compte de son travail au pape Sixte-Quint : « Très Saint Père, je me suis efforcé, dans la mesure de mes faibles moyens, d'annoter le Martyrologe romain, publié dans toute son intégrité, il y a deux ans. Ce travail m'a coûté de longues études et de sérieuses recherches. J'ai voulu éclaircir les nombreuses difficultés que présente l'histoire des antiquités ecclésiastiques et les obscurités dont elles sont parfois enveloppées (1). » Baronius ne se bornait pas, on le voit, à une simple revision des textes. Son travail embrassa dans son ensemble tous les monuments de l'histoire de l'Église. Or il dit positivement : « Saint Denys l'Aréopagite, converti par saint Paul et établi évêque d'Athènes, fut ensuite envoyé dans les Gaules par saint Clément; il évangélisa Paris et y fut martyrisé (2). »

Le Martyrologe de saint Jérôme ne renferme, il est vrai, que les traits principaux de ce résumé historique. Mais, dit avec raison M. l'abbé Narbey, « ces traits, rapprochés des vieux documents de l'Église romaine, ont déterminé l'assentiment de Baronius. Ils sont à peu près les mêmes dans les éditions de d'Achery, de Martène, et dans le Martyrologe du vénérable Bède : « Le VII[e] des ides d'octobre, à Paris, fête des saints Denys, évêque, Rustique, prêtre, Éleuthère, diacre (3). »

« Comme saint Denys l'Aréopagite fut, dès le premier siècle, honoré le VII des ides d'octobre (9 octobre), c'est de lui et de ses compagnons qu'il s'agit dans ces catalogues officiels de la primitive Église :

(1) *Martyrol. Roman., a Cæs. Baronio notis adornatum.* (Romæ, 1586, p. 1.)

(2) *Martyrol. Roman.*, IX octobris.

(3) VII Idus octobris. In Parisiis : Natalis sanctorum Dionysii, episcopi, Rustici, presbyteri, Eleutherii, diaconi. — D'ACHERY, *Spicilegium*, t. IV, p. 617. — MARTÈNE, *Thes.*, t. III, fol. 543. — On lit dans le Martyrologe du vénérable Bède : VII Idus octobris. « In Parisiis : Natale sanctorum martyrum Dionysii episcopi, Rustici et Eleutheri (additur in codice Lætiensi), qui post nimia tormenta securibus submiserunt colla, tempore Domitiani principis.

Digitized by Google

le lieu, le jour du martyre, les noms cadrent avec les Actes eux-mêmes. Il ne faudrait pas demander de plus amples détails à ces né-



Saint Jérôme. — Bibl. nat. *Vetus Academia J. C.*, de Spizellius.

crologes; ils n'en donneraient pas. Cette date du 9 octobre a une très grande signification, puisqu'elle répond à celle des offices grecs et latins de saint Denys l'Aréopagite (1). »

(1) *Bulletin du Comité d'histoire et d'archéologie du diocèse de Paris*, janvier 1884.

Digitized by Google

2° Les anciens Actes de saint Denys, universellement reconnus comme authentiques par les partisans aussi bien que par les adversaires de l'Aréopagitisme, contiennent un témoignage implicite en faveur de la tradition aréopagitique. Voici leurs premières paroles : « Donc, saint Denys, qui avait reçu du bienheureux Clément, successeur de l'Apôtre saint Pierre, les semences de la parole divine à distribuer aux gentils, se dirigea, dans toute l'ardeur et l'intrépidité de sa foi, vers les contrées qu'on lui indiqua comme les plus attachées aux erreurs de la gentilité. Sous la conduite du Seigneur, il parvint jusqu'à la cité des Parisii, ne craignant pas d'affronter la férocité d'une nation infidèle; car le souvenir des tourments qu'il avait précédemment endurés fortifiait son courage, et lui, qui avait déjà mérité d'être confesseur, n'hésita pas à se faire le prédicateur de ces peuples cruels. »

Tel est le début des Actes de saint Denys. Or que signifient ces expressions : *le souvenir des tourments qu'il avait précédemment endurés*, sinon le souvenir des tourments endurés pour le nom de Jésus-Christ? Le sens de ces paroles est clairement indiqué par les termes précis qui suivent : *lui qui avait eu précédemment la gloire d'être confesseur*. Il s'agit évidemment d'une confession glorieuse de ce saint nom, en face des bourreaux et des instruments de torture. Or, si ce Denys, dont parlent les Actes, n'est pas l'Aréopagite, que signifie ce titre de confesseur mérité précédemment sur les plages étrangères? De quelle contrée sort-il, échappant à la cruauté des bourreaux? Quelle Église persécutée a-t-il dû quitter pour venir fonder dans notre pays une nouvelle Église? Toutes ces questions sont insolubles pour les adversaires de l'Aréopagitisme.

Ce passage n'est pas le seul qui fasse allusion à une persécution antérieure soufferte pour la foi chrétienne. Après avoir raconté l'arrivée de l'Apôtre dans la ville de Lutèce, l'auteur des Actes revient à la première confession dont il a déjà parlé : « Tel fut, dit-il, le lieu que saint Denys choisit pour le théâtre de son zèle. Armé de sa foi, aguerri contre les dangers par l'intrépidité de la confession précédente du nom de Jésus-Christ, il y établit une Église. » On le voit, ce n'est pas à la légère que ce titre de confesseur a d'abord été donné à saint

Digitized by Google

Denys, et les Actes, qui ne racontent sa vie que depuis son arrivée en Gaule, supposent évidemment d'autres Actes qui ont fait connaître les faits antérieurs à cette arrivée et les persécutions déjà subies par le saint martyr. L'auteur d'ailleurs marque très expressément qu'il a fait un choix de détails et que, se conformant aux instructions qu'il a reçues, il en a passé beaucoup sous silence; il dit ensuite : « Nous appliquant donc aux actes de notre patron propre, nous poursuivons les choses qui ont été découvertes sur le serviteur de Dieu; mais qu'il suffise que nous ne l'oubliions pas. Car, en de telles causes, il convient que les fidèles en croient bien plus que la relation humaine n'en peut raconter (1). »

Dès le neuvième siècle, l'interprétation des Actes primitifs de saint Denys était tellement favorable à l'Aréopagitisme, qu'à cette époque on vit Hilduin s'appuyer de leur témoignage comme d'un argument de notoriété publique.

3° Outre ces anciens Actes, nous en avons d'autres que nous appellerons aréopagitiques, parce qu'en faisant remonter à saint Clément la mission de saint Denys, ils attestent en outre l'identité de saint Denys de Paris et de saint Denys l'Aréopagite (2). On y trouve, avec de nombreux fragments des Actes primitifs, de nouveaux détails ajoutés par l'auteur, soit d'après la tradition orale, soit d'après des documents perdus. Au nombre de ces additions sont : la conversion de saint Denys l'Aréopagite, opérée par saint Paul, et son voyage à Rome après le martyre des saints Apôtres; le nom de plusieurs de ses compagnons, saint Marcel en Espagne, saint Saturnin en Aquitaine, saint Lucien à Beauvais; le nom de Domitien, qui ordonna la seconde persécution, et sous le règne duquel plusieurs auteurs placent le martyre de saint Denys; le discours de l'un des bourreaux et la réponse de saint Denys et de ses deux compagnons de supplice; le miracle par lequel saint Denys, après sa décollation, porta sa tête entre ses mains; le nom de Catulla, cette matrone qui déroba aux bourreaux les corps des saints martyrs.

(1) § 4.

(2) Ces actes ont été publiés par les Bollandistes (*Acta Sanctorum*, t. IV, octobre, p. 742), d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Fulda collationné avec cinq autres.

Digitized by Google

Quelle est l'antiquité de ces Actes?

En 837, Hilduin, abbé de Saint-Denys, les appelait très antiques (1).

Au huitième siècle, ils étaient déjà traduits en grec; car c'est sur cette traduction que saint Méthode, patriarche de Constantinople, composa, vers l'an 800, un panégyrique de saint Denys qui fut mis en latin, l'an 876, par Anastase le Bibliothécaire.

A la même époque, on trouve d'autres preuves de l'existence de ces Actes; nous n'en citerons que deux. Dans un diplôme que nous avons déjà mentionné, Pépin le Bref dit : « Le bienheureux Denys et ses compagnons Rustique et Éleuthère, sous l'ordination et par l'ordre de saint Clément, successeur de l'Apôtre saint Pierre, venant les premiers après les Apôtres dans cette province des Gaules... » Or, ces paroles sont tirées des Actes aréopagitiques où on lit : « Alors, le bienheureux Clément ordonna (institua) saint Denys évêque. »

En 760, Florus, moine de Saint-Trond, dans le diocèse de Liège, et l'auteur des additions au Martyrologe de Bède, s'exprime ainsi, au VII[e] des Ides d'octobre, à propos de saint Denys et de ses compagnons : « Après d'affreux tourments, ils eurent la tête tranchée par la hache, du temps de l'empereur Domitien. » Ce détail est manifestement tiré des Actes aréopagitiques, qui désignent ce prince comme l'auteur de la persécution.

En 723, on lit dans le diplôme de Thierry IV, comme dans celui de Pépin le Bref : « Alors le bienheureux Clément ordonna saint Denys évêque, » texte emprunté, nous l'avons vu, aux Actes aréopagitiques.

Nous pourrions, en remontant ainsi de siècle en siècle jusqu'au sixième, citer des auteurs mentionnant des faits puisés dans les Actes. Il nous suffira, pour prouver que ces Actes sont antérieurs au septième siècle, de faire remarquer qu'il n'y est point question de l'église bâtie par sainte Geneviève, ni de celle qu'éleva le roi Dagobert. L'auteur des Actes aréopagitiques n'aurait point passé sous silence la largesse de ce prince s'il eût vécu sous son règne ou après lui. C'est pour ce motif qu'Adrien de Valois et le savant auteur de l'*Histoire de l'Abbaye royale de Saint-Denys*, Dom Félibien, qui ne connaissaient pas les

(1) *Libellus antiquissimus passionis.*

Digitized by Google

Actes aréopagitiques, pensaient que les Actes primitifs étaient antérieurs à Dagobert. Il faut donc reculer la date de ces Actes aréopagitiques



Saint Méthode. — Rituel des Grecs.

jusqu'au sixième siècle; et, comme on y retrouve, du premier coup d'œil, un certain nombre de phrases et surtout de membres de phrase empruntés aux Actes primitifs, il faut en conclure que ces derniers sont eux-mêmes de date encore plus ancienne.

Digitized by Google

L'ancienneté des Actes aréopagitiques ainsi établie, quelle est leur valeur? « Si on ne reconnaît pas à ce document une certitude historique complète, dit M. l'abbé Arbellot, on ne peut lui refuser, quand rien n'en démontre la fausseté, un certain degré de probabilité qui permet de l'enregistrer, au moins comme probable, dans les annales de l'histoire... Des documents destinés à être lus dans l'assemblée des fidèles ne pouvaient être contraires à l'opinion publique du temps où ils ont été composés, car ils auraient été rejetés comme contraires à la croyance commune (1). »

4° On prouve aussi cette tradition de l'Aréopagitisme par les légendes des saints. Les Actes de saint Sanctin, évêque de Meaux, disent que « saint Denys l'Aréopagite, éclairé des lumières de la foi par la prédication de l'Apôtre saint Paul, se rendit à Rome après le martyre des saints Apôtres, et fut reçu par saint Clément, qui l'envoya dans les Gaules pour répandre les semences de la parole divine (2). » L'ancienneté de cette légende a été vivement contestée; mais après les récentes découvertes de la science, il nous est possible aujourd'hui de fixer sa véritable date.

Dans une lettre qu'il écrivait, en 877, à Charles le Chauve, Hincmar cite le manuscrit des Actes de saint Sanctin comme lui ayant été transmis en 823. De plus, l'exemplaire manuscrit de ces Actes était, dit-il, tellement ancien, que les caractères en étaient presque effacés (3); de sorte qu'on peut sans exagération supposer deux cents ans de date à un parchemin réduit à cet état de vétusté, car nos bibliothèques publiques contiennent encore un grand nombre de manuscrits de neuf ou dix siècles parfaitement conservés. Donc les Actes de saint Sanctin existaient en 620.

Cependant les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (4), rejetant cette lettre d'Hincmar comme apocryphe (5), malgré l'opinion

(1) *Études sur les Origines chrétiennes de la Gaule*, Ire partie, *Saint Denys de Paris*.

(2) Biblioth. nat., ms. 5569, fol. 16 v°. — V. encore 11, 751, fol. 50 v°, et 11759, fol. 155 v°.

(3) Quaterniunculos valde contritos, et quæ in eis scripta fuerant pene deleta.

(4) T. V, p. 544 et suiv.

(5) Ils traitent de même les Actes de saint Sanctin qui l'accompagnent.

Digitized by Google

contraire de Mabillon, la pensée des savants s'arrêtait incertaine et perplexe. Le doute durait encore de nos jours, lorsque par une de ces bonnes fortunes qui récompensent parfois la persévérance des recherches les plus arides, M. l'abbé Darras découvrait le propre manuscrit d'Hincmar (1). Cette pièce porte, dans son écriture même, le caractère d'un ouvrage de la fin du neuvième siècle, ou tout au plus du commencement du dixième; par conséquent, c'est là un monument contemporain de Charles le Chauve, qui nous révèle à la fois l'authenticité de la lettre d'Hincmar et celle des Actes de saint Sanctin, car on ne suppose pas une lettre d'un grand archevêque à un puissant empereur, du vivant même du monarque et du prélat.

Les Actes de saint Taurin mentionnent la présence à Rome de Denys l'Aréopagite et sa mission dans les Gaules sous le pontificat de saint Clément (2). Les critiques de l'école grégorienne prétendent que cette légende date du milieu du neuvième siècle. M. l'abbé Arbellot leur répondait, il y a vingt-cinq ans, qu'elle était antérieure à la translation des reliques de saint Taurin, puisqu'elle n'en parle pas; et, comme cette translation eut lieu sous Clotaire II, au commencement du septième siècle, il assignait la rédaction de la légende au cinquième ou au sixième siècle. Une ancienne inscription est venue lui donner pleinement raison.

Le 25 octobre 1854, dans une réunion des cinq académies, M. Ch. Lenormand faisait une lecture sur la découverte d'un cimetière mérovingien à la Chapelle-Saint-Éloi, dans le département de l'Eure, et restituait comme il suit l'inscription la plus importante de ce cimetière :

HIC UBI TAUR [INUS], VERGARUM VE [RBERE CŒSUS]
EST GISACI VICU [S]... CAMPOS QUI R...
Hic ubi Licini [sce] lerata... Vere...

M. Lenormand fixe au cinquième siècle la date de cette inscription.

(1) Biblioth. nat., fonds latin, n° 5549.

(2) « Quod audiens beatissimus Clemens, ipse eum (*Taurinum*) de sacris fontibus sustulit, vocatoque beato Dionysio Areopagita, qui cum illo tunc Romæ versabatur... » — « Advocans beatus Clemens sanctum Dionysium episcopum, monere eum et precari cœpit

Digitized by Google

Et comme il y est question de la flagellation de saint Taurin, de Gisay, où il fut battu de verges, de Licinius, qui lui fit subir un interrogatoire, elle suppose que les Actes de saint Taurin, qui donnent tous ces détails, étaient déjà écrits au cinquième ou au sixième siècle.

Dans plusieurs manuscrits de la légende de sainte Geneviève, il est fait une mention très explicite de saint Denys l'Aréopagite (1). Le texte de ces manuscrits a été remanié, mais il est antérieur au neuvième siècle, comme l'indiquent suffisamment certaines locutions, telles que *stades*, etc...

5° Un argument en faveur de l'Aréopagitisme, dont on ne saurait méconnaître l'importance, est une hymne de saint Eugène III, évêque de Tolède, qui résume tous les documents précédents.

Hymne d'Eugène, évêque, sur saint Denys.

« Citoyens du ciel, applaudissez ce joyeux flambeau du monde qui éclaire du haut des cieux la grâce de ce jour.

« L'éminente foi du martyr, la vie sainte du pontife, du noble Denys, ont reçu la palme aujourd'hui.

« Le diadème du roi céleste a pris à l'aréopage d'Athènes une perle brillante, — le philosophe Denys.

« A la voix de Paul, un miroir est donné à la foi des fidèles, et celui que le paganisme regardait comme son rempart devient un bélier qui le bat en brèche.

« Brillant d'une admirable doctrine, il illumina la Grèce; et de là, l'illustre pontife arriva en la cité romaine.

« Sur l'ordre de Clément, évêque de Rome, il vint en Gaule, où, comme un splendide soleil, il brilla par l'éclat de ses miracles et de sa parole.

ut, pro nomine Christi, Galliarum peteret partes, et populum ibidem commorantem Domino acquireret. » (*Vta S. Taurini*, ap. LENORMAND, *Découverte d'un cimetière mérovingien*, p. 48, 49.)

(1) Qui Dionysius, ortus Athenis... conversus ad predicationem Pauli, credidit in Christum; amissoque civium consortio... Romam usque tetendit, ubi a sancto Clemente, successore beati Petri apostoli..., super hanc provinciam legationem adeptus est. »

Digitized by Google

« Enfin, ayant vaincu le démon, ayant construit l'édifice sacré, il endure les plus cruels tourments...; sa tête tombe, il monte au ciel!

« Salut, ô père qui gagnez les cieux! Salut, ô pieux pasteur qui visitez la terre! Les rites annuels de cette fête sont consacrés par votre présence.

« Offrez, ô prêtre très bon! nos gémissements et nos prières; affermissez notre foi, ô martyr de Dieu! et corrigez nos mœurs.

« Gouvernez par votre secours nos fragiles barques sur la mer de ce monde; et, quand nous serons dépouillés de nos corps, ô pieux pasteur, recevez-nous avec bonté.

« Afin que là-haut nous chantions sans fin : « Gloire à Dieu le Père, avec le Fils, en union avec le Saint-Esprit », avec vous dans l'éternité! »

Cette hymne est citée parmi les manuscrits que l'abbé Hilduin envoya à Louis le Débonnaire. Launoy fit pour ce texte comme pour l'hymne de Fortunat : il accusa les moines de l'avoir inventé. Vainement le P. Halloix, dans sa vie latine de saint Denys l'Aréopagite, publiait la poésie de saint Eugène de Tolède, conservée, disait-il, au trésor des chartes du monastère de Saint-Denys; vainement du Saussay la reproduisait, en décrivant avec détail la pièce d'où il la tirait; Launoy prétendait qu'une source aussi suspecte que celle des archives de Saint-Denys ne lui inspirait aucune confiance. Mais Hugues Ménard lui répondit victorieusement à l'aide de manuscrits de Saint-Germain des Prés et de Saint-Père de Chartres, établissant l'authenticité de l'hymne de saint Eugène de Tolède en faveur de l'Aréopagitisme.

Depuis lors, l'érudition moderne a prêté son appui à la tradition. Un chercheur infatigable, qui a porté tant de lumière dans l'étude de nos origines chrétiennes, M. Arbellot, a découvert cette hymne, en 1855, à la Bibliothèque nationale, dans un manuscrit qui date du neuvième siècle, où elle porte le nom de l'évêque Eugène. Il la publia, dès cette année, dans les *Annales de philosophie chrétienne* (1), et, en 1860, dans des *Documents inédits sur l'apostolat de saint*

(1) Juillet 1855, p. 74, 76.

Digitized by Google

Martial (1). Postérieurement, en 1871, il l'a retrouvée dans un autre manuscrit portant le n° 11,751, folio 30, avec ce titre : *Ymnus Sancti Eugenii Toletani epi [scopi] de sancto Dionysio compositus rithmice.*

Son authenticité est maintenant admise par tous les savants. M. Paulin Paris convient que « l'attribution de cette hymne à un Eugène, sans doute Eugène III, évêque de Tolède, au septième siècle, ne peut plus être contestée, et prouve, une fois de plus, que la tradition confondant l'évêque de Paris Denys avec Denys l'Aréopagite remonte bien avant le neuvième siècle (2). »

Tels sont les anciens documents qui identifient saint Denys l'Aréopagite avec saint Denys de Paris. Les récuser, bien qu'ils soient revêtus de toutes les marques désirables d'antiquité, sous prétexte qu'ils nous présentent cette opinion comme ayant cours au sixième siècle, c'est outrepasser les bornes permises, c'est suivre la critique qui détruit et non celle qui conserve les monuments respectables de notre histoire.

II. — SANCTION DONNÉE AUX DOCUMENTS PAR LA CROYANCE DES SIÈCLES.

Hincmar, archevêque de Reims, consécrateur des rois, oracle de l'Église gallicane, écrit à Charles le Chauve ces lignes d'une importance capitale : « Que notre père Denys soit l'Aréopagite, baptisé par le bienheureux Paul, apôtre, et ordonné évêque d'Athènes, et envoyé dans les Gaules par le bienheureux Clément, c'est ce que nous intiment le témoignage de la Grèce, l'attestation du Saint-Siège romain et le témoignage des Gaules. »

Cette triple déposition, suivant Hincmar, de la Grèce, de Rome et des Gaules, doit être maintenant l'objet de notre examen. Nous allons assister aux débats les plus solennels sur la personnalité de saint Denys, et voir sa cause jugée aux tribunaux les plus divers, comme les plus augustes, avec la plus parfaite unanimité de sentiments.

(1) *Documents inédits*, etc., p. 42, 47.
(2) *Notes sur l'Histoire littéraire de la France.*

Digitized by Google

1° Commençons par Rome. Ayant envoyé dans les Gaules le disciple d'un de ses fondateurs chrétiens, et ayant, après son trépas, reçu de première main le procès-verbal de son combat, comme Hincmar l'a trouvé dans les anciens écrits, Rome peut moins que personne en perdre ou en altérer le souvenir. Or, quatre fois, durant le cours des siècles, elle a rendu sa sentence. C'est d'abord le pape saint Étienne II qui a donné ce branle extraordinaire de piété et de curiosité qu'on voit régner au sujet de saint Denys, de l'Orient à l'Occident. Nous parlerons



Hincmar de Reims rendant hommage à Charles le Chauve. — D'après un bas-relief de son tombeau.

plus loin de la grave maladie dont il fut atteint pendant qu'il était au monastère de Saint-Denys, de sa vision et de sa guérison miraculeuse qu'il attribua à l'intercession de notre saint Aréopagite.

Depuis, Rome a confirmé sa manière de voir, « l'attestation du Siège romain, » disait Hincmar; et en effet le bibliothécaire du Saint-Siège, Anastase, envoyait à Charles le Chauve la passion traduite par lui-même et résumant les traditions grecques dans une parfaite coïncidence avec les traditions des Gaules. Il n'y a donc pas de doute : l'antique tradition de l'Église romaine est celle que saint Étienne, au huitième siècle, a fait passer dans les croyances, et qui a donné une base certaine à toutes les autres traditions.

Mais ce n'est encore qu'une attestation. Après de longs siècles d'attente et d'examen, Rome a rendu un jugement solennel sous saint Pie V. Il n'y avait alors, dans le missel romain, à la fête de saint Denys, que l'office du commun d'un martyr, avec une oraison propre, relative au jour de sa décollation (9 octobre), à sa constance dans la

Digitized by Google

passion, et à la générosité de Rustique et d'Éleuthère, qui ont tout quitté pour prêcher avec lui l'Évangile aux gentils et partager son supplice. Saint Pie V jugea que l'Église devait être plus explicite sur le combat de ces glorieux athlètes. Ainsi, au lieu de l'Introït des martyrs qu'on chantait de temps immémorial, même à l'abbaye de Saint-Denys, il ordonna de chanter, dans tout l'univers catholique, l'hymne qui convient aux martyrs docteurs. Au lieu de la leçon commune du livre de la Sagesse, il a fait lire pour l'Épître le fameux passage qu'on lisait en grec et en latin, à l'abbaye de Saint-Denys : « En ces jours-là, Paul se tenant debout au milieu de l'Aréopage... » Au lieu de l'Évangile : « Jésus descendant de la montagne (1)... », qui est en grec et en latin, dans l'évangéliaire manuscrit pourpre et or de l'abbaye et dans son missel manuscrit de 1492, saint Pie V a prescrit qu'on lût l'Évangile où Jésus-Christ dit qu'il faut prêcher la vérité sur les toits, sans avoir peur de ceux qui tuent le corps et le jettent dans les flammes : « Je vous le dis : Quiconque m'aura confessé devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera aussi devant les anges de Dieu. » On retrouve dans ces paroles les intentions de la passion de saint Denys et la glorification de ce martyr au milieu des anges de Dieu. Son bréviaire surtout ne laisse aucun doute : il résume et consacre la légende connue dans l'univers entier depuis Louis le Débonnaire, au lieu d'une autre beaucoup moins explicite et qui était conservée dans la liturgie par toutes les Gaules (2). La vie entière de saint Denys, le mot prononcé en Égypte, à la mort du Sauveur, lors de l'éclipse du soleil, l'épiscopat à Athènes, la mission dans les Gaules par saint Clément, les divers et épouvantables supplices de la passion, le miracle de la tête portée, les écrits conservés et les écrits perdus, tout est là. Voilà ce que Rome, en face d'une hérésie qui sapait toutes nos antiquités chrétiennes, établit pour la première fois d'une manière solennelle, en l'honneur de saint Denys et de la vérité.

Cependant, la critique protestante, dressée et furieuse, rendait né-

(1) Luc., VI.

(2) Ce sont les Actes primitifs.

Digitized by Google

cessaire une revision minutieuse des légendes du bréviaire romain. Ce travail eut lieu par ordre de Clément VIII. Au sein du sacré collège brillaient alors des hommes illustres pour leurs vertus et leur érudition : Baronius, Bellarmin, Tolet, d'Ossat, Duperron. Après une scrupuleuse revision, Clément VIII, dans la bulle *Cum in Ecclesiâ*,



10 mai 1602, promulgua le nouveau bréviaire, où l'Aréopagitisme était maintenu. Trente ans plus tard, lorsque les discussions ardentes, soulevées par les docteurs français au sujet des origines chrétiennes des Gaules, triomphaient si facilement dans notre pays, Urbain VIII ordonna une nouvelle revision du bréviaire romain. On soumit de rechef les légendes des saints a un examen approfondi, à une discussion solennelle, et, quand toutes les pièces du procès eurent passé sous les yeux du public et des juges, Urbain VIII promulguait la bulle : *Divinam psalmodiam,* où il déclare que les *Histoires des saints* contenues

Digitized by Google

dans la nouvelle édition du bréviaire romain ont été vérifiées, et les anciens manuscrits, d'où elles sont tirées, soigneusement collationnés. L'Aréopagitisme de saint Denys, évêque de Paris, était de nouveau maintenu et solennellement professé. Ainsi, Rome, spectatrice et juge du débat, ne trouvait pas, dans les preuves alléguées à l'appui de l'opinion qui dépouillait de ses gloires notre premier évêque, une raison suffisante pour réformer sa croyance sur ce point. Or on ne comprendrait pas dans quel intérêt ces doctes Italiens se seraient entendus pour rehausser les origines chrétiennes de l'Église de Paris, si les textes des manuscrits qu'ils avaient sous les yeux se fussent contredits. Quand la France elle-même abandonna si facilement son privilège historique, des savants étrangers, sous la direction de papes illustres, auraient-ils sciemment falsifié les sources de l'histoire ecclésiastique, menti à leur conscience, et attesté à l'Europe que les manuscrits du Vatican contenaient ce qu'ils ne contenaient pas en réalité?

Tout dernièrement encore le Souverain Pontife a exigé que la tradition aréopagitique fût conservée dans le propre du diocèse de Paris.

Tel est le sentiment de l'Église romaine, à toutes les époques. L'on peut ici ne point la tenir pour infaillible, mais on ne voit pas qu'on lui ait encore donné un sérieux démenti. Elle n'a pu se tromper sur un des hommes les plus considérables et les plus chers de ses annales. Si elle se prononce, c'est qu'elle a le droit de se prononcer; si elle provoque la décision des autres, c'est qu'elle est certaine de voir la sienne confirmée, et si les Gaules et la Grèce s'accordent avec Rome dans leur pleine et mûre indépendance, c'est que la vérité entraîne l'opinion du monde entier.

2° En France, au huitième siècle, on croyait généralement que saint Denys de Paris était le même que saint Denys l'Aréopagite. Deux pièces monumentales démontrent sans réplique possible que tout ce qu'il y avait d'hommes graves et pieux chez les Francs, sous le règne de Charlemagne, n'avait pas sur ce point le moindre doute. Ce sont deux inscriptions d'Alcuin, composées l'une pour le tombeau de saint Denys, l'autre pour une chapelle consacrée à son tombeau et à celui de ses compagnons et autres martyrs. Voici la première :

Digitized by Google

Que du sang de son martyre, le pontife Denys
Orne cet autel, ensemble avec ses compagnons :
Ce magnifique docteur qui répandit les semences du Verbe,
Inondant les sillons arides de ses ondées célestes.

Et voici la seconde :

Abeille pontificale, que Denys garde cet autel,
Je l'en prie, avec ses compagnons et les autres martyrs,
Eux dont un scribe, dans la citadelle céleste, tient les livres
En la présence de Dieu pour un renom perpétuel.

Les Bollandistes eux-mêmes, quelque défavorables qu'ils soient à l'Aréopagitisme, ont très bien observé que cette opinion était déjà commune au milieu du huitième siècle. — Cent ans plus tard, il y avait controverse sur saint Denys, une controverse des plus chaudes. Une école de dénicheurs de saints s'était élevée, huit siècles avant Launoy, mais petite, très mal famée, devant peu vivre. C'est contre cette récente et triste école de contradicteurs que travailla un homme qui dépasse tous les autres dans la cause du Patron de la France, Hilduin, abbé de Saint-Denys. Il fut chargé, en 835, par Louis le Débonnaire, de recueillir dans un premier volume tout ce qu'il trouverait de faits dans les pièces historiques relatives à saint Denys, d'en faire un seul corps d'histoire et un texte uniforme, à la portée des plus négligents et des moins capables, et d'y ajouter la révélation faite au pape Étienne, ainsi que l'office nocturne avec les hymnes de saint Denys. Dans un second, il devait réunir toutes les pièces originales et les monuments de la vie du Saint pour le service des érudits. Cette année même, vers la fin ou au commencement de 836, Hilduin donna ses Aréopagitiques, c'est-à-dire cette biographie populaire demandée par l'empereur. Il mena sans doute tout le programme à terme; mais la biographie seule existe à l'état de texte authentique. Le reste, c'est-à-dire les pièces, s'est fondu plus ou moins dans la liturgie, ou s'est dispersé et perdu dans les bibliothèques.

La tactique la plus importante des adversaires de l'Aréopagitisme est d'en attribuer la paternité à Hilduin, pour le faire tomber avec lui. C'est lui, disent-ils, l'inventeur heureux du Denys de Paris, venu

Digitized by Google

d'Athènes, mis sur le gril, exposé aux bêtes, communié par le Christ dans sa prison, décapité à Montmartre et portant sa tête au milieu des anges chantant en chœur: Alleluia. C'est lui qui a mystifié le monde et les siècles, et il est impossible de prononcer sans un sourire mêlé de stupéfaction le singulier nom d'Hilduin. — Ainsi, voilà un moine qui, au neuvième siècle, en 837, s'imagine le premier de dire que saint Denys de Paris est l'Aréopagite converti par saint Paul. Le fait ne laisse pas d'être un peu surprenant, et, ce qui le rend plus merveilleux encore, c'est qu'Hilduin ne prétend pas avoir fait une découverte, il déclare n'émettre qu'une opinion unanimement admise dès les premiers siècles. Et voilà qu'il ne trouve aucun contradicteur : les Grecs eux-mêmes, malgré tous leurs préjugés contre les Latins, oublient subitement qu'ils croyaient jusque-là que saint Denys avait été brûlé à Athènes, pour croire qu'ils avaient toujours cru que saint Denys était allé subir le martyre à Paris. Les habitants de Paris, qui n'avaient jamais songé que les reliques qu'ils vénéraient étaient celles de l'Aréopagite, se laissent persuader par Hilduin qu'ils l'avaient toujours admis.

Ce n'est pas tout; il indique les pièces qu'il a entre les mains et qui, déposées dans les archives du monastère, sont, dit-il, à la disposition de ceux qui voudront les consulter. Ces pièces sont : 1° les œuvres attribuées au Saint et dont il a un exemplaire grec authentique; 2° l'histoire d'Aristarque, chronographe des Grecs; 3° le libelle très ancien de la passion; 4° l'écrit de Visbius relatif aux tourments soufferts par saint Denys et à sa sépulture, écrit qu'il a trouvé dans les archives de l'Église de Paris; 5° deux messes selon le rite gallican dont on ne se sert plus, contenant le récit du supplice de saint Denys; 6° l'hymne de saint Fortunat de Poitiers et celle de saint Eugène de Tolède sur le bienheureux Denys (1); un très vieux martyrologe grec où l'on voit que le Denys de Paris a été évêque d'Athènes, et où se lit pour sa mort la date même du 9 octobre, consacrée par les Latins (2).

Il est trop évident qu'un faussaire ne donnerait pas cette facilité de contrôle, et, quand on se rappelle avec quelle sévérité il qualifie le

(1) § 5.
(2) §§ 1, 2 et 6.

Digitized by Google

babil (1) qui niait l'Aréopagitisme de saint Denys de Paris, on comprend que ceux qu'il attaquait ainsi ont dû profiter de l'occasion pour le mettre en défaut et justifier en même temps leur manière de voir. Nous pouvons donc être certains que, si dans ses lettres ou dans son livre il s'était trouvé quelque chose qui ne fût pas d'accord avec les pièces qu'il cite, ses adversaires n'auraient pas manqué de le



Alcuin. — D'après la Bible de Bamberg. IX^e^ siècle.

proclamer; or voit-on quelqu'un se lever alors pour démentir les affirmations de l'abbé de Saint-Denys? Nous sommes donc forcés d'admettre la vérité de ce qu'il avance, non seulement sur l'existence des documents, mais même sur l'antiquité de la tradition aréopagitique.

Les Bollandistes eux-mêmes ont rendu hommage à la bonne foi d'Hilduin; ils ont découvert dans de vieux parchemins la plupart des pièces sur lesquelles il s'est appuyé. Ils ont retrouvé l'épître d'Aristarque à Onésiphore, l'écrit de Visbius et le petit livre de la Passion de saint Denys, qui sont pour ainsi dire encadrés dans les Aréopagi-

(1) Garrulitate levitatis.

Digitized by Google

tiques. Aussi, ne pouvant contester sa probité, ils ont mis en doute sa sagacité! Eh bien, ici encore, il est aisé de prouver qu'il n'est pas moins remarquablement précis. « Il a fait, dit M. l'abbé Davin, une véritable expertise de ses manuscrits, il sait leur âge, leurs variantes; et il raisonne en parfait érudit sur leurs origines probables. Ainsi écrit-il, à propos du vieux martyrologe grec, qu'il est venu primitivement de Constantinople et que sa grande vétusté l'a mis en tel état qu'il exige les plus grandes précautions de ceux qui le touchent, et il ajoute : « Le martyrologe, comme son antiquité le démontre, peut bien remonter sans inconvénient au temps où, par ordre de Constantin, les martyres des saints du Seigneur furent recueillis dans tout l'univers et apportés à Césarée. » Il analyse les textes, il les compare, il recherche leurs parentés et leurs sources en vrai critique aussi fin que réservé... Ajoutez à cela qu'Hilduin scrute à fond les objections de ses adversaires, qu'il n'en omet aucune, qu'il les présente dans toute leur force, qu'il connaît d'avance celles de Sirmond et de Launoy en ce qu'elles ont d'un peu sérieux, et qu'il leur répond en maître, accablant les petites difficultés du poids immense des grands témoignages, et les transperçant du savoir le mieux fourni de certains détails (1). »

Il est donc démontré qu'Hilduin a procédé avec autant de maturité que de bonne foi, et si nous avons insisté sur ce point, ce n'est pas que la cause de saint Denys soit liée à celle de cet abbé; nous tenions seulement à venger sa mémoire des violentes attaques dont elle a été si souvent et si injustement l'objet.

Du temps d'Hilduin, tous les savants français partageaient son opinion sur l'Aréopagitisme de notre saint Denys.

Énée, évêque de Paris, dans la préface de son livre contre les Grecs, reconnaissait comme premier évêque de son siège saint Denys, consacré évêque d'Athènes par saint Paul et envoyé par saint Clément dans les Gaules pour y prêcher la foi (2).

Au moment où Énée de Paris venait d'écrire son traité et d'y prendre publiquement le titre de successeur de l'Aréopagite, un synode des

(1) *Encyclopédie catholique*, année 1861.
(2) *Patrol.*, t. CXXI, col. 685.

Digitized by Google

évêques de France se réunissait à Poissy (862), en présence de Charles le Chauve (1), pour la confirmation des privilèges de l'abbaye de Saint-Denys. Or aucun évêque ne protesta contre l'ambitieuse souscription d'Énée de Paris.

Jean Scot Érigène (872), qui traduisit les œuvres de saint Denys l'Aréopagite, dit que, « d'après sa vie racontée par des hommes fidèles, Denys vint à Rome du temps de saint Clément, fut envoyé par lui dans les Gaules pour y prêcher l'Évangile et obtint à Paris la palme du martyre (2). » Et, dans une poésie, il invoque cet évêque d'Athènes, compagnon d'armes de saint Paul, illustre par son martyre, que toute la Gaule vénère (3) !

Nous avons entendu le célèbre Hincmar, archevêque de Reims, invoquer dans une lettre à Charles le Chauve le triple témoignage de la Grèce, de Rome et de la Gaule en faveur de l'Aréopagitisme.

Nous pourrions à cette liste de témoignages en ajouter un grand nombre d'autres empruntés aux douzième, treizième, quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième siècles et citer les textes de saint Odilon, abbé de Cluny (4) (962-1048), d'Adémar de Chabanes (5) (1029), du moine Aymon (6) (1050), de Sigebert de Gemblours (7) (1110), de Suger, abbé de Saint-Denys (8) (1124), d'Honoré d'Autun (9) (1130), d'Hugues de Saint-Victor (10) (1135), d'Orderic Vital (11) (1140); de Robert d'Auxerre (12) (1210), d'Hélinand, moine de Froid-

(1) SIRMOND, *Capitula Caroli Calvi*; Paris, 1623, ad notas, p. 64.

(2) *Patrol.*, t. CXXII, col. 1032.

(3) *Patrol.*, t. CXXII, col. 1234.

(4) S. ODILON DE CLUNY, *De Vita B. Maioli abbatis.* — *Patrol. lat.*, t. CXLII, col. 955.

(5) Lettre sur l'apostolat de saint Martial, *Patrol.*, t. CXLI, col. 99.

(6) Lettre à Hugues, abbé de Saint-Denys (Dom FÉLIBIEN, *Histoire de l'Abbaye de Saint-Denys*, Pièces justificatives, IIe partie, p. CLXVI.)

(7) SIGEBERT DE GEMBLOURS, *Chronica*, an. 824. — *Patrol.*, t. CLX, col. 157.

(8) *Patrolog.*, t. CLXXXVI, col. 1450.

(9) *Speculum Ecclesiæ, sive Sermones.* — *Patrol.*, t. CLXXII, col. 1011-1014.

(10) *De Vanitate mundi*, lib. IV, cap. 1, *Patrol.*, t. CLXXVI, col. 736.

(11) *Histoire ecclésiastique*, *Patrol.*, t. CLXXXVIII, col. 386.

(12) *Chronologia seriem temporum et historiam rerum in orbe gestarum continens*; Trécis, 1608, in-4°, p. 35.

Digitized by Google

mont (1) (1212), de Bernard Gendonis (2) et de Pierre Natalibus (3), au quatorzième siècle; du chancelier Gerson (4), de Molanus (5) et de Génébrard (6) au seizième, et enfin de tous les savants jusqu'au dix-septième siècle, c'est-à-dire en pleine critique moderne; ils sont unanimes en faveur de l'Aréopagitisme. Mais les adversaires ne contestent pas le fait; ils reconnaissent volontiers que, durant cette période, la croyance à l'identité de saint Denys, évêque d'Athènes, avec saint Denys de Paris avait généralement prévalu.

3° Quelle est enfin la croyance de l'Église grecque? Son témoignage est consigné dans les Ménées, sorte d'offices des saints de chaque mois, à la manière de nos bréviaires, comprenant des hymnes et des abrégés de biographies. Dans ces hymnes, on célèbre surtout l'incomparable théologien et l'évêque d'Athènes; on parle aussi du martyr, mais sans indiquer le temps, ni le lieu, ni la manière de son combat. Dans la légende on lit : « Denys, illustre par les richesses, la gloire, la science et la sagesse, un des sénateurs de l'Aréopage, fut pris comme une noble proie dans le filet de la prédication du grand Paul, qui le baptisa et l'ordonna évêque... Ayant terminé ses ouvrages sur la forme de la constitution ecclésiastique, il se dirigea vers les régions occidentales, sous le règne de Domitien, et, après avoir illustré la ville de Paris par un grand nombre de miracles, il eut la tête tranchée. Par un prodige qui remplit d'admiration tous les assistants, il porta lui-même sa tête dans les mains l'espace de deux milles, jusqu'à ce qu'il la remît comme un trésor inestimable à une pieuse femme, nommée Catulla. Rustique et Éleuthère, ses disciples, subirent avec lui le supplice de la décapitation. »

Des livres liturgiques en usage chez les Grecs, les Ménées sont les

(1) *Historia ab initio mundi*, lib. XLVIII, ap. Du Saussay, *De mysticis Galliæ scriptoribus*, p. 720.

(2) Sanctoral, III^e^ partie. Bibliothèque de Toulouse, ms. 64, fol. 99 v°.

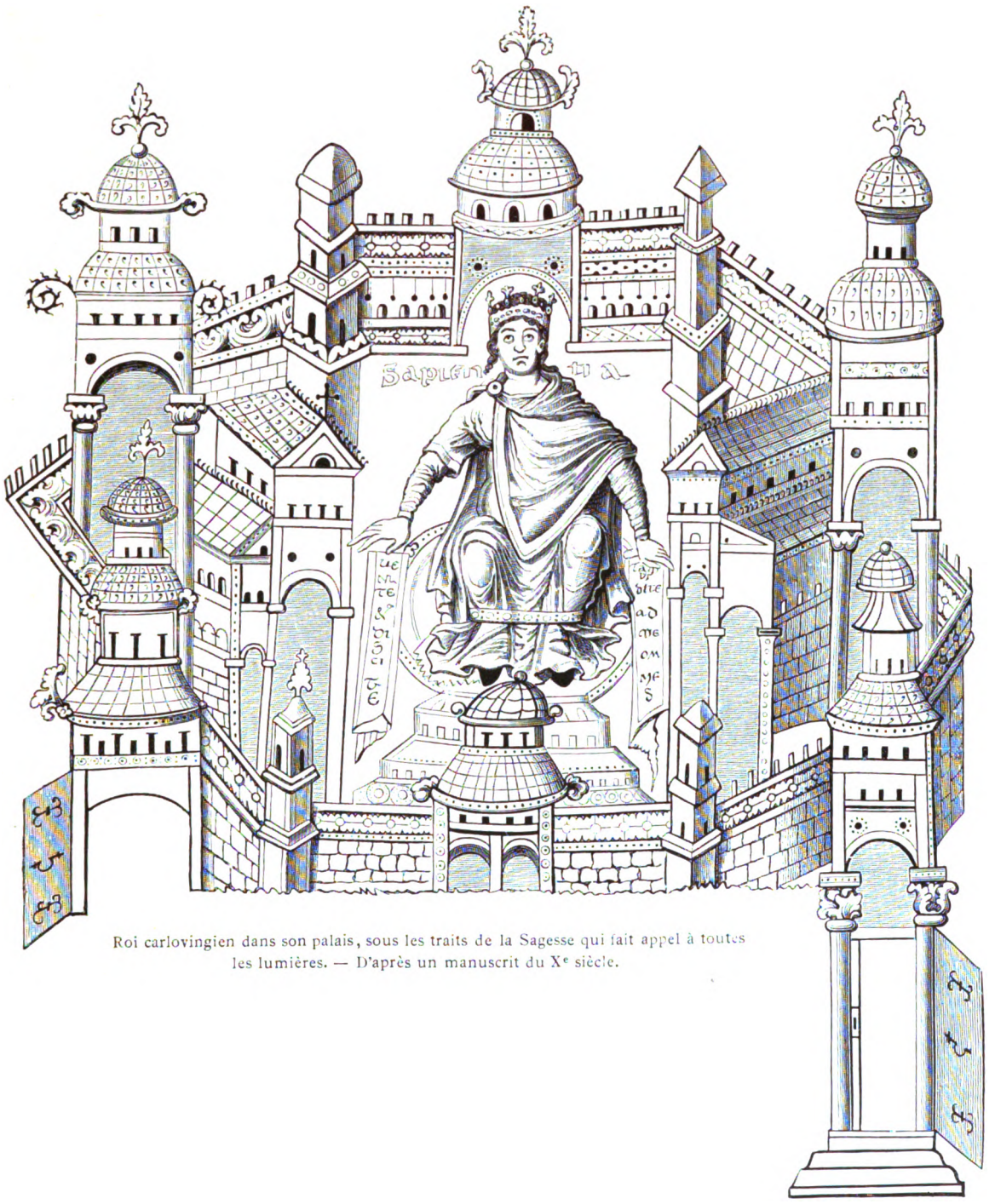
(3) *Catalogus sanctorum*, fol. CXXXIII.

(4) Jean Gerson, *Opera omnia*, Anvers, 1706, in-fol., t. III, p. 1410.

(5) *De Historia SS. imaginum*, lib. III, cap. XLIV.

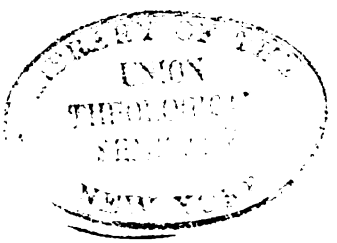
(6) *Chronologia*, lib. III.

Digitized by Google



Roi carlovingien dans son palais, sous les traits de la Sagesse qui fait appel à toutes les lumières. — D'après un manuscrit du X^e siècle.

Digitized by Google



Digitized by Google

plus récents, mais le fond en remonte au moyen âge et notoirement l'article relatif à saint Denys; leur témoignage, écho de la tradition immémoriale de l'Orient, se retrouve sous la plume des plus illustres écrivains.

A la fin du huitième siècle, saint Taraise, une des gloires du second concile de Nicée, consulté probablement par Charlemagne, fit une enquête officielle. Elle aboutit au même résultat qu'obtint quarante ans plus tard le travail d'Hilduin à Paris. « Jusqu'à ce jour, dit-il, les plus grands d'entre les Grecs et les habitants d'Athènes rapportent, instruits qu'ils sont par les écrits des historiens et par les traditions des générations successives, que, dans cette même cité, Denys a été le premier évêque, au temps où Timothée, également disciple de Paul, régissait l'église des Éphésiens; et que, s'étant substitué un évêque, il vint à Rome, et, comme ils l'ont découvert, consomma sa course au milieu de la nation gauloise par un glorieux martyre. » Taraise poursuivit son enquête jusqu'à Paris, où il envoya des légats, et, après avoir acquis la certitude que la croyance des Francs était la même que celle des Grecs, il rendit à l'église d'Athènes le pallium épiscopal qui lui avait été enlevé depuis longtemps, et il lui conféra de nouveau l'autorité métropolitaine qu'elle avait exercée jadis (1).

Presque en même temps la même sentence était portée à Jérusalem par Michel, le syncelle, c'est-à-dire, secrétaire officiel du patriarche, et bientôt martyr des iconoclastes. Dans son éloge de saint Denys l'Aréopagite, prononcé en langue grecque, Michel s'exprime de la sorte : « Denys s'était fait remarquer entre tous les hommes les plus distingués de la Grèce par son zèle religieux; membre de l'Aréopage, il avait plus honoré cette dignité qu'elle ne l'avait honoré lui-même. A la voix de saint Paul, il abandonna les régions empoisonnées de l'erreur pour suivre la bonne odeur de Jésus-Christ; jugé digne du sublime honneur du ministère sacerdotal, il fut par l'Apôtre consacré premier évêque d'Athènes... Abeille de la sagesse, il fit servir à la divine théologie les ornements qu'il emprunta à la philosophie profane; puisant

(1) Ad. Ludov. 9.

Digitized by Google

ses inspirations dans l'Esprit-Saint, source de la céleste lumière, il composa sur la théologie ces merveilleux ouvrages qui éblouissent les âmes par leur splendeur... Les persécuteurs le découvrirent dans une petite cité des Gaulois, nommée Paris, et le saisirent... D'un coup de hache, ils abattirent cette tête sacrée (1). »

Ce témoignage est de la plus haute gravité. Il précède les Aréopagitiques que Michel n'a pas connus, car il fleurit vers l'an 830 (2). On y remarque, en effet, malgré une concordance générale avec Hilduin, des dissonances de détail. Ainsi Michel vient de nous décrire la cité gauloise de Paris comme une petite cité obscure, au temps où saint Denys l'évangélisait, et il est dans la vérité historique; Hilduin au contraire, par une vanité nationale, exagérée, décrit la ville de Paris à la même époque, telle qu'elle était au temps de Charlemagne (3). C'est là un fait que les contradicteurs n'expliqueront jamais. Il faut absolument remonter à une source commune et lointaine. Cette source, c'est la tradition; Michel l'indique lui-même : « Tout ce que nous avons recueilli par une tradition écrite ou non écrite, nous l'avons enchaîné dans le tissu de nos louanges comme des fleurs dans un méandre... Ce discours nous est venu de loin, et a été transmis de père en fils (4). »

Telle a été dans tous les temps la croyance des Grecs. Nous en avons pour garants, au dixième siècle, Siméon Métaphraste, et au quatorzième Nicéphore Callixte. Ces deux noms priment tout. Métaphraste s'est fort bien renseigné sur saint Denys; son récit concorde sensiblement avec le nôtre : « Paul, écrit-il, vint à Athènes, et travailla à la « conversion des habitants. Il ne se retira pas les mains vides; sa parole « conquit le chef des plus illustres philosophes, je veux dire le grand « Denys, qui, élevé à l'épiscopat, reçut la mission de gouverner la nou- « velle Église. Plus tard, comblé de grâces et de bénédictions, il ne

(1) Michel le Syncelle, *Vita S. Dionys. Areop.* — *Patrol. græc.*, t. IV, col. 621, 623, 635, 637, 654, 659, 666.

(2) Bollandistes.

(3) Hilduin, *Vita S. Dionysii*, cap. xx, xxi. — *Patrolog. lat.*, t. CVI, col. 40.

(4) Migne, *Œuvres de saint Denys*, t. II, col. 626.

Digitized by Google

« crut pas devoir restreindre à une seule ville le bienfait de son enseigne-
« gnement. Il se rendit à Rome, la capitale du monde, et y trouva
« Clément assis sur la chaire apostolique; Clément lui confia la mis-
« sion d'évangéliser l'Occident. Saint Denys partit, accompagné de
« Rustique et d'Éleuthère. Après son supplice, le martyr porta quelque
« temps dans ses mains sa tête coupée (1). »

Nicéphore ne fait que reproduire, en l'abrégeant, le récit de Siméon Métaphraste : « Saint Paul, dit-il, poursuivit son voyage jusqu'à
« Athènes. Quelques-uns crurent à sa parole et embrassèrent sa doc-
« trine; de ce nombre fut Denys, un des sages et habiles membres de
« l'Aréopage. Sa foi en Jésus-Christ fut telle que non seulement il
« mérita la faveur d'être régénéré par l'eau sainte du baptême, mais
« qu'il fut ordonné évêque d'Athènes par les mains de l'Apôtre. Après
« avoir, avec une sainte hardiesse, prêché l'Évangile à ces peuples,
« Denys demeura de longues années dans les régions de l'Occident,
« et y parvint à une vieillesse avancée. Il eut la gloire d'y souffrir le
« martyre pour la foi de Jésus-Christ. On dit qu'après avoir eu la tête
« tranchée, il la porta dans les mains l'espace de deux milles (2). »

Avec Métaphraste, il y a dans les manuscrits une autre passion plus ancienne et qui lui a servi de fondement; on l'appelle passion de Méthode ou de Métrodore. C'est une traduction des Actes aréopagitiques faite au huitième siècle. Il faut y joindre une vie et une passion qu'on trouve à la Bibliothèque nationale dans un manuscrit du onzième siècle, et qui a été publiée de nos jours par M. l'abbé Davin (3). Il y a encore au Vatican une vie inédite qu'Assemani indique dans son calendrier de l'Église universelle (4). Toutes ces pièces ont le même sens et sont conformes à notre légende du bréviaire romain.

La vie de Métaphraste n'a pas cessé d'être la vie de saint Denys, et la vieille passion, sa passion. En 1625, les jésuites de Lyon envoyèrent le père Queyrotin à Smyrne pour rechercher la croyance des Grecs

(1) *Patrol.*, t. IV, col. 589, 591, 593, 594, 605.
(2) Nicéphore, *Hist. eccl.*, lib. II. — *Patrol.*, t. IV, col. 613.
(3) N° 440.
(4) T. V, 3 octobre.

Digitized by Google

de cette ville dans leurs Ménées ou Anthologie sacrée, c'est-à-dire dans leur vrai martyrologe. Il y trouva, au 3 octobre, cette phrase qui est la profession de foi de tout le moyen âge grec sur l'Aréopagite, évêque d'Athènes : « Après cela, ayant gagné les parties occidentales sous le « règne de Domitien et ayant fait beaucoup de miracles, il eut la tête « tranchée dans la ville de Paris; et, l'ayant prise de ses propres mains, « il la porta jusqu'à deux milles. » — Le 18 octobre 1859, le curé catholique d'Athènes, se rendant en pèlerinage à Longpont-sur-Lorge, où sont d'insignes reliques de saint Denys et de ses deux compagnons, disait au prêtre vénérable qui garde ce trésor : « Nous savons bien « que notre saint Denys n'est pas mort chez nous, mais à Paris. On « n'a jamais eu d'autre pensée à Athènes. »

Conclusion. Maintenant que nous avons prêté l'oreille aux échos du passé, dont les voix diverses ont tour à tour répondu à notre appel, nous avons pu nous convaincre que les témoignages de l'Orient et de l'Occident en faveur de l'Aréopagitisme sont nombreux, authentiques, uniformes, et que cette tradition remontant aux temps les plus reculés a été sanctionnée par une croyance de dix siècles sans avoir soulevé ni doute ni protestation. « Or, dit M. l'abbé Darras, en fait de tradi- « tion, les témoignages, quand ils sont contrôlés les uns par les autres, « quand ils sont confrontés avec soin par la critique, quand ils sont « désintéressés, impartiaux, spontanés; qu'ils proviennent des sources « les plus diverses, des contrées les plus lointaines, en sorte qu'on ne « puisse les soupçonner d'être l'œuvre d'une fraude locale ou d'une « intrigue de clocher, les témoignages, dis-je, sont l'unique, la seule « preuve de vérité (1).

III. — OBJECTIONS.

Les adversaires de l'Aréopagitisme nous opposent : 1° la distinction de deux Denys indiquée par les martyrologes; 2° le passage du

(1) *Saint Denys l'Aréopagite*, p. 268.

Digitized by Google

Synaxaire où il est dit que saint Denys fut brûlé à Athènes avec ses livres, et un autre passage des ménologes qui le fait aussi mourir à Athènes; 3° la loi canonique sur l'inamovibilité des évêques de la primitive Église; 4° le grand âge qu'aurait eu saint Denys l'Aréopagite, à l'époque de son martyre, s'il était le même que l'évêque de Paris; 5° une lettre du grand pape Innocent III.

1° Les martyrologes n'établissent pas, comme on le prétend, que saint Denys de Paris est distinct de l'Aréopagite; ils mentionnent au 3 octobre saint Denys l'Aréopagite martyrisé sous Adrien et premier évêque d'Athènes, et au 9 octobre, saint Denys de Paris avec ses compagnons. Mais nonobstant le vieux martyrologe romain suivi par saint Adon, par Usuard, par Notker, et pendant même les longs siècles où le martyrologe d'Usuard était seul en usage dans les églises de France et dans les basiliques de Rome, ces églises n'admettaient pas deux Denys. Cela ne prouve-t-il pas qu'à leurs yeux cette double fête du 3 et du 9 octobre pouvait parfaitement s'appliquer à un seul et même Saint, puisque telle était alors l'opinion commune. Saint Crescent a aussi une double fête dans le martyrologe romain, les 27 juin et 29 décembre, et il ne s'est non plus trouvé personne que je sache pour prétendre que le saint Paul du 30 juin n'est pas le même que le saint Paul célébré la veille avec saint Pierre. Bien plus, Notker lui-même, qui admet les deux fêtes des 3 et 9 octobre, n'en affirme pas moins dans son livre de séquences que l'Aréopagite est le martyr de Paris.

Faut-il rappeler que nous possédons un martyrologe dont nous avons déjà parlé, qui, de l'aveu de tous, est antérieur au vieux martyrologe romain? C'est celui que certains auteurs attribuent par erreur à saint Jérôme. Or, dans ce martyrologe, on ne voit pas de saint Denys au 3 octobre, mais on trouve au 9 saint Denys, évêque, saint Rustique prêtre, et saint Éleuthère, diacre. Ceux donc qui admettront que saint Denys l'Aréopagite était un personnage assez important pour que l'Église ne l'eût pas oublié, seront forcés de reconnaître qu'il ne faisait qu'un avec l'évêque de Paris.

J'aurais pu ajouter que Baronius se fait précisément une arme du martyrologe de saint Adon, et il aurait pu en user de même avec le

Digitized by Google

vieux martyrologe romain, s'il l'avait eu entre les mains, pour prouver que l'Aréopagite n'est point mort à Athènes. Ces martyrologes placent en effet son martyre sous Adrien; or, d'après Eusèbe et saint Jérôme, saint Denys avait déjà des successeurs à cette époque.

2° Le texte du Synaxaire concernant saint Denys semble dire que l'Aréopagite fut brûlé en Orient avec ses livres; puis, qu'il vint en Occident. Là-dessus, le P. Sirmond a beau jeu : « Qui pourrait, s'é-« crie-t-il, ajouter la moindre foi à ces Grecs qui poussent l'absurdité « au point d'envoyer saint Denys en Occident, après qu'il est mort « dans les flammes à Athènes? Je n'ajouterai rien à cette ineptie; il « suffit de la citer (1). » M. l'abbé Darras et d'autres écrivains, après lui, ont répondu que l'expression *fut brûlé* voulait dire *fut livré aux flammes* et épargné par les flammes, mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette interprétation. On trouve à la Bibliothèque nationale (2) le texte d'où est manifestement sorti celui du Synaxaire, seulement il est mal arrangé et inintelligible. L'auteur de la passion, achevant de parler des œuvres du Saint, dit : « Quelques-uns affirment que toutes ses œuvres sont déposées dans la Bibliothèque des écrits sacrés qui est à Rome. Car lui-même, comme il a été dit, fait mémoire, dans le livre sauvé, de beaucoup d'autres ouvrages, en les désignant par leur nom et quelquefois sans donner leur titre, ouvrages qui n'ont pas été trouvés jusqu'à présent. D'autres disent que, dans le pays des Francs, les Hellènes l'ayant brûlé tout entier par jalousie, brûlèrent aussi ses livres avec lui. Ceux de la gentilité enlevèrent ce qui reste, et ils garantissent le martyre. L'Église, avec son livre sacré, recueille aussi leur témoignage qui est conçu de cette manière : « Après un « certain temps, abandonnant Athènes, mu par l'esprit divin, il vint « à Rome (3), etc... » L'auteur du Synaxaire, écrivant peut-être sur un manuscrit fautif, a modifié ainsi ce texte : « Il place dans ses écrits les administrations des ordres célestes et il explique les types de toute la hiérarchie et ordonnance ecclésiastique. Pris par les

(1) *Dissert. de duobus Dionysiis.*
(2) N° 440.
(3) Page 182 du manuscrit.

Digitized by Google



Clerc ou lettré au IXe siècle. — D'après une miniature d'un manuscrit du IXe siècle.

Digitized by Google



Digitized by Google

Hellènes, il est brûlé tout entier dans le feu, et ses autres écrits sont brûlés avec lui; quelques-uns disent qu'ils sont déposés dans la seule bibliothèque des Romains : chez nous il se trouve dix livres de lui. Se dirigeant vers les régions de l'Occident, sous le règne de Domitien, après y avoir opéré plusieurs miracles, il eut la tête tranchée avec Rustique et Éleuthère. Après son supplice, il porta quelque temps dans ses mains sa tête coupée (1). » L'obscurité de ce récit provient de ce que l'auteur du Synaxaire a omis la France quand il a parlé d'Athènes et supprimé ensuite l'annonce du récit qu'il allait résumer. Avec la passion précédente, il retrouve sa clarté et confirme en tout cas le sentiment général sur saint Denys.

Il n'en est pas ainsi d'un autre martyrologe grec, qui le contredit formellement : c'est le ménologe de l'empereur Basile Porphyrogénète (2) (978-1025); et, parce qu'il est parvenu autographe jusqu'à nous, son autorité, dit Assemani, est plus grande que celle du Synaxaire, entaché d'augmentations nombreuses et malsaines. Or, continue le même auteur, « dans ce ménologe où Denys est nommé expressément Aréopagite et évêque d'Athènes, les Grecs affirment qu'il a consommé son martyre à Athènes ». La citation est exacte, mais l'argument qu'on en tire est sans valeur. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le texte de l'empereur Basile. « Il apprit aussi les mystères secrets de Dieu, du saint évêque Hiérothée, et écrivit *beaucoup de livres des Vertus célestes*. Ayant été dénoncé au préfet d'Athènes par les idolâtres, il est appréhendé avec deux de ses disciples; et, après qu'ils ont souffert ensemble beaucoup de tourments, il est décapité le premier. Il porta sa tête entre ses mains l'espace de deux milles, et ne la déposa que lorsqu'il eut rencontré une femme chrétienne à qui il la confia; ensuite les deux disciples eurent la tête tranchée. » Il est évident qu'on retrouve ici toute la légende de Paris transportée à Athènes. L'empereur a voulu nous la ravir tout entière, il a mis dans son œuvre non seulement saint Denys, mais saint Rustique, saint Éleuthère, la dame Catulla,

(1) Voir le texte même du Synaxaire rapporté en entier par le P. Sirmond, *Dissert. de duob. Dionysiis*.

(2) Publié à Urbin, en 1727.

Digitized by Google

les tourments du récit d'Hilduin, et Montmartre, et la tête portée après deux milles de chemin. Le vol est si manifeste que le martyrologe impérial n'a eu, en ce point, aucun succès chez les Grecs.

3° L'objection tirée de la loi canonique sur l'inamovibilité des évêques de la primitive Église n'a pas plus de valeur. En effet, dans les temps apostoliques, où les prédicateurs de la foi parcouraient le monde entier, il n'était pas question pour eux d'un siège épiscopal régulièrement établi, dans la délimitation duquel ils passaient leur vie. Est-ce que les Apôtres ne quittaient point les différentes chrétientés qu'ils avaient fondées pour porter la lumière de l'Évangile chez des peuples encore assis à l'ombre de la mort? Ainsi firent leurs premiers disciples, comme nous l'apprend Eusèbe de Césarée. « Les disciples de ces grands hommes, dit-il, ceux qui recueillirent les premiers leur héritage, édifièrent partout les fondements des Églises; ils multiplièrent et répandirent la prédication et les semences du royaume des cieux sur toute la surface de l'univers, ***per universum orbem.*** En effet, la plupart de ces premiers disciples, enflammés de zèle pour la divine parole, après avoir vendu les biens qu'ils possédaient dans leur patrie, et en avoir distribué le prix aux pauvres, partaient pour les régions lointaines, où ils allaient travailler à l'œuvre de l'Évangile, et prêchant ainsi le nom de Jésus-Christ, et portant la divine parole aux peuples qui n'avaient point encore entendu la doctrine de la foi. Après avoir jeté les premiers fondements des Églises, ils en confiaient le soin à des chrétiens nouvellement convertis, et, avec la grâce et la coopération divines, ils allaient eux-mêmes chercher d'autres peuples et d'autres nations à conquérir (1). » Voilà ce que fit saint Denys. Lorsqu'il quittait Athènes, il n'était pas transféré d'un siège à un autre; il allait porter à l'Occident le flambeau de la foi qu'il avait reçu lui-même de saint Paul; et d'ailleurs Paris n'était pas encore un siège épiscopal.

4° Les difficultés chronologiques n'ont rien d'embarrassant. On cite des hommes apostoliques qui, dans une plus grande vieillesse, ont

(1) Eusèbe de Césarée, *Hist. eccl.*, lib. III, cap. xxxvii.

Digitized by Google

entrepris des travaux incroyables, fait de très longs et de très pénibles voyages, enduré avec une constance admirable les plus cruels tourments et donné même leur vie pour la défense de la foi; par conséquent, on ne doit pas être surpris du grand âge de saint Denys l'Aréopagite, à l'époque de son martyre, ni du voyage qu'il avait fait dans les Gaules, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

C'est par un effet de la Providence divine, dit Baronius (1), que plusieurs disciples des Apôtres ont vécu longtemps, afin de rendre témoignage des choses merveilleuses qu'ils avaient eu le bonheur de voir. Saint Siméon, parent de Notre-Seigneur, qui gouverna l'Église de Jérusalem après saint Jacques, Apôtre, fut crucifié pour la foi, à l'âge de cent vingt ans (2); saint Ignace, qui avait eu le bonheur de voir le Sauveur, comme il le dit lui-même dans la lettre qu'il écrivit à saint Polycarpe, ne mourut que la onzième année du règne de Trajan, selon saint Jérôme; saint Quadrat, évêque d'Athènes, après Publius successeur de saint Denys, était contemporain de l'empereur Adrien; Hermas, disciple de saint Paul, était encore vivant sous le règne d'Antonin.

Quant au voyage que fit saint Denys dans les Gaules, alors qu'il était nonagénaire, il ne paraîtra pas incroyable, si l'on se rappelle les saints personnages qui en ont entrepris d'aussi pénibles dans une extrême vieillesse : saint Polycarpe vint d'Asie à Rome, sous le pontificat d'Anicet, vers l'an 160, et de Rome il retourna en Asie où, sept ans après, il souffrit courageusement le martyre; il était alors extrêmement avancé en âge, puisqu'il avait été ordonné évêque de Smyrne par les Apôtres, comme le dit saint Irénée (3). Saint Épiphane, déjà vieux, alla de Chypre à Constantinople, où il fut appelé par Théophile d'Alexandrie. Burchard de Sarken, fait évêque de Lubeck, à l'âge de quatre-vingts ans, fit le voyage de Rome, à cent trois ans, et quatre ans après, il s'en retourna en Allemagne.

5° On objecte enfin une lettre du pape Innocent III. Voici cette lettre et les circonstances dans lesquelles elle fut écrite :

(1) Annotations sur le Martyrologe romain.
(2) Eusèbe, *Hist.*, lib. III, c. xxvi.
(3) Lib. III, c. iii.

Digitized by Google

En 1215, le souverain Pontife, voulant donner une preuve éclatante de sa bienveillante faveur et de sa pieuse affection à l'abbaye de Saint-Denys, manda près de lui le prieur Hémeric et ses compagnons, qui avaient assisté au douzième concile œcuménique. Il leur remit, comme un gage de sa bonté paternelle, un trésor inappréciable, le corps de saint Denys, confesseur et évêque de Corinthe, les chargeant de le transporter honorablement en France, et de l'offrir de sa part à l'église Saint-Denys.

La lettre d'Innocent III était ainsi conçue :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos chers fils, l'abbé et le couvent de Saint-Denys de Paris, salut et bénédiction apostolique.

« Il y a diversité de sentiments sur la question de savoir si le glorieux martyr et pontife Denys, dont le corps vénérable repose dans votre église, est celui de l'Aréopagite qui fut converti par l'Apôtre saint Paul. Quelques-uns disent que Denys l'Aréopagite mourut en Grèce et y reçut la sépulture, et que ce fut un autre Denys qui prêcha la foi de Jésus-Christ aux peuples de la France. Les autres crurent que Denys l'Aréopagite, après la mort de saint Paul, vint à Rome, et fut envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, et que ce fut un autre Denys qui mourut en Grèce, et qui y reçut la sépulture. L'un et l'autre auraient été éclatants en œuvres et illustres par leur prédication. Pour nous, ne voulant rien préjuger de la question, mais désirant honorer votre monastère, qui relève immédiatement de l'Église romaine, nous vous envoyons par nos chers fils, le prieur Hémeric et quelques autres religieux de votre monastère qui l'ont accompagné au concile général, le corps précieux de saint Denys, que Pierre de Capoue, cardinal-prêtre du titre de Saint-Marcel, de bonne mémoire, autrefois légat du Siège apostolique, rapporta de Grèce à Rome, afin qu'ayant des reliques des deux saints Denys, il ne puisse rester à l'avenir aucun doute que vous ne possédiez dans votre monastère les reliques de l'Aréopagite... Donné à Latran, la veille du mois de janvier, la dix-huitième année de notre pontificat. »

Telle est la lettre d'Innocent III. Pour l'obscurcir il faut y chercher

Digitized by Google

à plaisir des difficultés. *Quelques-uns* (1), dit l'illustre pontife, croient que saint Denys l'Aréopagite est mort en Grèce; *les autres*, c'est-à-dire le plus grand nombre, affirment que saint Denys l'Aréopagite est mort à Paris. Or vous avez les reliques de saint Denys qui a souffert en France; qu'il soit ou non l'Aréopagite, ce que je ne veux pas préjuger, je vous envoie maintenant les reliques de saint Denys qui est mort en Grèce. Vous avez donc désormais à montrer aux *quelques-uns* qui croient que l'Aréopagite est mort en Grèce, les reliques de ce Saint apporté de Grèce. Les autres, qui affirment que l'Aréopagite est mort à Paris, continueront à vénérer sous son nom les reliques de ce saint martyr que vous possédiez antérieurement. Et si la question de l'Aréopagitisme reste ce qu'elle était, adversaires ou adhérents seront forcés de convenir que vous avez réellement les reliques de l'Aréopagite.

Tel est le sens des paroles d'Innocent III. Elles ne prouvent, dans la question de l'Aréopagitisme, ni dans un sens ni dans l'autre. Elles la laissent subsister dans son intégrité, et Duchesne a résumé la discussion avec sa sagacité ordinaire, en disant que la lettre du Pontife ne saurait faire un argument ni pour ni contre.

(1) Les *quelques-uns* qui se refusaient à admettre l'Aréopagitisme s'appuyaient sur la confusion erronée que Bède avait faite de saint Denys l'Aréopagite avec saint Denys de Corinthe, et qu'il avait cependant rétractée dans son Martyrologe; de là le nom donné aux reliques envoyées de Rome.

Digitized by Google

Digitized by Google

IIIe QUESTION.

LES OUVRAGES ATTRIBUÉS A SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE PAR L'ÉGLISE GRECQUE ET LE MOYEN AGE CATHOLIQUE SONT-ILS AUTHENTIQUES ?



PRÈS tout ce qui a été écrit depuis le dix-septième siècle contre l'authenticité des écrits de saint Denys, le simple énoncé de cette question étonnera peut-être quelques lecteurs. Nous les prions de ne pas se prononcer avant d'avoir lu notre démonstration, et de vouloir bien considérer que notre sentiment est conforme à celui de la plupart des théologiens contemporains. Les RR. PP. Bénédictins de Solesmes et en particulier dom Pitra et dom Piolin, le R. P. Steinuber, S. J., du collège latino-américain, MM. Darboy, Freppel, Dulac, Davin, Darras, Fretté le savant éditeur des œuvres de saint Thomas d'Aquin, etc., etc., pensent sur ce point comme nous.

I. — RAISONS EN FAVEUR DE L'AUTHENTICITÉ.

Une tradition, vieille de treize siècles (de 200 à 1500) attribue, à saint Denys l'Aréopagite les ouvrages célèbres des *Noms divins*, de la

Digitized by Google

Théologie mystique et les deux *Hiérarchies*. Elle s'appuie sur des preuves extrinsèques suffisantes et sur des preuves intrinsèques tirées de la doctrine, du style, des faits racontés par saint Denys.

1° *Preuves extrinsèques.* — Il n'existe point de règle plus certaine pour attribuer un ouvrage à un auteur, dit Honoré de Sainte-Marie, qu'une tradition ininterrompue qui, se continuant de siècle en siècle, nous fait enfin les dépositaires des livres qu'elle tient de nos ancêtres. Pourquoi recevons-nous, dit saint Augustin, les livres de Platon, d'Aristote, de Cicéron et d'autres comme la production légitime de leurs auteurs? c'est parce qu'ils ont été donnés sous leurs noms par ceux qui les ont vus les premiers à ceux qui les ont suivis; et ainsi, de l'un à l'autre, ils sont venus jusqu'à nous par une tradition successive et non interrompue. Or nous allons prouver que tel est le privilège des livres de saint Denis.

Témoignage de l'Église grecque. — Les antiaréopagitiques affirment en général que les écrits de notre Saint ont fait leur première apparition dans une conférence tenue à Constantinople, en 533. Mais il nous est facile de citer des témoignages qui nous ramènent à une date bien antérieure. Un fait important et que personne n'a signalé avant M. l'abbé Martin, professeur à l'Institut catholique (1), c'est que le plus grand écrivain qu'ait eu l'Église grecque après saint Cyrille d'Alexandrie, Sévère d'Antioche, était très familier avec les livres aréopagitiques et les admettait comme authentiques. On trouve dans ses écrits contre les julianistes une citation des *Noms divins* (2) qu'il fait précéder de ce préambule : « Ainsi, dit-il, parle Denys, celui-là même qui, après avoir fait partie de l'Aréopage, devint évêque d'Athènes, et celui-là même dont il est fait mention aux *Actes des Apôtres*, ainsi parle-t-il dans son traité sur les *Noms divins* qu'il adresse à Timothée : « La formation divine de Jésus à notre ressemblance est au-dessus de tout langage, même du langage divin. Elle est ineffable et inaccessible à toute intelligence, même à celle du prince des anges glorieux.

(1) *Origine du Pentateuque*, t. I, n. 3, p. 631.

(2) On lit cette citation dans un ms. syriaque du cinquième siècle, conservé au Musée Britannique; ms. 12158, f. 45.

Digitized by Google

Comment le Verbe a pu exister dans une substance humaine, c'est ce que nous entendons mystérieusement. Nous ignorons comment il a pu être formé avec le sang de la Vierge et suivant des lois en dehors de la nature. »

Nous sommes sûr que, si l'on parcourait les autres écrits de Sévère et ceux des auteurs syriens de son temps, on y trouverait de nombreux



Martyre de saint Denys d'Alexandrie. — D'après le rituel des Grecs.

fragments des ouvrages de l'Aréopagite. Or, quand on songe que Sévère vécut dans le dernier tiers du cinquième siècle et dans le premier tiers du sixième, lorsqu'on connaît surtout la vaste érudition de ce personnage et son immense talent littéraire, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les livres de saint Denys ont dû exister bien avant lui, car il ne les aurait pas admis facilement.

Ainsi, avec Sévère nous remontons à la première moitié du cinquième siècle. Or, en 450, Juvénal de Jérusalem, écrivant à Marcien et à Pulchérie sur la mort de la sainte Vierge, cite comme une tradition de l'Église le récit même de notre Aréopagite à ce sujet, sans émettre

Digitized by Google

aucune réflexion qui ressemble à un doute : « Il y avait là, dit-il, avec les Apôtres, Timothée, premier évêque d'Éphèse, et Denys l'Aréopagite, contemporain des Apôtres. » Ce témoignage est consigné dans le chapitre XL du livre III de l'historien Euthymius cité par saint Jean Damascène (1), et il a été accepté par saint Maxime, Michel le Syncelle, Siméon Métaphraste, Nicéphore Callixte, etc.

Un peu avant Juvénal vivait saint Cyrille, le plus illustre écrivain de l'Église grecque. Or, à la conférence de Constantinople, on allégua son autorité en faveur des écrits aréopagitiques, dont il s'était servi dans ses ouvrages contre Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste; et l'authenticité de ces ouvrages a été admise par le cinquième concile œcuménique ainsi que par les plus graves auteurs, le diacre Libérat (2), Léonce de Byzance et Eulogе d'Alexandrie (3).

A la fin du quatrième siècle, apparaît un savant, Rufin, qui relie ces témoignages à ceux du troisième; il a traduit une homélie d'Origène, où est cité « le grand Denys l'Aréopagite ». Parmi les ouvrages d'Origène existent, en effet, quelques discours sur différents passages du Nouveau Testament. Dans le premier il est dit : « En lui, comme l'affirme une bouche divine, nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes, et, comme le dit le grand Denys l'Aréopagite, l'élu de tous est la *superessence et la divinité* (4). »

Presque en même temps qu'Origène florissait saint Denys d'Alexandrie; il fut même, selon quelques-uns, l'auditeur d'Origène. Or Anastase le Sinaïte, patriarche d'Antioche, dans son livre *Le Guide de la vie*, et saint Maxime (5), martyr, attestent qu'il a écrit des scholies sur les ouvrages de saint Denys l'Aréopagite. Saint Maxime cite même un passage de saint Denys d'Alexandrie où il est dit que notre auteur employait dans ses livres « les formules de la philosophie païenne ».

Il nous reste d'ailleurs de saint Denys d'Alexandrie une lettre au pape

(1) *De Dormitione Deiparæ.*
(2) *De Causa Nestoriana et Eutychiana*, c. 10.
(3) *In Excerptis apud Photium.*
(4) *Hiérarchie céleste*, chap. IV : Τὸ γὰρ εἶναι πάντων ἐστίν, ἡ ὑπὲρ τὸ εἶναι θεότης.
(5) Scholies de saint Maxime, chap. V de la *Céleste Hiérarchie.*

Digitized by Google

saint Sixte II, qui, si elle est authentique (1), constitue un puissant argument en faveur de notre thèse. Elle a été trouvée tout récemment par M. l'abbé Martin dans deux codex du Musée Britannique (2). Dans le premier, on lit des fragments de cette épître, à la fin de l'apologie de Jean le Scholastique (605), sous ce titre : « Nouvelle apologie faite par Georges, prêtre de la grande église de Constantinople et originaire de la ville de Baïchan (Bosra), au sujet des écrits divins qui sont répudiés par des ignorants, comme s'ils n'étaient pas l'ouvrage de ce grand docteur (saint Denys), mais seulement la production de quelque hérétique, d'Apollinaire, par exemple, ou de quelque hérétique récent et inconnu. » Or, cet écrivain, Georges, prêtre de Constantinople, après avoir raconté comment les livres de l'Aréopagite avaient été plusieurs fois rejetés par des hommes insensés, affirme qu'il apporte un argument tel qu'il va fermer la bouche à tout adversaire, et cet argument est la lettre de saint Denys d'Alexandrie, dont voici un extrait :

« Le Dieu caché, Jésus le Verbe, que les Grecs honorent dignement, bien qu'ils ne le connaissent pas, a été crucifié par les Juifs, alors qu'ils auraient dû l'adorer, mais ils ne le connurent pas. Je dis que c'était le Verbe qu'il fallait adorer, le Verbe du Père, car je ne veux pas qu'on croie que je me fais le défenseur des idolâtres; et je parle seulement de ceux qui, dans la Grèce, reconnurent le Dieu caché (3) comme cause de l'univers.

« Or, l'ayant connu d'après les Écritures, le grand Denys voulut être baptisé par l'Apôtre avec toute sa maison; c'était un personnage illustre et éloquent, qui, devenu dans la suite évêque d'Athènes, se rendit célèbre par les ouvrages qu'il composa sur la divine théologie. Il était disciple de saint Paul, par qui le Christ fit connaître l'Évangile aux Gentils, en parlant lui-même par sa bouche. Or le livre de cet homme éminent manifeste clairement l'éclat de son mérite, car il est l'auteur

(1) Rien ne prouve qu'elle ne l'est pas; nous avons le droit de la considérer comme authentique jusqu'à preuve du contraire.

(2) Nos 12151, 12152.

(3) Allusion à un passage des Actes, c. XVII, 23.

Digitized by Google

de l'œuvre théologique dont il est ici question. Personne, du reste, ne lui en conteste la paternité; car si quelques-uns, pensant le contraire, ont lu avec attention et intelligence cet ouvrage philosophique et divin, éclairés par le témoignage même du saint docteur que nous avons sous les yeux, ils comprendront sans peine que ces écrits divins ne peuvent être que l'œuvre du grand Denys, qui, avec le secours de l'inspiration divine, gouverna pieusement l'Église d'Athènes.

« Or, après Hiérothée qui fut son maître, quel autre docteur fut alors plus puissant en parole que celui qui a écrit d'une manière si sublime sur la théologie et les sciences? Personne ne pénétra plus avant que Denys dans les mystérieuses profondeurs des saintes Écritures; il est facile de s'en convaincre en lisant avec soin et avec amour de la vérité les ouvrages que nous avons de lui. Car il est digne de foi, même lorsqu'il se rend témoignage, comme il le fit dans sa lettre au saint évêque de Smyrne, Polycarpe, ce vaillant défenseur de la foi, ce disciple de Jean l'Évangéliste, l'Apôtre bien-aimé de Notre-Seigneur. »

Dans le codex 12,152 (1), se trouve une affirmation de Jean le Scolastique qui déclare avoir appris d'un diacre romain, nommé Pierre, que tous les ouvrages de Denys l'Aréopagite étaient conservés dans les archives de l'Église romaine.

On le voit, cent ou cent vingt ans seulement après la mort de saint Denys, Dieu suscitait déjà d'illustres écrivains pour rendre témoignage a ses sublimes écrits. Mais ces attestations s'éclairent encore et se complètent dans chaque siècle, par de nombreux passages des Pères.

Du vivant même de l'Aréopagite, saint Ignace d'Antioche non seulement faisait allusion à sa doctrine, mais employait même sa manière de dire. Dans sa lettre aux habitants de Tralles il s'exprime ainsi : « Car bien que je sois enchaîné et que je puisse comprendre τὰ ἐπουράνια, καὶ τὰς ἀγγελικὰς τάξεις, καὶ τὰς τῶν ἀρχαγγέλων, καὶ στρατιῶν ἐξαλλαγὰς, δυνάμεών τε καὶ κυριοτήτων διαφορὰς, θρόνων τε καὶ ἐξουσιῶν παραλλαγὰς, αἰώνων δὲ μεγαλότητας, τῶν τε χερουβὶμ καὶ σεραφὶμ τὰς ὑπερο-

(1) F° 4° recto.

Digitized by Google

χὰς, τοῦ τε Πνεύματος τὴν ὑψηλότητα, καὶ τοῦ Κυρίου τὴν Βασιλείαν, καὶ ἐπὶ πᾶσι τὸ τοῦ παντοκράτορος Θεοῦ ἀπαράθετον. »



Saint Ignace. — Bibl. nat. *Vetus Academia J. C.*, de Spizellius.

Il y a un passage analogue dans le livre de la *Céleste Hiérarchie;* saint Denys y décrit « les choses ***supercélestes*** et les ordres angéliques, les différences des Archanges et des Armées, des Vertus et des Dominations, des Trônes et des Puissances, ainsi que les magnifi-

Digitized by Google

cences des siècles et les excellences des Séraphins et des Chérubins (1) »; et un autre passage des *Noms divins* où il célèbre « la sublimité de l'Esprit, le règne du Seigneur et l'incomparable puissance de Dieu (2) ».

La ressemblance est aussi frappante et plus continue dans Clément d'Alexandrie, qui était né et qui avait été élevé à Athènes à une époque assez rapprochée de saint Denys. L'Aréopagite, dans son livre des *Noms divins* (3), se sert de magnifiques comparaisons. L'une d'elles est tirée d'un navire qui est attaché au rivage par des câbles; Clément l'a reproduite.

PASSAGE DE CLÉMENT.

Καθάπερ οὖν ἐν θαλάττῃ ἀπὸ ἀγκύρας τονούμενοι ἕλκουσι μὲν τὴν ἄγκυραν, οὐκ ἐκείνην δὲ ἐπισπῶνται, ἀλλ' ἑαυτοὺς ἐπὶ τὴν ἄγκυραν. Οὕτως οἱ κατὰ τὸν γνωστικὸν βίον ἐπισπώμενοι τὸν θεὸν, ἑαυτοὺς ἔλαθον προσαγόμενοι πρὸς τὸν θεόν. Θεὸν γὰρ ὁ θεραπεύων ἑαυτὸν θεραπεύει [4].

PASSAGE DE SAINT DENYS.

Ὥσπερ εἰς ναῦν ἐμβεβηκότες καὶ ἀντεχόμενοι τῶν ἔκ τινος πέτρας εἰς ἡμᾶς ἐκτεινομένων πεισμάτων, καὶ οἷον ἡμῖν εἰς ἀντίληψιν ἐκδιδομένων οὐκ ἐφ' ἡμᾶς τὴν πέτραν, ἀλλ' ἡμᾶς αὐτοὺς τῷ ἀληθεῖ καὶ τὴν ναῦν ἐπὶ τὴν πέτραν προσήγομεν.

Donc là où saint Denys dit : εἰς ναῦν ἐμβεβηκότες, Clément dit : οἱ ἐν θαλάττῃ; où le premier dit : ἀντεχόμενοι τῶν ἔκ τινος πέτρας εἰς ἡμᾶς ἐκτεινομένων πεισμάτων, le second dit plus brièvement : ἀπὸ ἀγκύρας τονούμενοι; où saint Denys dit : ἐπὶ τὴν πέτραν, à la pierre, Clément met à la place : ἐπὶ τὴν ἄγκυραν, à l'ancre; et ce que Denys applique à ceux qui prient Dieu, Clément l'applique à ceux qui vivent pieusement et s'adonnent à la contemplation.

On trouve encore de longs extraits des ouvrages de saint Denys dans saint Grégoire de Nazianze qui emploie les termes mêmes de l'Aréopagite :

(1) C. VII.
(2) C. XII
(3) C. III.
(4) Voici la traduction de ce passage : « De même que ceux qui sont retenus au-dessus des flots par les chaines de l'ancre, tirent l'ancre à eux, mais ne l'attirent pas à eux et sont

Digitized by Google

PASSAGES DE SAINT GRÉGOIRE.	PASSAGES DE SAINT DENYS.
Ὅλον ἐν ἑαυτῷ συλλαβὼν ἐκεῖ τὸ εἶναι [1]... Πέλαγος οὐσίας ἄπειρον καὶ ἀόριστον [2].	Ὅλον ἐν ἑαυτῷ τὸ εἶναι συνειληφώς [3]. Θεαρχικοῦ φωτὸς ἄπειρόν τε καὶ ἄφθονον πέλαγος [4].

Nous pourrions citer une foule d'autres passages des saints Pères (5) tout à fait semblables à des passages de saint Denys. Or, après les avoir longuement et minutieusement comparés entre eux, nous avons acquis la certitude que les Pères ont emprunté à notre Saint ses belles et riches pensées touchant les Anges, les traditions de l'Église, les sacrements, les noms et les perfections de Dieu, la théologie mystique et les hiérarchies célestes. En effet, si l'on compare la manière d'écrire de saint Denys et de Clément, par exemple, on s'apercevra facilement que l'Aréopagite ne peut avoir puisé dans les écrits du célèbre docteur d'Alexandrie, et qu'au contraire ce dernier n'ayant suivi aucune méthode dans ses *Stromates* et les ayant mêlées de pensées prises à la philosophie et à la religion, il lui a été facile d'y insérer certains extraits des ouvrages de saint Denys. Quant à l'Aréopagite, sa doctrine est toujours uniforme, toujours solidement fondée sur les mêmes principes. On découvre clairement l'originalité de la composition; il serait même difficile d'y intercaler des passages qui, à première vue, ne lui parussent étrangers, tandis que la méthode de Clément ne répugnait à aucune intercalation des écrits aréopagitiques, alors peu connus. Du reste, Clément lui-même déclare laisser par écrit les traditions qu'il a reçues de la bouche de ses maîtres, et nous devons l'en croire sur parole. Telle est aussi l'affirmation de saint Grégoire de Nazianze, qui écrit, à la suite de ses nombreux emprunts, ces mots ré-

plutôt attirés vers elle, de même ceux qui, dans la vie gnostique (obtenant le don de science), cherchent à rapprocher Dieu de leur esprit, se portent eux-mêmes vers Dieu sans s'en apercevoir. Car celui qui s'occupe de Dieu est utile à lui-même.

(1) Deuxième discours sur la Pâque.

(2) *Noms divins*, c. v.

(3) Deuxième discours sur la Pâque.

(4) *De la céleste Hiérarchie*, c. ix.

(5) Saint Grégoire de Nysse, *Vie de Moïse, Homélies;* saint Jérôme, *Contre Jovinien*, liv. II; saint Jean Chrysostome, *Discours.*

Digitized by Google

vélateurs : « Ainsi que l'a enseigné un de nos anciens avec beaucoup de magnificence et de sublimité (1). »

Non seulement saint Jean Chrysostome s'est inspiré aussi des œuvres de saint Denys; mais, admirant sa science suréminente, l'esprit de Dieu qui parlait en lui, il le nomme et l'appelle l'oiseau du ciel : « Où est Évode, le parfum de l'Église et le successeur des Apôtres? Où est Ignace, la demeure de Dieu? Où est Denys, l'Aréopagite, l'oiseau du ciel? Où est le suave et très bienveillant Hippolyte? Où est Basile le Grand, presque égal aux Apôtres? Où est Athanase, si saint et si riche en vertus? Où est Grégoire le Théologien, cet invincible soldat, et cet autre qui porte le même nom? Où est le célèbre Éphrem, cet excitateur des hommes plongés dans le sommeil et ce consolateur des affligés? »

Que si la plupart des écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, entre les mains desquels sont tombés les écrits de l'Aréopagite, n'en ont fait aucune mention, c'est que dans ce temps-là ils ne se citaient guère les uns les autres, à moins qu'ils n'y fussent contraints par les arguments des hérétiques abusant de l'autorité des saints Pères. D'ailleurs, les livres de saint Denys ne traitaient pas des matières de controverse qui étaient le sujet le plus habituel des ouvrages théologiques. Les premiers Pères n'opposaient ordinairement aux hérétiques que les livres canoniques : *Habebant enim firmiorem propheticum sermonem, cui bene faciebant attendentes.* C'est pour cela que saint Athanase reprochait aux Ariens de ne pas se borner au témoignage des divines Écritures et de chercher encore à s'appuyer sur l'autorité des autres écrivains, et que lui-même ne s'est jamais servi d'un pareil secours dans ses controverses avec ces blasphémateurs de l'Homme-Dieu, si ce n'est lorsqu'ils produisaient les passages de quelque Père pour soutenir leurs erreurs. C'est ainsi que, dans une autre circonstance, cet infatigable défenseur de la divinité de Jésus-Christ fit voir que le sentiment d'Origène et de saint Denys d'Alexandrie favorisait plus le parti des orthodoxes que celui des hérétiques qui s'en prévalaient.

(1) Saint Grégoire de Nazianze, *Orat. apud Collect. Select. Patr.*, t. I.

Digitized by Google

Après la conférence de Constantinople, les témoignages se multiplient.



Saint Grégoire de Nazianze. — Bibl. nat. *Vetus Academia J. C.*, de Spizellius.

A la première moitié du sixième siècle appartiennent deux écrivains de quelque renom et très versés dans la lecture des anciens Pères, Léonce de Byzance et Anastase le Sinaïte. Dans un livre qu'il composa contre Nestorius et Eutychès, Léonce dit qu'il va confirmer

Digitized by Google

les arguments déjà produits par les anciens, et il cite en premier lieu Denys l'Aréopagite, contemporain des Apôtres (1). Dans un autre traité, il donne la liste des Pères qui ont illustré l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'au règne de Constantin, et sur cette liste figure notre auteur (2).

Anastase a écrit des réflexions mystiques sur l'œuvre des six jours; il y rappelle en ces termes un passage du livre des *Noms divins :* « Ce Denys, célèbre contemporain des Apôtres et versé dans la science des choses divines, enseigne en sa sublime théologie que le nom donné par les Grecs à la Divinité signifie qu'elle contemple et voit tout (3). »

Le septième siècle tout entier est plein de la gloire de notre Saint, en Orient comme en Occident. Nous ne citerons que Sophronius, patriarche de Constantinople, qui se sert de ses ouvrages pour combattre les monothélites, et saint Maxime qui honora son vaste savoir de la couronne du martyre. Dans son livre des *Initiations ecclésiastiques*, ce dernier invoque l'autorité de l'Aréopagite, dont il a, de plus, enrichi l'œuvre de pieuses et savantes notes.

Au huitième siècle, saint Jean Damascène, le saint Thomas des Grecs, cite saint Denys, souvent avec éloge.

Dans les premières années du neuvième siècle, Michel, empereur d'Orient, envoya les livres de l'Aréopagite à Louis le Débonnaire; et, comme si le ciel eût voulu affirmer par des prodiges l'opinion des docteurs, il se fit dix-neuf miracles, le jour même où ces livres furent déposés sur le grand autel de l'église de saint Denys; ce qui donna occasion à Méthode, patriarche de Constantinople, et à Michel le Syncelle, prêtre de Jérusalem, tous les deux également doctes, éloquents, tous les deux prédestinés à la gloire du martyre, d'écrire la vie de ce merveilleux auteur et l'éloge de ses ouvrages.

En descendant le cours des temps, nous rencontrons une foule d'écrivains qui confirment notre thèse par des témoignages précis et d'une authenticité universellement reconnue. Nous les citons, non pas pour marquer que les œuvres dont nous nous occupons jouissaient

(1) Lib. II, cont. Nestor et Eutych.
(2) Lib. *De sectis*, art. 3.
(3) *Hexamer.*, lib. XVII.

Digitized by Google

alors d'une éclatante publicité, mais pour montrer que des hommes, distingués par leur science et leurs vertus les attribuèrent à saint



Saint Jean Chrysostome. Bibl. nat. *Vetus Academia J. C.*, de Spizellius.

Denys. Tels furent Elie et André de Candie, Siméon Métaphraste, Suidas, Euthyme, Georges Pachymère, Nicéphore, le cardinal Bes-

Digitized by Google

sarion, et tous les Pères grecs qui assistèrent au concile de Florence, sous Eugène IV.

Témoignage de l'Église latine. — Le concile de Latran, tenu l'an 649, sous la présidence de Martin Ier, cite le nom de saint Denys et reproduit un passage des *Noms divins* (1), et un autre de l'Épître à Gaius. Le saint pape Grégoire Ier, le citant sur la mission des Anges, l'appelle « ancien et vénérable Père (2) ».

Dans sa lettre à l'empereur Constantin et aux deux Césars, Héraclius et Tibère, le pape Agathon invoque l'autorité de saint Denys l'Aréopagite pour établir et expliquer la nature et les opérations du Verbe incarné.

Adrien Ier, écrivant à Charlemagne, cite l'Aréopagite en faveur du culte que l'on peut rendre aux images et confirme l'éloge que lui a donné Grégoire le Grand.

L'Africain Libérat (553), réfutant Nestorius et Eutychès, fait mention de Denys l'Aréopagite.

Dieudonné, évêque de Sardes, souscrit à la décision du pape Martin condamnant les monothélites et les accusant d'avoir falsifié divers passages des saints Pères et en particulier de saint Denys. Le Grec Pyrrhus, lui-même, ce coryphée des hérétiques, ne nie pas le fait; il tâche seulement d'excuser et d'expliquer le changement qu'il a fait subir à une seule parole de saint Denys.

A partir de cette époque, ce ne sont plus des voix isolées qui s'élèvent en faveur des écrits aréopagitiques, mais des légions d'écrivains qui les défendent contre les témérités des hérétiques. Hilduin, Hincmar, Anastase le Bibliothécaire, Hugues de Saint-Victor qui, le premier des Latins, a entrepris d'expliquer la *Hiérarchie céleste*, en un mot tous les docteurs illustres de ce temps-là sont autant de panégyristes de ces livres divins. Le Maître des Sentences et l'angélique saint Thomas sont suivis dans cette voie par leurs nombreux disciples, et, après eux, par une multitude de savants des siècles postérieurs.

(1) *Noms divins*, c. II.
(2) Homil. 35, in Luc. XV.

Digitized by Google

Les œuvres de notre Saint jouissaient donc sans conteste d'une réputation générale d'authenticité, quand deux Grecs, fuyant devant le



Saint Grégoire le Grand Bibl. nat. *Vetus Academia J. C.* de Spizellius.

mahométisme, Georges de Trébizonde, dont la loyauté est justement suspecte, et Théodore Gaza, qui emporta presque toute sa notoriété dans la tombe, se mirent soudain à publier que saint Denys n'était pas l'auteur des livres connus sous son nom, alléguant que les idées, les

Digitized by Google

expressions, les tendances de ces ouvrages étaient complètement étrangères au siècle apostolique et n'avaient pu se produire qu'à l'époque de l'arianisme; un faussaire, parfaitement orthodoxe d'ailleurs, et, de plus, homme de génie, se serait condamné à écrire sous le nom autorisé de l'Aréopagite.

La Réforme vint. Embarrassée par les expressions si précises et si nettes de saint Denys touchant les mystères et les rites catholiques, elle se contenta de déclarer ses ouvrages apocryphes. Luther, Calvin, et quelques-uns de leurs sectateurs, Daillé, Scultet, Scaliger et Rivet écrivirent que notre saint docteur était un rêveur, un bâtisseur d'allégories, un dangereux écrivain; que ceux qui se plaisaient à sa lecture ou croyaient à sa véracité étaient des sots (1). L'opinion antiaréopagitique fut encore suivie par Cajétan, Thomas de Vio, moins versé, dit Bossuet, dans l'antiquité ecclésiastique que dans les subtilités de la dialectique.

Or je m'adresse à tout homme de sens. N'est-il pas juste et raisonnable de préférer l'autorité de l'Église, des conciles et des papes à l'insolente témérité de Luther, de Calvin et autres ennemis de l'Église, de la papauté et de la vérité? les sentiments raisonnés des cardinaux Bessarion, Baronius, Bellarmin, du Perron, aux audacieuses négations de Cajétan? l'esprit d'Albert le Grand, la puissante logique de saint-Thomas à l'opinion d'un Thomas de Vio? la doctrine et l'érudition d'Anastase, d'Hincmar, de Hugues de Saint-Victor, de Denys le Chartreux aux assertions de deux ou trois savants du monde, étrangers aux sciences ecclésiastiques? disons même l'étude, les veilles et les recherches de Génébrard, de Budée, de Faber, de Perion, de Ficin, de Pic de la Mirandole, de Cælius Rhodigenus, de Lilius, de Géraldus, de Bilius, de Servin, ce célèbre avocat général, aux caprices de trois ou quatre grammairiens, Théodore Gaza, Laurent Valle, Érasme et Scaliger?

Entre tous les docteurs de Sorbonne, on ne trouve d'opposant que le seul Launoy, *le dénicheur de saints*. Faut-il préférer son sentiment

(1) SCALIGER, *Elenchus trihæres.*

Digitized by Google

isolé à celui de Scot, de Bonaventure, de Richard, de Gabriel, de Gilles le Romain, de Gerson, de Clition, de Boucher, de du Val, de la Saussaye, et à la doctrine professée par les nombreuses universités d'Espagne, d'Angleterre, de Flandre, d'Allemagne, d'Italie, en un mot par l'Église tout entière. — Quant au P. Sirmond, qu'on nous oppose encore, n'est-il pas désavoué par tous ceux de son illustre Compagnie : Lessius, Delrio, Halloix, Lansellins, Cordier, Gautier, Mariana, Gordon, de la Pierre, Suffren, Binet, etc., etc.?

Au dix-septième siècle, des hommes graves, Tillemont, Fleury, le P. Morin, ont accepté l'opinion contraire à nôtre, mais sans l'approfondir. Parmi les opposants du dix-huitième siècle, l'on cite Oudin, religieux apostat, qui, dans sa dissertation sur cette matière, s'est montré aussi partial que peu judicieux, de l'avis de tous les biographes, et Ellies du Pin, écrivain léger, dont les méprises sont fréquentes et les appréciations peu fondées.

De nos jours enfin, le célèbre auteur du *Cours d'histoire de la civilisation en France* se croit en droit de maintenir l'hypothèse que nous combattons au rang des vérités les mieux démontrées : « Livres et lettres, dit M. Guizot, ne peuvent avoir été écrits qu'au milieu du cinquième siècle ». Il a été victorieusement réfuté par MM. Darboy, Freppel, Darras, etc.

On le voit, malgré les bruyantes protestations de la critique moderne, nous avons pour nous le nombre et la qualité des témoins dans l'Église latine aussi bien que dans l'Église grecque. Or, après une tradition si constante, après une possession si ancienne, n'ayant jamais été sérieusement contestée, il ne suffit pas de produire des arguments négatifs pour rompre la chaîne de cette tradition et pour déposséder saint Denys d'un droit si fermement établi; il faut des preuves positives. Tant que les antiaréopagitiques ne nous apporteront pas quelque pièce de cette nature pour détruire de si nombreux et de si puissants témoignages, l'on doit ne faire aucun cas de leurs négations et s'en tenir à l'ancienne possession. Nous avons vu cette possession sans cesse et surabondamment attestée par les conciles, les Papes, les Pères, les docteurs de tout ordre et de tout âge. Il nous

Digitized by Google

reste à donner les preuves que fournit l'examen des œuvres mêmes de l'Aréopagite.

2° *Preuves intrinsèques.* — On distingue dans la contexture d'un livre plusieurs qualités qui peuvent en révéler l'origine : les idées, c'est-à-dire, dans l'espèce, la doctrine théologique, la philosophie, car tous accordent que le vrai ou le faux Denys fut grand philosophe et grand théologien ; le style, qui, à entendre ce mot dans le plus large sens, comprend d'abord les particularités grammaticales, la forme des mots, la syntaxe des phrases, puis les qualités littéraires qui font les écrivains naturels et corrects, simples ou sublimes, nerveux, véhéments, élégants et doux, etc. ; et enfin les institutions décrites, les usages mentionnés, les allusions et citations d'auteurs, et en général tous les faits rapportés par un auteur et servant à déterminer son âge, quand on ne peut le connaître par d'autres témoignages que le sien. Or, suivant nos adversaires, les idées exposées dans les ouvrages de Denys l'Aréopagite mènent à croire qu'ils datent du septième siècle de l'ère chrétienne; le style de ces livres, les institutions qui y sont décrites, les particularités qu'on y découvre, bien loin de contredire cette croyance, ne font que la corroborer. C'est tout ce que peuvent donner les arguments tirés de leur contenu, mais c'est assez; les partisans et les adversaires de ces écrits ne demandent pas autre chose, et si ce point historique était établi, personne ne se refuserait à suivre l'opinion traditionnelle.

Doctrine de saint Denys. — Il y a un rapport frappant entre la doctrine de saint Denys et le caractère de l'hérésie au premier siècle; et ce rapport est une marque d'authenticité, car l'exposition de la vérité a toujours suivi dans l'Église une marche parallèle au développement de l'erreur. Le catholicisme est, à chaque période de l'histoire, attaqué par des ennemis qui portent successivement leurs coups sur chacune des faces de cette citadelle inexpugnable. La défense se place nécessairement sur le point le plus menacé. Il faut donc chercher quelles étaient les hérésies du premier siècle.

Nous devons au bénéfice du temps des arguments qui nous permettent de rajeunir notre thèse et de l'éclairer d'un jour nouveau. Nos prédécesseurs, et même M. l'abbé Darboy, le vaillant champion des

Digitized by Google

écrits aréopagitiques dans ce siècle, n'ont fait que rassembler et reproduire les anciennes preuves; ils n'ont pas connu un livre récemment découvert et qui est du deuxième ou du troisième siècle, les *Philosophumena* (1). Cet ouvrage, en nous révélant le véritable caractère du système théogonique de Simon le Mage, nous donne à la fois la clef des hérésies que les Pères apostoliques avaient à combattre et de la doctrine que leur opposa saint Denys.



La chaire de l'enseignement dans l'Église, gravée sur un marbre du cimetière de la voie Lavicane.

Au cinquième livre de la deuxième partie, l'auteur entre dans l'examen des dogmes de Simon : « Ce novateur, dit-il, s'est occupé beaucoup de la cosmogonie et de l'histoire des six jours de la création, question très agitée de son temps parmi les savants. »

L'hérésie de Simon le Mage était l'un des plus vastes systèmes d'éclectisme, appliqué à la science de la philosophie et de la religion.

(1) L'auteur a pour dessein : 1° de rechercher quels ont été les sentiments des philosophes grecs ou ceux des hérétiques sur la Divinité et sur la création du monde, 2° de prouver que les différentes hérésies ne sont pas sorties du dogme chrétien, mais de la philosophie; ce qui nous explique pourquoi saint Denys s'est efforcé dans tous ses écrits d'allier la philosophie avec la foi.

Digitized by Google

Il aborda les formidables problèmes qui agitèrent sans fin toutes les intelligences rebelles à la lumière de la révélation. S'attaquant tout d'abord à la création : « Le principe du monde, disait-il, est la puissance infinie. Mon livre est la révélation, Ἀποφάσις, de cette voix, de ce nom, par l'intelligence de la grande puissance infinie. Scellé encore, enfoui, voilé sous les ténèbres de l'habitacle humain, il plonge pourtant jusqu'à la racine d'où sont sortis tous les êtres. La puissance infinie, comme l'a dit Moïse, c'est le feu : *Deus ignis est :* feu spirituel des intelligences qui n'a rien de commun avec la matière ignée, flamme divine qui embrasse la double sphère de l'intelligible et du sensible, selon le mot de Platon; de la puissance et de l'acte, comme dit Aristote. En elle, toute chose est virtuellement comprise : le fini et l'infini, le visible et l'invisible, le corporel et le spirituel. Les abstractions de l'intellect pur, comme les réalités du monde des sens; l'infini des infinis, le nombre et l'innombrable, tout cela forme le trésor hypercéleste de la Divinité. Tel était cet arbre immense du songe de Nabuchodonosor qui nourrissait toute chair. La partie apparente de l'arbre, le tronc, les rameaux, le feuillage, l'écorce, c'est le fini, le visible, le corporel; mais la sève cachée qui donne la vie, c'est l'infini, l'invisible, l'incorporel. Voilà quel est le sens mystérieux des paroles de l'Écriture : « La vigne du Dieu de Sabaoth, c'est la maison d'Israël; l'homme « de Juda est le germe chéri du Seigneur. » Et ces autres : « Toute « chair est pareille à l'herbe des champs; toute gloire charnelle res- « semble à la fleur épanouie sur la tige. L'herbe s'est desséchée et sa « fleur tombe à terre; mais la parole du Seigneur demeure éternelle- « ment. » La parole du Seigneur, c'est le principe divin, source de toute vie, et principe unique de génération (1). »

On remarque déjà chez le Magicien, comme nous le constaterons plus loin chez saint Denys, cette préoccupation d'appuyer sa théorie sur les Livres saints; il associe Aristote à Moïse, Platon à Isaïe. Dégagée de l'emphase du langage, sa notion d'un principe éternel, omnipotent, serait irréprochable, s'il n'affectait d'y mêler une matérialité en

(1) *Philosophumena*, lib. VI, c. 1.

Digitized by Google

puissance qui va devenir sous sa plume une source de nombreuses erreurs.

« Le cosmos engendré, ajoute Simon, doit sa naissance au feu éternel. Voici le mode et l'origine de sa formation. Ses germes ou racines de génération, issus du principe éternel, lui donnèrent naissance. Ces racines, conjuguées par syzygies, se nomment le concept et l'intelligence; la parole et le nom; le raisonnement et la pensée. Le pouvoir infini réside dans l'ensemble de ces racines intellectuelles, mais en puissance seulement, non en acte. Or le pouvoir infini se nomme : Celui qui est, a été, sera. S'il se reflète dans les six éons-racines, et y empreint son image, il forme une seule et même chose avec le principe éternel, infini et immuable; il en a, réellement et sans aucune infériorité, la force, la grandeur et la perfection. Mais, s'il n'y réside qu'en puissance et que son image ne s'y dessine pas, il disparaît et s'évanouit absolument, comme la faculté des mathématiques ou de la science philosophique dans l'âme humaine. A la puissance d'action joignez l'acte, à la faculté de savoir joignez la science, et vous avez la lumière; sinon tout reste ténèbre dans l'âme, et la faculté demeure stérile, meurt elle-même avec l'homme. Les six éons, réunis avec la vertu suprême, forment le divin septénaire, la puissance universelle, la plénitude de l'intelligence et de la vie (1).»

Cette métaphysique, voilée par la terminologie empruntée aux sources brahmaniques, peut se formuler ainsi : l'être, d'abord caché en lui-même, dans le silence de son éternité, sort de son inaction par une loi fatale de sa nature, se déploie par une énergie intime; d'objectives, ses formes deviennent subjectives; il se détermine, il se pose et arrive à prendre conscience de lui-même par la réflexion, le raisonnement, la pensée et la parole. — C'est absolument la théorie et la formule d'Hégel.

Considérant ensuite la Divinité en elle-même et dans sa vie propre, Simon définit ainsi la Trinité :

« Le Père est celui qui est, a été et sera. Il renferme en soi le double

(1) *Philosophumena*, liv. VI, c. 1, § 12.

Digitized by Google

principe mâle et femelle, générateur de tous les éons, reproduisant de la sorte le type de la puissance préexistante et infinie, sans commencement ni fin, établie dans l'unité éternelle, dont la pensée en se manifestant donna naissance aux deux générations suprêmes.

« Or le Père était un. Ayant encore sa pensée repliée en soi, il était seul, sans qu'on puisse dire qu'il préexistât à sa pensée, ni que sa pensée lui préexistât; mais s'étant manifesté soi-même à soi-même, il devint double et ne s'appela Père que lorsque sa propre pensée l'eut salué de ce nom. Il avait de soi, en se manifestant à soi-même, produit sa propre intelligence. L'intelligence, une fois manifestée, se replia sur son principe pour le considérer. Elle absorba ainsi, par cette incubation, le principe paternel, le pouvoir. A son tour donc, l'intelligence possède les deux éléments masculin et féminin. Le pouvoir ne saurait être séparé de l'intelligence, ils ne font qu'un. Dans les êtres des sphères supérieures réside le pouvoir; en bas, l'intelligence. Voilà pourquoi dans les œuvres produites par leur commune expansion, se retrouve le double élément. C'est ainsi que l'Esprit est dans l'intelligence unité substantielle avec deux formes complètement distinctes (1). »

Si maintenant on rapproche le système de saint Denys l'Aréopagite du vaste développement théurgique de Simon le Mage, il nous est possible de comprendre toute l'actualité que ses livres durent avoir au premier siècle. En présence d'un système qui prenait son point de départ dans la notion erronée d'un Dieu abstrait, impersonnel, impuissant, relégué aux confins éternels et comme aux limites des espaces imaginaires où il plongeait sa triade oisive, il importait d'établir dans sa majestueuse splendeur le dogme de la Trinité chrétienne. Alors que l'hérésiarque samaritain peuplait le cosmos supérieur de puissances spirituelles, procédant par gradation les unes des autres et aboutissant au monde visible et à l'humanité comme production inférieure des derniers venus de la hiérarchie céleste, il fallait aussi restituer le véritable caractère de la hiérarchie angélique. Or ce sont précisément

(1) *Philosophumena*, liv. VI, c. 1, § 12.

Digitized by Google

les sujets traités par l'Aréopagite dans les *Institutions théologiques,* les *Noms divins, la Hiérarchie céleste, la Hiérarchie ecclésiastique* et *la Théologie mystique;* à l'encyclopédie de l'erreur, le philosophe chrétien opposait l'encyclopédie de la vérité.

D'autre part, si l'on compare la doctrine de l'Aréopagite avec celle des Pères et des écrivains des premiers siècles, on y remarque au fond une véritable analogie qui nous fournit une autre preuve d'authenticité. Pour ne parler que de la théodicée, la plus importante étude de saint Denys, deux points surtout y sont en évidence : la théorie de l'unité, et l'impossibilité de saisir Dieu. Or le premier point se trouve développé avec les termes mêmes de saint Denys dans Justin, Philon, Numénius, etc..., et, du premier au sixième siècle, chez tous les philosophes grecs, païens ou chrétiens. Sur le second point, l'accord est encore plus frappant; ici les Égyptiens, les Orientaux, les Juifs font cause commune avec les Grecs. « Dieu en soi, dit Tertullien (1), est caché, inaccessible; il s'est révélé par le Verbe, comme le soleil, trop éclatant pour être vu dans sa substance même, se laisse apercevoir dans ses rayons. » Dieu, dit Clément d'Alexandrie, « étant indémontrable, n'est point objet de science (2)... On n'arrive à concevoir cet abîme que par abstraction, c'est-à-dire par l'élimination complète de tous les attributs des êtres créés, et particulièrement des attributs physiques. De cette façon, si l'on ne peut dire ce qu'il est, on peut du moins savoir ce qu'il n'est pas. Le nom qui lui convient le mieux, l'Un, ne définit pas son essence, mais exprime seulement la simplicité absolue de sa nature. Les autres dénominations sont toutes empruntées aux rapports que Dieu soutient avec les choses. Lorsqu'on en vient à considérer Dieu sous ce point de vue, on lui attribue la bonté (3). » « Aucun nom, dit saint Justin (4), ne convient au principe même de l'univers. Dieu le Père, le Créateur, le Seigneur ne sont pas des noms

(1) Adv. Prax, p. 14.
(2) *Strom.*, IV, p. 135.
(3) *Strom.*, V, p. 58.
(4) *Apolog.*

Digitized by Google

qui définissent son essence, mais de simples qualifications tirées de ses bienfaits et de ses œuvres (1). »

Il y a donc un rapport frappant entre le mouvement philosophique et religieux au premier siècle et la doctrine de saint Denys, et c'est là une première preuve de l'authenticité de ses écrits.

Le style de saint Denys. — La forme de ces ouvrages, que tout le monde s'accorde à trouver extraordinaire, nous fournit un nouvel argument en faveur de leur authenticité. Pour l'établir scientifiquement, il faudrait en faire une étude toute particulière; mais comme la tâche serait immense, nous nous attacherons surtout à deux points précis : la terminologie et le caractère littéraire. La terminologie, nous le montrerons, dépend de la doctrine, vient d'elle et s'explique par elle. Quant au caractère littéraire, nous examinerons s'il offre des traces de décadence et de provenance étrangère à la pureté de l'atticisme du premier siècle. Nous dirons ensuite un mot des formes grammaticales, du lexique et de la syntaxe.

Chez saint Denys, on remarque une préoccupation constante de faire passer l'idée dans le mot, de créer des expressions et de s'en servir de préférence aux termes usités. Ces termes propres à l'Aréopagite comprennent d'abord les termes négatifs formés de *a* privatif devant un radical verbal, ou substantif, ou adjectif, ou adverbial. Ils dérivent de cette proposition que Dieu est inconnaissable, inaccessible, qu'on n'arrive à lui que par négation. Cette classe de mots se trouve expliquée dans les *Noms divins* et dans la *Théologie mystique;* les termes négatifs naissaient eux-mêmes de la doctrine, et le premier qui les a employés pour exprimer la connaissance négative de Dieu n'eut pas de peine à créer son langage en suivant l'analogie du grec.

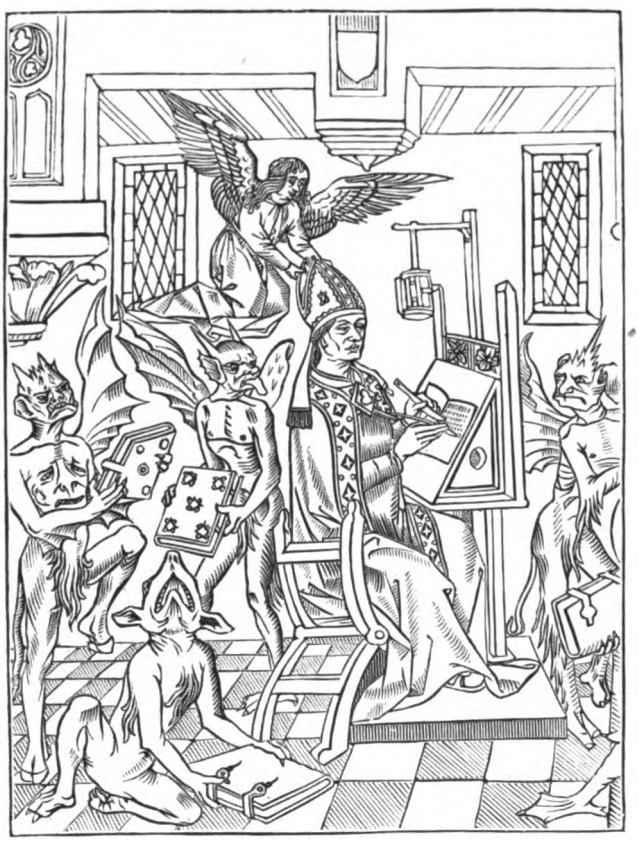
Les mots en ὑπέρ se rattachent à la même idée : Dieu dépasse infiniment toutes choses. En partant des êtres inférieurs, dit saint Denys, nous nous élevons toujours, et Dieu, que nous n'atteignons jamais, réside encore plus haut. Il est *superbon, superbeau, superessence, supervie,* etc... Ici encore la pensée commande naturellement l'expression.

(1) On peut voir l'exposé de cette théorie dans M. Vacherot, M. Jules Simon et M. Barthélemy Saint-Hilaire, *Histoire de l'École d'Alexandrie.*

Digitized by Google

Mots en ἀρχή, principe : θεαρχία, υἱαρχία; Dieu principe et cause de tout. — Αἰτία forme aussi des mots ayant le même sens : παναίτιος.

Mots en αὐτό : αὐτοουσία, αὐτοθέος, etc. Dieu est appelé l'être en soi, la vie en soi, le bien en soi, encore parce qu'étant principe, il n'y a



L'Orthodoxie entourée des embûches de l'Hérésie. — Fac-similé d'une gravure sur bois du *Livre des persécutions des crestiens* (Paris, Ant. Perard, s. d., in-4° goth.).

rien qui ne lui soit propre. Toutefois, ces mots ont un autre sens dans saint Denys : ils signifient l'idée générale, le type, le paradigme des choses.

Quand nous aurons remarqué que saint Denys accumule les mots sur les mots, et que souvent il groupe autour d'un substantif un ou plusieurs adjectifs, adverbes, noms formés par la méthode que nous venons

Digitized by Google

de décrire, nous aurons donné une idée générale de sa langue; mais pour le faire mieux connaître, il faut descendre dans le détail.

Les mots précédents se combinent entre eux pour former des composés nouveaux : Ἐναρχία, Ἐναρχικὴ. Les mots οὐσία, ποιεῖν, δῶρον, γόνος, etc., forment aussi des composés.

En parlant de la Trinité, saint Denys, fidèle à ses combinaisons de mots, dit du Père et du Fils :

> La paternité, l'archipaternité, la paternité théarchique,
> La filiation, l'archifiliation, la filiation théarchique.

Il a des expressions techniques pour les distinctions et les unions en Dieu : διακρίσεις, distinctions; Ἑνώσεις, unions; οὐσίωσις, l'union des personnes dans la même nature, μονή; mansion ou coexistence des personnes les unes dans les autres, στάσις.

Quand l'Aréopagite s'applique à définir et à analyser le mystère de Dieu fait homme, il le nomme Ἐνανθρωποποίησις, comme *hominifaction;* il faut noter ici la singularité des termes : incarnation, rédemption ne se trouvent pas dans saint Denys. Ici encore il a son langage, ses mots à part, qu'on ne trouve pas avant lui et dont quelques-uns ne lui ont pas survécu. Le procédé de formation de ces mots est le même que dans la *Théodicée :* l'idée inspire et commande l'expression. Ainsi, Jésus-Christ est Dieu; David son aïeul est père de Dieu : θεοπάτων. Ses frères sont frères de Dieu : ἀδελφόθεοι. Le corps de Marie, réceptacle de Dieu : θεοδόχον, etc... M. Montet veut que ces mots aient pour modèle et pour raison le θεοτόκος, mère de Dieu, consacré par les conciles contre Nestorius. Nous répondons que cette assertion est spécieuse, mais que saint Denys porte partout la même application à combiner des mots, qu'il fixe ainsi toutes ses idées et qu'il n'avait besoin ni de modèle ni d'excitation. — Autres exemples : Jésus-Christ est homme, non pas en personne, mais en nature. Ce seront ici les mots οὐσία et φύσις qui entreront dans les composés.

Enfin, pour abréger nous passons au mot et à l'idée de l'opération théandrique. On sait que c'est une discussion sur ce point qui mit en

Digitized by Google

lumière les écrits de saint Denys. Dans la conférence de Constantinople, en 532, il s'agissait de savoir si la nature divine et la nature humaine de Jésus-Christ s'étaient fondues en une seule. S'il en était ainsi, les opérations seraient aussi confondues en une seule que certains hérétiques ont appelé théandrique, divino-humaine. Le mot était dans saint Denys; on lui attribua l'erreur et on se prévalut de son autorité. Mais l'Aréopagite ne confond pas les natures, nous le verrons; il ne confond pas plus les opérations. Le mot semble faire cette confusion en réunissant les deux racines; mais saint Denys s'explique si clairement, que les hérétiques eux-mêmes renoncèrent ensuite à le citer. Il ne faut donc voir dans ce mot qu'un cas particulier de la méthode favorite de l'auteur : trouver une expression technique qui soit comme la définition d'un dogme. En résumé, je ne vois pas qu'on puisse argumenter au sujet de saint Denys autrement qu'en disant : les mots sont inusités, mais ils naissent des idées. Or les idées, c'est-à-dire, ici, la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, sont vieilles comme l'Évangile. — Voilà pour l'ensemble du traité de l'Incarnation.

La terminologie spéciale aux *Noms divins* est peu étendue. Saint Denys affecte toujours les mots composés. Ainsi il dira : Θεωνυμία, pour nom divin; οὐσιωνυμία, pour nom de substance; ἀγαθονυμία, pour nom de bon, etc., etc. Comme Dieu porte le nom des êtres qu'il produit, les noms ne ποιεῖν, faire, seront nombreux : οὐσιοποιός, créateur des substances, etc. Les noms en αὐτο, appliqués à Dieu et aux choses en soi, achèveront à peu près cette revue : αὐτοβιος, vie en soi; αὐτοαγιότης, sainteté en soi, etc. On le voit, ces mots dérivent aussi des idées et se placent à la date de celles-ci, sans qu'il soit besoin de les étudier à part.

Nous en dirons autant de la *Hiérarchie ecclésiastique*. Un grand nombre de mots signifiant mystères, initiations, sont composés par saint Denys, d'après les règles que nous venons d'indiquer. L'idée y est exprimée directement et impose au mot sa forme. Saint Denys est partout le même, créateur de son style et de sa terminologie, préoccupé de fixer sa doctrine dans le langage au moyen d'expressifs néologismes.

Il est donc évident que la terminologie n'a aucune importance en elle-même; elle suit la pensée, se modèle sur elle, selon cette loi gé-

Digitized by Google

nérale qu'à des idées nouvelles correspondent toujours des formes nouvelles de langage. Donc la recherche de l'âge des termes employés par saint Denys se ramène à la recherche des origines de sa doctrine. C'est cette dernière seule qui puisse être assignée directement à une époque ancienne ou moderne. Sur ce point, M. Montet a résumé ainsi le débat : « Ce style, aux formes extraordinaires, n'est pas seulement d'un homme; il tient aux circonstances et surtout aux idées. » Chrétien et emporté par la foi vers des régions que le génie de son idiome natal n'avait ni explorées ni décrites, saint Denys se vit contraint de tourmenter non pas la syntaxe, dont les règles fondamentales, toujours larges comme l'esprit humain, comportent des formules assez variées pour l'expression de toutes les pensées et de tous les sentiments, mais bien un vocabulaire dont les termes n'avaient pas été créés pour les réalités de l'ordre surnaturel; si donc cet auteur, par la combinaison et l'agencement de radicaux multiples, produit des mots insolites, c'est dans le louable dessein de ne pas rester trop au-dessous de la vérité et de sa propre conviction.

On trouve encore dans les œuvres de saint Denys d'autres expressions qui, à elles seules, valent au contraire une date. Quand il adresse une épître à l'auguste exilé de Pathmos, il y trace cette inscription : « A Jean, théologue, apôtre, évangéliste. » Sous sa plume, la Bible tout entière s'appelle « la Théologie ». Il parle comme son contemporain, saint Papias (1). Le disciple de Platon, converti à la foi chrétienne, en avait tellement compris l'excellence et la supériorité sur toutes les philosophies inventées par les hommes, qu'il la nomme constamment *Théologie*, « révélation du Verbe de Dieu ». C'est ainsi qu'il nous donne la véritable signification de ce terme : λογία, de saint Mathieu, qui a si malheureusement dérouté la philologie officielle; et ce mot de théologie, que les critiques superficiels prenaient pour un anachronisme, devient, au contraire, dans le sens où l'employait l'Aréopagite, une preuve irrécusable d'authenticité. Il faut en dire autant du terme de « hiérarchie »,

(1) On trouve le terme de λογία dans les livres de Papias. Ces livres sont au nombre de 5; ils ont pour titre : Λόγιων κυριακῶν ἐξήγησεως. (EUSÈBE, *Hist. eccl.*, lib. III, cap. XXXIX.)

Digitized by Google



Saint Pierre et Simon le Magicien. — Peinture à fresque de Polydore de Caravage dans une chambre du Vatican.

Digitized by Google



Digitized by Google

emprunté par l'illustre docteur à l'idiome usité dans les temples de la Grèce, et mis au servie de la vérité évangélique.

Comme écrivain, Denys, bien que très brillant, a souvent quelques défauts. Sa composition est parfois confuse, son plan manque d'intérêt et de gradation, les développements sont tantôt fatigants par leur prolixité, tantôt obscurs par leur concision; les énumérations et les répétitions abondent. Il a de nombreuses beautés, de grandes pensées, des descriptions, des comparaisons poétiques, quelques discussions vives et complètes, comme celles sur le mal, sur la justice, etc.; de la chaleur, de l'émotion et du mouvement, qui donnent l'impression de la poésie lyrique, et des accents de piété et d'onction qui rappellent Paul et Hiérothée. La forme est grave, la phrase surchargée de mots qui s'entassent, se corrigent, et se restreignent ou s'exagèrent mutuellement. L'absence du mot propre remplacé par des circonlocutions ou des mots créés par l'auteur, les termes abstraits, l'emphase des expressions lassent quelquefois. Un défaut, surtout très marqué, est l'habitude de rappeler à tout propos, soit par un adverbe, soit par un ou plusieurs adjectifs, soit par des membres de phrase ou même de longues accumulations de qualificatifs, telle ou telle partie de sa doctrine qui n'est pas en question dans le passage. Il ne saura pas nommer Dieu sans ses qualités d'*agnoste*, de *supersubstantiel*. L'obscurité est un défaut, et saint Denys est très obscur dans le traité des *Noms divins*.

Telles sont les qualités et les défauts de l'illustre écrivain; ils caractérisent l'époque où il a vécu. Au temps où nous plaçons saint Denys, Athènes donnait encore aux grands hommes de tous les pays des leçons d'éloquence que notre écrivain a pu recueillir, comprendre et pratiquer. Il put aussi puiser dans les idées chrétiennes une notion du beau littéraire, que Platon n'eut pas au même degré de correction. On s'explique dès lors les qualités de son style. D'autre part, le caractère particulier et les forces de son génie, la direction antérieurement imprimée à ses études, l'influence inévitable du goût contemporain ont pu l'empêcher de réaliser avec un bonheur parfait l'idéal qu'il avait peut-être entrevu. On conçoit dès lors ainsi comment son style n'est pas sans reproches.

Digitized by Google

Les institutions décrites par saint Denys. — Ces institutions existaient toutes au premier siècle; il est facile de le prouver. Nous voyons d'abord en action, dans le récit de saint Luc, la hiérarchie ecclésiastique, la distinction des sacrements, la différence entre le ministère épiscopal et les fonctions spirituelles des diacres, etc. Si nous descendons dans le détail, nous trouvons pour l'administration du Baptême, par exemple, des monuments qui en font remonter les circonstances et les rites préparatoires aux temps apostoliques. Le temps du Baptême solennel était fixé aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte : Tertullien (1), les *Constitutions apostoliques* (2) en rendent témoignage. Nous voyons par saint Justin (3) que déjà, au deuxième siècle, on administrait le Baptême dans une pièce séparée. On devait bénir l'eau qui servait au Baptême, ainsi que l'atteste saint Basile, qui regardait cet usage comme traditionnel. Tertullien parle de l'intervention d'un parrain et d'une marraine comme d'un usage ancien, lorsqu'il demande qu'on diffère le Baptême des enfants pour diminuer la responsabilité des parrains. D'après les *Constitutions apostoliques*, il paraît que dans les premiers temps les diacres faisaient l'office de parrains pour les hommes et les diaconesses celui de marraines pour les femmes. Les renoncements formaient l'un des rites les plus importants de la cérémonie et celui dont on entretenait le plus souvent les catéchumènes. Déjà même on leur demandait ces renoncements durant l'*épreuve*, pour les mieux préparer à l'acte solennel qu'ils en faisaient au moment du Baptême. Voici la formule que nous ont conservée les *Constitutions apostoliques :* « Je renonce à Satan et à ses œuvres, et à ses pompes, et à ses *anges*, et à ses ruses, et à toutes les choses enfin qui sont sous sa dépendance. » Il est bien évident que ce rite remontait avec le catéchuménat, ou plutôt avec le Baptême lui-même, jusqu'aux premiers jours de l'Église. Tertullien et saint Basile le mettent au nombre des rites apostoliques. Aussitôt après avoir dit anathème à Satan et à ses pompes, le catéchumène engageait sa foi à Jésus-Christ. C'était là comme la seconde partie et la

(1) *De Baptismo*, c. XXIX.
(2) Lib. V, c. XIX.
(3) *Apolog.*, I, n. 61 et 65.

Digitized by Google

suite inséparable du renoncement; la profession de foi remontait donc aux Apôtres comme le renoncement lui-même (1). L'huile bénite par le pontife recevait une efficacité spirituelle pour la rémission des péchés et préparait immédiatement au baptême (2). L'onction avait lieu d'abord sur le front et se continuait sur le corps par le diacre pour les hommes, et pour les femmes par les diaconesses (3). Le livre des *Recognitions*, qui remonte pour le moins aux premières années du troisième siècle, fait pratiquer le rite de l'onction par saint Pierre (4), et saint Basile le met au rang des rites apostoliques.

La description que saint Denys fait du sacrifice chrétien ressemble trait pour trait à celle qu'on trouve dans les *Constitutions apostoliques* : « Évêque, soyez saint et irrépréhensible, n'aimez point à frapper, montrez-vous patient et miséricordieux pour édifier, convertir, exhorter, instruire et consoler, en esprit de longanimité, de douceur et de mansuétude, comme il convient à l'homme de Dieu. Quand vous voulez réunir l'Église de Jésus-Christ, ainsi que le pilote d'un grand navire rassemble ses matelots, disposez tout avec ordre et prudence. Prescrivez aux diacres, vos nautoniers, de préparer avec soin et décence les places que doivent occuper les frères, passagers de votre maison. Qu'on choisisse une salle oblongue, dirigée vers l'orient, ayant de chaque côté des pastophores disposées pour recevoir les oblations; que l'édifice rappelle la forme d'un navire. Au milieu sera placé le siège de l'évêque. Les prêtres s'assoieront de chaque côté du siège. Les diacres se tiendront debout, prêts à accomplir leur office et vêtus d'habits, qui ne gênent ni leurs mouvements ni leur démarche. Ils sont les matelots qui parcourent les flancs du navire. A eux appartient de faire ranger les laïques dans l'église en ordre et en silence. Les femmes seront assises à part, sur un côté de la salle, et ne prendront jamais la parole. Le lecteur, placé au milieu de l'assemblée, sur une estrade, lira un passage tiré des livres de Moïse, de Jésus, fils de Navé, des Juges, des

(1) *Constit. Apost.*, lib. VII, c. XLI.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem*, lib. III, c. XV.
(4) *Recogn.*, lib. III, c. LXVII.

Digitized by Google

Rois, des Paralipomènes, d'Esdras, de Salomon, de Job ou des seize prophètes. Après les leçons, on chantera les psaumes de David, de telle manière qu'une voix seule dise la première moitié du verset, et que tout le peuple en chœur chante la seconde. Puis on lira un passage des Actes et des Épîtres de Paul... Ensuite un diacre ou un prêtre fera une lecture tirée des Évangiles... Pendant la récitation de l'Évangile, les prêtres, les diacres, les assistants se tiendront tous debout dans le plus profond silence... Les prêtres adresseront ensuite leur exhortation au peuple, chacun à tour de rôle, et l'évêque parlera le dernier. Cependant les portiers se tiendront à l'entrée réservée aux hommes et les diaconesses à celle des femmes, comme les collecteurs se tenaient à l'entrée du navire pour recevoir le prix de transport des passagers. Car tels étaient l'ordre, les formes et la discipline observées pour le tabernacle de l'arche d'alliance et pour le temple de Salomon. Si quelqu'un veut occuper une autre place que la sienne, le diacre a la charge de le reprendre; l'office du diacre est précisément de venir en aide au berger. L'église, en effet, n'est pas seulement comparable à un navire, mais à un bercail. Or, de même qu'un berger divise et met à part les brebis et les chèvres, suivant la diversité des âges ou des races, ainsi doit faire le pasteur d'une Église. Les jeunes gens y ont une place à part, et s'assoient si le local le permet, autrement ils se tiennent debout. Les vieillards sont assis suivant leur rang. Les petits enfants restent avec leur père ou leur mère. Les jeunes filles occupent, s'il est possible, un lieu séparé. Sinon, elles se rangent immédiatement à la suite des femmes. Il convient que celles qui sont mariées et qui amènent avec elles leurs petits enfants aient une place spéciale; mais on fera mettre au premier rang les vierges et les veuves consacrées au Seigneur, puis les femmes âgées. Le diacre pourvoiera à ce que chacune se dirige immédiatement vers la place que lui est assignée, pour éviter l'encombrement de la foule stationnant aux portes. Il inspectera aussi l'assemblée afin que nul ne rie, ne sommeille, ou ne s'agite inutilement. Car les fidèles réunis dans l'Église doivent écouter la parole du Seigneur avec respect, en silence et dans le recueillement. Après l'exhortation qui suit l'Évangile, on fera retirer les catéchumènes et

Digitized by Google

les pénitents. Toute l'assemblée se lèvera alors, et, les regards fixés vers l'orient, adressera sa prière au Dieu « qui s'élève sur le ciel des « cieux »; se rappelant que de ce côté était l'antique Éden, d'où notre premier père fut expulsé quand, séduit par le serpent, il eut transgressé le divin précepte. Après l'oraison, quelques diacres apporteront les offrandes destinées au sacrifice de l'Eucharistie, accomplissant avec révérence et dans le sentiment d'une crainte religieuse un ministère qui



L'Église sous les traits de la Jeunesse. — Cimetière de la voie Lavicane.

se rapporte au corps du Seigneur. Le diacre qui assiste le pontife à l'autel dira alors au peuple : « Que nul ne conserve un germe d'ini- « mitié contre son frère. Arrière tous les hypocrites. » Puis les hommes s'embrasseront dans le baiser du Seigneur; les femmes agiront de même entre elles. Mais que chacun le fasse du fond du cœur, et que nul ne renouvelle le baiser par lequel Judas trahit le Seigneur. Le diacre priera ensuite pour l'Église, pour l'univers entier et pour toutes ses provinces, pour les fruits de la terre, pour les prêtres et les princes, pour le pontife et pour le souverain, pour la paix universelle. En ce moment l'évêque, appelant la paix sur le peuple, bénira l'assemblée

Digitized by Google

comme Moïse le prescrivit aux peuples en la forme légale : « Que le Sei-
« gneur vous bénisse et vous garde, qu'il tourne sur vous un regard fa-
« vorable et vous donne la paix! » L'évêque ajoutera : « Seigneur, sauvez
« votre peuple et bénissez votre héritage, cet héritage dont vous avez
« conquis la possession par le sang précieux de l'Agneau. » C'est alors que commencera le sacrifice. Le peuple, debout, priera en silence, et quand l'oblation sera consommée, chacun des ordres de fidèles recevra, à son tour, le corps du Seigneur et son sang précieux, s'approchant dans l'ordre réglé, avec crainte et révérence, comme on approche de la personne du roi. Les femmes auront la tête voilée. L'on gardera soigneusement les portes, pour en interdire l'accès aux infidèles et à quiconque n'a point encore été initié par le Baptême (1). »

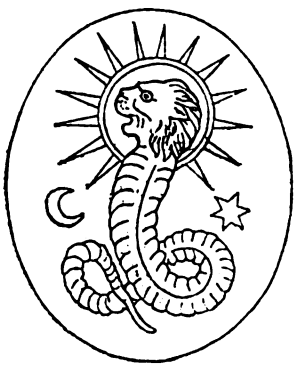
Tel est le document le plus ancien que nous possédions sur la liturgie de la primitive Église. On peut y joindre, pour le compléter, ce passage de saint Justin : « Quand un prosélyte qui veut embrasser notre croyance et nos dogmes a été régénéré dans l'eau du Baptême, il est conduit au milieu de l'assemblée des frères. Là, des prières sont faites en commun pour nous tous, et en particulier pour celui qui vient de recevoir l'illumination spirituelle, afin que tous, admis à la participation de la vérité, nous puissions persévérer dans les œuvres de la justice et la fidélité aux préceptes divins, et que nous obtenions ainsi le salut éternel. Après la prière, nous nous donnons les uns aux autres le baiser de paix. Puis on apporte au pontife, qui préside l'assemblée, du pain et une coupe dans laquelle on a versé du vin et de l'eau. Il les prend dans ses mains, rend grâces au Père commun de toutes choses, par le nom du Fils et du Saint-Esprit, et poursuit sa longue prière eucharistique ou d'actions de grâces sur les dons reçus de la munificence divine. Lorsqu'il a terminé les oraisons et l'Eucharistie, tout le peuple lui répond, dans une acclamation unanime, par le mot hébreu *Amen,* qui signifie : Ainsi soit-il! Ceux d'entre nous qui portent le nom de diacre distribuent alors le pain et le vin mêlé d'eau, sur lesquels ont été prononcées les paroles eucharistiques. Tous

(1) *Const. Apost.*, lib. II, c. LVII. (*Patrol. græc.*, I, 725-738.)

Digitized by Google

les fidèles présents prennent part à la distribution, et les diacres ont soin plus tard de porter aux absents les portions du sacrifice. Or cet aliment, nous l'appelons Eucharistie. Il ne saurait être donné qu'à ceux qui vivent selon les lois de Jésus-Christ après avoir été régénérés par l'eau du baptême, et purifiés de leurs fautes par la rémission des péchés. En effet, l'Eucharistie n'est point un pain ordinaire, ni un breuvage commun. Elle est le corps et le sang de Jésus-Christ incarné (1). »

Outre les questions dogmatiques et les institutions liturgiques ex-



Abraxas, divinité gnostique. Elle est céleste par le soleil et par la lune, terrestre par sa tête de lion, aquatique par sa queue de serpent, divine par son nimbe rayonnant de deux fois sept traits lumineux. — Didron, *Monographie sacrée.*

posées par saint Denys, on trouve dans ses ouvrages certaines particularités qui fixent réellement leur date et nous éclairent sur leur origine. L'auteur rappelle la part qu'il a prise à des événements contemporains; il cite les hommes de son époque et les relations qui les unirent. Ainsi, il se nomme disciple de saint Paul. Il observa, dit-il, l'éclipse de soleil qui eut lieu à la mort du Sauveur. Il assista au trépas de la vierge Marie avec Pierre, Jacques, frère du Seigneur, et Hiérothée, son maître après saint Paul. Il mentionne l'hospitalité qu'il trouva chez Carpus, le même qui est cité par l'Apôtre. Il rappelle que Timothée reçut avec lui les leçons de saint Paul à Polycarpe, évêque

(1) Saint Justin, *Apol. I, pro christian.* (*Patrol. græc.*, VI, 428, 429.)

Digitized by Google

de Smyrne, à Caïus, nommé dans plusieurs de ses lettres, tous personnages évidemment contemporains. Or, si les livres qui renferment des affirmations si nettes et si précises n'étaient pas de saint Denys l'Aréopagite, leur auteur serait un imposteur ou un fou, ce qui ne peut se concilier avec la sainteté et la sublimité de sa doctrine.

En effet, pour quel motif un homme tant soit peu raisonnable eût-il inventé tant de mensonges? Aurait-il voulu fonder la réputation d'un autre, au préjudice de la sienne propre, et mettre sous un nom étranger une œuvre de génie dont il pouvait tirer lui-même une gloire immortelle? Pensait-il travailler plus efficacement au triomphe de la vérité, en plaçant sa défense sous le patronage d'un nom illustre? Mais cet auteur éclaire si vivement toutes les questions, il apporte tant de sagacité dans la discussion et l'explication des mystères les plus sublimes, perfections de Dieu, Trinité, Incarnation du Verbe, sacrements et autres points de métaphysique religieuse, qu'on le peut mettre sans contredit au nombre des premiers et des plus savants Pères de l'Église. — D'autre part, la sainteté de ses livres ne fait pas moins éclater la solide piété et la vertu de leur auteur que ses lumières et son érudition; et, pour peu qu'on songe à l'usage qu'en ont fait les conciles et les papes, aux éloges que leur ont prodigués les Pères et les théologiens, on ne peut révoquer en doute la pureté de leur doctrine; on ne saurait d'ailleurs servir la religion par le mensonge et l'hypocrisie, et aucun motif imaginable ne pourrait vaincre chez les saints le respect pour la justice et la vérité.

II. — INSUFFISANCE DES RAISONS ALLÉGUÉES CONTRE L'AUTHENTICITÉ DES ÉCRITS DE SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE.

L'opinion contraire à la nôtre s'appuie sur l'absence de témoignages immédiats d'une part, et, de l'autre, sur des preuves tirées de la doctrine, du style et des institutions décrites par saint Denys.

1° *Absence de témoignages immédiats.* — Nos adversaires nous objectent tout d'abord le silence des anciens Pères. Est-il admissible, di-

Digitized by Google

sent-ils, que les Pères des premiers siècles n'aient pas connu des ouvrages de cette importance, s'ils sont véritablement l'œuvre de saint Denys? S'ils les avaient connus, ils les auraient incontestablement cités.

Il est vrai que, jusqu'au cinquième siècle, les livres de saint Denys l'Aréopagite n'ont été cités sous son nom que par un petit nombre d'auteurs ecclésiastiques; mais doit-on s'en étonner, notre Saint ayant écrit ces livres à la prière de saint Timothée et lui ayant recommandé dans chacun d'eux, en particulier, de ne pas les communiquer à ceux qui, n'étant pas initiés à nos mystères, les auraient méprisés, ou en auraient malicieusement altéré la doctrine? Il est bien probable que ce saint évêque, pour répondre au désir de l'auteur, conserva avec grand soin et fort secrètement ce précieux dépôt et n'en fit part qu'à un petit nombre de personnages, seuls capables d'apprécier les ouvrages de l'Aréopagite et d'en faire un saint usage. D'ailleurs, quelque restreint que soit durant les premiers siècles le nombre des témoignages favorables aux écrits aréopagitiques, nous avons vu qu'ils se reliaient d'âge en âge jusqu'à Origène, c'est-à-dire jusqu'à la fin du deuxième siècle, ce qui suffit pour établir leur authenticité.

On nous oppose encore le silence d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui ne font aucune mention de saint Denys dans leur catalogue des écrivains ecclésiastiques. Mais Eusèbe avoue lui-même que son catalogue ne contient pas la moitié des noms qui avaient des droits au souvenir et à la reconnaissance de la postérité. Dans le fait, il ne cite pas Hyménée et Narcisse, dont les ouvrages existaient encore du temps de saint Maxime; il ne cite pas Athénagore, dont nous avons deux discours parfaitement authentiques; il ne cite pas saint Pantène, mentionné cependant par d'autres auteurs; il ne donne pas la liste complète des écrits de saint Clément de Rome, d'Origène, de saint Denys d'Alexandrie. Eusèbe pouvait ou ignorer que saint Denys eût écrit, ou n'avoir pas lu ses œuvres. La rareté de pareils livres, ou si l'on veut leur mystérieuse obscurité résultait naturellement de la difficulté qu'on éprouvait à les comprendre et du secret religieux qu'on imposait à leurs lecteurs. Quant à saint Jérôme, il déclare expressément qu'il ne parle

Digitized by Google

dans son catalogue que des écrivains figurant déjà dans celui d'Eusèbe.

Je m'arrête, et je m'estime en droit de conclure que de simples doutes ou des assertions fondées sur un silence facilement explicable ne prévaudront jamais devant aucun tribunal contre une foule de dépositions catégoriques, pareilles à celles que nous avons produites.

2° *Objections tirées de la doctrine, du style et des institutions décrites par saint Denys contre l'authenticité de ses livres.* — « Ces ouvrages sont une synthèse si complète et si parfaite de la doctrine chrétienne, qu'il est difficile, nous dit-on, de leur attribuer une origine apostolique (1) : était-ce à son berceau que l'Église pouvait ouvrir de si larges perspectives et jeter ce regard si profond sur des dogmes à peine fixés? » Nous avons prouvé (page 86) que non seulement l'Église s'imposa ce devoir, mais que les hérésiarques eux-mêmes l'y provoquèrent. « Et certes, dit M. l'abbé Darras, il fallait bien peu connaître le milieu intellectuel où l'Évangile fit sa première apparition pour supposer qu'il en pût être autrement. La synthèse était partout, en théologie, en histoire, en philosophie, au siècle apostolique. Philon, contemporain de saint Denys l'Aréopagite, appliquait à la doctrine des Juifs et à l'histoire sacrée les procédés d'une philosophie éclectique où Platon côtoie Moïse, où l'enseignement des sages de la Grèce se fond avec les oracles des prophètes. Plutarque avait la prétention de faire une encyclopédie de l'histoire, comme Sénèque une philosophie encyclopédique. « La plénitude du temps, » dont parle saint Paul, se caractérisait, au point de vue intellectuel, par la tendance des esprits vers l'unité dans toutes les branches des connaissances humaines, pendant que les forces sociales se concentraient dans l'inflexible unité de la politique romaine. L'invasion de la foi catholique dans un milieu aussi compact devait donc

(1) L'erreur la plus accréditée de notre siècle consiste à regarder le christianisme comme une œuvre religieuse que les progrès du temps et de la raison humaine ont enfantée. On vénère Jésus-Christ, non comme un Dieu, mais comme le plus sage des philosophes. Certains esprits ont même soutenu qu'il a seulement posé les premières pierres de son édifice, que ses Apôtres l'ont élevé et agrandi, et que les docteurs et les pontifes platoniciens du troisième et du quatrième siècle l'ont achevé.

Digitized by Google

nécessairement soulever des controverses d'ensemble et présenter un système complet de vérité pour le substituer au panthéon de l'erreur (1). »

Du reste, saint Denys était loin d'avoir une théorie complète de tout le dogme. Ainsi, à côté des idées précises que nous indiquons plus loin, il se trouve chez notre Saint des lacunes sur la Trinité et



notamment sur les relations de ses trois Personnes; sur l'Incarnation, il dit que Jésus-Christ est bien homme véritable, qu'il a pris un corps dans le sein de la Vierge, un corps réel, mais il ne parle pas de son âme. De même, ses écrits sont muets sur Jésus-Christ considéré en tant que personne unique, et par suite sur les deux volontés en Jésus-Christ.

Cette imperfection dans la théorie systématique peut être invoquée comme une preuve de l'enfance de la théologie, et avantageusement opposée à nos adversaires, quand ils avancent que saint Denys l'Aréo-

(1) *Histoire ecclésiastique.*

Digitized by Google

pagite a réuni en un corps de doctrine les idées répandues dans les livres des Pères des quatre premiers siècles, ainsi que le firent plus tard saint Jean Damascène et le Maître des Sentences.

Nous avons déjà fait voir comment ces points de ressemblance confirmaient le droit d'ancienneté de l'Aréopagite, loin de l'en dépouiller. Le plan admirable de ses livres, la manière dont il l'a rempli, toute sa doctrine tirée des saintes Écritures, ou apprise de la bouche même de saint Paul, l'enchaînement de ses propositions, l'abondance et la sublimité des pensées, tout montre assez que ses ouvrages ne sont pas un tissu de passages détachés des livres des Pères et revêtus d'un style qui en dissimule la provenance.

Si saint Jean Chrysostome et saint Jérôme ont fait des emprunts à Origène, comme saint Isidore et Théodoret à saint Jean Chrysostome, si saint Augustin a puisé dans Tertullien, saint Cyprien, saint Jérôme et saint Ambroise, comme saint Grégoire, pape, saint Prosper, saint Fulgence, saint Anselme et saint Bernard ont puisé dans saint Augustin, pourquoi l'érudition de saint Denys l'Aréopagite, appartenant au premier siècle, n'aurait-elle pas été mise à profit par la plupart des Pères qui sont venus après lui? ce qui ne diminue en rien leur mérite et ne saurait les faire décheoir en aucune manière de leur titre de grands docteurs et de lumières de l'Église.

Saint Denys, porté aux sublimes spéculations et nourri d'ailleurs de la doctrine de Platon, ne pouvait écrire que sur des matières en rapport avec sa haute intelligence : les deux *Hiérarchies*, les *Noms divins*, et les autres traités, dont le fond n'est pas moins philosophique, durent lui paraître un sujet digne d'exercer son grand génie et propre à manifester l'élévation de ses pensées.

D'autres critiques se sont plu à répéter que Plotin et Proclus, les deux plus illustres représentants de l'école néoplatonicienne, ont laissé leur empreinte sur tous les écrits de Denys. Telle est l'opinion de l'allemand Engelhard dans son livre : *Denys platonisant*. Sans revenir sur les motifs qui nous obligent à revendiquer en faveur de saint Denys la priorité du temps, nous ferons observer que l'analogie dont on parle est le plus souvent verbale et que là où elle s'étend jusqu'aux

Digitized by Google

idées, Platon suffit pour l'expliquer. « Les écrits de l'école néoplatonicienne et les œuvres de saint Denys l'Aréopagite, dit M. l'abbé Freppel, représentent deux tendances parallèles, dont l'une aboutit à la restauration du platonisme, à l'aide des doctrines orientales, et l'autre à une épuration de la philosophie grecque sous l'influence du christianisme. Par là s'expliquent à la fois d'apparentes analogies et de réelles distinctions. Ce sont deux fleuves qui prennent leur source dans un même lac : à leur point de séparation, leurs rives se diversifient, leurs ondes s'imprègnent de qualités différentes, bien qu'on puisse encore reconnaître dans chacun d'eux ce qui dérive de leur commune origine (1). »

D'ailleurs, cette similitude n'est point aussi frappante qu'on l'a bien voulu dire. La théorie des attributs divins, telle qu'on peut la déduire des Ennéades de Plotin et des écrits de Proclus, est moins élevée, moins pure, moins complète que celle de saint Denys. Cette unité primordiale, source et terme de toute réalité, est bien semblable, par l'éternelle inertie qu'on lui prête, au Saturne enchaîné de la mythologie grecque, au Brahm des Indous, au *Bythos* des gnostiques. Qu'est-ce que la triade néoplatonicienne? sinon une reproduction de la doctrine orientale des émanations et qui implique ou la pluralité de dieux inégaux ou la multiplicité de formes purement nominales d'une seule et même substance. Ainsi, tandis que dans la philosophie chrétienne de saint Denys, la pensée divine est l'expression adéquate de la substance divine, et la Parole éternelle et nécessaire l'expression de Dieu tout entier, les néoplatoniciens considèrent l'intelligence procédant du bien comme inférieure au bien même, d'où il résulte qu'il serait dans la nature du parfait d'engendrer involontairement l'imparfait par une inexplicable déchéance; la voie est ainsi ouverte au panthéisme, qui se représente l'imparfait comme le prolongement nécessaire du parfait et conséquemment comme ne faisant qu'un avec lui. Tandis que pour Denys comme pour les catholiques, l'Esprit divin n'est pas seulement l'âme du monde, mais un acte d'amour, l'amour même, les néoplato-

(1) *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule.*

Digitized by Google

niciens ne distinguent pas assez l'amour du désir, qui n'en est que l'imperfection, ils ont élevé le premier principe au-dessus de l'amour ainsi entendu comme au-dessus de la pensée, et ils ont insisté à l'excès sur cette thèse. Plotin dit bien que Dieu s'aime lui-même, et que c'est en s'aimant qu'il se donne l'être, mais il ne va pas jusqu'à dire que Dieu aime ce qu'il produit et lui donne l'être en l'aimant, il se borne à cette affirmation : Dieu n'est ni envieux, ni avare du bien qu'il possède. C'était s'arrêter au côté négatif de la question, car il ne suffit pas que Dieu ne soit point avare et ne veuille point le mal, il faut encore, pour produire, qu'il veuille le bien. Le caractère de la personnalité divine est bien plus précis chez saint Denys. Toute notion neutre disparaît pour faire place à la dénomination personnelle. On ne saurait donc admettre que son dogme vraiment catholique de la Trinité ne soit qu'une épuration de la triade néoplatonicienne. Saint Basile dit que l'envie d'appliquer au mensonge les formules de la vérité vint plus d'une fois aux philosophes, et j'incline à penser avec Georges Pachymère citant cette parole de saint Basile, que les Gentils et en particulier Proclus connurent les livres de saint Denys et en prirent quelquefois jusqu'aux expressions.

Baumgarten va plus loin qu'Engelhardt; il estime qu'il ne faut voir dans notre auteur qu'un païen très versé dans la science des mystères d'Éleusis et qui, passant des autels de Cérès et de Bachus dans l'Église catholique, fit présent à la religion du Christ des idées nobles et pures que voilaient sans doute les fêtes immorales de la gentilité (1). Mais à qui persuadera-t-on que la pure et lumineuse théorie de notre Aréopagite sur Dieu et sur la vie chrétienne doit être regardée comme un travestissement de la science grecque et une révélation de mystères qui, au fond et dans la forme, ne furent jamais que des infamies?

Après avoir ainsi démontré que la doctrine de saint Denys a d'autres origines que celle des Pères ou des néoplatoniciens, il nous reste à indiquer à quelles sources elle a été puisée : c'est ce que nous ferons plus loin (2).

(1) *De Dionys. Areop.*
(2) Voir la IV^e^ partie.

Digitized by Google

Objections tirées du style. — On peut les réduire, pour ce qui regarde les mots, aux termes de trinité et d'hypostase, les autres ont moins d'importance. Il est vrai que saint Denys emploie ces mots couramment, mais il ne les a pas empruntés, comme on l'a dit, à l'école d'Alexandrie. Le premier est bien antérieur à l'époque de Plotin, il apparaît chez les Grecs, en 180, pour la première fois, dans Théophile d'Antioche. Ensuite, comme le fait observer M^gr^ Genoulhiac, si les premiers chrétiens faisaient le signe de la croix, baptisaient au nom des trois personnes, ils ont dû de très bonne heure nommer cette triade.

Relativement aux *hypostases,* le mot se trouve dans les philosophes grecs; par conséquent, il a pu être employé par saint Denys. L'on nous répond que, chez eux, ce mot signifie substance, de sorte que, pris dans son sens propre, il est hérétique, car Dieu est un en substance et non triple; il a donc fallu détourner ce mot de sa signification primitive et lui en donner arbitrairement une autre. Mais, d'abord, est-ce que cela ne se fait pas tous les jours, est-ce que les définitions de mots ne sont pas libres? et ensuite le mot n'a pas été détourné de son sens, comme on le prétend, car on le trouve employé dans Aristote (1), dans Philon (2), vers l'an 40 ap. J.-C. dans Lucien (3) (180), dans Sextus (4) (205), dans Clément (5) (217), dans Origène (6) (253), dans Porphyre (7) (305), pour désigner une réalité, une réelle existence. Et cela nous explique pourquoi le mot hypostase a prévalu sur celui de πρόσωπον, qui signifie personne et qu'on trouve concurremment avec hypostase, sur celui de οὐσία employé aussi en ce sens par quelques Pères, sur ὑπόσεις et d'autres qu'on pourrait tout aussi bien accepter par convention ou imposer par décision doctrinale. A l'époque où nous plaçons saint Denys, les gnostiques attaquaient la réalité des trois per-

(1) *Mund.*, 4, 21.
(2) I, 649, 13.
(3) Κατὰ τὴν ὑποστάσιν = τὸ ὑφεστάναι.
(4) 78, 16.
(5) A, I, 1037.
(6) I, 512.
(7) *Amb.*, 35.

Digitized by Google

sonnes en Dieu; il y en avait qui prétendaient que c'était la même personne qui s'était manifestée au monde. Voilà pourquoi sans doute le saint docteur emploie le mot hypostase : c'est l'être réel, la chose, l'être en soi opposé à l'accident, au phénomène, à l'idée, au pur nom. Or les trois hypostases des Grecs païens ne sont que cela; et saint Denys, en employant ce mot, a voulu exprimer l'existence de trois réalités, c'est-à-dire l'existence de trois personnes réelles en Dieu.

Que si l'on trouvait cette explication un peu subtile, et si l'on persistait à nous dire que ce mot, entendu dans le sens de l'Aréopagite, apparaît pour la première fois à Alexandrie, dans un concile célèbre tenu par les soins de saint Athanase, nous répondrions qu'il existait bien avant Athanase; on le trouve pris dans le même sens chez saint Denys d'Alexandrie, qui vivait dans la première moitié du troisième siècle.

On relève encore d'autres termes indiquant « une étude systématique du dogme très avancée ». L'opposition toujours exacte de la nature, οὐσία, aux personnes, ὑπόστασεις, les processions, πρόοδοι, etc., ne sont, dit-on, fréquemment employés que par les Pères du quatrième siècle. C'est donc la même objection : comment trouve-t-on dans un docteur du premier siècle ce qui devient classique à partir du quatrième seulement? C'est encore là une assertion inexacte: Clément, Origène, Justin, ont essayé de définir et de démontrer les mêmes vérités, et ils l'ont fait à peu près comme saint Denys, dont la théorie est, nous le répétons, bien moins avancée qu'on ne le prétend. D'ailleurs, une fois qu'on a répondu pour le mot hypostase, on a répondu pour tous les autres. Denys a emprunté à la philosophie profane une bonne partie de sa théodicée, aussi bien les formules que les idées; nous le prouverons plus loin par l'examen de ses livres, et son homonyme, saint Denys d'Alexandrie, en citant un passage de la *Hiérarchie céleste*, l'a constaté en ces termes : *Denys parle comme les écrivains profanes* (1).

Quand saint Denys parle de l'Incarnation, les termes par lesquels il conserve la distinction des deux natures sont, d'après Montet, ceux du

(1) Cité par saint Maxime, *Patrol. grec.*, t. IV, p. 60.

Digitized by Google

concile de Chalcédoine en 451. C'est encore la même difficulté et, par suite, la même réponse que pour le mot hypostase.

Au livre de la Hiérarchie, le disciple de saint Paul paraît ignorer les noms consacrés par les Apôtres. On prétend aussi qu'il les a pris aux néoplatoniciens. Cette terminologie spéciale ne doit pas nous étonner. Saint Denys évite ici, comme dans les autres traités, les termes usuels. On peut dire que le secret si souvent recommandé à Timothée lui faisait un devoir de ne pas désigner les choses trop clairement. Quant au choix des mots, ἀρχιερεύς est employé par saint Paul pour désigner Jésus-Christ, souverain pontife; ἱερεύς est le nom du prêtre dans le texte grec de la Bible et des Évangiles; λειτουργός signifie « chargé d'un ministère sacré » ; les diacres sont employés dans ce service et leur fonction est une liturgie. — D'ailleurs, ces noms n'ont pas de date, même chez les païens. Au temps de saint Paul, certains prêtres d'Asie Mineure s'appelaient ἀρχιερεῖς.

Examinant ensuite le caractère littéraire de ces livres, nos contradicteurs prétendent qu'ils ne peuvent remonter jusqu'aux Apôtres, parce que le style en est obscur et plein de magnificence. Nous ferons d'abord observer, au sujet des écrivains sacrés, que les Épîtres de saint Paul aux Hébreux et aux Romains ne sont pas si faciles à lire, que l'Évangile de saint Jean n'est pas tout à fait dénué de grandeur, et que l'Apocalypse n'est pas précisément très simple et très claire. De plus, « cette pompe, cette énergie, cette répétition de mots qu'on relève dans saint Denys décèlent évidemment, dit M. Darboy, une âme qui essaye de donner libre cours à des pensées qui la remplissent, à des sentiments qui débordent en elle : à la façon de ces prêtres que chante la poésie et qui, touchés par le souffle divin, terribles, l'œil en feu, s'agitaient, s'exprimaient d'une étrange sorte, comme pour s'affranchir enfin de cette douce et indomptable possession,

..... Magnum si pectore possit
Excussisse Deum;

ou, si l'on aime mieux, à la façon de tous les hommes qu'envahit une noble inspiration,un saint enthousiasme. Or n'est-ce pas là ce qu'on pouvait, ce qu'on devait retrouver dans ce néophyte? Ramené de la philo-

Digitized by Google

sophie au christianisme, sa conscience tressaillit sans doute sous le flot de ces sentiments dont l'âme est toujours inondée, à la suite des grands et solennels changements qui bouleversent l'existence jusque dans ses profondeurs intimes et creusent un autre lit à la pensée et aux affections. Vivement remué, il a voulu exprimer des joies si neuves par des paroles vives et hyperboliques; sa phrase a pris une allure de dithyrambe et ses fortes convictions éclatent en superlatifs multipliés. Si quelqu'un niait la valeur de cette observation, c'est qu'il n'aurait jamais eu le cœur saisi par une de ces émotions puissantes qui ont besoin de parler une autre langue que celle de la vie matérielle et positive. Ainsi s'explique naturellement un des caractères les plus frappants du style de saint Denys, l'enthousiasme et le ton pindarique (1). »

Quant à l'obscurité qu'on remarque dans la plupart de ses livres, saint Denys l'explique lui-même par la loi du secret, et c'est là un nouveau caractère d'authenticité, puisque en effet la loi du secret fut le caractère exclusif de l'enseignement aux deux premiers siècles : « Nos premiers chefs dans la hiérarchie, pleins des grâces célestes dont la bonté de Dieu les avait comblés, dit-il, reçurent la mission d'en faire part à d'autres et puisèrent eux-mêmes dans leur sainteté le généreux désir d'élever à la perfection et de déifier leurs frères. Voilà pourquoi, dans leurs enseignements écrits et non écrits, ils nous firent entendre par des images sensibles ce qui est céleste, par la vérité et la multiplicité ce qui est parfaitement un; par les choses humaines ce qui est divin, et par ce qui nous est familier les secrets du monde supérieur. Ils agirent ainsi, d'abord à cause des profanes qui ne doivent même pas toucher les signes de nos mystères, et ensuite parce que notre hiérarchie, se proportionnant à la nature humaine, est toute symbolique, et qu'il lui faut des figures matérielles pour nous élever mieux aux choses intelligibles. Toutefois, le sens des divers symboles n'est pas inconnu aux hiérarques, mais ils ne peuvent le révéler à quiconque n'a point encore reçu l'initiation parfaite, car ils savent qu'en réglant nos mystères d'après la tradition divine, les Apôtres ont divisé la hiérarchie

(1) *Introduction aux œuvres de saint Denys l'Aréopagite.*

Digitized by Google

en ordres fixes et invariables et en fonctions sacrées qui se confèrent d'après le mérite de chacun. C'est pourquoi, plein de confiance en vos religieuses promesses, — car il est pieux de les rappeler, — je vous ai appris ce devoir et d'autres secrets semblables, et je compte que vous



L'Ancien et le Nouveau Testament, source principale de la doctrine de saint Denys.
Peinture allégorique de Fra Angelico, d'après une vision d'Ézéchiel.

ne manifesterez les hautes explications de nos cérémonies qu'aux pontifes vos collègues, et que vous leur ferez prêter le serment traditionnel de traiter purement les choses pures, de ne communiquer qu'aux hommes divins les choses divines, aux parfaits les choses parfaites, et aux saints les choses saintes (1). »

(1) *Hiérarchie ecclésiastique.*

Digitized by Google

Ainsi parle l'Aréopagite à l'évêque Timothée, en lui adressant son traité de la *Hiérarchie ecclésiastique.* Nous sommes donc en présence de la loi du secret le plus rigoureux et disons aussi le plus nécessaire, à une époque où le milieu social était le paganisme, et où les conquêtes de la foi conduisaient au martyre.

Objections tirées des institutions décrites par saint Denys. — On trouve dans les livres qui portent son nom une foule de pratiques concernant la célébration des sacrements et les devoirs funèbres rendus aux chrétiens; il décrit la liturgie de l'Église d'Orient au quatrième siècle, dans sa *Hiérarchie ecclésiastique,* où l'ont voit des moines, des basiliques.

Nous répondons tout d'abord : comme théorie des sacrements, saint Denys est aussi incomplet que pour le dogme; dans les trois *télètes*, il n'y a que deux sacrements clairement indiqués, le Baptême et l'Eucharistie; le télète de l'huile sainte n'est pas un sacrement, car ce n'est ni la Confirmation ni l'Ordre. De l'Extrême-Onction, de la Pénitence, il ne dit pas un mot. L'absence du sacrement de Pénitence étonne surtout dans un système où la purification est la première des fonctions saintes, l'Ordre purificateur le premier des Ordres saints, l'Ordre purifié le premier des initiés.

De plus, quelque complet que paraisse le cérémonial dans les ouvrages de saint Denys, si le fait de son existence au premier siècle est constaté, personne ne devra nous opposer une fin de non-recevoir. Or, l'apostolicité de la liturgie est un point hors de toute controverse. La liturgie des quatrième et cinquième siècles portait avec elle tous les caractères de la tradition apostolique : saint Cyrille l'expliquait à Jérusalem aux nouveaux baptisés et en parlait comme d'une institution reçue et ancienne (1). Saint Augustin, qui l'expliquait en Afrique (2), retrouve dans cette liturgie les prières que recommande saint Paul à Timothée (3). Saint Basile, dans l'endroit où il énumère

(1) V. sa cinquième catéch. mystagogique, et le P. Lebrun, *Expl. de la Messe*, t. II, dissert. VI, art. 6.

(2) Serm. 227, *De tempore.*

(3) Epist. 149, alias 59, ad Paulinium, n° 16, t. II, p. 761.

Digitized by Google

une partie des traditions apostoliques non écrites, met de ce nombre les prières qui précèdent et qui suivent la consécration, lesquelles, dit-il, ont un rapport très important avec le mystère (1). Enfin, les premières liturgies dont on voit les Églises en possession aux quatrième et cinquième siècles portent le nom de quelque Apôtre, de saint Pierre à Rome, de saint Jacques à Jérusalem, de saint Marc à Alexandrie. La tradition les attribue donc aux Apôtres, de même que les deux liturgies que l'auteur des *Constitutions apostoliques* (2) nous a conservées, et qu'il n'eût pas osé consigner dans son recueil, si elles n'avaient porté ce caractère. Si l'histoire est muette, on sait que ce silence lui était imposé par le secret absolu qui enveloppait les redoutables mystères. Cela est si vrai que ce silence se prolonge avec le secret bien avant dans le quatrième siècle, à une époque où il existait de belles et majestueuses liturgies.

La tradition liturgique remontant aux Apôtres est un fait incontestable : « Je ne saurais douter, dit Grotius, de cette institution apostolique, en voyant dans tous les siècles et dans toutes les parties du monde la concordance des liturgies à reproduire uniformément les prières par lesquelles on demande à Dieu de sanctifier par son Esprit les dons offerts sur l'autel et de les changer au corps et au sang du Christ. » Un autre protestant, Grabe, est encore plus explicite : « Les actes qu'on rencontre dans toutes les liturgies et qui furent partout usités, dès l'origine de l'Église, pour la célébration des saints mystères, sont évidemment, dit-il, d'institution apostolique. Quel homme de sens pourrait en effet se persuader que les Églises fondées par les Apôtres ne reçurent pas d'eux les formules et les rites pour l'oblation du sacrifice, si étroitement lié avec la religion elle-même et l'essence de la foi? »

Mais, dira-t-on, peut-on croire que les courses laborieuses des Apôtres leur aient permis une aussi complète organisation du culte divin? oui, répondrons-nous. Quelque rapide qu'ait été la prédication des premiers propagateurs de la foi, il faut bien admettre qu'ils ont dû établir et ré-

(1) *De Spiritu sancto*, t. III, c. XXVII, p. 75, édit. Gaume.
(2) *Const. Apost.*, lib. II, c. LVII; lib. VIII, c. XII.

Digitized by Google

gler parmi les fidèles la forme du culte public et la manière d'adorer Dieu. « Aucune religion, vraie ou fausse, dit saint Augustin, ne saurait unir les hommes par un même culte, sans une association de sacrements et de signes visibles. » Le culte, les sacrements et la liturgie de la nouvelle Loi, remplacèrent, en les perfectionnant, le culte, les cérémonies et les restes figuratifs de l'ancienne Loi : la loi mosaïque supposait nécessairement à son sommet le christianisme, qui devait lui imprimer un caractère d'immortelle universalité. La liturgie chrétienne est donc aujourd'hui l'application divine au monde entier du cérémonial et du rituel juif. Nous comprenons dès lors l'antique origine des bénédictions mystiques, des cierges allumés, des encensements, des habits sacrés, des offrandes volontaires, des pompes extérieures, des cérémonies et des rites qui passèrent du temple de Jérusalem dans l'Église catholique et que saint Denys décrit dans la *Hiérarchie ecclésiastique* (1).

Le passage de l'Aréopagite concernant les cérémonies des funérailles est surtout celui que ses contradicteurs nous opposent comme une preuve de la supposition de ses livres. Leur erreur vient encore ici de ce qu'ils font abstraction de la liturgie mosaïque, en étudiant la liturgie chrétienne; et cependant, il n'est pas plus possible de les isoler, qu'il ne l'est de détacher l'Ancien Testament du Nouveau. Si l'on songe que les Juifs avaient coutume d'oindre et d'embaumer les morts, en quelques circonstances du moins (2), on comprendra facilement que les premiers chrétiens, Israélites convertis, aient gardé cette religieuse pratique et que les Gentils l'aient adoptée en embrassant la foi.

Nous en dirons autant de la prière pour les morts : on la trouve établie chez les Juifs, comme l'atteste le texte célèbre des Machabées; et on ne peut en contester l'usage dès l'origine du christianisme, sans répudier le témoignage de Tertullien, de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Jean Chrysostome, de saint Augustin, qui pensaient à cet égard comme notre saint Aréopagite.

Les protestants, qui ont soulevé cette dernière objection, et avec eux plusieurs critiques, prétendent avoir découvert une nouvelle preuve

(1) *Hiérarchie ecclésiastique*, c. VII.
(2) LAMY, *Introduction à l'Écriture sainte*, c. XVII.

Digitized by Google

de suppositions (1) dans ce que saint Denys raconte de la consécration et de la vie des moines (2), parce que, disent-ils, l'état monastique fut institué longtemps après saint Denys par les Paul, les Antoine, les Pacôme, et que les cérémonies de la profession et de l'habit monacal n'apparaissent dans l'histoire ecclésiastique qu'au cinquième siècle. Mais, sous le nom de moines, saint Denys caractérise quelques chrétiens de la primitive Église retirés dans une sorte d'isolement mystique, et nulle part il ne décrit la forme de leur vêtement, ni la manière dont ils coupaient leurs cheveux. La profession publique qu'ils faisaient de se donner à Dieu remonte à l'origine même du christianisme, comme l'insinue saint Paul (3), et comme le prouvent ces mots de saint Ignace d'Antioche aux Philippiens : *Je salue le collège des Vierges.* Il y a plus ; dans son traité sur la *Vie contemplative*, Philon parle d'une classe d'hommes et de femmes qui s'appliquaient à honorer Dieu par la pratique d'une religion plus soutenue, et, comme saint Denys, il les nomme thérapeutes. Or Eusèbe et saint Jérôme voient dans ces thérapeutes de Philon des moines chrétiens formés par saint Marc à cette piété exemplaire. Ici donc tout se tient, idées et expressions.

Quant aux temples dont il est aussi question dans les livres de saint Denys, on peut dire qu'aux premiers jours de la prédication apostolique, les chrétiens célébraient les saints mystères dans les maisons particulières. La nécessité leur imposait cet usage, qu'on retrouve à toutes les époques de proscription; mais ce n'était là qu'une exception fondée sur les circonstances : dans les intervalles de liberté entre les persécutions, et, dès les temps apostoliques, ils eurent des édifices uniquement destinés au culte. On en trouve déjà la preuve dans saint Ignace (4), et plus positivement encore dans Tertullien. Au troisième siècle, l'empereur Alexandre adjugea aux chrétiens un terrain contesté, disant « qu'il valait mieux y aller honorer Dieu que

(1) Jean Scaliger.
(2) *Hiérarchie eccl.*, ch. vi.
(3) Saint Paul, I Cor., vii, 32.
(4) *Epist. ad Magnes.*, n. 7. (Voir Ciampini, *Vetera monumenta.*)

Digitized by Google

de le livrer à des cabaretiers (1). » Ce terrain était évidemment destiné à la construction d'une église.

Il nous reste à résoudre une dernière objection; mais, comme elle a été déjà souvent réfutée, nous nous bornerons à une très courte discussion. L'auteur, dit-on, se trahit manifestement quand il invoque une ancienne tradition, ἀρχαῖα παράδοσις (2), et lorsqu'il cite saint Ignace, Clément et d'autres théologiens.

Mais 1°, ce mot de tradition ne suppose pas nécessairement une longue suite de générations; saint Paul, bien que antérieur à saint Denys, invoque déjà l'existence de la tradition, et le mot ἀρχαῖα, ramené à son radical, signifie premier, primitif, original. Or, quand un terme est susceptible d'une double interprétation, on doit admettre de préférence celle qui s'accorde avec les autres affirmations de l'auteur; et, comme saint Denys précise en plusieurs endroits les temps où il a vécu, il faut donner au mot ambigu ἀρχαῖα le sens qui concorde avec la réalité des faits.

2° L'on trouve dans saint Denys ce passage de l'Épître de saint Ignace aux Romains : « Mon amour est crucifié, ὁ ἐμὸς ἔρως ἐσταύρωται. Or, lorsque saint Ignace écrivait cette phrase en l'an 108, Timothée à qui furent dédiés les ouvrages de saint Denys était mort depuis longtemps. Il y aurait donc là un anachronisme compromettant gravement la justesse de notre thèse. Mais saint Denys a survécu à saint Ignace, et l'on pourrait véritablement soutenir qu'il a tardivement retouché son œuvre, à moins qu'on ne préfère admettre avec quelques auteurs qu'il y a eu interpolation dans le texte; et, après scrupuleuse réflexion, nous nous rangeons volontiers à cette dernière manière de voir.

3° Le philosophe Clément n'est pas le célèbre Clément d'Alexandrie, car dans la citation de l'Aréopagite il a une opinion bien précise : le paradigme, c'est-à-dire la cause exemplaire est dans les choses. Or, Clément d'Alexandrie ne précise point : *dans les choses*. Et si l'on s'en tient aux termes sans les altérer, on peut encore dire que les œuvres

(1) Lampride, in *Vita Alex.*, § 49.
(2) II Thess. II, 14.

Digitized by Google

de Clément d'Alexandrie ne contiennent point l'opinion indiquée par saint Denis. Le texte opposé par le protestant Rivet se rapporte à la cause efficiente et non à la cause exemplaire (1).

Il est aussi question dans saint Denys de théologiens qui parlent d'hypostases. Quels sont, nous demande-t-on, ces théologiens inconnus ? car les écrivains sacrés que l'Aréopagite désigne sous ce nom n'emploient pas cette expression. Il est vrai que le terme d'hypostase ne se trouve pas dans les saintes Écritures, mais les personnes de la Trinité y sont nommées : il y en a trois dans le ciel qui rendent témoignage : le Père, le Verbe et l'Esprit.

Conclusion. — Ainsi, et en vertu de ces réfutations, subsiste dans toute sa force l'argumentation fondée sur le contenu des livres de saint Denys. Ainsi est établie par les preuves intrinsèques aussi bien que par les preuves extrinsèques notre thèse sur l'authenticité de ses œuvres. Mais à quelle époque précise les a-t-il composées? Nous croyons que ce fut en Grèce, sous le règne de Domitien, qu'il les envoya d'abord à saint Timothée, ou peut-être qu'il les lui apporta lui-même à Éphèse, quand il alla visiter saint Jean à son retour de l'île de Pathmos. Nous pensons qu'ayant lu alors l'Évangile de saint Jean qui commençait à se répandre, il y remarqua plusieurs passages se rapportant à son propre sujet, et que désirant ou autoriser davantage sa doctrine, ou témoigner de son affection pour le disciple bien-aimé, il introduisit ces passages dans ses livres ainsi que les autres intercalations dont nous avons parlé ci-dessus, sans qu'il soit nécessaire de placer cette revision de son œuvre à la fin même de sa vie.

Il put même ajouter alors ce qu'on lit au commencement du chapitre vii de la *Hiérarchie ecclésiastique,* pour réfuter l'erreur des millénaires que Cérinthe avait commencé de semer vers l'an 41 de Jésus-Christ.

Il partit ensuite pour Rome, pressé par saint Jean, comme nous le dirons, et peut-être aussi mandé par saint Clément; de Rome, il se rendit dans les Gaules vers la fin du premier siècle.

(1) Nous donnons plus loin le sens de ces mots.

Digitized by Google

Ainsi s'explique l'adresse faite à saint Timothée, disciple de saint Paul; l'époque des additions ne suscite aucune difficulté; l'arrivée de saint Denys en Gaule se place vers la fin du premier siècle et avant l'exil de saint Clément; la prophétie faite par saint Denys à saint Jean, lorsqu'il lui écrivait qu'il l'embrasserait avant sa mort, se trouve ponctuellement accomplie.

Le traité de la *Théologie mystique* paraît écrit quelque temps après les autres : si saint Denys l'avait envoyé avec les trois autres traités, il n'y eût pas fait au chapitre troisième une courte analyse des *Noms divins* et des autres traités qui sont perdus. Il n'est pas facile de marquer le temps et le lieu où la *Théologie mystique* fut composée, mais on est fondé à croire qu'elle date de la fin du règne de Domitien.



La prière des Anges — Fresque de Benozzo Gozzoli, palais Ricardi à Florence; X^e siècle.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

L'*Editio princeps* (Florence 1516) reproduit un manuscrit florentin. — Les éditions de Cotelier (1634 et 1644) ajoutent aux leçons des divers manuscrits, déjà mis à contribution par les éditions données à Paris depuis 1562, des variantes du manuscrit de Vienne. — Migne a réimprimé (1856) l'édition de Venise (1755).

Saint Denys a été traduit en français par Paul Cortasse (1739), par Darboy (1845) et par Dulac (1865).

On peut consulter : Launoy, *Varia de duobus Dionysiis* (1660). — Engelhardt, *De Dionysio Areop. platonizanti* (1820). — Meier, *Areopag. et Mysticorum doctrina* (1845). — Darboy (l'abbé), *Œuvres de S. Denys l'Aréopagite* (1845). — Montet (L.), *Des livres du pseudo-Denys* (1848). — Davin (l'abbé), *Encyclopédie catholique* (1861). — Darras (l'abbé), *Saint Denys l'Aréopagite* (1863). — Dulac (l'abbé), *Œuvres de saint Denys* (1865). — Rohrbacher (l'abbé), *Histoire*, t. III (1868). — Hipler, *De theologia librorum qui sub Dionysii nomine feruntur* (1871). — M. Freppel (l'abbé), *Saint Irénée*, IVe, Ve, VIe, VIIe leçons.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

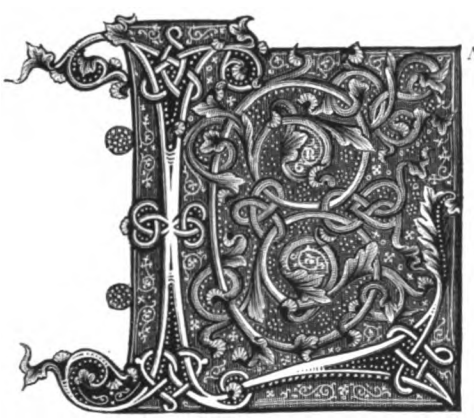
VIE DE SAINT DENYS.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DE SAINT DENYS. — SON ÉDUCATION, SON SÉJOUR EN ÉGYPTE. — IL EST NOMMÉ ARCHONTE, PUIS MEMBRE DE L'ARÉOPAGE. — SA CONVERSION. — SES ÉPREUVES. — SA LETTRE A SAINT POLYCARPE.



A neuvième année de l'ère chrétienne, et la cinquantième du règne d'Auguste (1), naissait à Athènes un enfant prédestiné, nommé Dionysius. Ce nom veut dire « aiguillonné par un Dieu ». C'était le nom du conquérant mystique de la fable, et pour le Saint dont nous écrivons l'histoire ce devait être une prophétie.

Issu d'une famille illustre (2), il dédaigna les hochets brillants de son berceau, la volupté ne l'enivra pas de ses délices, la sagesse eut tout son amour. Il la chercha d'abord dans sa patrie. Athènes était encore la ville-lumière de la Grèce et du monde. Suivant un proverbe du temps, rapporté même par le grave Tertullien, les esprits de Thèbes étaient naturellement lourds et incultes; ceux d'Athènes, au contraire, étaient d'une subtilité et d'une politesse si particulières qu'on les nommait la

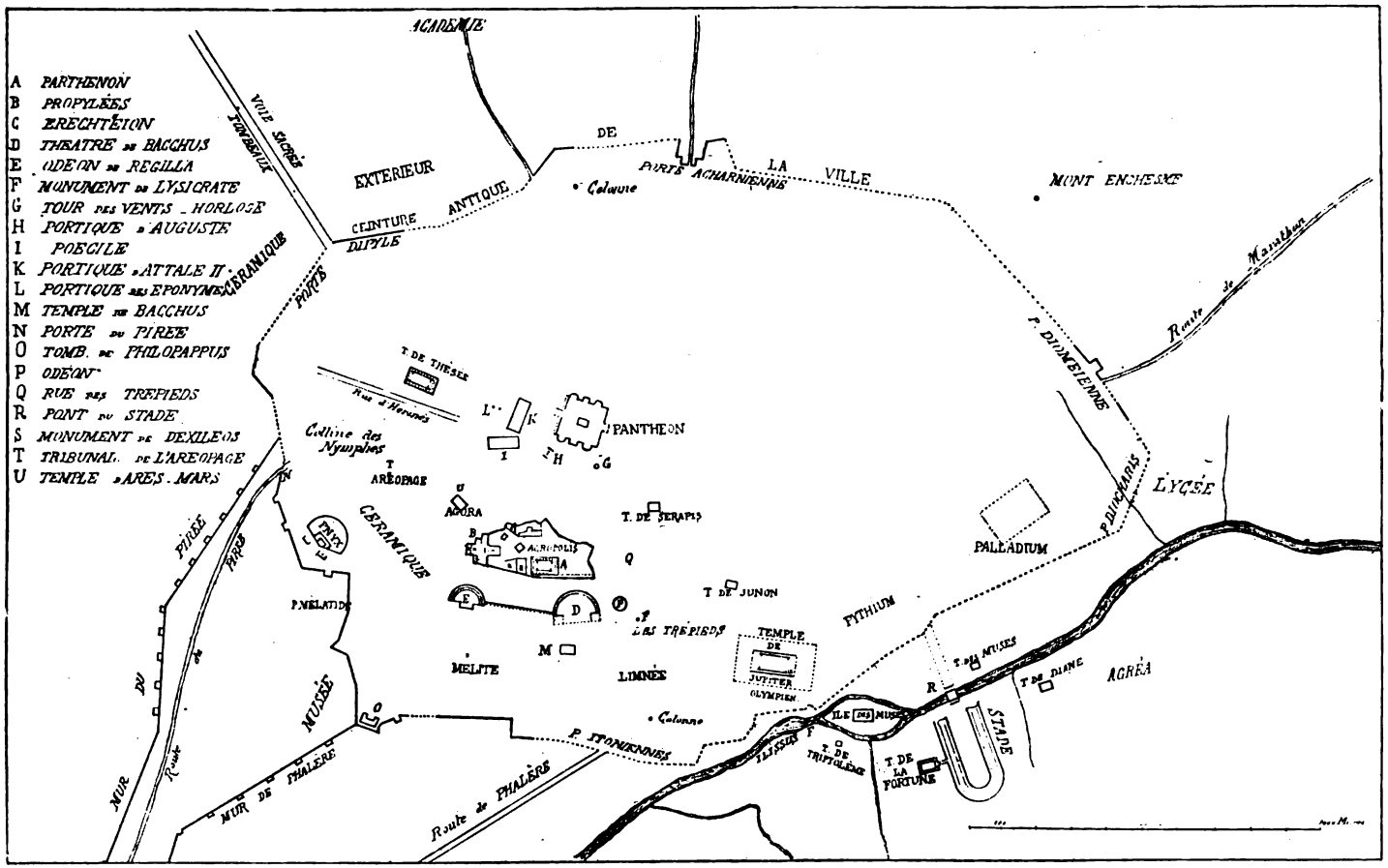
(1) SAINT MAXIME, *Scolies sur les œuvres de saint Denys l'Aréopagite.*
(2) Menæa græc. ad 3 octobr.; *Vita Dionys.*; NICÉPHORE, lib. II.

Digitized by Google

pureté de toute la Grèce. Minerve y présidait comme déesse de la science et de l'éloquence. Là régnait sans contrôle la philosophie; là toutes les anciennes écoles, l'Académie de Platon, le Lycée d'Aristote et le Portique de Zénon avaient leurs chaires et leurs adeptes. Mais là comme ailleurs, alors comme toujours, la sagesse humaine ne faisait que tourner dans un cercle de grossières erreurs, et ses représentants, plus occupés de paraître savants et spirituels que d'être sincères et utiles, commettaient le crime inexpiable de donner le mensonge en pâture à des esprits que Dieu avait créés pour la vérité.

Sous le rapport religieux, Athènes était plongée dans les épaisses ténèbres de la superstition. A l'époque où naissait Denys, elle était partagée en cinq régions, toutes vouées à l'idolâtrie. Dans la première, située en face de la mer Égée, se dressait une éminence où les simulacres de Saturne et de Priape étaient l'objet d'un culte insensé; on l'appelait Montagne du Temps, du nom de Saturne, le dieu du Temps. La deuxième région, qui regardait la Thrace, possédait un térébinthe d'une merveilleuse grandeur, sous lequel les Sylvains et les Faunes étaient, à certains jours, honorés par les bergers. La troisième région, s'étendant jusqu'au port de Neptune, se nommait Poseidon, nom grec de Neptune, qui, en ce lieu, partageait avec Diane la vénération des Athéniens; c'est là que le peuple tout entier accourait, lors de la nouvelle lune, pour y accomplir différentes cérémonies. Dans la quatrième région, sur la colline du mont Tritonien, point central de la ville, s'élevaient les statues de Mars et d'Hercule considérés comme des dieux très grands et très forts, et honorés par un grand nombre de sacrifices; c'est là que se rendaient les jugements, que s'enseignaient le droit et les sciences : cette région s'appelait l'Aréopage, d'Arès, nom grec de Mars. La cinquième région, située du côté de la porte de Schu, était appelée Hermès, du nom grec de Mercure. On le voit, l'Olympe entier semblait avoir envahi la ville, tellement, dit un poète du temps, qu'il était plus facile d'y trouver un dieu qu'un homme, et, de crainte que quelques divinités n'eussent à se plaindre de son oubli, elle avait dressé un autel au Dieu inconnu, ou, comme le rapporte saint Jérôme d'après d'anciennes autorités, à tous les dieux inconnus et étrangers.

Digitized by Google



Athènes au temps de saint Denys. — Dessin de M. Albert Lenoir.

Digitized by Google

UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

Quand il fut initié aux doctrines religieuses et philosophiques de la Grèce, Denys, soit qu'il en sentît tout le vide, soit qu'il voulût perfectionner son éducation auprès des sages étrangers, quitta son pays. En ce temps-là, les esprits d'élite avaient coutume, pour compléter leur instruction, de se rendre en Égypte, berceau des superstitions grecques et sanctuaire renommé de la philosophie religieuse. C'est là que Pythagore, Thalès de Milet, Platon, Eudoxe et autres philosophes émérites étaient allés chercher, pour ainsi dire, le couronnement de leur savoir (1). C'est aussi là que vint Denys (2) pour s'y instruire dans tous les genres de doctrine (3). La Providence, qui le préparait à une œuvre immense, lui en faisait déjà rassembler, à son insu, les éléments, et cet ange qu'il appelle lui-même l'ange d'Athènes le menait secrètement par la main.

Denys suivait son ange. Il vint à Héliopolis, la ville sacerdotale, où l'on montrait, parmi les cellules des prêtres, celle que Platon avait occupée durant treize années (4). Il y étudia les mathématiques, dont Pythagore faisait avec raison le noviciat de toute intelligence, et surtout les astres, ces corps de lumière voisins des dieux et qu'on disait leur sublime domicile.

Un jour, un phénomène, inouï dans les fastes du ciel, vint frapper ses regards. Le soleil, en son midi, fut abordé par la lune en son plein, accourue de l'orient au lieu de l'occident; elle étendit comme un voile noir sur tout le disque solaire, puis, rétrogradant, elle s'en retourna par le même chemin. Denys, à cette vue, ne put contenir sa surprise, et, se tournant vers son parent, le sophiste Apollophane : « Qu'est-ce que tout ceci, s'écria-t-il, et que signifient tous ces prodiges? — O beau Denys, lui répondit son ami, c'est une révolution dans les choses divines! — Ou le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde se dissout, » répliqua Denys (5). C'était l'éclipse miraculeuse qui signala

(1) On peut consulter à ce sujet Cicéron, Diogène Laërce, Valère Maxime, Philostrate, saint Justin, etc.

(2) Suidas et Pachymère.

(3) Brév. romain de saint Pie V.

(4) STRABON, I, XVII.

(5) *Œuvres de saint Denys*, Lettre VII, et Brév. rom.

Digitized by Google

les derniers moments de la vie du Sauveur et dont parlent trois des Évangélistes dans le récit de sa passion (1). Denys prit une note exacte de l'année, du jour, de l'heure de cette étrange défaillance de la lumière et résolut de chercher dans les écrits ou les traditions orales l'explication de ce phénomène. C'est à Athènes, auprès du grand Apôtre des gentils, qu'il devait la trouver, comme nous le verrons plus loin.

Denys avait vingt-cinq ans. Dès son retour à Athènes, il fut élu archonte, après avoir démontré, comme le prescrivait la loi, la parfaite intégrité de sa vie. Lorsqu'il se démit de ses fonctions, il fit établir, selon la coutume, par un jugement public, qu'il était à l'abri de tout reproche d'avarice ou d'injustice, et il fut alors admis dans l'Aréopage (2). Cet auguste tribunal ne se composait que d'hommes assez versés dans la science des lois et de la religion pour apprécier les délits commis contre les citoyens, la patrie et les dieux (3). Les historiens grecs Androtion et Philocomon ont célébré la noble origine et la vie glorieuse de plusieurs de ces juges. L'admission de Denys à l'Aréopage témoigne de la considération dont il jouissait auprès de ses concitoyens; chez un peuple noble et fier comme les Athéniens, il fallait, pour arriver aux honneurs, joindre à l'éclat de la naissance le savoir, la prudence, l'équité, le courage et la tempérance.

Denys devint (4), au rapport de Michel le Syncelle (5), président de l'Aréopage. La variété de ses connaissances, son impartiale équité, la pureté de sa vie en firent l'oracle de ce tribunal, auquel les peuples étrangers soumettaient les cas les plus embarrassants (6). Aussi Michel

(1) On l'observa à Héliopolis, en Égypte, à Rome, en Grèce et dans l'Asie Mineure.

(2) Act. Apost., c. XVII, 34.

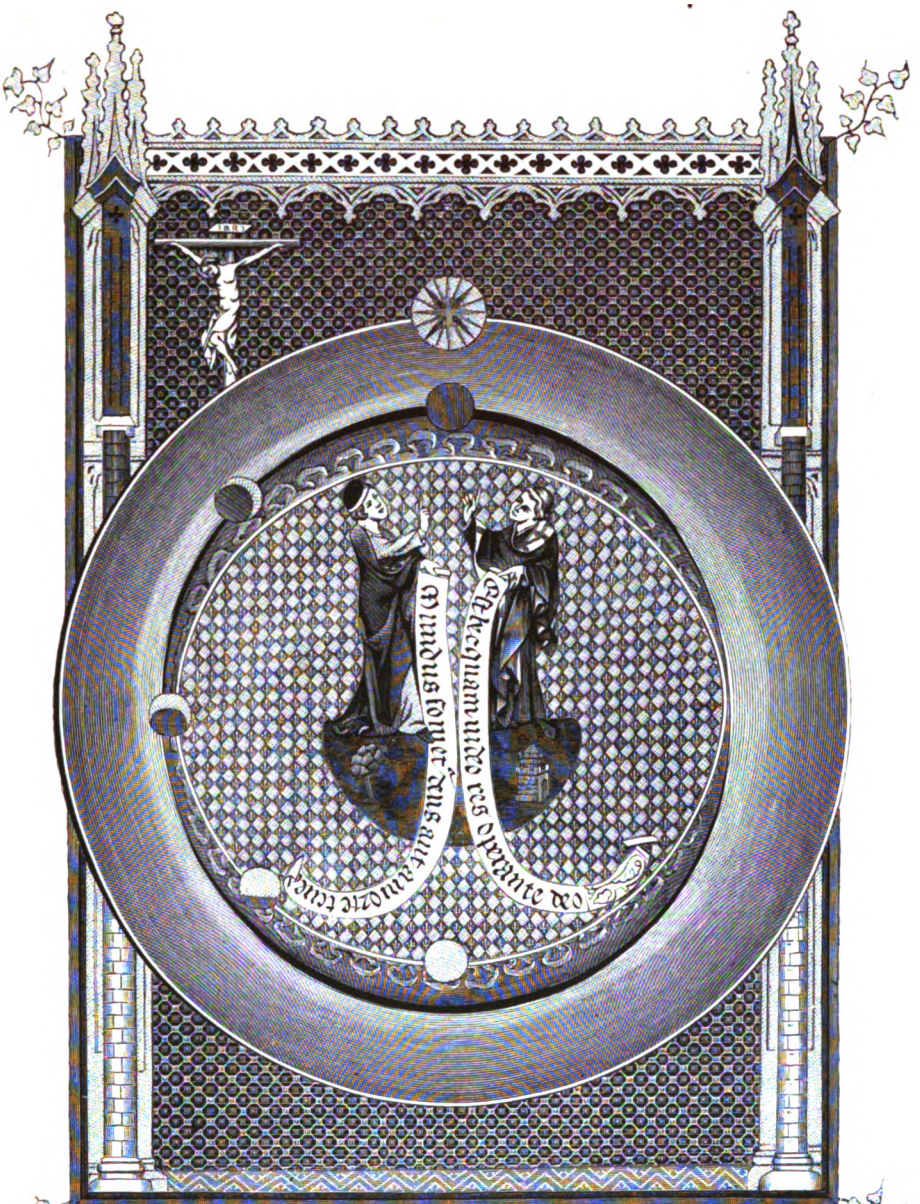
(3) VALÈRE MAXIME, lib. II, c. VI; DÉMOSTHÈNE, *adv. Aristoc.*, CICÉRON, lib. I, *ad. Attic.*; ep. II; ISOCRATE, *oratio areopagitica*; LUCIEN, *in Anachars. seu de gymnasiis.*

(4) Érasme recourt à un bizarre expédient pour montrer que saint Denys n'était pas membre de l'Aréopage. A son sens, le mot de saint Luc ἀρεοπαγίτης signifiait citoyen du quartier de Mars, ἄρειος πάγος. Mais le mot πάγος des Grecs n'était pas synonyme du *pagus* ou *vicus* des Latins. D'ailleurs la rue qu'habitait le néophyte Denys importait peu à l'édification des fidèles.

(5) *Encom. in S. Dionys.*

(6) Cicéron dit que rien n'est plus constant, ferme et sévère que l'Aréopage, et ailleurs que l'Aréopage est la providence d'Athènes, comme Dieu est la providence de l'univers :

Digitized by Google



Saint Denys et l'éclipse de soleil. — Miniature d'un ms. français, Bibl. nat. n° 2090. — La manière dont les diverses lunes sont éclairées par le soleil sert à expliquer les phases de l'éclipse.

ne se borne pas à nous représenter Denys comme le plus habile des

« Negare hunc mundum providentia regi, idem est ac si quis dicat Athenas sine Areopagitis regi consilio. » (Lib. I, *ad Attic.*, ep. 11; — *de Nat. Deor.*, lib. X, n° 40.)

Digitized by Google

philosophes, le plus clairvoyant des astronomes, le plus versé dans toutes les autres sciences; il le proclame, ce qui est infiniment plus glorieux, le meilleur entre les bons et le plus équitable des juges.

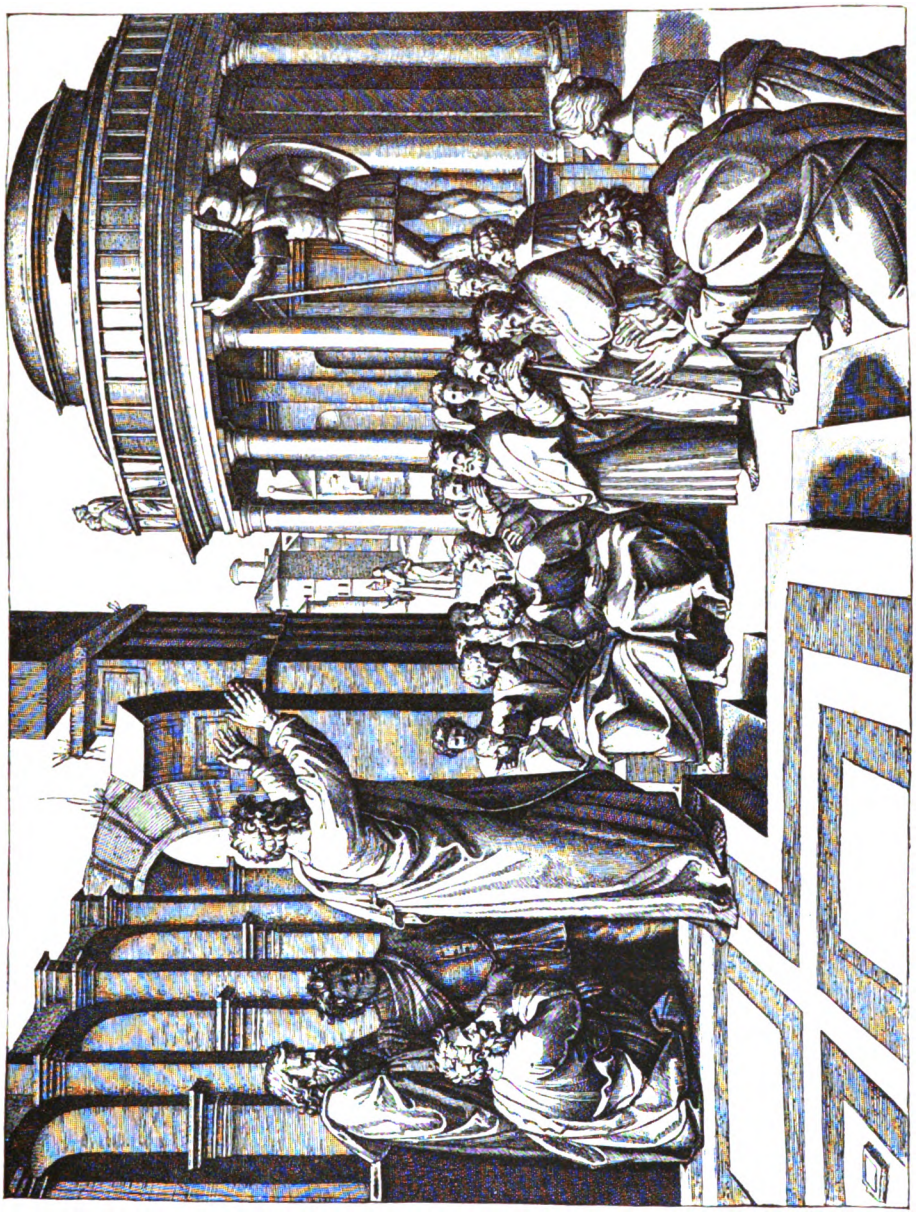
C'est au sein de ces honneurs, légitime récompense d'une sagesse mondaine, que la grâce de Dieu vint toucher son cœur et lui révéler une meilleure sagesse, source d'une plus véritable gloire. Un jour, l'an 52 de Jésus-Christ ou environ, l'on amena devant l'Aréopage un Juif appréhendé par les épicuriens et les stoïciens tout ensemble. C'était un agitateur célèbre, enseignant dans les synagogues de ses compatriotes et s'installant sur les places pour prêcher un nouveau Dieu. Il se nommait Paul. Après avoir fait éclater la sainteté de sa vie et la lumière de sa doctrine sur tous les rivages de la Grèce, il était venu à Athènes, où citoyens et étrangers n'avaient d'autre préoccupation que de répandre et de recueillir du nouveau. Aussi la foule accourait pour écouter les choses inouïes qu'il annonçait. Or, pendant que l'Apôtre prêchait l'Évangile de Jésus-Christ avec cette ardeur qui caractérisait son éloquence, il advint par un heureux effet de la divine volonté que Denys, en l'entendant, fut complètement éclairé touchant l'étonnante éclipse de soleil dont il avait été le témoin en Égypte : Paul parlait alors au peuple des grands mystères de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, ainsi que des miracles par lesquels il avait prouvé au monde sa divinité.

Tandis que Paul annonçait avec force et liberté le royaume de Dieu, quelques-uns de ses auditeurs se saisirent de lui et l'amenèrent au tribunal de l'Aréopage, l'accusant de proclamer une étrange religion et l'existence de démons inconnus. Athènes était alors soumise à la domination romaine; mais, enveloppée dans la ruine de Pompée, puis de Brutus et de Cassius, et enfin de Marc Antoine, elle avait dû à la mémoire de ses grands hommes le privilège de conserver les lois et les droits civils qu'elle possédait avant la conquête. Aussi la cause de Paul fut portée devant l'Aréopage et non devant le préteur romain.

Paul donc, avec l'assurance que donne la vérité, prononça ce discours fameux que l'on a toujours regardé comme un chef-d'œuvre d'éloquence :

Digitized by Google

« Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux à



Saint Paul prêchant à Athènes. — Gravure de Marc Antoine, d'après un carton de Raphael, XVI^e s.

« l'excès; car, ayant regardé en passant les statues de vos dieux, j'ai trouvé « même un autel sur lequel il est écrit : Au Dieu inconnu (1). C'est

(1) Selon plusieurs auteurs, cet autel avait été érigé au temps d'une grande peste, et il

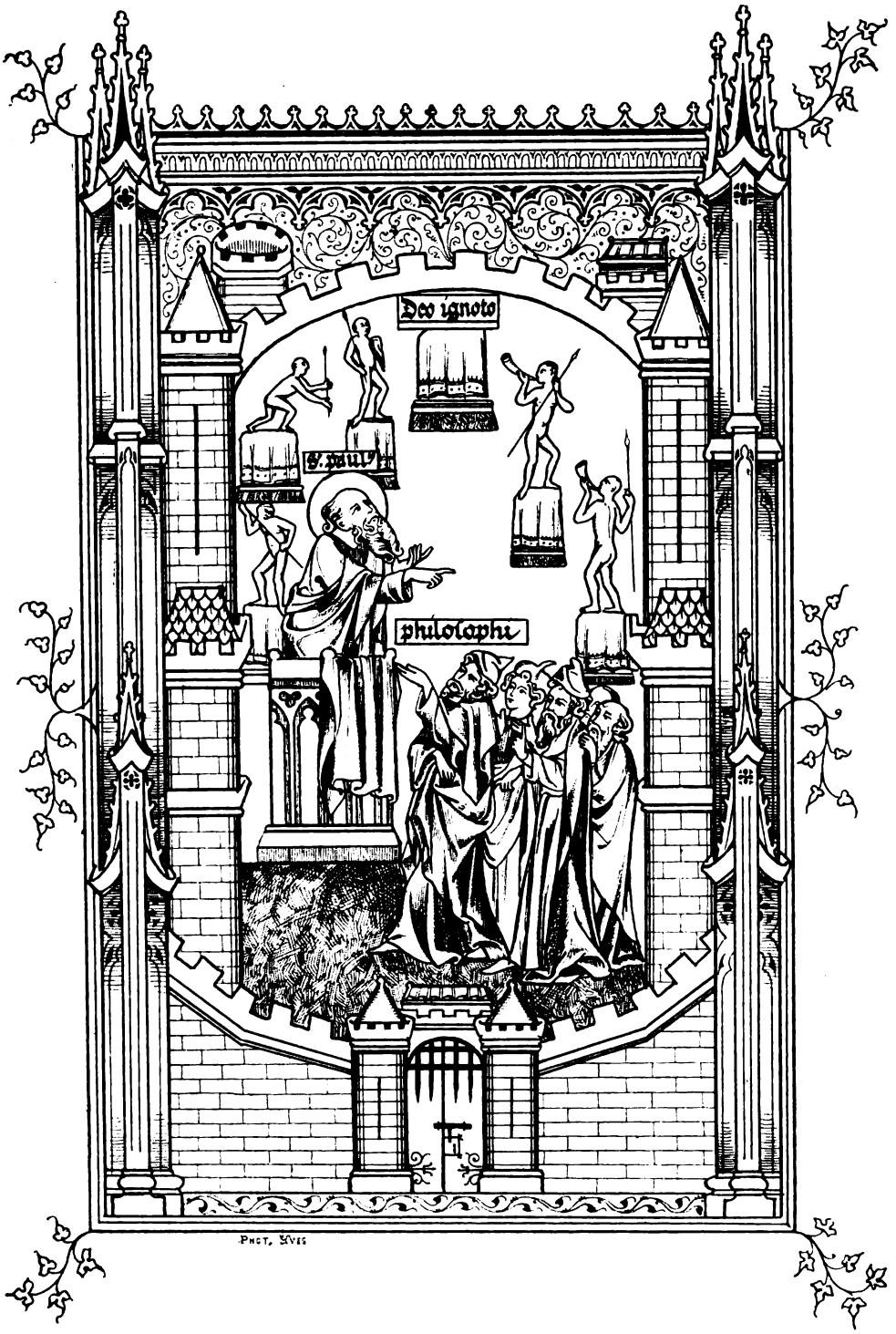
Digitized by Google

« donc ce Dieu, que vous adorez sans le connaître, que je vous annonce. « Dieu créateur du monde et de tout ce qui est dans le monde, étant le « Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples bâtis « par les hommes. Il n'est point honoré par les ouvrages de la main des « hommes, comme s'il avait besoin de ses créatures, lui qui donne à « tous la vie, la respiration et toutes choses. Il a fait naître d'un seul « toute la race des hommes, et il leur a donné pour demeure toute l'é- « tendue de la terre, ayant marqué l'ordre des saisons et les bornes de « l'habitation de chaque peuple, afin qu'ils cherchent Dieu et fassent tous « leurs efforts pour le trouver comme avec la main. Car c'est en lui que « nous avons la vie, le mouvement et l'être : et, comme l'ont dit quel- « ques-uns de vos poètes: Nous sommes même les enfants et la race de « Dieu. Puis donc que nous sommes les enfants et la race de Dieu, « nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à de l'or, à « de l'argent ou à de la pierre, dont l'art et l'industrie des hommes ont « fait des figures. Mais Dieu, ayant regardé avec mépris ces temps d'i- « gnorance, fait maintenant annoncer à tous les hommes, en tous lieux, « qu'ils fassent pénitence, parce qu'il a arrêté le jour auquel il doit « juger le monde selon la justice, par celui qu'il a destiné à en être le « juge, et dont il a donné à tous les hommes une preuve certaine, en le « ressuscitant d'entre les morts. »

Pour se rendre exactement compte de ce discours de saint Paul, il faut se transporter par la pensée au milieu de cet auditoire athénien, dont les préjugés, les mœurs, la civilisation formaient un ensemble qui n'a pas d'analogue dans nos sociétés modernes. La frivolité proverbiale de ce peuple amoureux de nouvelles, curieux comme un enfant, impressionnable comme un artiste, s'alliait à des terreurs religieuses d'autant plus étranges que le culte mythologique était plus gracieux et plus riant. Diogène Laërce raconte que, durant une peste qui désola Athènes, Épiménide désirant apaiser les dieux et craignant d'en oublier un seul, fit lâcher un grand nombre de chèvres du haut de l'Aréopage, avec ordre d'immoler chacune d'elles sur la place même où elle se serait arrêtée, en l'honneur de la divinité à laquelle ce lieu serait

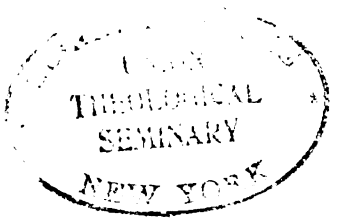
avait été le signal de la fin subite du fléau. Lucien en parle dans un de ses *Dialogues*.

Digitized by Google



Saint Paul devant les philosophes athéniens. — Miniature d'un ms. fr. de la Bibl. nat., n° 2090.

Digitized by Google



Digitized by Google

consacré : « Voilà pourquoi, ajoute-t-il, on trouve à Athènes des autels qui ne portent le nom d'aucune divinité. » Ce fut à cet instinct religieux que Paul s'adressa d'abord pour annoncer aux Athéniens le Dieu véritable dont les Juifs ne prononçaient jamais le nom. Du reste, l'Apôtre précise son enseignement avec une netteté d'exposition telle que chacune des sectes philosophiques de la Grèce se trouve d'avance réfutée. Le Dieu de Paul est un Dieu personnel, qui a créé le ciel et la terre, un Dieu unique, infini, immuable, qui préside seul par sa providence aux destinées des nations, des siècles et des empires. Le monde cherche ce Dieu, il le poursuit comme à tâtons, au milieu des ténèbres du polythéisme. Et pourtant le Dieu véritable est à la portée de toutes les existences; nous l'avons en quelque sorte sous les yeux, puisqu'en lui nous avons l'être, le mouvement et la vie. Cette vie en Dieu n'est pas celle du panthéisme, qui nous faisait dieux nous-mêmes. Nous sommes en Dieu, mais comme son œuvre; nous sommes de Dieu comme créatures, mais non comme émanation.

Ces paroles si sages furent diversement accueillies; les uns les tournèrent en dérision; d'autres s'en montrèrent étonnés et surpris; quelques-uns seulement les reçurent avec respect et vénération. Denys fut de ce nombre. Le germe précieux de la parole de Dieu tomba sur son âme et s'y transforma en un arbre mystérieux de piété et de sainteté qui abrita les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les Athéniens d'abord, puis les habitants de la Gaule et les autres peuples convertis par sa prédication.

Cette conversion, qui était manifestement l'œuvre de la grâce, fut cependant favorisée par d'heureuses circonstances. L'école platonicienne, à laquelle appartenait Denys, répugnait moins que les autres sectes à l'action divine. Les disciples d'Épicure et de Diogène, plongés dans la grossière ivresse des sens et n'ayant d'autre champ d'activité que la lutte contre les nobles instincts, se trouvaient pour cette raison même éloignés de la sagesse et de la modération chrétiennes. Les platoniciens, au contraire, enseignaient une morale plus conforme à celle de l'Évangile. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, au jugement qui suit la mort, aux récompenses et aux peines éternelles de l'autre vie.

Digitized by Google

Les Apôtres et Paul lui-même s'appuyaient sur ces points communs de doctrine pour faire pénétrer dans les âmes la crainte de Dieu, et c'est ainsi que Denys fut amené à la foi chrétienne, comme l'attestent les Actes des Apôtres. On vit donc ce personnage si considérable d'Athènes, cet homme illustre possédant toutes les connaissances humaines, comblé de tous les avantages de la fortune et de la naissance, se dépouiller de ses hautes dignités pour se mettre à la suite d'un étranger pauvre, méprisé, et embrasser une doctrine nouvelle encore et sans prestige. Il n'éprouva ni honte ni hésitation, lui déjà si pur, à descendre pour se justifier dans les eaux salutaires du Baptême, et se faire aussi petit que l'enfant nouveau-né pour renaître en Jésus-Christ.

Une telle abnégation émut toute la ville. Ses parents, ses amis surtout, firent tous leurs efforts pour ébranler sa résolution; ils ne lui épargnèrent ni les contradictions, ni les railleries, ni les injures : c'est là ce qui manquait le moins aux chrétiens. Mais le nouvel athlète du Christ résista avec énergie à toutes les instances dont on l'obsédait; et, non content de défendre sa nouvelle croyance, il réussit, comme l'aimant qui agit sur le dur métal, à lui attirer souvent ses propres contradicteurs.

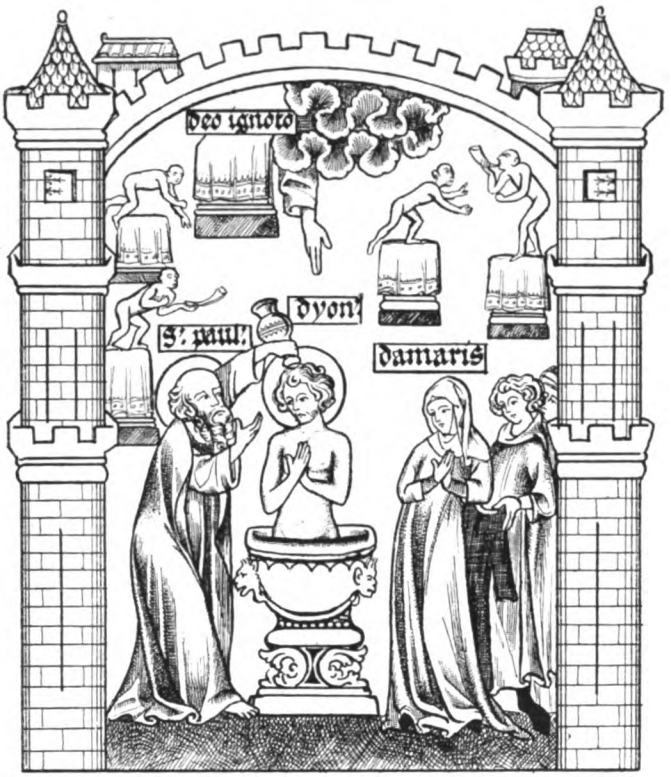
On rapporte communément à cette époque de la vie de saint Denys la discussion qu'il eut avec Apollophane, son parent et son ami le plus cher, qui, enfant, avait été son camarade intime, et qui, adolescent, l'avait accompagné dans ses lointains voyages. C'était cet Apollophane que nous avons vu à Héliopolis étudier avec Denys la fameuse éclipse, sans toutefois apprécier de même cet étrange phénomène.

Apollophane ne négligea rien pour détourner son ami de la religion qu'il venait d'embrasser, et, de son côté, Denys songeait incessamment au moyen de gagner à Jésus-Christ son ami d'enfance. Ils se recherchaient et s'abordaient mutuellement avec bienveillance, mais Apollophane terminait toujours l'entretien avec autant d'aigreur qu'il avait, au début, montré de cordialité. Il lui arrivait même de descendre jusqu'aux injures, et s'emportait parfois jusqu'à maudire la personne adorable du Sauveur et son Apôtre Paul, l'auteur de l'apostasie de Denys : « On ne peut rien concevoir de plus affreux, disait-il, rien de plus exé-

Digitized by Google

crable que l'abandon des dieux de la patrie et de leur culte, la désertion des temples, le mépris et le ridicule dont on couvre la religion nationale en lui préférant un culte étranger, le culte d'un criminel parvenu à établir un fantôme de religion qui l'a conduit au supplice des esclaves. »

Ces imprécations blessaient profondément Denys, mais ne l'émurent



Baptême de saint Denys. — Miniat. d'un ms. fr. de la Bibl. nat., n° 2090.

jamais au point de lui faire repousser l'injure par l'injure. Toujours maître de lui, il modérait l'impatience d'Apollophane par la douceur de son amitié; il espérait que cet ami, aveuglé par les suggestions du malin esprit, reviendrait un jour à de meilleurs sentiments, et même, si telle était la volonté de Dieu, combattrait glorieusement sous l'étendard de la croix qu'il outrageait.

Il eut, en effet, plus tard, le bonheur de voir ses espérances se réaliser. Apollophane, dans un de ses voyages d'affaires, rencontra saint

Digitized by Google

Polycarpe à Smyrne. Durant leur entrevue, le nom de Denys vint à être prononcé, et Apollophane, s'emportant contre l'absent, le traita de parricide, pour avoir osé parler ou écrire contre les Grecs ou les gentils, en les combattant avec leurs propres armes. Polycarpe, selon ses habitudes et ses principes de mansuétude, aima mieux gagner son interlocuteur par la douceur que l'aigrir par la contradiction; il parvint même à modérer son emportement et à se l'attacher si bien qu'il conçut l'espoir fondé de le réconcilier avec son ancien ami. Il écrivit en ce sens à Denys. Nous n'avons point cette lettre de saint Polycarpe, mais voici la réponse de Denys :

« *A POLYCARPE, ÉVÊQUE.*

« Je ne sache pas avoir jamais disputé contre les Grecs, ou d'autres errants, persuadé qu'il suffit aux hommes de bien de connaître et d'exposer la vérité directement et telle qu'elle est. Car, dès qu'on l'aura légitimement démontrée et clairement établie, en quelque espèce que ce soit, par là même il sera prouvé que tout ce qui n'est pas elle, tout ce qui porte frauduleusement sa ressemblance, n'est effectivement pas elle, ne lui ressemble pas, et est plutôt une apparence qu'une réalité. Vainement donc l'apôtre de la vérité réfute tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là. Ainsi, par exemple, un homme dit bien qu'il a la monnaie du prince; pourtant il peut se faire qu'il n'ait qu'une trompeuse imitation de quelque pièce valable; je suppose même que vous le lui ayez démontré; un autre après lui, puis un autre encore reviendront discuter sur le même objet. Mais, au contraire, si l'on établit positivement une assertion de sorte qu'elle puisse braver les attaques des adversaires, alors tout ce qui lui est absolument opposé tombera de lui-même devant l'immuable persistance de la vérité prouvée. C'est par suite de cette conviction, à mon avis, fort judicieuse, que je n'ai pas tenu beaucoup à discuter contre les Grecs et les autres gentils : ce m'est assez, si Dieu le permet, de connaître la vérité d'abord, et puis de l'exposer comme il convient.

« Vous dites que le sophiste Apollophane m'injurie et me nomme parricide, parce que j'aurais manqué de piété filiale en me servant contre

Digitized by Google

les Grecs de ce que j'ai appris des Grecs. Mais nous pourrions à plus juste titre reprocher aux Grecs d'abuser des dons de Dieu contre Dieu



Saint Polycarpe. — Bibl. nat. *Vetus Academia J. C.*, de Spizellius.

même, puisqu'ils s'appliquent à détruire son véritable culte par la sagesse qu'ils ont reçue de lui. Et je ne veux pas seulement flétrir les erreurs de la multitude qui s'attache avec grossièreté et convoitise aux fictions

Digitized by Google

des poètes, et adresse son adoration à la créature plutôt qu'au Créateur; je dirai de plus qu'Apollophane fait un étrange usage des choses divines en parlant de Dieu : car cette science des êtres à laquelle il donne lui-même le beau nom de philosophie, et que le divin Paul appelle sagesse de Dieu, devrait élever les vrais philosophes vers celui qui est l'auteur de la nature et de la connaissance que nous en avons. Et pour ne pas entreprendre, contrairement à mon dessein, la réfutation d'Apollophane ou d'aucun autre, je dis simplement que lui, homme sage, sait sans doute que l'ordre et le mouvement des cieux ne peuvent jamais subir d'altération, si ce n'est par l'impulsion de Celui qui les a créés, qui les maintient, et qui fait et change toutes choses, comme parle l'Écriture (1). Comment donc ne pas adorer celui qui, de la sorte, se révèle à nous comme Dieu de l'univers? Comment ne pas admirer sa puissance inénarrable et sa causalité féconde? Car c'est par un miraculeux déplacement de sa force, que le soleil et la lune, avec le monde céleste, virent soudain leur cours suspendu, et demeurèrent fixés tout un jour au même coin de l'espace (2); ou bien il faudrait dire, ce qui serait un plus grand prodige, que les sphères supérieures, et qui environnent les autres, poursuivirent leur carrière, tandis que celles-ci restèrent immobiles. C'est ainsi qu'on vit encore un jour égaler presque trois jours par sa durée continue (3) : alors il fallut, ou bien que pendant vingt heures entières tous les corps célestes, doués d'un mouvement anomal, se prissent à rétrograder et à décrire merveilleusement leur orbite en sens inverse; ou bien que le soleil, se déplaçant seul, parcourût en dix heures le cercle de l'année, et employât dix autres heures à revenir par une route nouvelle au point de son écart. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce phénomène jeta les Babyloniens dans la stupéfaction, et qu'ils se soumirent sans combat à Ézéchias, comme à un homme divin et certainement supérieur à l'humanité. Je ne parle pas des miracles d'Égypte, ni des autres prodiges que la Divinité opéra en d'autres lieux; je n'ai rappelé

(1) Dan., II, 21.
(2) Josué, X, 12.
(3) IV Reg., XX, 11.

Digitized by Google

que ceux qui, se passant dans le ciel, furent observés partout et sont partout racontés.

« Mais Apollophane nie formellement la vérité de ces choses; et cependant elles sont consignées en Perse dans les monuments de la science sacerdotale; et aujourd'hui encore les mages célèbrent une fête en mémoire de ce soleil de trois jours. Mais permis à lui de n'en rien croire, à raison de son ignorance et de son inexpérience. Demandez-lui toutefois ce qu'il pense de l'éclipse qui se remarqua lorsque le Sauveur était en croix. Tous deux nous nous trouvions à Héliopolis; tous deux nous vîmes que la lune était venue inopinément se placer devant le soleil (car ce n'était pas l'époque de sa conjonction), et qu'ensuite, depuis la neuvième heure jusqu'au soir, elle revint miraculeusement en opposition directe avec le soleil. Faites-le encore souvenir de ceci : il sait que la lune entra en conjonction par le côté de l'orient et atteignit jusqu'au bord occidental du soleil, et qu'ensuite, au lieu d'avancer en droiture pour opérer sa sortie, elle rebroussa chemin et ne quitta que le dernier le point de l'astre qu'elle avait voilé le premier. Tels sont les prodiges qui s'accomplirent en ces temps-là : et on ne peut les attribuer qu'à la cause universelle, Jésus-Christ, qui produit une foule de grandes et admirables œuvres.

« Trouvez occasion de dire toutes ces choses à Apollophane. Pour lui, s'il le peut, qu'il me convainque de fausseté, moi qui étais à côté de lui et avec lui quand j'aperçus, quand j'étudiai, quand j'admirai le phénomène. Même en ce moment, Apollophane fut saisi de je ne sais quel sens prophétique, et, comme s'il eût conjecturé ce qui se passait : O mon ami, dit-il, il y a une révolution dans les choses divines! Mais c'est bien assez pour une épître. Vous êtes très capable de suppléer à ce que j'omets et d'amener à Dieu en toute perfection cet homme, qui ne manque certes pas de philosophie, et qui peut-être jugera convenable d'apprendre humblement la véritable et sublime philosophie de notre religion. »

Polycarpe entreprit en effet cette tâche et vit ses efforts couronnés de succès, car après avoir pressé le philosophe par les arguments de Denys et les siens propres, il l'amena à renoncer à la sagesse profane pour

Digitized by Google

se confier librement à la sagesse divine, la seule qui mérite ce nom.

En embrassant la foi chrétienne, Denys ne s'exposait pas seulement aux persécutions de ses amis et de ses proches, mais aux peines portées contre les fauteurs de religion nouvelle; elles lui furent, toutefois, épargnées. Les Athéniens avaient eu un si grand regret de la condamnation de Socrate, qu'ils n'avaient pas tardé à punir ses accusateurs de l'exil ou de la mort, et qu'ils hésitèrent toujours à intenter un procès pour cause de religion, ou à porter un jugement sur le culte ou l'abandon des dieux. Aussi Athènes est peut-être la seule ville célèbre de la Grèce où il n'y eut ni martyrs ni bannissements pour la profession du christianisme. On a élevé quelques doutes à cet égard à propos de Publius et de Quadratus, évêques d'Athènes, et successeurs de Denys. Mais il est vraisemblable, comme on peut du reste s'en convaincre par les Actes de leur martyre, qu'en butte aux outrages de quelques particuliers, ils furent seulement tourmentés en un jour d'émeute et que, pour ne pas troubler la paix de leur troupeau, ils s'éloignèrent et dirigèrent leurs pas vers d'autres contrées.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

DENYS DISCIPLE DE SAINT PAUL ET DE HIÉROTHÉE. — SON ÉCLATANTE VERTU. — IL EST FAIT ÉVÊQUE D'ATHÈNES. — SA LETTRE A DÉMOPHILE. — SA SOLLICITUDE POUR LES RITES ET LES CÉRÉMONIES SACRÉES.



ENYS venait de déposer dans l'urne du Christ le suffrage le plus imposant de la gentilité; mais croire n'est que le commencement, il faut ensuite s'élever à de plus grandes hauteurs, et c'est ce que fit Denys. Il dit adieu à son Aréopage, à son palais, à ses amis, à sa femme, cette noble Damaris, dont parle saint Luc, qui crut avec Denys, et que saint Ambroise, saint Jean Chrysostome et toute la tradition grecque nous assurent avoir été la compagne de sa vie. Aussi illustre que lui par le sang, aussi fière par le cœur, cette femme embrassa une viduité spontanée, et donna gracieusement à son époux la plus sublime des libertés. Denys quitta donc Athènes, et, dans un dénûment volontaire, se mit, simple disciple, à la suite de l'apôtre Paul.

Paul ne pouvait méconnaître le rôle que Denys devait jouer dans l'Église chrétienne; aussi s'empressa-t-il de verser dans son âme, comme dans le sein d'une arche fidèle et impérissable, tous les trésors de sa

Digitized by Google

science et de sa sagesse. Avec un maître si habile et une intelligence si vive, il fut facile au philosophe d'acquérir rapidement ces nombreuses et profondes connaissances qui sont à peine le partage de quelques esprits d'élite après de longues et patientes études. Il se transformait aux clartés de l'Esprit-Saint, émanant de la face du Christ qui est le miroir de Dieu (1).

Mais la science éminente ne suffit pas à l'homme que Dieu destine au gouvernement de son Église; il lui faut avant tout une vertu éprouvée, car la science n'est qu'un instrument, et la vertu est le fond même de l'âme. Denys s'appliqua donc, pour arriver à la perfection de la vie, à dompter son corps à force de jeûnes, de veilles et de fatigues, le réduisant tous les jours, comme Paul, en servitude. Qu'on se rappelle l'existence de l'Apôtre, ses longs jours de faim, de nudité, de flagellation, de périls au dedans et au dehors, les tentes qu'il a cousues à Corinthe pour gagner son pain, les bêtes qu'il a combattues à Éphèse, lesquelles étaient des hommes, et l'on pourra entrevoir le rude apprentissage que fit, sous lui, Denys presque quinquagénaire.

L'apprentissage dura trois ans (2). Denys s'adjoignit, comme second, un personnage merveilleux entre tous ceux des temps apostoliques. Il l'appelle son précepteur vénérable, son initiateur dans les sciences sacrées, un homme rempli des enseignements des sacrés théologues, un scrutateur savant et infatigable des saintes Écritures, initié à leurs secrets surtout par l'inspiration céleste; car « non seulement, dit-il, il étudiait les choses divines, mais encore il en était ému, et, par cette expérience, s'il est permis de le dire, il était consommé dans l'union et la foi mystique qui ne peuvent s'apprendre (3) ». C'est Hiérothée qui, en face du corps de Marie expirée, fera entendre, au milieu des Apôtres, de tels chants de triomphe, que cet incomparable auditoire lui donnera le nom de « divin hymnologue ». Ses œuvres sont en partie perdues, mais nous en connaissons par saint Denys la substance. La doctrine d'Hiérothée a été étudiée, analysée, développée par son sublime élève.

(1) *Noms divins.*
(2) *Aristarque.*
(3) *Noms divins*, II, 9.

Digitized by Google

On peut concevoir ce que devint le disciple avec de tels maîtres. Plein du désir de réparer une vie de quarante ans dispersée dans l'erreur et l'iniquité, et aspirant à louer Dieu, son sauveur, par des œuvres parfaites, il entra dans sa vocation chrétienne avec une ardeur excitée et nourrie par les souvenirs du passé et par les espérances de l'avenir. « Tout entier amoureux et poursuivant de l'élévation vers Dieu, dit Michel le Syncelle, passant les jours et les nuits dans de longues prières, domptant sa chair par les jeûnes, amoindrissant la grossièreté terrestre qui s'interpose devant l'esprit comme un brouillard ténébreux devant les rayons du soleil, il s'élève vers les hauteurs de la théorie et il s'ébat dans les pensées qui vont à Dieu... L'œil spirituel de son âme vole tout entier vers la clarté radieuse qui en jaillit; il se délecte par une vue immédiate dans les enseignements apostoliques, et il fait de la nouvelle et ancienne Écriture sacrée sa respiration et sa nourriture... S'étant révélé par les richesses de sa vertu pratique et théorique aux yeux très clairvoyants du bienheureux Paul, et ayant été jugé digne par lui du degré d'hiérarque, il est fait, par l'imposition des mains, évêque des Athéniens; il est proclamé le père de sa propre patrie (1). »

On ne sait s'il en fut le premier évêque, selon un écrivain très ancien (2), ou seulement le second, suivant les Ménées des Grecs, où le siège est occupé tout d'abord par Hiérothée. Il en est, du reste, du siège d'Athènes comme de presque toutes les Églises. Par suite du désir naturel à l'homme de donner à ses origines un caractère d'antiquité, et aussi à cause de la coutume où étaient alors les évêques de passer fréquemment d'un lieu dans un autre, il arrive qu'on retrouve difficilement l'ordre de succession dans les premiers temps des Églises. C'est un fait bien souvent constaté que, au berceau du christianisme, et même lors de sa première expansion, les Apôtres et

(1) Dans Migne, col. 633. — Eusèbe dit aussi : Dionysius Corinthiorum episcopus... indicat quo modo Dionysius Areopagita ab apostolo Paulo ad fidem, secundum ea quæ in Actis sunt scripta, conversus primus atheniensis parœciæ episcopatum suscepit. (*Hist. Eccles.*, lib. IV, c. 23, et lib. III, c. 5.)

(2) Nous avons rapporté son témoignage dans la première partie de cet ouvrage, q. II.

Digitized by Google

leurs disciples, brûlant du désir de propager la vérité dont ils étaient dépositaires, ne renfermaient pas leur parole dans les étroites limites d'une province; ils avaient hâte de passer en d'autres contrées, quand ils pouvaient espérer que l'Église récemment établie se développerait par le zèle des disciples à qui ils en avaient confié la garde. Il résulte du témoignage d'Eusèbe que souvent des pasteurs quittaient leur Église avant d'avoir pu l'organiser, et c'est ainsi qu'on les a passés sous silence dans le dénombrement qu'on a fait des évêques, pour donner leur place à des pontifes qui, attachés plus longtemps au même siège, étaient parvenus à régler toutes choses par de sages constitutions. On a donc tout lieu de croire que Paul, ayant fondé l'Église d'Athènes, la remit entre les mains d'Hiérothée, qui la nourrit du lait d'une pure doctrine; et que, peu après, obéissant à l'impulsion de l'Esprit divin ou à un ordre de saint Paul, ce même Hiérothée résigna le gouvernement de son Église pour aller dans d'autres pays et notamment en Espagne, où il occupa un siège épiscopal. C'est alors que saint Paul aurait placé Denys à la tête de l'Église d'Athènes. C'était vers l'an 55 de Jésus-Christ; notre Saint entrait dans sa quarante-sixième année. Quel zèle et quelle sainteté il lui fallut déployer dans son difficile ministère parmi ce peuple brillant et futile, en lutte avec ces philosophes qu'aveuglait l'orgueil de la science humaine! Quel courage pour fonder une société disciplinée et chaste au sein de l'indépendante et voluptueuse reine de l'Attique!

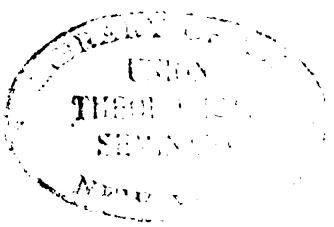
L'Église d'Athènes n'avait pas encore atteint la plénitude de la vie. Denys la constitua, comme les Apôtres avaient constitué celle de Jérusalem, dans la perfection de l'idéal du Christ, qui réduit à des ébauches d'enfant la cité rêvée par Pythagore ou Platon. Il établit les deux ordres des prêtres et des laïques, qui conspirent comme l'âme et le corps à former une société parfaite. Après avoir tout réglé et ordonné dans le clergé, il s'occupa des laïques qu'il divisa en trois classes distinctes. La première était l'institut monastique, confinant à l'ordre sacerdotal, dont un abîme toutefois le sépare, mais institué comme le sacerdoce par le Christ, et formant le corps d'élite des parfaits hors du sanctuaire; la classe intermédiaire renfermait les fidèles, qu'on admettait à la parti-

Digitized by Google



Miniature du neuvième siècle, extraite des *Commentaires* de Grégoire de Nazianze, représentant la consécration d'un évêque.
Ms. grand in-folio de la Bibliothèque nationale de Paris.

Digitized by Google



Digitized by Google

cipation des saints mystères et qu'on appelle le peuple saint; la dernière classe comprenait tous ceux qui n'avaient point droit à cette faveur, et se subdivisait en trois autres : les catéchumènes, les énergumènes et les pénitents. Le saint évêque admettait tous ceux-ci aux assemblées où l'on faisait la lecture des Écritures; mais, au moment de célébrer les redoutables mystères, il leur enjoignait de se retirer, parce qu'ils n'étaient pas encore assez purs ni assez instruits pour y assister. Ils se soumettaient sans aigreur à cette exclusion : Denys avait su établir entre les divers ordres une parfaite harmonie, persuadé qu'aucune société ne peut subsister sans cette condition, et que la religion chrétienne, fondée à Athènes par la concorde, devrait à cette même concorde son affermissement et sa prospérité.

Il y avait dans la constitution de son Église un point que Denys recommandait tout particulièrement : il voulait que chaque ordre inférieur fût soumis à l'ordre supérieur, que l'ordre le plus élevé fût également soumis au pouvoir et à l'ordre suprême de la hiérarchie, — comme le prescrit la loi naturelle et divine; — que personne parmi les membres de la hiérarchie n'eût la témérité d'attenter à l'autorité de ses supérieurs. Si quelqu'un s'oubliait au point de contrevenir à l'une de ses prescriptions, Denys en était singulièrement affecté, et, bien que naturellement enclin à la douceur, il ne laissait pas dans certaines circonstances de sévir contre le coupable par de sévères réprimandes. Le moine Démophile nous en fournit un exemple.

Ce Démophile appartenait à la classe supérieure des laïques qui, faisant profession d'une plus grande piété et renonçant volontairement à toutes les choses de ce monde pour se vouer exclusivement au service de Dieu, avaient reçu le nom de servants, *cultores* ou de moines. En sa qualité de laïque, il était donc inférieur non seulement aux prêtres mais aux diacres eux-mêmes. Cédant aux inspirations d'un zèle imprudent, il osa s'élever insolemment contre un prêtre. Se figurant que ce dispensateur des sacrements avait trop d'indulgence pour les coupables, il le lui reprocha comme un crime; il alla même jusqu'à repousser un pénitent qui venait demander le pardon de ses fautes aux pieds du ministre de Jésus-Christ. Après cet acte de violence, il entra contre tout

Digitized by Google

droit dans le sanctuaire, pour en chasser honteusement le prêtre, en l'accablant de reproches.

Denys connut bientôt ce regrettable incident, tant par les lettres du prêtre outragé que par celles mêmes de Démophile. Sa sainte âme en fut profondément affligée, et il ne put voir sans une juste indignation qu'un moine, jouet d'illusions sataniques, avait scandalisé les fidèles, en appelant zèle l'outrage fait à un prêtre, devoir et piété le désordre introduit dans la sainte hiérarchie de l'Église. Il était alors momentanément retenu hors d'Athènes par les intérêts supérieurs de la religion, et son absence ne lui permettait pas de punir le coupable suivant la gravité de la faute. Néanmoins, se rappelant l'exemple du bon Pasteur, qui, ayant perdu une brebis, laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour courir à la recherche de l'égarée, il fit trêve aux préoccupations de l'heure présente pour tenter de ramener à la raison cette intelligence dévoyée. Dans ce but, il écrivit à Démophile une lettre fort longue, parce que la charité qui la dictait était inépuisable, et plus savante encore qu'elle n'était longue. En voici quelques passages :

A DÉMOPHILE, THÉRAPEUTE.

« Vous avez odieusement repoussé, en vertu de je ne sais quel droit, celui que vous nommez un impie et un pécheur, et qui se jetait aux pieds du prêtre en votre présence; puis, comme il suppliait avec humilité, comme il confessait n'être venu que pour chercher la guérison de ses maux, vous avez eu l'impudeur d'attrister par d'injurieuses paroles ce bon prêtre, parce qu'il accueillait le repentir, et qu'il jugeait un pécheur digne de miséricorde. Enfin vous avez dit au prêtre : « Sors d'ici avec tes pareils; » et, contre toute loi, vous avez fait invasion dans le sanctuaire et enlevé les redoutables mystères. Et vous osez nous écrire : « J'ai sauvé les choses saintes d'une profanation imminente, et « je prends soin de les conserver dans leur pureté! »

« Voici donc notre jugement sur ce point : il n'appartient pas aux diacres, bien qu'ils vous soient supérieurs, il n'appartient pas à un moine tel que vous de censurer un prêtre, lors même qu'il semble ne pas

Digitized by Google

traiter les choses divines avec respect, lors même qu'il est sorti de la ligne du devoir. Car, si la transgression des lois et des commandements célestes est une laideur et un désordre, elle n'autorise pas à renverser par amour de Dieu la dépendance hiérarchique que Dieu même a établie. Dieu n'est pas divisé contre lui-même : car autrement son royaume pourrait-il subsister? Si le jugement est au Seigneur, comme disent les Écritures, et si les prêtres, après les évêques, sont anges et interprètes des jugements divins, c'est d'eux, par la médiation des diacres, que vous devez apprendre en temps opportun les secrets d'en haut, comme c'est d'eux que vous avez reçu la consécration monastique. Et n'est-ce pas là ce que proclament les rites symboliques de la hiérarchie? Car tous ne sont pas admis à nos saints mystères avec une faveur égale : les évêques sont au premier rang; puis viennent les prêtres et ensuite les diacres. Hors de l'enceinte réservée aux clercs se trouvent les moines; c'est là, c'est près des portes qu'on les initie; c'est près des portes qu'ils se tiennent, non qu'ils en soient les gardiens, mais parce que telle est leur place, et pour leur apprendre qu'ils font plutôt partie du peuple que des ordres sacrés. C'est pourquoi, d'après les sages constitutions de l'Église, les moines sont appelés à la participation des choses saintes; mais le soin de les administrer est confié à d'autres, à ceux du sanctuaire : car ceux qui environnent avec piété l'autel voient et entendent les mystères augustes dont une claire révélation leur est faite; puis, s'inclinant avec amour vers la foule que n'admet pas l'enceinte voilée, ils les manifestent aux moines dociles, au peuple saint, à ceux qui se purifient encore, à chacun selon sa force. Les mystères augustes ont échappé avec bonheur au sacrilège jusqu'au moment où votre brutalité s'en est emparée et les a traînés au grand jour avec une violence impie. Et vous dites que vous les tenez en votre possession et sous votre garde, vous qui ne pouvez ni les voir, ni les entendre, et qui n'avez rien du prêtre : car vous ignorez même le vrai sens des Écritures que vos disputes de chaque jour combattent, au scandale de quiconque vous écoute.

« On punirait assurément celui qui, sans ordre du monarque, irait s'emparer du gouvernement d'une province, ou qui, soumis à la juri-

Digitized by Google

diction de quelque magistrat, aurait la prétention de casser sa sentence d'absolution ou de condamnation, et même l'accablerait d'injures et le dépouillerait de ses fonctions. Or vous, homme impuissant, vous avez bien pu méconnaître les droits d'un Dieu bon et clément et violer les règles divines de notre hiérarchie!...

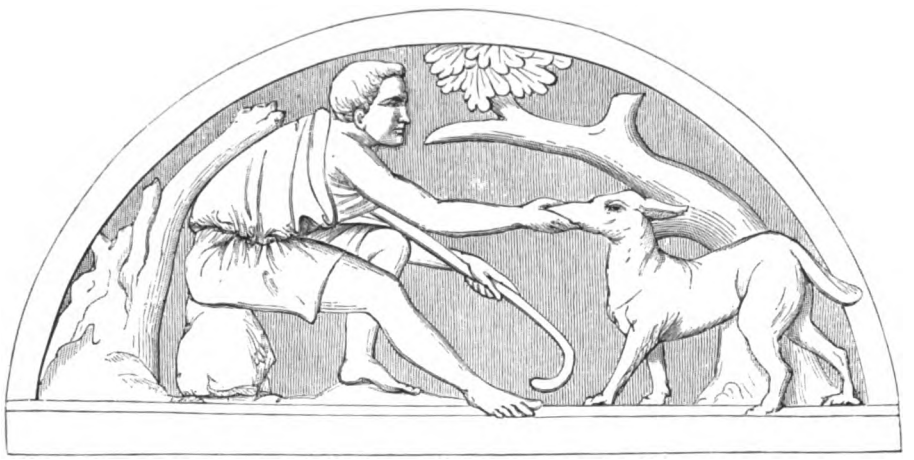
« Et quoi! direz-vous, on ne saurait donc reprendre les prêtres qui manquent de piété, ou commettent quelque autre faute dans leur ministère! Il sera permis à ceux qui se glorifient dans la loi de déshonorer Dieu par la transgression de la loi! Les prêtres ne sont-ils pas les interprètes de Dieu? Et comment donc iront-ils annoncer au peuple les vertus divines qu'ils ignorent eux-mêmes? Comment celui qui est enveloppé de ténèbres pourra-t-il illuminer? Et donnera-t-il le Saint-Esprit celui qui ne croit pas au Saint-Esprit, ni dans sa conscience, ni dans sa conduite?

« Je répondrai à ces objections sans détour, car je ne hais pas Démophile, et je ne voudrais pas qu'il fût séduit par Satan. Les ordres qui approchent immédiatement la Divinité ont plus de conformité avec elle que ceux qui s'en éloignent, et les choses plus proches de la vraie lumière sont aussi mieux éclairées et plus lumineuses. Mais vous comprenez qu'il ne s'agit pas ici d'une proximité locale, mais bien de l'aptitude avec laquelle les esprits se présentent à Dieu. Si donc le privilège d'illuminer est dévolu aux prêtres, l'ordre et le pouvoir sacerdotal n'appartiennent pas à celui qui n'est pas illuminé. Je trouve donc grandement téméraire quiconque, en cet état, usurpe les fonctions sacrées, ne s'abstient pas, par crainte ou par pudeur, de toucher à des mystères dont il n'est pas digne, pense que Dieu ignore ce que sa propre conscience connaît, essaie d'abuser celui qu'il nomme hypocritement son père, et ose enfin, au nom du Christ, prononcer sur le pain et le vin mystiques ses impures malédictions que je ne nommerai jamais une prière. Non! assurément non! un tel homme n'est pas un prêtre, c'est un ennemi, un fourbe, qui se fait à lui-même illusion; c'est un loup armé d'une peau de brebis contre le troupeau du Seigneur.

« Mais ce n'est pas à Démophile de réprimer ces désordres. Car, si la parole divine nous ordonne d'accomplir justement ce qui est juste

Digitized by Google

(et la justice consiste à rendre à chacun selon son mérite), tous doivent assurément agir en ce sens, mais dans les limites de leur ordre et de leur dignité. Ainsi les fonctions des anges leur sont départies en raison de leurs mérites; mais ce n'est pas nous qui faisons ce discernement, ô Démophile! c'est Dieu qui donne les attributions, à nous par le ministère des anges, et à ceux-ci par l'intervention d'anges plus élevés. En un mot, c'est toujours par le moyen d'êtres supérieurs que la Providence universelle, dans sa sagesse et son équité, décerne aux êtres inférieurs



Le bon Pasteur attire un loup pour en faire un agneau. — Sculpture des catacombes conservée au musée du Vatican.

ce qui leur échoit. Aussi quiconque est appelé de Dieu à gouverner les autres doit, dans l'exercice du commandement, avoir égard au mérite de ses subordonnés. Que Démophile traite donc avec cette discrète équité la partie raisonnable de son âme, et sa colère et sa concupiscence; qu'il n'intervertisse pas en lui l'ordre voulu et que la raison, qui est plus noble, commande aux autres puissances qui le sont moins.

« Mais il faut que je vous fasse part de la vision que Dieu envoya un jour à un saint personnage : n'en raillez pas, car ce que je dirai est vrai.

« Étant un jour en Crète, je reçus l'hospitalité chez Carpus, personnage, s'il en fut, éminemment propre aux contemplations divines, à

Digitized by Google

cause de l'extrême pureté de son esprit. Il n'abordait jamais la célébration des saints mystères sans que auparavant, dans ses prières préparatoires, il ne fût consolé par quelque douce vision. Or il me racontait qu'il conçut un jour une tristesse profonde, parce qu'un infidèle avait ravi à l'Église et ramené au paganisme un nouveau chrétien, dans le temps même des pieuses fêtes qui suivirent son baptême. Il devait prier avec amour pour tous les deux et invoquer le secours du Dieu sauveur, à dessein de convertir le païen et de vaincre l'apostat par la mansuétude; il devait passer sa vie entière à les exhorter, jusqu'à ce qu'enfin ils trouvassent une solution parfaite à tous leurs doutes et que, corrigés de la témérité et de la folie du passé par une légitime et salutaire punition, ils fussent conduits ainsi à la connaissance de Dieu. Mais, ce qui auparavant ne lui était jamais arrivé, il fut violemment saisi d'une amère indignation. C'était le soir : il se couche et s'endort avec ces haineux sentiments. Il avait coutume d'interrompre son repos et de s'éveiller dans la nuit pour la prière : l'heure à peu près venue, après un sommeil pénible, entrecoupé, il se lève plein de trouble. Mais en entrant en commerce avec la Divinité, il se livre à un chagrin peu religieux; il s'indigne, il trouve injuste que des hommes impies et qui traversent les voies du Seigneur vivent plus longtemps. Là-dessus il prie Dieu d'envoyer la foudre et de détruire sans pitié ces deux pécheurs à la fois. A ces mots, il croit voir soudain la maison où il était ébranlée d'abord, puis se divisant en deux dans toute sa hauteur. Devant lui se dressait une flamme d'un éclat immense qui, du haut des cieux, à travers le faîte déchiré, semblait descendre jusqu'à ses pieds. Dans la profondeur du firmament entr'ouvert, apparaissait Jésus environné de la multitude des anges, qui avaient revêtu une forme humaine. Carpus, les yeux élevés, contemple cette merveille et s'étonne. Ensuite, abaissant ses regards, il voit au-dessous du sol bouleversé un vaste et ténébreux abîme. Les deux pécheurs qu'il avait maudits se tenaient sur le bord du précipice, tremblants, misérables, se soutenant à peine, près de tomber. Du fond du gouffre, d'affreux serpents rampaient vers eux, s'enlaçaient autour de leurs pieds, et tantôt les saisissaient, les envelop-

Digitized by Google

paient, les entraînaient; tantôt de la dent et de la queue les déchirant ou les caressant, essayaient en toute manière de les renverser dans l'abîme. Bien plus, des hommes se joignaient à ces serpents pour assaillir en même temps le couple infortuné, lui imprimer des secousses, le pousser, le frapper de coups. Enfin le moment vint où ces deux hommes semblaient près de périr, moitié de plein gré, moitié par force, contraints pour ainsi dire et tout à la fois séduits par le mal. Cependant Carpus triomphe d'aise, en contemplant ce spectacle et en oubliant celui du Ciel; il s'irrite et s'indigne de ce que leur ruine ne s'accomplissait pas assez vite; il essaie plusieurs fois, mais en vain, de la consommer lui-même; il redouble de colère; il les maudit. Mais son regard se décide enfin à interroger encore les Cieux. Le prodige y continuait : seulement Jésus était ému de compassion; il se levait de son trône, il descendait vers les malheureux, leur tendait une main secourable. Et les anges leur venaient aussi en aide et les soutenaient chacun de leur côté. Et le Seigneur disait à Carpus : « Lève la main « et frappe-moi désormais, car je suis prêt à mourir encore une fois « pour le salut des hommes, et cela me serait doux si l'on pouvait me « crucifier sans crime. Vois donc si tu aimes mieux être précipité « dans ce gouffre avec les serpents, que d'habiter avec Dieu et avec « les anges si bons et si amis de l'humanité. »

« Voilà le récit que m'a fait Carpus, et j'y crois volontiers. »

Après avoir réglé tout ce qui concernait les personnes, Denys porta sa sollicitude sur les rites et les cérémonies sacrées, qui contribuent singulièrement à relever aux yeux des fidèles le mérite et la dignité des sacrements; il les observa fidèlement lui-même et les fit observer scrupuleusement par les ministres inférieurs. Aussi, sous la conduite de ce digne pasteur, l'Église d'Athènes apparut à la piété des fidèles comme la cour éblouissante d'un nouveau Salomon, éclatante au dehors par la splendeur de ses cérémonies, puissante au dedans par la force que donne la vertu. Qui pourrait dire ce qu'était Denys lui-même lorsqu'il célébrait les divins mystères? Comme il s'élevait grand et vénérable au-dessus des choses terrestres! Pour s'exciter à la piété

Digitized by Google

et s'enflammer de dévotion, il suffisait aux fidèles de contempler leur pontife incessamment transformé par l'Esprit archi-divin (1). Ils s'inclinaient devant lui, ils canonisaient, si j'ose dire, leur évêque de son vivant. Les Grecs l'appelaient Macarios, c'est-à-dire bienheureux, surnom qu'un habitant de Lutèce écrira plus tard, en grec, sur les bords de la Seine : « Le Christ Jésus, que nous a prêché Denys l'Ionien, qui est appelé Macarios (2). »

Cette éminente piété lui mérita une singulière faveur. Il fut au nombre des Apôtres et des évêques les plus vénérables des Églises réunis à Jérusalem pour représenter l'univers, aux obsèques de Marie, la mère de l'Église (3). Nous allons l'entendre parler lui-même de ces saintes funérailles.

(1) *Hier. Eccl.* II, 1, 8.
(2) Visbius, dans les Bollandistes.
(3) Michel le Syncelle; Juvénal, patriarche de Jérusalem.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

DENYS A LE BONHEUR DE VOIR LA SAINTE VIERGE
ET DE RECEVOIR SA DERNIÈRE BÉNÉDICTION AU MILIEU DES APOTRES.

QUAND la Mère de Dieu fut sur le point de quitter la terre, il y eut à Jérusalem un pieux concours de saints personnages désireux de contempler dans son corps mortel cette arche sainte et vivante du Nouveau Testament. Les Apôtres, alors dispersés aux quatre coins du monde, se trouvèrent, comme s'ils étaient convenus du jour, auprès de cette couche virginale, d'où la plus parfaite des créatures devait s'élever vers sa céleste patrie. Quelle merveilleuse solennité! Le souffle divin avait emporté vers l'Orient et l'Occident ces pêcheurs galiléens devenus tout à coup orateurs et thaumaturges. Ils étaient allés à Rome, en Perse, dans l'Inde, et les voilà revenus pour un moment au berceau de la chrétienté; ils ont suspendu leurs travaux surhumains. Arrivèrent-ils portés sur les ailes des anges, comme le prophète Habacuc et le diacre Philippe, ou bien sur de légers nuages, à travers l'espace, comme l'ont écrit d'anciens auteurs? L'opinion la plus commune est qu'un avertissement d'en haut leur avait annoncé la fin du pèlerinage de Marie.

Digitized by Google

Marie avait alors environ soixante-douze ans. Après la rapide propagation de la foi chétienne, rien ne l'obligeait à prolonger ici-bas son séjour, et les plus ardentes aspirations de son cœur l'appelaient à rejoindre son divin Fils aux demeures éternelles. Elle suppliait Dieu de la recevoir dans son sein, si telle était son adorable volonté; et le Seigneur, pour satisfaire à son légitime désir, lui avait découvert, ainsi qu'à Jean, son unique confident et son fidèle serviteur, le jour et l'heure où elle monterait au Ciel. Conformément aux volontés de Marie, Jean avait répandu l'annonce de cette grande journée.

Aussi, de près ou de loin, on accourait à Jérusalem, vers la montagne de Sion, demeure commune de la Vierge et de Jean. Comment peindre la joie de ces hommes pleins d'une affection mutuelle si ardente, lorsqu'ils purent se revoir, se reconnaître, s'embrasser! Avec quel inexprimable bonheur ils durent épancher dans leurs regards et leur entretien tous les sentiments que l'Esprit-Saint faisait naître au fond de leurs cœurs! Ah! c'était bien sur Sion que devait se passer cette belle scène si souvent reproduite par les artistes; sur cette montagne que la pluie et la douce rosée viennent rafraîchir en leur temps; sur cette terre sacrée que foulèrent tant de fois les pieds du Sauveur; où l'Esprit-Saint se plaisait à répandre les prémices de ses dons dans les cœurs des premiers chrétiens; où les anges et la Reine des anges eurent de si fréquents entretiens; où enfin, de nos jours, une foule d'âmes, saintement amoureuses de la piété et de l'éminente perfection, s'efforcent de suivre les traces de celle qui est leur mère et leur modèle.

Et cependant, si l'on peut parler en termes si magnifiques de la montagne de Sion, que dire de la demeure de Marie et de la couche sacrée où elle reposait? Quels ravissements, quelles extases, mais aussi quels sages enseignements les Apôtres y puisèrent! Que de grâces ils y reçurent, que de consolations, que d'ineffables dons! C'est en cette demeure, source intarissable de perfections, que Denys eut le bonheur d'entrer avec les Apôtres. C'est là qu'il eut, comme eux, l'inappréciable faveur de voir la Reine des anges et d'en être vu; c'est là qu'il put contempler ce visage auguste, brillant de tout l'éclat des splendeurs célestes, et recueillir de sa bouche divine des paroles plus douces que le miel,

Digitized by Google



Saint Denys assiste aux funérailles de la sainte Vierge. — Ms. fr. de la Bibl. nat. nº 2090.

Digitized by Google



Digitized by Google

fidèlement gardées au plus profond de son cœur. O précieuses paroles! délicieux entretiens! Heureux pontife, il vous fut alors facile d'oublier au sein d'une telle félicité les durs travaux et les cuisants chagrins qui avaient abreuvé d'amertume votre âme vaillante! Lorsque cette Vierge aimante, vous exhortant à continuer vos soins à la vigne de Jésus-Christ, vous rappela avec un accent et une grâce ineffables les couronnes réservées aux vainqueurs, votre cœur de chrétien s'enflamma d'un inexprimable amour; on eût dit qu'il était comme hors de lui-même. Lorsqu'elle prononça le dernier adieu, lorsqu'elle laissa tomber de ses lèvres la dernière bénédiction d'une mère mourante, vous recueillîtes avec des sentiments mêlés de joie et de douleur ses dernières et précieuses paroles, et demeurâtes absorbé dans un long et respectueux silence.

Marie mourut la cinquante-huitième année après la naissance de Jésus-Christ, et la deuxième du règne de Néron. C'est la date que nous donne Juvénal, évêque de Jérusalem, c'est-à-dire de la ville même, théâtre de ce mémorable événement. Il y a quatorze cents ans, ce pontife, répondant à l'empereur Marcien qui le consultait sur la date de la mort de Marie, lui indiquait celle que nous avons donnée, et assurait la connaître par une tradition non interrompue depuis la mort de la sainte Vierge jusqu'à son pontificat.

Le bienheureux Juvénal, en énumérant les personnages qui figuraient avec les Apôtres auprès de la Vierge mourante, n'eut garde d'omettre Timothée, Hiérothée et Denys. Hiérothée, l'éloquent précepteur de Denys, qui n'avait pas son égal comme panégyriste, prit la parole avec un tel éclat que son disciple sentit le besoin de s'effacer devant lui.

« Je me suis abstenu scrupuleusement, dit saint Denys, d'effleurer un seul des points que notre glorieux maître a expliqués avec tant de clarté. Toute parole vient mal après la sienne, car il brillait même entre nos pontifes inspirés, comme vous avez pu le constater vous-même, — Timothée, — quand vous et moi nous vînmes contempler le corps sacré qui avait produit la vie et porté Dieu (1). Là se trou-

(1) Quelques auteurs, peu considérables d'ailleurs, ont appliqué ces paroles au sépulcre

Digitized by Google

vaient Jacques et Pierre, chefs suprêmes des théologiens. Alors il sembla bon que tous les pontifes, chacun à sa manière, célébrassent la toute-puissante bonté du Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité. Or, après les Apôtres, Hiérothée surpassa les autres orateurs, ravi et transporté hors de lui-même, profondément ému des merveilles qu'il publiait, et admiré par tous les assistants, amis ou étrangers, comme un homme inspiré du Ciel. J'ose dire qu'Hiérothée fut le panégyriste de la Divinité ! Mais à quoi bon vous redire ce qui fut prononcé en cette glorieuse assemblée? Car, si ma mémoire ne me trompe pas, j'ai entendu répéter par votre bouche, Timothée, quelques fragments de ces louanges divines (1). »

Pendant ce temps, Denys était entièrement absorbé par les sublimes méditations dont son génie se nourrissait. Quelle ne dut pas être son extase, s'il est vrai que, contemplant pour la première fois à Jérusalem ou à Éphèse le visage de Marie, il fut tellement frappé de sa beauté plus qu'humaine, que, si la foi ne l'eût éclairé, il l'eût adorée comme un Dieu (2). Mais, sachant qu'il est bon de ne pas divulguer le secret du roi, il voulut aussi tenir caché le secret de la reine, et il en dit seulement à Timothée cette parole révélatrice : « Passons ces choses comme mystiques; on ne peut les dire à la multitude, mais elles sont bien connues de vous. »

Les merveilles dont il avait été témoin, tant à la mort et aux funérailles de Marie que devant son tombeau, lui inspirèrent la plus profonde vénération pour notre Mère céleste. C'est en souvenir de Marie qu'il con-

du Sauveur. Mais on ne peut l'appeler le *corps* et lui attribuer le *principe de la vie :* car, bien qu'il soit le lieu où Jésus-Christ a repris la vie, il n'a pas néanmoins concouru à cette merveille, et il n'en peut être légitimement appelé la cause ou le principe. D'ailleurs, comme le remarque fort bien le cardinal Baronius, les Apôtres avaient souvent vu ce saint sépulcre. Pourquoi se seraient-ils réunis alors d'une manière si solennelle et si extraordinaire pour le voir et pour chanter tout autour des hymnes et des cantiques en l'honneur de Dieu ?

(1) *Noms Divins*, III, 2.

(2) V. la lettre apocryphe de saint Denys à saint Paul, dans le *Chronicon sancti Hierothei*, Matriti, 1667, in-folio, p. 191. Ce fait est dans les traditions espagnoles. Il est allégué quatre fois par Marie d'Agréda, qui le donne comme constant : Ie p., no 43, 592; IIe p., no 43; IIIe p., no 13.

Digitized by Google

tracta une vive amitié avec saint Jean, donné par Notre-Seigneur à sa Mère pour gardien et pour fils; c'est par honneur pour Marie qu'il lui dédia le premier oratoire chrétien, en arrivant dans la cité des Parisiens, où il fonda son culte d'une manière impérissable.



Digitized by Google

CHAPITRE IV.

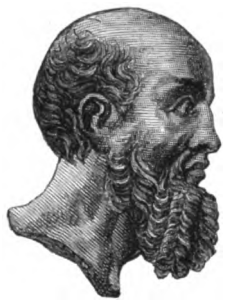
SAINT DENYS ÉVANGÉLISE L'ATTIQUE ET LA GRÈCE. — SES COURSES APOSTOLIQUES SOUS LE RÈGNE DE NÉRON. — MARTYRE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL.



APRÈS avoir rendu à la Vierge les derniers devoirs de la piété, Denys quitta Jérusalem tout rempli des divines consolations, avec un immense désir de propager l'Évangile. Il avait eu avec les sommités de l'Église de fréquents entretiens sur les mystères les plus élevés de la foi, et puisé dans ces saints colloques un zèle si ardent que, tenant pour peu tout ce qu'il avait fait jusque-là, il forma de beaucoup plus vastes projets. Les triomphes de la religion dans toutes les parties du monde, racontés avec complaisance par les Apôtres, troublaient son repos. Il y pensait sans cesse, et, sous l'influence de cette constante préoccupation, il se sentait poussé à chaque heure du jour et de la nuit vers de pareilles conquêtes. Aussi, en revenant à Athènes, il ordonna son itinéraire de manière à traverser divers pays, encore privés des lumières de l'Évangile, et à gagner un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Il prit, en outre, la résolution d'aller, après avoir tout réglé dans son Église, répandre la bonne semence sur des terres où le besoin s'en faisait plus sentir.

Digitized by Google

De retour au milieu de son peuple, et voyant qu'on l'y considérait comme un ange du Ciel plutôt que comme un simple mortel, il en conçut de grandes espérances pour l'accomplissement de ses desseins. Il rassembla plus fréquemment les fidèles et s'appliqua tout d'abord à leur inculquer les vérités de la foi, en les leur rappelant à chaque instant, et, comme la foi sans les œuvres est vaine, il s'efforça de faire briller, à côté de la pureté de la croyance, l'intégrité des mœurs. Il savait aussi que la prospérité de l'Église, sa force intérieure, sa puissance de résistance aux attaques du dehors, dépendent surtout de l'or-



Saint Paul.



Saint Pierre.

Bronzes du musée chrétien. Fin du IIe siècle.

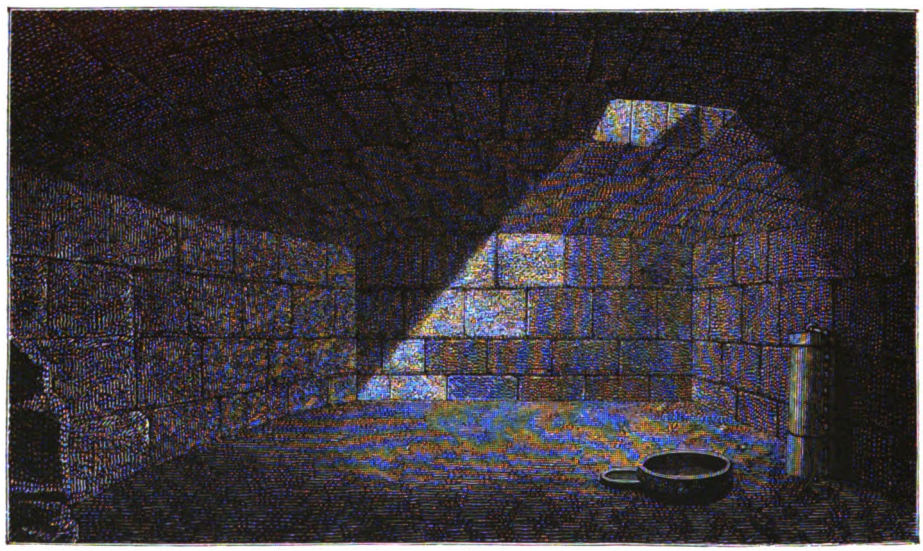
dre et de la discipline dans le clergé; il présenta donc à tous les membres du corps sacerdotal un résumé exact de la doctrine et de la morale évangéliques, et, selon l'obligation que saint Paul en faisait à Tite et à tous les évêques, il se donna lui-même comme le modèle de toutes les vertus. Il se proposait, en agissant ainsi, de laisser à sa chère Église des successeurs tels qu'il était ou qu'il désirait être lui-même. Procurer à la société chrétienne cet avantage inappréciable, c'est lui rendre un service non moins signalé que de conquérir à Jésus-Christ une province entière. Un biographe de saint Denys n'hésite pas à dire que saint Paul, en formant si heureusement dans la personne de notre Saint un pontife selon le cœur de Dieu, fit plus pour le bien de l'Église que s'il avait amené dans son sein plusieurs nations infidèles (1). C'est lui qui va con-

(1) P. Halloix, Vie latine.

Digitized by Google

vertir à la foi l'Attique tout entière, et qui achèvera la sainte conquête de provinces où Paul n'a fait que jeter en passant les germes du christianisme.

La Syrie, l'Asie et les régions circonvoisines où les Apôtres avaient longtemps séjourné et opéré d'éclatants miracles, étaient mûres pour les vérités de la foi, mais la Grèce entière, où les ouvriers évangéliques n'avaient fait que passer, n'en avait qu'une connaissance superficielle,

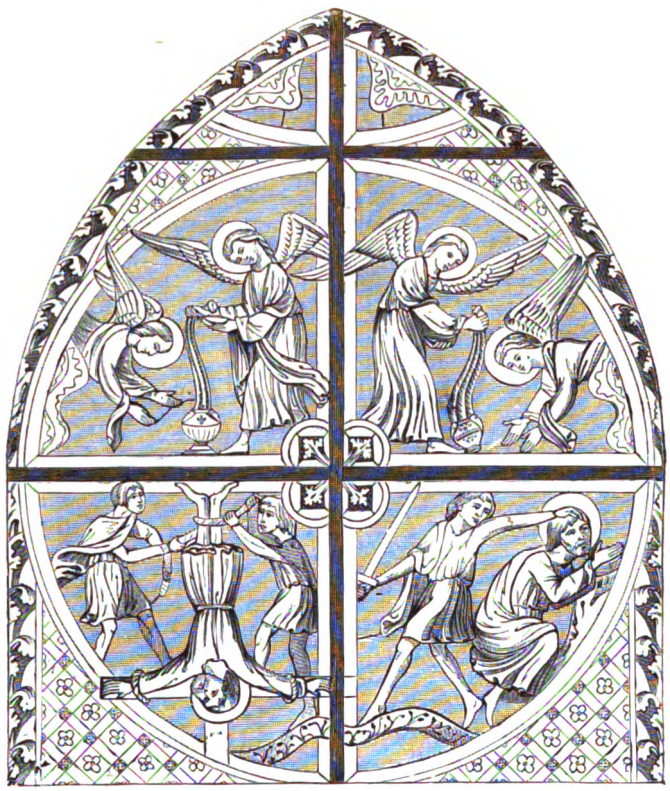


Vue intérieure de la prison Mamertine.

sauf Corinthe, qui avait joui pendant deux ans de la présence de Paul. C'était l'année où le chef du collège apostolique avait fixé sa résidence à Rome, c'est-à-dire la soixantième année de l'ère chrétienne et la sixième du règne de Néron. Saint Paul avait passé dans les Gaules, et de là s'avançait vers l'Espagne; saint Jean évangélisait l'Asie, et les autres Apôtres parcouraient les diverses contrées de la terre. Quelques-uns même avaient couronné leurs travaux par un glorieux martyre. André, ayant évangélisé la Scythie, était passé en Achaïe, avec l'espérance d'y faire une riche moisson pour le Ciel; mais le proconsul Égée, qu'irritaient les sages discours de l'Apôtre, le fit crucifier, répondant à son insu à ses plus ardents désirs et à son violent amour pour la Croix.

Digitized by Google

Or Denys, étant disciple et successeur des Apôtres, se croyait obligé de veiller sur le troupeau qu'ils laissaient à leur départ de ce monde, de peur que les loups dévorants n'y fissent de cruels ravages, et que la semence évangélique, n'étant pas fécondée en temps opportun, ne vînt à se dessécher; il parcourut et l'Achaïe, et les provinces limitrophes pour



Martyre de saint Pierre et de saint Paul.

les confirmer dans leur foi. Vainqueur intrépide et apôtre infatigable, il volait partout où l'Église de Dieu était menacée de quelque péril imminent par les Juifs, par les païens ou par les hérétiques. Partout où il avait quelque espoir de servir la foi, on le voyait mépriser les périls et surmonter les difficultés avec l'ardeur que d'autres apportent au plaisir. L'amour de notre Saint pour Jésus-Christ n'avait d'autre mesure que la charité immense du Sauveur pour les âmes, charité sans cesse présente à sa pensée. Personne n'a plus aimé les hommes que

Digitized by Google

notre Aréopagite devenu chrétien; personne n'a parlé de la charité en termes plus éloquents, et ne l'a fait mieux passer de son cœur dans le cœur du prochain.

Tout brûlant de cet amour chrétien, et s'avançant de province en province, il vint jusqu'en Troade. Troie le vit, comme un autre Achille aux armes divines, accourant de Lacédémone, de Corinthe, de Thessalonique, multiplier partout les saintes blessures, et partout guérir les blessures mauvaises. En Crète, il conversa avec l'évêque Tite, comme lui disciple de saint Paul, et il logea chez Carpus, l'homme aux célestes visions. Le Juif Barjésu, « l'homme plein de tout dol et de toute fausseté, fils du diable, ennemi de toute justice (1) », connut les coups de Denys comme ceux de Paul. Avec une calme et perçante ironie, il redressa ce sophiste, qui accusait saint Paul de nier la toute-puissance de Dieu : « Je crains beaucoup, dit-il, d'encourir le rire comme un insensé, en m'appliquant à renverser des bâtisses d'enfants qui s'amusent, construites sur le sable et sans force. Ce sage, sans intelligence, imite les athlètes inexpérimentés qui, maintes fois, supposent devant eux des adversaires débiles de leur imagination; et qui, combattant virilement en ombre contre les absents, frappant bravement en l'air des coups vides, s'imaginent avoir triomphé dans la lutte (2). » Partout, sur son passage, les ténèbres de l'erreur se dissipaient comme une ombre légère et faisaient place à la radieuse lumière de la vérité; les maladies du corps étaient même guéries comme les plaies de l'âme. Aussi Denys apparaissait aux yeux de tous comme un homme supérieur au reste des mortels. Chacun voulait le voir et l'entendre. On l'invitait dans les maisons particulières, on le pressait d'y prolonger son séjour, et son départ était un deuil public.

A son retour en Grèce, il apprit l'emprisonnement de saint Paul à Rome et l'imminence de son martyre. L'odieux Néron, s'abandonnant à tous les excès de la cruauté, ne reculait devant aucun forfait; foulant aux pieds les saintes lois de la piété filiale et de la reconnaissance, il avait déjà fait périr sa mère et son précepteur. Ce monstre ne devait pas

(1) Actes, XIII, 10.
(2) *Noms divins*, VIII, 6.

Digitized by Google

hésiter à faire trancher la tête de Paul, quand l'Apôtre lui reprocha ses désordres et ses crimes.

Combien grande fut la tristesse du tendre disciple, quelle fut l'amertume de son cœur, lorsqu'il apprit la glorieuse mais si douloureuse fin de son maître et de son père dans la foi! Denys versa sur la mort des Apôtres Pierre et Paul des larmes que la légende devait dramatiser (1). Ceux-là seuls qui avaient eu le bonheur de les voir et de vivre dans leur intimité pouvaient comprendre son deuil et sa légitime affliction. Ces vaillants témoins de Jésus-Christ étaient allés dans le sein de Dieu recevoir leur récompense; Denys et ses collègues dans le sacerdoce restaient maintenant seuls en face de féroces ennemis. Sous le règne de ce tyran qui persécutait si cruellement l'Église, Denys n'avait plus d'espérance qu'en Dieu seul, dans le Dieu des armées; car c'est Dieu surtout qui gouverne l'Église, la guide et la protège; c'est Dieu qui, nuit et jour, vient en aide à ses fidèles, qui leur suggère la conduite à tenir dans les moments difficiles, et nous verrons plus loin comment il s'est ainsi manifesté à Denys, durant une autre persécution.

(1) Voir la lettre de Denys à Timothée « sur la mort des Apôtres Pierre et Paul ». L'original grec n'a pas été retrouvé. La pièce, telle que la présente le texte latin, nº 3711, p. 154, des manuscrits latins de la Biblioth. nat., ancien fonds, est évidemment apocryphe.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

CONTEMPLATIONS SUBLIMES DE SAINT DENYS. — IL DÉFEND LE CHRISTIANISME CONTRE LES GNOSTIQUES ET SOUTIENT L'ÉGLISE PENDANT LA PERSÉCUTION DE DOMITIEN. — SA LETTRE A L'APOTRE SAINT JEAN, EN EXIL A PATMOS.



ous les maîtres de la vie spirituelle enseignent que le fidèle serviteur de Dieu participe d'autant plus à ses bienfaits qu'il lui témoigne davantage sa reconnaissance pour les grâces reçues et qu'il se consacre à son service avec plus d'abnégation. Or, comme Denys ne cessait de manifester à Dieu sa gratitude et de déployer le plus grand zèle à son service, la bonté divine faisait descendre du Ciel les grâces sur Denys, et Denys les faisait remonter vers le Ciel. L'amour établissait ainsi un lien mystérieux entre la créature et le Créateur; Dieu redoublait ses faveurs, Denys sa reconnaissance; Dieu ne se lassait point de donner à Denys, ni Denys de rendre à son Dieu. Ainsi s'élevait l'édifice de cette perfection qui a rendu si puissantes sa parole et ses œuvres.

Ne voyant que le néant en cette vie, qu'une chimère en ce monde, Denys s'en détachait de toutes ses forces. S'élevant à Dieu, il voyait ou entendait ce qu'il est donné à peu d'âmes de voir ou d'entendre; et, redescendant sur terre, il en rendait témoignage dans le plus ma-

Digitized by Google

gnifique appareil de l'éloquence humaine, cherchant à égaler en quelque sorte la pompe du langage à l'adoration qu'il devait à Dieu et imaginant comme une langue nouvelle qui exprimât d'une manière plus parfaite les perfections divines. Des esprits étroits, dont l'audace est toujours en raison directe de la légèreté, ont mieux aimé attribuer ce genre de style à une affectation d'orateur qu'aux pieuses inventions du Saint voulant honorer les mystères et la majesté de son Créateur. Il est plus vrai de dire que ce langage lui a été inspiré par le même Esprit qui lui faisait entrevoir les mystères du Ciel. Car l'homme de Dieu ne s'appliquait jamais à l'étude, qu'il n'eût auparavant invoqué les lumières d'en haut par une fervente prière; l'oraison était pour lui comme une chaîne céleste qui le soulevait de terre et l'unissait à Dieu; jamais, dans son ministère, il n'entreprit rien sans avoir été préalablement éclairé par une réponse ou par une vision céleste. Si les saints livres avaient un passage obscur dont les ministres inférieurs ne pouvaient pénétrer le sens, ils devaient aller trouver les prêtres, et les prêtres, s'ils étaient embarrassés, le consultaient lui-même. S'il ne pouvait résoudre la difficulté, il pénétrait au fond du sanctuaire et consultait Dieu, qui lui répondait par l'entremise d'un ange.

Denys avait puisé sa connaissance des mystères, en partie dans l'étude des saintes lettres, en partie dans les enseignements de Paul et d'Hiérothée; mais, grâce à ses prières, à ses méditations, il en était beaucoup moins redevable aux hommes qu'à Dieu lui-même et à ses anges. Quand nous voyons, en effet, notre Christ dans sa bonté infinie dévoiler même au simple fidèle les secrets de la science éternelle, nous comprenons ce qu'il dut faire pour Denys, cet apôtre intrépide, cet athlète infatigable; de quelles lumières il l'éclaira! quelles révélations mystérieuses il lui fit soit le jour, durant ses ardentes prières, soit la nuit, aux heures calmes de son sommeil! S'il est vrai, comme dit un biographe (1), que Dieu est un soleil éblouissant, et que l'âme de Denys fut sans cesse comme un limpide miroir, peut-on croire que cette âme sainte fût un seul instant privée des rayons de cet astre illuminateur?

(1) P. Halloix, Vie latine.

Digitized by Google

Il n'en est pas des régions de l'âme comme des régions de l'air, où les nuages s'amoncellent et nous voilent le soleil; l'âme du juste plane au-dessus des nuages et s'absorbe dans le sein de Dieu.

C'est ainsi que Denys se trouva prêt pour une œuvre à laquelle la Sagesse incréée l'avait spécialement appelé du haut de la Croix, et qui était depuis longtemps l'objet des préparations divines : la lutte contre la gnose ou la science.

Les gnostiques avaient établi à Éphèse le quartier général de leur armée. Là s'étaient donné rendez-vous les prêtres du paganisme oriental, les rhéteurs de la philosophie grecque et surtout les docteurs de la cabale juive. Ils avaient leur Christ, leur Église, leurs sacrements, leur résurrection de la chair; doctrine de démons, dit saint Paul, fausse et pétrie d'esprit d'erreur (1). C'est cette doctrine que saint Paul avait combattue en Asie, pendant deux ans (2), et qui y avait pris de formidables développements, sous l'épiscopat de son cher disciple Timothée. Cet évêque, dit un ancien auteur grec, « ayant beaucoup à souffrir des chefs de la philosophie ionienne, à Éphèse, consulta Denys, si profondément versé dans la science des enseignements profanes, et l'invita à lutter contre ces hommes avec des armes à leur usage (3). » C'est dire qu'il faisait appel aux lumières philosophiques aussi bien qu'à la science théologique de l'Aréopagite, pour écraser sous ces efforts combinés tous les monts superbes de la gnose.

La tâche était digne de Denys, disciple de Paul après l'avoir été de Platon, d'Aristote, des hiérophantes d'Éleusis et des prêtres d'Héliopolis. Il obéit, mit la dernière main aux ouvrages qu'il avait depuis longtemps préparés, soit dans ses études, sous Paul et Hiérothée, soit dans ses enseignements épiscopaux. En face des mensonges effrontés de ces faux prophètes qui se targuaient d'unions divines, de mystères incomparables en profondeurs et en ravissements, il formula les traditions et les initiations isotériques de l'Église, il résuma avec ordre

(1) I Tim., IV, 1.
(2) I Cor., XV, 32.
(3) *Biographie grecque*, Enseignement catholique, 1861, p. 666.

Digitized by Google

toute la doctrine des Apôtres, et donna ainsi comme un couronnement aux saintes Écritures.

Denys employa plusieurs années à écrire ses livres, à soutenir les Églises des évêques, ses frères, tout en continuant à bien surveiller la sienne; et il est certain qu'à cette époque, soit à Athènes, soit ailleurs, il eut beaucoup à souffrir pour la foi et qu'il mérita le titre de confesseur (1).

Mais la Providence ne permit pas qu'il fût emporté par les diverses tempêtes qu'il eut à essuyer; elle le réservait pour guider au bon com-



Médaille de Néron.



Médaille de Domitien.

Cabinet des médailles de Paris.

bat les jeunes athlètes du Seigneur; elle le prédestinait à des épreuves plus éloignées. Aussi le voyons-nous accourant sur la brèche partout où, par une inspiration d'en haut, il pressentait l'attaque de l'ennemi : c'est là que l'habile général établissait son centre d'opérations, mettant entre les mains de son peuple les saintes armes de la foi, et donnant lui-même sans relâche de sa personne.

Tout à coup il apprend que le seul survivant du collège apostolique, l'Apôtre saint Jean, a été arrêté sur l'ordre de Domitien. La cruauté de ce prince s'exerçait dans le monde entier; partout coulait le sang des chrétiens, et, sous cet autre Néron, on ne voyait que torture, sang et bûchers. Jean, jeté dans une chaudière d'huile bouillante, en sort sain et sauf et est déporté à Patmos. C'est dans cette île sauvage, séjour des plus vils criminels, que le tyran compte ensevelir le « soleil de l'É-

(1) Præteritarum pœnarum recordatio... tormentis expertus, dit Visbius en parlant de l'arrivée de saint Denys dans les Gaules. Le Synaxaire grec mentionne le supplice du feu.

Digitized by Google

vangile » Denys, qui sait de quel prix la vie de saint Jean est pour l'Église, ne cesse de prier jour et nuit pour le salut du grand Apôtre.

Dieu se laissa vaincre par la prière du juste. Mais, avant de réaliser son dessein miséricordieux, il voulut le manifester à Denys : il lui révéla que Jean échapperait aux embûches de l'ennemi et rentrerait dans son Église. Denys en éprouva une telle joie que, malgré son habituelle discrétion, il ne put tenir cachée la communication divine. Il était alors à Lacédémone, et c'est de là qu'il écrivit à Jean :

« A JEAN, THÉOLOGIEN, APOTRE, ÉVANGÉLISTE, EN EXIL DANS L'ILE DE PATMOS.

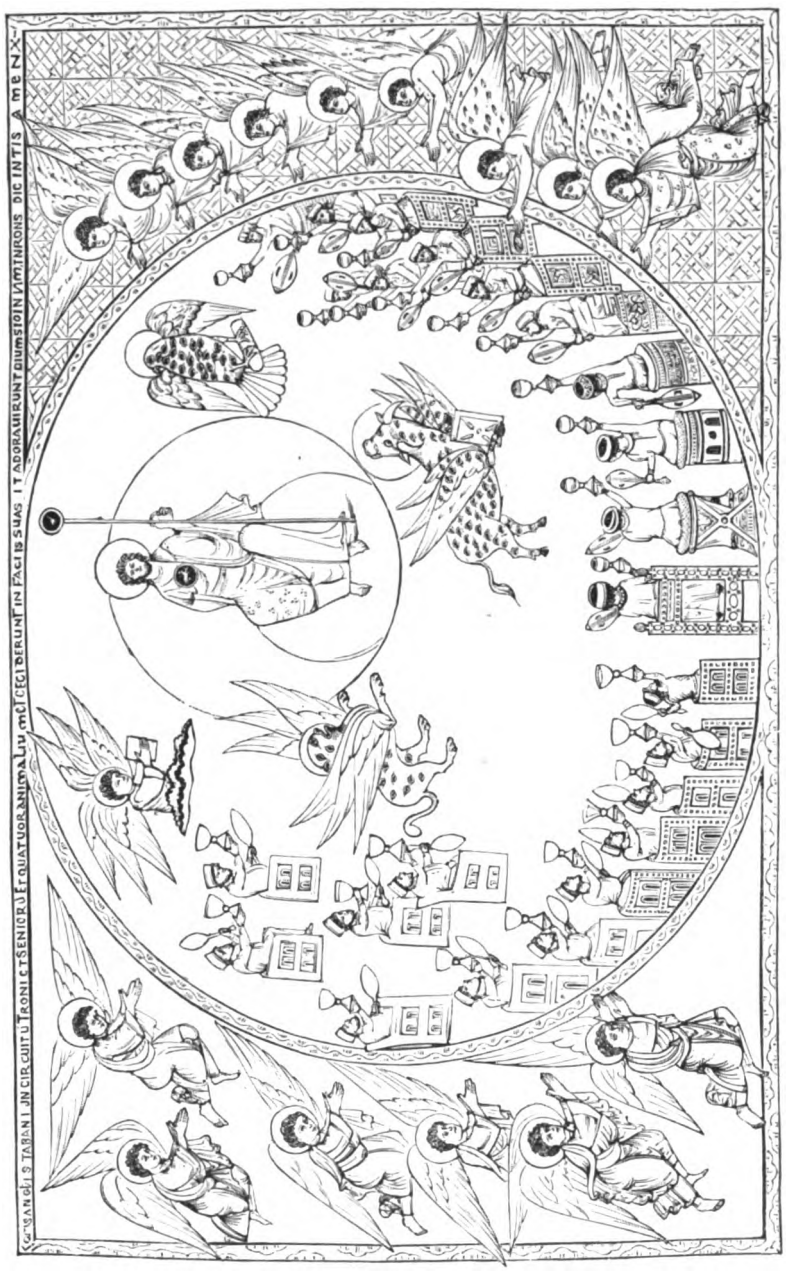
« Je vous salue, ô Ame sainte! vous êtes mon bien-aimé, et je vous donne plus volontiers ce titre qu'à tous les autres. Je vous salue encore, ô bien-aimé, si cher à Celui qui est véritablement beau, plein d'attraits et digne d'amour. Faut-il s'étonner que le Christ ait dit la vérité, et que les méchants chassent ses disciples des villes? faut-il s'étonner que les impies se rendent à eux-mêmes la justice qu'ils méritent en se retranchant de la société des saints? Vraiment les choses visibles sont une frappante image des choses invisibles : car, dans le siècle à venir, ce n'est pas Dieu qui accomplira la séparation méritée, mais les mauvais s'éloigneront eux-mêmes de Dieu. C'est ainsi que, même ici-bas, les justes sont avec Dieu, parce que, dévoués à la vérité et sincèrement détachés des choses matérielles, affranchis de tout ce qui est mal et épris d'amour pour tout ce qui est bien, ils chérissent la paix et la sainteté; parce que, dès ce monde, ils préludent aux joies des temps futurs, menant une vie angélique au milieu des hommes, en toute tranquillité d'esprit, vrais enfants de Dieu, pleins de bonté et enrichis de tous les biens.

« Je ne suis donc pas assez insensé pour imaginer que vous ayez de la douleur; quant à vos tourments corporels, vous les sentez, mais vous n'en souffrez pas.

« Au reste, tout en adressant un blâme légitime à ceux qui vous persécutent et qui pensent follement éteindre le soleil de l'Évangile, je prie Dieu qu'ils cessent enfin de se nuire, qu'ils se convertissent au

Digitized by Google

bien et vous attirent à eux pour entrer en participation de la lumière.



Vision de saint Jean dans l'Apocalypse. — Miniature du VIII[e] siècle. — Collection du comte de Bastard.

Mais, quoi qu'il arrive, rien ne nous ravira les splendeurs éblouissantes de l'Apôtre Jean; car, pour le présent, nous jouissons des vérités

Digitized by Google

de votre enseignement que nous rappelons à notre mémoire, et bientôt (et je le dis hardiment), bientôt nous serons réunis à vous. Je mérite confiance quand je dis ce que vous et moi nous avons appris de Dieu : c'est que vous serez délivré de la prison de Patmos ; que vous retournerez en Asie, et que, là, vous donnerez l'exemple d'imiter le Dieu bon, laissant à la postérité le soin de suivre vos traces (1). »

Voilà la lettre de saint Denys; elle est toute remplie de l'esprit de



Médaille de Nerva. — Cabinet des médailles.

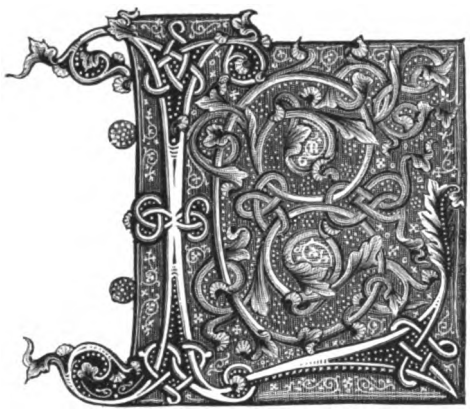
charité et de prophétie. Ce qu'il annonçait ne tarda pas à s'accomplir, le bras de Dieu s'appesantit sur Domitien, et, après sa mort, le sénat ayant cassé tous ses arrêts, l'Apôtre put, sous le règne de Nerva, quitter le lieu de son exil et revenir en Asie. Denys l'y suivit. « Son cœur s'unissait au cœur qui a reposé ici-bas sur la poitrine de Jésus, et il collait sa bouche à la bouche qui, à Patmos, venait de converser au Ciel même avec le Verbe de Dieu. Il goûtait à leur source ce qu'il appelle « l'épopée cachée et mystique de l'Apôtre bien-aimé et divin », et la théologie supramondaine de Jésus, c'est-à-dire l'Évangile, et cette Apocalypse où le théologien, en effet, n'est plus Jean, mais bien le Christ assis au sommet de sa gloire (2). »

(1) Ep. x.
(2) M. l'abbé Davin, *Panégyrique de saint Denys*.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

SAINT DENYS VA A ROME. — IL REÇOIT DU PAPE SAINT CLÉMENT LA MISSION DE PRÊCHER LA FOI DANS LES GAULES. — SON ARRIVÉE ET SON SÉJOUR A ARLES. — IL ASSIGNE A CHACUN DE SES COMPAGNONS LA PROVINCE QU'IL DOIT ÉVANGÉLISER.



A clémence de Nerva avait, comme le rayon d'un astre bienfaisant, dissipé les ombres sanglantes que la cruauté de Domitien avait étendues sur le monde. L'Église, naguère opprimée et désolée, relève la tête, et, aspirant l'air fécond de la liberté, entonne avec amour ses chants sacrés. Chaque jour affermit ses conquêtes passées, ou lui en procure de nouvelles; car l'Église est comme une vigne, plus on la taille, plus elle croît et plus elle étend ses rameaux.

Placé par la Providence en face de ce magnifique spectacle, Denys vit la force matérielle élevée à sa plus haute expression dans le plus vaste empire qui eût jamais existé, et la force morale subjuguant, sans aucun prestige de richesse, de gloire et de génie, des âmes que l'enivrement du pouvoir et de la volupté semblait avoir corrompues sans retour. Certes, c'était pour lui, observateur profond, un sujet de graves réflexions que cette stérilité de la force matérielle, qui trouvait dans

Digitized by Google

son extension même la condition prochaine de sa ruine, et qui, d'ailleurs, ne pouvait rien pour le bonheur public et privé, rien pour la famille et la société. Et d'une autre part, n'était-ce pas un enseignement saisissant que cette fécondité de la force morale qui apaisait la fièvre des passions, éclairait les ténèbres des esprits, ravivait les cœurs desséchés par l'égoïsme au feu inconnu de la charité céleste ?

Vers quelle région va se diriger ce sage de la Grèce, sur lequel le Christ, avant de rendre le dernier soupir, a jeté un regard qui l'atteignit au fond de l'Égypte et qui va l'accompagner jusqu'au terme de sa carrière? Denys est prédestiné comme apôtre à la France entière, son sang sera le baptême de sa future capitale, et c'est Jean, avec lequel il « s'unifie » en Asie, qui le détermine à évangéliser l'Occident (1). Il lui représente l'état déplorable où sont les belles et riches provinces de l'Europe, la multitude des âmes qui s'y perdent chaque jour, le peu d'ouvriers qui s'y trouvent pour la régénérer, et la nécessité d'en emprunter à l'Orient, où ils sont en plus grand nombre. Denys, tout âgé qu'il est, s'offre de se vouer à cette tâche; mais il ne recevra sa mission que de Rome, devenue seule dépositaire du pouvoir de son premier pontife. « Il met donc ordre par révélation à l'Église qui lui fut confiée (2) », installe Publius sur son siège épiscopal et prend la route de l'Italie.

Nous le voyons à Crotone (3), capitale de la Grande-Grèce, séminaire de Pythagore et de son institut, ce chef-d'œuvre de la philosophie antique. Crotone se vante d'avoir abrité saint Denys dans ses murs, et elle l'appelle son premier évêque; il y apporta l'image de Marie peinte par saint Luc. Sa basilique est pour cette raison consacrée à Marie et à son Assomption, et la statue de Denys y a été placée, ayant dans la main droite le plan de la ville, et le bâton pastoral à la main gauche. Cette image forme le blason de la cité, au bas duquel on lit : « Je suis le sceau : c'est moi le pontife Denys, évêque de Crotone (4). » Nous ne

(1) « ... Putamus, persuasione Joannis, » dit Baronius, 98, 23.

(2) « Per revelationem ordinata sibi commissa Ecclesia Romam venit, » dit Hincmar.

(3) Les Bollandistes rejettent sans raison cette tradition des Crotoniates.

(4) « Sum signum et Præsul Dionysius Episcopus Crotonis. » Van Ughelli, *Italia sacra*, t. IX, p. 380. Édition de Venise, 1721.

Digitized by Google



Mission de saint Denys. — Miniature du manuscrit 2090, Bibl. nat.

Digitized by Google

UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY

Digitized by Google

savons combien de jours Denys donna à la ville de Crotone, où il ne resta qu'un temps assez court; il avait hâte de vénérer les tombeaux de Pierre et de Paul, devenus de jour en jour le rendez-vous de tous les saints et de tous les justes de Rome et du globe.

« En arrivant dans la grande cité, dit saint Méthode, Denys trouva Clément réglant de la part de Dieu le gouvernail apostolique. Prenant avec amour de ses deux mains les pieds qui ne glissent pas en marchant dans la plus sublime des voies, et accomplissant avec empressement le devoir d'une décente adoration, il obtient à son tour un semblable honneur (1). » Quel spectacle! l'illustre Denys se prosterne aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, et le vicaire de Jésus-Christ se prosterne lui-même devant le docteur des docteurs!

Denys séjourna quelque temps à Rome : « Ayant été accueilli par le pape Clément avec une très grande vénération pour la révérence due à sa sainteté et à son immense érudition, ainsi qu'à cause des liens de leur antérieure fraternité, il vécut très familièrement avec lui dans de mutuels entretiens sur les institutions apostoliques et dans la douceur d'une spirituelle dilection (2). Le souverain Pontife connut par Denys l'état florissant des Églises d'Asie et la savante école formée par saint Jean, pépinière de docteurs et d'apôtres où Rome trouvera plus tard de si magnifiques appuis. « Et puis Dieu... éclaira le cœur de Clément (3) », qui montra à Denys les champs de la Gaule et de la Germanie implorant le soleil et des ouvriers (4).

La Gaule avait déjà été évangélisée. A plusieurs reprises et de différents côtés, elle avait reçu les missionnaires de la foi. Un navire sans voiles ni rames, jeté à la mer par les Juifs déicides, avait amené de Jérusalem au delta du Rhône le premier groupe d'apôtres, Lazare et Maximin, Marie-Madeleine et Marthe. Partie de l'Orient la quatorzième année après l'Ascension du Seigneur, cette pieuse colonie étendit son activité sur la région qui avoisine Marseille. Lazare fonda le siège de

(1) *Panégyrique de saint Denys*, publié par le P. Chifflet, en 1676, nº 5.
(2) Visbius, dans Hilduin.
(3) *Ibidem.*
(4) *Antique Passion.*

Digitized by Google

cette ville, et Maximin devint le premier évêque d'Aix. Saint Paul, après avoir échappé aux fers de Néron, était allé jeter les bases de l'organisation de nos Églises, établissant Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Crescent à Vienne. Pierre avait envoyé Austremoine chez les Arvernes, Ursin chez les Bituriges, Savinien et Potentien à Sens, Memmius à Châlons, Sinice à Soissons, Sexte à Reims, Clément à Metz, Euchaire et Valère à Trèves. A cette mission se rattachent entre autres les prédications de saint Front à Périgueux, de saint Georges au Velay, de saint Eutrope à Orange et de saint Altin à Orléans.

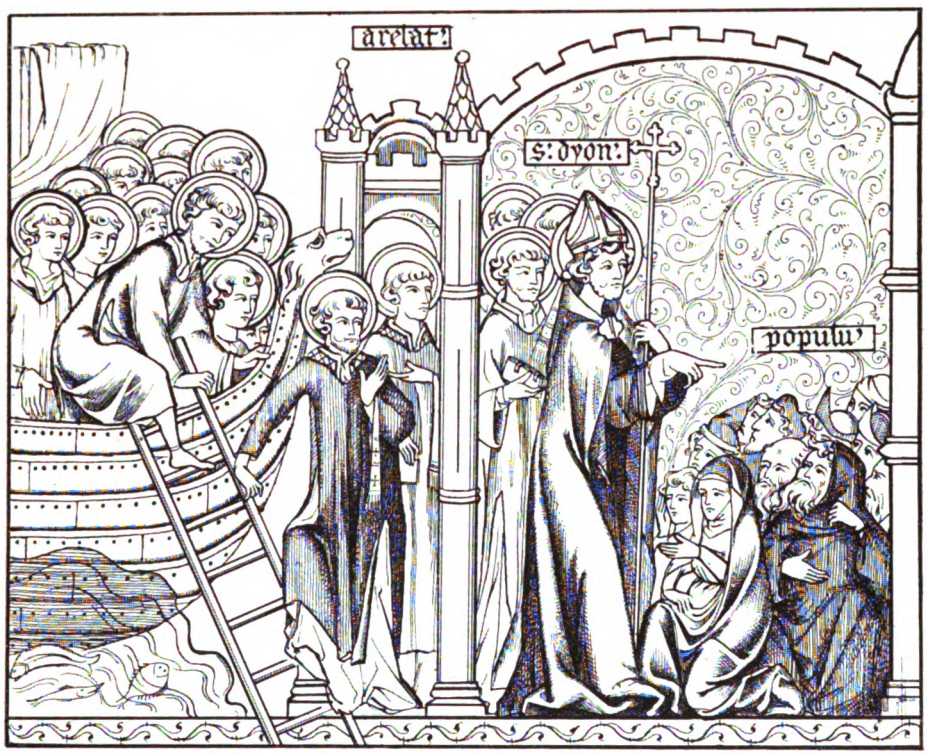
Mais hélas! que les choses étaient changées! Ces généreux apôtres étaient presque tous tombés victimes de la persécution de Néron ou de la haine sanguinaire des Druides, et Rome chrétienne, surveillée par l'œil de tigre de Domitien, n'avait pu les remplacer. C'est à peine si quelques rares athlètes, comme Julien du Mans, ou Clair de Nantes, récemment envoyés par le pape Clément, étaient venus évangéliser nos contrées les plus lointaines et les moins abordées.

En contemplant cette terre des Gaules où les premières lueurs du christianisme vont s'éteindre, notre Saint s'émeut, et Clément lui adresse ces magnanimes paroles : « Tu vois, frère bien-aimé, Denys « Macarius, combien grande est la moisson des semailles du Seigneur, « et combien petit le nombre des ouvriers! Comme tu es parfaitement « instruit de toutes les choses de la religion et très avancé dans les « voies de la piété, tu t'en iras au nom du Seigneur; tu aborderas les « contrées de l'Occident, et, comme un bon soldat du Christ, tu « combattras les combats du Seigneur ton Dieu (1). » Puis Clément donne à Denys toute l'autorité de l'apôtre et lui remet en quelque sorte les clés de Pierre : « Comme le Seigneur Jésus-Christ a remis « à mon maître le pouvoir de lier et de délier, et comme je l'ai « reçu de lui par le droit d'un saint héritage, je veux qu'en toi réside « ce pouvoir divin. Accompagné de nos prières, fortifié par la protec- « tion des saints Apôtres, envoyé par notre autorité apostolique dans « toute la Gaule pour l'évangéliser, fais l'œuvre d'un apôtre, porte en

(1) *Antique Passion*, texte latin.

Digitized by Google

« tous lieux le nom de Jésus-Christ, afin qu'aux jours de la récom-
« pense tu mérites d'entendre sortir ces paroles de la bouche du Sei-
« gneur : Courage, serviteur bon et fidèle, parce que tu as été fidèle
« dans les petites choses, je te placerai à la tête des plus grandes. Entre
« dans la joie de ton Seigneur, et ne crains pas la férocité d'une na-
« tion barbare, sachant avec certitude que celui qui travaille davan-



Arrivée de saint Denys à Arles. — Manuscrit 2090, Bibl. nat.

« tage recevra plus de récompenses. » Telles sont les paroles que l'antique historien de saint Denys met dans la bouche du grand pape; et il continue ainsi : « Clément adjoignit à Denys plusieurs ministres de la parole tels que lui, des hommes vraiment apostoliques, et il lui dit : « Comme le Seigneur a été avec nos seigneurs, maîtres et
« pères, les bienheureux Apôtres Pierre et Paul, qu'il soit avec toi en
« toutes choses, dans toutes les contrées où tu porteras tes pas. Sois
« fort et vaillant, car tu conduiras une multitude innombrable de peu-

Digitized by Google

« ples dans la vraie terre des enfants d'Israël. Et donnant à tous le « baiser de paix, il congédia ainsi cette société de véritables frères! »

Après avoir reçu la bénédiction du prince des pasteurs, Denys et ses associés se mirent en route avec cette pieuse allégresse et cette douce joie qui remplissent l'âme des saints conquérants. Nous trouvons leurs traces, d'abord près de Parme, où Lucien est emprisonné et doit bientôt sa délivrance à ses ardentes prières (1). Nous les voyons à Pavie, qu'ils font retentir des accents de la parole évangélique. Ils s'arrêtent à Turin, à Briançon, à Gap, et, par Die et Valence atteignent les bords du Rhône (2). C'est ainsi que « hâtant ensemble leur course et prêchant dans les pays qu'ils traversaient, ils abordèrent au port de l'antique cité des Arelates (3) », boulevard de la Gaule Narbonnaise et centre de commerce pour toutes les nations. Arles était encore toute pleine des souvenirs qu'y avait laissés son premier évêque, saint Trophime. Ce disciple de saint Paul y avait implanté la foi; mais ayant fait un voyage à Milet, il avait été retenu dans cette ville par de graves souffrances, et il y avait rendu le dernier soupir, avant même que nos saints missionnaires eussent quitté Rome.

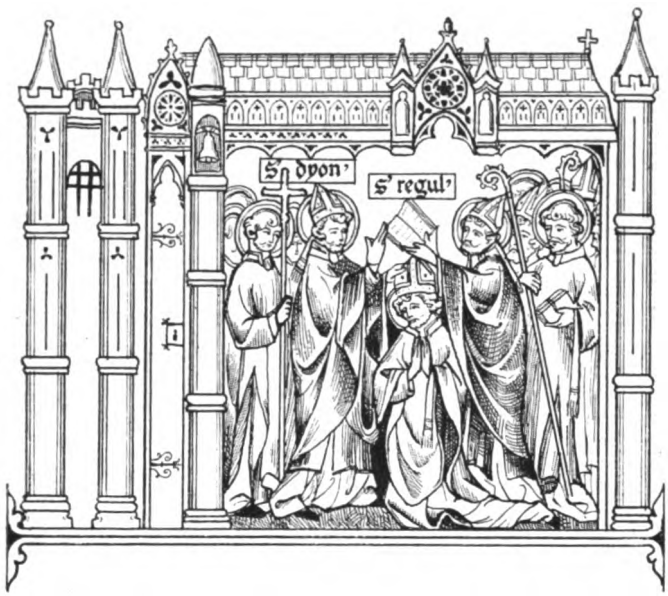
Dès son arrivée, Denys rassemble et harangue les chrétiens de la ville. Il électrise son auditoire par le charme, la force et l'abondance des paroles que l'Esprit-Saint met sur ses lèvres. « Le Seigneur accorda à ses Saints une si grande grâce, que le peuple d'Arles ne pouvait résister à leur prédication, mais que, recevant l'Évangile du Christ dans des cœurs dévots, il adorait fidèlement le Créateur de toutes choses (4). »

Ce fut surtout lorsqu'ils virent les miracles qui s'accomplissaient au nom de Jésus-Christ, les malades guéris et les démons chassés, que les idolâtres s'enrôlèrent en foule sous la bannière de la foi. Parmi ces miracles, il en est un qui fit la plus vive impression. Il y avait à Arles « un temple très vénéré », consacré au dieu Mars, dont la cité portait

(1) V. Bolland., *Actes de saint Lucien.*
(2) V. *Géographie des Gaules*, de Walckenaer.
(3) Visbius.
(4) *Seconds Actes de Régulus.*

Digitized by Google

le nom, et dans ce temple une statue à laquelle on rendait les honneurs divins. Denys convoque le peuple devant le dieu de bronze; ses lèvres prononcent le nom du Dieu vivant, et, à l'instant, la statue tombe et se brise en morceaux. Il purifie ce temple souillé par les honteux mystères d'un culte superstitieux, le consacre au vrai Dieu sous l'invocation de saint Pierre et saint Paul, et y fait placer un



Saint Denys donne à Régulus la consécration épiscopale. — Manuscrit 2090, Bibl. nat.

baptistère où les habitants vont en foule se laver de la tache originelle.

Après avoir opéré ces fruits de grâce et de salut, Denys voulut pénétrer plus avant dans les Gaules. Pendant son séjour à Arles, il s'était soigneusement informé de l'état de cette province, et avait cherché à connaître les mœurs des peuples qui l'habitaient, afin d'étendre à tous les bienfaits de sa sollicitude apostolique. Or nulle ville n'était plus favorable à cette enquête qu'Arles, rendez-vous général des chrétiens comme des païens de la Gaule.

Lorsqu'il sut quels étaient les évêques encore vivants des Gaules, où leurs sièges étaient situés, quelles conquêtes ils avaient faites à la foi

Digitized by Google

et quelles terres ils avaient laissées dépourvues de la divine semence, Denys prit conseil de ses compagnons, et, après avoir recueilli leurs avis, s'agenouilla pour invoquer le Dieu des lumières et désigna à chacun les provinces qu'il devait évangéliser. Il fit asseoir sur le siège de saint Trophime le Grec Régulus, enfant spirituel de saint Jean. C'est lui qui bénira un jour la tombe de Denys et de ses deux compagnons, prendra soin de leur troupeau, et fondera en passant l'église de Senlis. Il envoya en Aquitaine Saturnin, qui dut y continuer l'œuvre de saint Martial, et avec les débris de sa tête, semés sur les marches du Capitole, enfanter à la foi la cité de Toulouse. Eutrope retourna dans la Saintonge, que Pierre l'avait chargé d'évangéliser, et où il n'avait pu rien faire encore pour le Christ. Quant à Marcellin, que plusieurs auteurs appellent aussi Eugène, il l'avait déjà envoyé « en Espagne pour manifester le Verbe à cette Église du Christ (1) ».

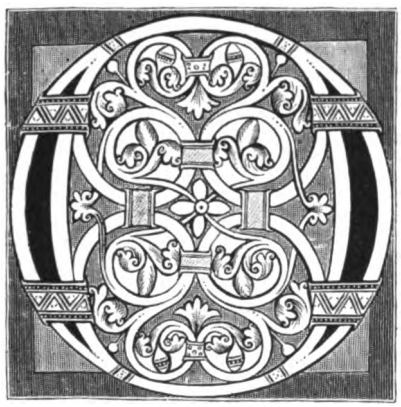
« Formé par l'exemple du bienheureux prince des Apôtres, qui s'était donné aux Romains au milieu des peines les plus atroces, muni de la protection divine, fort et véritable combattant, ne reculant pas, après avoir mérité d'être confesseur, devant la gloire parfaite du martyre, Denys se dirigea vers la région où l'erreur de la gentilité était la plus profonde (2). » Dans l'Église comme dans l'armée, il convient que les chefs choisissent le poste le plus pénible et le plus périlleux. Le commandement paraît suspect d'égoïsme ou de dureté, quand on expose les soldats aux périls et aux fatigues sans donner soi-même l'exemple du dévouement. C'est pourquoi, la province de Paris étant la plus reculée et en même temps la plus ingrate et la plus indocile, saint Denys la choisit de préférence pour y répandre la bonne parole. Prenant sa route par Châlons, Autun, Nevers, Orléans, il s'arrêta avec le reste de ses compagnons sur les rives de la Seine, en face de Lutèce des Parisiens. Mais avant d'y pénétrer avec lui, examinons quelle était la religion des peuples qu'il venait évangéliser.

(1) *Antique Passion*, texte latin. Le grec porte « aux Églises ».
(2) *Ibidem*.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

RELIGION DES GAULOIS, ET EN PARTICULIER DES PARISIENS, A L'ÉPOQUE OU ILS FURENT ÉVANGÉLISÉS PAR SAINT DENYS. — DIEUX, SACRIFICES, TEMPLES, PRÊTRES, SUPERSTITIONS (1).



On sait que les Gaëls ou Galls, en quittant les plaines natales de la haute Asie, avaient emporté avec eux les traditions du monothéisme primitif; mais si leurs descendants conservèrent assez longtemps la forme extérieure de la religion primordiale, il n'en fut pas de même de la grande doctrine qui en faisait le fond. Ils n'allèrent pas jusqu'à cet anthropomorphisme brillant et sensuel auquel le génie artistique des Hellènes se laissait si facilement entraîner; mais, passant leur vie au milieu des forêts, leurs prêtres s'arrêtèrent au culte de la nature et des éléments : ils imaginèrent de nouvelles divinités présidant à la conservation des différentes parties de l'univers, et finirent par aboutir à une déification générale de la création.

Quelles étaient les croyances de nos pères à l'époque où saint

(1) V. *Mémoires* et *Bulletin de la Société des Antiquaires de France; Bulletin monumental; Revue des sociétés savantes; Mémoires lus à la Sorbonne, Archéologie; Jahrbücher des Vereins der Alterthumsfreunden im Rheinlande; Revue celtique.*

Digitized by Google

Denys vint leur prêcher l'Évangile? Aucun monument ne nous étant parvenu sur l'ensemble de la religion gauloise, on en est réduit, pour l'apprécier, à quelques renseignements isolés et très peu nombreux, que les anciens nous ont transmis disséminés çà et là dans leurs ouvrages. Encore faut-il se tenir en garde contre le peu d'accord qui existe entre eux sur la même question ; les uns étaient peu ou mal informés, ne parlant souvent que par ouï-dire ; les autres, outre cette connaissance imparfaite ou erronée des idées religieuses ou de la civilisation des Gaulois, ont pour la plupart sciemment altéré la vérité,



L'Idolâtrie. — Sculpture de la cathédrale de Bayeux. XII^e siècle.

les Latins surtout. César, qui se présente en première ligne parmi ces derniers, a été suivi avec une confiance aveugle par la plupart des écrivains postérieurs et des auteurs modernes. On ne peut accepter ces différents témoignages sans examen et sans contrôle. Il faut d'abord les confronter entre eux et demander ensuite, pour les interpréter, le secours de l'épigraphie et de la linguistique, qui, toutes deux, offrent une puissante autorité. C'est ainsi que nous allons chercher à travers les obscurités des âges les dieux de nos ancêtres, et étudier leurs sacrifices, leur culte, leur sacerdoce et leurs superstitions (1).

1. *Dieux.* — Les divinités gauloises peuvent se partager en deux classes : les grands dieux ou dieux communs à la Gaule entière ou du

(1) Les disciples de Condorcet et de Benjamin Constant prétendent qu'il y aurait eu deux religions distinctes dans les Gaules : le druidisme pour les savants, et pour le vulgaire une sorte de fétichisme ; mais on ne trouve ni dans les historiens anciens ni dans les traditions gauloises aucun indice de cette prétendue distinction.

Digitized by Google

moins à toute une région, et les dieux topiques, c'est-à-dire les dieux particuliers à une localité, ou les lieux mêmes, villes, rivières, montagnes, fontaines personnifiées et déifiées. Cette division elle-même n'est pas absolue : un grand dieu peut devenir un dieu topique par la célébrité d'un de ses sanctuaires.

Les anciens auteurs mentionnent, parmi les grands dieux gaulois, Camul, le Mars gaulois, le génie de la guerre (1); Tarann, le tonnerre



Apollon en bronze trouvé dans les environs de Paris.

personnifié, l'esprit qui règne dans les airs; Belen (2), le guerrier aux cheveux d'or, le brillant Heal, aux rayons de flamme, qui réchauffe le cœur des braves, qui fait croître le blé, la vigne et les plantes salutaires au corps de l'homme; Belisana, l'astre des nuits; Mercure, particulièrement honoré par les Parisiens, très adonnés au commerce.

Nos ancêtres reconnaissaient trois sortes de Mercure, et ils les dis-

(1) Près de l'ancienne muraille de Lutèce, découverte en 1829, on trouva cinq pierres couvertes de sculptures et séparées les unes des autres. Trois de ces fragments réunis forment un autel dont la partie inférieure manque. Des divinités païennes y ont été sculptées. L'une de ces figures porte une armure complète; une hampe de lance et un bouclier étant à ses côtés, elle peut représenter Mars.

(2) Ce dieu figure dans plusieurs inscriptions : Orell, 1697, 1960, et Ausone, Profess. IV. — Siméoni nous a conservé la figure d'une tête de Bélénus, qui subsiste encore dans l'enceinte du château de Polignac (Haute-Loire).

Digitized by Google

tinguaient par le nom qu'ils leur donnaient et par la manière de les représenter. Ce n'étaient pas trois dieux distincts, mais un seul Mercure qu'ils adoraient sous des formes différentes et en lui donnant divers attributs trop incompatibles pour être honorés ensemble.

Le premier des Mercures gaulois était Mercure marchand; il était figuré tenant une bourse de la main droite et, de la gauche, un grossier caducée. Il avait sur la tête un bonnet bizarre, d'où sortaient deux oreilles droites à la place d'ailerons; quelquefois on mettait un coq à ses pieds pour marquer la vigilance et l'habitude de se lever matin, qualités nécessaires aux négociants. Bien que les Gaulois n'eussent reçu leur Mercure ni des Grecs ni des Romains, il est aisé de voir qu'ils s'en faisaient les mêmes idées. Ainsi, Mercure marchand ne différait pas de Mercure négociant, placé au marché, devant les portes des Grecs et des Romains. Comme dieu du négoce, Mercure avait dans les Gaules un nom particulier qui exprimait son office, et qui s'est conservé encore dans la Basse-Bretagne, c'était Mercher, homme de négoce.

On donnait au second Mercure le nom d'Ogmius. Il était honoré sous ce nom comme le dieu ou le symbole de l'éloquence, l'inventeur des arts, le guide des voyageurs et le dieu présidant aux chemins. C'est peut-être en partie pour symboliser ces deux dernières qualités qu'on lui donnait la massue d'Hercule et la peau de lion; nos pères croyaient que c'était ce Mercure et non Hercule qui avait purgé les chemins des monstres et des brigands. Tous les peuples, d'ailleurs, le considéraient comme le guide et le protecteur des voyageurs, et croyaient encourir sa colère et son indignation, en refusant de mettre dans le droit chemin les voyageurs qui s'égaraient.

Le troisième Mercure était Mercure infernal ou Teutatès : il conduisait aux enfers les âmes des morts. Il semble que les Gaulois ne donnaient le nom de Teutatès à Mercure que quand il était pris pour leur père; César l'appelle *Dis Pater* (1).

Le culte de Mercure se répandit dans toutes les Gaules, et y acquit

(1) *Commentaires* V, 16.

Digitized by Google

une grande importance, surtout à Paris (1). Les inscriptions votives à ce dieu et ses statuettes sont très nombreuses. Ses sanctuaires étaient plus particulièrement dressés sur les hauts lieux; c'est ainsi qu'il avait des temples au sommet du Puy-de-Dôme, au sommet du Donon et à Montmartre. Le site de Montmartre au milieu d'une vaste plaine, en vue du fleuve et des collines qui en dessinent le cours, se prêtait de la manière la plus heureuse à recevoir des temples. Les anciens historiens nous disent que, sur cette butte, les païens avaient dédié un édifice à Mercure. Dans le cours du dix-huitième siècle, on recueillit à Montmartre une tête de Mercure en marbre provenant peut-être de ce sanc-



Mercure avec plusieurs de ses attributs.

tuaire. Suivant l'expression d'Hilduin, dans ses Aréopagitiques, « la région tout entière des Parisiens était vouée misérablement au culte de ce Dieu par une servitude diabolique », quand saint Denys vint leur annoncer que le règne du Christ était arrivé.

On a remarqué qu'un grand nombre de noms de lieux nous ont conservé le souvenir du culte de Mercure : Montmercure, Mercœur, Mercary, Mercaire, Mercoiset, Mercuer, Mercuez, Mercurette, Mercurey, Mercurie, Mercurot, Mercury. La célébrité du Mercure du Puy-de-Dôme, Mercurius Dumias ou Arvernus, s'étendait sur toute la Gaule. Mercure ne figure pas toujours seul, il est souvent accompagné d'une autre divinité féminine qui ne paraît qu'avec lui, comme sa parèdre; c'est Rosmuta. Quelquefois le nom de Mercure est aussi accompagné d'épithètes indigènes plus ou moins obscures.

(1) Une figurine antique de Mercure, d'un joli travail, trouvée dans la Seine en 1849, porte le nº 1992 au catalogue du musée de Cluny.

Digitized by Google

Après l'incendie du Palais de Justice, en 1776, la reconstruction des bâtiments élevés sur la rue de la Barillerie conduisit, en 1784, à la découverte d'un cippe romain, haut de 1m, 86 et orné de quatre représentations sculptées de divinités païennes. Le dessin en est lourd, le modèle rude et heurté, les draperies manquent d'étude et de souplesse. Le premier de ces dieux est Mercure coiffé du pétase; il porte de la main droite une bourse, et de la gauche le caducée surmonté d'un coq; une chèvre est à ses pieds. Le second dieu est Apollon, à la chevelure abondante; auprès de lui est son arc, il porte le carquois. Mais à ces attributs ordinaires il en réunit d'autres qui en font une divinité hybride : il soutient de la main droite un poisson, peut-être le dauphin qui lui était consacré; il s'appuie de la main gauche sur un aviron. Au-dessus de ces dieux, apparaît une divinité principale. C'est Ésus, trouvé, il y a près de deux siècles, au milieu des substructions de la cathédrale de Paris (1). Voilà le vrai dieu de nos pères. Dans l'ancien grec que Cadmus apporta de Phénicie en Grèce et qui eut longtemps cours en Gaule, Ésus signifie Dieu. C'est le nom que lui donne Pline. Pline, dans la description qu'il fait de la cérémonie en usage chez les Gaulois, lorsqu'ils cueillaient le gui du chêne, est si exact qu'il semble non seulement connaître à fond le cérémonial des Gaules, mais encore parler la langue gauloise. « Les Druides, dit-il, croient que le gui croissant sur le chêne indique le choix particulier que Dieu a fait de cet arbre (2). » Et après avoir raconté quel jour, avec quels sacrifices, par qui, de quelle manière et avec quel instrument le gui de chêne était coupé, il ajoute : « On égorge les victimes, on prie Dieu d'attacher au gui un bonheur qui suive ceux qui le posséderont. » Il est manifeste que cette divinité, appelée par Pline du nom indéfini de Dieu, est Ésus, car Ésus et Dieu sont deux termes convertibles l'un en l'autre. On sait d'ailleurs que le chêne lui était consacré. C'est lui, dit Lucain, dont l'invisible présence remplit d'une horreur secrète les profon-

(1) En 1711, on découvrit à Notre-Dame un autel formé de deux assises de pierres superposées et portant ensemble 1m,30. Sur l'une des faces on voit Ésus armé d'une hache et frappant un arbre.

(2) *Hist. Nat.*, lib. XVI, p. 144.

Digitized by Google

deurs des bois sacrés; c'est ce puissant inconnu, ce ***seigneur de la forêt,*** que le prêtre tremble de rencontrer sous la voûte des chênes (1), il est celui que craignent ces Gaulois qui ne craignent aucune créature.

Ésus le Terrible (2) s'appelle, dans les Triades, *Diana* ou « l'inconnu », et *Crom,* qui signifie « courbe », la courbe qui n'a ni commencement



Autel votif des Nautes Parisiens, élevé dans l'île de Lutèce pendant le règne de Tibère.

ni fin, le cercle, d'où *cromlech.* Le cercle de pierre, image du cercle de l'infini, est son emblème.

C'est Ésus que les polythéistes assimilent à Jupiter comme à ce qu'ils connaissent de plus grand, mais qui est bien plus que Jupiter, car il n'a point de père et n'est point soumis à la fatalité; c'est dans les rites de ses prêtres que nous pouvons entrevoir son caractère et le

(1) *Pharsale,* liv. III, 425.

(2) La traduction du mot breton *Euzuz* est « qui inspire la terreur »

Digitized by Google

sens du mystère grossièrement figuré dans des jours de décadence sur l'autel de Paris. Cet arbre, ce feuillage coupé par ce Dieu, indiquent évidemment le rite capital de son culte.

Pour se former une juste idée d'Ésus, il faut le considérer comme la base de toute la religion dans les Gaules et comme le centre vers lequel elle convergeait. Les Gaulois s'étaient fait une loi de n'offrir de sacrifices aux autres divinités que sous un chêne, pour attester que leur culte tout entier s'adressait à Ésus, c'est-à-dire à Dieu qui seul est le principe, la fin et l'objet de tout acte de religion. Mais il ne faut pas en conclure, comme l'a fait Henri Martin, que les autres divinités n'ont été que des anges ou des génies, et que la doctrine de l'unité de Dieu a prédominé parmi les Gaulois. César et toute l'antiquité, Strabon, Pomponius Méla, Diodore de Sicile, Pline, Lucien, tous ceux qui, parmi les anciens, ont parlé de leur religion s'accordent à y reconnaître plusieurs divinités.

Tels étaient les principaux dieux honorés par nos pères avant la conquête romaine. L'introduction de nouvelles divinités dans le panthéon gaulois y jeta la plus grande confusion. Non seulement des noms romains furent donnés aux dieux nationaux, mais des divinités vraiment romaines prirent place à côté des dieux indigènes. L'exemple le plus frappant en est fourni par l'autel que les mariniers de Paris élevèrent sous le règne de Tibère, et qu'on découvrit en 1711, en faisant des fouilles sous le chœur de Notre-Dame. Au-dessus des bas-reliefs assez frustes, on y voit Volcanus, Jovis, Ésus, Tarvos Trigaranus, Castor, Cernunnos, c'est-à-dire un mélange de dieux indigènes et de dieux étrangers. La traduction de Tarvos Trigaranus est rendue aisée par le bas-relief qui est au-dessous et qui représente un taureau sur le dos duquel perchent trois oiseaux; c'est le taureau aux trois grues, mais ce nom ne porte pas avec lui l'explication du mythe qu'il exprime. Dès ce moment, on rencontre en Gaule tous les dieux de Rome, Hercule, Neptune, Diane, Vulcain, les dieux Lares, et un peu plus tard les dieux orientaux Mithra, Sérapis, Isis, Cybèle, le Soleil et la Lune. La déesse Épona, dont le nom est formé du mot gaulois *épos*, « cheval », figure dans un grand nombre de monuments et généralement sous la forme

Digitized by Google

d'une femme assise sur une jument de vigoureuse allure. Les Gaulois étaient de grands éleveurs de chevaux; Épona présidait à cette industrie et sans doute à l'équitation en général.

Les Gaulois avaient un grand nombre de divinités topiques. Les déesses mères, *matres*, ou *matræ*, ou *matronæ*, semblent avoir été les « Bonnes Dames » ou les « Dames blanches » de l'endroit, et sont vraisemblablement le prototype de nos fées.

Les forêts étaient adorées. Lucain, au troisième livre de la *Pharsale*, décrit ainsi le culte des arbres et des bois : « Hors de l'enceinte de Marseille, dit le poète, il y avait un bois sacré, sur lequel on n'avait jamais osé porter la cognée depuis la naissance du monde. Des arbres touffus couronnaient la terre où ils étaient plantés; ils formaient des berceaux impénétrables aux rayons du soleil, et sous lesquels régnaient une fraîcheur et une obscurité perpétuelles. Les Pans, les Sylvains et les Nymphes champêtres ignoraient ces lieux destinés à des mystères tout barbares. On n'y voyait de tous côtés que des autels où l'on égorgeait des victimes humaines, dont le sang inondait, en les rougissant, les arbres d'alentour. S'il faut en croire l'antiquité la plus reculée, nul oiseau ne s'y est jamais perché sur un arbre, nul animal n'est jamais entré dans le bois, nul vent n'y a jamais fait sentir son souffle, et jamais la foudre n'y est tombée. Les chênes, que n'agite pas le moindre zéphyr, portent dans tous les cœurs une sainte horreur, qu'augmente encore l'eau noire qui serpente et coule dans divers canaux. Les figures du dieu du bois sont sans art et consistent en troncs bruts et informes, coupés sur pied; la mousse jaunâtre qui les recouvre inspire l'étonnement et la tristesse. C'est le génie des Gaulois de n'être ainsi pénétrés de respect que pour des dieux représentés sous des figures tout à fait éloignées du goût des autres nations; aussi leur vénération et leur crainte redoublent à proportion de leur ignorance des dieux qu'ils adoptent. La tradition porte que ce bois s'émeut et tremble fréquemment. Alors on entend des voix mugissantes sortir des cavernes; les ifs abattus ou coupés se redressent, reverdissent et repoussent; le bois est tout en feu sans se consumer, et autour des chênes s'enlacent de monstrueux dragons. Les Gaulois, par motif de respect, n'oseraient habiter ce bois, ils

Digitized by Google

l'abandonnent tout entier aux dieux; seulement, à midi et à minuit, un prêtre y va tout tremblant célébrer ses redoutables mystères, et craint de rencontrer le dieu auquel le bois est consacré. »

Les Gaulois divinisaient aussi les lacs et les marais. Ils leur donnaient à tous le nom d'un dieu, et il n'en fallait pas davantage pour leur rendre les honneurs divins. Plusieurs centaines d'années avant Jésus-Christ, il y avait déjà à Toulouse un lac célèbre consacré à Apollon,



Volcanus. — Fragment de l'autel des Nautes.

dans lequel les Tectosages jetaient en offrande de l'or et de l'argent en lingots, en monnaie ou façonnés.

Dans les Gaules voisines de l'Océan, on vénérait encore un lac qui avait nom *Deux Corbeaux*, parce que deux corbeaux à l'aile blanchâtre y faisaient leur séjour. Quand on était en désaccord sur quelque point litigieux, les parties se rendaient au lac et mettaient, chacune à part, certain gâteau sur une même planche; si les corbeaux mangeaient les gâteaux des uns et éparpillaient ceux des autres, ces derniers gagnaient leur procès.

Les mêmes honneurs étaient rendus aux fleuves et aux rivières; on leur offrait des sacrifices en jetant des vêtements dans les eaux courantes,

Digitized by Google

et les chevaux pris sur l'ennemi dans des gouffres. Les Parisiens, en particulier, adoraient les déesses de la Seine, les déesses de la Marne.

Il n'est pas jusqu'aux fontaines qui n'aient été déifiées par nos ancêtres : Ausone cite une fontaine qui était au milieu de Bordeaux et qu'on appelait *Divona*, c'est-à-dire fontaine divine.

La littérature et l'épigraphie révèlent beaucoup d'autres noms de divinités locales; le fait de leur immixtion dans la théogonie druidique



Jovis. — Fragment de l'autel des Nautes.

est facile à constater. Ceux d'entre les Druides qui, par peur ou par calcul intéressé, acceptèrent les innovations accomplies sous Auguste, trouvèrent dans le dogme des génies un prétexte spécieux pour suivre les exemples donnés par les conquérants du pays : ils créaient de nouvelles divinités, soit par la déification de quelques-uns des génies principaux déjà connus, soit par l'apothéose de certaines villes. Ainsi sont nés les génies du mont des Alpes, des montagnes des Vosges, d'un vent d'ouest très violent et tourbillonnant qui règne dans le Midi sous le nom de mistral; puis on divinisa les villes chefs-lieux des Éduens, des Helviens, etc... Les premiers devinrent les dieux Pennin, Vogèse; les autres, les déesses Bibracte, Aventia et Nemausa. Leurs noms furent gravés en

Digitized by Google

lettres d'or sur les autels, et leurs images figurent dans les temples avec les anciennes divinités gauloises et celles de la mythologie romaine.

2. *Sacrifices.* — Lucain dit formellement que les Gaulois sacrifiaient à Ésus et à Teutatès des victimes humaines (1). Lactance (2) et Minutius Félix confirment cette assertion, et César s'exprime ainsi : « La nation des Gaulois est tout entière adonnée aux pratiques de dévotion; ainsi ceux qui sont atteints de maladies graves, qui se trouvent exposés à des dangers ou risquent leur vie dans les batailles, ou bien im-



Ésus. — Fragment de l'autel des Nautes.

molent des hommes comme victimes ou font vœu d'en immoler, et les Druides leur servent de ministres dans ces sacrifices. Ils pensent, en effet, qu'on ne peut apaiser la volonté des dieux immortels qu'en offrant la vie d'un homme pour celle d'un autre, et ils ont établi des sacrifices publics de ce genre. Il y en a qui ont des mannequins d'une grandeur extraordinaire. Les membres en sont tressés d'osier et on les remplit d'hommes vivants; on y met le feu et les victimes sont étouffées dans

(1) ..... Immitis placatur sanguine diro
Teutates horrensque feris altaribus Hesus
Et Taranise
LUCAIN, *Phars.*, I, v. 445.

(2) Galli Esum atque Teutatem humano cruore placabant. (LACTANCE, *Inst.*, I.)

Digitized by Google

la flamme. Le supplice de ceux qui ont été convaincus de vol, de brigandage ou de quelque autre crime passe pour être plus agréable aux dieux immortels; mais, quand ils font défaut, ce supplice tombe sur des innocents (1). »

Quand la mort frappait un guerrier ou l'un des principaux chefs, on observait un usage qui n'était pas moins barbare. On égorgeait sur son tombeau, ou l'on précipitait dans les flammes qui dévoraient ses



Tarvos Trigaranus. — Fragment de l'autel des Nautes.

restes, son cheval de bataille, sa femme, ses esclaves. Dans les sacrifices, la contrainte n'était pas toujours nécessaire : les victimes s'offraient souvent d'elles-mêmes à la mort.

Nos pères offraient aussi en sacrifice des animaux. Sur un marbre placé à la porte de l'église de Beaujeu se trouve représenté un de ces sacrifices. On y voit trois Gaulois que leur type et leurs vêtements font reconnaître tout d'abord. Le sacrificateur marche le premier portant un panier de la main gauche et sur ses épaules la victime immolée; un second victimaire suit, nu comme le premier; il tient un pot (*olla*) de la main gauche. Le prêtre se trouve entre les deux ministres, il va nu-

(1) *Comment.*, VI, 16.

Digitized by Google

pieds, et a sa tunique retroussée jusqu'aux genoux. Je ne sais si le panier qu'il porte remplaçait, chez les Gaulois, l'acerra des Romains; il est plus vraisemblable que ce panier contenait les couteaux sacrés ou les gâteaux offerts aux dieux. Ce sacrifice était celui que les Romains appelaient *ambarvalia*, et qui était en usage dans les campagnes pour *expier* les champs; la victime était une laie pleine qu'on promenait plusieurs fois autour des terres à expier. Les Gaulois paraissent avoir eu une cérémonie de ce genre, car Sulpice Sévère assure



Castor. — Fragment de l'autel des Nautes.

qu'ils promenaient par les champs leurs idoles couvertes de grands voiles blancs.

Avant la conquête, nos ancêtres ne se servaient pour leurs sacrifices que de flèches et de coutelas; c'est à des temps postérieurs qu'il faut rapporter l'usage des instruments que nous allons décrire, et qui ont été trouvés, vers le commencement du dix-huitième siècle, à deux lieues de Langres. C'est d'abord un autel assez semblable à un petit trépied. Il est porté sur trois colonnes unies, dont le bas a la forme d'une patte de lion, et le haut celle d'une tête de serpent; le milieu représente un poisson qui étend ses nageoires. Le bassin est rond et n'a qu'un petit foyer; ce qui ferait croire qu'il ne servait qu'à de petits sacrifices, si toutefois il a jamais été destiné à cet usage, car ces sortes de trépieds étaient souvent façonnés sur le modèle de ceux qu'on offrait en pré-

Digitized by Google

sent au temple de Delphes pour honorer Apollon. Ils servaient de table, et on les plaçait près de l'autel. Il y a ensuite trois petites cuillers d'argent, qui, dans leur partie concave, diffèrent l'une de l'autre par la forme, et dont les manches absolument semblables se terminent en pointe. Ces cuillers servaient à prendre dans un petit coffret nommé acerra l'encens et les parfums qu'on brûlait dans les sacrifices. Outre ces instruments, il y avait encore : le sécipasta, sorte de couteau propre à égorger les victimes et à leur tirer le sang par la jugulaire;



Cernunnos. — Fragment de l'autel des Nautes.

différents vaisseaux, et d'abord les préféricules à anse contenant le vin et les autres liqueurs qu'on versait sur l'autel ou sur les victimes avec la patère; le chaudron, qui, selon quelques-uns, recevait les entrailles des victimes, et qui, d'après dom Bernard de Montfaucon, serait le vase appelé par les anciens *aquiminarium* ou *amula,* et renfermait l'eau lustrale dont on aspergeait ceux qui devaient participer aux mystères; les patères, qu'on employait pour recevoir le sang des victimes et le verser sur l'autel, pour répandre du vin sur la tête des animaux qu'on allait immoler, et pour faire les libations en usage, chez les païens, dans tous les sacrifices. Enfin, et ces pièces ne sont point les moins curieuses, des instruments tranchants arrondis en quart de cercle, tout d'une pièce, avec manches à côtés plats, semblent par leur forme avoir servi à suspendre les victimes.

Digitized by Google

3. *Statues, temples, autels.* — A l'origine, les dieux gaulois n'étaient pas figurés, et le plus grand de tous, Ésus, ne le fut dans la suite que par un ou plusieurs chênes. Si, au temps de Tibère, les commerçants parisiens lui donnèrent une figure humaine, il paraît, d'après Pline, Lucain et Lactance, que leur exemple n'a jamais été fort suivi. Il n'en fut pas ainsi pour les autres divinités; on leur éleva des statues, avant même la venue de César, qui parle d'un grand nombre de simulacres de Mercure auxquels les Gaulois étaient fort attachés. L'usage des statues se répandit rapidement parmi nos ancêtres. Ils en érigèrent dans les lieux qu'ils voulaient consacrer; l'emplacement qu'elles occupaient servait de temple, et leur piédestal d'autel. C'est ainsi que furent honorés quelquefois Diane, Mercure et d'autres divinités. Souvent la statue était portée non sur un simple piédestal, mais sur une colonne d'une hauteur prodigieuse. Ailleurs, la colonne et la statue étaient mises à l'abri des injures du temps, au moyen d'un ouvrage en pierres polies faisant dôme, et dont la forme conique favorisait la superstition gauloise. Bientôt, on en vint à ériger des temples, ou pour imiter les autres nations ou pour complaire aux Romains, et on ouvrit ainsi la porte à la bigarrure et aux contrastes qu'offre le corps de la Religion.

Les Gaulois eurent deux espèces de temples, savoir : des enceintes consacrées et découvertes, et des édifices bâtis et couverts, mais en moins grand nombre que les enceintes.

Les archéologues désignent les petites enceintes sous le nom de *témènes* et les grandes sous ceux de *cromlechs*, cercles druidiques. Les premières sont octogones, les secondes affectent généralement la forme circulaire, et la plupart de ces grands cercles renferment trois autres cercles concentriques. Quelques temples de ce genre présentent cependant un carré parfait; dans tous, l'autel ou dolmen, formé d'une longue pierre posée horizontalement sur deux pierres verticales, se trouve situé au centre. Les cercles et les lignes droites sont dessinés par de grosses et énormes pierres d'inégale hauteur, ou par groupes distincts de trois ou en prisme triangulaire; on connaît plusieurs grands sanctuaires de ce genre, par exemple ceux de Carnac, d'Autun, de Rouvres entre Dreux et Chartres, et de l'île

Digitized by Google

célèbre de Mona, aujourd'hui d'Anglesey, formant un comté dépendant de la principauté de Galles.

Les temples couverts qui passaient pour les plus anciens du temps de Strabon étaient : 1° celui qu'on avait bâti dans la petite île de Sein, à l'embouchure de la Loire, desservi par les druidesses; 2° celui de Toulouse, en grande vénération parmi les peuples voisins, qui y déposaient, comme en un lieu inviolable et sacré, les plus précieux objets. Le consul Servilius Cæpio, instruit de cet usage, pilla et dévasta ce temple, cent six ans avant notre ère, en revenant d'Espagne. On en cite quelques autres comme également antérieurs à la conquête, et toujours de forme octogone; ils ont été découverts à différentes époques, à Montmorillon (Vienne), à Limoges (Haute-Vienne), à Aigurande (Indre), à Felletin (Creuse), à Cussy (Côte-d'Or), à Erquy (Côtes-du-Nord).

Les Gaulois ne faisaient dans ces temples que des sacrifices d'animaux, parce qu'ils réservaient les victimes humaines pour les égorger devant les chênes; ils y apportaient aussi des offrandes, de riches présents et y suspendaient des ex-voto pour obtenir la guérison de leurs maladies.

On ne connaît pas précisément la forme des autels dont les Gaulois se servaient, tant qu'ils conservèrent leur religion sans mélange des rites étrangers. Les plus anciens monuments que le temps ait respectés représentent des autels de pierre, tantôt carrés, tantôt rectangulaires. Ils étaient souvent ornés, surtout aux quatre faces, sur lesquelles on gravait les figures des dieux, avec leurs symboles, leurs pompes et leurs mystères. Ces autels étaient creusés par le haut, en forme de bassin, pour recevoir le sang des victimes. On trouve aussi des autels ronds et sans ornements, mais leur forme et l'époque à laquelle ils appartiennent indiquent qu'ils ont été érigés par les Gaulois suivant le goût romain.

4. *Prêtres.* — Au culte populaire présida le corps druidique, qui, après les invasions des Cimbres, établit dans les Gaules sa puissance sacerdotale; il se composait de différentes classes. Dans la première nous trouvons des bardes, poètes qui chantaient leurs vers avec accompagnement de quelque instrument. Ces bardes existaient, sans doute, en Gaule, avant l'établissement du druidisme, mais celui-ci sut les rat-

Digitized by Google

tacher à sa hiérarchie, dont ils formèrent le degré inférieur. L'antiquité nous montre les bardes gaulois célébrant les souvenirs nationaux et les hauts faits des temps passés (1). Au-dessus d'eux régnait un ordre dont le rôle est mieux connu que le nom : il comprenait les ministres des sacrifices. Comme ceux-ci mêlaient à leurs fonctions l'art de prédire l'avenir, Diodore les nomme « oracles divins », et Strabon « ovatres », prophètes. Au degré supérieur étaient les druides, possédant le secret des plus savantes doctrines du corps. Ils nous sont représentés vêtus de blanc (2), portant une couronne de chêne, retirés au fond des bois sacrés, où ils formaient des communautés analogues aux communautés pythagoriciennes (3). A l'occasion, le druide sortait de sa retraite pour se mêler au monde profane : son caractère religieux ne l'excluait point des fonctions publiques; le druide Divitiac fut vergobret chez les Éduens (4).

Le corps druidique avait à sa tête un chef électif, l'archi-druide, qui avait une pleine autorité sur les trois classes. « Lui mort, dit César, si l'un des survivants l'emporte en dignité, il lui succède; s'il y en a plusieurs égaux, ils se disputent la primauté, et c'est le suffrage des druides, quelquefois même la force des armes, qui décide. A certaine époque de l'année, dans le pays des Carnutes qui passe pour le centre de la Gaule, ils se réunissent en un lieu consacré. Là se rassemblent tous ceux qui ont des différends, et ils se soumettent aux jugements et aux décisions des druides (5). »

Quant à la doctrine, le druidisme antérieur à la conquête s'était beaucoup moins éloigné des croyances pures des patriarches noachites que les autres systèmes religieux de l'antiquité. Les graves aberrations qu'on y découvre doivent être attribuées surtout aux spéculations philosophiques et contemplatives des druides, qui chargèrent leur doctrine de rêveries astrologiques et divinatoires, reflétées ensuite par le culte.

(1) Lucain, *Phars.*, I.
(2) Pline, *Hist. Nat.*, XXIV, 62.
(3) *Ibid.*, XVI, 144.
(4) César, I, 16.
(5) *Ibid.*

Digitized by Google

De là vinrent les idées superstitieuses qui pénétrèrent profondément toutes les classes de la nation; mais le symbole de ce culte ne se traduisit pas en actes infâmes comme chez les Grecs et les Romains, et il est une grande doctrine que les Druides eurent le mérite de répandre et d'inculquer dans l'esprit des Gaulois : l'immortalité de l'âme. La Gaule y crut d'une ferme conviction, qui contrastait avec le scepticisme et les molles croyances de peuples plus avancés. Ceux-ci n'étaient pas sans



Minerve en bronze, trouvée dans la Seine, à Paris.

envier à la Gaule cette doctrine vivifiante; ils y voyaient le mobile du courage des Gaulois : pourquoi, disait-on, craindraient-ils la mort, si elle n'est pour le brave qu'un passage à une vie meilleure (1)?

César leur attribue la croyance à la métempsycose, mais ce point de doctrine ne se concilie guère avec leurs coutumes. On brûlait avec le mort les objets qui lui avaient été les plus chers; des parents, des amis s'élançaient dans les flammes pour revivre avec lui; on jetait dans le bûcher des lettres que le défunt devait lire ou remettre à d'autres morts.

(1) CÉSAR, VI, 14.

Digitized by Google

Bien plus, ils renvoyaient souvent à la vie future la décision de leurs affaires d'intérêt, et se prêtaient de l'argent qui devait être remboursé dans l'autre monde (1). Or à quoi bon ces pratiques, si l'âme du défunt, en allant habiter dans un autre corps, perdait le souvenir de la vie antérieure?

Tout le savoir de la Gaule reposait dans le corps druidique. Aussi, est-ce de lui que la jeunesse recevait l'instruction. Ce que les anciens ont dit de cette science s'étendit à tout, mais les moyens manquent pour apprécier au juste à quel degré d'avancement elle parvint. Les druides cultivèrent l'astronomie; ils faisaient profession de savoir et de connaître la forme et la grandeur non seulement de la terre, mais de l'univers entier, le cours des astres, le mouvement du ciel et la volonté des dieux (2); ils paraissent toutefois avoir mieux observé le cours de la lune que celui du soleil, car en Gaule comme en Germanie, le temps était calculé par nuits et par périodes lunaires (3).

Ces prêtres cultivèrent aussi la médecine, mais l'empirisme tint une grande place dans leur science médicale. Ils prêtaient une vertu merveilleuse au gui de chêne coupé sous certaines influences et avec des rites consacrés. « Les druides, dit Pline l'Ancien, qui sont chez les Gaulois ce que les mages sont ailleurs, n'ont rien d'aussi sacré que le gui et l'arbre qui le porte, pourvu que ce soit un chêne. Ils choisissent donc toujours un bois de chênes; aussi en ont-ils une si haute idée qu'ils ne célèbrent pas la moindre cérémonie sans se parer d'une couronne de chêne, et c'est apparemment du nom grec de cet arbre que vient celui de druides (4). Au reste, ces philosophes prétendent que tout ce qui naît sur le chêne vient des Cieux, marque évidente que

(1) Strabon, l. IV; Diodore de Sicile, l. V, 28; César, *de Bell. Gall.*, IV, xliv; VI, xiv et xix; Pomponius Méla, l. III, c. ii; Valère Maxime, l. II, c. ix; Lucain, *Pharsale*, l. I.

(2) César, VI, 14.

(3) Pline, *Hist. Nat.*, l. XVI, 95. — Belloguet, *Ethnog. gaul.*, t. II, p. 338.

(4) Pline s'est trompé en faisant dériver le mot druides du grec δρῦς, chêne : dans la langue celtique, cet arbre est appelé *deru*, et c'est de ce radical que les Gaulois ont tiré le nom de leurs druides, *hommes du chêne*. La Tour d'Auvergne, dans ses *Origines celtiques*, croit retrouver, dans le mot *derwyddyn* qu'emploient les poésies galloises, les trois

Digitized by Google

Dieu même l'a choisi. Le gui est fort difficile à trouver; quand on l'a découvert, les druides vont le chercher avec un saint respect; c'est en tout temps le sixième jour de la lune, jour qu'ils ont désigné pour être le commencement de leurs mois, de leurs années et même de leurs



Nymphe de la Seine.

siècles, qui ne sont que de trente ans. Le choix qu'ils font de ce jour vient de ce que la lune y a déjà une certaine force, bien qu'elle ne soit pas arrivée au milieu de sa croissance; enfin, ils sont tellement pré-

radicaux *derro*, chêne, *vidd*, gui, *dyn*, homme. Les druides auraient donc été les *hommes du gui de chêne*. Diodore de Sicile les appelle « saronides », du mot grec σαρωνίς, qui signifie « chêne ».

Digitized by Google

venus en faveur de ce jour, qu'ils lui donnent un nom signifiant, dans leur langue, *guérison de tous les maux*. Lorsque les druides ont préparé sous l'arbre tout l'appareil du sacrifice et du festin qui doit le suivre, ils font approcher deux taureaux blancs attachés par les cornes pour la première fois. Un prêtre revêtu d'une robe blanche monte sur l'arbre, et coupe avec une faux d'or le gui qu'on reçoit dans un sayon blanc. Cette cérémonie est suivie de sacrifices au milieu desquels les



Déesse protectrice des champs.

druides conjurent Dieu de faire que son présent (le gui) porte bonheur à ceux qui en seront honorés. Ils tiennent que le suc du gui rend féconds les animaux stériles qui en boivent, et qu'il est un remède spécifique contre toute sorte de poisons. Exemple manifeste », conclut le naturaliste sceptique, « que toute la religion des hommes se réduit fort souvent à des choses frivoles (1). » Si l'on veut avoir une image mystérieuse mais sensible de cette description, il suffit de jeter les yeux sur la pierre de Notre-Dame de Paris qui représente Ésus : ce dieu est auprès du

(1) *Hist. Nat.*, l. XVI, c. XLIV.

Digitized by Google

chêne sur lequel il a fait pousser le gui, descendu du Ciel; il le coupe lui-même, le distribue et y attache le degré de bonheur dont il veut favoriser ceux à qui il le donne.

Cette singulière cérémonie, qui était l'acte capital de la liturgie druidique, a exercé de tout temps la sagacité des interprètes. Voici comment Henri Martin a résumé les élucubrations transcendantales de Jean Reynaud à cet égard : « L'esprit mystique de la croyance des druides ne permet pas d'admettre que les vertus attribuées au gui soient unique-



Déesse de la Maternité.

ment physiques; il s'agit ici de purification spirituelle en même temps que de cures médicales. Il y a certainement un sens plus profond encore. Que veut dire cette association entre l'arbre reconnu comme l'emblème du Dieu-Force, du Créateur, de la puissance suprême (l'arbre d'Adonaï, de Zeus et d'Ésus), et cette plante vivace et toujours verte, qui ne vit pourtant point par elle-même et ne subsiste que de la sève empruntée à l'arbre où elle prend racine? Le dogme théologique n'éclate-t-il pas ici à travers le symbole transparent dont il s'enveloppe? Peut-on voir là autre chose que le mystère suprême de la création, que la créature unie au Créateur et distincte du Créateur, que l'être particulier puisant perpétuellement la vie dans le sein de l'Être universel qui le supporte? Tout ce que nous savons, et du sentiment invincible de la personnalité

Digitized by Google

humaine chez les Gaulois et de la doctrine sur laquelle s'appuyait ce sentiment, nous atteste qu'ils étaient absolument opposés aux tendances panthéistes du haut Orient. Le gui serait donc le symbole de l'immortalité communiquée à l'âme humaine... (1) »

Je ne m'oppose nullement à ce qu'on découvre de si grands mystères dans le gui du chêne, mais on ne saurait fournir la preuve que telle était en effet la pensée des anciens Gaulois; par conséquent tout esprit tant soit peu familier avec l'antiquité ne pourra s'empêcher de voir un anachronisme dans ce raffinement de métaphysique transporté au milieu des Arvernes et des Allobroges.

Une autre explication nous est fournie par un des fondateurs de la mythologie atmosphérique, c'est-à-dire de ce système qui voit partout la lutte des éléments de l'atmosphère. Pour M. Schwartz, qui a cherché à expliquer la tradition celtique rapportée par Pline, le gui est d'origine céleste, puisqu'il est apporté sur le chêne par des oiseaux, c'est donc l'éclair; la serpe d'or est l'arc-en-ciel, et le linge blanc sur lequel on reçoit le gui est la nuée (2).

Ce sont là de bien grandes théories pour un fait de mythologie botanique auquel les croyances populaires de tous les peuples offrent de nombreux parallèles. Nous pensons avec M. Gaydoz qu'une certaine vertu thérapeutique du gui, exagérée par les druides, et la rareté (3) de cette plante vivace et ligneuse sur le chêne suffirent pour en faire un objet sacré. Ce qui est merveilleux est toujours divin et fournit le sujet d'une invocation qui semble d'autant plus puissante que l'objet invoqué paraît plus en dehors des conditions ordinaires de la nature. Qu'on cueillît le gui à certain jour de la lune n'est pas une particularité qui doive non plus nous surprendre, quand nous nous rappelons

(1) Henri Martin, *Hist. de France*, 4e édit., t. I, p. 69-70.

(2) Schwartz, *Der Ursprung der Mythologie* (L'Origine), p. 176, et *Sonne, Mond und Sterne* (Soleil, lune et étoiles), p. 78.

(3) Le gui croît sur divers arbres; mais il est fort rare sur le chêne, comme Pline le remarquait déjà. Il y a quelques années, un naturaliste de Semur, M. Magdelaine, assurait qu'on ne trouve plus le gui sur le chêne et qu'on ne peut même l'y implanter par semence. Cette assertion trop absolue est contredite par les faits.

Digitized by Google

quelle influence souveraine on attribuait et on attribue encore aux phases de cet astre mystérieux (1).

Les druides faisaient aussi grand cas de la verveine. Ils prétendaient qu'en s'en frottant on obtenait tout ce que l'on désirait : elle consolait les cœurs, chassait les fièvres et guérissait toute sorte de maladies. Mais il fallait la cueillir au commencement de la canicule, avant que le soleil et la lune l'eussent éclairée de leurs rayons, et après avoir offert



Ex-voto paien.

à la terre des fèves et du miel en sacrifice d'expiation. On devait creuser la terre tout autour avec un couteau tenu de la main gauche, et la faire sécher à l'ombre, en mettant à part la tige, les feuilles et les racines. Les Druides disaient encore que, si on aspergeait la salle des repas avec un rameau de cette plante, les convives atteints par la verveine se sentaient plus enclins à la joie.

Ils avaient aussi des amulettes et des talismans. Pline parle d'un œuf formé en été avec la bave et l'écume de serpents enlacés et qu'on nommait pour cette raison *anguinum* (2). Aux sifflements des reptiles,

(1) *La Religion gauloise et le Gui de chêne*, par M. N. Gaydoz.
(2) Pline, *Hist. Nat.*, XXIX.

Digitized by Google

l'œuf s'élevait en l'air; il fallait le saisir à ce moment même et s'enfuir aussitôt après, pour échapper à la poursuite des serpents. On faisait l'essai de l'œuf en le jetant dans l'eau, où il devait surnager avec le cercle d'or dont on avait soin de l'entourer. Les druides, pour lui donner plus de prix, assuraient qu'il fallait le recevoir un certain jour de la lune, et ils ajoutaient qu'il avait alors la vertu de faire gagner les procès et de procurer un libre accès auprès des rois. Sa forme était celle d'une pomme de moyenne grosseur; des fibres et des filaments presque semblables aux pinces des polypes couvraient sa coque cartilagineuse. La cérémonie de l'œuf *anguinum* est représentée sur les monuments celtiques de la cathédrale de Paris.

Un corps de prêtres, qui réunissait le triple prestige de la religion, de la science et du mystère, ne pouvait manquer d'exercer une grande influence. Il sut la conserver, au moins en partie, même après la conquête. En vain les empereurs, Auguste, Tibère et Claude prirent des mesures pour abolir les druides. Ceux-ci subsistèrent encore plusieurs siècles après : on les voit en crédit et autorisés sous le règne d'Alexandre Sévère, d'Aurélien et de Dioclétien. Tertullien s'élève contre les Romains, parce qu'ils souffraient à Rome leurs horribles mystères (1). Eusèbe témoigne que, de son temps, on offrait dans les Gaules des hommes en sacrifice (2). Au milieu du sixième siècle, Procope nous apprend que le roi Théodebert, ayant passé en Italie à la tête d'une grande armée, et s'étant rendu maître du pont de Pavie, ses gens offrirent en sacrifice les enfants et les femmes des Goths qu'ils surprirent, et jetèrent leurs corps dans le Pô, comme prémices de la guerre. Car, ajoute l'historien latin, les Francs, tout chrétiens qu'ils sont, observent une grande partie de leurs anciennes superstitions; ils offrent des victimes humaines et font des choses exécrables pour connaître l'avenir. Enfin, il est vraisemblable que les druides existaient du temps de saint Éloi, à la fin du septième siècle. L'on peut conclure d'un long passage tiré d'un sermon de cet évêque que les erreurs du paganisme luttaient encore sur bien des points contre

(1) TERTULLIEN, *Apol.*, 6, 9.
(2) EUSÈBE.

Digitized by Google

les lumières de l'Évangile; ce qui autorise à penser que les mystères par lesquels on avait toujours honoré les dieux s'observaient aussi à cette époque. Il est même très croyable que les druides étaient seuls capables de les faire durer et de retarder ainsi les progrès du christianisme; on n'en peut douter, du moins, pour le pays char-



Druides.

train, résidence ordinaire et fort célèbre des druides, où, dans le cinquième siècle, on voyait des bourgades entières qui étaient encore païennes.

Si les habitants des villes, toujours en contact avec les vainqueurs, adoptèrent sans répugnance leurs pratiques religieuses, les bourgades où les Romains n'avaient pas fondé d'établissement se montrèrent, au contraire, réfractaires à toute innovation. Là s'était en quelque sorte réfugiée la nationalité gauloise, et cette nationalité resta debout beau-

Digitized by Google

coup plus longtemps qu'on ne l'a cru, malgré les empiétements de la conquête (1).

Ainsi, quand Denys et ses compagnons s'avancèrent à travers les Gaules, ils y trouvèrent de nouvelles superstitions ajoutées aux anciennes, l'intolérance légale de la magistrature romaine à côté des haines sauvages d'une hiérarchie détrônée et d'un peuple cruel. Ajoutons que les Romains, en introduisant dans notre pays la civilisation et les arts, inculquèrent à ses habitants non seulement leur idolâtrie, mais leurs propres vices. Certes, prêcher l'Évangile à des races, l'une asservie, l'autre exaltée par la conquête, n'était pas une entreprise facile; aussi le christianisme ne fit-il dans les Gaules, pendant les trois premiers siècles, que d'assez lents progrès.

(1) Le savant M. Le Blant a relevé dans les conciles du sixième siècle, dans les Actes des saints du sixième, du septième et du huitième siècle, des documents nombreux qui nous montrent la lutte contre le paganisme dans les contrées du centre deux cents ans après saint Martin. Le nord fut plus lent encore à recevoir ou à recouvrer la foi du Christ. Le *Liber scarapsus* attribué à saint Pirmin (753) énumère encore comme vivantes toutes les superstitions du paganisme. On sait qu'au dix-huitième siècle (LONGNON, *Congrès*, etc., p. 418) le paganisme, ou du moins une profonde ignorance, persistait encore dans les îles de la Bretagne et dans quelques paroisses des diocèses de Cornouailles et de Léon.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

PARIS AU TEMPS DE SAINT DENYS. — LES TROIS PREMIÈRES STATIONS DE SAINT DENYS. — NOTRE-DAME DES CHAMPS. — SAINT-ÉTIENNE DES GRÈS. — LA SAINTE-TRINITÉ (1). — IL ÉTABLIT DES PRÊTRES ET DES RELIGIEUX.



EUX siècles avant la venue de saint Denys, Lutèce se réduisait à l'île de la Cité; elle n'avait point de murailles, puisque ses habitants la quittaient après l'avoir incendiée à l'approche du lieutenant de César; pas de routes : Labiénus tenta vainement de franchir les marais qui la bornaient au nord. De grandes voies furent ouvertes sous la domination romaine; la plus importante venait directement du midi, et à cette voie aboutissaient les routes secondaires du sud-est et du sud-ouest. Après avoir fait traverser le fleuve et la ville à la voie principale, on l'étendit vers le nord, et on y ajouta deux routes, l'une vers l'est, l'autre à l'ouest, vers les provinces maritimes. Les communications ainsi établies,

(1) Nous suivons la tradition reproduite par les hagiographes et les historiens de Paris; elle a paru suspecte aux Baillet et aux Launoy, mais M. Albert Lenoir, en faisant entrer cette légende dans sa *Statistique monumentale*, lui a donné une consécration que l'école historique ne saurait rejeter.

Digitized by Google

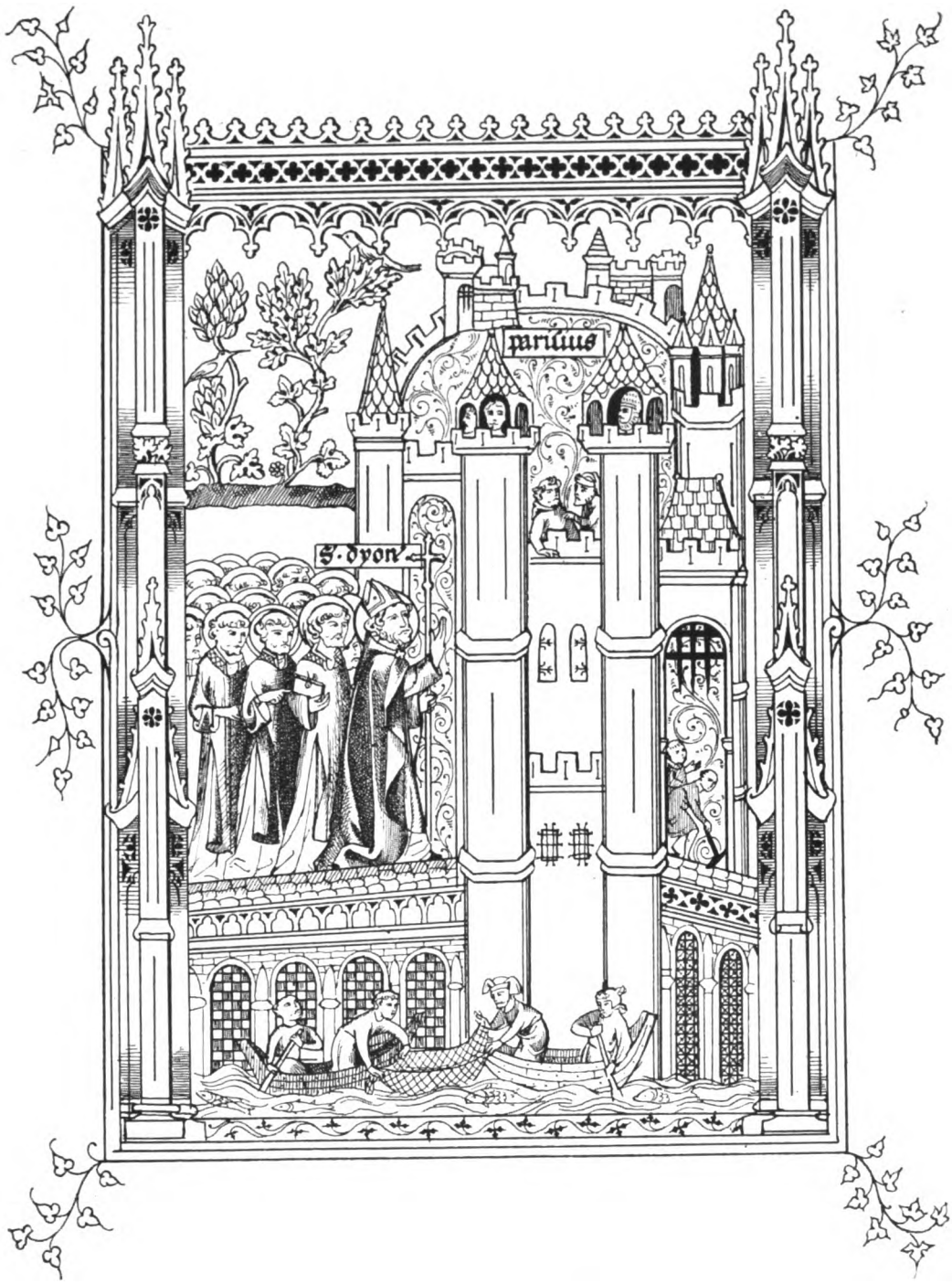
les constructions s'élevèrent à Lutèce et au dehors; des tours militaires défendirent les ponts; à l'intérieur de la Cité, des autels furent consacrés aux divinités de Rome et de la Gaule; un palais fut bâti à l'extrémité orientale de l'île; des édifices publics et de nombreuses maisons particulières en occupèrent la partie centrale. Sur la rive gauche de la Seine, se trouvaient le port des navigateurs, la résidence du chef militaire, le camp, l'amphithéâtre, le tombeau des riches citoyens, les carrières exploitées, les industries et la grande culture.

Le voyageur qui arrivait de Rome par la Provence, en passant par Orléans, suivait la grande voie romaine; mais avant d'apercevoir la cité qui surgissait de la vallée de la Seine, il lui fallait traverser une longue plaine, des champs (*campi*) dont les bords étaient couverts de nombreux tombeaux, suivant l'usage introduit par l'occupation romaine. Le sol était cultivé avec soin et couvert de vignes renommées déjà au temps du césar Julien.

Avant d'arriver au fleuve la plaine s'abaisse brusquement; là se trouvaient les carrières qui fournissaient les matériaux de la future capitale. C'est dans une de ces carrières que se réfugia saint Denys en arrivant à Lutèce. Pauvre et inconnu, il n'entra pas tout de suite dans la ville prédestinée, dont le centre était réservé aux patriciens romains, tandis que les indigents et les colons en occupaient les abords. C'est, en effet, à quelques pas du futur palais des Césars, au commencement du faubourg Saint-Jacques, que la tradition place la première station de l'évêque de Paris.

« On assure par tradition dans le couvent des Carmélites, qui ont succédé aux Bénédictins, qu'il existe sous la crypte de l'église une autre cave plus basse, reste de sépulcres romains, et peut-être fut-ce dans ces lieux souterrains que saint Denys assembla d'abord quelques fidèles. C'est lui, ou saint Martin de Tours, qui est représenté sur le trumeau de la grande porte. Dès le commencement du douzième siècle, l'octave de saint Denys était signalée en cette église par un grand luminaire. Ce fut pour son entretien que le roi Louis le Gros assigna au prieuré une rente de vingt sols à prendre sur la terre d'Auvers proche Pontoise, qui était du douaire de la reine Adélaïde, son épouse. »

Digitized by Google



Arrivée de saint Denys à Paris. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

Voilà ce que nous apprend Lebeuf au dix-huitième siècle. Avant lui Sauval avait écrit : « L'église est bâtie sur les ruines d'un temple consacré aux idoles (temple de Cérès, dit-il ailleurs), que saint Denys dédia en l'honneur de Dieu et de la Vierge. » Favin dit que Denys apporta par excellence le portrait de la Vierge tenant son fils sur ses genoux, comme elle était dépeinte dans la primitive Église, sur lequel en fut fait un autre dans une petite pierre quarrée d'un pied ou environ de côté émaillée et peinte de vives couleurs d'or et d'azur, que l'on voit encore attachée hors de l'église, au côté septentrional, auprès du petit cimetière, et encastrée dans une autre pierre plus grande où sont gravés ces vers :

Siste viator iter, Mariam reverenter honora,
Nam fuit hæc saxo primum depicta minori,
Quod medium spectas; at sculptam primitus ædes,
Et Basilica tenet tanto de nomine dicta.

« Cette image, dit Favin, fut la première peinte à Paris d'après l'original apporté par saint Denys (1). »

La basilique dont il est question est celle de Notre-Dame des Champs, occupée par les Carmélites à leur arrivée en France (2). C'était une des plus anciennes de Paris. Piganiol dit que le bâtiment de cette église, tel qu'il était de son temps, remonte au moins au roi Robert... et que la chapelle souterraine est plus ancienne encore (3).

Il n'y a dans cette tradition rien que de très vraisemblable et de très concordant avec ce que l'on sait de la piété de saint Denys pour la Mère de Dieu. Il avait assisté à la mort de la sainte Vierge et *contemplé le corps où a commencé la vie et qui a reçu Dieu.* Je ne suis donc nullement étonné qu'il ait dédié un sanctuaire à Marie et qu'il ait apporté chez nous son portrait vénérable. Nous savons d'ailleurs qu'à Rome, où il passa pour se rendre dans les Gaules, on croit de

(1) T. I, p. 451.

(2) Il n'en reste plus que la crypte. Elle fut comblée à la première Révolution pour effacer le souvenir du séjour qu'y fit saint Denys, mais depuis elle a été dégagée. On y descend par une trentaine de marches; l'autel manque, mais on en voit encore la place.

(3) *Description de la ville de Paris*, 1765, t. VI, p. 187.

Digitized by Google

temps immémorial avoir des images contemporaines de la Sainte Vierge.

Ayant fait un certain nombre de prosélytes parmi les colons attachés à la glèbe, Denys quitta sa crypte et « s'avançait intrépide (1) ». Le secours du Tout-Puissant coopérant partout avec lui (2) par ces miracles qui accompagnaient toujours la parole des Apôtres, Denys vit accourir des populations entières. Il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets; il guérissait toutes les maladies, toutes les infirmités par l'effet de la seule invocation du Verbe divin.

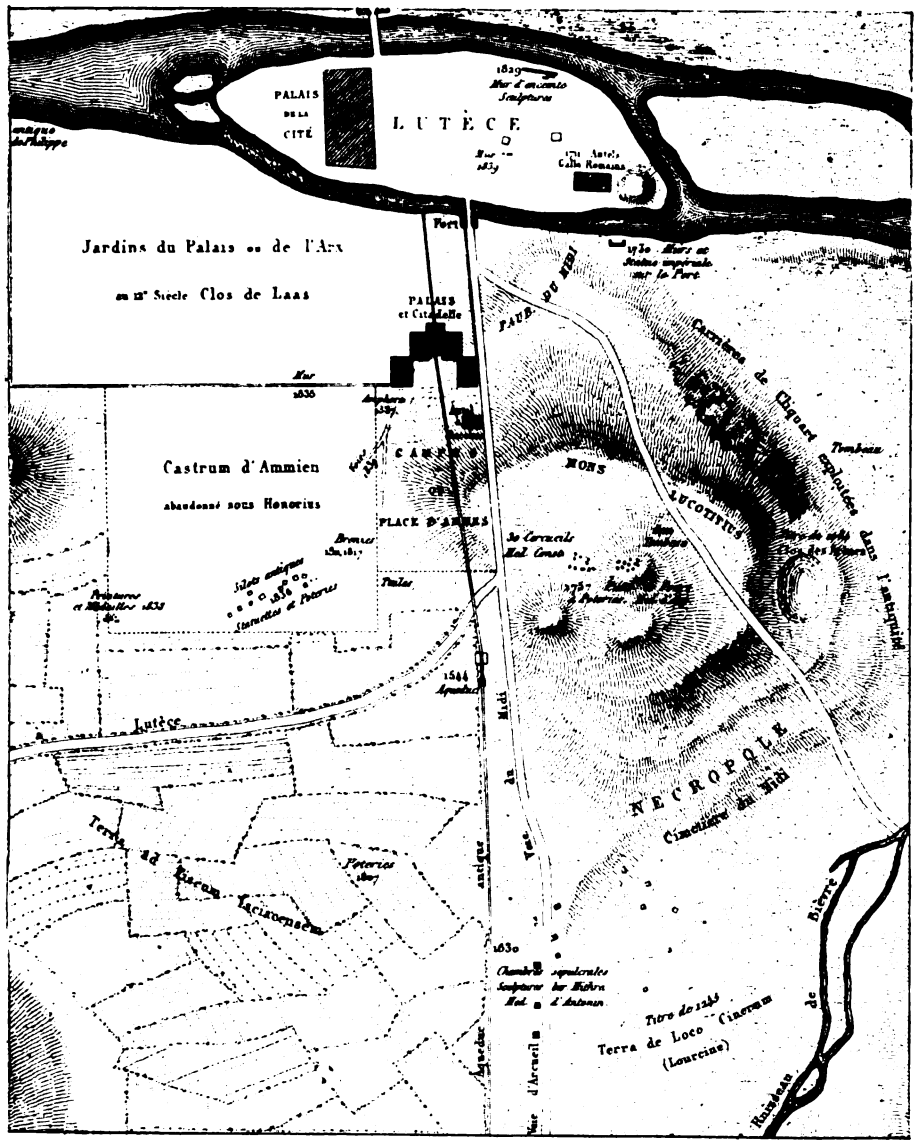
Parmi ceux qui « crurent par sa prédication au Seigneur Jésus-Christ et qui s'attachèrent fidèlement à lui (3) », était un homme des plus considérés de la cité des Parisiens (4), nommé Lisbius. Denys lui demanda un jour à acheter un terrain de sa campagne suburbaine, sur la colline du midi, près la voie romaine, pour y construire un baptistère. Lisbius voulait faire don du terrain : l'apôtre s'y refusa disant que le Christ avait payé de son sang le champ du potier, et il consacra le baptistère à saint Étienne (5), le premier martyr, dont les apôtres portaient en tous lieux les reliques pour en orner le temple et l'autel du saint sacrifice. La dévotion de saint Denys pour saint Étienne s'expliquerait encore par une communauté d'origine qui aurait fait ériger sous son vocable Saint-Étienne des Grès (6).

C'est la seconde station de saint Denys; c'est là que s'abrita la colonie grecque dont il était le président, et ce fut dans notre capitale le premier séminaire de la foi, du savoir et du martyre. Nos pères ont grandement honoré cette église; le chapitre de Paris s'inclinait devant elle comme devant sa mère vénérable : « Il existe, dit André du Chesne, historiographe de Louis XIII, une sentence portée par les doyens et chapitre de Paris, l'an 1331, en assemblée générale, après

(1) Visbius.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*
(5) Cet oratoire était situé au coin de la rue des Grès et de la grande rue Saint-Jacques, non loin de l'École de Droit.
(6) Il ne reste plus de cette église qu'un pan de mur et deux fenêtres en ogive.

Digitized by Google

les féries de saint Martin... où l'on décrète qu'en l'honneur du bien-



Lutèce au temps de saint Denys. — Dessin de M. Albert Lenoir.

heureux Étienne, premier martyr, du vocable duquel ladite église de Saint-Étienne, qui existe comme très ancienne, et où fut le premier siège épiscopal de Paris, ainsi que nous trouvons très manifestement

Digitized by Google

sur nos registres, etc... » Cette citation prouve surabondamment que c'était une immémoriale et continue tradition de l'Église de Paris, que saint Denys l'Aréopagite avait dédié là primitivement un lieu sacré, et fondé le siège du sacerdoce chrétien. Devant le portail de l'église de Saint-Étienne, on lisait sur une vieille croix de pierre : « C'est la croix de Mr Étienne des Grecs, bâtie par monsieur saint Denys, lequel y célébra la messe quand il apporta la Foy en France (1). » Telle était, à la fin du seizième siècle, la croyance du peuple de Paris. Sauval dit, en parlant de cette église, « que depuis environ cent cinquante ans elle a perdu son vrai nom parmi la populace ignorante, qui l'appelle Saint-Étienne des Grés (2), tandis qu'elle a toujours été nommée dans les anciens monuments Saint-Étienne des Grecs (3). »

Sur la voie romaine qui traversait la montagne Sainte-Geneviève, la cité et la plaine Saint-Denys, à mi-côte de la montagne, saint Denys consacra un oratoire à la Sainte Trinité; ce fut sa troisième station. Là, sur les murs et les vitres, nos pères ont lu pendant des siècles : ***Dans ce petit sanctuaire saint Denys a commencé à invoquer le nom de la Sainte Trinité.***

« L'église présente de Saint-Benoît, dit l'abbé Lebeuf, ayant succédé à celle qui était dédiée à la Sainte Trinité sous l'invocation de saint Bache, il faut commencer par rapporter ce que l'on sait de cette première église. Elle existait avant le temps des courses des Normands, au neuvième siècle. Saint Bache et saint Serge sont des martyrs de Syrie dont le culte est ancien dans les Gaules. Grégoire de Tours parle de leurs reliques. Eusèbe le Syrien, quoique placé sur l'évêché de Paris par une voie illicite, put en avoir facilement par lui-même, ou par les ecclésiastiques principaux, qui étaient tous de la Syrie. Il siégea vers l'an 590... » Le même historien dit ailleurs : « L'église de Saint-Benoît est bâtie à la

(1) *Antiquités et recherches des villes*, etc... dans Doublet, p. 600.

(2) Grés voulait dire Grecs. Molière fait dire à Martine en parlant de sa maîtresse :

> Et ne voulant savoir le gré ni le latin,
> Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

Lebeuf interprète *des Grés* par des bornes, sans preuve ni sans motif

(3) T. I, p. 278.

Digitized by Google

place où était celle de Saint-Bache, qui devait être dans ces temps anciens une petite église. Mais comme ce petit édifice avait été élevé sur un oratoire souterrain, que l'on disait de la Trinité, parce que saint Denys avait commencé secrètement à l'invoquer en ce lieu, ainsi qu'on le retenait par tradition, lorsque la nécessité de rebâtir l'église au onzième siècle eût obligé de détruire cette petite crypte, alors pour en conserver



Prédication de saint Denys à Paris. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

la mémoire dans la nouvelle église, on la bénit sous le titre de la Sainte-Trinité et sous l'invocation de saint Bache; et parce que, dans le langage vulgaire, Dieu le Père et la Sainte Trinité étaient appelés saint Diez, sire Diez, saint Benedit, ou Benedict, saint Benoiast, ou bien Benoist sire, Dieu..., de là vint la coutume de dire la Benoîte Trinité et de même l'autel de Saint-Benoît, l'office de Saint-Benoît et que les chanoines de l'hôpital voisin prirent aussi le nom de saint Benoît. »

Sauval dit sans hésitation : « Saint Denys fonda cette église au nom de la Sainte Trinité, ainsi qu'il paraît dans une des vitres de la chapelle

Digitized by Google

Saint-Nicolas vers le septentrion, où était écrit : *In hoc sacello sanctus Dionysius cœpit invocare nomen Sanctæ Trinitatis*. La même inscription se voit encore en lettres et orthographe gothiques, et a été renouvelée sur le haut de l'autel (1). »

On peut conclure de tous ces détails historiques que cette église de la Trinité existait sous les Carlovingiens, qu'elle existait sous les Mérovingiens, avec le vocable de saint Bache, et même bien auparavant, puisque ce vocable n'a pu prévaloir dans le peuple sur le nom primitif de la Trinité (2).

Il existait sur la montagne un autre sanctuaire dont la tradition attribue aussi la fondation à saint Denys, qui le dédia aux saints Apôtres Pierre et Paul. C'était une crypte, sur laquelle Clovis, inspiré par sainte Geneviève (3), fit construire plus tard une splendide basilique. « L'on tient, écrivait Dubreuil, en parlant de cet oratoire au commencement du dix-septième siècle, que la chapelle souterraine, vulgairement appelée la Cave, qui est encore sous le premier chœur de cette église (de Sainte-Geneviève), était de grande antiquité, lorsque Clovis fit élever la nouvelle église, et que dès lors elle était dite des mêmes Apôtres (4). » Il ne nomme pas saint Denys, comme fait la tradition populaire, mais il l'indique assez clairement.

Je ne parlerai pas ici des autres stations de saint Denys qui rappellent les différentes scènes de sa passion, nous en ferons mention dans le cours de notre récit; ni de l'église de Saint-Barthélemy dans la Cité, en face du Palais-de-Justice, qu'on dit, sans raison suffisante, avoir été primitivement la maison urbaine de Lisbius où saint Denys aurait logé et baptisé. Denys n'a pas dû, à une époque de persécution, séjourner dans la Cité au milieu des sectateurs des faux dieux, encore moins y fonder une église, mais seulement y venir à des temps et à des époques indéterminés et y célébrer l'office divin chez quelques

(1) *Histoire et recherches sur les antiquités de Paris*, 1724, t. Ier, p. 410.

(2) Cette vénérable église, fermée en 1813, est devenue dépôt de farine sous la Restauration, théâtre du Panthéon sous Louis-Philippe et a été démolie sous le deuxième Empire.

(3) V. notre *Histoire de sainte Geneviève;* F.-Didot.

(4) *Antiquités de Paris*, p. 201.

Digitized by Google

particuliers. Vu la rigueur des édits, il n'a pu avoir d'oratoires que sur la rive gauche, où il paraît avoir résidé de préférence; la rive droite, couverte de marais et de forêts, traversée seulement par des voies romaines, était le refuge des derniers sectateurs du druidisme. Il n'est même pas constant que ses successeurs s'y soient établis.

Denys, d'ailleurs, se préoccupait moins des murs de pierre que du temple des âmes; c'était là sa plus chère construction. En élevant et en



Baptême de Lisbius. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

consacrant de saints édifices, il multipliait les pasteurs en même temps que les troupeaux. Mais, pour que la vie divine allât de proche en proche jusqu'aux extrémités du corps sans pauvreté ni défaillance, Denys mit tous ses soins à choisir et à former ses coopérateurs. « Il discernait les figures, et élevait les hommes qui lui semblaient dignes (1). » Il établit selon l'usage les offices des clercs servant Dieu dévotement, et il accorda l'honneur du second rang à des personnes éprouvées (2). Parmi les prêtres et les diacres de cette naissante Église, l'histoire a signalé l'archiprêtre Rustique et l'archidiacre Éleuthère; « ils étaient

(1) *Antique passion*, texte grec.
(2) Visbius.

Digitized by Google

ses compagnons dans la prédication et le divin service (1). » Dignes fils d'un tel père, ils portaient sur des épaules spirituelles le fardeau de l'évêque, et, dépouillant peu à peu le poids de leur chair, ils s'élevaient si haut dans les splendeurs de l'air pur que ce vieux père se réjouissait dans les progrès de ses deux fils (2).

Cette organisation de l'Église naissante de Paris, ces oratoires consacrés au vrai Dieu, ces prêtres qui se multipliaient pour les desservir, tout atteste d'une manière certaine les progrès de la prédication de Denys chez les Parisiens. « Ceint de la foi, dit son historien, et grandement fortifié par la dévotion du peuple qui lui apparaissait dans la construction et la fréquentation révérencieuse de la basilique, il ne cessait d'insinuer aux gentils Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il avait connu d'un esprit très pur et qu'il aimait d'un cœur très ardent. A tous il proposait sa miséricorde dans le temps présent et le jugement futur; peu à peu il associait à Dieu ceux qu'il détachait du diable, et par tous les efforts de ses exhortations et les prodiges de ses signes, il venait à bout de rendre dignes du Ciel ceux qu'il arrachait au monde. » Cet apôtre, c'était le Christ prenant possession de la future capitale de la France.

(1) Visbius.

(2) Gaudebat sane pius pater in duorum profectibus filiorum, cum et digni filii patris sarcinam spiritualibus humeris levarent, et, onere carnis abjecto, ad purum valerent ætheris volare fulgorem. (*Antique passion.*)

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

SAINT DENYS VISITE LES ÉGLISES FONDÉES PAR SES COMPAGNONS ET PRÊCHE LA FOI AUX BRETONS, AUX GERMAINS ET AUX ESPAGNOLS.



ous la direction d'un tel pontife, l'Église de Paris, bien que récemment enfantée à Jésus-Christ, ne tarda pas à devenir un centre d'apostolat rappelant les Églises d'Athènes, d'Éphèse, et jusqu'à un certain point celle de Rome. Après avoir dispersé ses compagnons aux environs de Lutèce, il les soutenait de ses conseils, de ses exemples, et nous allons maintenant le voir leur rendre visite.

Beauvais est évangélisé avec succès par Lucien, dont l'héroïsme méritera bientôt la palme du martyre; la Brie, la Beauce et la Champagne retentissent de la prédication de Sanctin, qui fonde l'épiscopat à Meaux et qui bientôt ira le fonder à Verdun avec son prêtre Antonin; le prêtre Yon convertit à la foi les habitants de Montlhéry et des environs du mont de la Châtre; le prêtre Chiron attaque le druidisme dans son centre même, la campagne de Chartres; à Évreux brille le jeune Taurin, que le pape Clément avait baptisé et que Denys « a nourri avec toute la diligence spirituelle (1) »; Nicaise occupe le siège de Rouen assisté du prêtre Quirin et du diacre Subicule, et fait fleurir cette vierge,

(1) *Actes de saint Taurin.*

Digitized by Google

Pience, qui doit partager avec eux dans les champs du Vexin la couronne du martyre. Denys apparaît soudain sur le théâtre de leur apostolat. Il fait construire, dans la région suburbaine de Rouen, un monastère d'une prodigieuse grandeur et le dédie au nom des douze Apôtres, le jour des calendes de septembre, comme il était gravé sur une pierre placée dans les fondations de l'autel (1). » Arras le voit dans ses murs, où plus tard il se montrera à sainte Brigitte, et où, s'affirmant le disciple de saint Paul, il lui dira : « Je suis venu de Rome ici (2). » A Saintes, il interroge les témoins du martyre de saint Eutrope, dont la prodigieuse constance et l'éclatant triomphe comblèrent de joie tous les fidèles et particulièrement le cœur de Denys. Pour perpétuer le souvenir de cette glorieuse passion, il en écrivit les Actes, et les adressa au pape Clément, avec une lettre dans laquelle il priait le souverain Pontife de faire parvenir une copie de ces Actes à ses amis et parents d'Athènes. Ainsi s'établissait, dès les premiers temps de l'Église, la belle coutume d'écrire les Actes des martyrs les plus célèbres et de les envoyer aux frères éloignés, comme un gage d'amitié en Jésus-Christ et un aiguillon pour stimuler la foi dans les âmes. Les Actes dont nous parlons sont malheureusement perdus; il eût été intéressant pour nous de lire ce beau travail de Denys, d'entendre ce chant de joie en l'honneur d'un saint martyr.

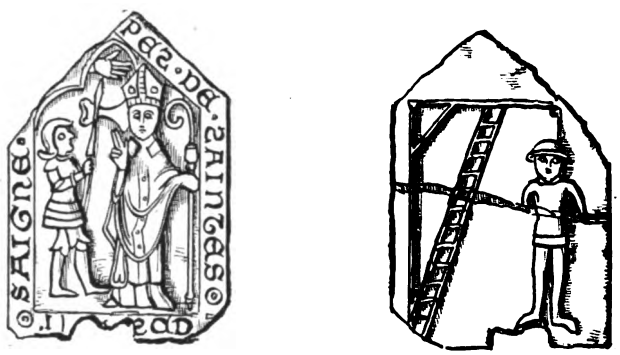
La Gaule ne suffit point au zèle de Denys, il va porter la grâce spirituelle aux peuples les plus lointains. Les Italiens ont entendu sa voix (3), et les Grands Bretons conservent fidèlement sa mémoire (4). Des monuments nous attestent son apostolat non seulement dans les deux Germanies de la Gaule, mais encore parmi les barbares d'outre-Rhin (5). Et les Espagnols écrivent : « La mémoire de saint Denys l'Aréopagite, disciple de saint Paul, est célèbre en Espagne. Choisi par le bienheureux Clément, souverain Pontife, pour évêque de toute la

(1) *Bollandistes*, 3 juin, p. 298.
(2) *Bollandistes*, 8 oct., p. 489. — L. IV, ch. xxi des *Révélations de sainte Brigitte.*
(3) A son départ de Rome.
(4) *Diplôme en faveur de l'abbaye*, dans D. Félibien.
(5) Totius Galliæ et Germaniæ terminos, dit Visbius.

Digitized by Google

Gaule, il vint jusque chez les nôtres, parcourut les villes, visita les Églises, réchauffa les chrétiens, et, retournant dans les Gaules, monta à Paris dans les Cieux, le front ceint par le martyre de la couronne de beauté (1). »

Ce qui rend cette assertion bien probable, c'est que, dans les premiers temps du christianisme, les prédicateurs de la foi dans les Gaules avaient l'habitude de porter la parole de Dieu au delà des Pyrénées, lorsqu'ils pensaient avoir éclairé suffisamment les populations gauloises qu'ils avaient d'abord évangélisées. C'est ainsi que saint Martial



Sceau représentant le martyre de saint Eutrope.

évêque de Limoges, saint Saturnin de Toulouse, saint Yon ou Yona, prêtre de Chartres, saint Mancien, évêque de Catalogne, et plusieurs autres encore, allèrent des Gaules en Espagne pour étendre davantage le royaume de Dieu.

Dans ces heureux temps, la propagation de la vérité par le zèle sacerdotal ne s'arrêtait pas aux limites des empires. Tous les chrétiens dispersés, disséminés çà et là, ne formaient qu'une province, qu'une patrie, qu'une famille, l'Église de Jésus-Christ, et il n'était pas plus difficile de passer d'une province à une province que d'une ville à une ville. Dans cette immense famille d'Italiens, de Gaulois, de Germains, d'Espagnols, de Grecs, il n'y avait qu'un lien, la fraternité en Jésus-Christ, qu'une rivalité, celle de la piété et de la vertu, pour la plus

(1) Martyrologium Hispanicum.

Digitized by Google

grande gloire de Dieu. Lorsqu'arrivaient les jours sombres de la persécution, toute cette famille de frères, semblable, dit un biographe de saint Denys (1), aux gouttes d'eau qui se resserrent et se congèlent sous le froid des hivers, s'unissait pour ainsi dire davantage afin de puiser une plus grande force dans une plus grande union.

Denys alla donc en Espagne, et prit connaissance des travaux accomplis par les missionnaires qu'il y avait envoyés et des succès qu'ils avaient obtenus. Sa présence donna comme un essor nouveau et au zèle des pasteurs et à la foi des fidèles.

On ne saurait dire tout ce qu'apporte d'autorité à la religion la parole ou même la seule présence des saints, surtout lorsqu'ils se présentent aux peuples avec le prestige de la science et de la dignité. C'est là ce qui explique les ardents désirs des fidèles pour voir et entendre les saints Apôtres, ou, après leur mort, ceux qui avaient hérité de leur pouvoir et étaient leurs vivantes images. Voilà pourquoi les évêques, successeurs des Apôtres, ne s'attachaient pas à leur siège d'une manière irrévocable, et n'hésitaient pas, selon les circonstances, à se transporter dans d'autres provinces, soit lorsqu'ils y étaient invités, soit lorsque l'esprit de Dieu les y appelait.

L'histoire ne précise pas l'époque du passage de saint Denys en Espagne, mais elle affirme positivement son départ pour cette contrée.

(1) P. Halloix, vie latine.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

LE MARTYRE. — QUATRIÈME, CINQUIÈME, SIXIÈME ET SEPTIÈME STATIONS DE SAINT DENYS : SAINT-DENYS DU PAS, SAINT-DENYS DE LA CHARTRE, MONTMARTRE, CHAMP DE CATULLE. — TEMPS ET LIEUX DU MARTYRE DE SAINT DENYS. — CE QU'IL FAUT PENSER DES CIRCONSTANCES MERVEILLEUSES QUI L'ACCOMPAGNÈRENT.

L'orgueil gaulois et l'entêtement germanique se soumettaient à l'envi, et les peuples demandaient que Denys leur imposât le joug suave du Christ. Les idoles étaient détruites par ceux-là mêmes qui les avaient fabriquées : « Arrivés au port du salut ils souriaient de leur naufrage (1). » Ce moment fut pour Denys l'heure fortifiante du triomphe qui arrive toujours dans la vie des saints; mais le Christ, pour fonder sa divine religion, ayant voulu être attaché à un gibet, les œuvres surnaturelles ne s'établissent que par la croix. C'est pourquoi Denys, qui, « ayant enduré de nombreux tourments, était déjà (même avant son entrée dans les Gaules) un parfait confesseur du Christ, s'appliquait de toute son intention à mériter d'être encore martyr par le tranchant du glaive (2). » Il fut exaucé. « Le Seigneur Jésus, dit l'historien,

(1) Visbius.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

avait décrété de laver les sueurs des combats livrés par le saint vieillard, qui travaillait depuis si longtemps à sa vigne, dans la fontaine de son propre sang, afin qu'il pût, libre du poids de la chair et plus blanc que la neige, paraître en sa présence, et, lui qui s'offrait comme un holocauste odoriférant, célébrer à jamais le sacrifice de louange (1). »

A l'exemple de Paul, Denys voulut que quelques-uns de ses disciples fussent témoins de son martyre et en recueillissent les Actes par écrit



Entrée de Sisinnius à Paris. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

pour la gloire de Dieu et l'édification des fidèles. Dans ce dessein, il appela près de lui Sanctin de Meaux et Antonin de Chartres; mais, comme leurs écrits ne sont pas entre nos mains, nous avons dû aller recueillir dans les tables mêmes des diverses Églises les détails qu'ils y avaient soigneusement consignés.

La couronne du martyre n'était pas difficile à obtenir pour Denys. « Très souvent, les prêtres des idoles avaient excité contre lui la sédition parmi les peuples. On avait vu des masses innombrables accourir avec tout l'appareil des combats pour le saisir au milieu des infidèles qu'il avait convertis au Christ. Dès qu'elles pouvaient l'apercevoir,

(1) Visbius.

Digitized by Google

une lumière de grâce céleste le rendait si radieux, que déposant leur férocité avec leurs armes, elles se prosternaient devant lui, et ceux qui n'étaient pas touchés du don de l'Esprit-Saint pour croire, éprouvaient un tel saisissement qu'ils s'enfuyaient épouvantés loin de sa présence (1). »



Arrestation de saint Denys. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

« Le parti du diable était dans le deuil (2), » mais sa fureur fut portée à son comble lorsque Denys envoya un de ses fils bien-aimés prêcher la foi à Évreux. On lit dans la vie de saint Taurin qu'après sa consécration épiscopale reçue des mains de saint Denys, il se mit en

(1) Visbius.
(2) *Ibidem.*

Digitized by Google

route pour se rendre dans cette ville, et que l'esprit de ténèbres, afin de l'empêcher d'y entrer, lui tendit plusieurs pièges. Tantôt sous la forme d'un ours monstrueux, tantôt sous l'apparence d'un lion rugissent ou d'un buffle en furie, il s'élançait sur l'évêque comme pour le dévorer et le mettre en pièces. Mais le Saint, fort de l'assistance de Dieu et de la protection de Denys son serviteur, déjoua toutes ses ruses. « Misérable, lui dit-il, toi qui as renoncé à la ressemblance divine pour prendre celle des bêtes, qu'espères-tu encore? » Et le malin esprit répondit par un ricanement infernal : « Quelle joie peut être la mienne quand tu viens ici avec ton Dieu pour ruiner mon empire? Mais je te promets que celui qui t'a envoyé ici mourra bientôt, et je n'aurai plus que toi à combattre (1). »

Une dénonciation des « agents du parti du diable » est portée, en effet, à l'empereur. On le presse de pourvoir au salut de ses dieux dont un magicien efface jusqu'à la mémoire chez les peuples, et l'on obtient de lui l'ordre de faire périr les chrétiens. Fescennius Sisinnius, son préfet, arrive dans les Gaules avec une cohorte qui sème l'épouvante, pour saisir l'auteur de cette révolution religieuse. On le trouve à Lutèce prêchant à haute voix et en toute liberté entre Rustique et Éleuthère. Le Saint est pris, conspué, lié cruellement avec son prêtre et son diacre, et traîné au tribunal romain.

« Es-tu cet infâme vieillard qu'on nomme Denys l'Ionien et qu'on surnomme Macarius, qui anéantit le culte de nos dieux, et méprise les décrets du Prince invincible? » demanda Sisinnius.

« Je suis vieillard de corps, répond Denys, mais je demeure toujours jeune par la ferveur de la dévotion et de la foi, et par la confession salutaire de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, et je ne cesse de nourrir du lait raisonnable et sans fraude les nouveaux rejetons engendrés par le ministère de ma prédication et que lui enfanta la fontaine du sacré baptême. Et quant au Prince vraiment invincible, c'est dans des œuvres innocentes et dans un cœur pur que je conserve ses décrets. »

— De qui êtes-vous les clients? » reprend le juge.

(1) *Vie de saint Taurin.*

Digitized by Google

Inspirés par l'Esprit-Saint qui s'empare à la fois de l'évêque, du prêtre et du diacre, tous les trois font d'une seule voix et avec les mêmes syllabes une magnifique profession de foi de la Trinité, de l'Incarnation, de la Résurrection et du Jugement. « Eh bien, dit alors le préfet, j'argumenterai contre vous virilement, non pas avec des paroles, mais avec des supplices (1). »



Saint Denys au tribunal de Sisinnius. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

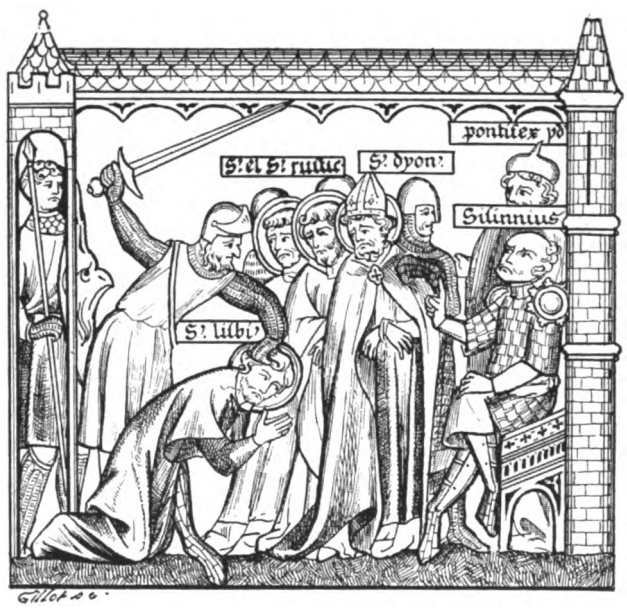
Il parlait encore, quand Larcia, cette épouse de Lisbius qui avait avec son mari de fréquentes disputes au sujet de la religion, arrive hors d'elle-même, va droit au préfet et accuse Denys de magie, et Lisbius d'impiété. Son mari, disait-elle, s'était laissé prendre aux artifices du pontife étranger : il ne faisait aucun cas des dieux, mais adorait sacrilègement un certain crucifié, dont le nom était sans cesse sur ses lèvres. Il allait même jusqu'à la presser d'abandonner le culte de ces dieux immortels, dont il avait dépouillé le foyer domestique, et nuit

(1) Visbius.

Digitized by Google

et jour il ne faisait que lui répéter cet odieux refrain : Tu devrais te faire chrétienne, c'est-à-dire impie, magicienne. Dans cet état de choses, toute sa ressource, ajoutait-elle, était de supplier les juges de guérir son mari d'une aussi étrange folie, et de traiter comme il leur paraîtrait convenable le pernicieux sorcier d'où venait tout le mal.

Les juges affectèrent de compatir à ces plaintes mensongères, assurant Larcia qu'ils sauraient bien ramener son mari à de meilleurs sen-



Martyre de Lisbius. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

timents et récompenser l'enchanteur selon son mérite. Ils se flattaient d'avoir facilement raison de Lisbius, mais ils furent honteusement déçus. L'illustre accusé, ayant comparu à leur tribunal, resta ferme dans la foi de Jésus-Christ : arguments, menaces, caresses, rien ne put l'ébranler. S'appuyant sur la force de la vérité, il réfutait les juges et les piquait au vif en leur lançant des pointes acérées sur l'inanité de leur culte et la vanité de leurs idoles. Exaspérés de cette humiliante apostrophe, les juges s'en vengèrent en condamnant Lisbius à la peine capitale.

Quand ils virent tomber la tête de l'héroïque confesseur, Denys et

Digitized by Google

ses compagnons firent éclater la plus vive allégresse. Pouvaient-ils, en effet, souhaiter rien de plus heureux à leur bienfaiteur que d'entrer dans la « joie » de son maître, après avoir si vaillamment combattu



Flagellation de saint Denys. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

pour sa cause ? Et les bourreaux purent lire sur leur visage leur vif désir de subir le même supplice. C'est pourquoi, afin d'inventer de nouveaux tourments (1), ils retardèrent l'exécution et replongèrent les

(1) Saint Grégoire de Tours dit, en indiquant les divers supplices de Denys : « atteint de divers tourments . »

Digitized by Google

condamnés dans un obscur cachot, en les chargeant d'invectives et de menaces.

Le lendemain commença le sacrifice, scène grandiose, où la férocité des bourreaux fut vaincue par le courage et la sublimité des victimes. D'un côté est un vieillard qui compte plus de cent dix ans; son front vénérable, où se reflètent la grandeur et la modestie de son âme, est couvert d'une chevelure blanche, parure de ses longues années; tout en lui respire la gravité et la bonté. En face, sont les licteurs au regard farouche, des verges encore ensanglantées, des haches, des instruments de torture, des chevalets et tout ce que la cruauté la plus raffinée peut imaginer de plus effrayant pour la faiblesse humaine. On demande alors à la victime de choisir entre le culte du Christ, c'est-à-dire entre les tortures dont l'appareil est sous ses yeux, et l'obéissance à César. Sans hésiter, l'homme de Dieu s'écrie : « Ah! j'aime mieux souffrir tout et plus encore pour le nom de Jésus-Christ. Libre à vous de m'accabler de tourments, pourvu que je possède mon Dieu. » Aussitôt trois escouades de quatre soldats se précipitent sur Denys, le roulent par terre, lui arrachent ses vètements, le battent de verges et lui déchirent les membres sans pitié pour sa faiblesse et son grand âge. Et, au milieu de ces horribles traitements, s'élève la voix du pontife qui s'immole en chantant, en louant Dieu et en exhortant au combat ses chers compagnons. Il disait : « Ma bouche publiera les louanges du Seigneur, et que toute âme vivante bénisse avec moi son saint nom; car j'ai été trouvé digne de le confesser en mon corps, confession qui fait notre gloire, ô fidèles bien-aimés! C'est pourquoi, je vous en conjure, ne vous laissez pas abattre par le spectacle de mes souffrances, mais plutôt que cette vue ranime votre courage et vous fasse braver de semblables tourments. » Et ainsi, seul, sans défense, nu, épuisé, ce vieillard défiait des bourreaux jeunes et robustes, armés d'instruments meurtriers. Les licteurs succèdent aux licteurs, ajoutant tourments aux tourments, ils ne peuvent ébranler sa foi. Ils espèrent triompher au moins de ses compagnons : on les frappe, on les déchire, on les couvre de sang; mais, dignes enfants d'un tel père, ils s'excitent à la foi, en bénissant le nom de Dieu, et les bourreaux, déçus

Digitized by Google

dans leur cruelle espérance, ne trouvent que la défaite là où ils cherchaient une victoire.

Désespérant du succès pour ce jour même, ils ramènent les martyrs en prison afin que, chargées de chaînes, affaiblies par l'air humide du cachot, les victimes en sortent moins vaillantes pour un nouveau com-



Saint Denys dans la prison dite de Glaucin. — Ms. 2090 de la Bibl nat.

bat. Ils ignoraient, ces hommes altérés du sang chrétien, que plus on souffre pour Jésus-Christ, plus on est soutenu et fortifié par la puissance de sa grâce; l'énergie de l'âme croît avec les souffrances du corps, et le martyr s'anime d'autant plus au dernier combat, que ceux qui l'ont précédé ont été plus violents.

Le jour suivant, lorsque Denys reparut tout couvert de blessures devant son juge superbe, et qu'on lui demanda s'il persistait dans sa confession, il répondit avec autant de fermeté que la veille; en vain l'ordre fut donné de l'étendre avec ses compagnons sur les chevalets

Digitized by Google

pour les broyer sans pitié, les généreux martyrs ne manifestaient aucune émotion et levaient les mains au Ciel pour lui rendre grâces de ces nouvelles épreuves.

On allume un grand brasier, on y place un gril énorme, et sur cette couche enflammée on jette l'héroïque confesseur. Sa chair brûle, ses membres rôtis par le feu frissonnent, mais son âme demeure calme et sereine. Au milieu des flammes, sa voix harmonieuse se fait encore entendre : « Seigneur, s'écrie-t-il, votre parole est toute de feu et votre serviteur en fait ses délices. Seigneur, mon Dieu, qui avez dit : « Vous marcherez au milieu des flammes, et vous n'en serez point brûlés; vous par qui j'ai surmonté les flammes bien autrement dangereuses de la concupiscence, faites-moi triompher de celles où je suis maintenant plongé. »

Cette circonstance de la passion de saint Denys est attestée par les Actes, et l'a été longtemps par un monument placé au chevet de Notre-Dame de Paris, la petite église de Saint-Denys du Pas; on la considérait comme la quatrième station de notre Saint. Le maître-autel de cette église était dressé, dit-on, à l'endroit même où l'intrépide confesseur avait été étendu sur le gril.

Denys est ensuite livré aux bêtes affamées, qui s'élancent la gueule béante pour le dévorer, et qui, arrêtées par le signe de la croix, tombent à ses pieds pour l'adorer. Il est replongé dans la fournaise ardente, et il en sort tout resplendissant, comme l'or qui a passé par le creuset; il est cloué sur la croix, il y prêche et attire la foule avec une telle puissance que les persécuteurs s'empressent de le détacher, pour étouffer sa voix au fond de son cachot infect.

Toutes ces scènes se passaient sur la place publique de Paris, qui était alors sur les bords de la rivière, à la tête de l'île du Palais.

Ramené dans la prison de Glaucin, Denys y est suivi de nombreux fidèles qu'il exhorte à combattre jusqu'à la mort, et, pour fortifier leur courage, il apprête le corps et le sang du Seigneur : « Soudain, ô prodige! au moment de la fraction du pain, la prison s'illumine d'une clarté surnaturelle; le Christ apparaît au milieu des anges, prend le pain sacré et le donne à Denys, disant : « Reçois, mon bien-aimé, le

Digitized by Google

gage du bonheur dont je te donnerai bientôt le complément en union avec mon Père, car mon Père et moi serons ta récompense. Le salut soit à tous ceux qui t'écouteront! Et maintenant persévère avec courage, ta mémoire sera en bénédiction, et ta charité obtiendra tout ce qu'elle demandera pour ses frères (1). » Comment peindre l'effet de cette céleste lumière et de cette divine apparition au sein d'un noir



Saint Denys sur un gril ardent. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

cachot? Il fut comme transformé en un magnifique palais, en un lieu de délices, où tout le bonheur des Cieux semblait être descendu. Tous se sentirent inondés d'une joie extraordinaire, et, animés d'un ardent désir de mourir pour Jésus-Christ, ils comprenaient que là où est Dieu, là se trouvent aussi le courage, l'ardeur, la vie, la gloire, la joie, le Ciel.

La prison, témoin de l'entrevue miraculeuse de Jésus-Christ et de saint Denys, rendez-vous des anges et de tant d'élus prêts à l'immo-

(1) Visbius.

Digitized by Google

lation, fut, dans la suite, transformée en église sous le vocable de Saint-Denys de la Chartre; c'est la cinquième station de notre Saint.

L'heure du triomphe était venue. Denys, qui a conquis par sa parole la partie méridionale de Lutèce, où il a multiplié les oratoires, et qui a répandu son sang dans la Cité, depuis le prétoire où il a été flagellé, jusqu'à la pointe de l'île où il a été couché sur le gril, va prendre, au septentrion, possession de la montagne où s'élève la statue de Mercure. Une dernière fois, on ramène les Saints devant le juge, qui les exhorte à sacrifier aux dieux immortels et à préférer une vie douce et honorable à une mort infâme. Mais, à mesure qu'approchait le terme de leurs souffrances, les martyrs grandissaient et semblaient déjà toucher les cieux de leur front. Ils répondaient avec plus de constance que jamais : « Nous avons vos dieux en abomination, et nous aimons mieux la vie dans la mort que la mort dans la vie. La vie, c'est Jésus-Christ lui-même; Jésus-Christ donne l'immortalité, et le culte de vos dieux mène à d'éternels supplices. » A ces mots, Sisinnius, honteux de son humiliante défaite, outré de dépit, prononce une sentence qui condamne les valeureux confesseurs à avoir la tête tranchée. Aussitôt on les accable de nouveaux outrages, on les frappe de verges selon la loi romaine, à cause de « la très excellente noblesse terrestre » de Denys, et on les traîne dans les rues jusqu'au temple de Mars, élevé sur le versant méridional de la montagne de Mercure; là on leur ordonne de fléchir le genou pour la décollation : c'est la sixième station de saint Denys.

L'homme de Dieu, ayant donné sa bénédiction à son bourreau, entre dans un solennel recueillement et prononce l'une de ces prières que les martyrs faisaient entendre au moment de monter sur les chevalets et sur les bûchers (1). Il s'agenouille avec ses deux compagnons, et, quand l'épée leur a tranché la tête, les louanges de Dieu s'échappent encore de leur poitrine.

(1) Dom Guéranger, *Institut. liturg.*, t. I, p. 63. Nous voyons dans les Actes des martyrs la plupart de ces généreux confesseurs du Christ, au moment de consommer leur sacrifice, résumer dans une prière de style solennel leurs vœux et leurs adorations. Toutes ces formules se ressemblent, qu'elles soient proférées par des évêques comme saint Ignace,

Digitized by Google

Ainsi s'accomplit cette longue passion qui consomma dans une éternelle union la glorieuse ressemblance de saint Denys au Christ, du disciple au maître, du membre au chef. De nombreux chrétiens suivirent en ce jour leur évêque à la gloire, après avoir subi, comme lui, les supplices les plus divers et les plus inouïs. Les païens l'emportaient,



Saint Denys livré aux bêtes. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

veillant autour des victimes destinées aux loups et aux oiseaux de proie, et les fidèles étaient dans la consternation. Mais voici que, par un prodige plusieurs fois raconté dans l'histoire des persécutions (1),

par des laïques comme saint Théodote d'Ancyre, par de simples femmes comme sainte Affra. Cf. *Epist. eccles. Smyr. de passione Polycarpi* apud D. RUINART. — Cf. *Acta S. Irenæi ep. Sirmiens.*, ibid.; — SS. Luciani et Martiani, *ibid.*; — S. Théodoti Ancyrani et Septem Virginum, *ibid.*; — S. Affræ, *ibid.*

(1) Saint Jean Chrysostome dit qu'après leur martyr saint Juventin et saint Maxime prirent leur tête dans leurs mains pour les présenter à Dieu. (Homil.)

Digitized by Google

le tronc mutilé du bienheureux se lève, ramasse sa tête et la porte en triomphe. Des anges le précèdent, une clarté céleste l'environne, il marche, il descend de la montagne accompagné d'une troupe d'esprits célestes chantant en chœur : Gloire à toi, Seigneur, et alleluia. « Il convenait, s'écrie ici l'ancien historien, il convenait au divin auteur de toutes les grâces de glorifier ainsi sur la terre le Saint qu'il avait élevé si haut



Saint Denys dans la fournaise. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

dans le Ciel, lui qui n'avait pas craint de venir au milieu des peuples les plus féroces, illustre messager, précieux confesseur, enflammé du feu du divin amour, qui avait supporté avec tant de constance tous les supplices de sa passion, et qui, par la grandeur démesurée des tourments, était parvenu à la société des bienheureux (1). » A la vue de ce prodige, les persécuteurs confessent le nom du Seigneur ou s'enfuient épouvantés de ce qu'ils appellent une puissance magique; la femme de Lisbius, qui avait dénoncé la séduction exercées ur son mari par l'illustre pontife, Larcia, se précipite au milieu de la foule infi-

(1) VISBIUS.

Digitized by Google

dèle en s'écriant : Je suis chrétienne, et elle est baptisée dans son sang.

Denys, ayant parcouru un espace de deux milles gaulois, s'arrêta près de la villa d'une dame de qualité nommée Catulle, comme s'il eût



Saint Denys en croix. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

voulu lui faire don de ses précieuses reliques. Cette noble matrone, bien que païenne encore, garda avec soin le saint dépôt; mais elle voulut y joindre les corps des deux compagnons de Denys, que les impies satellites du juge allaient précipiter dans la Seine. Prières, argent, ruse, tout fut mis en œuvre. Elle attira les bourreaux dans sa maison et leur fit servir un copieux repas. Pendant qu'ils se gorgeaient

Digitized by Google

de vin et de viande, la dame donna l'ordre à ses gens d'enlever les restes des martyrs et de les mettre en lieu sûr. Au sortir de table, les ignobles convives, bien qu'alourdis par l'ivresse, s'aperçurent de l'absence des corps confiés à leur garde, et, entrant dans une furieuse colère, les réclamèrent avec les plus terribles menaces. On leur donna une somme d'argent pour les apaiser, comme on avait prodigué le vin pour endormir leur vigilance, et Catulle resta en possession de son inestimable trésor.

Quelle est la date précise de la mort de saint Denys? Les historiens ne sont pas d'accord sur ce point. Les anciens disent qu'il fut martyrisé sous le règne de Domitien ou sous celui de Trajan, les modernes, et c'est notre sentiment, placent sa passion sous Adrien. Il nous semble qu'on peut expliquer comme il suit cette diversité d'opinions. Les premiers chrétiens confiaient tout à la mémoire et rien aux archives. Toujours persécutés, ils aimaient mieux soutenir vaillamment les combats de la foi, que les raconter en termes élégants; et, comme la substance des faits parle à l'esprit plus que les noms, les premiers sont parvenus jusqu'à nous, tandis que les seconds sont restés dans l'oubli. Plus tard, lorsqu'on voulut rassembler les monuments de la tradition orale et écrire les Actes des martyrs, les historiens durent parfois recourir à des conjectures pour indiquer les époques et les empereurs régnants. Dès lors, les dates durent varier selon la diversité des esprits.

Quand il fut question d'écrire les Actes de saint Denys, les uns, considérant la cruauté des tourments, la vieillesse du Saint, qui, de l'aveu de tous, vit le règne de Domitien, furent portés à placer son martyre sous ce prince. D'autres, suivant avec soin les nombreuses pérégrinations du pontife, crurent qu'il avait atteint au moins le règne de Trajan. Plusieurs ne s'en tinrent pas à ces données, mais recueillant çà et là tous les souvenirs transmis sur Dénys, et consultant les plus anciens monuments, parvinrent à établir qu'il était mort effectivement sous l'empereur Adrien. Ainsi l'ont cru le vénérable Bède, auteur du plus ancien martyrologe, Ado, évêque de Vienne, et plusieurs autres écrivains, parmi lesquels on cite Aristide, apologiste

Digitized by Google

distingué qui vivait dans la première moitié du deuxième siècle. D'après eux, nous disons que vers l'an 121, sous l'empereur Adrien, Denys, triomphant des bourreaux et des tortures, remporta la palme du martyre.

Les Actes de saint Denys, qui ne font mention ni du jour, ni du mois, ni de l'année du martyre, se taisent également sur l'endroit précis



Saint Denys communié par Notre-Seigneur. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

où il eut lieu. La tradition est la seule autorité que l'on puisse invoquer sur ce dernier point, mais elle est unanime pour placer l'exécution à Montmartre.

Hilduin le premier a désigné ce lieu comme celui du supplice des premiers apôtres de Paris (1). Une charte du roi Robert confirme cette désignation (2). On lit dans le journal de Paris (3) : En ce temps-

(1) Quorum memoranda et gloriosissima passio e regione urbis Parisiorum, antea mons Mercurii... Nunc vero mons Martyrum colitur. Apud Surium, I, 407.

(2) Dom Bouquet, X, 503, ad ann. 1008.

(3) Sous Charles VI et Charles VII, année 1429.

Digitized by Google

là, s'en alla le frère Richart et, le dimanche devant, dit qu'il s'en devait aller, fut dit parmy Paris qu'il devait aller prescher au lieu, ou bien près, où le glorieux martyr monsieur saint Denys avait été décollé, et maint autre martyr. » Félibien est plus explicite; il parle d'une petite chapelle élevée sur le lieu du martyre, hors la ville, sur une éminence dépendant de Montmartre (1). Longueval rapporte,



Saint Denys condamné à mort. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

d'après une tradition appuyée sur d'anciens documents, « que saint Denys fut martyrisé sur une montagne, proche Paris, nommée depuis mont des Martyrs (2). » L'abbé Lebeuf constate sous Charles le Chauve l'existence d'une église « élevée sous le vocable de saint Denys, sur la montagne appelée depuis peu *mons Martyrum* (3). « La rue des Martyrs, dit Jaillot, est la continuation de la rue du Faubourg-Montmartre, depuis la barrière jusqu'à Montmartre même. Une chapelle dite du

(1) *Histoire de l'abbaye de Montmartre.*
(2) *Histoire de l'Église gallicane.*
(3) *Histoire du diocèse de Paris.*

Digitized by Google

saint martyre et l'opinion où l'on est que saint Denys et ses compagnons y ont été décapités lui ont fait donner ce nom, qui ne se trouve que sur un plan moderne de Paris (1). » Dans ses consciencieuses



Saint Denys est conduit au supplice. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

études historiques sur Montmartre, M. de Trétaigne rapporte la version la plus accréditée sur la mort des apôtres de Lutèce : « Ils furent ramenés sur le versant méridional de Montmartre, près l'endroit où l'on croit que se trouvait le temple de Mars; et là ils furent tous

(1) II, 35, quartier Montmartre.

Digitized by Google

les trois décapités. » Les Bollandistes admettent jusqu'à preuve du contraire l'autorité de cette tradition très vraisemblable, mais ils n'osent pas dire que ce fut dans cette région plutôt que dans telle autre de la montagne (1).

Le savant M. Le Blant, habitué par l'étude à compter avec les traditions, mentionne un fait ancien et méconnu qui paraît donner l'indication du lieu où l'apôtre des Gaules fut supplicié; le célèbre tableau du Louvre qui provient de Saint-Germain des Prés, et qui fut peint sous l'abbé Guillaume, vers 1410, représente sur le versant de Montmartre la chapelle du martyre mentionnée au onzième siècle dans l'acte de donation qui en fut fait par des laïques à l'abbé de Saint-Martin des Champs, en 1096 (2). Cette chapelle avait été détruite et l'abbaye bouleversée pendant les troubles de la Ligue. Une fouille faite à Montmartre fit découvrir, le 16 juillet 1611, une cave assez profonde, où l'on rencontra un autel ou table en pierre, reposant sur deux pierres de trois pieds de haut; une croix était sculptée au milieu de cette table. En face, la muraille portait une croix grecque et des inscriptions où l'on discernait les mots *Deo : Clemens, Mar.* Sculptures et gravures murales étaient faites à la pointe et d'une main grossière. On vendit alors une gravure représentant le lieu de la découverte; tout y rappelle les catacombes de Rome : la crypte profondément enfouie, l'autel primitif, les inscriptions, la croix et jusqu'à la *fenêtre*, dit le texte de la gravure, pour placer les burettes, qui est la *crédence* où l'on posait les vases sacrés avant le sacrifice. On se trouve ainsi tout à coup transporté par le souvenir à Rome, et par le fait au commencement du deuxième siècle que caractérise cette découverte. On est dans un antique édifice chrétien, et, à défaut du monument lui-même, on peut en juger par comparaison avec ceux qu'on a découverts de nos jours dans les souterrains de la Rome contemporaine. Ce sanctuaire était encore très fréquenté, et très révéré au onzième siècle, où de nombreuses offrandes affluaient, autant qu'on en peut juger par analogie et d'après les quelques caractères qui nous sont parvenus. Il n'est pas jusqu'au nom même de

(1) *Acta Sanctorum.*

(2) Dom Marrier, *Histoire de Saint-Martin des Champs*, p. 319.

Digitized by Google



Martyre de saint Denys et de ses compagnons. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

Sanctum Martyrium, qui ne prouve l'antiquité de ce sanctuaire; dans le langage des Pères, il est synonyme de basilique primitive. *Martyriæ vocabantur ecclesiæ, quæ in honore aliquorum martyrum fiebant.* Ainsi parlent les anciens auteurs; ils nous ont conservé ce terme inusité dans la langue de Fortunat et de Grégoire de Tours et que le neuvième siècle reconnaissait comme hors d'usage à son époque. En résumé, la crypte était un sanctuaire consacré dès les premiers siècles à l'endroit où saint Denys fut martyrisé; les inscriptions murales témoignent du concours des pèlerins selon l'antique usage, le *Sanctum Martyrium* représente l'antique édifice, s'élevant sur la crypte, selon la coutume, au lieu sanctifié par les martyrs; ses proséquèmes ne sont autre chose que les environs des sanctuaires dans les églises primitives. Cet ensemble de faits antérieurs aux hagiographes montre une tradition non interrompue que l'on doit bien admettre, selon la critique de Berty, puisqu'on ne peut en prouver la fausseté et qu'on n'a rien à mettre à sa place.

Les opinions sont partagées sur l'étymologie du nom de Montmartre. Frédégaire nomme la montagne *Mons Mercorii.* Hilduin l'appelle *Mons Mercurii* et *Mons Martyrum.* Abbon, moine de Saint-Germain des Prés, auteur d'un poème du siège de Paris, composé en 886, lui donne le nom de *Mons Martis.* Ces différentes appellations paraissent avoir pour origine l'existence de deux temples, qui, selon le témoignage de plusieurs historiens, furent l'un consacré à Mars, l'autre dédié à Mercure, et entièrement détruit par un orage, le 20 octobre 1618. On en voyait encore quelques restes sous le règne de Henri IV, et notamment une terrasse qui servit à ce prince pour braquer son artillerie sur Paris en 1594 (1).

On n'est pas d'accord non plus sur la distance qui existe entre le lieu du supplice et celui de la sépulture, mais ce point est secondaire; du reste, nous le traitons un peu plus loin.

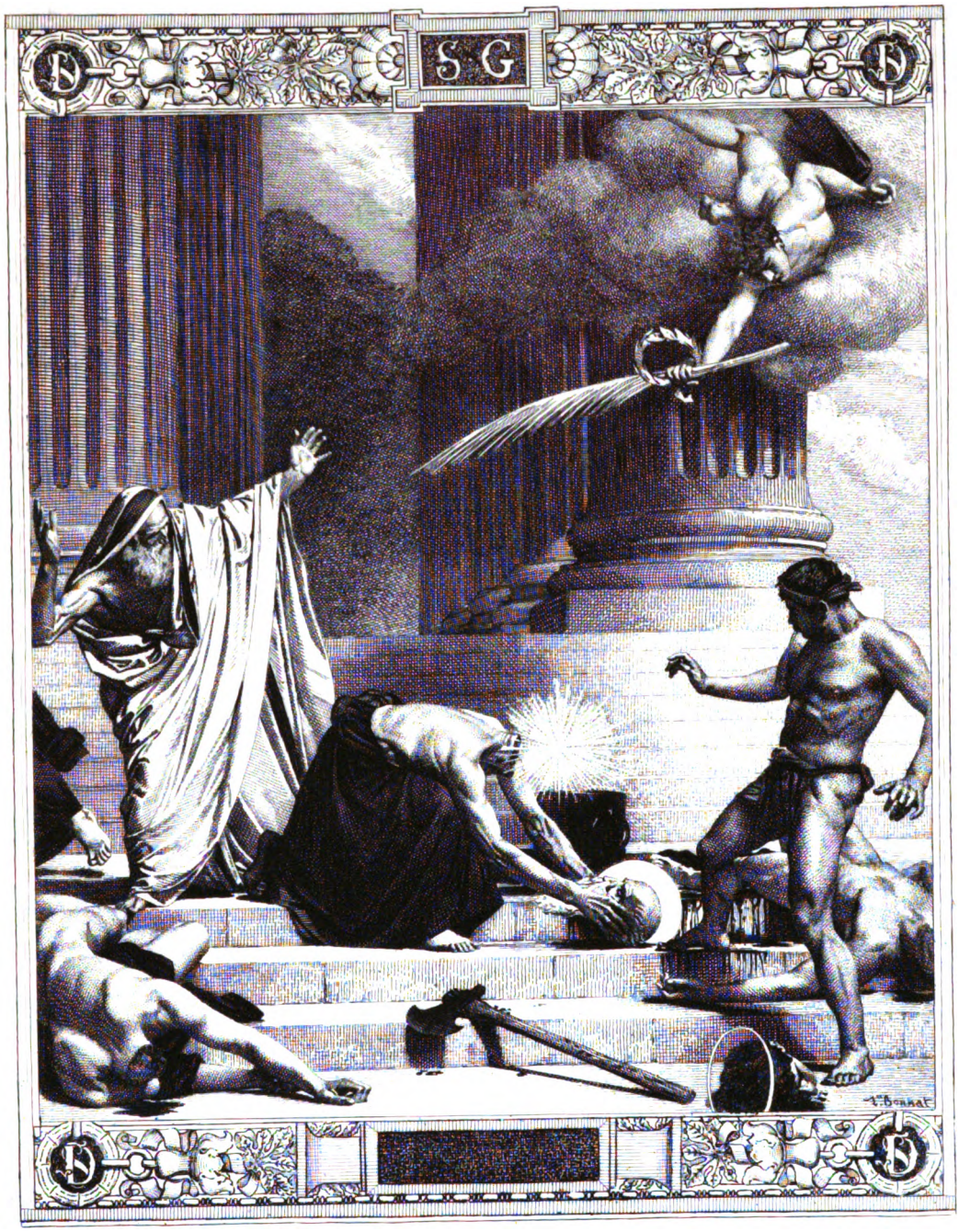
Quant à la légende d'après laquelle le martyr décapité porta sa tête dans ses mains l'espace de deux mille pas, on a cherché à lui donner une explication naturelle. On a dit qu'au moyen âge la statuaire plaçait

(1) V. Hurtaux, *Dictionnaire historique de la ville de Paris,* art. *Montmartre.*

Digitized by Google

dans les mains des martyrs un symbole rappelant leur supplice; de là à prétendre que ces saints avaient marché le tronc mutilé, il n'y avait qu'un pas. On a de plus avancé que saint Denys partage cet honneur avec plusieurs de ses disciples décapités comme lui. Cette interprétation ne nous satisfait guère, car elle contredit une tradition générale, invétérée, et acceptée par les auteurs les plus graves, Siméon Métaphraste, Méthodius, Hilduin, Hugues de Saint-Victor, Nicéphore Callixte, Cœlius Rhodiginus et beaucoup d'autres. Rien n'empêche de croire que Dieu ait daigné glorifier son serviteur par cette intervention manifeste de sa puissance : saint Denys apparaît partout, durant sa vie, comme un thaumaturge qu'aucune force humaine ne peut surmonter, et qui abat ou charme tout. Le même miracle se reproduit, il est vrai, dans les actes de saint Lucien de Beauvais, dans ceux de saint Yon, dans la légende de saint Nicaise et dans celle de saint Piat de Tournai, tous compagnons de saint Denys. Mais que conclure de cette identité de récits? sinon que les légendaires, pour donner plus d'éclat à leur héros, ont attribué à plusieurs saints le fait d'un seul. Il n'y a là ni mensonge, ni fraude préméditée : on n'y doit voir que la poésie religieuse se jouant dans le merveilleux avec une toute naïve complaisance.

Digitized by Google



Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

TRAVAUX ET MORT DES DISCIPLES DE SAINT DENYS.

Les disciples sont pour le maître une couronne d'honneur brillante et parfumée. Tous les chefs des Églises fondées par les soins de saint Denys, Yon, Sanctin, Taurin, Régulus, Eugène, etc., se montrèrent après la mort du pasteur les dignes fils d'un tel père, et s'efforcèrent de prouver qu'ils avaient vraiment recueilli son héritage, en apportant un zèle prodigieux à la culture de la jeune vigne confiée à leur sollicitude. Chacun d'eux s'appliquait à la rendre fertile, ils y mettaient leur gloire, et Dieu bénissait leurs communs efforts.

L'humble et saint prêtre Yon, compagnon de Denys, d'abord à Athènes, puis à Rome et de là en Gaule, fut pendant la vie comme après la mort de son maître un modèle parfait de dévouement et de zèle apostolique. Nous l'avons vu prêcher l'Évangile dans le pays Chartrain, sous Montlhéry. Il fit beaucoup de conversions auxquelles contribuèrent surtout le parfum de ses vertus vraiment célestes et l'étonnante austérité de sa vie. Il ne buvait que de l'eau, ne mangeait que des herbes, et au temps du carême ne prenait de nourriture que deux fois la semaine. Témoin des luttes glorieuses de son maître, il s'était senti un immense

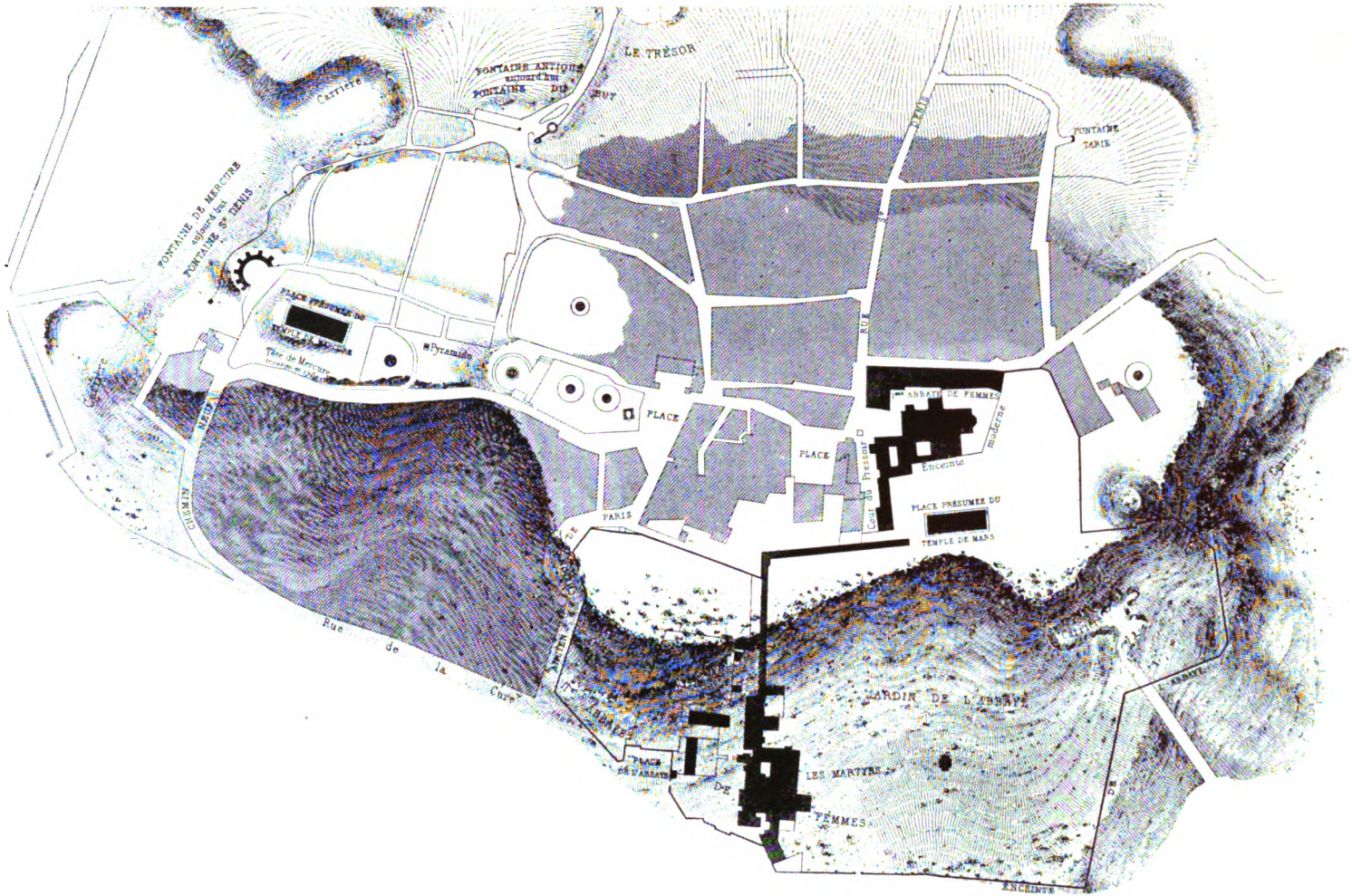
Digitized by Google

désir de l'imiter et de combattre, à son exemple, les combats de l'immortalité. Les âmes qu'il amenait en grand nombre au bercail de Jésus-Christ lui méritèrent bientôt cette faveur si enviée, et le saint conquérant eut pour char de triomphe le chevalet du martyre; il fut arrêté dans les environs de Paris et mis à mort. La montagne témoin de son supplice devint bientôt célèbre par l'affluence des pèlerins et prit le nom de saint Yon. Les martyrologes placent sa passion au dixième jour des calendes d'octobre : « Au village de Chartres, saint Yon, prêtre et martyr, qui, envoyé en Gaule avec saint Denys, fut battu de verges par ordre du préfet Julien et eut la tête tranchée pour la foi. »

A côté de saint Yon apparaît saint Sanctin, évêque de Meaux. On les retrouve tous deux au même jour dans les fastes de l'Église : « A Meaux, saint Sanctin, évêque, disciple de saint Denys l'Aréopagite. Sacré par Denys, évêque de cette ville, il y prêcha le premier l'Évangile de Jésus-Christ. » C'est ce même Sanctin qui fut avec Antonin témoin du martyre de saint Denys, qui en écrivit la relation et la porta à Rome au pape Anaclet. Étant retourné près de son troupeau, il devint de plus en plus célèbre par la sainteté de sa vie et la multiplicité de ses miracles. Après avoir fait de nombreuses conquêtes à Jésus-Christ, il quitta cette terre pour un séjour meilleur. Il avait désigné Antonin pour lui succéder dans l'épiscopat, et certes jamais choix ne fut plus heureux. Entrant dans les vues de son maître, Antonin poursuivit ses travaux avec un semblable zèle et un succès égal, et il alla, couronné de vertus et de mérites, le rejoindre dans la céleste patrie.

Taurin, évêque d'Évreux, sentant tout le vide que faisait dans l'église des Gaules la mort de celui qui en avait été le père, et comprenant que le zèle des pasteurs survivants devait s'accroître avec la grandeur de leur tâche, étendit partout et avec des efforts incroyables sa sollicitude pastorale. Dieu le soutenait de son bras puissant, car jamais pontife n'eut plus que lui le don des miracles. Un jour il rendit la parole à quatre muets, la vue à huit aveugles et la vie à un mort. Un autre jour, pendant que les druides sacrifiaient à Diane, il leur fit voir un démon affreux caché sous l'image de la déesse et le chassa par ses prières, au grand étonnement et à la grande frayeur des sacrificateurs eux-mêmes.

Digitized by Google



Plan général de Montmartre depuis l'antiquité jusqu'au XVII^e^ siècle. — D'après un dessin de M. Albert Lenoir.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

Ayant ainsi par ses discours, ses guérisons miraculeuses et ses prodiges en tout genre converti un peuple immense, il alla en recevoir dans le Ciel l'immortelle récompense.

L'historien de Régulus nous dit que sa plume est impuissante à retracer dignement ses vertus. Encore adolescent, il eut le bonheur d'entendre saint Jean prêcher la foi. Entraîné sur les pas de l'Apôtre par sa suave éloquence, il renonça à tout ce qu'il possédait pour embrasser la morale évangélique et la sainte pauvreté de Jésus-Christ. Étant venu ensuite à Athènes, il s'attacha à Denys qu'il suivit à Rome, puis en Gaule, comme nous l'avons dit précédemment. Il fut le fidèle compagnon du Saint dans ses courses apostoliques, et se montra surtout, ce qui est bien autrement glorieux, le jaloux imitateur de ses travaux et de ses austérités. Ce fut toujours l'esprit de Denys qui le fortifia, le guida, le soutint jusqu'au bout de sa carrière. Et, bien que ce maître illustre, vraiment incomparable, désormais dans le sein de la gloire, ne fût point là présent en personne pour l'aider de ses conseils, Régulus cependant ne faisait rien sans avoir invoqué son secours, et il obtenait tout du Ciel par son intercession. Après la mort de saint Denys, il s'était rendu à Senlis pour y étendre le règne de la foi. Sur la route et à son entrée dans la ville, il avait opéré des miracles, renversé les idoles, chassé les démons et converti de nombreux infidèles à la religion de Jésus-Christ. Il n'en fallait pas davantage pour armer contre lui la haine des païens. Ils allèrent trouver le préfet de la ville, Quinctilius, accusèrent le saint prédicateur d'impiété et de sacrilège, et demandèrent sa mort. Le préfet, déjà irrité contre Régulus, qui avait osé ouvrir les portes des cachots aux chrétiens ses frères, s'apprêtait à donner des ordres pour l'exécution. C'en était fait de la vie du pontife, si la femme de Quinctilius, que saint Denys avait gagnée à la foi, n'eût, par de sages observations, modéré son impétuense colère, et si surtout Denys, par une protection manifeste, n'avait détourné de son cher apôtre la mort suspendue sur sa tête. Pendant que le préfet médite en lui-même sur les moyens de faire périr Régulus et sur le genre de supplice qu'il lui destine, Dieu, de son côté, dispose tout en maître pour le sauver.

Il faisait nuit. Le préfet était plongé dans un profond sommeil, quand

Digitized by Google

tout à coup Denys lui apparaît en songe, escorté de ses deux compagnons, et lui tient ce discours : « Quinctilius, le Seigneur Jésus-Christ, dont nous sommes les serviteurs, nous a envoyés vers toi pour ton salut, afin que, renonçant au culte des idoles, tu te convertisses à lui et qu'aux actes de la tyrannie tu fasses succéder les exercices de la foi chrétienne. Fais venir au soleil levant notre frère Régulus, demande-lui le pardon de tes fautes et accomplis sans résistance toutes ses instructions. » A son réveil, Quinctilius raconte sa vision à sa femme, lui dépeignant les traits, l'âge, et l'aspect des personnages qui lui sont apparus. « Cher ami, lui dit celle-ci, assurément ceux que tu as vus ne sont autres que Denys et ses compagnons mis à mort près de Paris, sous le préfet Sisinnius; crois-moi, ne néglige point cet avertissement du Ciel, va trouver le saint pontife et fais tout ce qu'il t'ordonnera; sinon redoute la toute-puissance du Dieu des chrétiens. » Quinctilius, vivement touché par ces sages conseils et par le songe de la nuit, se montra docile à la voix de Dieu; il se rendit auprès de Régulus et embrassa la religion chrétienne avec toute sa famille. La ville entière, entraînée par son exemple, accueillit avec un égal empressement la prédication du saint évêque et demanda le baptême.

Eugène était un personnage vraiment noble, comme l'indique son nom. Mais il avait une noblesse bien autrement illustre que celle de la naissance, c'était celle que le chrétien reçoit de Dieu. Denys avait remarqué en lui un esprit élevé, un cœur capable de grandes choses, en même temps qu'un zèle très vif pour les fonctions du sacerdoce. Aussi il l'avait promu à l'épiscopat et envoyé en Espagne. Le jeune évêque remplit son ministère avec tant de sagesse et de succès que la conversion de cette belle province lui est justement attribuée. Après avoir éclairé des lumières de la foi ces peuples jusque-là grossiers et incultes, il sentit le besoin de retourner en Gaule pour y revoir son maître. Mais, hélas! il n'y trouva que le deuil d'un trépas récent. Il connut le martyre de Denys avant même d'arriver à Paris, et cette nouvelle lui fit verser à la fois des larmes de douleur et de joie. L'enfant dévoué pleurait la mort de son père, mais le chrétien se réjouissait de son triomphe. Il ne voulut cependant point revenir sur ses pas,

Digitized by Google

et soit qu'il eût le désir de visiter le tombeau du glorieux martyr, soit qu'il ambitionnât un sort semblable, il continua sa route vers Paris. Il en était à peine à quatre milles de distance qu'il fut pris et mis à mort à cause de sa foi. Son cadavre fut jeté dans un lac, où il resta, d'après certains auteurs, près de deux cents ans. Mais la Providence divine veillait sur lui; il fut découvert par une révélation due à saint Denys lui-même. Au temps de Constantin le Grand, un homme noble et riche, qui souffrait des yeux, possédait une terre près du lac dont nous parlons, et, une nuit qu'il reposait, saint Denys lui apparut sous les traits d'un vieillard, et lui dit avec un air de bonté extraordinaire : « Hercolde, mon frère, vous voilà guéri, levez-vous, allez dans le lac voisin, vous y trouverez le corps d'Eugène, notre cher disciple, et vous l'ensevelirez honorablement, car Dieu veut, par son entremise, accorder de grands bienfaits à tout ce peuple. » Hercolde, s'éveillant à ces mots, se trouva parfaitement guéri, et s'abandonna aux transports de joie que lui causaient sa vision et sa guérison inespérée. Mais il n'eut garde d'oublier la recommandation; il courut au lac, y trouva le corps du Saint merveilleusement conservé et lui donna dans sa terre une honorable sépulture. Sur son tombeau, il éleva en témoignage de reconnaissance un oratoire où se multiplièrent les miracles.

La Gaule fut donc, pendant des siècles, dépositaire de ces restes précieux qu'elle vénérait avec amour. Elle consentit cependant à en céder quelques portions, en considération de la piété ou de la dignité de ceux qui les sollicitaient. C'est ainsi qu'au dixième siècle environ, c'est-à-dire plus de huit cents ans après la mort de saint Eugène, Gérard, abbé de Brome, près de Liège, obtint des moines de Saint-Denys quelques reliques du saint martyr. A cette occasion, les Actes de sa passion furent, comme nous l'avons dit, solennellement approuvés par le concile de Liège; la lecture annuelle en fut prescrite, et Étienne, évêque du diocèse, qui avait présidé le concile, voulant donner un témoignage tout particulier de vénération au glorieux martyr, prit la parole en ces termes : « Par un décret épiscopal, souscrit par le saint concile qui l'approuve, il est ordonné que tout le doyenné de l'église où reposent les reliques du saint martyr célébrera chaque année sa

Digitized by Google

fête, et en observera le jour avec la même solennité obligatoire que pour les dimanches (1). » Le même évêque avait ordonné que, lors du passage des saintes reliques sur le territoire de Liège et de Namur, les fidèles leur fissent cortège et qu'on les introduisît en grande pompe et liesse dans le lieu où elles devaient reposer.

Ce dernier décret avait été provoqué par l'abbé Gérard. Après avoir emporté les reliques de Paris, ce saint moine les avait provisoirement déposées dans une ville frontière de Lorraine, mais soumise à la juridiction de l'évêque de Liège, et, avant d'aller plus loin, il était venu demander au prélat s'il voulait permettre qu'on rendît les honneurs publics aux reliques de saint Eugène. A ce nom d'Eugène, l'évêque, dit le chroniqueur (2), jouant sur les mots, répondit en toute hâte : « Eh! assurément, il faut recevoir le grand Eugène avec de grands *Euge.* » Aussi la procession fut une vraie marche triomphale.

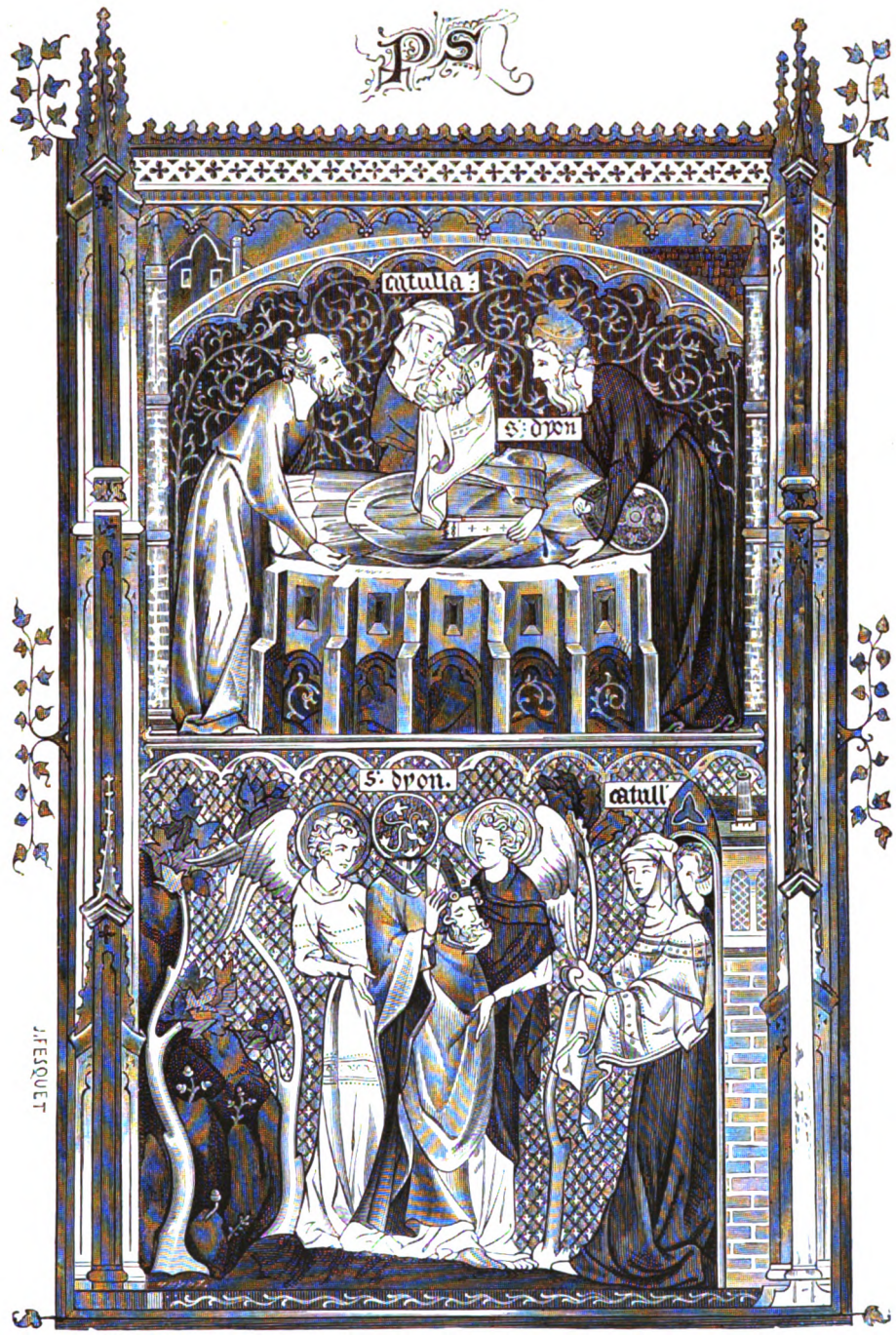
Deux cents ans plus tard, Louis VII était à Tolède; on le pria de demander une relique de saint Eugène aux moines de Saint-Denys, et il en obtint, non sans peine, le bras droit. L'abbé de Saint-Denys apporta lui-même cette relique en Espagne, où on la reçut avec des transports de joie. Alphonse, roi de Castille, les princes et les grands de sa cour, avec tout le clergé de la province, formèrent l'auguste cortège qui devait aller à sa rencontre. Le souverain, aidé de ses deux fils, voulut porter la sainte relique sur ses épaules royales. La châsse qui la renfermait fut placée en grande pompe dans la vaste basilique de Tolède, l'an de grâce 1156, la veille des ides de février.

Mais la piété espagnole ne se tint pas pour satisfaite, elle ne cessa de supplier la France jusqu'à ce qu'elle eût obtenu que la dépouille tout entière de son patron fût transférée de Gaule en Espagne, dans l'église dont saint Eugène avait été le fondateur et le premier pasteur. Philippe II envoya dans ce but une ambassade au roi Charles IX, et obtint le corps entier de saint Eugène en 1565, quatre cent neuf ans après la translation de la relique partielle.

Tout ce que la puissance et le génie humains peuvent imaginer et

(1) *Vita S. Gerardi*, apud SURIUM., 3 octobr., t. V.
(2) *Ibidem.*

Digitized by Google



Saint Denys portant sa tête à une vénérable matrone. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

Digitized by Google

réaliser de pompe et de solennité dans une manifestation publique fut déployé le jour de la réception des reliques. Philippe II, obéissant à un mouvement de piété, dont l'histoire a gardé le souvenir, se fit un honneur de porter le saint fardeau, et d'aller ainsi replacer en quelque sorte sur son siège de Tolède le saint prélat, qui revenait comme d'outre-tombe visiter sa chère Espagne et son premier troupeau. Cet acte religieux du fils de Charles-Quint eut un grand retentissement dans toute l'Espagne.

On fait mémoire de saint Eugène dans le martyrologe au dix-septième jour des calendes de décembre et dans les termes suivants : « Fête de saint Eugène, évêque de Tolède et martyr, disciple de saint Denys l'Aréopagite. Après avoir heureusement consommé sa course par le martyre sur le territoire des Parisiens, il alla dans le Ciel recevoir la palme des mains de Dieu. Son corps fut dans la suite transporté à Tolède. »

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

GLOIRE POSTHUME

DE SAINT DENYS.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

PREMIER MONUMENT BATI PAR CATULLE SUR LE TOMBEAU DES MARTYRS. — ÉGLISE ÉLEVÉE PAR SAINTE GENEVIÈVE. MIRACLES. — BASILIQUE DE DAGOBERT. MIRACLES. — LIEU PRIMITIF DE LA SÉPULTURE DE SAINT DENYS.



IEU rend aux martyrs la confession faite devant les hommes, il glorifie qui l'a glorifié. Ainsi pour Denys; pendant qu'il repose dans la gloire, il vit encore, il opère, il combat, il bénit, et plus abondamment qu'en ses jours mortels. Il bâtit des cités, il crée des populations, il console et fortifie sa patrie d'adoption dans les douleurs nationales, il étend son patronage au delà des frontières, il traverse dix-huit siècles environné d'hommages. Voilà ce qui nous reste encore à dire et ce que nous nommons imparfaitement dans notre langue humaine, et selon les usages consacrés, la gloire posthume de saint Denys.

Cette gloire commence avec son martyre. Les prodiges qui l'ont accompagné se multiplient après sa mort. L'un des plus illustres compagnons de notre Saint est appelé d'une manière surnaturelle à consacrer un petit oratoire en bois que la pieuse Catulle a fait bâtir sur son tombeau. Régulus offrait le saint sacrifice dans sa ville épiscopale : arrivé au passage du canon où il est fait mémoire des saints, et

Digitized by Google

ayant nommé tous ceux qui y sont désignés, il ajouta : « Et de vos bienheureux martyrs Denys, Rustique et Éleuthère. » Tout surpris et préoccupé de cette involontaire addition, il hésite un instant, mais levant les yeux il aperçoit trois colombes qui s'abattent sur la croix de l'autel et montrent à leur cou, écrits en lettres de sang, les trois noms : Denys, Rustique, Éleuthère. Éclairé d'une lumière divine, il pressent le martyre des trois généreux apôtres.

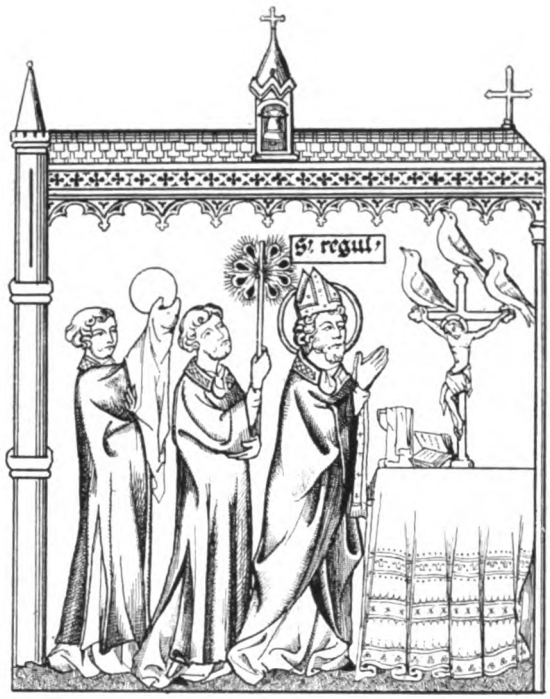
Désireux de connaître par lui-même les détails du combat et de la mort des confesseurs, Régulus se dirigea vers le théâtre de leur triomphe. Arrivé aux portes de la ville, il rencontre une vénérable matrone et l'interroge discrètement au sujet de quelques hommes récemment condamnés au dernier supplice. C'était Catulle. La tenue modeste, la parole et la mise grave de l'étranger lui révèlent un disciple de Jésus-Christ; elle n'hésite pas à lui demander s'il est chrétien, et, sur sa réponse affirmative, elle ajoute : « Vous êtes peut-être un ami de Denys et de ses compagnons Rustique et Éleuthère? » A ces noms chéris et vénérés, le pontife ne peut retenir ses larmes et répond simplement : « Oui, et je m'en fais gloire. » Aussitôt Catulle lui avoue qu'elle est chrétienne, et alors commence entre eux un échange d'affectueuses paroles. Ils s'entretiennent de Denys, y revenant sans cesse sans pouvoir se lasser. L'évêque raconte les travaux apostoliques de son illustre ami avant son arrivée à Lutèce, et Catulle les scènes cruelles de sa passion. Quand il fut question du jour et de l'heure de son martyre, ils constatèrent que la vision avait coïncidé avec le jour de la mort.

Régulus se disposait à regagner sa ville d'Arles, mais il dut céder aux instances de Catulle, qui, bien qu'elle eût été initiée par Denys aux choses de la foi, n'en avait pas encore cette pleine connaissance si recherchée par une âme pieuse. Pour satisfaire à un si louable désir, le saint évêque demeura encore quelque temps auprès de Catulle, et c'est pendant ce séjour qu'il consacra le petit oratoire dont nous avons parlé, modeste édifice, il est vrai, mais infiniment vénérable à cause de son précieux trésor.

Les Parisiens montrèrent un grand zèle à honorer le tombeau de leur saint apôtre. A dater du règne de Constantin, l'Église commença

Digitized by Google

à déployer toutes ses magnificences. Les fidèles s'empressaient avec une sainte émulation à élever des temples au Seigneur, en actions de grâces des victoires remportées sur le paganisme. Ce fut alors que l'on vit les peuples de la Gaule se placer sous la protection de saint Denys et remplacer par un sanctuaire plus digne l'oratoire des premiers jours (1).



Vision de Régulus. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

Tant que vécut Constantin, le christianisme fut florissant dans les Gaules : la mésintelligence de ses fils, les progrès de l'arianisme, l'invasion des Francs, des Allemands et des Saxons l'exposèrent à de nouvelles tempêtes : saint Jérôme les déplore dans une de ses lettres. Mais, Clovis s'étant converti avec son peuple, les Francs s'unirent aux Gaulois pour réédifier d'anciennes basiliques et en bâtir de nouvelles.

(1) Les Bollandistes nous disent que Denys et ses compagnons obtinrent dans les Gaules un culte très célèbre, dès le cinquième siècle de l'Église, vraisemblablement et probablement dès le quatrième.

Digitized by Google

Les historiens rapportent à ces temps l'église que la vierge de Nanterre fit construire en l'honneur des glorieux martyrs, à l'endroit même où ils avaient reçu la sépulture. Nous avons parlé ailleurs (1) de la grande dévotion que sainte Geneviève avait pour saint Denys et qu'elle faisait partager à ses pieuses compagnes. Elle allait souvent avec elles prier devant ses vénérables reliques, et, pour lui rendre un plus digne hommage, elle forma le dessein de remplacer par un nouvel édifice celui qui avait été élevé par les chrétiens après la persécution, et qui tombait alors de vétusté. Nous avons dit aussi comment la Sainte fut soutenue dans son entreprise par les bénédictions du Ciel, le zèle des prêtres et la générosité des Parisiens.

Bientôt les signes de la volonté divine éclatèrent dans ce lieu saint. Dieu fit connaître par des grâces extraordinaires combien il agréait l'intercession des saints martyrs, et, dès cette époque, nous voyons de pieux pèlerinages se diriger des extrémités de la Gaule vers l'église de Saint-Denys (2).

Saint Grégoire de Tours nous montre les grands de la cour de Chilpéric courant vers ce sanctuaire; un père purgeant sa fille de l'accusation du crime d'adultère par un serment sur ses reliques; la guérison miraculeuse de saint Marius, abbé de Modane, qui y était venu en pèlerinage, et la punition d'un officier et d'un soldat violateurs du saint tombeau.

Saint Marius était venu de son monastère à Paris, dans l'unique but de vénérer les reliques de saint Denys; il était accompagné du sénateur Agricola et d'un autre personnage, Nymphidius, qu'animait une égale dévotion pour les saints martyrs. Après avoir accompli leur pieux voyage, ils se disposaient au retour, lorsque l'abbé Marius fut subitement atteint d'une grave maladie. Agricola et Nymphidius, d'abord très affligés de cet accident, ne furent pas médiocrement surpris de trouver, le lendemain, leur ami parfaitement guéri. Comme ils lui en témoignaient leur étonnement, Marius leur répondit que la même nuit

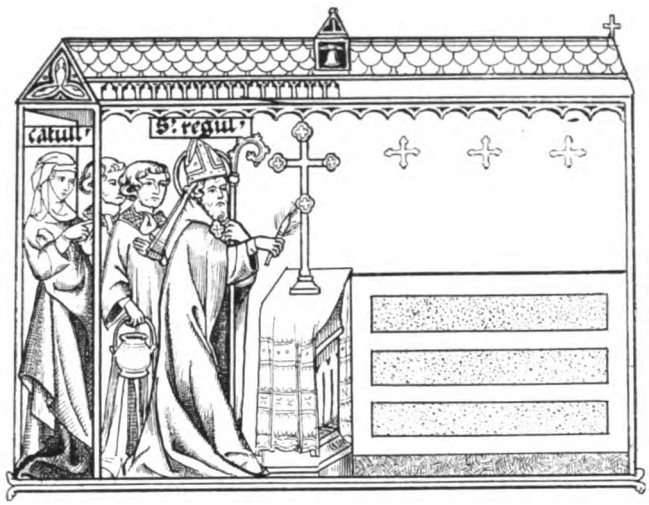
(1) *Sainte Geneviève;* Firmin-Didot.

(2) *Acta sanctorum Ordinis S. Benedicti sæc.*, I, p. 106.

Digitized by Google

saint Denys était venu le visiter et lui avait rendu la santé en lui imposant les mains. Ce prodige redoubla leur foi, et ils publièrent dans toute la Provence les louanges du glorieux martyr.

La puissance du Saint ne fut pas moins éclatante dans le châtiment de deux voleurs. Parmi les officiers de Sigebert, fils de Clotaire Ier, se trouvait un étranger venu à la basilique, non pour y prier, dit Grégoire



Régulus bénit le tombeau de saint Denys. — Ms. 2090 de la Bibl. nat.

de Tours, mais avec la pensée de la piller. Comme les portes de l'église étaient ouvertes et sans gardien, il déroba un grand voile de soie brodé d'or et enrichi de pierreries qui recouvrait le tombeau de saint Denys. Le châtiment ne se fit pas attendre : en passant la Seine pour regagner son camp, il vit son valet tomber dans le fleuve et ne put l'en retirer, non plus que deux cents livres d'or dont il était chargé. L'officier, regardant cette double perte comme une visible punition de Dieu, se fit ramener à l'instant même à la basilique et rendit le voile dérobé; mais cette restitution ne put le soustraire lui-même à la justice divine : avant la fin de l'année, il était emporté par une fin prématurée (1).

(1) Grégoire de Tours.

Digitized by Google

Malgré ce terrible exemple, un soldat, qui appartenait aussi à l'armée de Sigebert, ne craignit pas de monter sur le tombeau du Saint pour y enlever avec sa pique une colombe d'or. Cette colombe faisait partie des ornements du mausolée, de même que les petites tours en forme de pyramides dont parle saint Grégoire et qui étaient d'un aspect merveilleux. Mais au moment où le profanateur espérait saisir l'objet de sa convoitise, les deux pieds vinrent à lui manquer, et il tomba sur sa pique qui lui perça le flanc. Cette nouvelle punition de Dieu inspira de toute part une crainte salutaire et un grand respect pour les reliques de saint Denys (1).

Nous allons maintenant, ô lecteur ami des légendes, rapporter celles qui ont trait à la construction et à la dédicace du quatrième édifice élevé sur le tombeau des saints martyrs.

Au neuvième siècle, cent ou deux cents ans après Dagobert, de la cellule d'un moine demeuré inconnu sortit un jour un écrit dont ce roi était le héros. Le merveilleux s'y développe dans toute son ampleur et d'une façon saisissante pour l'imagination; il y encadre souvent les récits sous la forme la plus charmante. L'auteur raconte, par exemple, un gracieux épisode de chasse au cerf qu'on croirait emprunté à quelqu'un de ces contes de fée, aimable souvenir de notre enfance. Le cerf, sur le point de tomber sous les coups des chasseurs et d'être déchiré par la dent des chiens, trouve dans la chapelle de Saint-Denys de l'Estrée un asile qui devient inaccessible non seulement à l'ardeur furieuse de la meute, mais à tous les efforts du jeune Dagobert et de ses compagnons, vaincus par une force surnaturelle qui enchaîne leurs pas. A quelque temps de là, l'écrivain anonyme nous montre ce prince cherchant au même asile un abri contre la colère paternelle, et trouvant une miraculeuse protection. Le roi Clotaire avait à sa cour un ami, un confident de ses projets; il l'avait fait gouverneur d'Aquitaine et lui avait confié l'éducation de son fils. Mais le jeune prince, irrité de l'irrespectueuse sévérité de son maître, nourrissait contre lui une haine secrète et des projets de vengeance; l'occasion de les réaliser ne se

(1) Grégoire de Tours.

Digitized by Google

fit pas attendre. Profitant d'une absence de son père, qui, pour se distraire des soucis de la royauté, était allé au loin se livrer au plaisir de la chasse, il invita Sadragésille à dîner, et, le repas fini, il le fit prendre, déshabiller, fouetter et raser. Furieux de l'indigne traitement in-



Statue de Dagobert.

fligé à son ami, Clotaire jura de punir sévèrement son fils. Celui-ci s'était enfui précipitamment, et, ne se croyant nulle part en sûreté, il errait, changeant tous les jours de retraite. Il arriva ainsi à la villa de Catulle, entra dans la chapelle de notre Saint et se réfugia près de son tombeau. La nuit venue, il s'était endormi, quand soudain il vit en

Digitized by Google

songe un vénérable vieillard qui l'invita à prendre courage, l'assurant qu'il échapperait au ressentiment de son père et lui prédisant qu'il régnerait un jour sur les Francs, s'il faisait vœu d'orner la sépulture des corps saints. Dagobert promit et ressentit aussitôt l'effet de la protection céleste. Les gardes de Clotaire n'étaient plus qu'à un millier de pas du saint asile, lorsqu'ils se sentirent arrêtés par un bras invisible; effrayés d'un tel prodige, ils s'empressèrent d'en informer le roi. Clotaire, croyant à leur lâcheté ou à leur perfidie, envoya d'autres gardes, qui furent témoins du même prodige; outré de dépit, il partit lui-même pour arracher le fils coupable aux mains des martyrs, mais la même force secrète l'attacha à la terre. S'inclinant alors devant la toute-puissance divine et la merveilleuse vertu des martyrs, il pardonna à son fils, et, recouvrant la liberté de ses mouvements, il entra dans l'oratoire, se prosterna et vénéra les saintes reliques.

Dagobert fut reconnaissant. Il fit bâtir en l'honneur de saint Denys et de ses compagnons un temple qu'il érigea en basilique par une charte spéciale. Selon la description qu'en a faite le moine anonyme auteur de sa vie, rien ne fut épargné dans la construction de cette église, la plus vaste et la plus riche qu'il y eût alors en France. On la décora d'un grand nombre de colonnes en marbre; le pavé était aussi en marbre; on y prodigua l'argent, l'or, les pierres précieuses, et, suivant l'expression du même auteur, toutes les *espèces d'embellissements* connus dans l'univers (1). Le prince ne fit point peindre l'intérieur de l'édifice; mais, par une magnificence dont il semble avoir donné le premier exemple, il en couvrit entièrement les murs et même les colonnes de tentures d'or enrichies de perles. A l'entrée, Dagobert fit poser une porte de bronze enlevée à l'église de Saint-Hilaire de Poitiers.

La consécration de la basilique fut accompagnée de prodiges inouïs. Dagobert avait convoqué les évêques à cette solennité, qui devait avoir lieu le 6 des calendes de mars. Or, la veille au soir, un lépreux, nommé Pérégrin, se présenta à la porte de l'église et obtint la permission d'y passer la nuit. Il priait Dieu dans le silence des ténèbres, quand sou-

(1) *Gesta Dagoberti*, c. XX, apud D. BOUQUET, *Recueil des Historiens des Gaules*, t. II, p. 585.

Digitized by Google

dain il fut entouré de lumière et aperçut Notre-Seigneur revêtu d'ornements étincelants, accompagné de plusieurs saints, Pierre, Paul, Denys, Rustique et Éleuthère, traversant le temple et faisant lui-même la solennelle consécration. Après la cérémonie, Notre-Seigneur lui dit : « O toi qui pries dans ce temple, annonce aux pontifes qui s'y rassembleront demain pour en faire la dédicace que je viens de le consacrer moi-même; tu en donneras comme preuve ta guérison. » Sa lèpre disparut en effet et s'attacha à une pierre voisine, où sa présence, dit Robert Gaguin « est tous les jours constatée au grand étonnement des visiteurs ». Les évêques bénissant la miséricordieuse puissance de Dieu n'eurent garde de renouveler la consécration (623).

La place où le Sauveur avait jeté la peau lépreuse du mendiant devint célèbre dans toute la France; elle attirait de nombreux pèlerins, et on sollicitait comme une relique la raclure de cette pierre vénérée. Un jour, un baron de Bretagne vint à Saint-Denys en tête de l'équipage de son navire. En entrant dans la basilique, il marcha droit au maître-autel, y pria, puis, montant au jubé, il dit d'une voix forte : « J'ai voué ceci au saint Ladre et à Monseigneur saint Denys, dans une effroyable tempête sur la mer de la Palestine. Aussitôt ce vœu prononcé, les vagues se sont apaisées, une grande étendue d'eau s'est trouvée franchie, et nous avons vu le rivage et touché à une splendide cité qu'on appelle Beyrouth. Nous venons accomplir ce vœu : « Gloire à Monseigneur « saint Denys et à Monseigneur saint Ladre! » Cela dit, le gentilhomme offrit un cercle d'or et de pierreries qu'on suspendit à la voûte (1), et la multitude cria : « Noël. »

Dagobert fit ensuite construire un magnifique tombeau dans la crypte de la basilique; il confia ce soin à saint Éloi, orfèvre et argentier du roi, qui jouissait alors d'une grande considération à la cour, tant par sa vertu que par son habileté dans son art. Selon la description que saint Ouen, ami et biographe de saint Éloi, nous a laissée de ce monument, il consistait en un dôme soutenu par des colonnes en marbre, revêtues de lames d'argent. La façade était surmontée d'un fronton

(1) On l'y voyait encore en 1625.

Digitized by Google

enrichi de pierres précieuses. Les bustes des saints martyrs étaient placés sur leur tombeau. En avant s'élevait un autel garni d'une boiserie dorée ornée de feuillages et de petites pommes d'or entremêlées de perles. Le haut de cet autel, au-dessus du dôme, était recouvert de lames d'argent. Ce grand ouvrage, où l'orfèvrerie étalait toutes ses richesses, était alors considéré comme l'une des plus belles productions de l'art connues en France. Lorsqu'il fut terminé, Dagobert fit faire la translation des reliques de saint Denys et de ses deux compagnons saint Rustique et saint Éleuthère, le 22 août de l'an 630, jour auquel on célèbre dans l'Église de Paris la fête de l'Invention de ces saints martyrs.

Ici se présente une question soulevée seulement au dix-huitième siècle et qui est d'un grand intérêt pour l'histoire de saint Denys : quel fut le lieu primitif de la sépulture du saint martyr et de ses compagnons? ou, en d'autres termes : les corps des saints Denys, Rustique et Éleuthère ont-ils été aussitôt après leur mort ensevelis à la place que recouvre la basilique? N'est-il pas plus conforme à la tradition de dire qu'ils y ont été transportés par les soins de Dagobert après avoir reposé d'abord dans l'église de Saint-Denys de l'Estrée?

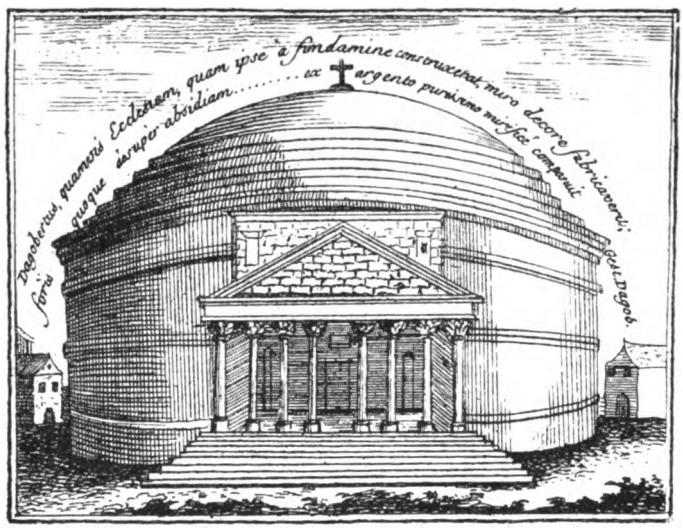
Deux témoins irrécusables déposent en faveur de Saint-Denys de l'Estrée : l'abbaye de Saint-Denys et l'Église de Paris.

Vers la fin du huitième siècle, l'abbaye de Saint-Denys fit rédiger l'histoire de sa fondation par Dagobert, en empruntant aux *Gestes* de ce prince les pages qui la concernent. Un *moine anonyme* fut l'auteur du travail, mais cette œuvre, dont le monastère avait fourni les matériaux, devint sienne, au point de passer en substance dans sa liturgie. C'était l'époque du grand Fulrad, le patron de Pépin et de sa dynastie, de Fardulfe, l'ami de Charlemagne. La science comme la loyauté ne faisaient donc point défaut à l'auteur, et l'on ne saurait taxer ce livre de légèreté ni d'imposture, surtout quand il s'agit de faits publics et considérables, dépouillant l'abbaye dont on faisait l'histoire de l'honneur d'avoir possédé pendant cinq siècles le miraculeux tombeau de saint Denys.

Or les *Gesta Dagoberti* nous disent que Dagobert fit d'un monas-

Digitized by Google

tère, qui était à l'extrémité opposée du village, l'abbaye royale de Saint-Denys et y construisit une splendide basilique où il transporta les trois corps saints extraits, sur l'invitation des Saints mêmes, de leur antique sépulture. Ce fait serait inexplicable si les corps avaient reposé déjà à l'abbaye. L'écrivain ne nomme point, il est vrai, la chapelle d'où Dagobert a tiré les corps saints, mais il la place à l'extrémité du village opposée à l'abbaye même, et son identité avec Saint-Denys de l'Estrée ne soulève aucune contestation (1).



Église bâtie par Dagobert à saint Denys et à ses compagnons. — Topographie de France; ville et abbaye de Saint-Denys.

Ce texte est consacré par la liturgie dans la seconde des deux grandes fêtes annuelles de saint Denys; il est illustré par la peinture dans les manuscrits de l'abbaye, et il est résumé dans le *Breviarius cœnobii S. Dionysii in Francia,* qui fut livré à la presse et au public en 1550.

En 1665, paraît l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Denys en France,* par F. Jacques Doublet. Le chapitre XXIII porte ce titre :

(1) Voici son texte : « Dagobertus denique Deo annuente regnum paternum retinens, inter alia quæ laudabiliter gessit, memor voti jam dicti, accessit ad supra memoratum locum; et sicut in somnis præmonitus fuerat, sanctorum martyrum Dionysii, Rustici et Eleutherii corpora requirens, digesta eorum in sarcophagis nomina reperit, quæ et in alium ejusdem vici locum summa cum veneratione X kalend. maias transtulit, eorumque memorias auro purissimo et purissimis gemmis exornavit (cap. XVII).

Digitized by Google

Translation des corps des saincts martyrs de l'église de Sainct-Denys de l'Estrée en l'église de Sainct-Denys en France, par le roi Dagobert.

Ces paroles décisives sont le dernier mot et en somme l'unique mot de l'abbaye depuis le huitième siècle; elles sont confirmées par la tradition de l'Église de Paris. Dans la célèbre abbaye de Saint-Germain des Prés, nous trouvons les *Gesta Dagoberti* en honneur comme à Saint-Denys même. Le manuscrit 493, fonds Saint-Germain, nous fournit une copie des *Gesta* qui dispense de signaler les autres; elle est du onzième siècle. Au dix-septième siècle, la question est tranchée par l'accord des écrivains qui l'ont traitée, tels que Du Breuil, Corrozet, Papirius, Masson, André du Chesne, géographe du roi (1), les PP. Ribadeneira, Binet, Taraut, jésuites; René Benoît, historien de Saint-Denys.

En 1643, une nouvelle édition du Bréviaire parisien, composée avant le déchaînement janséniste, maintient avec Rome, l'Occident et l'Orient un seul Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris, et, sur la question du premier tombeau de saint Denys, elle suit simplement le *Gesta Dagoberti*. Paris était ferme encore sur la tradition en 1666, et la critique janséniste, malgré quelque succès de détail, n'en avait pu entamer le fond.

Saint-Denys de l'Estrée se présentait d'ailleurs dans les meilleures conditions pour soutenir ses droits historiques. Au dix-septième siècle, on croyait reconnaître dans une chapelle de cette église la construction faite par sainte Geneviève sur le tombeau des martyrs : « Cette chapelle, dit dom Doublet, se voit encore de présent, dedans l'église du prieuré de Saint-Denys de l'Estrée... laquelle se discerne d'avec le reste du bâtiment, d'autant qu'elle paroist fort vieille et antique (2). » Des fouilles sont venues confirmer ce renseignement en nous rendant les restes de la construction romaine due à sainte Geneviève : le 15 octobre 1867, comme on achevait de démolir les fondations de l'église de Saint-Denys de l'Estrée, un ouvrier rencontra la brique romaine

(1) DOUBLET, *Histoire chron.*, p. 195-200.
(2) P. 158.

Digitized by Google

de petit appareil et découvrit un ancien mur allant du midi au nord, dans le sens transversal de l'église. Trois siècles auparavant, « le prieur de l'Estrée, faisant exécuter des travaux pour réparer les ruines de son église dévastée par les huguenots, trouva au lieu de la sépulture des martyrs trois pierres blanches de moellon, d'environ un pied de long, un demi-pied de large, en forme de bières, comme celles d'argent qui contenaient les trois corps saints. Sur chaque pierre était gravée une croix; au milieu se trouvait un petit coffret de plomb, carré et scellé avec du plâtre. L'inscription était la même pour tous les trois : « Reliques des vêtements et des cendres des saints martyrs Denys, Rustique et Éleuthère. » Il est à croire que, quand Dagobert fit la translation des corps saints, on laissa ces trois coffrets aux dites sépultures, à cette fin de maintenir la sainteté du lieu et d'entretenir la dévotion du peuple (1). » Cette ressemblance des trois coffrets de pierre de Saint-Denys de l'Estrée avec les trois coffrets d'argent de l'abbaye ne semble-t-elle pas dire que les trois martyrs ont reposé ici dans des cerceiuls depierre, ainsi qu'ils reposent à l'abbaye dans des cercueils d'argent, et qu'ils y ont laissé comme souvenir des restes de leurs vêtements et de la poussière de leurs os transportés religieusement ailleurs ?

Enfin, sur le plan de dom Félibien (1704), on voit une rue passant devant Saint-Denys de l'Estrée, et dont le nom unit ce lieu au souvenir de Catulle : on l'appelait rue Catullienne, et au moyen âge *rue Catulle.* D. Doublet en parle ainsi : « *La rue Catulle en la ville de Saint-Denys de toute antiquité.* — Je feray, en passant, cette remarque que la rue qui passe par-devant le prieuré de Saint-Denys (ainsi nommée, pour ce que par icelle l'on s'achemine droit à la ville de Pontoise) est de tout temps immémorial appellée jusqu'à présent la rue Catulle, en latin *vicus Catulliacus.* De quoy font foy les très anciens manuscrits, papiers, censiers, pouïlliers, tiltres, journaux, contracts, enseignements et documents de toute ancienneté. »

Tels sont les monuments de la tradition à l'abbaye de Saint-Denys, à Paris, à Saint-Denys de l'Estrée. Nous sommes donc en droit de

(1) Ce passage est extrait d'un livre mentionné par Du Breul, p. 816.

Digitized by Google

conclure : « Dans tout le cours du moyen âge, l'opinion populaire se trouve pénétrée de cette croyance que l'église de Saint-Denys de l'Estrée avait été le premier tombeau de nos martyrs. Cette opinion a, pour ainsi dire, alors tout dominé, écrivains, monuments, et pénétré dans la liturgie ecclésiastique elle-même (1). »

(1) Voir la savante brochure de M. l'abbé Davin, *La Tradition sur le premier tombeau de saint Denys*.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LES PREMIERS GARDIENS DU TOMBEAU DES MARTYRS. — FONDATION DE L'ABBAYE DE SAINT-DENYS PAR DAGOBERT. — SÉJOUR DU PAPE SAINT ÉTIENNE II. — MIRACLE ÉCLATANT QUI LE SIGNALE. — AUTRES MIRACLES.

Pendant la période agitée qui suivit la mort de sainte Geneviève, l'église rebâtie sur le tombeau de saint Denys eut à subir le contre-coup des débats sanglants des fils et des petits-fils de Clovis. Tantôt fermée, tantôt rouverte, elle fut, pendant tout le siècle, alternativement livrée à la désertion la plus absolue ou gardée temporairement par des clercs et des religieux. L'on s'explique ainsi l'abandon où elle se trouvait quand Dagobert résolut de la reconstruire, et la facilité avec laquelle les deux voleurs dont nous avons raconté la punition purent accomplir leur sacrilège larcin.

Elle était desservie par une communauté de moines, sous le règne de Clotaire II, père de Dagobert, comme le démontre une charte du premier de ces princes, datée de l'an 620 environ. Il y est fait mention de dons offerts à la basilique de Saint-Denys, alors gouvernée par un abbé dont le nom se lit dans cette charte : *Dodo abbas.* Or un abbé suppose une communauté de moines. Une autre charte, citée par dom Doublet et qui serait des dernières années

Digitized by Google

du même Clotaire II, parle de plusieurs terres données à l'abbé Dodon et à ses frères desservant la basilique de Saint-Denys (1).

Parmi les bienfaiteurs de ces moines, l'histoire a conservé le nom de Théotrude, dame de qualité qui, en l'an 627, leur légua trois terres considérables, l'une située dans le Chambly, proche de Nogent-sur-Oise, l'autre dans le Limousin, et la dernière au pays de Beauvais. Cette dame pieuse, par le titre de sa donation, demanda qu'on lui accordât la sépulture dans l'église même où reposait le corps de saint Denys, et qu'on inscrivît son nom dans le nécrologe du monastère où figuraient, avec la date de leur mort, les noms des bienfaiteurs participant à toutes les prières dites, soit au saint sacrifice de la messe, soit dans les autres offices célébrés par les moines.

Pour sauvegarder les dons de toute sorte qui étaient faits au tombeau des martyrs et qu'on nomma leurs trésors, Dagobert fonda la célèbre abbaye attenant au saint édifice. En 636, il y plaça de saints religieux, qui vinrent des célèbres monastères de Saint-Martin de Tours et de Saint-Maurice d'Agaune inaugurer à Saint-Denys la régularité claustrale, la psalmodie perpétuelle et la règle de saint Benoît. Dix-sept ans plus tard, en 653, sous le règne de Clovis II, fils et successeur du roi Dagobert, saint Landry, évêque de Paris, affranchissait, par une charte devenue fameuse, l'abbaye de Saint-Denys du joug de l'autorité diocésaine, et la plaçait complètement sous la juridiction pontificale; ce qui explique l'indépendance où le monastère se tint jusqu'au seizième siècle à l'égard de l'évêque diocésain.

L'abbaye de Saint-Denys devint dans la suite la plus célèbre de l'ordre des bénédictins. On y cultiva de bonne heure les sciences et les lettres. Durant les sanglantes discordes des derniers Mérovingiens, elles y étaient déjà florissantes ainsi que la calligraphie, la peinture sur parchemin et l'orfèvrerie en métaux et en pierreries. En 731, Charles Martel envoyait à Rome Sigobert, l'un de ses reclus, comme négociateur près du Saint-Siège; en 814, un autre reclus, nommé Dongal, occupait un rang distingué parmi les astronomes et les controver-

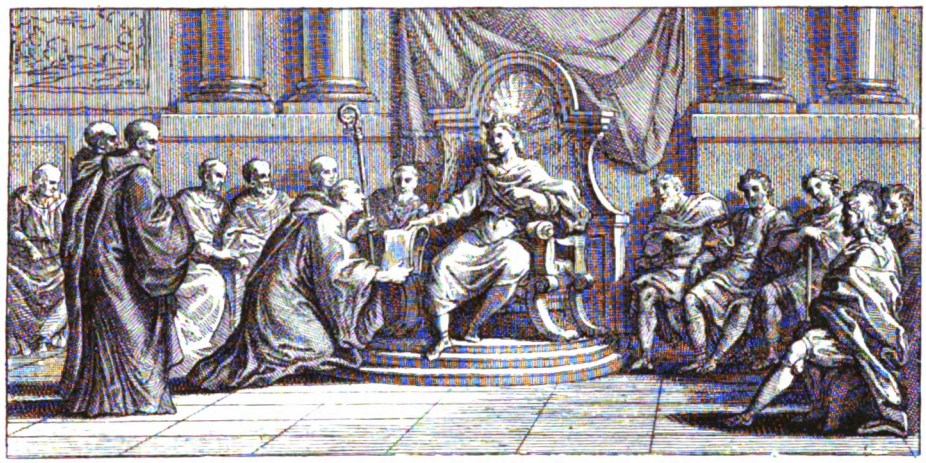
(1) Dodoni abbati et fratribus ejus basilicam sancti Dionysii desservientibus.

Digitized by Google

sistes, et l'école de chant religieux ouverte dans le monastère était renommée dans toute l'Europe.

C'est ainsi que le petit bourg appelé le bourg de Catulle, en souvenir de la pieuse dame qui avait enseveli les saints corps, devint une ville importante prenant le nom de Saint-Denys.

Le séjour qu'y fit en 755 le pape saint Étienne II et le miracle éclatant qui le signala ne contribuèrent pas peu à son illustration. Étienne était venu à Saint-Denys pour y sacrer le fils de Charles-Martel, père



Dagobert fonde l'abbaye de Saint-Denys.

de Charlemagne. La France, honorée pour la première fois de la présence d'un souverain Pontife, avait accueilli le successeur de saint Pierre avec de grandes marques de vénération.

Étienne résidait depuis sept mois à l'abbaye de Saint-Denys lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui fit désespérer de ses jours. La consternation était générale. Mais le Pape espéra contre toute espérance. La veille du sacre, qui était le 27 ou le 28 juillet de l'an 754, il se fit transporter mourant dans l'église de l'abbaye, où il eut une vision qu'il raconte ainsi lui-même : « J'étais en oraison dans l'église du bienheureux martyr, au-dessous des cloches, et je vis devant l'autel le seigneur Pierre, le bon pasteur, et le seigneur Paul, le docteur des nations, et je les reconnus clairement aux costumes sous lesquels on les dépeint.

Digitized by Google

Et je vis le seigneur Denys, trois fois bienheureux, à la droite de Pierre, à la taille mince et plus élancée, d'un beau visage, avec des cheveux blancs, vêtu d'une tunique très blanche garnie de pourpre, et couvert d'un manteau de pourpre constellé d'or; et ils s'entretenaient ensemble d'un air joyeux. Et le bon pasteur, le seigneur Pierre, dit : « Voici notre frère qui demande la santé... » Et le bienheureux seigneur Paul ajouta : « Il va être guéri, » et, s'approchant, il mit sa main amicalement sur le cœur du seigneur Denys... Celui-ci me dit en m'abordant : « La paix soit avec vous, mon frère; ne craignez rien, vous retournerez heureusement à Rome; levez-vous, consacrez cet autel en l'honneur de Dieu et sous l'invocation des bienheureux saint Pierre et saint Paul que vous voyez, et célébrez-y une messe d'actions de grâces (1). »

En même temps, l'église resplendissait d'une éclatante lumière et était remplie d'un incomparable parfum. Étienne se sentit entièrement guéri. Ce même jour 27 juillet 754, ou le lendemain 28, le vicaire de Jésus-Christ consacra l'autel sous le vocable des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et célébra la messe durant laquelle il sacra le roi, la reine et leurs deux fils.

Le souverain Pontife, avant de repasser les monts, laissa dans l'abbaye des témoignages de son reconnaissant souvenir; il déposa sur l'autel qu'il avait consacré les *clés de saint Pierre*. Ces clés, dont parle à plusieurs reprises saint Grégoire le Grand dans ses lettres et ailleurs, étaient d'or et renfermaient de la limaille des chaînes de saint Pierre et de saint Paul. Les religieux lui firent en échange présent de quelques reliques de leur saint patron. Il voulait les placer dans une église qu'il se proposait de bâtir en l'honneur de saint Denys. La mort l'ayant empêché de donner suite à son projet, ce fut Paul I^er^, son frère et son successeur, qui le réalisa. L'église fut construite dans le cloître du monastère des SS. Étienne et Silvestre, que Paul I^er^ avait fondé avec le concours de moines grecs y célébrant dans leur langue le service divin, et qui reçut en conséquence le nom de *Scola Græcorum* (2).

(1) *Opera S. Dionysii Areopagitæ*, 1634, t. II, p. 186.

(2) Toutes ces fondations ne sont-elles pas une nouvelle preuve que l'Église romaine

Digitized by Google

Le souvenir d'autres miracles nous a été conservé par la piété des auteurs contemporains. On lit dans un ancien manuscrit de l'Église de Reims (1), à la date de l'année 757, que Rotrude, femme de Gérard, comte de Paris, voyant ses servantes inoccupées, les reprit de leur oisiveté, et que, l'une d'elles répondant pour s'excuser qu'on ne travaillait pas le jour de la fête de saint Denys, Rotrude repartit : « Travaillez, travaillez, sommes-nous du domaine de saint Denys pour faire sa fête? »



Sacre de Pépin à Saint-Denys. — Peinture de Moreau.

Les servantes se disposaient à obéir, lorsqu'au moment où elles mettaient la main à l'ouvrage, une horrible tempête éclata tout à coup et la pluie tomba si violemment, qu'elle devint tout aussitôt un torrent impétueux. La maison, située sur les bords de la Seine, en fut renversée, et ses débris entraînés dans le fleuve. Il semblait, ajoute l'auteur, que Dieu eût envoyé cet orage pour venger l'honneur des martyrs saint Denys et ses compagnons.

voyait saint Denys l'Aréopagite dans saint Denys de Paris? Peut-il rester quelques doutes à cet égard quand on voit plus tard, en 758, le pape Paul Ier envoyer à Pépin, pour lui être agréable, les livres de Denys l'Aréopagite?

(1) *De Miraculis sancti Dionysii.*

Digitized by Google

Le même manuscrit mentionne un autre prodige à l'époque où Berthoald était à la tête de l'abbaye de Saint-Denys. Gondebaud, sorti d'une province du Brabant, avait été complice du meurtre de saint Lambert, assassiné par le comte Dodon; il en fut puni sur-le-champ par la justice divine, qui le rendit boiteux. Ce châtiment lui fit ouvrir les yeux sur l'énormité de son crime, et, s'humiliant sous la main qui le frappait, il songea sérieusement à se convertir. L'esprit de pénitence le conduisit dans les lieux saints les plus renommés, pour obtenir sa guérison et le pardon de ses offenses. Or, au retour d'un pèlerinage au tombeau des saints Apôtres Pierre et Paul, il vint à l'église de Saint-Denys et y fut miraculeusement guéri. Touché de cette grâce insigne, il résolut de se consacrer entièrement au Seigneur dans le lieu même où il avait obtenu sa guérison. Admis avec empressement et joie dans le monastère, il y édifia tellement ses frères qu'à la mort de Berthoald il fut jugé digne de le remplacer et justifia ce choix pendant les vingt-cinq ans de son gouvernement.

Sous l'abbé Fulrad, son successeur, les religieux de Saint-Denys furent témoins d'un miracle qui ne leur causa pas moins d'édification que de reconnaissance envers leur saint bienfaiteur. Au moment où, dans le dessein de donner plus de magnificence et de majesté à la basilique, Charlemagne faisait continuer les travaux commencés par Pépin, son père, il arriva qu'un des ouvriers, nommé Airard, chargé d'enlever les échafaudages qui avaient servi à terminer la tour, obéit avec tant de précipitation qu'il tomba sur le pavé. L'abbé Fulrad, qui avait donné l'ordre, accourut en s'écriant qu'il avait par son impatience causé la mort de cet infortuné. Mais sa douleur se changea bientôt en joie et en admiration, quand il le vit se relever sans la moindre blessure. Tous les assistants furent persuadés qu'un miracle seul avait pu le préserver de la mort. Quelques-uns, se fondant sur une antique tradition, croient qu'Airard est représenté sur l'une des portes de la basilique. Son habit et l'inscription gravée au-dessus de sa tête indiquent qu'il était moine de l'abbaye.

La reine Berthe, mère de Charlemagne, obtint une grâce signalée un jour où elle était à Saint-Denys. On lui rapporta qu'Autbat, l'un

Digitized by Google

de ses officiers, venait de perdre l'usage des bras, en punition d'un vol qu'il avait commis à Mirvelle : c'était une ferme de l'abbaye, et qui en était éloignée d'un quart de lieue. Berthe fit conduire le coupable à l'église, s'y rendit elle-même le lendemain, convoqua les religieux, et, s'adressant au trésorier nommé Bergamm, promit de réparer le dommage causé par son officier; puis elle pria la communauté d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir sa guérison. Les religieux s'étant mis en prières, l'officier fut aussitôt rendu à la santé; Berthe, témoin de ce miracle, en rendit grâces à Dieu, et, dans sa gratitude, orna magnifiquement le tombeau des martyrs.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

VERTU DES RELIQUES DE SAINT DENYS : ELLES ATTACHENT LA VICTOIRE AU DRAPEAU DE LA FRANCE ET SONT POUR L'ÉTAT UN GAGE DE PROSPÉRITÉ ET DE GRANDEUR. — LEURS TRANSLATIONS A L'ÉPOQUE DES INVASIONS NORMANDES.



ELLE était la vertu des reliques de saint Denys qu'elles ne rendaient pas seulement la santé aux malades, elles attachèrent souvent la victoire au drapeau de la France.

C'était au temps de la guerre contre les Saxons : Charlemagne, sachant quel ennemi il allait combattre et mesurant d'un coup d'œil les dangers de la lutte, pensa doubler la force de ses soldats en les plaçant sous la protection des reliques des saints martyrs. Il ordonna qu'on placerait au milieu de l'armée les corps de saint Denys et de ses compagnons.

L'abbé Fardulfe, conseiller intime du roi et le compagnon inséparable de ses expéditions militaires, fut chargé de choisir les clercs appelés à porter, durant la campagne, le précieux fardeau sur leurs épaules. L'un d'eux, dont le nom s'est conservé (il s'appelait Rodhard), laissa un jour par mégarde le cierge allumé sur l'autel de l'oratoire où

Digitized by Google

étaient déposées les saintes reliques. Le cierge tomba et acheva de brûler sur la nappe d'autel sans y mettre le feu; Rodhard étant rentré dans l'oratoire avec d'autres religieux, ils demeurèrent tout surpris de ce prodige, et coururent l'annoncer à l'abbé, qui en rendit publiquement grâces à Dieu et aux glorieux martyrs.

Ce miracle fut considéré comme un présage favorable. Il y eut deux batailles générales; la seconde fut décisive et la victoire couronna les armes de Charlemagne. Plein de reconnaissance envers le Ciel à qui il attribuait son éclatant succès, le grand monarque mit tout en œuvre pour faire tourner cette expédition au plus grand bien de la religion. Il voulut initier les Saxons aux vérités et aux bienfaits de la foi, et, pour y parvenir plus sûrement, il en fit transporter et disséminer plusieurs milliers dans ses États, espérant ainsi leur inculquer les principes chrétiens et les former aux mœurs publiques.

Les dépouilles de nos saints martyrs furent aussi pour l'État un gage de prospérité et de grandeur. C'est le témoignage que leur rendaient les princes du moyen âge. L'ambassadeur de Charles le Simple, en se présentant devant le roi des Saxons entouré de sa cour, lui offrit, en gage de fidélité et d'amitié, la main de saint Denys enfermée dans une petite boîte d'or, couverte de pierres précieuses. « Grand prince, lui disait-il, recevez ce gage de l'éternelle alliance et amitié que vous offre le Roi, mon maître; il a voulu vous donner une partie des reliques qui ont été la consolation dernière des Français, lorsque le saint martyr Vitus, transporté de Gaule en Saxe, nous abandonna au milieu de nos troubles pour vous apporter une paix éternelle. Depuis la translation de ces saintes reliques, la guerre civile ou étrangère n'a jamais cessé de désoler notre pays. Car l'année même où nous les perdîmes, les Danois et les Normands envahirent notre patrie. »

L'ambassadeur voulait faire entendre au prince saxon que les reliques de saint Denys, comme celles de saint Vitus, allaient être pour la Saxe une source de prospérités. Aussi le roi ne put contenir son allégresse. « Il reçut, dit l'historien Witikind, ce présent sacré en rendant mille remerciements à son auguste allié, puis se prosterna devant la sainte relique, la baisa pieusement et la vénéra avec le plus profond respect. »

Digitized by Google

Dieu récompensa d'une manière éclatante la piété de ce prince, car à partir de ce moment la prospérité de son royaume, toujours entravée par les irruptions des Hongrois, commença de renaître et devint extrêmement florissante par la soumission des peuples voisins, Slaves, Bohémiens, Dalmates.

Les chroniqueurs nous apprennent également que Clovis II, ayant touché irrespectueusement et fait couper un bras du Saint, ne tarda pas à être saisi de vertige, et que la noble nation des Francs vit alors pâlir sa vieille gloire. Le malheureux roi eut beau remplacer le bras enlevé par un autre fait avec de l'or et orné de pierres précieuses, il eut beau accorder d'immenses largesses aux monastères pour expier sa faute et recouvrer la force première de son intelligence, il donna jusqu'au dernier moment des signes de folie.

Le culte des reliques de saint Denys ne fut pas le partage exclusif des rois de France et de quelques illustres personnages; le peuple eut toujours pour elles une dévotion particulière. On ne croyait pas qu'un homme pût porter l'impiété et l'impudeur jusqu'à mentir ou faire un faux serment sur le tombeau de Monseigneur saint Denys. Aussi, quand on craignait qu'un grand coupable ne niât devant ses juges le crime dont il était accusé, on l'amenait au saint tombeau, et là, soit qu'il cédât au cri de sa conscience, soit qu'il redoutât les châtiments que le Saint ne manquerait pas d'infliger à un mensonge sacrilège, il finissait presque toujours par faire l'aveu de la vérité.

Ces manifestations de la piété populaire furent interrompues sous Charles le Chauve, pendant les longues guerres civiles qui désolèrent son règne. Les villes étaient ruinées, à demi désertes, et les peuples réduits à la plus profonde misère par l'anéantissement du travail et de l'industrie. Les Normands, pirates scandinaves, profitaient de ces calamités pour ravager les côtes et remonter les rivières et les fleuves; ils tombaient à l'improviste sur les populations, rayonnant en tout sens, livrant les villes au pillage et à l'incendie. Leurs excès allèrent si loin que dans les prières publiques on ajouta longtemps aux litanies des saints cette invocation : « De la fureur des Normands délivrez-nous, Seigneur. » La terreur dura cent cinquante ans; les plus habiles

Digitized by Google



Charlemagne. — Miniature des registres de l'Université de Paris; ms. 372 de la Bibl. nat.

échouaient dans leurs plus sages combinaisons, les plus forts se retranchaient découragés dans leurs forteresses; les habitants des campagnes,

Digitized by Google

pourchassés comme des bêtes fauves, abandonnaient leurs maisons et leurs récoltes, fuyant au hasard et ne se croyant en sûreté que dans les profondeurs de forêts lointaines, inaccessibles à l'ennemi; le désert et le chaos reprenaient possession du monde.

On vit alors un étrange spectacle : pendant que rois, nobles, peuples et clercs désespéraient du salut de la France, les morts se levèrent de leurs tombeaux et se firent les meilleurs et presque les seuls défenseurs des vivants. Portés sur les épaules des clercs et des moines comme les Mérovingiens inaugurés au pavois, les vieux patrons des peuples, les pontifes, les martyrs, les apôtres se rencontrèrent sur toutes les routes. Saint Martin, saint Benoît, saint Remy, saint Médard, saint Germain, saint Maur, saint Denys veillaient autour des cités éperdues, défendaient leurs remparts, lançaient les foudres et les tempêtes sur les envahisseurs et réconfortaient les populations chrétiennes par leur miraculeuse intervention.

Les Normands, après avoir pillé et brûlé Trèves, Cologne, Saintes, Bordeaux, Nantes, le Limousin et la Touraine, s'étaient emparés d'Orléans et s'avançaient vers Paris. Ce fut alors qu'Hilduin, abbé de Saint-Denys, fit transporter dans l'abbaye de Ferrières les saintes reliques et les objets les plus précieux de son église; mais, craignant bientôt que ce dépôt n'y fût pas en sûreté, il changea de résidence sans que les annales de Saint-Denys nous fassent connaître le lieu vers lequel il se dirigea. Il est dit, dans une ancienne chronique du monastère de Fontenelle, qu'à la suite de cette invasion les religieux de Saint-Denys rachetèrent soixante-huit captifs, moyennant vingt-six livres d'argent, somme qui dépasse mille francs de notre monnaie.

En 846, les Normands reparurent en France, et remontèrent la Seine laissant partout des traces de leur cruel passage. Charles le Chauve, rassemblant quelques troupes, vint à l'abbaye de Saint-Denys implorer pour ses armes la protection du glorieux martyr. Les barbares, comme arrêtés par une invisible main, n'osèrent l'y attaquer et passèrent la Seine à Chaleronne, au-dessus de Saint-Germain en Laye, pour entrer dans Paris, qu'ils pillèrent. Les moines de Saint-Denys, à l'exemple des religieux de Saint-Germain des Prés, qui s'étaient retirés en Brie avec les

Digitized by Google

reliques de leur patron, levèrent aussi de terre les châsses des martyrs et se disposaient à les porter au loin; mais le roi leur rendit courage et prit lui-même la défense de leur église. Néanmoins, les Barbares continuant à troubler grandement la paix des maisons religieuses, les reli-



Baptême des Saxons vaincus par Charlemagne. — Miniature du ms. 9066 à la Bibl. de Bourgogne, à Bruxelles.

gieux de Saint-Denys transportèrent leurs reliques à Nogent-sur-Seine, dans le Hurepoix, et bâtirent à Marnay un monastère où ils purent s'adonner en sûreté à leurs pieux exercices.

En 865, les Normands se montrèrent plus audacieux encore que dans les précédentes invasions. Le vingtième jour d'octobre de cette année, ils entrèrent à Saint-Denys, et, n'y trouvant aucune résistance, s'emparèrent sans coup férir de l'abbaye; ils en furent les maîtres pendant trois semaines, et chargèrent leurs vaisseaux de ses riches dé-

Digitized by Google

pouilles. Mais Dieu ne tarda pas à châtier les profanateurs. Un grave historien du temps nous apprend qu'ils moururent, « les uns dans des accès de fureur assez semblables à la rage, les autres d'une lèpre qui rongea tout leur corps, et plusieurs enfin d'une maladie rappelant celle dont furent punis autrefois les Philistins, ravisseurs de l'Arche de l'Alliance ».

Vingt-deux ans plus tard, les religieux de Saint-Denys, apprenant que les Barbares étaient encore devant Paris, se réfugièrent à Reims avec les saintes reliques de leur abbaye. L'archevêque Foulques les accueillit et les assista avec une charité toute paternelle. Il fit déposer le corps de saint Denys dans une église, où il séjourna trois ans et qui devint une célèbre abbaye de son nom.

Il s'opéra durant ce temps un miracle dont Flodoard nous a laissé le récit : « Une femme du village de Consevreux, dépendant du monastère de Saint-Denys, avait été punie du Ciel pour avoir travaillé au moulin un samedi soir; la soirée du samedi était alors comprise dans la solennité du dimanche. Elle se rendit en toute hâte à Reims pour implorer l'assistance de saint Denys. Le saint martyr lui apparut, et lui ordonna d'aller faire sa prière au tombeau de Thierry, en l'assurant qu'elle serait délivrée de sa peine le lundi suivant, jour de la fête de ce saint. » L'événement justifia cette promesse.

Cependant les Normands continuaient leurs ravages, pillant et incendiant les églises et les monastères, égorgeant ou menant en captivité les habitants des villes et des campagnes. L'abbaye de Saint-Denys, qui avait déjà tant souffert, était menacée de nouvelles dévastations, lorsqu'un heureux événement vint mettre fin à ses incessantes alarmes.

Charles le Simple prenant le parti de traiter avec le chef des pirates, le Rollon des chroniques, lui accorda par le traité de Saint-Clair-sur-Epte la possession de la Neustrie et la main de sa fille Gisèle, à condition qu'il se ferait chrétien et reconnaîtrait la suzeraineté royale. Ce fut un beau dialogue que celui qui s'établit entre le néophyte et l'archevêque de Rouen, au sortir des fonts sacrés où Rollon venait de recevoir le baptême et le nom chrétien de Robert. S'adressant à Fran-

Digitized by Google

con qui l'avait baptisé, « Quelles sont, dit-il, dans la province qui m'est donnée, les églises les plus vénérées et les plus puissantes par le mérite et la protection de leurs saints patrons? — Celles de Rouen, de Bayeux et d'Évreux, répondit le prélat, ont été dédiées à la très sainte vierge Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'église *In periculo maris* a été consacrée sous le nom de saint Michel, l'archange, gardien du paradis. Dans un faubourg de cette ville de Rouen se trouve le monastère de Saint-Pierre, prince des Apôtres. C'est là que reposait le corps d'un vénérable archevêque, saint Ouen, célèbre par ses vertus et ses miracles. La frayeur qui a précédé votre arrivée a fait transporter en France ce précieux dépôt. A Jumièges, où vous avez abordé naguère, l'église est consacrée à saint Pierre, qui tient les clés du royaume des Cieux. — Et quel est, reprit le nouveau chrétien, dans le royaume qui confine à ma terre, le saint le plus puissant en mérites? — Saint Denys, Grec d'origine, répondit l'archevêque; il fut converti par saint Paul à la foi catholique, puis envoyé par saint Clément, successeur de l'Apôtre Pierre, pour évangéliser la France. Les païens lui firent subir les plus cruels tourments, et, après avoir été longtemps battu de verges, il eut enfin la tête tranchée avec des haches dont on avait émoussé le tranchant. — Eh bien, dit Rollon, avant de partager le territoire entre les chefs de mon armée, je veux donner à Dieu, à la vierge Marie et aux saints que vous venez de nommer une part de cette terre, afin qu'ils daignent m'accorder leur protection (1). » Et il donna à Saint-Denys la terre de Brenneval avec toutes ses dépendances. Le duc Robert voulait faire oublier le pirate Rollon.

(1) Dudonis Decani S. Quintini Normann., *De Gestis Normanniæ ducum*,... lib. II, *Patrol. lat.*, t. CXLI, col. 641-642.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

OUVERTURE DE LA CHÂSSE AU XI^{e} SIÈCLE. — PÈLERINAGES AU TOMBEAU DE SAINT DENYS.



A gloire qui rayonnait du tombeau de saint Denys sur la France entière excita l'envie d'une nation voisine. Vers le milieu du onzième siècle, les religieux de Saint-Emmeran de Ratisbonne, faisant exécuter des travaux dans leur abbaye, trouvèrent un corps et répandirent le bruit que c'était celui de saint Denys l'Aréopagite, qui leur avait été donné par le roi Arnould. Le peuple crut à cette fable, et l'évêque, partageant le sentiment de la multitude, se disposa à faire l'élévation du corps.

L'empereur d'Allemagne se rendit à Ratisbonne avec les principaux personnages de sa cour. De nombreux prélats y vinrent aussi sur l'invitation de l'évêque, et l'on rapporte que le pape Léon IX, alors en Allemagne, devait également assister à la cérémonie. A cette nouvelle, les ambassadeurs du roi de France allèrent trouver l'empereur et lui représentèrent qu'il était étrange qu'on voulût faire passer le corps découvert dans les ruines de Saint-Emmeran pour celui de saint Denys, qui, depuis l'époque de son glorieux martyre, avait été si fidèlement

Digitized by Google

gardé dans l'église élevée en son honneur. Ils ajoutèrent qu'avant d'autoriser de telles prétentions, il devait du moins envoyer en France s'assurer si les reliques du Saint avaient disparu de son tombeau, et qu'il ne pouvait refuser cette marque d'amitié et de considération au roi leur maître, qui honorait saint Denys comme patron de sa famille et de son peuple.

L'empereur, ayant pris conseil du souverain Pontife et des seigneurs de sa cour, fit ajourner l'élévation du corps de l'abbaye de Saint-Emmeran. Les ambassadeurs retournèrent en France entretenir le roi de cette affaire. Henri ordonna l'ouverture publique de la châsse et chargea Hugues, abbé de Saint-Denys, de convoquer à cette cérémonie les évêques et les grands du royaume. L'évêque de Ratisbonne et les religieux de Saint-Emmeran y furent également invités.

Donc, le neuvième jour de juin de l'année 1050, un grand nombre de prélats, d'abbés, de princes et de grands seigneurs se rendirent à l'église de Saint-Denys, où était déjà réunie une foule immense. Les religieux passèrent la nuit dans la prière et dans les larmes; après l'office du matin, on apporta, en présence des évêques, d'un des frères du roi et d'autres grands personnages, les trois châsses qui venaient d'être tirées de leurs tombeaux. Toutes les trois étaient d'argent et bien scellées. A l'ouverture de la châsse de saint Denys, il en sortit une odeur merveilleusement délicieuse, et l'on y retrouva tous les ossements, sauf quelques-uns que l'on avait retirés en diverses occasions pour en faire présent à des églises ou à des abbayes. Ces reliques étaient enveloppées d'un voile si usé qu'il tombait presque en poussière. Les prélats publièrent alors à haute voix les grandes choses que Dieu venait de faire en leur faveur, et la multitude, partageant leur allégresse, fit retentir la basilique de chants d'actions de grâces. Pendant ce temps, l'abbé Hugues recueillait avec une profonde vénération ce qui restait de l'ancien voile, et remettait les ossements de saint Denys dans un autre tissu, de couleur pourpre, offert par le roi. Les corps saints furent ensuite portés en procession autour du monastère.

Le roi, informé par son frère de l'heureux événement, en rendit grâces à Dieu, entra pieds nus dans la basilique, fit la confession de

Digitized by Google

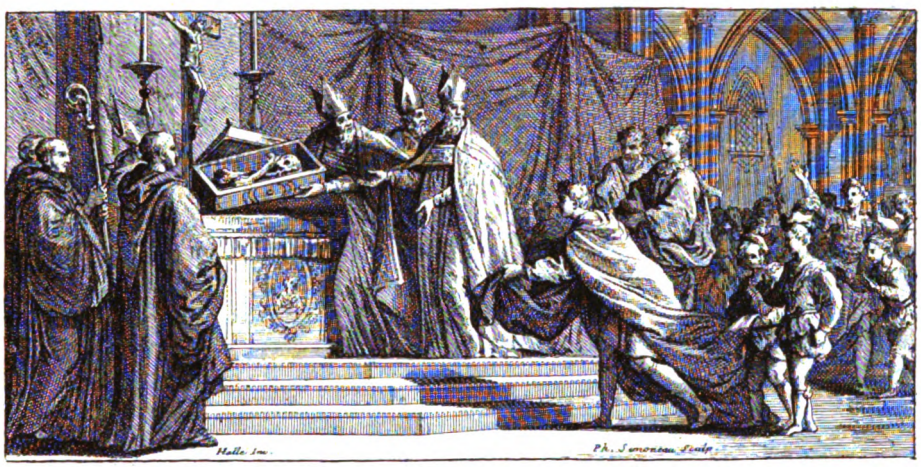
ses péchés, et, après avoir prié devant les saintes reliques, se retira en laissant en présent à Saint-Denys un manteau ou voile fort précieux par la matière et le travail.

Les trois châsses furent, après la cérémonie, placées sur l'autel, où elles restèrent exposées, durant quelques jours, à la vénération des fidèles. Après cette satisfaction donnée à la piété générale, il fut dressé acte de l'ouverture de la châsse et de tous les faits qui l'avaient précédée ou accompagnée, on et déposa dans la châsse de saint Denys ce procès-verbal qu'avaient signé : Guy, archevêque de Reims; Robert, archevêque de Cantorbéry; Imbert, évêque de Paris; Elenand, de Laon; Baudouin, de Noyon; Gaulthier, de Meaux; Froiland, de Senlis; l'abbé de Saint-Denys et un grand nombre d'autres, notamment ceux de Marmoutiers, d'Albert, de Fécamp, etc., etc. L'abbé de Coulombes emporta dans son abbaye un morceau du voile dans lequel avait été enveloppé le corps de saint Denys. Or il arriva qu'un païen se trouvant étrangement obsédé du démon, l'abbé, sans hésiter, le toucha avec le voile; le païen, délivré de son obsession, demanda le baptême et se fit chrétien. Ajoutons enfin qu'après la cérémonie, Adalbert, moine de Saint-Remy, présent à Ratisbonne lorsqu'on prétendit avoir trouvé le corps de notre Saint, donna à l'empereur l'assurance que les reliques de saint Denys l'Aréopagite étaient gardées en France dans l'abbaye de son nom.

A partir de cette époque, les pèlerinages se multiplièrent encore davantage au tombeau de saint Denys. Il existe une étroite connexion entre le sentiment religieux et la visite des lieux consacrés par quelque apparition céleste, ou par quelque opération réputée surnaturelle; ces visites constituent une coutume de tous les temps et de tous les cultes. Nous la voyons chez les Hébreux, pour qui Béthel, Gérare, Mambré et autres endroits, signalés par des manifestations divines ou par des souvenirs de leurs patriarches, étaient des monuments sacrés, religieusement visités. Les païens venaient consulter les oracles de Delphes, de Dodone, de Cumes, de Délos, etc. Mahomet emprunta à la synagogue l'obligation imposée aux musulmans par le Coran de visiter son sépulcre, au moins une fois dans leur vie.

Digitized by Google

Le tombeau de saint Denys avait, comme nous l'avons dit, attiré dès l'origine de nombreux pèlerins. Toutes les régions où avait retenti la parole de Denys, Rome, les Espagnes, l'Angleterre, la Germanie et surtout les Gaules, fournirent de bonne heure et constamment leur contingent à ces pieuses pérégrinations. Les restes de saint Denys exerçaient une énergique attraction, car de sa confession sortait une voix puissante, écho de celle qui l'avait appelé à l'apostolat. Chateau-



Ouverture de la châsse de saint Denys au XI[e] siècle.

briand a dit : « Au moyen âge, Saint-Denys en France était, en raison de sa célébrité religieuse, beaucoup plus connu que Paris et beaucoup plus visité que cette boueuse Lutèce (1). »

Cette procession tant de fois séculaire s'ouvre par Catulla, autour de laquelle se groupent les premiers chrétiens; elle se continue par sainte Geneviève, les rois Mérovingiens, les pontifes de Rome, les princes de la grande famille des Pépin jusqu'aux invasions normandes. A peine interrompue à cette époque, elle recommence bientôt, et la chaîne se renoue entre les derniers descendants de Charlemagne et l'illustre race des Capétiens, pour se prolonger jusqu'au cataclysme révolutionnaire de 93.

Nous ne pouvons faire passer sous les yeux du lecteur toutes ces

(1) *Études historiques.*

Digitized by Google

générations se succédant au tombeau de notre saint patron; nous nous bornerons à deux ou trois épisodes se rattachant à des époques différentes. Suger dépeignait en ces termes l'empressement des pèlerins, vers la fin du onzième siècle :

« L'affluence de la foule était telle dans les jours de solennité, que non seulement le vaisseau du temple débordait d'essaims de fidèles, mais qu'il devenait inaccessible; ceux même qui étaient parvenus à y pénétrer se trouvaient bientôt refoulés hors des portes par la masse compacte qui s'y pressait. On voyait les fidèles, qui s'efforçaient d'approcher pour baiser les reliques du saint clou et de la couronne d'épines, poussés, portés, écrasés par le flot du peuple comprimé dans un espace trop étroit. Resserrés dans cette muraille vivante, l'intolérable pression qu'ils subissaient les mettait hors d'état de faire un seul pas; chacun se trouvait contraint à une immobilité complète et comme transformé en statue, ne pouvant plus que faire entendre de vaines clameurs... L'angoisse et la détresse des femmes étaient horribles; entraînées à travers ce ballottement d'hommes aux membres durs et osseux, elles en étaient broyées comme si elles eussent été dans un pressoir; leurs traits décomposés se contractaient et prenaient la pâleur effrayante d'une mort prochaine; elles jetaient des cris lamentables, plusieurs étaient misérablement foulées aux pieds. Un bon nombre, emportées dans l'intérieur du préau des frères, y offraient un triste spectacle : palpitantes, étouffées, saisies des derniers râlements, elles répandaient à l'entour le deuil et l'angoisse. On vit souvent les religieux chargés d'exposer et de faire baiser les saintes reliques assaillis eux-mêmes par le tumulte et, voyant le sanctuaire envahi, haletants, près de succomber et ne trouvant plus d'autre ressource, fuir et sauter par les fenêtres, emportant le dépôt sacré! Enfant, élevé au milieu des frères, continue Suger, j'écoutais anxieusement ces récits; adolescent, ils m'attristèrent; homme, je nourris dans mon âme le désir ardent d'y remédier (1). »

Tel était le spectacle qu'offrait la basilique de Saint-Denys, à une

(1) V. dans les œuvres de Suger : De consecratione ecclesiæ a se ædificatæ, art. II, *Patrol. lat.*, t. CLXXXVI, p. 12, 82.

Digitized by Google

époque où elle n'avait pas encore atteint son dernier degré de splendeur. Plus tard, la magnificence de son architecture, l'éclat de sa décoration, la richesse de son trésor, en excitant plus vivement la curiosité des peuples, ajoutèrent un nouveau mobile au sentiment religieux qui les portait vers le tombeau de l'apôtre des Gaules. Les historiens décrivent fréquemment ces prodigieuses processions qui couvraient les routes conduisant vers la basilique. Nous ne ferons que signaler celle de l'Université de Paris, dont il est fait mention dans l'histoire du règne de Charles VI, au commencement du quinzième siècle. Il y avait « un si grand nombre d'écoliers, que les premiers étaient entrés dans l'église de Saint-Denys avant que le recteur ne fût sorti de celle des Mathurins, laquelle se trouvait aux environs de la Sorbonne ». Ajoutons que, parfois, les chapitres canoniaux et les corporations religieuses faisaient pieds nus leurs pieux pèlerinages de Paris à Saint-Denys.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

RECONSTRUCTION DE LA BASILIQUE DE DAGOBERT PAR LES ABBÉS FULRAD, SUGER, EUDES CLÉMENT, ET MATHIEU DE VENDOME. — DESCRIPTION DU MONUMENT.



ous avons parlé des premières églises élevées sur le tombeau de saint Denys et décrit les splendeurs de la basilique bâtie par Dagobert. Ce temple n'offrant pas toute la solidité désirable fut abattu et reconstruit, un siècle et demi après sa fondation, sur un nouveau plan, par les ordres de Pépin le Bref. Charlemagne, sollicité par l'abbé Fulrad, quatorzième abbé de Saint-Denys, fit faire la cérémonie de la dédicace avec toute la pompe que l'on pouvait attendre de sa munificence. Ce fut un religieux de cette abbaye, nommé Airard, qui dirigea les travaux en qualité d'architecte (1). Il fit aussi exécuter d'après ses dessins une porte de bronze, pour remplacer celle qu'avait donnée Dagobert; sur l'un des bas-reliefs de cette porte, supprimée en 1771 à cause de sa vétusté, était représenté ce religieux architecte offrant son présent à saint Denys.

Il ne reste aujourd'hui de cette église que les cryptes ou chapelles souterraines au fond du chœur. On reconnaît dans l'ensemble de ces substructions le style et le goût de l'architecture lombarde, introduite en France sous Charlemagne, et elles ont d'autant plus d'intérêt que

(1) Nous avons raconté (p. 292) sa chute d'un échafaudage et sa guérison miraculeuse.

Digitized by Google

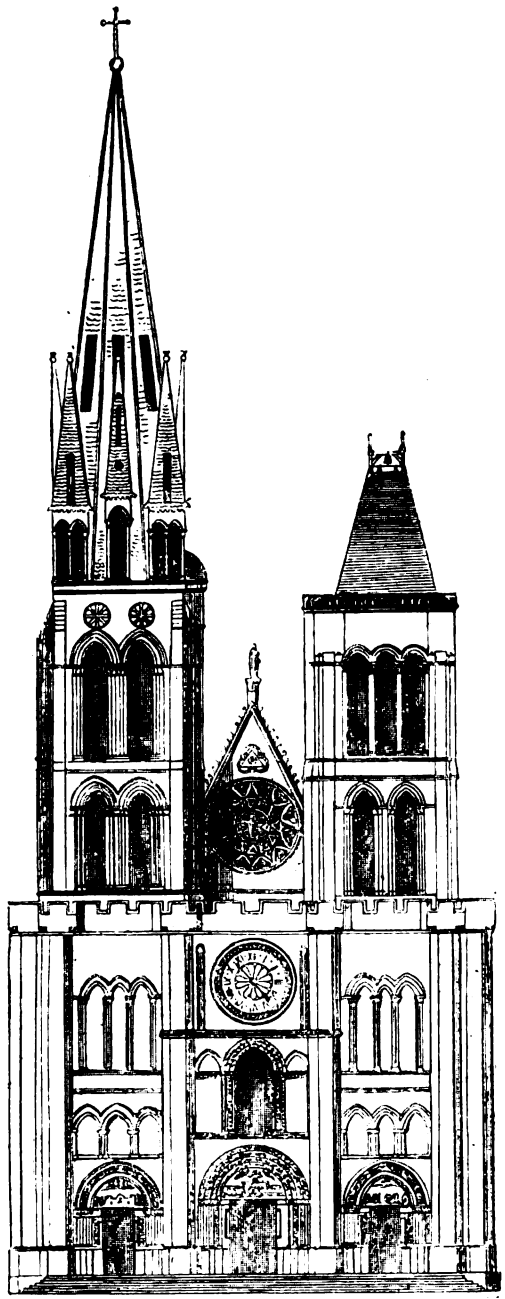
les monuments de cette époque sont devenus extrêmement rares, principalement depuis 1789.

Plus de trois siècles s'écoulèrent depuis la construction due aux libéralités de Pépin et de Charlemagne jusqu'à l'époque où Suger, personnage si important à la cour de Louis VI, dit le Gros, fut nommé abbé de Saint-Denys. Voyant que l'ancienne basilique était devenue trop petite pour la foule que la dévotion ou la curiosité y attiraient les jours de cérémonies, cet abbé la fit démolir. Il commença par raser la façade surmontée de deux grosses tours fort basses et n'ayant qu'une seule porte, et il la remplaça par deux tours et le portail actuel; sur la tour septentrionale fut placée une croix en fer surmontée d'un coq doré. Les habitants de Saint-Denys fournirent la somme de deux cents livres pour l'achèvement du portail commencé en 1137. Suger fit faire deux portes dont les vantaux furent recouverts de bas-reliefs en bronze, représentant différents sujets du Nouveau Testament. L'une fut placée au grand portail du milieu et l'autre à celui de la tour méridionale. La porte donnée sous Charlemagne par le moine Airard fut conservée et placée au portail de la tour du nord.

Le grand portail et la nef étant achevés, Suger fit élever le chœur et ajouta deux bas côtés, correspondant aux deux portes latérales de la façade. Il conduisit sans doute lui-même les travaux de cette grande construction, car nous lisons qu'il se transporta de sa personne dans la forêt de Chevreuse pour y faire la coupe des bois nécessaires à l'établissement des combles.

L'édifice étant déjà fort avancé, Suger invita plusieurs évêques de France à venir en faire la dédicace. Les prélats et tous les grands personnages assistant à la cérémonie furent si satisfaits de ces premiers travaux qu'ils l'exhortèrent à terminer ce qu'il avait si bien commencé. Suger, encouragé par cette haute approbation et ne voulant rien épargner pour la magnificence de son église, avait le dessein de faire apporter d'Italie des colonnes en marbre; mais, contre toute attente, on découvrit de très belles pierres dans une carrière située près de Pontoise, où jusqu'alors on n'en avait tiré que de très communes. Suger fit alors édifier le chevet sur les fondations de l'église bâtie par Pépin

Digitized by Google



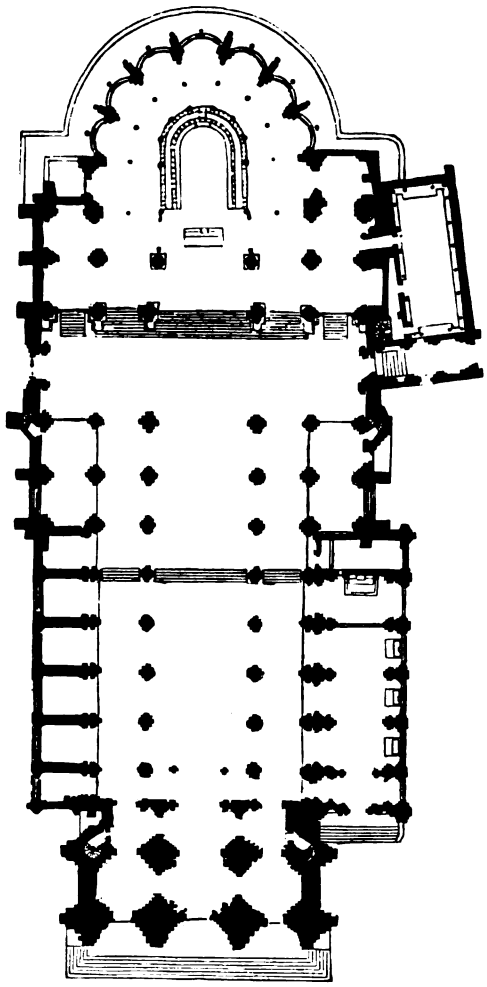
Façade de Saint-Denys au XIVe siècle.

et par son fils Charlemagne; il en conserva les chapelles souterraines.

C'est au-dessus de ces chapelles, dans le chevet de l'église supérieure,

Digitized by Google

que le pieux abbé plaça le tombeau des saints martyrs; ils avaient jusqu'alors reposé dans la crypte. Rien aujourd'hui ne peut donner une idée de la magnificence donnée par Suger à ce tombeau et à l'autel de



Plan de Saint-Denys au XIV^e^ siècle.

la confession qui le précédait (1). Louis VII, à l'invitation de Suger, posa la première pierre de cette partie de l'édifice. Les évêques et l'abbé

(1) Malgré les injures du temps et les dévastations des guerres civiles ou religieuses, ce tombeau et cet autel de la confession ont duré jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle ils furent remplacés par un ouvrage faisant regretter l'œuvre de Suger.

Digitized by Google

de Saint-Denys en posèrent également une ; et, lorsqu'on prononça ces paroles de la bénédiction d'une église : ***Lapides pretiosi omnes muri tui et turres, Jerusalem, gemmis ædificabuntur***, le roi tira de son doigt un anneau d'un grand prix et le jeta dans les fondations; quelques-uns des assistants firent de même (1). Cette cérémonie eut lieu le 14 juillet de l'an 1140.

L'abbé Suger poursuivit avec activité l'achèvement de son église, et, après sept ans de travaux ininterrompus, il eut enfin la satisfaction de la voir terminée, l'an 1144. Il prodigua pour enrichir la basilique tout ce que les arts purent produire de plus digne d'admiration. Selon l'historien Guillaume, son secrétaire, il fit venir de divers points du royaume les artistes les plus habiles en tous les genres, architectes, peintres, sculpteurs, charpentiers, fondeurs, orfèvres et vitriers. Tous contribuèrent à la décoration de l'édifice. Mais la décoration à laquelle Suger parut attacher le plus d'importance fut la peinture sur verre (2). Les faiseurs de vitres et les compositeurs de verre des pays étrangers furent même appelés à travailler aux vitraux de l'église. Outre les sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, on y représenta les principaux événements de la première croisade.

Il ne reste aujourd'hui de ce temple, élevé avec tant de magnificence, que le grand portail, le bas de la façade septentrionale, les dix piliers et les arcades du pourtour du chœur, ainsi que les bas côtés et les chapelles qui l'environnent.

La basilique de Suger fut, selon toute apparence, construite avec trop de précipitation; car un siècle s'était à peine écoulé que déjà elle menaçait ruine. L'abbé Eudes Clément conçut alors le projet de la reconstruire et de lui donner de plus grandes proportions. Saint Louis et la reine Blanche de Castille, sa mère, furent les premiers à l'engager dans cette entreprise et contribuèrent pour une large part à la dépense. Aussi voyait-on avant 1793, notamment sur les vitraux et sur quelques marchepieds des autels du chevet, les armes de Castille accolées à celles de France. Le nouvel édifice fut, selon Guillaume de Nan-

(1) GERVAISE, *Histoire de l'abbé Suger*, t. III, liv. VI, pag. 50 et 51.
(2) DOUBLET, *Antiquités et Recherches sur l'Abbaye de Saint-Denys*.

Digitized by Google

gis, auteur d'une *Vie de saint Louis*, commencé en 1231. Cette date est confirmée par le moine anonyme, auteur de la *Petite chronique de Saint-Denis*, lequel assure pareillement qu'en la même année 1231 l'abbé Eudes Clément fit reconstruire le chevet et poussa son entreprise jusqu'à l'entrée du chœur; le même auteur ajoute que la nouvelle basilique ne fut entièrement achevée qu'en 1281, sous le règne de Philippe IV, dit *le Bel*, par les soins de l'abbé Mathieu de Vendôme, qui jouissait d'un grand crédit à la cour, ayant été ministre et régent du royaume pendant la seconde croisade de saint Louis en 1270 (1).

La différence de structure du chœur et de la nef prouve, en effet, que ces deux parties ne sont point de la même époque. Le chœur, quoique aussi hardi que la nef, présente à l'extérieur, et particulièrement dans les piliers qui l'entourent, beaucoup plus de parties lisses que la nef, dont les murs, à la retombée des arcs-boutants, sont décorés de niches et de colonnes surmontées de pyramides très délicatement travaillées. Eudes Clément, voulant conserver le bas du chœur élevé par Suger, obligea son architecte à imprimer un léger coude aux deux premières arcades de l'entrée du chœur, afin que la largeur du temple se trouvât en proportion avec sa longueur et sa hauteur.

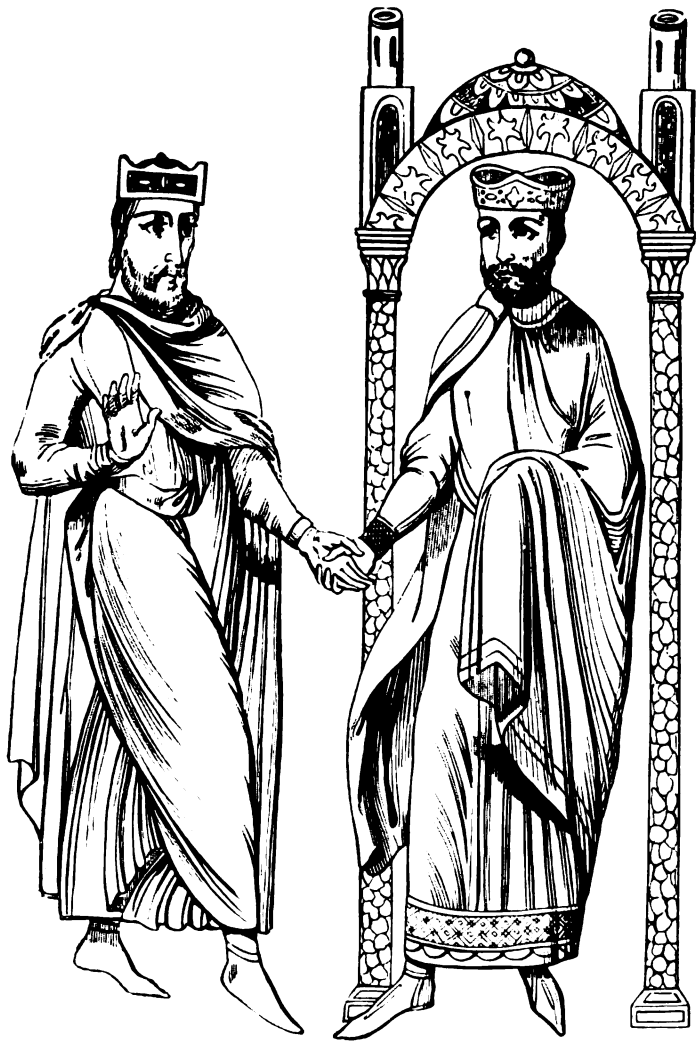
L'édifice a 335 pieds de long dans œuvre, 123 pieds de large dans sa plus grande dimension transversale et 88 pieds de haut sous clé de voûte. Il avait autrefois trois rangs de fenêtres, il n'en a plus que deux aujourd'hui. Les plus grandes, au nombre de trente-sept, surmontent les galeries intérieures de l'église; elles ont environ 40 pieds de haut et sont séparées par des piliers ayant au plus 3 pieds de large. L'autre rang de fenêtres éclaire les chapelles et les bas côtés. La croisée de l'église est éclairée à chaque extrémité par deux grandes rosaces d'une délicate structure, ayant chacune 37 pieds de diamètre. Ce sont ces nombreuses ouvertures qui produisent l'effet magique de la perspective intérieure.

La nef comprend les deux arcades de l'ancienne église attenant au grand portail, et huit autres de la nouvelle, ce qui donne une longueur

(1) FÉLIBIEN, *Histoire de Saint-Denys*, IIe partie.

Digitized by Google

de 191 pieds depuis la porte principale jusqu'au dernier pilier; elle a 35 pieds de largeur, non compris l'épaisseur des piliers, dont le diamètre



Vitrail de Saint-Denys représentant la rencontre fabuleuse de Constantin et de Charlemagne.

est de 5 pieds 6 pouces. A droite de la nef sont deux bas côtés; à gauche un seul bas côté et un rang de chapelles. Ces bas côtés ont 37 pieds de haut sous clé de voûte et 14 pieds 9 pouces de large.

Les chapelles du côté nord paraissent avoir été pratiquées entre les

Digitized by Google

piliers butants, postérieurement à la construction de l'église; car la disposition de leurs ogives et leur peu de liaison avec celles du bas côté prouvent qu'elles n'entrèrent point d'abord dans le plan général conçu par l'architecte. La structure de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, dite de Charles V, bâtie en 1373 aux frais de ce prince pour lui servir



Vitrail de Saint-Denys représentant la prise de Nicée par les croisés, en 1097.

de sépulture, indique qu'elle a été aussi construite plus tard que l'église. La forme des trèfles et des ornements se rapproche du style mauresque en usage dans les quatorzième et seizième siècles. La clé de voûte se fait remarquer par la délicatesse de ses ornements; elle représente la Vierge auprès de son fils, plusieurs anges l'environnent et célèbrent sa gloire et son triomphe au son des instruments de musique.

Au-dessus du renfoncement sur lequel était placé le buffet d'orgue, il existe une voûte qui paraît remonter à la même époque que la cha-

Digitized by Google

pelle de Charles V, c'est-à-dire à celle où l'on dut munir l'église de créneaux et fortifier l'abbaye (année 1358). La clé de cette voûte est ornée d'un écusson couronné, sur lequel sont sculptées les anciennes armes de l'abbaye de Saint-Denys. Ces armes se composent d'un écu semé de trois fleurs de lis, au centre desquelles est figuré l'un des clous qui servirent à attacher Jésus-Christ sur la croix. La représentation de ce clou dans les armes de l'abbaye rappelait que les religieux possédaient parmi leurs reliques cet instrument de la passion, don de Charles le Chauve vers l'an 870 (1).

Extérieur de l'église. — Ce qui frappe le plus quand on arrive au pied de la basilique de Saint-Denys, c'est la muraille lisse et crénelée encaissée entre ses deux tours campanaires et lui donnant un caractère mixte, moitié ecclésiastique, moitié guerrier; en haut, est une forteresse construite au quatorzième siècle, en bas une antique église qui étale son portail à trois baies profondes et byzantines, toutes tapissées de statues. Sur le centre ou tympan de la porte du milieu, un bas-relief représente Jésus-Christ dans sa gloire au milieu d'anges et de saints distribués sur le contour de la voussure, et tenant pour la plupart divers instruments de musique. Au sommet de l'arc on voit Dieu le Père, la tête appuyée sur un nimbe orné d'une croix grecque; plus haut on aperçoit l'agneau pascal. Le chambranle de la porte est orné de sculptures; sur les deux jambages on reconnaît la parabole du royaume des Cieux figurée par les vierges invitées à la noce. Sur le linteau qui forme l'encadrement de la porte est sculptée la résurrection générale. Avant 1794, les deux vantaux de la porte principale étaient décorés de bas-reliefs en bronze représentant les principaux traits de la vie de Jésus-Christ : une petite figure de l'abbé Suger, placée dans l'un des bas-reliefs, rappelait que cette porte était un don de sa munificence. Au centre, un pilier-trumeau en pierre portait jadis une statue de saint Denys; il fut supprimé en 1791 et remplacé par un pilastre en cuivre adhérant à l'un des vantaux de la porte; le cuivre a été enlevé avec les bronzes en 1794.

(1) *Histoire de l'abbaye de Saint-Denys.* liv. II, p. 97.

Digitized by Google

Les deux portails latéraux de la façade sont ornés de bas-reliefs représentant plusieurs traits du martyre de saint Denys. L'un, à droite sous la tour méridionale, montre Jésus-Christ accompagné de plusieurs anges et apparaissant au Saint dans sa prison, lorsqu'il y célébrait les saints mystères avec ses compagnons Rustique et Éleuthère. Au-dessous, sur les jambes de la porte, est une suite de bas-reliefs encadrés dans des ornements circulaires, liés par des têtes de lion, et représentant les travaux de la campagne pendant les douze mois de l'année.

Le bas-relief du portail sous le grand clocher a été refait en 1731. Il représente saint Denys sortant de sa prison et conduit au supplice avec ses compagnons, Rustique et Éleuthère. Les deux portes latérales ont chacune environ 7 pieds 6 pouces de large, sur 12 pieds de haut. Les vantaux de ces deux portes étaient revêtus en bronze enrichi d'ornements vermiculés; en 1794, on enleva le bronze de ces portes.

Intérieur de l'église. — A l'entrée de la basilique, les deux premières arcades, de chaque côté de la nef, sont, comme on l'a vu, un reste de l'édifice bâti sous Louis VII par l'abbé Suger et servant de vestibule à l'église même, dont l'architecture plus élégante et plus svelte présente un de ces heureux contrastes qu'on aime à rencontrer dans les monuments religieux. La hardiesse des voûtes, la délicatesse des arceaux supportés par des faisceaux de colonnes d'une très grande légèreté, dont les fûts s'élancent d'un jet jusqu'à la retombée des arceaux de la grande voûte, les divers aspects que présentent les percées des arcades si ingénieusement multipliées par l'architecte, tout commande l'attention dans l'intérieur de Saint-Denys.

L'édifice était autrefois divisé en trois parties, savoir : la nef, le chœur et le chevet. Le chœur, séparé du chevet par un mur de soutènement auquel était adossé le maître-autel, se trouvait fermé sur le devant par des grilles épaisses, surchargées d'ornements qui interceptaient la vue des cérémonies. Cette disposition a été modifié et même supprimée dans la restauration commencée par Eudes Clément et achevée par Mathieu de Vendôme.

Une vaste et brillante perspective s'offre à la vue du spectateur placé sous la tribune de l'orgue, lorsqu'il aperçoit à la fois les deux parties

Digitized by Google

principales de l'édifice, qui, auparavant distinctes l'une de l'autre, manquaient de cette belle unité, maintenant si judicieusement rétablie. Pour compléter l'ensemble et ajouter aux dispositions de l'ordonnance primitive, on a construit, comme nous l'avons dit, dans le même système d'architecture, un bas côté à droite de la nef, ce qui donne à l'église une forme beaucoup plus régulière. Mais, en changeant sa distribution intérieure, on a senti la nécessité de racheter le trop grand exhaussement du chevet; pour atteindre ce but, il a fallu élever de trois pieds la première partie de l'église, qui comprend le vestibule et une partie des nefs. Le reste des nefs, ainsi que la croisée tout entière, ont été exhaussés de deux pieds. Le pavé de ces deux parties a été placé sur des voûtes solidement construites en moellons. On a racheté par ce moyen la différence de sol du chœur et de la nef. Mais qu'en est-il résulté? c'est qu'en voulant rectifier ce vice de la première construction, on a fait perdre à l'intérieur du temple ses belles proportions et à la voûte sa majestueuse élévation.

En résumé, la basilique de Saint-Denys présente actuellement dans son ensemble cinq époques différentes de l'architecture du moyen âge : la première nous reporte à 775; la deuxième à 1140; la troisième à 1231; la quatrième à 1281, et la cinquième à 1373. Nous avons cru devoir entrer dans les détails qui caractérisent chacune de ces époques, et en établir la distinction, non seulement d'après la connaissance des divers types d'architecture, mais encore par les preuves historiques dont nous avons indiqué la source.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

CHAPELLE DU MARTYRE. — AUTRES ÉGLISES BATIES EN L'HONNEUR DE SAINT DENYS ET DE SES COMPAGNONS SUR LE THÉATRE DE LEURS SOUFFRANCES : SAINT-DENYS DU PAS, SAINT-DENYS DE LA CHARTRE. — CHAPELLE DE SAINT-DENYS A ATHÈNES.



Les anciens plans de Paris indiquent, sur le versant méridional de la colline connue depuis des siècles sous le nom de Montmartre, une petite chapelle, qui, d'après une tradition constante, avait été fondée dans le deuxième siècle, au lieu même du martyre de saint Denys et de ses deux compagnons, sur l'emplacement d'une crypte pratiquée dans une carrière abandonnée où les chrétiens allaient prier en secret. Elle était voisine d'une voie romaine, que la piété des fidèles ne tarda pas à nommer la chaussée (aujourd'hui la rue) des Martyrs.

Au septième siècle, le roi Dagobert attacha des privilèges à la chapelle du Saint-Martyre. Il s'y faisait un service religieux. Pour le rendre plus régulier et pour satisfaire au zèle des nombreux pèlerins, l'on céda, en 1096, aux religieux de Saint-Martin des Champs la chapelle et les terrains voisins, à la charge d'y célébrer la sainte messe deux ou trois fois par semaine.

Digitized by Google

Désirant établir sur la montagne une abbaye de Bénédictines, Louis VI, dit le Gros, et sa femme Adélaïde de Savoie (1), firent, en 1133, un échange avec les religieux de Saint-Martin, qui remirent au roi la chapelle et tout le terrain dont ils étaient possesseurs. La chapelle, reconstruite par le roi, devint une dépendance de l'abbaye. Elle fut consacrée par le pape Eugène III, le lendemain du jour de Pâques, 21 avril 1147. Le 1er juin suivant, le souverain Pontife visita de nouveau ces lieux bénis et dota la chapelle de nombreux privilèges.

Ce sanctuaire, dit le P. Binet, avait comme trois étages. La chapelle haute, quasi à fleur de terre; au-dessous, une autre cachée sous terre, et sous celle-ci une troisième. Les orfèvres de Paris avaient établi leur confrérie dans la chapelle haute.

Nous voyons, en 1412, les paroisses et couvents de Paris aller en pèlerinage à Montmartre pour attirer la bénédiction divine sur la guerre entreprise par le roi. Un autre pèlerinage eut lieu en 1525, après la fatale journée de Pavie. C'est là (2) que, le 15 août 1534, Ignace de Loyola et ses six compagnons, les seuls présents à Paris, François Xavier, Pierre le Febvre, Jacques Lamy, Alphonse Salmeron, Nicolas Bobadilla et Simon Rodriguez prirent leurs premiers engagements pour fonder la Compagnie de Jésus (3). De la chapelle, ils se rendirent à la fontaine de Saint-Denys, sur le versant nord du monticule et un peu

(1) Après Dieu, ce fut saint Denys qu'elle aima le plus; elle avait fait en son honneur une chasuble admirable, bien supérieure pour le travail à celle dont Charles le Chauve lui avait également fait don. Cette pieuse reine comptait avoir un jour sa récompense en compagnie et par la protection de son puissant ami, à qui Dieu avait promis d'assister tous ceux qu'il protégerait; aussi avait-elle eu soin dans ce merveilleux ouvrage de se placer avec sa famille sous le haut patronage du saint martyr.

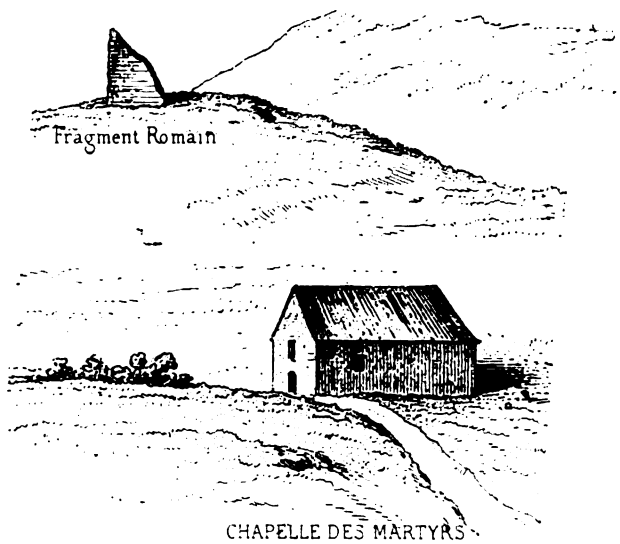
(2) Bartholi dit à tort que c'était la crypte de la chapelle de Notre-Dame; Maffei et Turselin disent seulement « une église des champs près le faubourg ». Bouhours s'exprime plus clairement « une église souterraine où l'on croit que saint Denys fut décapité et qu'on appelle chapelle du Saint-Martyre ».

(3) Voici un exposé sommaire des vœux : renoncer aux plaisirs et aux vanités du siècle et garder une inviolable chasteté. — Hors le temps destiné pour quelques-uns à l'achèvement de leurs études et pour tous au pèlerinage en Terre sainte, ils s'engageaient à marcher dans l'âpre sentier de la pauvreté, sur les traces du divin Maître; il leur était expressément défendu de recevoir le moindre honoraire pour la célébration de la sainte messe, sous quelque prétexte que ce fût. — Ils promettaient ou de se rendre en Terre sainte pour

Digitized by Google

plus bas que la fontaine du But, en tournant vers Clignancourt. Saint Denys, d'après la tradition, lava dans cette fontaine son visage ensanglanté, et les eaux en reçurent une vertu miraculeuse; elle a été ruinée pendant le siège de Paris.

Le jour de son abjuration à Saint-Denys (1593), Henri IV vint avec sa cour rendre grâces à Dieu dans la chapelle du Saint-Martyre.



Chapelle des Martyrs, et fragment romain d'un temple de Mercure.
D'après un tableau du XV^e^ siècle conservé au Louvre.

Au commencement du dix-septième siècle, la chapelle tombait en ruines. Elle avait eu à souffrir du siège de Paris par Henri IV, qui y avait établi des batteries de canon. La vénérable abbesse de Mont-

en convertir les habitants, ou au moins d'aller à Rome se jeter aux pieds du souverain Pontife et s'offrir à lui comme d'humbles instruments pour être employés, selon son bon plaisir, au salut des âmes. Ces vœux devaient se renouveler tous les deux ans, dans les mêmes termes, au même lieu et à la même époque.

Comment douter qu'alors l'illustre apôtre des Gaules, le docteur de la Grèce, entraîné par le zèle de la foi aux extrémités de l'Occident, n'ait entendu la prière de saints religieux s'inspirant, au lieu même de son martyre, de cette charité qui les poussait au bout du monde pour éclairer les infidèles, et qu'il n'ait obtenu pour eux par sa puissante intercession cette force de dévouement que nous admirons dans les enfants de saint Ignace et qui pouvait seule assurer le succès de leur vaste et difficile entreprise ?

Digitized by Google

martre, Marie de Beauvilliers de Saint-Aignan, entreprit de la reconstruire. Elle fit appel à la générosité du roi et des Parisiens. Sa confiance ne fut pas déçue, et son zèle fut récompensé par une découverte qui eut

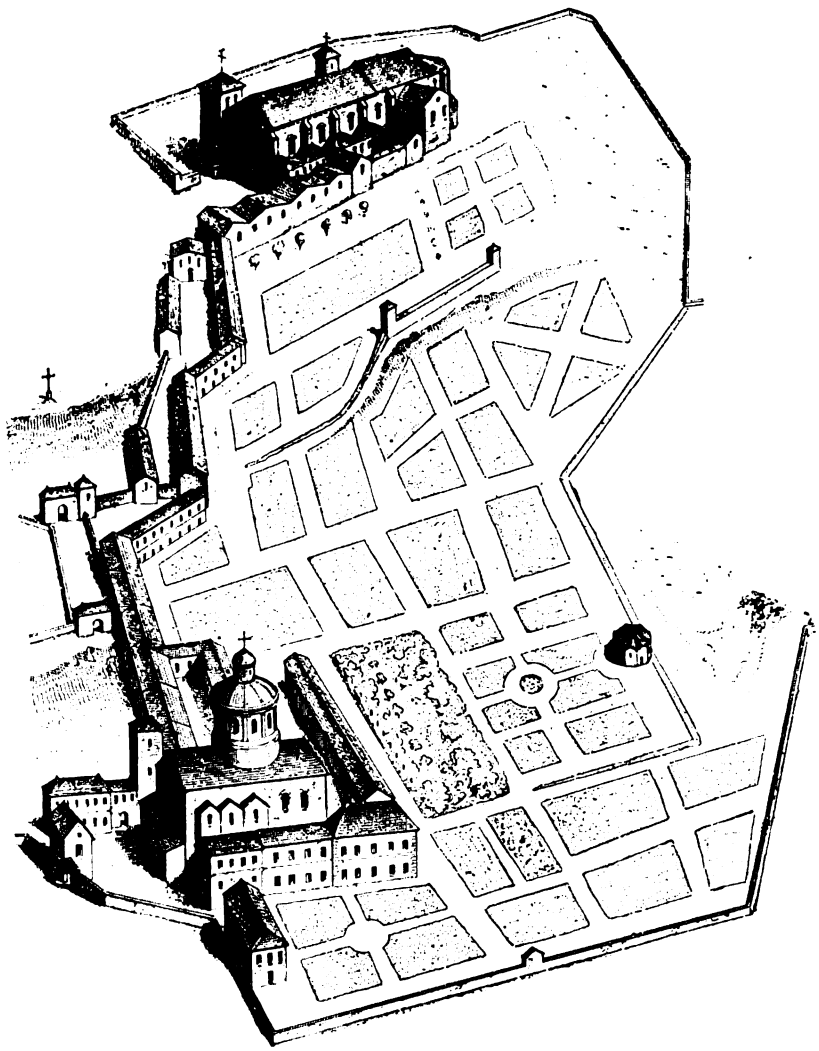


Crypte antique de la chapelle des Martyrs.

un grand retentissement. Dom Marrier, religieux et historien du prieuré de Saint-Martin des Champs, témoin oculaire de l'événement, en a fait lui-même le récit. Le 12 juillet 1611, on creusait de nouvelles fondations à l'angle Est du chevet de la chapelle, quand les ouvriers trouvèrent les marches d'un escalier qui conduisit à une chapelle située sous

Digitized by Google

les deux autres. C'était la crypte primitive qui avait été envahie par les décombres et complètement perdue de vue. Quand le terrain fut dé-



Prieuré élevé au XVII[e] siècle sur la crypte des Martyrs, à Montmartre.
Dessin de M. Albert Lenoir, d'après le plan de Turgot.

blayé, on retrouva l'autel en pierre du sanctuaire portant, comme les murs, de nombreuses croix tracées avec des pointes et des restes d'inscriptions mutilées qui permettaient de lire : DIO... (nysius) MART (ir)...

Digitized by Google

La nouvelle de cette découverte se répandit comme l'éclair et tout Paris s'en émut. Plus de soixante mille personnes allèrent visiter ce lieu saint, et Marie de Médicis s'y transporta avec toute sa cour. Une gravure de l'époque représente la chapelle du Martyre et la crypte antique avec ses emblèmes religieux. Au-dessous, on lit ces vers, dont l'esprit chrétien est le seul mérite :

Ce lieu saint est célèbre à cause du martyre
Qu'y souffrit saint Denys avec plusieurs chrétiens,
Voulant pour Jésus-Christ plutôt cent morts élire
Qu'à Montmartre adorer l'idole des payens.
Près la chapelle au nom des martyrs érigée,
Une autre s'est trouvée en terre, où l'on disait
La messe au temps passé, quand l'Église affligée
Faire publiquement ses prières n'osait.

La chapelle du Saint-Martyre reçut de plus grandes proportions, 16 mètres sur 12 mètres. Elle renfermait la vieille crypte nouvellement découverte. La bénédiction s'en fit solennellement le 1er juillet 1620, et la double chapelle fut transformée en un prieuré par la mère abbesse. Elle y institua même l'office canonial du jour et de la nuit, comme dans l'église abbatiale ; dix religieuses étaient détachées pour ce service. Une galerie couverte fut établie entre la chapelle et le couvent, qui en était éloigné de 350 mètres.

Le 15 août 1634, anniversaire centenaire des vœux de saint Ignace à Montmartre, les Jésuites firent placer dans la chapelle du Martyre un tableau commémoratif, représentant saint Ignace et ses compagnons aux pieds du P. Lefebvre qui célébrait la messe. Le tableau fut mis au-dessus de l'autel, et à côté on lisait l'inscription suivante en cuivre doré :

Arrête-toi, visiteur, et vois dans ce tombeau des martyrs
Le berceau d'un ordre approuvé.
La Compagnie de Jésus,
Qui reconnaît saint Ignace pour père
Et Paris pour mère, a pris naissance en ce lieu (1),
L'an du salut 1534, le 15 août.

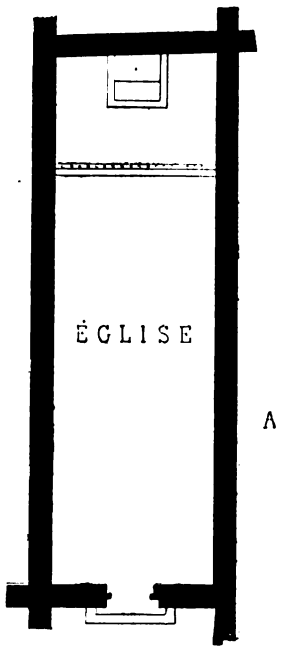
(1) Siste, spectator, atque in hoc martyrum sepulcro
Probati Ordinis cunas lege.
Societas Jesu,

Digitized by Google

L'inscription était surmontée de cette dédicace :

Saint et pieux berceau de la Compagnie de Jésus
Monument élevé par les fils à leurs excellents pères.

En 1657, ce pieux sanctuaire fut témoin des vœux ardents qu'on adressa au Ciel pour la guérison du roi atteint d'une grave maladie.



Plan de Saint-Denys du Pas. — Dessin de M. Albert Lenoir.

Après sa guérison, le monarque reconnaissant alla rendre grâces à Dieu dans ce sanctuaire, et fit restaurer à ses frais *la première cave du martyre, qui est sous l'église des Martyrs.* Pour perpétuer le souvenir de sa gratitude, il fit placer à la porte d'entrée cette inscription monumentale :

« Héritier de la piété chrétienne et catholique de ses ancêtres, non

Quæ sanctum Ignatium Loyolam patrem agnoscit,
Lutetiam matrem, anno salutis 1534, augusti XV,
Hic nata est.

Digitized by Google

moins que de leur trône, Louis XIV, échappé miraculeusement à une maladie mortelle, a offert cette restauration à Dieu son Sauveur, poussé par sa reconnaissance personnelle comme prince trois fois Dieudonné, par la sollicitation de la reine mère Anne d'Autriche, et grâce aux soins de l'éminentissime Mazarin, premier ministre, au milieu des transports de joie pour la paix qu'il vient de conclure. Ce théâtre ancien du martyre, consacré d'abord par le sang de saint Denys, apôtre du royaume et patron de nos rois, et par celui de ses compagnons, a été, par un travail élégant et nouveau, restauré, orné et enrichi sous l'administration de la princesse Françoise-Renée de Guise de Lorraine, abbesse de ce monastère de l'ordre de Saint-Benoît, l'an MDCLIX depuis la Rédemption du monde par Jésus-Christ (1). »

L'abbesse de Beauvilliers n'eut pas la consolation de voir cette restauration. Elle mourut en 1657, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, après avoir gouverné sa communauté pendant cinquante-six ans. Elle avait établi une neuvaine pour l'octave de Saint-Denys. Son zèle maintint la ferveur parmi les religieuses et lui inspira d'ardentes prières pour la mission difficile du Canada. Trois religieuses faisaient chaque jour la communion à cette intention.

Le pieux concours des pèlerins à la sainte chapelle ne fut jamais interrompu. Les nonces du pape y allaient à leur arrivée en France, et les évêques avant de prendre possession de leur siège; les curés de Paris et de la banlieue y conduisaient leur paroisse. Parmi les visiteurs on doit compter : sainte Clotilde, saint Cloud, saint Louis; les évêques de Paris, saint Germain, saint Céran et saint Hugues; le moine de Saint-Denys, saint Gérard, saint Bernard, saint Thomas de Cantorbéry, peu de temps avant son martyre; saint Guillaume Berruyer,

(1) Avitæ pietatis christianæ catholicæ quam Francorum sceptri heres Ludovicus XIV ferali ægritudine ereptus, non sine miraculo, sospitatori Deo hæc Σωτήρια dedicavit, nimirum propria principis tertium Adeodati gratitudine impellente, instigante Regina matre Anna Austriaca, curante inter pacis ab eo sancitæ festivos applausus, Archiministro Mazarino eminentissimo; vetus illud martyrium S. Dionysi, regni apostoli, regum patroni, sociorumque sanguine primitus consecratum; novo et exquisito opere instauratur, decoratur, dotatur, regium Ordinis S. Benedicti parthenæum administrante principe abbatissa Francisca Renata a Lotharingia Guisia. Anno a mundo per Christum reparato MDCLIX.

Digitized by Google

archevêque de Bourges; saint François de Sales; saint Vincent de Paul; le vénérable P. Eudes, qui introduisit dans la communauté l'office du Sacré-Cœur; M. Boudon; le P. Bayot, fondateur du séminaire des Missions étrangères; M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice; Catherine de Bar, fondatrice des bénédictines de l'adoration perpétuelle.

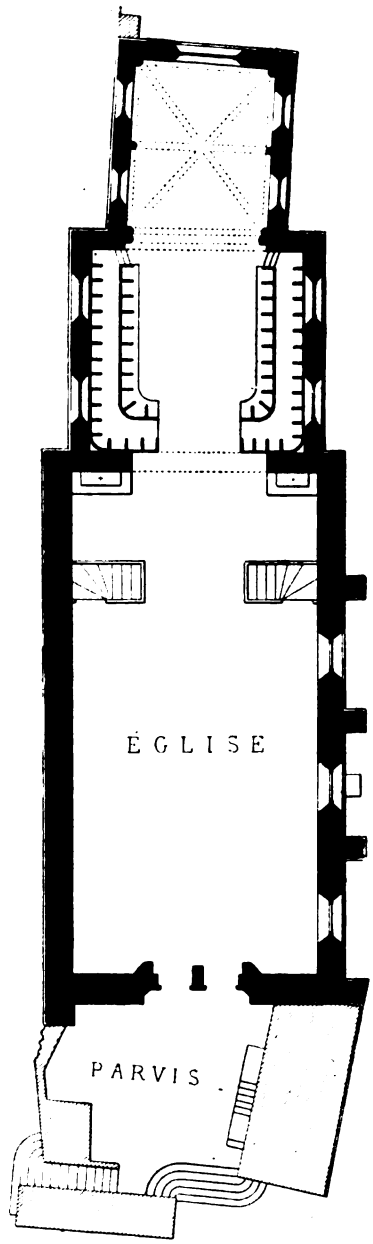
Vers la fin du dix-septième siècle, ces lieux vénérés devaient recevoir une grande transformation. L'antique abbaye construite au sommet de Montmartre, près de la basilique, menaçait ruine; il était urgent de la remplacer par un nouveau monastère. La communauté, qui avait souffert de l'inconvénient de chanter l'office dans deux chœurs, adopta volontiers le projet de placer les nouvelles constructions et l'église conventuelle à la place même où se trouvait la chapelle du Martyre.

Le roi auquel le projet fut soumis lui donna sa haute approbation. On se mit à l'œuvre avec ardeur et, le 8 décembre 1686, les religieuses purent prendre possession de la nouvelle abbaye. Le grand plan de Paris dressé par Verniquet en 1791 nous fait connaître ses dimensions et ses principales divisions. On y distingue nettement la grande église conventuelle, le vaste chœur des religieuses et le cloître adjacent. L'entrée de l'église et de l'abbaye précédée d'une cour s'ouvrait sur une place qui porte encore aujourd'hui le nom de *Place de l'Abbaye.*

Les anciens auteurs mentionnent aussi deux églises élevées à saint Denys sur le théâtre même de ses souffrances. C'est d'abord la petite église de Saint-Denys du Pas, déjà citée en 1148 malgré ses modestes proportions et le voisinage écrasant de Notre-Dame. « Cette église, écrit Lebeuf, existait avant le douzième siècle, auquel temps elle était fort négligée. Elle est dite « *a Passione.* Le maître-autel est élevé sur le lieu même où saint Denys a été rôti sur le gril. » Sauval et du Breuil s'expriment ainsi : « Proche d'icelle église, fondée par les premiers chrétiens, se voit l'ancien cloître fait à la mode de religion... C'est en ce lieu que le glorieux saint Denys, vieillard vénérable, a été mis sur le gril et a souffert plusieurs autres tourments mentionnés en sa vie. Comme aussi il se chante dans sa prose : *Catastam, lectum ferreum et cæstum sumet igneum.* En mémoire de toutes lesquelles passions et

Digitized by Google

tourments ayant été depuis bastie l'église surnommée de Saint-Denys



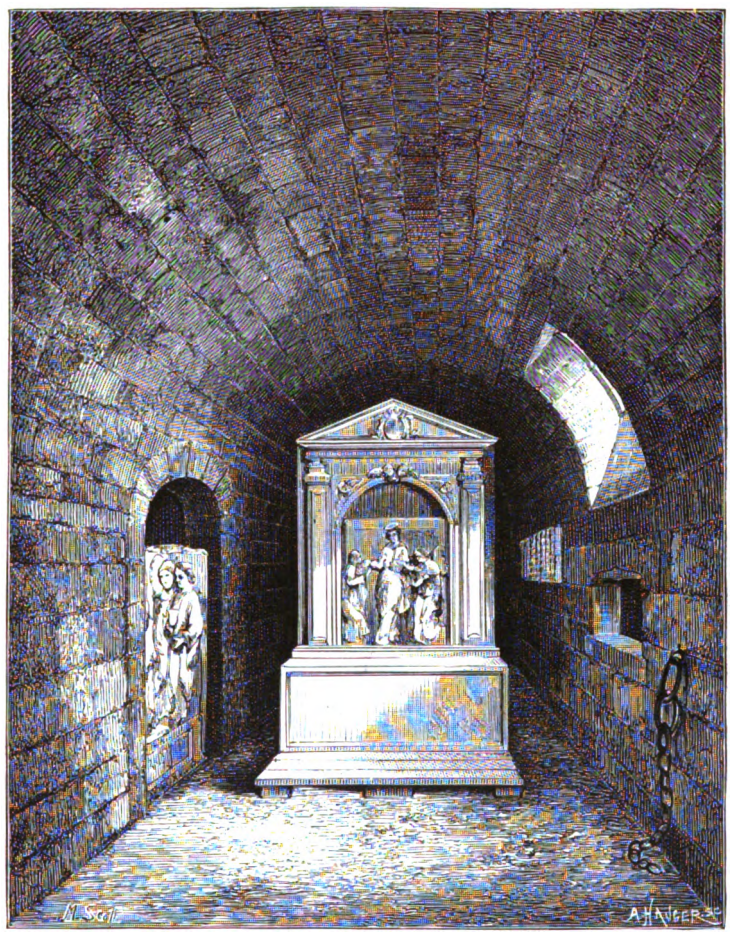
Plan de Saint-Denys de la Chartre. — Dessin de M. Albert Lenoir.

du Pas (1). » Le peuple entendait *du Pas, de Passu*, de la *Passion*, et allait

(1) Du Breuil, p. 80.

Digitized by Google

vénérer là l'image du gril de saint Denys. Plusieurs savants, parmi lesquels nous citerons M. A. Lenoir, n'admettent pas que le surnom du Pas soit synonyme de Passion; ils croient qu'il vient du pas ou passage qui séparait ce lieu de la cathédrale, mais ils ne contestent pas la réalité



Crypte de Saint-Denys de la Chartre, dite prison de Glaucin.

de la tradition qui y rapporte le supplice subi par saint Denys. Cet édifice devait être originairement situé en dehors de l'enceinte militaire de la cité, dont le rempart a été retrouvé en 1711 sous le sanctuaire de la cathédrale.

La prison où saint Denys a été communié par le Christ fut aussi

Digitized by Google

transformée en église sous le vocable de Saint-Denys de la Chartre. Nous avons un acte de dotation et d'institution de clercs pour le service de l'église, daté de 1122 (1). Le titre porte « que c'est le lieu où on dit que le bienheureux Denys a été incarcéré... où il est de tradition que le



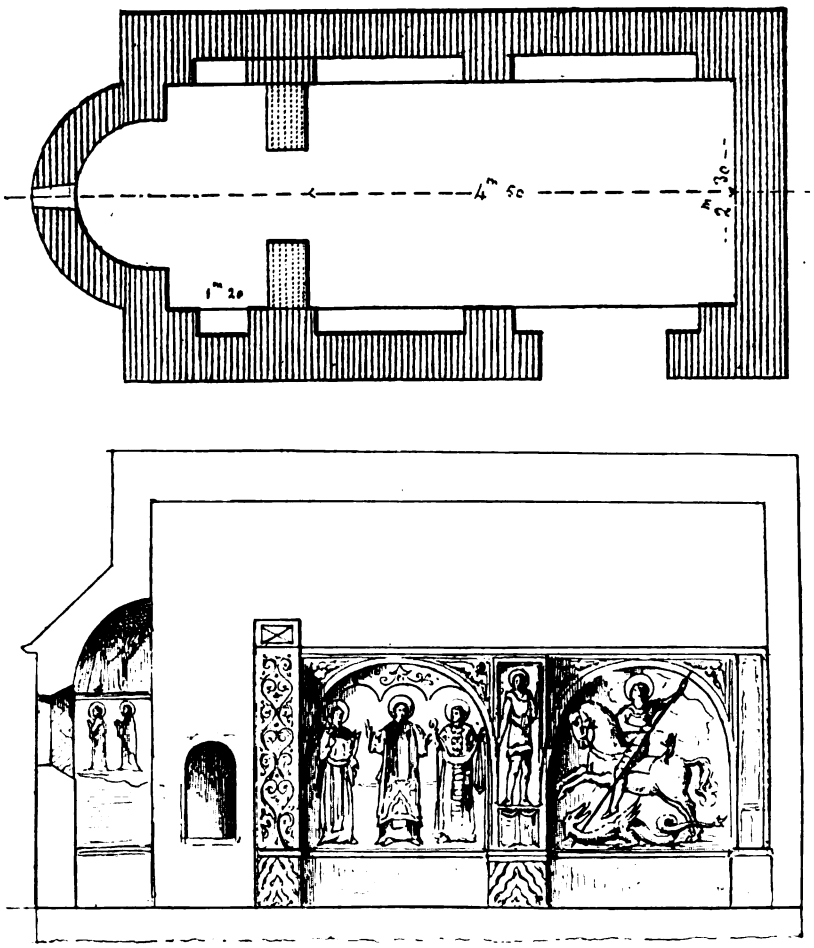
Chapelle de Saint-Denys, à Athènes. — Dessin de M. Albert Lenoir.

glorieux martyr a été retenu en prison (2). » Le roi Robert, dans une charte de 1013, parle des « chanoines de l'église de Saint-Denys de la prison de Paris. Mais du temps de Dagobert on trouve déjà installés dans ce lieu des religieux de l'abbaye de Saint-Denis. Une charte de ce

(1) PIGANIOL, t. I, p. 427.
(2) SAINT-VICTOR, *Tableau de Paris*, t. I, p. 269.

Digitized by Google

roi leur donne des établissements aussi bien en dedans qu'en dehors de la Cité, près de la forteresse de Glaucin et d'une porte gardée par un nommé Salomon. C'était une porte du pont de Notre-Dame, à l'extrémité septentrionale duquel était précisément Saint-Denys de la Chartre.



Plan et coupe de la chapelle de Saint-Denys, à Athènes. — Dessin de M. Albert Lenoir.

« C'est encore ici, dit Dulaure, un établissement religieux dont l'origine est inconnue, mais qui semble remonter au temps de la première race. »

Au dix-septième siècle, il y avait sous cette église, déjà beaucoup plus basse elle-même que le pavé des rues environnantes, une cave où, d'après Lebeuf, « Sisinnius avait fait enfermer saint Denys, saint Rus-

Digitized by Google

tique et saint Éleuthère. » Sauval écrit de son côté : « Sisinnius, prévôt de Paris, fit serrer saints Denys, Rustique et Éleuthère dans une basse-fosse, maintenant appelée la Cave, sur laquelle fut depuis bâtie une église appelée Saint-Denys de la Chartre. » Anne d'Autriche la fit réparer à ses frais et par son architecte, Gabriel le Duc. On reconstruisit le maître-autel, et au-dessus fut placé un groupe de figures éclairées par un bel effet de lumière; il représentait la communion de saint Denys, de saint Rustique et de saint Éleuthère par le Christ accompagné des anges.

Sur la porte de l'église basse, un grand cartouche ovale, soutenu par deux anges, portait en lettres d'or :

Ici est la chartre en laquelle saint Denys
Fut mis prisonnier,
Où notre sauveur Jésus le visita
Et lui bailla son précieux corps
Et sang; il y a grands pardons
Pour toutes personnes qui visiteront
Ce saint lieu; spécialement
Chacun lundi et vendredi de l'année
Et les jours et octaves
De Saint Denys et de Saint Mathieu.

« Quand on est entré dans cette cave, dit Piganiol, on remarque une grosse pierre percée par le milieu, comme pour y mettre le cou d'un homme, et ayant des trous aux côtés pour passer des cordes. Cette pierre aurait été un des instruments des supplices qu'on a fait souffrir à saint Denys. Après avoir mis le cou du Saint dans le vide du milieu et avoir passé des cordes par les trous de côté pour les nouer sur ses épaules, on l'aurait laissé longtemps accroupi sans qu'il pût se lever ni s'étendre.

« L'église de Saint-Denys de la Chartre était desservie par six religieux de l'ordre de Cluny... Philippe-Auguste déclara, en 1204, qu'il devait trente sols parisis de rente aux prieur et religieux de Saint-

(1) Page 127.

Digitized by Google

Denys de la Chartre, à cause de la tour du Louvre qu'il avait bâtie sur leurs terres, et lui-même en chargea la Prévôté de Paris (1). »

Dans toutes les provinces de France, une multitude d'églises reconnaissent saint Denys pour leur premier patron. Outre la ville dépositaire de ses reliques, un grand nombre de bourgs ou de villages portent le nom de Saint-Denys; et, dans de riches cathédrales comme dans de pauvres églises de hameau, on prie souvent devant un autel dédié à l'illustre martyr.

Avant la guerre de l'indépendance, on voyait aussi à Athènes, sur la montagne où siégeait l'Aréopage, une chapelle élevée au neuvième siècle en l'honneur de saint Denys. Elle a été détruite, il y a quelques années; mais M. A. Lenoir, qui habitait alors la ville natale de notre Saint, nous en a conservé le plan et la coupe dans un dessin inédit qu'il a bien voulu nous communiquer.

(1) PIGANIOL, *Description de Paris*, t. I, p. 431.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

ABBAYE DE SAINT-DENYS. — LES DIFFÉRENTES PÉRIODES DE SON HISTOIRE. LES ABBÉS DE SAINT-DENYS. — CHRONIQUES DE SAINT-DENYS.



ous avons vu Dagobert fonder à côté de la basilique de Saint-Denys une abbaye qui ne tarda pas à devenir florissante. Son ancienneté, ses prérogatives, la faveur des souverains Pontifes, la dévotion des rois et des peuples, la magnificence de son église, les cendres des princes et des hommes illustres qu'elle renfermait, ses richesses, ses abbés éminents par leurs vertus et leurs dignités et tant d'actes mémorables dont elle fut témoin la rendirent célèbre dans le monde entier.

Son histoire, que nous allons esquisser à grands traits, comprend cinq périodes distinctes. Les abbés de la première époque furent nommés par élection. Le plus illustre est Fulrad, dont on connaît le rôle considérable sous les règnes de Pépin et de Charlemagne. Longtemps retenu par des négociations politiques en Lombardie, à Rome et en Allemagne, mais fixé enfin dans son abbaye par la lassitude et les ans, il s'y occupa, comme nous l'avons vu, de la reconstruction de la basilique. Alors fleurirent, sous les abbés Walton et Hilduin, les travaux du *scriptorium*, salle réservée aux savants, aux copistes et aux religieux appliqués aux enluminures. Louis le Débonnaire vint à Saint-Denys

Digitized by Google

déposer, puis reprendre les insignes de la dignité impériale, et le chef de pirates normands, Régnier, s'y rendit en personne pour y prononcer d'illusoires engagements.

En 842, une nouvelle période commence pour l'abbaye avec l'avènement de l'abbé Louis Ier, fils du comte Roricon et de la princesse Rotrude. Elle compte successivement après lui sept autres abbés non



Vue de l'ancienne abbaye de Saint-Denys.

résidents et commendataires, tous princes, prélats ou guerriers, parmi lesquels trois rois de France.

La troisième période, la plus brillante de toutes, s'ouvre en 968 avec Gozlin II, nommé par élection; le roi Robert se fait construire une maison dans l'abbaye et y fait fleurir plus que jamais le chant religieux; saint Odilon de Cluny y opère, en 994, sa grande réforme; Abélard y cherche un port après ses naufrages; un religieux, Herloyn, prêche la croisade aux fidèles Bretons que leur foi ardente pousse vers

Digitized by Google

l'Orient; enfin apparaît Suger, le troisième et l'un des plus célèbres reconstructeurs de la basilique.

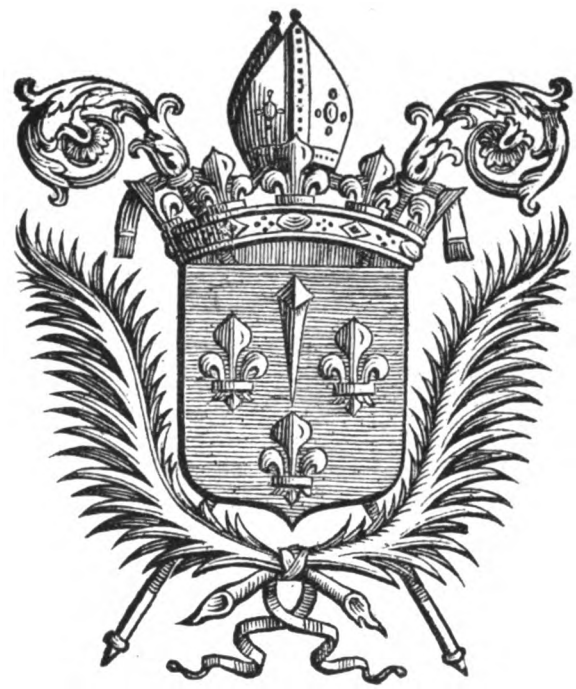
De tous les abbés qui ont gouverné l'abbaye de Saint-Denys, il n'y en a point de plus illustre que Suger. La haute capacité, la sagesse qu'il déploya et comme négociateur de Philippe Ier, et comme ministre de Louis VI et de Louis VII, l'ont rendu célèbre dans l'histoire, cher et vénérable à la France. Élu par les religieux du monastère abbé de Saint-Denys en 1122, béni par l'archevêque de Bourges, il eut la satisfaction de voir son élection confirmée, et par le roi et par le pape. L'année suivante, il se rendit à Rome pour en témoigner sa reconnaissance au Saint-Siège : Calixte II et toute la cour pontificale l'accueillirent avec empressement et le comblèrent d'honneurs. Il assista au premier concile général de Latran avec un très grand nombre d'abbés et plus de trois cents évêques accourus de toutes les parties de l'Europe. Les charges éminentes de l'abbé Suger, ses assiduités à la cour de Louis, ne l'empêchèrent pas de travailler activement à la réforme de son abbaye et à la reconstruction de l'église.

On raconte que, tout d'abord, il avait pris à la cour des allures de vanité, des manières élégantes, des habitudes de luxe et de mondanité qui ne concordent guère avec l'austérité du cloître. Les moines imitèrent volontiers leur abbé : les chevaliers, les grands seigneurs, les hommes politiques se donnaient rendez-vous à Saint-Denys pour y conférer de leurs qualités et de leurs projets; le roi et les courtisans y faisaient de longs et brillants séjours; les dames les plus distinguées en faisaient le but de leurs promenades. Tout à coup, Suger changeant de conduite, donna le premier l'exemple de l'austérité; les moines, qui ne s'étaient pas fait prier pour suivre leur abbé dans la vie mondaine, se résignèrent courageusement à l'imiter dans sa conversion, et Saint-Denys devint un modèle de ferveur et de régularité.

Sous l'abbé Eudes de Clément, contemporain de saint Louis, l'abbaye de Saint-Denys atteignit l'apogée de son importance et de sa richesse. Les arts y fleurirent avec un éclat qui ne fut jamais surpassé. Au temps de Philippe le Bel, elle compte deux cents religieux. La prospérité de la ville suit celle de l'abbaye. La foule de pèlerins attirés par

Digitized by Google

les nombreuses et précieuses reliques, l'affluence extraordinaire de visiteurs appelés par la foire du Landit, avaient favorisé l'accroissement de la population et le développement de l'industrie; les ouvriers en soie, les drapiers et les teinturiers entre autres, se multipliaient singulièrement et obtenaient une grande réputation. On disait proverbialement, au treizième siècle, *saye de Saint-Denys*, et un règlement de 1368 devait



Armoiries de l'abbaye de Saint-Denys.

restreindre le nombre des drapiers devenu trop considérable. La ville s'entoura de murailles et de fortifications.

Durant la même période, le monastère fournit à la France de Charles VI et de Charles VII d'habiles négociateurs et jusqu'à des hommes de guerre. L'abbé Philippe de Villette y fut emprisonné trois fois, à cause de sa fidélité au roi Charles VI, et disparut dans le massacre des Armagnacs, en 1418. Aux sièges de Meaux et de Compiègne, on admirait sur les remparts l'intrépidité de quatre chefs, vêtus d'un cos-

Digitized by Google

tume demi-religieux, demi-guerrier; c'étaient quatre bénédictins de l'abbaye de Saint-Denys. Ils se mirent à la tête de la défense, et, par leur valeur, contribuèrent à la longue résistance de la première et au salut de la seconde de ces villes.

Le dix-septième siècle vit le rétablissement des commendes; c'est la quatrième période. Dans la chaire abbatiale s'assirent successivement neuf princes de l'Église, dont le dernier fut le cardinal de Retz. Déjà dévasté par les huguenots durant la guerre des trois Henri (1), le monastère fut de nouveau presque ruiné durant les troubles de la



Louis le Jeune à Saint-Denys; il confirme l'élection de Suger.

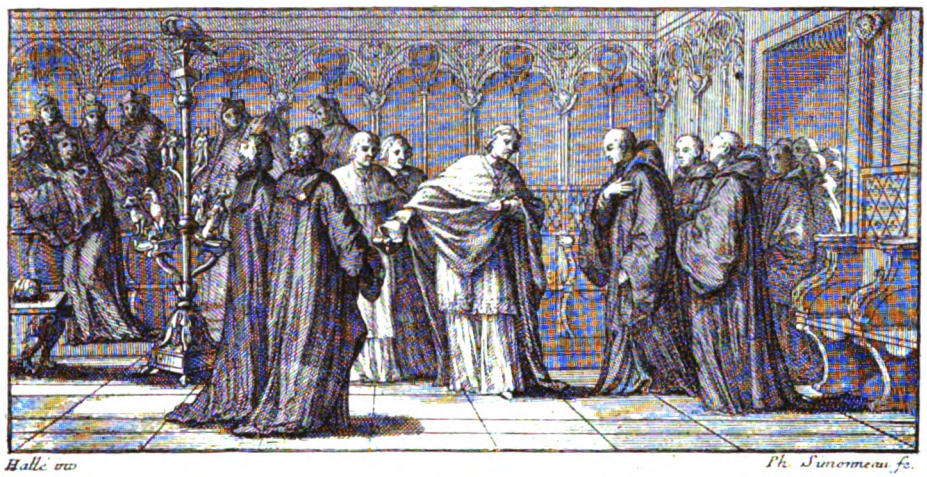
Fronde. Il aliénait ses domaines pour couvrir ses nombreux emprunts, et, à la mort du cardinal de Retz, ses bâtiments tombaient en ruine.

La réforme de Saint-Maur, établie en 1633 dans l'abbaye, y ranima tardivement la régularité et le goût des lettres; mais sa splendeur touchait à son terme. M^me^ de Maintenon venait de créer la célèbre maison de Saint-Cyr, il fallait la doter; et, comme les ressources manquaient, on imagina de lui attribuer les revenus de la manse abbatiale

(1) En 1567, les protestants anéantirent les peintures, les boiseries, les lambris dorés de la salle capitulaire. Le pillage et l'incendie dévorèrent en quelques heures les travaux de plusieurs générations; l'église et le trésor furent mis à sac.

Digitized by Google

de Saint-Denys, évalués à 100.000 livres. On profita de la mort du cardinal de Retz, abbé commendataire, pour consommer l'union, qui fut sanctionnée par une bulle du Saint-Siège, le 23 janvier 1692. Par une transaction du 6 août suivant, consentie par les religieux et l'archevêque de Paris, la juridiction de la ville fut cédée au prélat, à la condition qu'il nommerait le supérieur de l'abbaye son vicaire général perpétuel; celle du cloître et des lieux réguliers demeura aux moines sous l'autorité immédiate du Saint-Siège. En détachant du monastère



Réforme introduite à Saint-Denys par le cardinal de La Rochefoucauld.

tout ce que, depuis tant de siècles, la dignité abbatiale avait réuni de prérogatives, de privilèges, de juridiction extérieure, de suprématie et d'autorité sur cette abbaye souveraine, cet arrêt ne lui ôtait qu'un éclat toujours fatal à sa discipline et à sa régularité; mais, en lui enlevant son chef, il la privait subitement de son protecteur obligé et de la puissance la plus intéressée et la plus apte à défendre ses droits.

Pendant la cinquième et dernière période, les bâtiments de l'abbaye, minés par le temps et par les guerres, furent démolis et reconstruits dans le style moderne, sur les plans de Robert de Cotte; à peine eut-on renversé les premiers pans de mur, qu'on vit se renouveler une scène des temps primitifs de la famille bénédictine. Aux applaudissements des anciens qui les encourageaient de leur présence, les jeunes profès appor-

Digitized by Google

tèrent aux travaux un infatigable concours, creusant les fondements, sciant la pierre, ou tirant et apportant l'eau. L'aile du sud fut en partie l'œuvre de ces pieuses et savantes mains. Commencé en 1701, l'édifice, avec ses accessoires, ne fut achevé qu'en 1786, sept ans seulement avant que sonnât pour les saints religieux l'heure de l'exil ou de la mort.

Cette construction, élevée à une époque où l'art chrétien était dédaigné, offre sans doute de belles lignes et se fait remarquer par sa régularité et sa forme imposante; mais on n'y trouve point le caractère sévère et éminemment poétique des monuments du moyen âge. L'on ne toucha heureusement point à la basilique; on lui épargna ces réparations et embellissements qui ont laissé dans nos églises gothiques les marques du plus regrettable vandalisme.

Les abbés qui gouvernèrent le monastère de Saint-Denys furent donc tantôt des abbés nommés par élection, tantôt des abbés séculiers ou commendataires.

Abbés nommés par élection.

626. Dodon ou Eudes.
632. Chunauld.
643. Aygulphe.
647. Wandebercht.
678. Charderic.
690. Chaino.
710. Dalfin.
712. Chillard.
717. Turnoald.
718. Hugues Ier.
723. Berthoald.
726. Godobald.
748. Amalbert.
750. Fulrad.
784. Maginaire.
793. Fardulfe.
806. Walton.
814. Hilduin.

Abbés séculiers ou commendataires.

(1re Période.)

842. Louis Ier.
868. Charles le Chauve, empereur.
877. Gozlin Ier, évêque de Paris.
887. Ebles.
892. Eudes Ier, roi de France.
903. Robert Ier, comte de Paris.
922. Hugues II, le Grand.
956. Hugues III, Capet.

Digitized by Google

Abbés nommés par élection.

968. Gozlin II.
. . . Gérard.
980. Robert II.
994. Saint Odilon, réformateur.
998. Vivien.
1049. Hugues IV.
1067. Raynier.
1071. Guillaume Ier.
1091. Yves Ier.
1111. Adam.
1122. Suger.
1152. Eudes II, de Deuil.
1167. Eudes III, de Taverny.
1169. Yves II.
1172. Guillaume II, de Gap.
1180. Hugues V, de Foucauld.
1197. Hugues VI, de Milan.
1204. Henri Ier, Troon.
1221. Pierre Ier, d'Auteuil.
1228. Eudes IV, de Clément.
1246. Guillaume III, Macorris.
1254. Henri II, Mallet.
1258. Mathieu de Vendôme.
1286. Renaud de Giffard.
1304. Gilles Ier, de Pontoise.
1326. Guy Ier, de Chartres.
1343. Gilles II, Rigaud.
1351. Gauthier II, de Pontoise.
1354. Robert III, de Fontenay.
1363. Guy II, de Monceaux.
1396. Philippe Ier, de Villette.
1418. Jean Ier, de Bourbon.
1431. Guillaume IV, Farréchal.
1442. Philippe II, de Gamaches.
1464. Jean II, Geoffroy, évêque et cardinal.
1474. Jean III, de Villiers, évêque et cardinal.
1499. Antoine de la Haye.
1505. Pierre II, de Gouffier.
1517. Eymar, de Gouffier.

Abbés commendataires.

(2e Période.)

1529. Louis II, de Bourbon, cardinal.
1557. Charles II, cardinal de Lorraine.
1574. Louis III de Lorraine, cardinal de Guise.
1589. Charles III, cardinal de Vendôme, puis de Bourbon.
1594. Louis IV de Lorraine, cardinal de Guise.
1622. Henri III de Lorraine.
1633. *Réforme de Saint-Maur.*
1642. Jules Mazarin, cardinal.
1662. P. de Gondy, cardinal de Retz.
1691. *Suppression de la dignité abbatiale.*

Prieurs selon la réforme de Saint-Maur.

. . . Dom Charles Le Bouyer.
1693. Julien Raguideau.
1696. Pierre Arnould de Loo.
1699. Pierre Arnould de Loo.

Digitized by Google

Prieurs selon la réforme de Saint-Maur (Suite).

1702. Mathieu Gilbert.
1705. Charles Petey de l'Hostellerie.
1708. Pierre Arnould de Loo.
1711. Denys de Sainte-Marthe.
1720. François Anseaume.
1723. Pierre Richer.
1726. Pierre Richer.
1729. Pierre du Biez.
1733. Pierre du Biez.
1736. Joseph Castel.
1739. Joseph Castel.
1741. Pierre du Biez.
1741. Joseph Avril.
1742. Joseph Avril.
1745. Pierre du Biez.
1748. Pierre Boucher.
1754. Jacques-Nicolas Chrestien.
. . . . . .
1760. Pierre Boucher.
1763. Jacques-Nicolas Chrestien.
1766. Joseph Delrue.
1767. René Gillot.
1770. Jacques-Nicolas Chrestien.
1773. Pierre-Francois Boudier.
1784. Dom Bourdin.
1788. André de Malaret.
1791. Dom Verneuil.
1792. *Sécularisation de la Communauté.*

Parmi les abbés réguliers de Saint-Denys, il s'en trouve quelques-uns que les papes ont élevés au cardinalat, et d'autres que nos rois ont honorés de leur confiance en les nommant grands aumôniers, ministres, ambassadeurs, intendants de provinces, exécuteurs de leurs dernières volontés.

Tant d'hommes illustres par leurs vertus et par leurs emplois firent de Saint-Denys comme une académie de religion et de science, d'où sortirent un grand nombre d'évêques, d'archevêques, d'abbés, l'un des plus illustres réformateurs de l'ordre de saint Benoît, saint Gérard, des confesseurs et des prédicateurs des rois, des docteurs fameux et de célèbres écrivains. C'est aux religieux de Saint-Denys que les rois de France confiaient le soin de leur renommée. Plus d'un témoignage contemporain indique comment, dans plusieurs occurrences, un religieux de Saint-Denys suivait la cour en qualité d'historiographe. L'auteur anonyme de la *Petite Chronique du religieux de Saint-Denys* (1) se

(1) Elle était destinée à servir de notes et de matériaux pour composer plus tard ces *Grandes Chroniques de Saint-Denys* qui étaient presque une institution de la monarchie française.

Digitized by Google

donne souvent comme témoin oculaire des événements qu'il raconte. Il était au port de l'Écluse, lorsque le roi, après y avoir réuni tous les préparatifs d'une immense expédition contre l'Angleterre, y attendait de jour en jour son oncle, le duc de Berri, et le pressait par des messages répétés de ne point manquer la saison favorable au départ.

En 1393, le même duc de Berri lui ordonne de tenir note exacte de tout ce qui se passe aux conférences de Lelinghen, pour le mentionner dans sa chronique.

En 1412, il est au siège de Bourges. Deux ans après, il couche sous la tente du sire d'Aumont, porte-oriflamme, qui veut bien le recueillir au milieu des désordres et des misères d'une armée.

On pourrait citer une foule de curieux témoignages attestant le caractère officiel des *Grandes Chroniques de Saint-Denys* et la présence habituelle d'un religieux historiographe attaché à la personne du roi. Cette pratique était même générale, au dire d'une Chronique d'Écosse, où nous lisons le passage suivant : « Il fut ordonné dans plusieurs pays, et ainsi que je l'ai ouï dire en Angleterre, qu'il y aurait dans chaque monastère de fondation royale un religieux chargé d'écrire, selon l'ordre des temps, tout ce qui se passait sous chaque règne dans l'étendue du royaume, ou du moins dans le monastère. Chacun de ces ouvrages était présenté au premier Chapitre général qui se tenait après la mort du roi, et l'on y choisissait les plus habiles d'entre les assistants pour en faire l'examen et en composer une espèce de chronique ou de corps d'histoire, qui était ensuite déposé dans les archives du monastère. »

Il en était ainsi, sans doute, à Saint-Denys, du moins depuis que Suger avait veillé à ce qu'on fît la collection de toutes les chroniques depuis l'origine de la monarchie, et rédigé lui-même celle de son temps. Nous reconnaissons, en effet, que toute la première partie du règne de Charles VI, dans les *Grandes Chroniques de Saint-Denys*, est un extrait de l'œuvre du religieux. Il est vraisemblable que son *Histoire de Charles V*, qui ne nous est pas parvenue, a de même été le texte primitif d'où le Chapitre avait fait extraire la chronique de ce règne.

Sous Louis XI, Jean Castel, religieux de Saint-Denys et abbé de Saint-

Digitized by Google

Maur, avait été historiographe comme notre anonyme; l'on sait même que ses émoluments étaient de deux cents livres par an. Il mourut en 1479, et, le roi désirant savoir ce qu'il avait écrit, Mathieu de Nan-



L'abbé Adam.

terre, président au parlement, et Jacques Louet, garde du trésor des chartes, se transportèrent par son ordre à l'abbaye de Saint-Denys, où les manuscrits de Jean Castel étaient enfermés dans un coffre à deux clés.

Digitized by Google

Une fois la Chronique approuvée par le Chapitre, il semble qu'il n'y eût plus rien de secret. Elle était donnée en communication à qui voulait la lire et même la transcrire. Tous les historiens et roman-



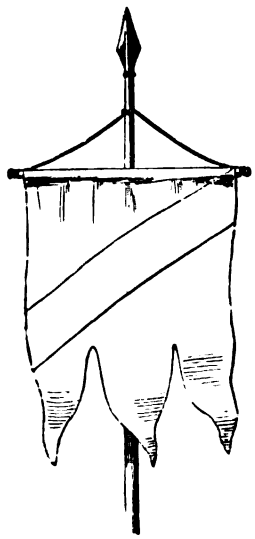
L'abbé Pierre d'Auteuil.

ciers, en prose et en vers, au treizième et au quatorzième siècle, s'appuyaient, pour obtenir confiance, sur l'autorité des *Chroniques de Saint-Denys.*

Plus tard leur publicité est encore plus évidente. Les vingt premières

Digitized by Google

années de la Chronique de Juvénal des Ursins sont un extrait de notre religieux. Berry, Chartier, la chronique scandaleuse, se retrouvent presque en entier dans les *Grandes Chroniques*. Quelquefois on les a copiées; d'autres fois elles ont transcrit les mémoires contemporains. Dès lors, l'histoire était entrée dans le domaine commun.



L'Oriflamme.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

DÉVOTION DES ROIS DE FRANCE A SAINT DENYS. — L'ORIFLAMME. — SACRE DES REINES A SAINT-DENYS. — DÉVOTION DES GRANDS ET DU PEUPLE. — MIRACLES.



Il est temps de parler de la dévotion des rois de France à saint Denys; cette dévotion est aussi ancienne que la monarchie. Dans toutes les circonstances où l'on avait coutume d'invoquer Jupiter, dans le serment, par exemple, Clovis, après sa conversion, répétait : Mon Jove saint Denys! Les successeurs de Clovis crurent que Jove (Jupiter) signifiait joie, et, modifiant la troisième lettre, dirent : Mon Joye saint Denys! c'est-à-dire : Saint Denys est ma joie! Dès lors, toutes les fois qu'il y avait lieu à se réjouir d'une importante victoire ou de quelque heureux événement, le peuple et l'armée poussaient le cri mille fois répété : Mon joie saint Denys! Mon joie saint Denys! attestant ainsi qu'après Dieu, auteur de tout bien, c'était à saint Denys qu'ils se croyaient redevables de leur bonheur et de leur triomphe. C'est dans le même esprit que les vaillants preux des anciens jours allaient suspendre aux voûtes de son temple les drapeaux conquis et leurs armes victorieuses.

Digitized by Google

Clotaire II offrit de l'or et de l'argent pour orner le tombeau de saint Denys, et fit don à son monastère de biens considérables.

Nous avons vu Dagobert bâtir en l'honneur de saint Denys une superbe basilique et demander à saint Éloi de faire trois châsses d'or fin, enrichies de perles précieuses, pour enfermer ses reliques et celles de saint Rustique et de saint Éleuthère, ses compagnons.

Pépin le Bref, premier roi de la seconde race, avait une telle vénération pour les reliques de saint Denys qu'il ne voulut pas être enterré dans sa basilique, mais en dehors, à l'exemple de Constantin le Grand, qui, au rapport de saint Jean Chrysostome, choisit sa sépulture à la porte d'une église renfermant des reliques de saint Pierre.

Charlemagne, après avoir imité la libéralité des rois ses devanciers, se rendit à l'église du saint martyr, et, déposant sur l'autel son diadème royal, lui consacra, à haute voix, son royaume et la couronne de France : « Grand saint Denys, s'écria-t-il, je me prosterne à vos pieds et me dépouille de tous les insignes de la royauté, afin qu'ils vous appartiennent désormais et qu'à vous seul en revienne la gloire. » Il prit ensuite quatre pièces d'or et les mit sur l'autel comme prix de sa couronne. Sa dévotion alla plus loin encore; il décida que les rois ses successeurs renouvelleraient tous les ans cette cérémonie de consécration. Avant de quitter ses États pour un voyage ou pour une expédition militaire, il venait s'agenouiller au tombeau du Saint et lui adressait cette prière : « Seigneur saint Denys, je vous demande l'autorisation de m'éloigner de vous; je vous laisse la France et vous conjure de la prendre en votre sainte garde. » L'exemple de Charlemagne a été suivi de ses successeurs, et, au dix-septième siècle encore, lorsque les rois partaient pour une longue absence, ils venaient pieusement s'agenouiller sur les tombeaux des saints martyrs, couvrir de présents et d'offrandes les autels de saint Denys et lui remettre jusqu'à leur retour la garde du royaume.

On ne peut rien ajouter aux témoignages de vénération et de gratitude que Louis le Débonnaire prodigua à saint Denys dans sa lettre à l'abbé Hilduin; il y fait un dénombrement des grâces que ses prédécesseurs ont dues à sa bienveillance, et reconnaît n'avoir recouvré

Digitized by Google



Louis le Jeune. — Ms. 563 de la Bibl. nat.

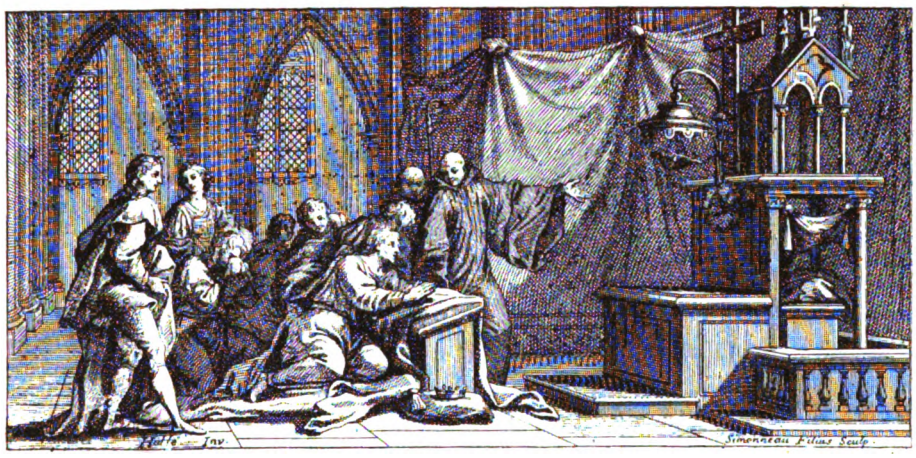
Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

que par sa protection le royaume dont ses enfants l'avaient dépossédé.

Charles le Chauve, dernier fils de Louis le Débonnaire, que son père en mourant avait mis sous la tutelle de saint Denys, hérita de son insigne piété aussi bien que de sa couronne. Il eut recours à son intervention dans toutes les nécessités de l'État, et, ayant dissipé avec son assistance une armée formidable de Danois venue pour saccager la France, il fit de grandes donations à son abbaye et enrichit sa basilique d'objets précieux et surtout d'inestimables reliques.



Le roi Charles VI en prière au tombeau de saint Denys.

Le saint roi Robert, dans un acte authentique où il est fait mention de terres données au monastère de Saint-Denys, assure qu'il a depuis longtemps mis toute sa confiance en l'intercession du glorieux martyr et de ses compagnons.

Nous avons dit que Louis le Gros fit construire en son honneur l'abbaye de Montmartre; on le vit aller nu-pieds à Saint-Denys pour vénérer les saintes reliques; il fit plus encore : il offrit ses épaules royales pour les porter.

Louis le Jeune imita cet acte d'humilité; il voulut porter lui-même le corps de saint Denys à la procession qui se fit dans le cloître, le jour de la translation des saints martyrs (1144). Il assista, comme nous l'avons dit, à la dédicace de la nouvelle église, dont il avait posé la pre-

Digitized by Google

mière pierre, à la prière de l'abbé Suger. Quelques années plus tard, il vint à Saint-Denys avec le pape Eugène III pour y célébrer la fête de Pâques (1147).

Philippe-Auguste, après avoir été sacré à Reims, voulut recevoir de saint Denys sa couronne et son sceptre. Il assista au sacre et au couronnement de la reine Isabelle de Hainaut, son épouse, qui eurent lieu à Saint-Denys en 1180. Louis, son fils, ayant été miraculeusement guéri d'une très grave maladie par le seul attouchement des saintes reliques, Philippe-Auguste, à son retour de Palestine (1191), vint rendre grâces à Dieu sur le tombeau des saints martyrs. En 1215, il fit présent au trésor de l'abbaye d'une portion importante de la vraie croix et de plusieurs reliques qu'il avait reçues de Baudouin, empereur de Constantinople. En 1222, il légua dans son testament à Saint-Denys tous ses joyaux pour servir à l'entretien de vingt nouveaux religieux.

Saint Louis portait toujours dans ses voyages une relique de saint Denys : il venait tous les ans célébrer la fête des saints martyrs avec les religieux, et son offrande habituelle était de quatre besants d'or. Une fois il donna trois couronnes d'or. On le voyait, dans cette circonstance, s'approcher de l'autel la tête nue et prier quelque temps à genoux; puis, appelant le prince Philippe, son fils, tenir les quatre besants d'or sur sa tête, et les déposer sur l'autel qu'il baisait avec respect.

Vers la fin de l'année 1224, étant retenu à Pontoise par une maladie qui alarma toute la France, il demanda à l'abbé Eudes que les saintes châsses fussent levées et portées processionnellement, selon l'usage suivi dans les grandes calamités et dans les besoins extrêmes de la personne royale et de l'État. Les évêques de Noyon et de Meaux assistèrent à la procession autour de l'église et du cloître. Tous les religieux marchaient pieds nus invoquant avec larmes le Seigneur et leurs saints patrons. Ces prières et ces vœux furent exaucés; saint Louis ne tarda pas à recouvrer la santé, si précieuse à la France.

Plus tard, lorsqu'il expirait sur la terre africaine, il s'adressait sans cesse à saint Denys et lui demandait, comme au premier protecteur de son royaume, son intercession auprès de Dieu. Ses restes, rapportés en

Digitized by Google

France par Philippe, son fils, traversèrent l'Italie, le Milanais et la Savoie, au milieu d'un immense concours des populations. Lorsqu'ils furent arrivés à Paris, on les déposa à Notre-Dame, d'où ils furent portés processionnellement à Saint-Denys. Le roi Philippe donna, à cette occasion, un grand exemple de foi chrétienne et de piété filiale. Il voulut porter sur ses épaules le cercueil de son père. Et depuis, chacune de ses stations de repos, le long du chemin de Paris à Saint-Denys, fut marquée d'une croix commémorative.



Couronnement des rois à Saint-Denys.

Les religieux de l'abbaye, revêtus de chapes et un cierge à la main, allèrent au-devant du convoi et, après avoir reçu le corps, l'accompagnèrent à l'église au chant des psaumes. L'office des morts fut suivi d'une messe solennelle; après quoi, les ossements du saint roi furent enfermés dans un cercueil de pierre, derrière l'autel de la Trinité, joignant les tombeaux de Louis VIII, son père, et de Philippe-Auguste, son aïeul.

Philippe le Bel attribua à saint Denys la célèbre victoire qu'il remporta dans les Flandres. A la veille de mourir, il recommanda l'église de Saint-Denys au fils qui allait lui succéder.

Charles VII vint à Saint-Denys, après la défaite des Anglais, rendre grâces à Dieu sur les tombeaux des saints martyrs, et confirma les

Digitized by Google

privilèges accordés par ses prédécesseurs à l'abbaye et à la ville.

Louis XI offrit cent écus d'or à saint Denys en actions de grâces de la paix obtenue l'an 1465. On le vit plusieurs fois aller à pied de Paris à Saint-Denys; en 1483, il y assistait à une procession avec les princes et les cours souveraines.

Charles VIII, s'étant fait sacrer à Reims, voulut ceindre la couronne à Saint-Denys; en 1485, il mit son royaume sous la protection des saints martyrs. Sept ans après, il y fit couronner son épouse, la reine Anne de Bretagne. Avant d'aller faire la conquête de Naples, il assista à une procession solennelle des corps saints, que les religieux portèrent nu-pieds autour du cloître. Sur le point de combattre, il fit un vœu à saint Denys et, ayant gagné la bataille de Fornoue, réunit à sa couronne les royaumes de Naples, de Sicile et de Jérusalem. A son retour, il vint à Saint-Denys s'acquitter de son vœu et rendre grâces à Dieu de l'heureux succès de ses armes.

Louis XII vint aussi se faire couronner à Saint-Denys après avoir été sacré à Reims. Il y passa tout un jour en dévotions près du tombeau des saints martyrs, et confirma les anciens privilèges de l'abbaye. Après sa victoire sur les Vénitiens, il fit apporter à Saint-Denys deux étendards qui furent déployés et exposés après une procession et une messe d'actions de grâces. En 1513, il se rendit en pèlerinage à Saint-Denys pour implorer l'assistance de l'apôtre des Gaules, avant de marcher contre les Anglais, qui avaient opéré une descente en Picardie.

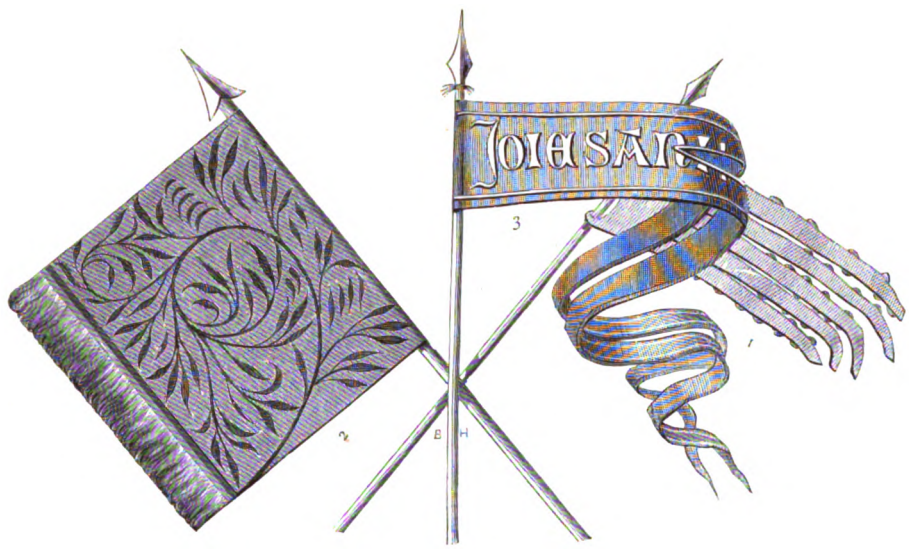
François Ier fit couronner à Saint-Denys Claude de France, sa première femme, et Éléonore d'Autriche, sa seconde. Il y amena, en 1540, l'empereur Charles-Quint.

En 1552, Henri II, avant d'entrer en campagne contre Charles-Quint, vint à Saint-Denys, où l'on fit très solennellement la descente des corps saints : plusieurs cardinaux et évêques, le Parlement, la Chambre des comptes, la Cour des aides, l'Université et le prévôt des marchands avec les échevins de Paris, assistèrent à la cérémonie. Les châsses furent ensuite portées en procession autour du cloître, celles de saint Rustique et de saint Éleuthère par les religieux, pieds nus, et celle de saint Denys par deux évêques. La grand'messe fut ensuite célé-

Digitized by Google

brée avec pompe, et les châsses demeurèrent exposées jusqu'au retour du roi, qui revint au bout d'un an, avec une suite encore plus brillante, pour en faire la remise, après avoir présenté ses offrandes, paré du sceptre, de la main de justice, de la couronne et du manteau royal.

Charles IX, au milieu des troubles religieux qui agitèrent son règne, eut recours aux saints martyrs, dont les corps avaient été transférés à Paris. Il les fit porter en procession à la Sainte-Chapelle par l'abbé et



Représentations de la bannière de Saint-Denys. — N° 1, la plus ancienne, se voit sur un vitrail de la cathédrale de Chartres; la plus moderne, n° 3, appartient à un manuscrit de Froissart, de la Bibliothèque nationale, n° 2644 : l'original qu'elle représente a été témoin de la défaite d'Artevelde « emprès la ville de Rosebecque »; le n° 2 est un dessin conservé par Montfaucon, tiré de la bibliothèque des Célestins. — D'après *Paris et ses historiens*, par MM. Leroux de Lincy et L. Tisserand.

les religieux de Saint-Denys. Toutes les paroisses et les communautés se joignirent au cortège avec leurs reliques, parmi lesquelles on voyait les châsses de saint Marcel et de sainte Geneviève. Le roi, la reine mère et les princes suivaient la procession. La grand'messe fut dite dans la cathédrale par le cardinal de Lorraine, abbé de Saint-Denys, et chantée par les religieux.

Henri III, sous l'oppression de la Ligue, manda aux religieux de Saint-Denys de venir à Paris en procession avec les saintes reliques.

Henri IV choisit l'église de Saint-Denys pour y abjurer l'hérésie.

Digitized by Google

Il y donna des marques insignes de vénération pour les saints martyrs et de bienveillance pour l'abbaye. C'est dans cette basilique qu'il fit sacrer et couronner Marie de Médicis; il assista à la cérémonie dans une tribune disposée pour lui, à côté du grand autel.

Louis XIII fit apporter à Saint-Denys les deux couronnes de son sacre. Dans sa dernière maladie, il se fortifiait contre les horreurs de la mort, en contemplant de son lit l'église de Saint-Denys et en songeant au bonheur qu'il aurait d'y reposer près des saints martyrs.

Louis XIV, avant la déclaration de sa majorité, voulut qu'on portât en procession dans l'église de Saint-Denys la châsse de saint Louis, afin d'attirer les bénédictions du Ciel sur les débuts de son règne. Le 29 juin 1652, il y fit son entrée solennelle et y entendit la messe. L'année suivante, il donna de nouvelles marques de dévotion à saint Denys, à saint Louis et aux saintes reliques du Trésor, qu'il visita. Par son ordre, les religieux portèrent à Reims pour la cérémonie du sacre la couronne de Charlemagne et rapportèrent avec elle celle qui avait servi à son propre couronnement.

C'était surtout dans les grandes nécessités de l'État que se manifestait la dévotion des princes. Pendant les calamités publiques, ou en prévision de quelque irruption de l'ennemi, il était d'usage d'exposer sur le grand autel les châsses de saint Denys et de ses compagnons. Si la guerre était déclarée, le roi, avant d'entrer en campagne, venait, entouré des grands de la cour, prendre en grande pompe sur l'autel l'étendard ou enseigne du monastère, sorte d'ancienne bannière ou de gonfanon en taffetas rouge ou couleur de feu, sans broderie ni figure, fendu par le bas en trois pointes, orné de houppes de soie verte, et suspendu au bout d'une lance dorée. Guillaume Guiart, dans ses *Royaux Lignages*, dit :

Oriflamme est une bannière
Aucun poi plus forte qui guimple
De Sandal roujoyant et simple
Sans pourtraicture d'aucune affaire.
Le roi Dagobert la fit faire.

Du reste, l'oriflamme était renouvelée de siècle en siècle, et sa forme

Digitized by Google

chaque fois modifiée. Un ancien inventaire du trésor de Saint-Denys, dressé en 1470, suffirait seul à démentir la prise de cet étendard à Azincourt (1415); il nous dépeint ainsi l'oriflamme vieillie et délaissée : « étendard d'un sandal fort épais, fendu par le milieu, en forme de gonfanon, fort caduc, enveloppé d'un bâton, couvert de cuivre doré, et un fer longuet aigu au bout ». Son nom vient, selon les uns, de sa couleur : or *sur flamme;* selon d'autres, de sa forme : « découpée par le bas en figure de flammes ».



Les rois de France prenant l'oriflamme à Saint-Denys.

Elle fut d'abord simplement l'étendard des moines de Saint-Denys, *vexillum sancti Dionysii*. Les comtes du Vexin, premiers vassaux de l'abbaye, avaient alors seuls le droit de le prendre sur l'autel et de le déployer. Quand le roi Louis VI devint comte du Vexin, il usa du droit que ce titre lui donnait sur l'oriflamme, et il en fit sa bannière. Dès lors et jusqu'en 1464, époque à laquelle nous croyons qu'il fut déployé pour la dernière fois, le gonfanon abbatial fut l'étendard des rois de France sur le champ de bataille; il remplaça la chape de saint Martin, qui avait été jusqu'alors l'enseigne royale.

Le roi allait lui-même recevoir à genoux l'oriflamme des mains de l'abbé de Saint-Denys qui la bénissait en prononçant une oraison conservée dans un vieux manuscrit de l'abbaye où se lisent les céré-

Digitized by Google

monies du sacre des rois de France; puis il en confiait la garde à l'un de ses plus braves barons. Quelquefois, suivant Galand, il la portait lui-même autour du cou, sans la déployer. Au retour, on rapportait l'oriflamme à Saint-Denys avec la même pompe (1).

Que de fois nos ancêtres marchèrent à l'ennemi, s'abritant, pleins de confiance, sous la bannière du saint patron et poussant leur vieux cri de guerre : Mont-joye Saint-Denys! Louis VII, dit le Jeune, avant de partir pour la Terre Sainte, vint à l'église de Saint-Denys, où il était attendu par le pape Eugène III et par l'abbé à la tête de tous les religieux. A son arrivée, il se prosterna devant le tombeau des saints martyrs, entendit la messe, et, après avoir pris l'oriflamme sur l'autel, reçut des mains du pape, avec la bénédiction apostolique, la panetière et le bourdon constituant les insignes du pèlerinage de la Terre Sainte. A l'issue de la cérémonie, il entra dans le monastère, dîna dans le réfectoire, à la table des religieux, les embrassa tous en se recommandant à leurs prières, et, suivi d'un grand nombre de prélats et de chevaliers, se dirigea vers Metz où était le quartier général de son armée.

Philippe-Auguste, saint Louis, Charles V, et d'autres rois encore, suivirent les pieux exemples de leurs devanciers et reçurent avec une égale dévotion l'oriflamme des mains de l'abbé de Saint-Denys; c'était pour les siècles chrétiens un signe de la bénédiction céleste, un emblème de la puissante protection de saint Denys, et un heureux présage de la victoire.

La piété des reines de France à l'égard de saint Denys ne fut pas moins éclatante que celle des princes. Si Notre-Dame de Reims eut le privilège d'être l'église du sacre et du couronnement des rois, Saint-Denys devint celle du sacre et du couronnement des reines; les rois eux-mêmes y renouvelèrent souvent l'auguste cérémonie de Reims. Après Pépin et Berthe, qui y sont couronnés en 754, Isabelle et Philippe y sont sacrés en 1180, et Jeanne d'Évreux, troisième femme de Charles le Bel, en 1326. Charles VIII y vient en 1484 et en 1491, y fait couronner sa

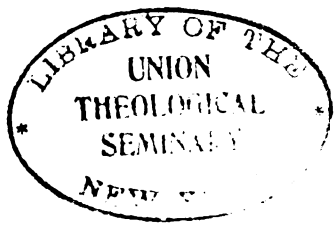
(1) On peut lire dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, qui a pour titre *Le Jardin des Nobles*, par Pierre le Gros, et qui porte le n° 6853, la description du cérémonial observé à Saint-Denys pour la prise de l'oriflamme.

Digitized by Google



Couronnement de Marie de Médicis.

Digitized by Google



Digitized by Google

femme Anne de Bretagne: le duc d'Orléans, depuis Louis XII, soutient la couronne sur la tête de la princesse. Cette consécration, jusque-là accidentelle et sans lieu fixe, tend dès lors à devenir régulière comme celle des rois, et ne se fait plus qu'à Saint-Denys. En 1498, ont lieu dans cette basilique le second sacre et le second couronnement de Louis XII, deux mois après le sacre de Reims; et, en 1514, le second sacre et le second couronnement d'Anne de Bretagne, sa seconde femme, ainsi que le sacre et le couronnement de Marie d'Angleterre, sa troisième femme. L'an 1517 voit célébrer ceux de Claude de France, première femme de François Ier, avec une magnificence jusqu'alors inconnue. Le trône de la reine était couvert d'un dais de drap d'or, avec rideaux et lambrequins pareils; l'échafaudage sur lequel était placé ce trône, ainsi que les degrés pour y monter, le pavillon élevé au-dessus de l'autel, la housse et les carreaux du prie-Dieu étaient également de drap d'or bordé de drap d'argent. Tous ces objets étaient empruntés ou donnés au trésor de l'Église.

En 1531, eut lieu à Saint-Denys le sacre d'Éléonore d'Autriche, seconde femme de François Ier. En 1559, celui de Catherine de Médicis, femme de Henri II. A la fin de la messe, un héraut d'armes cria : « Largesse de la part de la Reine! » et ce cri fut suivi d'une abondante pluie de monnaie d'argent. On n'avait pas encore eu d'exemple de pareille largesse aux couronnements des reines.

Élisabeth d'Aùtriche et enfin Marie de Médicis furent couronnées à Saint-Denys. Marie de Médicis fut accompagnée à l'autel par le Dauphin, son fils, et par Madame, sa fille. Elle reçut la couronne des mains du cardinal de Joyeuse, assisté dans cette cérémonie des cardinaux du Perron, de Gondy, de Sourdis et de plusieurs autres évêques. Le duc et le chevalier de Vendôme portaient l'un le sceptre et l'autre la main de justice. La princesse de Conti et la duchesse de Mercœur, parées de leur couronne de duchesse, soutenaient la queue du manteau de la reine. Henri IV assistait à cette cérémonie (13 mai 1610), à laquelle il n'avait consenti qu'avec répugnance. La vue des tombeaux de tant de rois ses prédécesseurs le remplit d'un sombre pressentiment, qui ne se réalisa que trop tôt; le lendemain il tombait sous le couteau de Ravaillac.

Digitized by Google

La dévotion des rois et des reines au glorieux patron de la France et leur confiance en sa puissante intercession étaient partagées par les grands de la cour et par le peuple. Ils furent toujours récompensés par les grâces qu'ils obtenaient du saint martyr, soit dans les calamités publiques, soit dans les infortunes privées.

Parmi les miracles accomplis au douzième siècle, il en est plusieurs de très éclatants que rapporte l'historien Rigord (1193 et 1194). Un jeune enfant venait de mourir et avait été déposé, le jour de la Saint-Denys, dans l'église de ce nom. Ses parents en larmes suppliaient le grand saint de les secourir dans leur douleur. Leur prière n'était pas terminée que l'enfant revenait à la vie. Le même miracle se renouvelait peu de temps après pour un enfant noyé. Un prisonnier vit tomber ses fers en invoquant saint Denys.

Au treizième siècle, un noble chevalier du Bourbonnais (1), faisant partie des conseils du duc de Bourbon, obtint par l'intercession de saint Denys une grâce bien extraordinaire. Il avait été empoisonné, et les douleurs qu'il éprouvait étaient si violentes et si aiguës, qu'il avait épuisé en vain pour sa guérison toutes les ressources de l'art; voyant qu'il n'avait rien à attendre de la science, il tourna ses regards vers le Ciel, et supplia le bienheureux saint Denys d'être son médiateur auprès de celui qui tient la vie et la mort dans ses mains. Mais, pour lui faire plus visiblement sentir le pouvoir du saint martyr, Dieu permit qu'il perdît presque aussitôt l'usage de ses sens, et fût six mois entiers atteint d'une horrible frénésie. Décharné comme un squelette, ayant à peine le souffle, il parut parfois tellement privé de vie, qu'à différentes reprises on fut sur le point de procéder à sa sépulture, ce qui n'empêchait point qu'il ne souffrît d'intolérables maux. Cet état dura l'espace d'une année, et cependant le malade continuait toujours à invoquer saint Denys. Sa constance et sa foi furent enfin récompensées. S'étant mis en route pour remercier le Saint de la santé qu'il avait recouvrée en partie, il assura qu'il avait senti ses forces s'accroître à mesure qu'il approchait du terme de son pèlerinage, de telle sorte qu'il se trouva entièrement guéri en

(1) Il se nommait Pierre de Veuse.

Digitized by Google

arrivant à Saint-Denys, le vendredi après l'octave de la Toussaint. Après s'être acquitté de son vœu, le chevalier pria le supérieur de rassembler la communauté dans la salle du chapitre, décrivit les maux qu'il avait soufferts une année durant, et remplit de joie les religieux en leur apprenant comment il avait été guéri par les mérites de leur bienheureux patron. L'abbé et les moines le conduisirent au chœur, où il confirma publiquement son récit devant tous les fidèles. On sonna les cloches, en signe d'allégresse, et l'on chanta solennellement le TE DEUM pour remercier Dieu d'une guérison si merveilleuse.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

OBSÈQUES DES ROIS DE FRANCE. — LEURS TOMBEAUX A SAINT-DENYS. LE CAVEAU DES BOURBONS.

PROLONGEANT pour ainsi dire leur culte au delà de la vie, les rois de France voulurent reposer après leur mort à côté des reliques de saint Denys.

Leurs obsèques, au moins sous la troisième race, se célébraient d'ordinaire à Notre-Dame; le corps était ensuite transporté à Saint-Denys par les vingt-quatre hanouards ou porteurs de sel jurés; mais le transport ne se faisait point d'un seul trait. On s'arrêtait d'abord à Saint-Lazare, où les prélats du royaume, rassemblés entre les deux portes de ce prieuré, chantaient le *De profundis* et autres prières accoutumées, et donnaient l'eau bénite selon leur rang. Cependant, nous voyons que lors des obsèques de saint Louis, le roi Philippe III prit sur ses épaules les restes de son père, rapportés d'Afrique, et les porta lui-même jusqu'à Saint-Denys. Durant la vie même de saint Louis, aux funérailles d'un de ses fils, les plus grands seigneurs du royaume portèrent alternativement le cercueil sur leurs épaules. Le corps du roi Jean fut porté à Saint-Denys par les gens du Parlement. Aux obsèques de Charles VIII, l'on vit les hanouards se prévaloir de leur ancien droit;

Digitized by Google

mais, sans préjudice du privilège réel ou prétendu qu'ils invoquaient, les chambellans obtinrent la préférence.

L'intérieur de l'église était entièrement tendu de noir jusqu'aux voussures, où des fleurs de lis brodées en or se détachaient sur les tentures funèbres. Des lampes, cierges et bougies suspendus à une multitude de candélabres, de lustres et de lampadaires, suppléaient la lumière du jour complètement interceptée. Au fond du chœur étincelait une grande croix lumineuse.

Une salve d'artillerie, à laquelle répondait une charge de mousqueterie, annonçait le commencement de la cérémonie. Le grand aumônier de France disait la messe. Au *Sanctus,* douze pages du roi, conduits par leur gouverneur, revenaient de la sacristie où ils étaient allés prendre des flambeaux, se mettaient à genoux sur les premières marches du sanctuaire et ne se retiraient qu'après la communion. On chantait ensuite le *De profundis* et le *Libera.* Après les absoutes, douze gardes du corps s'avançaient vers le catafalque, enlevaient le cercueil et le déposaient dans la tombe royale. Le roi d'armes se rendait ensuite seul au caveau, jetait dans la tombe son caducée, sa toque et sa cotte d'armes, reculait d'un pas, et criait : « Hérauts d'armes, venez faire vos charges. »

Les hérauts d'armes, marchant les uns après les autres, jettent alors leurs insignes dans la tombe, puis se retirent, sauf deux, dont l'un reste dans le caveau pour y placer les honneurs sur le cercueil, et dont l'autre se tient sur les premiers degrés pour les lui transmettre.

Le roi d'armes, commençant à appeler les honneurs, dit : « Monsieur le major général de la garde royale, apportez le drapeau de la garde royale. » Le major général se lève, prend le drapeau des mains de l'officier qui le porte, s'avance, salue les princes de la famille royale, arrive près du caveau, salue profondément et remet le drapeau entre les mains du héraut d'armes placé sur les degrés. Celui-ci le remet à l'autre héraut d'armes, qui le dépose sur le cercueil. Le major général, saluant l'autel et les princes, va reprendre sa place. On procède de la même manière pour les autres honneurs.

Le roi d'armes continue les appels : « Monsieur le capitaine-colonel

Digitized by Google

des gardes à pied ordinaires du corps du roi, apportez l'enseigne de la compagnie dont vous avez la charge. » Il appelle de la même façon les quatre capitaines de la compagnie de gardes du corps, qui apportent chacun l'étendard de la compagnie.

L'appel des autres honneurs se poursuit dans l'ordre suivant :

Monsieur N., écuyer ordinaire de Sa Majesté, apportez les éperons du roi.

« Monsieur N., écuyer ordinaire de Sa Majesté, apportez les gantelets du roi.

« Monsieur N., écuyer cavalcadour de Sa Majesté, apportez la cotte d'armes du roi.

« Monsieur N., premier écuyer, apportez le heaume du roi.

« Monsieur N., grand écuyer de France, apportez l'épée royale. (L'épée royale n'est présentée devant le caveau que par la pointe, et on ne l'y descend pas.)

« Monsieur le grand chambellan de France, apportez la bannière. » La bannière est présentée dans le caveau seulement par son extrémité. Elle s'incline sur l'ouverture de la crypte, mais sans y être jetée, salue pour la dernière fois le roi défunt, puis se relève aussitôt comme pour proclamer que la noble bannière de France ne meurt pas, et que la royauté qu'elle abrite sous ses plis ne descend pas dans la tombe.

Le roi d'armes, reprenant la parole, crie :

« Monsieur le grand maître de France, venez faire votre office; » alors le premier maître, les maîtres, les chambellans de l'hôtel s'approchent du caveau, rompent leur bâton, l'y jettent, puis retournent à leurs places.

Le roi d'armes appelle les personnes portant les insignes de la royauté :

« Monsieur le duc N., apportez la main de justice.

« Monsieur le duc N., apportez le sceptre.

« Monsieur le duc N., apportez la couronne. »

Ces trois insignes sont descendus dans le caveau, comme l'ont été les drapeaux et les quatre étendards.

Digitized by Google



Philippe le Hardi portant à Saint-Denys les ossements de son père le roi saint Louis.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

Le grand maître de France met ensuite le bout de son bâton dans le caveau et s'écrie : « Le roi est mort ! »

Le roi d'armes, reculant de trois pas, répète à haute voix : « Le roi



Le Héraut d'armes. — Miniature des *Chroniques de Saint-Denys*.

est mort ! le roi est mort ! le roi est mort ! » Puis, se retournant vers l'assemblée, il dit : « Priez Dieu pour le repos de son âme. »

A ce moment, le clergé et tous les assistants se précipitent à genoux,

Digitized by Google

prient et se relèvent. Le grand maître retire son bâton du caveau et, le brandissant, crie : « Vive le roi ! »

Le roi d'armes répète : « Vive le roi ! vive le roi ! vive le roi N. par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, très chrétien, très auguste, très puissant, notre très honoré seigneur et bon maître, à qui Dieu donne très longue et très heureuse vie ! Criez tous : Vive le roi ! » Les trompettes, les tambours, les fifres des musiques militaires éclatent en une bruyante fanfare, et leur son est couvert par les acclamations prolongées de l'assemblée tout entière, dont les cris de : « Vive le roi ! vive N. ! » contrastent avec le silence des tombeaux.

Les princes étaient reconduits dans l'abbaye à leurs appartements, précédés par le roi et les hérauts d'armes, qui avaient repris leur toque, leur cotte d'armes et leur caducée. Puis la foule s'écoulait lentement, remportant de cet imposant cérémonial une impression qu'aucune parole ne saurait rendre.

Le caveau, dit des cérémonies, où l'on déposait le corps des souverains au jour des funérailles, n'était qu'une sépulture provisoire ; de riches mausolées attendaient les dépouilles royales.

Les tombeaux des trois dynasties se trouvaient autrefois tous réunis dans l'église supérieure. Ils occupaient une partie du chœur, le transept dans le sens de sa largeur entre le chœur et l'abside, la première travée de l'abside et les quatre chapelles de Saint-Hippolyte, de Saint-Michel, de Notre-Dame la Blanche, de Saint-Jean-Baptiste, ouvertes sur les deux croisillons. La série des tombeaux commençait par celui de Dagobert. Les Mérovingiens n'en avaient que deux. La seconde dynastie n'était représentée que par huit monuments. Mais de Hugues Capet à Henri II, il ne manquait à la suite des rois que six personnages, savoir : les princes qui avaient choisi leur sépulture à Saint-Benoît, à Barbeaux et à Cléry ; Philippe-Auguste, Louis VIII et saint Louis, dont les tombes avaient depuis longtemps disparu de l'église.

Rien n'était plus imposant que l'aspect de ces riches cénotaphes. Le jour sombre et mystérieux tamisé par de magnifiques vitraux, ces costumes antiques sous lesquels tant d'illustres princes dormaient leur dernier sommeil, ces blasons, ces cimiers, ces bannières, tous ces attri-

Digitized by Google



Tombeau de Dagobert.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY

Digitized by Google

buts de la piété, de la puissance, de la valeur rappelaient de glorieux souvenirs et faisaient naître dans l'âme un noble enthousiasme et une mélancolie qui n'était pas sans charmes.

Quand on se plaçait sur la plate-forme de l'abside, élevée d'un grand nombre de marches au-dessus du sol, on voyait sur la gauche le riche tombeau de Dagobert peint de vives couleurs. Il avait la forme d'une élégante chapelle ogivale, à double face, en solide pierre de liais. Au milieu, le sarcophage contenant les restes de Dagobert et de Nantilde, sa femme, était recouvert d'une table de marbre sur laquelle on voyait la statue couchée du monarque, joignant les mains et vêtu selon l'usage du temps. Un vaste bas-relief, divisé dans sa hauteur en trois parties, remplissait le fond de la baie. Voici, d'après l'auteur des *Gesta Dagoberti* et Félibien, l'explication de ce bas-relief :

Vers le temps de la mort de Dagobert, Ansoald, défenseur de l'Église de Poitiers, qui avait été envoyé pour quelque grande affaire, du côté de la Sicile, aborda, en revenant de sa mission, à une petite île où s'était retiré un vénérable anachorète nommé Jean, dont la sainteté attirait en ce lieu nombre de gens qui venaient se recommander à ses prières. Ansoald alla trouver ce saint homme; leur conversation étant tombée sur le royaume des Francs et sur le roi Dagobert, le solitaire demanda quelques détails sur la vie et les maux de ce prince. Quand Ansoald eut satisfait à ses questions, Jean lui raconta qu'un jour, au moment où il prenait un peu de repos, un homme d'un aspect imposant lui était apparu, lui recommandant de se lever au plus vite et d'offrir à Dieu des prières pour l'âme du roi Dagobert, qui venait de mourir ce jour même. A peine s'était-il mis en devoir d'obéir, qu'il aperçut sur la mer, assez près du lieu où il était, le roi fort maltraité par une troupe de démons qui le tenaient lié au fond d'une barque, et le conduisaient en le frappant aux *antres de Vulcain*. Dagobert ne pouvait plus rien faire qu'invoquer par ses cris l'assistance de saint Denys, de saint Maurice et de saint Martin, qu'il avait particulièrement aimés. Les trois saints accourant tout à coup au milieu d'une effroyable tempête, vinrent arracher des mains infernales l'âme de leur dévot serviteur pour la conduire dans le sein d'Abraham. Au moment où l'âme

Digitized by Google

délivrée fut reçue dans le séjour céleste, l'anachorète lui entendit chanter ces versets du psaume LXIV : « Heureux celui que vous avez élu, que vous avez élevé à vous; il habitera dans vos tabernacles. Nous serons comblés des biens de votre maison : saint est votre temple, et admirable est votre justice. » Au neuvième siècle, on considérait la vision du solitaire comme une véritable révélation; c'est ce que prouve une lettre de l'empereur Louis le Débonnaire à Hilduin, abbé de Saint-Denys (1).

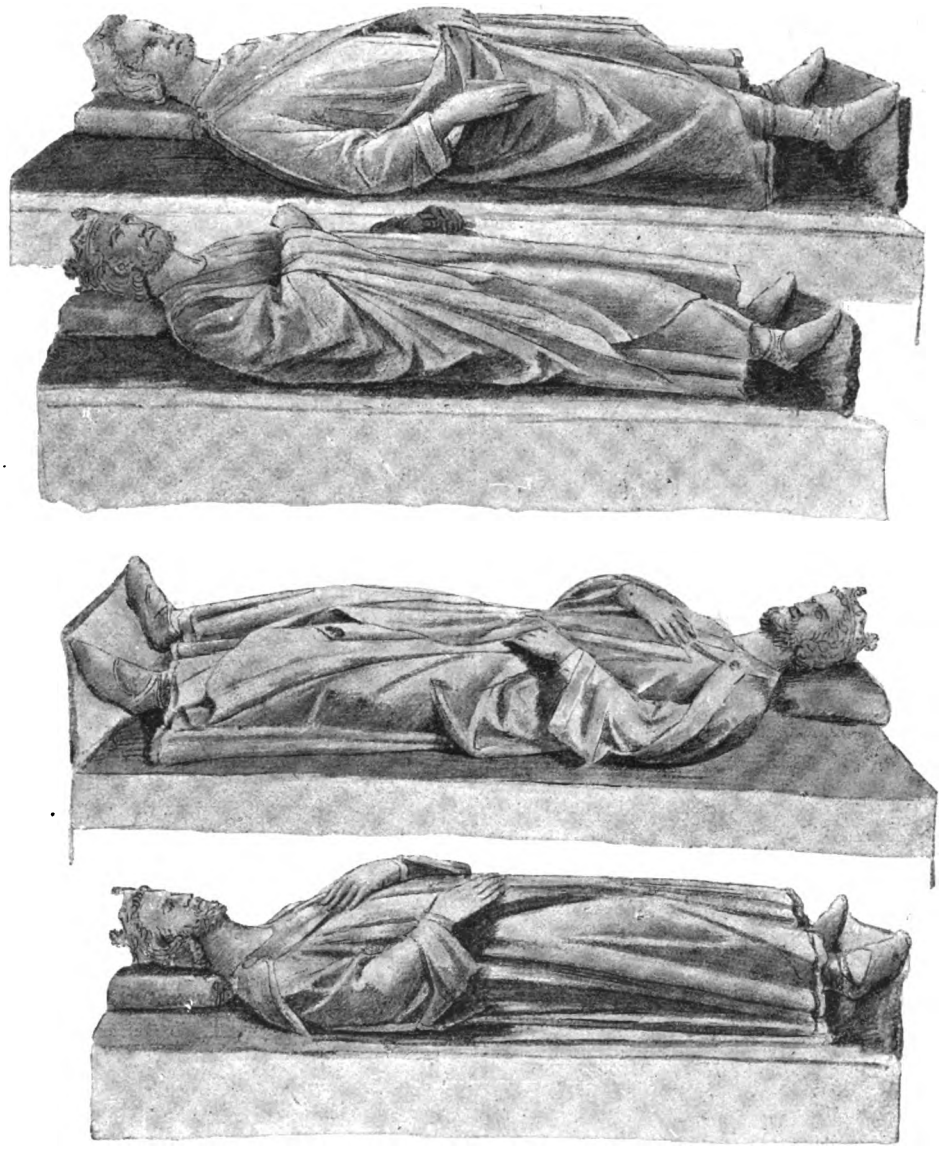
Première partie du bas-relief. — L'anachorète Jean est couché tout habillé sur un lit décoré d'un dais à colonnes, d'un pignon et d'un clocheton; il dort. Un évêque, revêtu d'une longue chasuble et tenant la crosse de la main gauche, se penche vers lui et le touche pour le réveiller. Un arbre sans fruits, mais couvert d'un vigoureux feuillage, s'élève sur le rivage de l'île à côté du lit de Jean. Une longue barque, aux extrémités recourbées, se balance sur la mer. Un démon la pousse pour lui faire quitter la rive; il est tout hérissé de poils et porte à la place de la partie postérieure une grotesque face humaine à oreilles d'âne. A l'autre bout de la barque, deux diables à formes étranges, dont l'un a une queue de singe, sont aussi occupés à mettre l'embarcation à flot. Dans la barque, au milieu d'un groupe de quatre diables, l'âme de Dagobert est figurée par un petit personnage nu, les mains jointes, ne conservant des attributs royaux que sa couronne, qui le fait reconnaître. L'un des deux plus proches voisins du pauvre Dagobert lui passe sans façon un bras derrière le dos, l'autre le raille et lui fait des gestes moqueurs. Ce dernier a le ventre terminé par une face humaine. Un troisième diable frappe joyeusement sur un tambourin. Un quatrième se dispose à ramer. Tous ces démons ont les mains armées de griffes effrayantes; leurs membres sont empruntés à des animaux féroces.

Deuxième partie du bas-relief. — Saint Denys, saint Martin et saint Maurice ont entendu les supplications de leur *bon amy le roi Dagobert;* ils accourent à son aide. Les deux premiers sont en costume épis-

(1) FÉLIBIEN, *Hist. de l'abbaye de Saint-Denys.* — HILDUIN, *in Areopag.*

Digitized by Google

copal; deux anges en longue robe les suivent portant l'encensoir, le



Tombeaux de rois de la seconde dynastie.

bénitier et le goupillon si redouté de l'enfer. Saint Maurice a le corps vêtu d'une cotte d'armes, la tête couverte d'un casque, la main droite armée d'une masse de combat. Dagobert, représenté comme nous l'avons

Digitized by Google

déjà vu, est encore dans la fatale barque. Un des saints évêques lui prend la main pour le délivrer, l'autre essaie de le soulever à deux bras, tandis qu'un diable fait un dernier effort pour l'entraîner en le tenant violemment par la main gauche. Ce diable montre seul un reste de vaillance; il voudrait bien tenir tête à saint Maurice qui le menace, mais on voit qu'il va lâcher prise; vainement il rugit sous les coups de la masse d'armes du saint guerrier. Les six autres diables se précipitent tout effarés les uns sur les autres. Un d'eux s'est caché la tête au fond de la barque; un autre ose à peine lever les yeux au-dessus du bordage; le joueur de tambourin, jadis si joyeux, s'esquive piteusement, son instrument pendu au cou; le rameur tombe à la renverse en laissant échapper son aviron; un de ses compagnons, que la frayeur a rendu fou, le prend pour un ennemi et le frappe; un sixième s'est jeté dans la mer, où il plonge ne laissant plus voir que son dos, sa queue et ses pattes de derrière munies de fortes griffes.

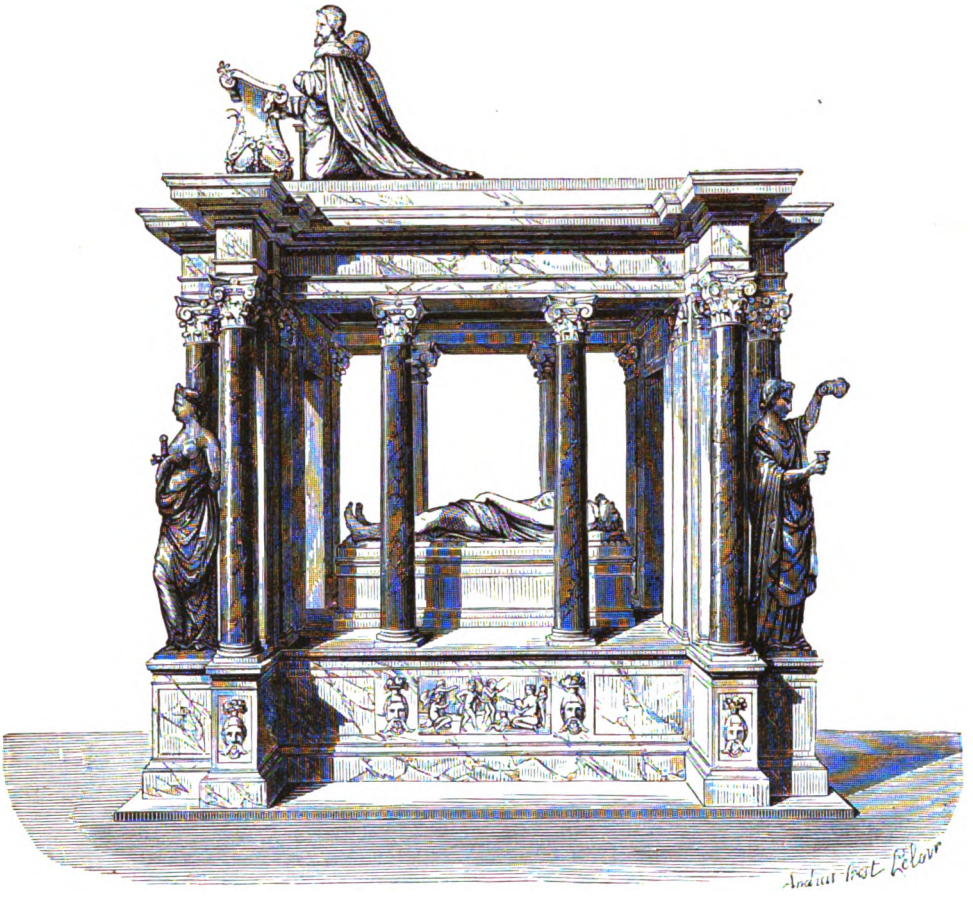
Troisième partie du bas-relief. — Le salut de Dagobert est assuré. Saint Denys et saint Martin, l'un en chape, l'autre en chasuble, tiennent chacun par une extrémité et à deux mains une nappe sur laquelle se tient debout l'âme délivrée. Saint Maurice porte la main droite à la nappe et, de la gauche, soutient l'âme, qui ne paraît encore qu'à demi rassurée. Dans la pointe de l'ogive, la main bénissante de Dieu sort d'un nuage entre deux petits anges, qui tiennent chacun l'encensoir et la navette. Quatre anges plus grands sont placés derrière les saints évêques; deux sont debout et balancent des encensoirs; les deux autres, à moitié agenouillés, portent des flambeaux. Un de ces anges remplit envers l'un des évêques le rôle d'acolyte et tient en même temps que son propre encensoir la crosse du saint prélat.

Le travail de ce triple bas-relief manque un peu de finesse, mais il se distingue par une spirituelle originalité, et les figures se meuvent avec une frappante vérité d'action. Les draperies sont admirables comme dans presque toutes les statues du treizième siècle. L'artiste inconnu qui en est l'auteur a su donner à ses ajustements la noblesse, la simplicité de lignes et l'ampleur dont très peu de statuaires ont découvert le secret.

Digitized by Google

Le spectateur voyait, à droite, sur un même tombeau, deux fils de Philippe le Bel, deux reines et les deux premiers rois de la branche des Valois.

Derrière la chapelle de Dagobert, étaient Charles V et ses deux suc-



Tombeau de Henri II et de Catherine de Médicis.

cesseurs, environnés d'un pompeux cortège de connétables et d'illustres guerriers : Bertrand Duguesclin, la terreur des Anglais, Louis de Sancerre, son digne compagnon d'armes, etc., etc. De l'autre côté, on apercevait les effigies de deux filles du roi Charles IV.

Dans le travers du transept, des tombeaux érigés par saint Louis

Digitized by Google

formaient deux lignes parallèles; les statues étaient couchées sur de simples socles en pierre.

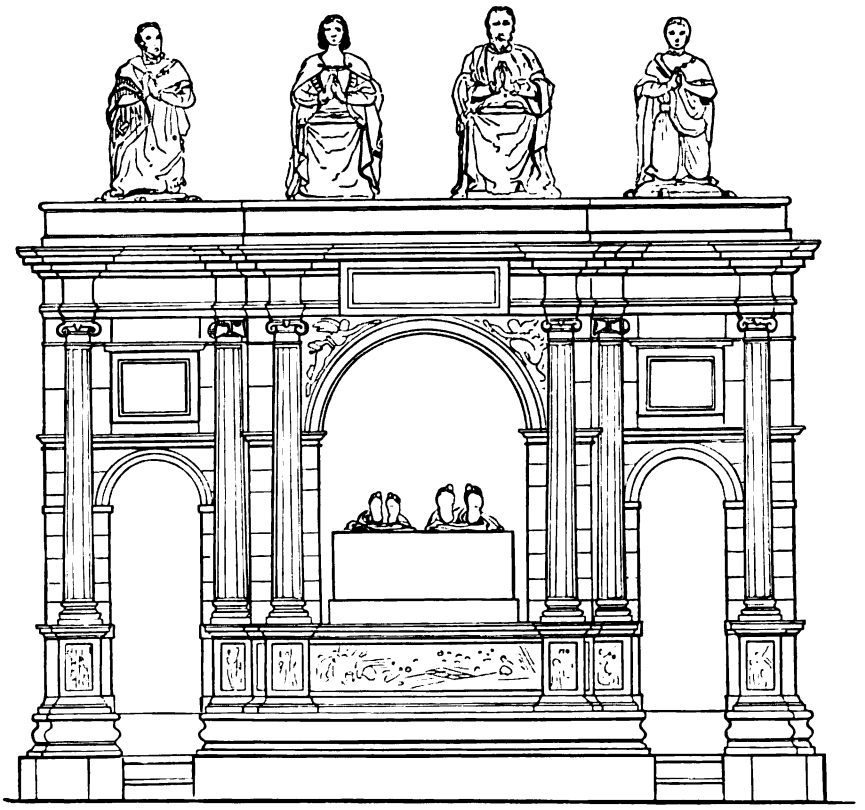
Au pied des marches du maître autel, on apercevait la grande tombe en cuivre de Marguerite de Provence, épouse de saint Louis, et, sur un plan un peu plus reculé, le monument de Charles le Chauve; c'était aussi une tombe en cuivre sur laquelle était couchée la statue de ce prince.

Du côté nord, dans le croisillon et dans la chapelle de Saint-Hippolyte, le mausolée de Louis XII et celui de Henri II formaient une merveilleuse perspective que l'œil découvrait, à travers les faisceaux de colonnettes, dans un lointain éclairé par de riches verrières. Le tombeau de Louis XII avait été exécuté à Tours, en 1517, par Jean Juste et François Gentel, sculpteurs français; et les figures à Paris, en 1518, par Paul Ponce Trébati, sculpteur italien. Cette belle composition est en marbre blanc, ainsi que les figures qui l'accompagnent. Un soubassement quadrangulaire, enrichi sur chaque face d'un long bas-relief représentant les victoires de Louis XII en Italie, porte une chapelle percée de douze arcades, à travers lesquelles on voit le sarcophage portant, couchées à côté l'une de l'autre, les statues du Roi et d'Anne de Bretagne, sans vêtements et en état de mort. Une plate-forme assise sur l'arcature est surmontée des deux figures agenouillées des mêmes personnages. Toutes les deux portent le manteau doublé d'hermine. La reine a un corsage et une coiffe richement brodés de pierres précieuses. La tête du roi est découverte; son manteau tombe par devant jusqu'à terre, et s'étend par derrière bien au delà des pieds. Ces deux statues sont des portraits de la plus grande fidélité. Aux angles du soubassement étaient autrefois les Vertus cardinales, qui se trouvent aujourd'hui élevées sur des piédestaux d'un volume démesuré dans la croisée de l'église.

« Le tombeau du roi Henri, dit Germain Millet, est en très beau marbre, à deux étages. Celui d'en haut est porté sur quatre piliers carrés de marbre blanc qui sont aux quatre coins, et douze colonnes, dont il y en a quatre de marbre blanc et huit de marbre gris très précieux. Aux quatre coins du tombeau, contre les piliers, sont eslevées en bosse quatre grandes statues de bronze très bien faites, qui repré-

Digitized by Google

sentent les quatre Vertus cardinales. Sur l'estage d'embas sont deux effigies de marbre blanc couchées sur le lict mortuaire, représentant les corps du roy Henri et de la reyne Catherine sa femme. Sur l'estage d'en haut, ils sont encore représentez en effigies de bronze agenouillées sur des oratoires. » C'est Germain Pilon qui a dirigé l'exécution tout



Tombeau de François Ier et de sa famille, à Saint-Denys.

entière de ce monument et qui en a sculpté de ses mains les parties les plus importantes.

Au midi, le mausolée de François Ier s'avançait à moitié du croisillon pour faire voir les cinq statues agenouillées sur son entablement. Ce tombeau est un édifice tout entier; il est décoré de seize colonnes cannelées, d'ordre ionique, distribuées au-devant des arcades, sous lesquelles sont pratiquées trois voûtes ornées de sculptures. Sous la

Digitized by Google

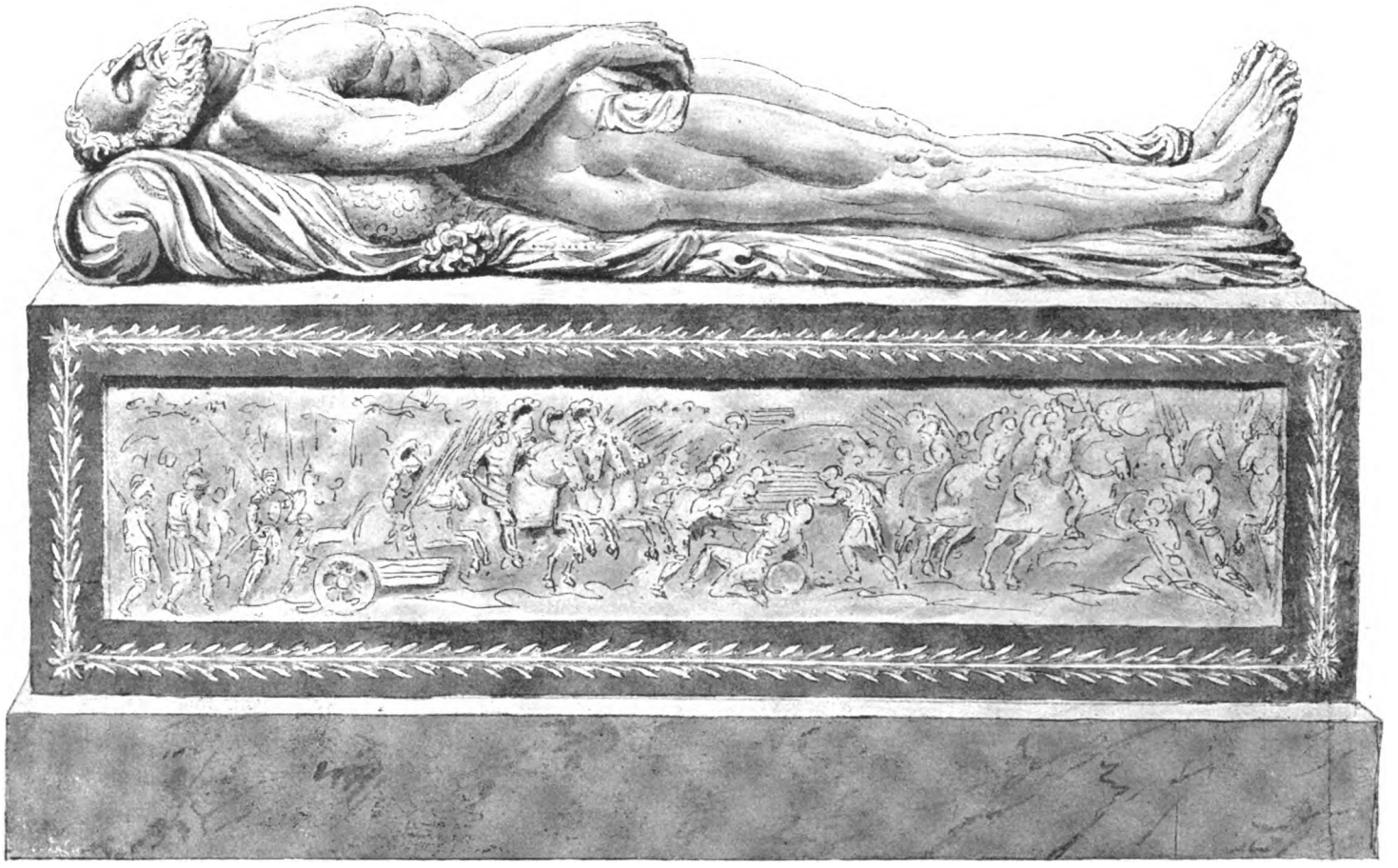
plus grande sont placées, sur un cénotaphe en marbre noir, les figures couchées de François Ier et de la reine Claude de France, son épouse. Au dessus du monument, cinq figures agenouillées représentent François Ier et Claude de France, le dauphin François, Charles, duc d'Orléans, et Charlotte de France, qui mourut âgée de huit ans. Le roi et la reine ont devant eux des prie-Dieu ornés de F et de C couronnés. Claude de France et sa fille portent des corsages et des coiffes brodés de pierreries. Tous les personnages sont couverts de longs manteaux fleurdelisés; sur le manteau du prince François de France, des dauphins, pièce principale des armes de Dauphiné, alternent avec les fleurs de lis. Le collier de Saint-Michel décore les deux frères. La ressemblance de ces statues, la fidélité des costumes et la bonne exécution du travail leur donnent une grande valeur. Les deux faces qui regardent l'orient et l'occident présentent chacune vingt et un bas-reliefs, dont les batailles de Marignan et de Cerisolles ont fourni le sujet.

On pouvait encore distinguer, dans l'ombre de la chapelle de Saint-Michel, le tombeau de Marguerite, comtesse de Flandres, placé entre quatre colonnes qui supportaient un dais d'une exquise délicatesse, sculpté en 1382.

Indépendamment de ces monuments, l'église de Saint-Denys était encore décorée de plusieurs autres tombeaux, remarquables par leur composition ou par les illustres personnages qu'ils renfermaient. On distinguait particulièrement celui de Marguerite, comtesse de Flandre, fille de Philippe V, dit le Long, morte en 1382. Ce monument de style arabesque, l'un des ouvrages les plus délicats qui existent en ce genre, était placé à l'entrée de la chapelle de Saint-Michel, située sous le premier bas-côté de la nef à droite.

La chapelle de Saint-Eustache, située à gauche du chœur, renfermait le magnifique tombeau du vicomte de Turenne. Ce grand capitaine y était représenté le bâton de maréchal en main, expirant dans les bras de l'Immortalité tenant une couronne de laurier, qu'elle lui présentait comme la seule récompense à laquelle ce héros eût aspiré, pendant le cours d'une vie consacrée tout entière à la France. A ses pieds, un aigle effrayé

Digitized by Google



Statue de François Ier, d'après la statue de sa tombe à Saint-Denys.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY

Digitized by Google

indiquait l'Autriche, sur laquelle il remporta de si glorieux succès; un bas-relief en bronze, sur le devant du sarcophage, représentait les derniers faits d'armes de Turenne durant sa campagne de 1674, où, avec vingt-cinq mille hommes, il battit en diverses rencontres plus de soixante-dix mille ennemis et acheva à la journée de Turkheim de les mettre en telle déroute, que vingt-cinq mille hommes purent à peine repasser le Rhin. De chaque côté de ce mausolée étaient deux grandes figures de femme représentant la Sagesse et la Valeur; celle-ci consternée, l'autre surprise de la mort imprévue du héros. Cette grande et belle composition, due au génie de Lebrun, occupait toute l'étendue d'une arcade incrustée de marbre et ornée d'une pyramide et de trophées attachés à deux grands palmiers en bronze. Ce mausolée se voit actuellement dans l'église des Invalides, où les dépouilles du grand Turenne furent apportées en grande pompe du Musée des Monuments français, le 22 septembre 1800.

Les abbés Suger et Mathieu de Vendôme, appelés à la régence par leur rare capacité et leur profonde connaissance des affaires pendant les croisades de Louis VII et de saint Louis, avaient aussi leur sépulture à Saint-Denys; celle de l'abbé Suger, mort en 1151, était placée sous l'une des arcades pratiquées dans l'épaisseur du mur de la croisée, du côté du midi, où elle fut pendant longtemps exposée à tous les regards avec cette brève et éloquente inscription : *Hic jacet Sugerius abbas.* Près de la porte du chœur, du côté de la croisée méridionale, une tombe en cuivre couvrait la sépulture de l'abbé Mathieu de Vendôme, mort en 1226.

Plusieurs abbés du monastère, recommandables, soit par la pureté de leurs mœurs, soit par la sagesse de leur administration, avaient été inhumés dans l'église de Saint-Denys. On y voyait, avant la Révolution, deux tombes en pierre fort curieuses, celle de l'abbé Adam, mort en 1122, et celle de l'abbé Pierre d'Auteuil, décédé en 1129.

Aucun tombeau de roi ne fut érigé dans l'église de Saint-Denys après celui de Henri II. On ne trouvait plus ensuite que deux inscriptions gravées sur cuivre qui s'efforçaient de faire en distiques latins un long éloge des vertus de Charles IX. Les guerres civiles qui rem-

Digitized by Google

plirent la seconde moitié du seizième siècle ne laissèrent pas aux trois derniers rois de la branche des Valois le loisir de se préparer une sépulture; ils furent réduits à venir chercher un dernier asile auprès de leur père.

L'ancien caveau, dit des cérémonies, et la partie centrale de la crypte, dont les arcs latéraux furent murés, devinrent la sépulture des Bourbons de la branche aînée; ils y reposaient tous, rangés les uns à côté des autres, dans des cercueils en plomb posés sur des tréteaux de fer, non loin des somptueux mausolées de Louis XII, de François Ier et de Henri II. Henri IV gisait presque ignoré dans un caveau étroit, de construction irrégulière, sans aucun ornement. Dix-sept ans après la mort de cet excellent prince (1627), les notables du royaume, réunis à Paris, décidèrent qu'ils prieraient le roi de faire travailler au tombeau de son père. Mais il ne fut pas donné suite à cette résolution, le maréchal de Bassompierre ayant fait connaître à l'assemblée que la reine régente s'était constamment occupée du soin d'élever à Henri IV un tombeau digne de lui, et que des plans avaient été demandés aux plus fameux architectes de France et d'Italie. Quoi qu'il en soit, Henri IV n'eut jamais de tombeau, et ses successeurs n'eurent pas de sépulture plus magnifique; nulle image ne rappela les traits du monarque défunt, nulle inscription ne fit son éloge. Soit qu'à chaque avènement au trône on oubliât celui qui n'était plus, soit que l'on craignît de faire entrevoir au prince régnant le terme de sa grandeur et de sa puissance, il se passa cent quatre-vingts ans sans que l'on s'occupât un seul instant de la sépulture royale. En 1792, le nombre des corps déposés dans le caveau était de cinquante-quatre, depuis Henri IV jusqu'au Dauphin, fils aîné de Louis XVI, mort le 4 juin 1789. Cet enfant prit la dernière place. L'on songeait à l'établissement d'une sépulture nouvelle, lorsque la Révolution vint rendre le caveau libre pour les rois à venir.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

HONNEURS RENDUS A SAINT DENYS PAR LES PAPES ET PAR DE SAINTS PERSONNAGES.



ONSACRANT par leur exemple cette dévotion extraordinaire des peuples et des rois au saint patron de la France, les papes et les saints contribuèrent encore au développement de son culte. Saint Zacharie, lorsqu'il confirma de son pouvoir apostolique l'exemption que saint Landry, évêque de Paris, avait donnée à son abbaye, dit expressément qu'il le faisait pour l'amour et en considération d'un si grand martyr. — Étienne II s'agenouilla le premier au pied de son tombeau et en fit jaillir un miracle éclatant. — Pascal II, venu en France pour demander secours contre l'empereur d'Allemagne, honora de sa présence l'abbaye de Saint-Denys, où il fut reçu comme devait l'être un pape dans une maison relevant immédiatement du Saint-Siège.

Dans les écrits qu'il a laissés, Suger exprime la crainte où l'on était que la visite du pape ne fût, par suite de ses embarras présents, préju-

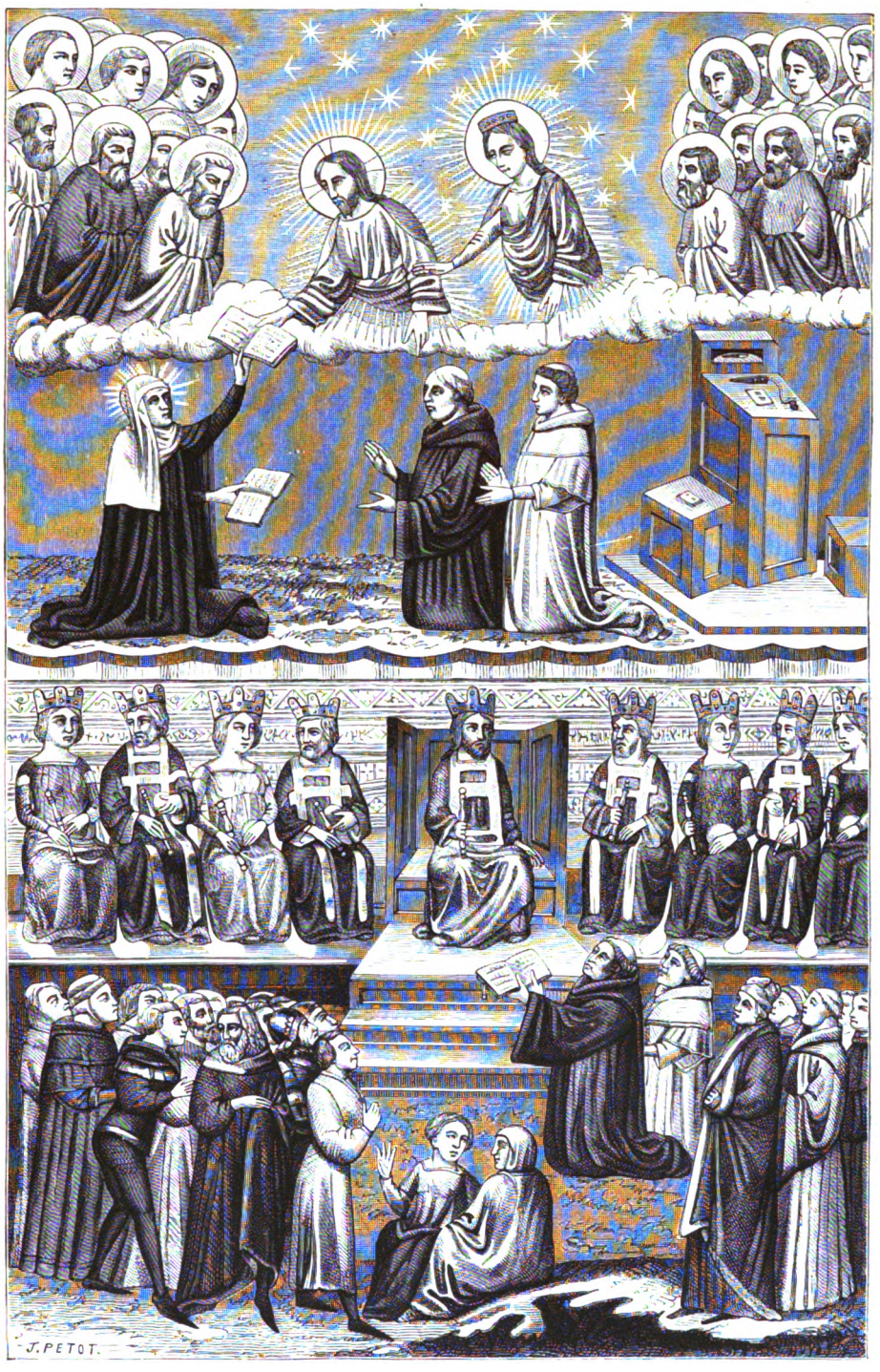
Digitized by Google

diciable au trésor de Saint-Denys. Mais il ajoute, en même temps, que, bien loin de vouloir en tirer de l'or, de l'argent ou des pierres précieuses, ce fut à peine si le désintéressé pontife permit qu'on le lui montrât. Il arrosa de ses larmes le tombeau du Saint et se contenta de demander quelques morceaux de ses vêtements, disant qu'on devait les lui accorder d'autant plus volontiers qu'il offrait ainsi le moyen de reconnaître le grand présent qu'avait fait le Saint-Siège en envoyant saint Denys évangéliser les Gaules.

En 1131, le pape Innocent II vint passer les fêtes de Pâques à Saint-Denys. L'abbé Suger et les religieux allèrent à sa rencontre, en procession, chantant des hymnes et des cantiques. C'était le mercredi saint; le lendemain, le pape célébra la cène avec les cérémonies qui se pratiquent à Rome, et fit même le présent ordinaire des pièces d'or qui furent distribuées aux pauvres. — Eugène III dédia l'église de Montmartre pour témoigner sa profonde vénération au saint évêque qui en devait être le patron. — Alexandre III, étant venu en France, visita avec beaucoup de dévotion toutes les chapelles et les reliques de l'abbaye de Saint-Denys, et sa présence fut, dit-on, l'occasion de l'agitation miraculeuse des reliques de saint Hippolyte.

Nous ne pouvons passer sous silence les noms de plusieurs saints personnages qui ont voulu mériter la protection du martyr, en lui élevant des églises ou des monastères. Au premier rang se place Geneviève. Après la vierge gauloise, je vois l'illustre veuve germaine, la bienheureuse Brigitte; neuf siècles, il est vrai, les séparent l'une de l'autre, mais leur commune dévotion pour saint Denys les rapproche et les unit. Ses prières et ses vœux étaient si fervents et, pour ainsi dire, si pieusement importuns, qu'elle obtint du saint martyr des visions célestes et des apparitions miraculeuses. Aussi, pendant la terrible guerre que se faisaient Philippe de Valois et Édouard d'Angleterre, elle vit saint Denys implorant pour la France la protection de la bonne Vierge. Un autre jour, alors qu'elle revenait de Saint-Jacques de Compostelle avec son époux, il arriva que celui-ci fut atteint à Arras d'une maladie qui effraya grandement la sainte; le bienheureux Denys la rassura dans une apparition, lui disant qu'il était réellement l'apôtre

Digitized by Google



Sainte Brigitte. — Miniature d'un manuscrit italien du XV^e^ siècle. Dans la 1^re^ partie, la Sainte reçoit ses révélations de Jésus-Christ lui-même et les transmet à ses confesseurs. Dans la 2^e^, les deux confesseurs présentent le livre des révélations au concile de Bâle.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

venu jadis de Rome en France pour y répandre la lumière de l'Évangile, que, touché de la dévotion qu'elle lui témoignait, il allait la prendre désormais sous sa protection, et qu'il lui en donnerait pour preuve la guérison prochaine de son mari. L'événement justifia bientôt sa promesse et sainte Brigitte fut durant toute sa vie favorisée des apparitions de saint Denys.

Il faut joindre à ces deux saintes saint Swibert, apôtre des Grisons, et le bienheureux Votger, évêque de Liège. Le premier, ayant quitté l'Angleterre, son pays natal, et renoncé au rang que lui assurait une illustre naissance, avait été élevé à l'épiscopat par saint Wilfrid, évêque des Merciens, et envoyé comme missionnaire chez les Frisons et les Germains. Il arrivait au milieu de ces peuples avec le ferme dessein de substituer à leurs vaines superstitions la religion du vrai Dieu, et de transformer leurs temples profanes en églises chrétiennes. Pour réussir dans cette pieuse entreprise, il n'eut garde d'oublier le grand saint Denys, si connu de tout l'Occident, et pour lequel il avait une dévotion toute particulière. En l'an de grâce 690, il bâtit une église en l'honneur de ce saint martyr dans le bourg d'Hœrnaër. Votger éleva également plusieurs églises au vrai Dieu dans la ville de Liège, et en dédia une à saint Denys. Il établit dans cette dernière une collégiale de chanoines, composée d'abord de vingt, et plus tard de trente membres.

Ici se place la guérison du prince Berthold, qui édifia l'Angleterre par son éminente piété. Étendu sur un lit de douleur, abandonné par tous les médecins, il ne cessa d'avoir confiance dans la protection de saint Denys et de ses compagnons. L'histoire rapporte qu'ayant fait un pèlerinage à son tombeau, avec l'autorisation de Charlemagne, son ami, il y fut parfaitement guéri; elle nous apprend aussi qu'en témoignage de reconnaissance, il éleva à saint Denys un monument dans un riche domaine dont il gratifia les moines, gardiens de son tombeau : villas, prés, champs, eaux et forêts, ports maritimes, marais salants, tout fut donné avec le plus grand élan de cœur : « N'est-il pas juste, disait-il, que je choisisse pour mes héritiers ceux qui m'ont rendu la santé et sauvé la vie? » Heureux siècle, m'écrierai-je avec

Digitized by Google

un biographe (1) de saint Denys, heureux siècle qui a vu plusieurs fois de pareils exemples! Heureux temps où les saints de Dieu avaient de pareils serviteurs, et où la reconnaissance des hommes cherchait à égaler la bienfaisance divine!

C'est aussi le lieu de citer sainte Édithe, dont la piété ne le cédait en rien à celle de saint Wildfrid et du bienheureux Votger. Édithe était fille du roi Edgar et sœur du roi martyr, Édouard. La mort de son père et de son frère la faisait de droit reine d'Angleterre. Mais, dédaignant le trône qui l'attendait et méprisant les joies du monde, elle se consacra tout entière aux exercices de la piété, et, en l'an de grâce 984, elle bâtit une église en l'honneur de saint Denys et la désigna comme le lieu de son éternel repos. Saint Dunstan la consacra, et, le jour même de la dédicace, ayant vu la vierge Édithe allonger à plusieurs reprises son pouce droit pour tracer sur son front le signe de la croix, il saisit sa main droite et dit, inspiré d'en haut : « Que ce doigt soit à jamais préservé de la corruption du tombeau! » Son désir fut accompli. Édithe, ayant été inhumée dans cette église, apparut, treize ans après sa mort, au bienheureux Dunstan, et l'invita à lever son corps en ajoutant « qu'à l'exception des membres dont elle avait abusé dans sa jeunesse, c'est-à-dire de ses yeux, de ses mains et de ses pieds, on trouverait tous les autres parfaitement conservés. Puis, parlant de son pouce, elle continua : « Dunstan trouvera intact également le pouce droit, à l'aide duquel j'imprimai sur mon front le signe de la croix; ainsi sera manifestée la clémence du Seigneur sur la partie de mon corps restée pure, et son paternel châtiment sur celle dont j'eus le malheur d'abuser. » La sainte avait, pendant sa vie, travaillé de tout son pouvoir à propager le culte de saint Denys; après sa mort, saint Denys prit à son tour soin de faire bénir la mémoire d'Édithe. Étant apparu à l'évêque Dunstan et usant d'une autorité toute céleste, il lui ordonna d'exposer à la vénération des fidèles le corps de la bienheureuse vierge et de l'entourer d'un culte spécial; tant il est vrai qu'il existe une solidarité réciproque entre les saints qui reçoivent un culte et les fidèles qui le leur rendent.

(1) P. Halloix. *Vie latine de saint Denys.*

Digitized by Google

Édithe, cette fleur si belle de la pureté et de la piété britanniques, nous rappelle le zèle et le dévouement de plusieurs rois d'Angleterre pour le culte de saint Denys. Parmi eux, brille au premier rang le bienheureux Édouard, roi et confesseur, dont le nom est un des plus glorieux et des plus saints de ce royaume. En répandant ses munificences aux lieux qu'illustrèrent les saints martyrs de son pays, il n'oublia jamais saint Denys, bien qu'étranger à l'Angleterre, et, lorsqu'il lui fit don d'un riche et vaste domaine, il lui en assura la possession par les lettres de donation suivantes :

« Nous, Édouard, roi d'Angleterre, jouissant en notre règne d'une paix glorieuse et durable,

« Pour le salut de notre âme et de celle de nos pères, nos illustres prédécesseurs,

« Après en avoir délibéré et statué avec nos barons et nos fidèles,

« Avons donné à saint Denys, dont la mémoire est célèbre parmi nous, et dont le culte est répandu en France,

« Une métairie, dite de Teintuna, sise au territoire et au comté de la ville d'Oxford, avec toutes les dépendances d'icelle, à savoir : terres, lacs, pâturages, eaux, prairies cultivées ou en friche.

« Et sera cette terre exempte et libre de toute redevance, à l'exception des frais qu'entraîneront l'ameublement de cette métairie ainsi que la réparation du pont et de la tourelle.

« Que les violateurs de cette loi, au nom de Dieu, par notre volonté et celle de tous les évêques dont les noms suivent, aient leur part avec le traître Judas, avec Dathan et Abiron, dans les flammes éternelles, *où le ver qui les ronge ne meurt pas, et où le feu qui les dévore ne s'éteindra jamais*, à moins qu'ils ne viennent à résipiscence devant Dieu et devant saint Denys.

« Donné en l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur mil cinquante-neuf, etc... »

Au bas de ces lettres de donation royale avaient souscrit le roi et la

Digitized by Google

reine, deux archevêques, six évêques, cinq ducs et nombre d'autres grands personnages.

Un autre roi d'Angleterre, Henri III, est également renommé pour sa piété envers saint Denys. Voici un passage de Guillaume de Nangis qui concerne ce prince :

« L'an de Jésus-Christ 1259, Henri, roi d'Angleterre, vint en France, et saint Louis lui fit dans sa capitale une digne réception. A son arrivée, le monarque anglais voulut rendre ses hommages à saint Denys; il vint en grande dévotion à son église, y séjourna pendant plus d'un mois, et, à son départ, il fit don au monastère d'une chape d'or et d'un calice d'un poids extraordinaire. »

Philippe II, roi d'Espagne, ne fut pas moins généreux envers notre Saint. Nous avons vu qu'ayant obtenu du roi de France le corps de saint Eugène, premier évêque de Tolède, il fit don à l'église de Saint-Denys d'une lampe d'argent qui était, et par ses dimensions et par son travail, une véritable merveille.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

LE TRÉSOR DE SAINT-DENYS. — LE SAINT CLOU.



'INCALCULABLES richesses s'étaient accumulées à Saint-Denys, grâce aux libéralités des princes et des rois. Le trésor de la basilique devint célèbre dans le monde entier, tant par le nombre et l'importance de ses précieuses reliques que par la magnificence presque fabuleuse des objets d'art, orfèvreries, bijoux et offres de grand prix, etc... qu'il possédait. Il était placé à côté de l'église, dans une vaste salle attenant au collatéral méridional, et dont la clé de voûte était soutenue par une grande colonne en marbre; une lampe y restait constamment allumée en l'honneur des saintes reliques, qui étaient renfermées en cinq armoires.

Première armoire.

A. Croix d'or toute couverte de rubis, de saphirs, d'émeraudes, entourée d'une grande quantité de perles orientales et enchâssant un morceau de la vraie croix de la longueur d'un pied.

B. Crucifix fait de bois de la vraie Croix, donné par le pape Clément III à Philippe-Auguste.

Digitized by Google

C. Châsse de vermeil doré, renfermant des parcelles des principales reliques de Notre-Seigneur qu'on gardait à la Sainte-Chapelle de Paris.

D. Un des clous avec lesquels Notre-Seigneur fut attaché à la croix.

E. Reliquaire appelé communément l'oratoire de Philippe-Auguste; la face antérieure était d'or, le reste d'argent doré. On y comptait plus de trente reliques.

F. Images de vermeil représentant, l'une la sainte Vierge tenant une fleur de lis d'or émaillé, l'autre saint Jean l'Évangéliste portant une dent du saint apôtre.

G. Reliquaire d'or où était enfermé un ossement du bras de saint Siméon qui reçut Notre-Seigneur au Temple.

H. Reliquaire de vermeil doré représentant le martyre de saint Hippolyte.

I. Images de la Vierge tenant un petit reliquaire rempli des langes de l'Enfant Jésus.

K. Bâton de vermeil doré dont le chantre se servait au chœur, les jours solennels.

L. Mitres des anciens abbés réguliers de Saint-Denys : il y en avait une à fond de perles, enrichie de nombreuses pierreries enchâssées dans de l'or. Sur l'autre, semée de fleurs de lis et de perles, se lisaient ces mots : *Petrus abbas me fecit :* c'est Pierre d'Auteuil qui fut abbé de Saint-Denys en 1221.

M. Crosse de vermeil doré, aux armes du cardinal Charles de Lorraine.

N. Couronnes, sceptre et main de justice ayant servi au sacre du roi Henri IV.

O. Une dent de saint Pancrace, martyr, enchâssée dans du cristal.

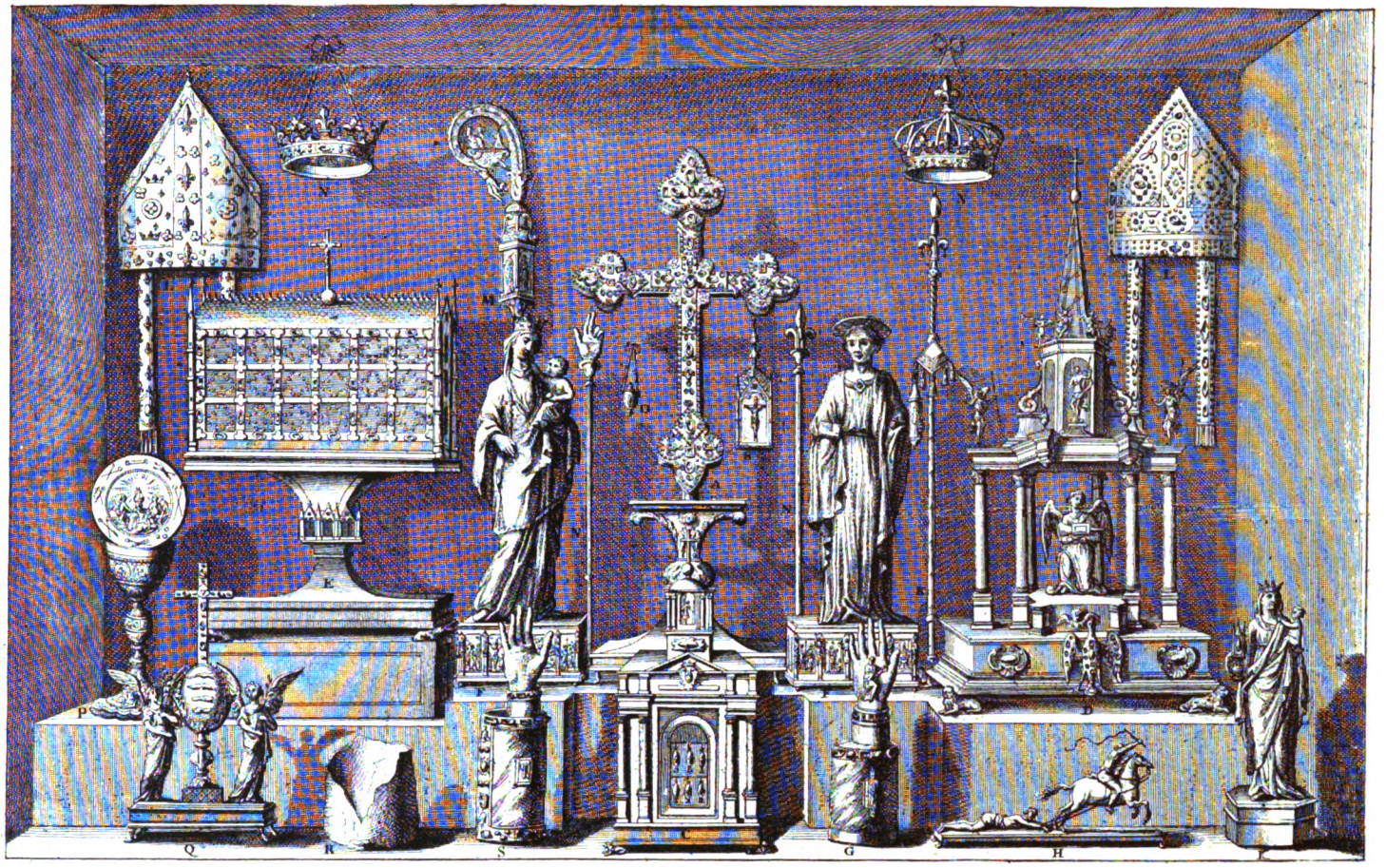
P. Calice et patène de vermeil doré.

Q. Reliquaire renfermant sous un cristal de roche quelques ossements de saint Placide, martyr.

R. Fragment de cruche de marbre ou d'albâtre, ayant (croyait-on) servi aux noces de Cana où Notre-Seigneur changea l'eau en vin.

S. Reliquaire de vermeil doré enchâssant l'os d'un bras de saint Eustache martyr.

Digitized by Google



Trésor de Saint-Denys. — Première armoire.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY

Digitized by Google

Deuxième armoire.

A. Buste de vermeil doré dans lequel étaient enchâssés le chef et l'os d'un bras de saint Hilaire, évêque de Poitiers. La mitre était couverte de perles et de pierreries, aussi bien que l'orfroy qui entourait le cou de la figure. On y remarquait surtout une agate, sur laquelle était représenté l'empereur César-Auguste.

B. Croix d'or, enrichie de grenats, de saphirs et de perles. Elle renfermait un barreau du gril de saint Laurent.

C. Reliquaire de cristal garni d'argent, contenant des cheveux et des vêtements de sainte Marguerite, vierge et martyre.

D. Reliquaire de vermeil doré présentant l'image de sainte Madeleine, élevée sur un petit piédestal semé de fleurs de lis. Sur le soubassement du reliquaire, on voyait à genoux le roi Charles V, la reine Jeanne de Bourbon et le dauphin Charles, leur fils.

E. Reliquaire de vermeil doré où était enchâssé un ornement de l'épaule de saint Jean-Baptiste. Cette relique passait pour avoir été envoyée par l'empereur Héraclius au roi Dagobert I^er^, qui en avait fait présent à l'église de Saint-Denys.

F. Image en argent de saint Léger, évêque d'Autun, tenant dans ses mains l'un des yeux qu'Ébroïn fit arracher à ce saint.

G. Image en vermeil doré de saint Nicolas, évêque de Myra. Quelques reliques du saint étaient enchâssées dans le bas de la figure.

H. Croix de vermeil doré enrichie d'émaux, contenant du bois de la vraie Croix.

I. Instruments de paix de vermeil doré.

K. Agrafe d'une riche chape donnée par la reine Anne de Bretagne.

L. Vases donnés par l'abbé Suger; l'un en cristal de roche, l'autre en béril, taillé en pointe de diamant.

M. Image de vermeil doré représentant saint Denys, et renfermant quelques-unes de ses reliques.

N. Image de vermeil doré représentant sainte Catherine vierge et martyre, avec quelques-unes de ses reliques.

Digitized by Google

O. Reliquaire d'argent, en forme d'église, contenant plusieurs ossements et reliques de saint Denys, saint Rustique, saint Éleuthère, saint Jean, saint Jacques, saint Pierre, saint Paul, saint André, saint Marc, saint Barthélemy, saint Martin, saint Fabien, saint Sébastien, saint Quentin, saint Laurent, saint Nicolas, saint Benoît, saint Georges, saint Louis, saint Leu, saint Gervais, saint Protais, saint Côme, saint Étienne.

P. Aiguière et bassin d'argent doré. L'aiguière était de forme singulière : sur le fond du bassin était représenté Joseph vendu par ses frères.

Q. Bâton d'or émaillé, orné de filigrane, surmonté d'un aigle portant un jeune homme. On regardait ce bâton comme ayant servi de sceptre à Dagobert. Quelques antiquaires le prenaient pour un bâton consulaire.

R. Aigle d'or enrichi d'un très beau saphir et d'autres pierres. On croyait que cet aigle avait servi d'agrafe au manteau royal du roi Dagobert.

S. Reliquaire de vermeil doré contenant quelques reliques de saint Pantaléon, martyr.

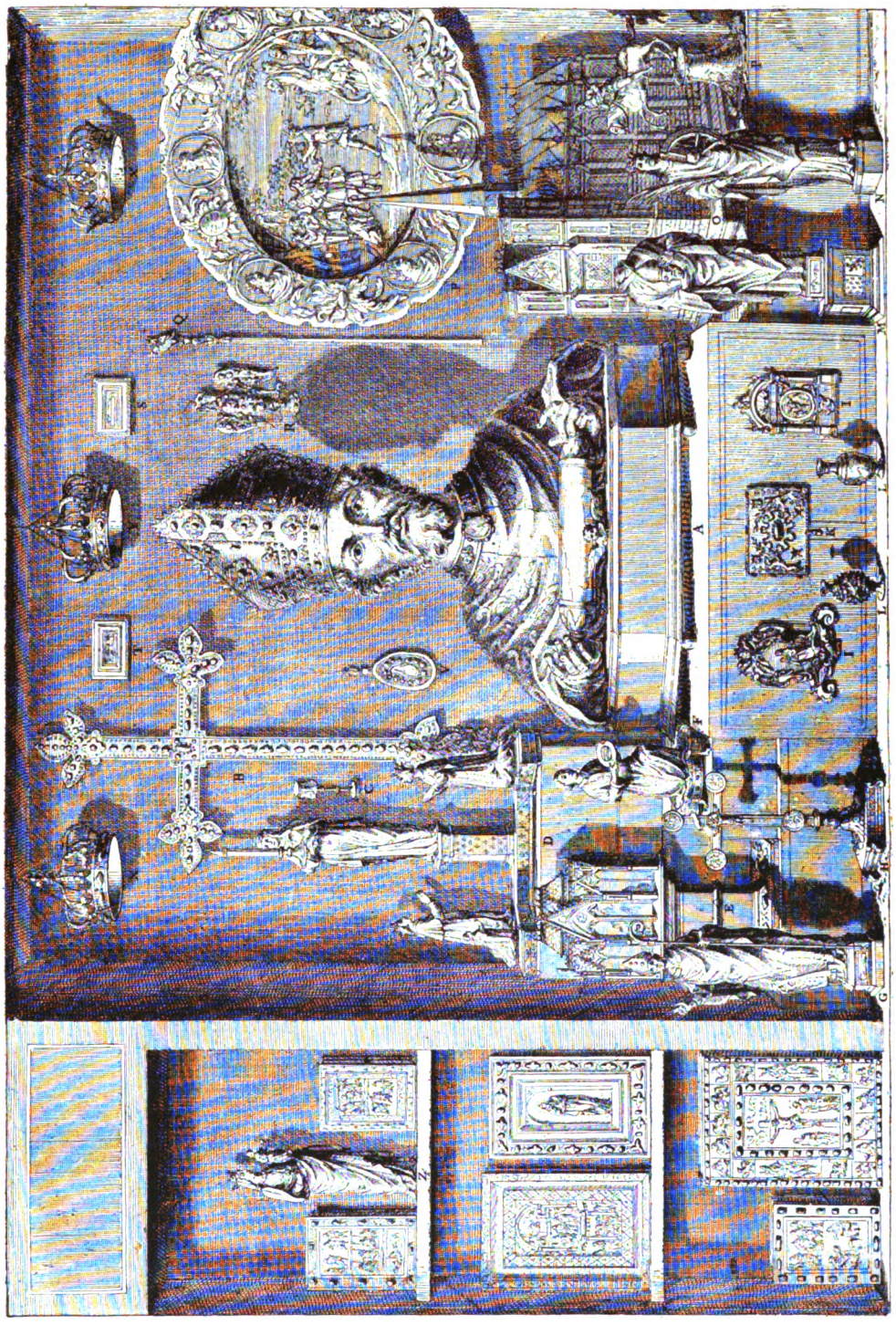
T. Autre reliquaire aussi de vermeil, sur lequel on lisait ces mots : *De ossibus Isaiæ Prophetæ.*

V. Autre reliquaire d'argent.

X. Couronne de vermeil doré ayant servi aux funérailles de la reine mère, Anne de Bretagne.

Z. Image de la sainte Vierge portant une couronne d'or enrichie de pierreries.

Digitized by Google



Trésor de Saint-Denys. — Deuxième armoire.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

Troisième armoire.

A. Chef de saint Denys. L'image du saint martyr était d'or, la mitre et les pendants tout couverts de pierreries et de perles. Les deux anges qui soutenaient le chef étaient de vermeil doré; un troisième sur le devant était aussi de vermeil : le reliquaire qu'il tenait entre ses mains était d'or et enrichi de perles et de pierres précieuses. Ce petit reliquaire renfermait un ossement de l'épaule de saint Denys.

B. Reliquaire de vermeil doré où était enchâssée une main de saint Thomas, apôtre; on la voyait à travers un tube de cristal dont les deux extrémités étaient garnies de grosses perles, de rubis, d'émeraudes et de diamants.

C. Reliquaire de vermeil doré où était enchâssée la mâchoire du roi saint Louis. La relique était portée par deux figures couronnées, dont l'une représentait Philippe le Hardi et l'autre Philippe le Bel.

D. Cristal de roche, sur lequel était gravé un crucifix avec les images de la sainte Vierge et de saint Jean. Dans ce reliquaire étaient aussi quelques morceaux des habits de saint Louis. L'enchâssure était d'or et enrichie de perles et de pierres précieuses.

E. Chef d'argent représentant l'image de saint Denys.

F. Lapis sur lequel était figuré un Sauveur avec ces lettres : $\overline{IC}$. $\overline{XC}$., *Jesus-Christus*. Au revers était l'image de la Vierge avec ces lettres M. D., *Mater Dei*. L'enchâssure du lapis était d'or, de perles et de pierreries.

G. Agrafe du manteau royal de saint Louis : elle était en vermeil doré, et toute couverte d'émaux et de pierres précieuses.

H. Reliquaire de vermeil doré représentant une main, dans lequel était enchâssé un petit ossement de saint Denys, porté par saint Louis dans ses voyages.

I. Agrafe de chape en vermeil.

K. La main de justice du roi saint Louis : elle était en vermeil.

L. Tasse de bois de tamaris dont saint Louis se servit, dit-on, pour se préserver d'un mal de rate.

Digitized by Google

M. Épée offerte par saint Louis à son retour de la Terre Sainte.

N. Fiole d'agate-onyx.

O. Anneau de saint Louis.

P. Couronne de saint Louis. Elle était d'or et enrichie d'un rubis de grand prix. Dans ce rubis était enchâssée une épine de la couronne de Notre-Seigneur.

Q. Couronnes ayant servi au sacre de Louis XIV. L'une est d'or et l'autre de vermeil.

R. Calice et patène de l'abbé Suger. La coupe du calice était taillée dans une agate orientale d'un travail merveilleux. La patène était faite d'une pierre précieuse, nommée serpentine, semée de petits dauphins d'or, avec bordure d'or chargée de pierreries.

S. Calice, patène et burettes. Le calice et les burettes, qu'on disait avoir servi à saint Denys, étaient de cristal. L'enchâssure en vermeil doré était enrichie de quelques pierreries.

T. Agate sur laquelle était représentée une reine.

V. Livre manuscrit de vélin contenant les œuvres de saint Denys l'Aréopagite, avec les commentaires de saint Maxime. La couverture était d'argent, ornée de petites figures d'ivoire et enrichie de pierres précieuses. Ce manuscrit était un présent de l'empereur Manuel Paléologue.

X. Agrafe de chape.

Y. Anneaux pontificaux. Celui du milieu était d'or et enrichi d'un saphir et de plusieurs perles et pierreries; on l'attribuait à saint Denys.

Z. Le haut du bâton pastoral de saint Denys : il était tout couvert d'or, enrichi d'émaux, de pierreries et d'une grande quantité de perles orientales.

W. Couronne en vermeil doré, ayant servi aux funérailles de Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV.

Digitized by Google



Trésor de Saint-Denys. — Troisième armoire.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

Quatrième armoire.

A. Buste de vermeil doré, représentant saint Benoît, patriarche des moines d'Occident. La mitre était couverte de petites médailles d'agate et enrichie de perles et autres pierres précieuses, aussi bien que les deux pendants de la mitre. Sur l'orfroy était une médaille d'agate qui, disait-on, représentait Domitien.

B. Croix d'or, toute couverte de perles orientales, de saphirs et d'émeraudes. Au milieu était une améthyste d'Orient très précieuse.

C. Reliquaire appelé dans les anciens inventaires du trésor : « Écrain ou Oratoire de Charlemagne ». Sur le haut était représentée une princesse que l'on croit être ou Cléopâtre, ou Julie, fille de l'empereur Titus.

D. Pontifical d'environ sept cents ans, contenant les cérémonies du sacre de nos rois. La couverture était en vermeil écaillé.

E. Vase d'agate dont le pied, l'anse et le couvercle étaient en vermeil enrichi de pierreries.

F. Vase d'agate orientale. On n'en connaissait pas d'aussi beau dans toute l'Europe. Il avait été gravé avec un soin et un travail infinis. Jean Tristan de Saint-Amant a cru que ce vase avait été fait par ordre de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, et qu'on y avait représenté une des fêtes ou sacrifices célébrés en l'honneur de Bacchus.

G. Autre vase de cristal de roche dont le couvercle était d'or. Une inscription en caractères arabes témoignait qu'il avait servi de drageoir pour pastilles.

H. Couronne de Charlemagne; elle était d'or et enrichie de rubis, de saphirs et d'émeraudes; elle servait au sacre de nos rois.

I. Calice et patène en vermeil doré, de grandeur peu commune.

K. Mitre de brocard d'or des anciens abbés.

L. Agrafe d'or, ornée de cristaux de diverses couleurs.

N. Tête d'enfant faite d'une agate orientale.

O. Un César-Auguste en agate d'un très beau travail.

P. Sceptre d'or, long de 5 pieds 10 pouces, surmonté d'un lis en or émaillé, où était représenté Charlemagne assis sur son trône,

Digitized by Google

avec ces mots gravés au bas : « Sanctus Karolus Magnus. Italia-Roma. Gallia Germania. »

Q. Plaque d'argent doré, sur laquelle était représenté saint Denys. Elle avait été offerte au trésor par Jacques Sobieski, en témoignage de sa reconnaissance pour saint Denys, dont l'intercession l'avait guéri d'une grave maladie.

R. Épée de Charlemagne. La garde, la poignée et le pommeau étaient d'or.

S. Main de justice.

T. Couronne de la reine Jeanne d'Évreux, femme de Charles IV. Elle servait au couronnement des reines.

V. Reliquaire d'argent renfermant quelques reliques de saint Gilles, abbé.

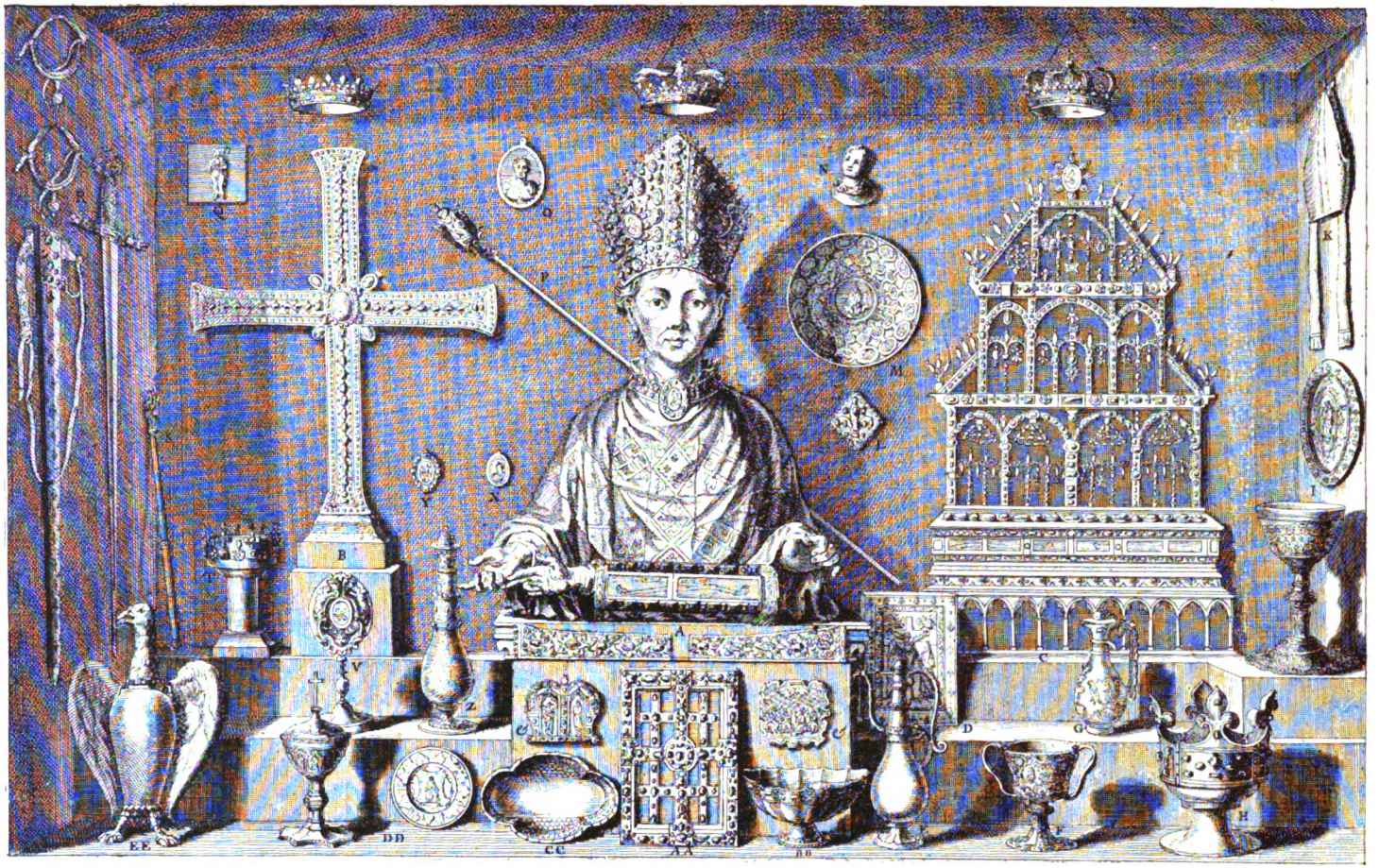
X. Agate-onyx, sur laquelle était représenté un empereur du Bas-Empire.

Y. Améthyste enchâssée d'or, sur laquelle était gravée une figure d'Apollon.

Z. Vase de cristal de roche garni d'or et de pierreries, offert par Éléonore d'Aquitaine au roi Louis VII, son époux, qui en fit présent à l'abbé Suger.

W. Agrafes de chape.

Digitized by Google



Trésor de Saint-Denys. — Quatrième armoire.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE
UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

Cinquième armoire.

A. Châsse en vermeil doré enrichie de pierreries, contenant la plupart des ossements de saint Louis, roi de France. Cette châsse était ornée de figures représentant des Vertus, chacune avec ses attributs : au-dessus, les douze pairs de France sont peints sur émail.

B. Châsse couverte de lames d'argent et ornée de quelques pierreries; on y avait déposé le corps de saint Denys de Corinthe, donné par le pape Innocent III aux religieux qui assistèrent au troisième concile de Latran, en 1215.

C. Buste de vermeil doré enchâssant le chef de saint Pierre l'Exorciste, martyr.

Le fond et les côtés de la cinquième armoire étaient garnis des vêtements royaux que Louis XIV portait le jour de son sacre, à Reims (7 juin 1654). On y voyait son manteau royal semé de fleurs de lis d'or sur un fonds de velours cramoisi fourré d'hermine, sa camisole de satin rouge, sa tunique, sa dalmatique, et ses bottines toutes semées, comme le manteau, de fleurs de lis d'or.

Ces incomparables magnificences ont été successivement pillées pendant les troubles de la Ligue, dans les guerres de la Fronde et en 1794. On montrait néanmoins encore, il y a peu d'années, dans la sacristie haute de la basilique, des calices, crucifix, patènes et autres pièces de prix, surtout des couronnes faites à l'imitation de celles de Charlemagne, de saint Louis, de Louis XIII, de Louis XIV, et de celles qui avaient servi au couronnement de Jeanne d'Évreux ou d'Anne d'Autriche. Ces précieux objets viennent d'être presque tous dérobés, en plein jour, grâce à l'incroyable négligence des soi-disant gardiens.

Une seule relique de l'ancien trésor nous a été conservée, mais elle est d'un prix inestimable : c'est l'un des saints clous ayant servi au crucifiement du divin Sauveur; il avait été déposé, à l'époque de la Révolution, dans l'Église métropolitaine de Paris. Les anciens religieux étaient si heureux de le posséder, qu'ils en placèrent l'image sur le sceau du monastère; on le retrouvait naguère sur le sceau du chapitre et sur

Digitized by Google

la croix des chanoines de Saint-Denys. C'est la disparition de cette précieuse relique qui causa autrefois à nos pères une si vive et si profonde émotion.

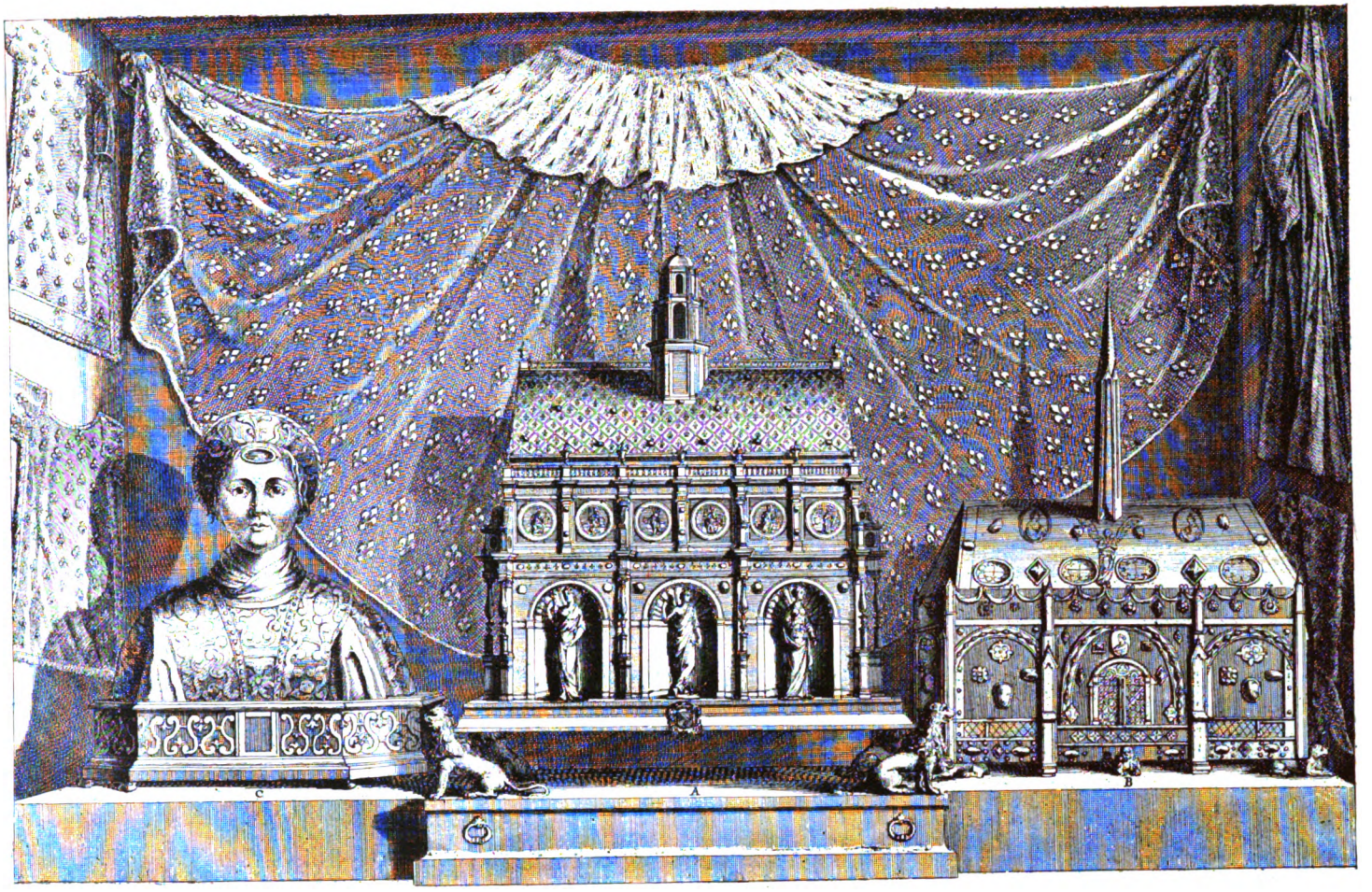
Le 27 février 1233, le religieux chargé d'exposer le saint clou à la vénération des fidèles ne s'aperçut pas qu'il était tombé de son reliquaire; quand on l'avertit de l'accident, il fit faire les plus minutieuses recherches et l'on en vint jusqu'à fouiller les assistants, le tout sans résultat. Le bruit s'étant bientôt répandu dans la ville que le saint clou avait été enlevé, on se mit sous les armes, on leva les chaînes des rues, et, pour ne pas laisser échapper le voleur, on fit une garde sévère aux portes.

L'abbé Eudes, qui était alors à Gennevilliers, distant d'une demi-lieue de son abbaye, y fut rappelé aussitôt. Voyant l'insuccès des mesures prises, il dépêcha quelques religieux pour informer le roi et la reine de l'événement. On publia par leur ordre que quiconque trouverait le saint clou aurait la vie sauve et cent livres d'argent. De son côté, Eudes prononça publiquement l'excommunication contre l'auteur du larcin, et, pour obtenir la miséricorde divine, eut aussi recours aux œuvres de pénitence. Plusieurs communautés religieuses s'associèrent à ces expiations; la désolation de l'église de Saint-Denys devint, pour ainsi dire, un deuil général.

Cependant, le saint clou avait été ramassé par une femme nommée Ermengarde qui, le croyant d'or ou d'argent, l'avait soigneusement dérobé à tous les regards et était sortie de l'église sans être remarquée. Ayant reconnu que ce clou était en fer, elle le donna à son neveu Guillaume, comme un objet sans valeur. Celui-ci, instruit par la voix publique de la perte de la précieuse relique et soupçonnant qu'il pouvait en être l'involontaire possesseur, fit part de l'incident au curé de son village. Transporté de joie à cette nouvelle, mais craignant d'être, comme d'autres, la dupe de quelque homme de mauvaise foi désireux d'obtenir la récompense promise, le prêtre s'en ouvrit à Geoffroy, abbé du Val. Cet abbé avertit aussitôt Dreux, tiers-prieur de l'abbaye de Saint-Denys, qui reconnut sans peine le saint clou.

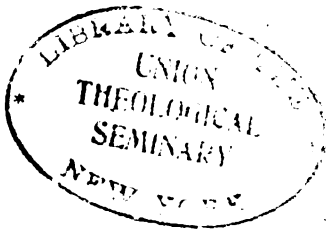
L'abbé de Saint-Denys se rendit sans tarder au palais, où il fut reçu

Digitized by Google



Trésor de Saint-Denys. — Cinquième armoire.

Digitized by Google



Digitized by Google

par la reine Blanche, en l'absence du roi, retenu à Notre-Dame par la consécration du saint chrême. Ayant entendu le tiers-prieur lui-même qui affirmait avoir vu et touché la sainte relique, la reine ordonna que le saint clou fût remis en place avec tous les honneurs convenables.

« Plût à Dieu, Madame, reprit l'abbé, que le Roi, votre fils, ou plutôt tous deux ensemble, vous puissiez honorer une cérémonie que votre présence rendrait si auguste.

— La sainteté du temps où nous sommes, répliqua la reine, ne me permet pas de monter à cheval ces jours-ci; mais vous pouvez choisir entre tous les officiers du roi ceux qu'il vous plaira pour vous en faire accompagner. »

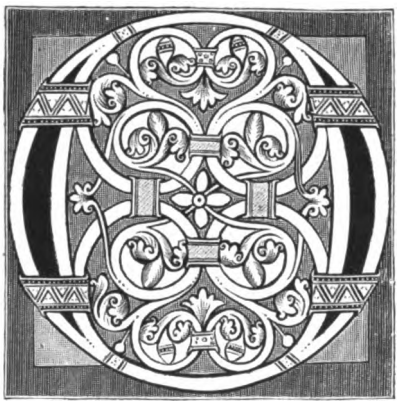
L'abbé désigna les seigneurs que la reine avait auprès d'elle. C'étaient Renaud de Berone, Hugues d'Atin, et Jean de Milly, fort estimés de la cour pour leur probité et leur sagesse.

La sainte relique fut rapportée en grande pompe dans l'église de Saint-Denys qui était ornée et éclairée comme aux jours des plus grandes solennités. Les soldats se tenaient sous les armes, et le long des rues fumaient des vases d'encens. La procession commença au son de toutes les cloches; en tête marchaient les religieux nu-pieds et en aubes; à leur suite se pressait une foule de gens de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Devant Saint-Lazare, les abbés de Saint-Denys et du Val, avec toute leur suite, se joignirent à la procession; celui du Val montrait au peuple le saint clou dans un reliquaire d'or que deux gentilshommes l'aidaient à soutenir. De joyeuses acclamations retentissaient de tous côtés, au passage du cortège. A Saint-Denys, l'abbé Eudes, ayant reçu des mains de l'abbé du Val la sainte relique, l'exposa sur l'autel après l'avoir présentée à la vénération de tous les assistants. Saint Louis vint quelques jours après, avec tous les seigneurs de sa cour, adorer le saint clou. Les jours suivants, de nombreux prélats et les personnages les plus considérables du royaume suivirent ce pieux exemple.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

FÊTES ÉTABLIES EN L'HONNEUR DE SAINT DENYS. — LA MESSE GRECQUE. — DÉMARCHE DE L'ÉGLISE GRECQUE AUPRÈS DE L'ABBÉ DE SAINT-DENYS, AU SUJET DE CETTE MESSE; PIÈCE CURIEUSE.



On célèbre, le neuf octobre, la fête solennelle de saint Denys. Les auteurs qui ont écrit sa vie et raconté ses miracles rapportent que nos rois s'y rendaient en grande dévotion au milieu d'une telle affluence, qu'il était presque impossible de faire la procession. On y voyait un grand nombre d'évêques, d'archevêques et souvent des cardinaux.

Sous le règne de saint Louis, et à la demande de l'abbé Eudes, le chapitre général de Cîteaux ordonna que la fête de saint Denys serait célébrée par tous les monastères de l'Ordre avec la même solennité que celles où l'on avait coutume de chanter deux messes. Le chapitre général de Prémontré admit aussi quelque temps alors, par tout l'Ordre, la fête de saint Denys avec l'office double, à la prière du même abbé Eudes, qui lui fit don de reliques du grand martyr.

Les souverains Pontifes ont consacré d'autres fêtes, auxquelles les

Digitized by Google

fidèles se rendent encore de nos jours avec un religieux empressement. La principale tombe le 22 avril; elle rappelle l'invention des trois corps saints dans l'église de Catheuil, c'est-à-dire au lieu de leur première sépulture : on pense que cette fête remonte au temps de Charles le Chauve.

Les autres fêtes sont : au 27 février, la dédicace miraculeuse de l'église; au 22 mai, une invention des cendres et des habits des martyrs; au 9 juin, une nouvelle découverte de ces corps saints; au 22 février, une remise solennelle des mêmes reliques; enfin, au 28 juillet, une apparition des trois martyrs avec celle de saint Pierre et saint Paul.

L'une des fêtes les plus anciennes de saint Denys et de ses compagnons est la réception de leurs reliques, marquée au 15 juillet dans un calendrier dressé sous Louis le Débonnaire à l'usage de la France septentrionale, lorsqu'elle commençait à suivre le rite romain.

On a toujours regardé comme une partie considérable du culte de saint Denys l'institution, faite en son honneur, de sept stations au centre de la ville et aux environs de Paris, pour honorer son apostolat, sa captivité, ses souffrances, sa sépulture et son tombeau.

Tous les ans, au jour de l'octave de la Saint-Denys, on célébrait la messe en grec dans l'église de l'abbaye. Suivant le savant dom Félibien (1), on ne peut assigner avec précision le temps où cet usage a été introduit; mais il est certainement fort ancien, puisque cette messe grecque, sous le rite romain, telle qu'on la chantait encore en 1779, est marquée *dans un cérémonial qui a plus de cinq cents ans*. D'un autre côté, comme le rite romain fut introduit en France sous Charlemagne et Louis le Débonnaire, au commencement du neuvième siècle, il en résulte qu'il faut placer l'origine de cette messe entre le neuvième et le treizième siècle. La prose suppose que saint Denys est originaire de la Grèce. Cette prose ou séquence n'est qu'une version de la prose latine qui pourrait bien être du roi Robert, fils de Hugues Capet, mort en l'an 1031. Elle est au fond la même que celle qui se chantait dans le

(1) *Histoire de l'Abbaye de Saint-Denys.*

Digitized by Google

diocèse de Paris, il y a deux siècles. Après les attaques passionnées dont l'Aréopagitisme de notre saint apôtre fut l'objet, on changea quelques strophes, mais le chant resta le même. L'Épître est tirée des *Actes des Apôtres :* c'est le passage où est rapportée la conversion de saint Denys l'Aréopagite. Elle était lue sans solennité dans le bas-chœur, ainsi que l'Évangile, comme l'atteste une curieuse pièce qui n'a point encore été publiée et dont nous donnons ici la traduction (1) :

« L'Église grecque au Vénérable Archimandrite de l'abbaye Royale du trois fois Bienheureux Père Denys, en France, Salut dans le Seigneur.

« Nous avons appris, et nous savons par la tradition, que votre très célèbre monastère est la seule de toutes les maisons religieuses de France, où, par des rites solennels, on garde en beaucoup de choses des marques de communion avec l'Église grecque, par respect pour le très bienheureux Denys l'Aréopagite, apôtre des Gaules et martyr, dont le corps est conservé dans votre basilique qui lui est consacrée.

« C'est pourquoi, le huitième jour de la fête de ce saint martyr, le chant de toute la liturgie sacrée est en grec. De plus, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de la Nativité, de notre Père Denys et de la Dédicace, l'Épître et l'Évangile sont lus en grec, c'est-à-dire dans l'idiome même des écrivains sacrés, avant qu'ils soient chantés en latin.

« En outre, depuis vingt-cinq ans, le huitième jour de la fête de saint Denys, on a cessé dans votre liturgie de chanter en latin soit les prières, soit le Prologue qu'on appelle Préface, soit l'Oraison Dominicale, et, depuis lors jusqu'à maintenant, les mêmes choses ont été chantées en grec comme les autres.

« Mais la même Église grecque a appris que l'Épître et l'Évangile, qui sont lus chez vous en grec, ont été lus jusqu'ici dans le bas-chœur sans honneur et sans gloire, le peuple ne voyant et n'entendant pas les ministres sacrés qui lui annoncent les paroles saintes dans la langue primitive, tandis que les autres ministres modulent en latin les mêmes

(1) Le manuscrit renfermant le texte grec et une traduction latine en regard se trouve dans le cabinet de M. Albert Lenoir, qui a bien voulu nous le communiquer.

Digitized by Google

paroles saintes à l'endroit le plus élevé de l'ambon avec beaucoup de solennité et de magnificence, à la grande admiration du peuple qui entre dans le temple, et qui remarque quel respect on témoigne à la parole sacrée; et cependant cet idiome latin n'est que la traduction du grec des saintes Écritures, et il n'est pas, comme celles-ci, inspiré par l'Esprit-Saint.



Statue de saint Denys. — Œuvre de Sarrasin.

« C'est là une chose qu'il ne faut pas mépriser; bien plus, il faut y faire une grande attention : les deux Églises grecque et latine ne reviendront pas facilement à l'unité de doctrine, tant qu'on n'aura pas la même considération pour la parole sainte en grec que pour la parole de Dieu en latin.

« Il paraît donc nécessaire de rendre un égal honneur à la parole de Dieu, qu'elle soit en grec ou en latin, afin que le peuple voyant de part

Digitized by Google

et d'autre le même cortège, et entendant cette divine parole qui lui est annoncée dans l'une et l'autre langue, ou bien se souvienne des commencements de la foi ou bien s'en instruise, et cela surtout parce que l'Église grecque a employé la première le nom et l'usage de l'ambon.

« Et que personne ne nous accuse d'introduire une nouveauté dans la liturgie. Qu'y a-t-il de nouveau? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la langue latine fasse participer la langue grecque, sa mère, à son honneur et à sa gloire? Dans tous les cas, ce changement, — si toutefois c'en est un, — n'aura pas plus d'importance que celui qui a eu lieu il y a vingt-cinq ans.

« Donc, que personne n'appelle nouveauté ce chant glorieux des saintes Écritures en grec dans un lieu élevé; mais qu'on dise plutôt avec plus de justesse et de vérité que c'est une belle restitution de l'ordre.

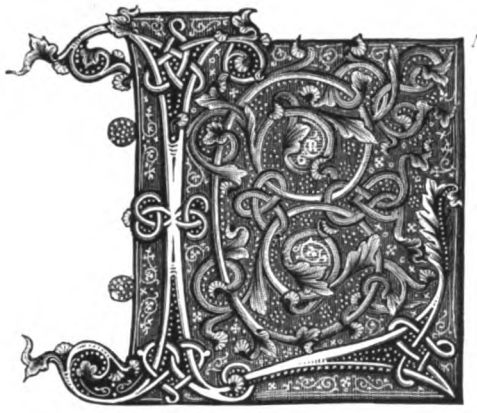
« Pour ces causes, vénérable archimandrite, accordez à nos supplications que les deux diacres et sous-diacres latins et grecs montent les uns et les autres dans l'ambon, tant que l'Épître et l'Évangile seront également annoncés dans l'une et l'autre langue.

« Et notre Église grecque consignera votre nom dans ses diptyques pour votre salut éternel. »

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

SUPPRESSION DE L'ABBAYE EN 1790. — DÉVASTATION DES TOMBEAUX. — PROFANATION DES CENDRES ROYALES ET DE LA BASILIQUE. — LES RELIQUES DE SAINT DENYS ET DE SES COMPAGNONS SONT DÉPOSÉES DANS L'ÉGLISE DES CARMÉLITES. — DESTRUCTION DE L'ABBAYE DE MONTMARTRE ET DE LA CHAPELLE DES MARTYRS.



A Révolution, qui voulait régénérer l'humanité en supprimant le christianisme et tous les monuments dont il avait enrichi la France, ne pouvait faire grâce à l'abbaye de Saint-Denys, à sa basilique, à ses richesses, à ses tombeaux.

Lorsque l'Assemblée nationale décréta la suppression des monastères et la vente des biens ecclésiastiques, la famille bénédictine, qui s'était maintenue florissante à Saint-Denys, quitta, en 1791, la demeure qui l'abritait depuis douze siècles. Les mémoires d'un musicien attaché à l'abbaye comme organiste contiennent un pathétique récit de la dernière messe conventuelle, célébrée par le prieur le jour du départ.

Le 16 septembre 1792, la basilique fut administrativement déclarée église paroissiale. Dans la séance du 31 juillet 1793, Barrère, surnommé l'Anacréon de la guillotine, lut à la Convention, au nom du comité de

Digitized by Google

Salut public, un rapport où il était dit : « Pour célébrer la journée du 10 août, qui a abattu le trône, il faut dans son anniversaire détruire les mausolées fastueux qui sont à Saint-Denys. Dans la monarchie, les tombeaux mêmes avaient appris à flatter les rois; l'orgueil et le faste royal ne pouvaient s'adoucir sur ce théâtre de la mort, et les porte-sceptre qui ont fait tant de maux à la France et à l'humanité semblent encore, même dans la tombe, s'enorgueillir d'une grandeur évanouie. La main puissante de la République doit effacer impitoyablement ces épitaphes superbes et démolir ces mausolées qui rappelleraient des rois l'effrayant souvenir. » Le projet fut voté par acclamation. On démolit les tombeaux pendant les journées des 6, 7 et 8 août 1793 (il y en avait 51), et l'on annonça, pour l'anniversaire du 10 août 1792, « cette grande, juste et réparatrice destruction, » qui devait permettre d'ouvrir les cercueils et de jeter les restes des tyrans dans une fosse remplie de chaux où ils seraient à tout jamais consumés.

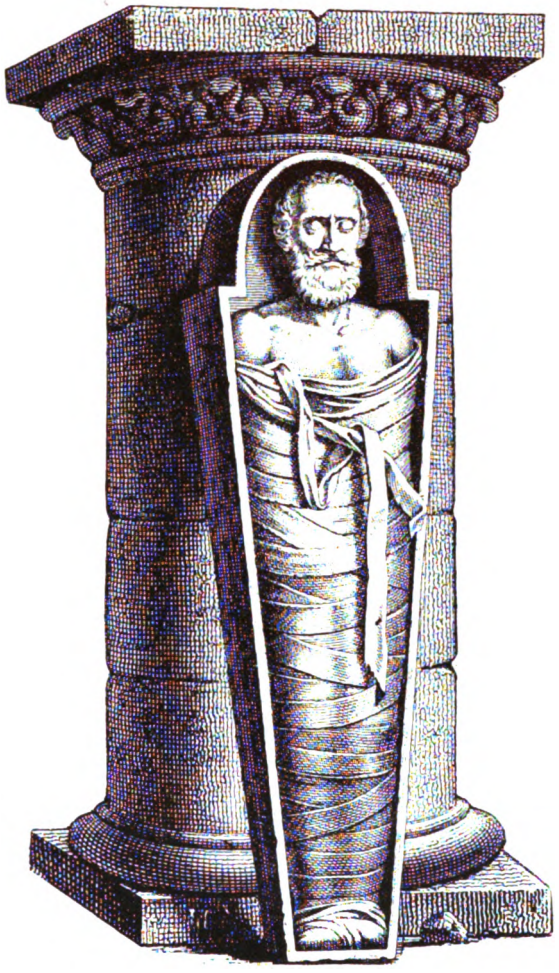
Les habitants de Saint-Denys, voulant donner une fête civique en l'honneur des mânes de Marat et de Pelletier, construisirent pour ce jour mémorable une espèce de caverne placée sous un monticule planté de cyprès, de pins et de gazon; l'on devait y porter en grande pompe les bustes de ces deux martyrs de la Révolution. Chaque particulier travailla à l'exécution de ce projet patriotique. Le monument fut élevé à l'entrée de la *Franciade*. Une triomphale allégorie y figurait la Montagne de l'Assemblée. La grotte recouverte par le monticule était construite avec les débris des sépultures royales; les marbres qui naguère ornaient les tombeaux formaient les voûtes de l'excavation. « J'ai vu, dit un témoin oculaire, plusieurs figures de rois sculptées en pierre de liais, placées en travers des piliers pour servir de fronton; les matières les plus belles en ce genre ont été employées sans art par des mains libres. Ce monument bizarre élevé à la Liberté est peut-être la leçon la plus philosophique qui se puisse donner (1). »

Le 12 octobre suivant, et durant treize jours, on accomplit une pro-

(1) ALEXANDRE LENOIR.

Digitized by Google

fanation plus sacrilège encore que la démolition des tombeaux; l'on se mit à briser les dallages, à fouiller les caveaux et à ouvrir les cercueils contenant les restes des rois et des reines, des princes et des prin-



Momie de Henri IV.

cesses. M. Alexandre Lenoir nous a laissé sur ces exhumations des détails aussi intéressants que peu connus : nous les reproduisons en partie.

On commença par le caveau des Bourbons, et le premier cercueil qu'on en tira fut celui du roi Henri IV, mort le 16 mai 1610, à l'âge de cinquante-sept ans. « La fraîcheur de ce corps, dit M. Lenoir, était

Digitized by Google

surprenante, après cent quatre-vingts ans et plus. J'ai eu le plaisir de toucher à ces restes aimables; sa barbe, ses moustaches rougeâtres étaient bien conservées; j'ai pris ses mains avec un certain respect dont je n'ai pu me défendre, quoique je fusse un véritable républicain. » Le premier rustre qui aurait aperçu dans sa vie le buste ou le portrait de Henri placé sur le Pont-Neuf, ou ailleurs, l'eût reconnu au milieu de mille cadavres, tant ses traits étaient peu altérés. On eût dit que la putréfaction avait craint d'approcher ses restes héroïques, voulant les conserver à la postérité, tandis que des mains profanes les ont retirés du tombeau pour les jeter ou les traîner dans la boue.

« Turenne était moins conservé : les formes étaient plus aplaties et la peau plus sèche et plus ridée; cependant, à travers cette masse informe, on discernait les traits de son visage. »

Louis XIV a été trouvé assez sain, mais très desséché et la peau collée sur les os. « Tout ce qui a été rapporté sur la mort de Louis XV, dit encore M. Alex. Lenoir, m'invite à rappeler ce que j'ai vu de l'exhumation de son corps. Quand il mourut, en 1774, ses ennemis répandirent à son sujet mille contes absurdes. J'étais jeune alors, et je me rappelle que le bruit courait dans Paris que ce prince, mort d'une petite vérole pourpreuse, jetait au loin la peste, qu'il était impossible à tout homme d'en approcher sans être asphyxié; on dit même qu'il ne fut point embaumé, parce qu'il avait occasionné la mort de deux chirurgiens qui l'avaient approché. Eh bien, ce cadavre infect en 1774 a été exhumé en ma présence, en 1793, ce qui fait vingt ans d'ensevelissement; il a été trouvé très conservé, et la peau aussi fraîche que s'il venait d'être inhumé... Je dirai plus, il ne se répandit aucune exhalaison à l'ouverture de ce tombeau, tandis qu'à celle de Henri IV il s'évapora une exhalaison très forte d'aromates. Leurs cervelles avaient été vidées et remplacées par de l'étoupe. »

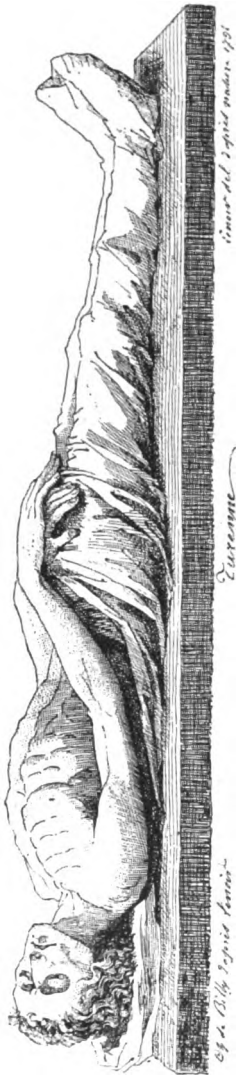
A l'ouverture du tombeau de François Ier, il se fit un écoulement considérable d'une liqueur noire, et les os furent trouvés secs.

Dans la tombe de saint Louis on ne trouva que des os. « Cela ne doit pas surprendre, dit M. Lenoir, puisque les chairs avaient été bouillies en Afrique et que ses os seuls revinrent en France. Dans celle de Ca-

Digitized by Google

therine de Médicis, de Henri II, etc., on trouva les os desséchés. »

Les ossements et les corps furent jetés pêle-mêle dans des fosses



D'après un dessin nédit de M. Alex. Lenoir.

remplies de chaux, creusées au bas du cimetière des Valois, du côté nord. C'est ainsi que les cendres de tant d'illustres personnages, après avoir été pendant près de douze siècles l'objet de la vénération des Français, furent, dans un moment de délire politique, le plus outrageusement profanées.

Digitized by Google

Le 12 novembre, on enleva le riche mobilier du trésor : châsses, couronnes d'or enrichies de pierreries, vases sacrés, ornements sacerdotaux, insignes servant au sacre des rois, tout fut amoncelé dans des chariots et conduit triomphalement à la Convention, et de là à l'Hôtel des Monnaies.

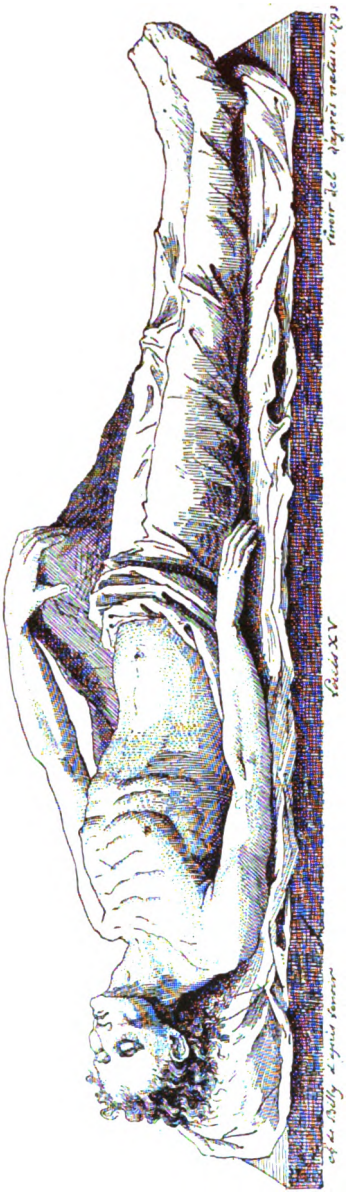
Quant aux monuments, quelques hommes eurent la raison assez froide et l'esprit assez calme pour se rappeler que leur conservation intéressait au plus haut point l'histoire de notre art national. Au premier rang fut Alexandre Lenoir, qui avait présidé à la démolition des tombeaux. Il dut envoyer à la fonte, selon les termes impératifs du décret, les tombes de plomb, de cuivre et de bronze, mais il sauva les autres d'une destruction complète. Elles furent d'abord placées dans le cimetière des Valois, près des fosses où avaient été jetés les restes de ces grands expropriés de leurs sépulcres. Plus tard, un arrêté du ministre de l'intérieur, Benesech, en date du 19 germinal an IV, autorisa le *citoyen* Lenoir à les faire déposer dans le Musée des *Monuments français*, dont il était le conservateur, et qu'on avait installé, à Paris, rue des Petits-Augustins.

Dans le cours de cette année désastreuse, la basilique profanée vit substituer les fêtes décadaires aux cérémonies chrétiennes. Elle devint, tour à tour, temple de la Raison, dépôt d'artillerie, théâtre de saltimbanques, magasin de fourrages, halle de moulins à bras. Peu s'en fallut même que l'édifice, chancelant pour ainsi dire sur sa base, ne fût renversé de fond en comble par la pioche révolutionnaire. Dépouillé de sa couverture de plomb en 1794, il fut exposé, pendant près de douze ans, aux injures de l'air et aux intempéries des saisons.

L'abbaye devint le siège du club révolutionnaire et des administrateurs du district; mais l'année 1795 balaya ses envahisseurs, et elle fut transformée en hôpital militaire, pour les blessés des armées républicaines. Toutefois, près de cet amoncellement de ruines, en dépit de la menace des passions furieuses, la foi veillait sur un dépôt plus précieux que les marbres et l'or : la foi arrachait à l'impiété triomphante les restes des saints martyrs. Ceux de nos rois, même les meilleurs, n'ont pu être sauvés, ceux de nos saints martyrs le seront. Un véné-

Digitized by Google

rable religieux, dom Warenflot, ancien et dernier trésorier de la basilique



D'après un dessin inédit de M. Alex. Lenoir.

bénédictine, sut soustraire, cacher et conserver les saintes reliques. Il les déposa, dès qu'il le put sans danger, avec toutes les preuves de leur absolue authenticité, de leur absolue intégrité, dans l'église et sous

Digitized by Google

l'autel de l'ancien monastère des Carmélites, qui servait alors de paroisse à la ville de Saint-Denys.

A cette même époque, qui vit disparaître tant de monuments religieux, remonte la destruction de la chapelle des Martyrs et de l'abbaye de Montmartre. Cette abbaye était alors gouvernée par M^me^ Marie-Louise de Montmorency-Laval, qui ne quitta son monastère avec ce qui y restait de religieuses que devant la force brutale. C'était le 19 août 1792. Malgré sa cécité et ses soixante-douze ans, la vénérable supérieure fut poursuivie par l'impiété jusque dans la paisible retraite que lui avait ouverte la charité. Elle eut la gloire d'être citée devant le tribunal révolutionnaire pour refus de serment à la constitution civile du clergé, et d'entendre prononcer contre elle une sentence de mort, le 24 juillet 1794. Elle fut exécutée le même jour, à la barrière du Trône.

L'abbaye fut mise en vente en 1795, et les acquéreurs, préoccupés uniquement de leurs intérêts pécuniaires, se hâtèrent de la renverser de fond en comble pour se livrer à toutes les spéculations de l'industrie. Peu à peu des rues nouvelles s'ouvrirent, et de nombreuses constructions particulières s'élevèrent au milieu de l'antique sanctuaire de la prière et de la retraite.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

RÉPARATION : LES CENDRES ET LES MONUMENTS DES ROIS SONT RÉINTÉGRÉS SOLENNELLEMENT A SAINT-DENYS. — TRANSLATION DES SAINTES RELIQUES A LEUR BASILIQUE. — RESTAURATION DE L'ÉGLISE PAR VIOLLET-LEDUC.



l'exemple de ses glorieux prédécesseurs, le roi Louis XVIII s'occupa très activement de Saint-Denys. Au début de son règne, il décidait, par une ordonnance du 4 avril 1816, que des recherches seraient faites dans le cimetière des Valois, pour y retrouver les restes royaux qui auraient pu échapper à l'action dévorante du lit de chaux où on les avait enfouis, sous la Terreur. Il ordonnait en même temps que les restes retrouvés fussent solennellement réintégrés dans l'église de Saint-Denys.

Des fouilles furent faites le mois de janvier suivant et les ossements transportés dans la nécropole royale. « Il était nuit, dit le témoin oculaire déjà cité; la lune éclairait les tours; les flambeaux que portaient les assistants reflétaient les murs de l'édifice. Quel spectacle! Les dépouilles des rois, des reines et des princes de la plus ancienne monarchie recherchées avec un pieux recueillement,

Digitized by Google

avec un saint respect, dans des fosses que leur creusèrent, pour les y confondre, des bras impies, dans des jours malheureux! »

On déposa dans un petit caveau, à gauche, les cercueils renfermant les ossements antérieurs aux Bourbons, et une table de marbre fut placée sur le caveau avec cette inscription : « Ici reposent les dépouilles mortelles de 18 rois, depuis Dagobert jusqu'à Henri III; 10 reines, de Nantilde, femme de Dagobert, à Marguerite de Valois, première femme de Henri IV; 24 dauphins, princes et princesses, enfants et petits-enfants de France; 11 personnages divers (Hugues le Grand, 4 abbés de Saint-Denys, 3 chambellans, 2 connétables, et Sédille de Sainte-Croix, femme du conseiller Jean Pastourelle). Arrachées à leurs sépultures violées les 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24 octobre 1793 et 18 janvier 1794, rendues à leurs tombeaux le 19 janvier 1817. »

A droite, on plaça les cercueils où étaient contenus les restes des princes et princesses de la famille de Bourbon, dont une deuxième plaque de marbre donne la liste : « Ici reposent les dépouilles mortelles de 7 rois, de Charles V à Louis XV; 7 reines, de Jeanne de Bourbon, femme de Charles V, jusqu'à Marie Leczinska, femme de Louis XV; des dauphins, dauphines, princes et princesses, enfants et petits-enfants de France, au nombre de 47, depuis le deuxième fils de Henri IV, jusqu'au dauphin fils aîné de Louis XVI. Arrachées à leurs sépultures violées les 12, 14, 15 et 16 octobre 1793, rendues à leurs tombeaux le 19 janvier 1817. »

Outre ces caveaux, il nous reste à décrire celui du sanctuaire qui porte le titre de caveau royal des Bourbons, bien qu'un petit nombre seulement de princes et princesses de cette famille y aient leur sépulture.

Lors de son arrivée à Paris, le roi Louis XVIII, instruit qu'un simple particulier, M. Descloseaux, ancien avocat, s'était rendu acquéreur du cimetière de la Madeleine pour veiller lui-même à la conservation du roi-martyr, voulut consacrer d'une manière solennelle l'expiation de l'horrible attentat du 21 janvier. Les dépouilles mortelles

(1) ALEXANDRE LENOIR, *Histoire des Arts en France par les monuments.*

Digitized by Google

des royales victimes furent mises dans des cercueils en plomb, portant gravées sur des plaques de vermeil les inscriptions suivantes. Celle du Roi était ainsi conçue :

ICI REPOSE LE CORPS DE TRÈS HAUT
TRÈS PUISSANT, TRÈS EXCELLENT PRINCE
LOUIS XVI DE NOM
PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE
ET DE NAVARRE.

Et celle de la reine :

ICI REPOSE LE CORPS
DE TRÈS HAUTE, TRÈS PUISSANTE
TRÈS EXCELLENTE PRINCESSE
MARIE-ANTOINETTE-JOSÈPHE, JEANNE DE LORRAINE,
ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE,
ÉPOUSE DE TRÈS HAUT, TRÈS PUISSANT,
TRÈS EXCELLENT PRINCE
LOUIS XVI DU NOM, PAR LA GRACE DE DIEU
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Les restes du roi et de la reine furent transportés solennellement, le samedi 21 janvier 1815, du cimetière de la Madeleine au caveau du sanctuaire, au milieu d'une foule immense bordant l'avenue de Paris à Saint-Denys.

En 1817, on mit à côté de ces deux cercueils ceux de Mesdames Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV, mortes en exil. L'on y plaça également deux petits cercueils, ceux d'une fille et d'un fils du duc et de la duchesse de Berry, morts en naissant, l'une en 1817, l'autre en 1818, et le cercueil de leur père, assassiné le 13 février 1820. Deux vieilles tombes royales échappées aux profanations de 93 ont pris place dans le même caveau. L'une, venant de l'abbaye de Barbeaux, près Melun, renferme le corps de Louis VII, — un roi venant pour la pre-

Digitized by Google

mière fois prendre place dans le souterrain de ces princes anéantis, où les rangs ne sont plus si pressés, le crime ayant été plus prompt à disperser leurs ossements que la mort à les réunir. Enfin, dans le même caveau reposent Louis XVIII et les deux derniers descendants des princes de Condé. Les cercueils sont tous placés sur des tréteaux en fer, pour être plus longtemps conservés; ils sont recouverts de draps mortuaires que le temps et l'humidité ont mis en lambeaux.

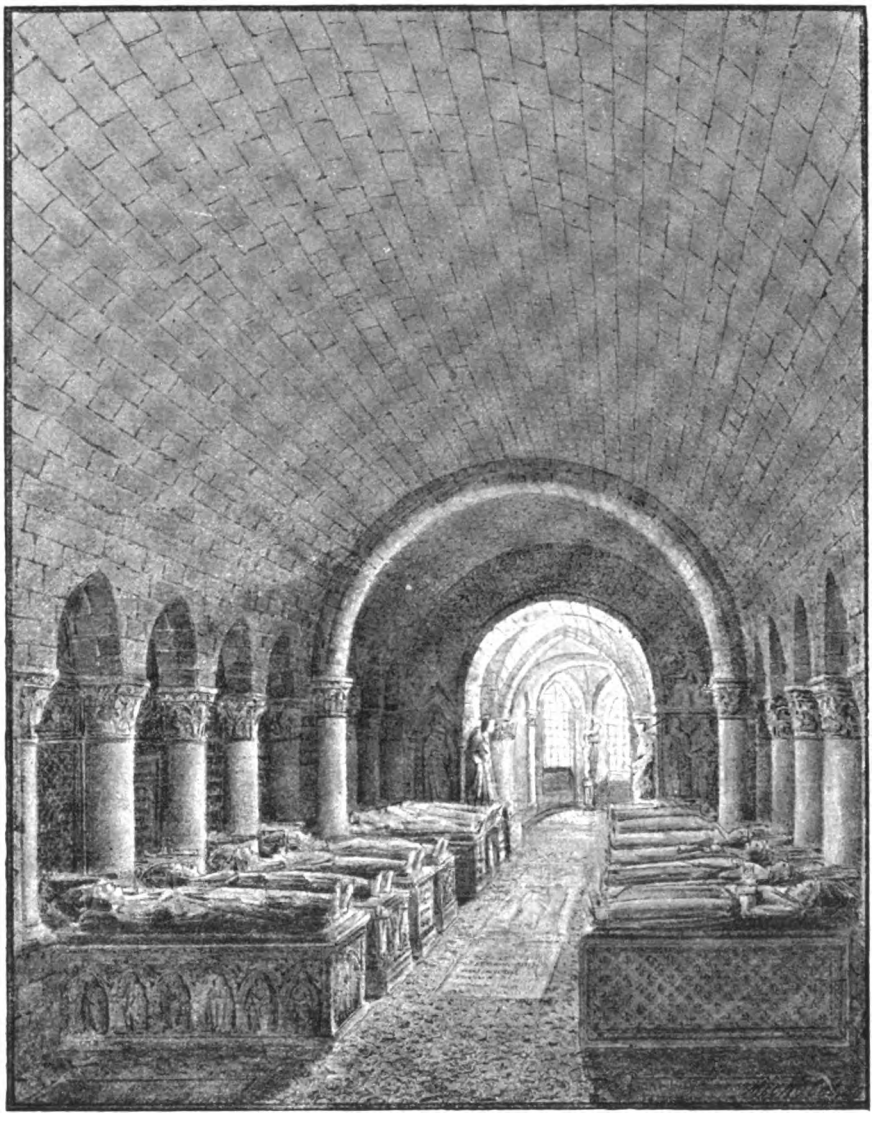
Le gouvernement de la Restauration voulut aussi que les monuments provenant de Saint-Denys retournassent tous dans cette église, et qu'on y réunît les autres tombeaux de rois ou de princes extraits d'anciennes églises conventuelles et ayant enrichi le musée des Petits-Augustins.

Les monuments sont distribués partie dans l'église, partie dans les cryptes. Dans l'église sont : ceux de Henri II et de Catherine de Médicis, de Louis XII et d'Anne de Bretagne, de François Ier et de Claude de France; — quatre colonnes érigées à la mémoire du cardinal de Bourbon, qui porta un instant le titre dérisoire de roi sous le nom fatal de Charles X; de Henri IV; de François II; de Henri III; à la base de la colonne de François II sont de petits génies sculptés par Germain Pilon; la dernière est l'œuvre de Barthélemy Prieur. — Dans la première chapelle du pourtour du chœur, à droite, sont les tombes de Du Guesclin, de Louis de Sancerre, de Guillaume Duchâtel et de Bureau de la Rivière.

Dans les cryptes, il convient de distinguer pour leur antiquité : la pierre curieuse qui recouvrait à Sainte-Geneviève la tombe de la reine Frédégonde et qu'on regarde comme sa sépulture primitive; — les cénotaphes de Pépin et de Berthe, de Carloman d'Austrasie et d'Ermentrude, première femme de Charles le Chauve; de Louis III et Carloman, de Clovis II et Charles Martel, d'Eudes et Hugues Capet, de Robert et de Constance d'Arles, de Henri Ier et de Louis VI, de Philippe, fils de Louis VI et de Constance de Castille; — les deux tombes à petites arcades tréflées ou ogivales, servant de niches à des figurines de moines, de saints et d'archanges peints et dorés, attribuées l'une à Philippe, l'autre à Louis, tous deux fils de saint Louis, bien que les tours de Castille semblent indiquer qu'elle a dû servir de sarcophage

Digitized by Google

ou de cénotaphe à leur mère; — les monuments de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan, de Charles d'Orléans, père de Louis XII;



Caveau des Bourbons.

de Renée d'Orléans; — l'urne où fut le cœur de François Ier, à Fontainebleau, charmante œuvre de la Renaissance; — les deux admirables figures de Louis et de Valentine, et par-dessus tout celles de Henri II

Digitized by Google

et de Catherine de Médicis, indépendantes du monument de l'église.

Il reprit aussi sa place, le glorieux apôtre des Gaules, sur le trône que les siècles lui avaient élevé; il rentra dans son sanctuaire avec ses saints compagnons. En 1819, Louis XVIII fit faire trois châsses dignes de sa munificence et ordonna la translation du précieux dépôt dans l'antique basilique. On lit dans les archives de Saint-Denys le procès-verbal le plus authentique et le plus détaillé de la vérification et de la reconnaissance des saintes reliques. Tout est attesté par les témoins oculaires et par les autorités les plus respectables; parmi ces témoins, nous trouvons un nom bien cher au clergé français, celui de M^gr^ de Quélen, alors évêque de Samosate, chanoine du premier ordre de Saint-Denys. La cérémonie de la translation, dont le procès-verbal est aussi dans les archives de Saint-Denys, se fit avec le plus grand éclat. Les saintes reliques restèrent déposées dans le trésor et, depuis, ont toujours été offertes à la vénération des fidèles, aux fêtes des saints martyrs.

Ils étaient donc revenus en triomphateurs dans leur basilique, ces saints corps, objet d'un culte quinze fois séculaire et que la foi de nos pères considérait comme le palladium de la France chrétienne. L'église de Saint-Denys fut restaurée par le roi Louis-Philippe; mais ce travail était loin de la rétablir telle qu'elle était sortie de la pensée et du cœur de Suger et de saint Louis. Il était réservé à un célèbre architecte de rendre à ce magnifique temple son caractère natif, son auguste et sublime ordonnance. Des travaux considérables, qui honorent une époque et un peuple, ont été entrepris et achevés. Nous avons maintenant l'église de Suger dans sa forme ravissante. Sur le vieux sol retrouvé et reconstitué apparaissent les tombes royales que le temps et la Révolution ont épargnées. Le chœur, le maître-autel sont à leur ancienne place; la lumière et l'art prodiguent leurs richesses sous ces voûtes sacrées.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

CULTE RENDU DE NOS JOURS AU SAINT PATRON DE LA FRANCE : A SAINT-DENYS, A LONGPONT ET A MONTMARTRE.

Il manquait une tombe à cette résurrection d'un glorieux passé : le sanctuaire supérieur restait vide; aujourd'hui la réparation est complète. L'autel de la confession a été rétabli sur son antique base (1875); derrière cet autel et au fond de l'abside, s'élève aussi gracieux qu'imposant le tombeau des saints martys. Il est à la même place qu'au temps de Suger et revêt à peu près les mêmes formes. Le maître-autel, l'autel de la confession, ont reçu une admirable décoration qui en font un des chefs-d'œuvre de l'art religieux. Là reposent la plupart des reliques de saint Denys. En 1819, on en détacha quelques parties (1), à la prière de Dom Verneuil, dernier abbé, nommé curé de Saint-Denys, et on les donna à l'église paroissiale.

Dans le diocèse de Soissons, au village de Longpont (*Longus pons*), à trois lieues de Villers-Cotterets, on conserve religieusement, non pas

(1) *Distracta fuerunt quædam de ossibus, dono danda*, porte le procès-verbal rédigé par l'autorité diocésaine.

Digitized by Google

la tête entière (*caput integrum*), comme le disent peu exactement les Bollandistes, mais le *crâne tout entier* de saint Denys l'Aréopagite, et cette possession date de l'année 1205, sans interruption ni conteste, ainsi que le démontre un manuscrit du treizième siècle, appelé Rituel de Nivelon. Nivelon Ier de Chérizy, cinquante-neuvième ou soixantième évêque de Soissons (1175-1207), sous le règne de Philippe-Auguste, accompagna les croisés à Constantinople et joua un grand rôle dans cette expédition qui est la quatrième croisade. Il présida l'assemblée des douze électeurs qui nommèrent empereur latin de Constantinople Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, et ce fut lui qui couronna le nouvel empereur dans Sainte-Sophie. Nivelon profita de la circonstance pour enrichir de diverses reliques sa cathédrale et plusieurs églises de son diocèse. Il apporta lui-même à l'abbaye des Bernardins *apud Longum pontem caput B. Dionysii Areopagitæ, cum una cruce de ligno Domini*. Constantin et ses successeurs avaient réuni de nombreuses reliques dans la chapelle impériale de Byzance. C'est de cette chapelle même que Baudouin tira le chef de saint Denys l'Aréopagite, pour le donner à Nivelon. La relique de Longpont comprend le crâne, c'est-à-dire le sinciput ou le front, l'occiput et les deux côtés, sans aucune fracture, et on y lit l'inscription : Κεφαλὴ τοῦ ἁγιου Διόνυσιου Ἀρεοπαγίτ... (le dernier mot n'est pas achevé). L'écriture paraît très ancienne. Le père et la mère de Nivelon étaient seigneurs de Longpont, ce qui explique la préférence donnée à ce village pour la possession de la précieuse relique.

Il est fait mention de cette portion de tête dans tous les ouvrages qui parlent de l'abbaye de Longpont. On lit dans une ancienne prose : *Nostri tenent cœnobitæ caput Areopagitæ*. Muldrac, dans son *Chronicon* imprimé en 1652, dit : *Cœnobium Longipontis parte notabili capitis S. Dionysii Areopagitæ exornavit* (Nivelo). Or Muldrac était religieux de Longpont depuis l'âge de seize ans. Dans son Valois-Royal, édité en 1662, il dit : « Longpont se réjouit encore de posséder une bonne partie du chef de saint Denys, Aréopagite. » Les bréviaires du diocèse, celui de Charles Bourbon, sous Louis XIV; celui de M. de

(1) Biblioth. nationale.

Digitized by Google

Fitz-James, en 1742; le bréviaire de Paris, en 1700, sont d'accord avec le Valois-Royal. De plus, le général de l'ordre de Citeaux ayant demandé, en 1690, qu'on fît une reconnaissance authentique de la relique, on ouvrit la châsse, et l'on trouva tout conforme à ce que nous avons indiqué plus haut (1).

Dans les mauvais jours de 1793, le chef de saint Denys et la petite châsse ou coffret qui le renfermait ont été sauvés du pillage et soigneusement cachés par la famille du sacristain, portier du couvent. Le fait est de notoriété publique dans tout le pays. Au rétablissement du culte, ce précieux trésor fut remis au curé chargé de desservir la paroisse de Longpont, lequel l'a religieusement transmis à ses successeurs.

Le petit coffret qui contient le crâne de saint Denys l'Aréopagite est celui-là même qui l'a renfermé depuis le douzième siècle. Sa structure porte tous les caractères de cette époque. Il est en argent damasquiné, d'un travail exquis, long de vingt-deux centimètres sur treize de large. Avant la Révolution, il était protégé par une châsse d'ivoire artistement travaillée et ornée de cristaux et de statuettes en argent. Aujourd'hui, il repose dans une châsse en bois doré, de cinquante-six centimètres de long sur trente-neuf de large, dont le comble est surmonté d'un clocheton terminé par une croix.

Le dimanche 4 octobre 1846, M^gr^ Jules-François de Simony, quatre-vingt-treizième évêque de Soissons, se transporta à Longpont et, en présence d'un nombreux clergé et de la famille de M. le comte de Montesquiou, procéda à la reconnaissance solennelle de la relique. Après qu'il eut entendu les témoins qui l'avaient vénéré avant la Révolution, et les descendants de ceux qui l'avaient précieusement soustrait à la profanation, le chef de saint Denys l'Aréopagite fut déclaré authentique, et le procès-verbal de la reconnaissance dressé et signé par l'évêque et par toute la noble assistance; enfin le sceau épiscopal fut apposé sur la double châsse que l'on peut voir exposée, près de celle de Jean

(1) Les Bollandistes, dans le 11^e^ tome d'octobre, édité en 1780, transcrivirent en entier le procès-verbal dressé à cette occasion, et signé de noms connus dans la contrée : MM. Quinquet et Lalouette. *L'Histoire de Valois*, par Carlier, fait également mention de la relique existant à l'abbaye de Longpont.

Digitized by Google

de Montmirail, dans l'église du château consacrée au culte paroissial.

Les pèlerinages contemporains de Longpont et de Saint-Denys ne rappellent en rien les processions du passé. Témoin de l'animation religieuse et inaccoutumée qui s'était produite en 1874, à Saint-Denys, lors de la fête des saints martyrs, et qui avait dû faire tressaillir dans leur tombe les sacrés ossements, nous avions l'espérance de voir ce mouvement se développer avec les années; mais personne n'a osé en prendre l'initiative et imiter ce que de pieux ecclésiastiques ont avec succès entrepris à Montmartre.

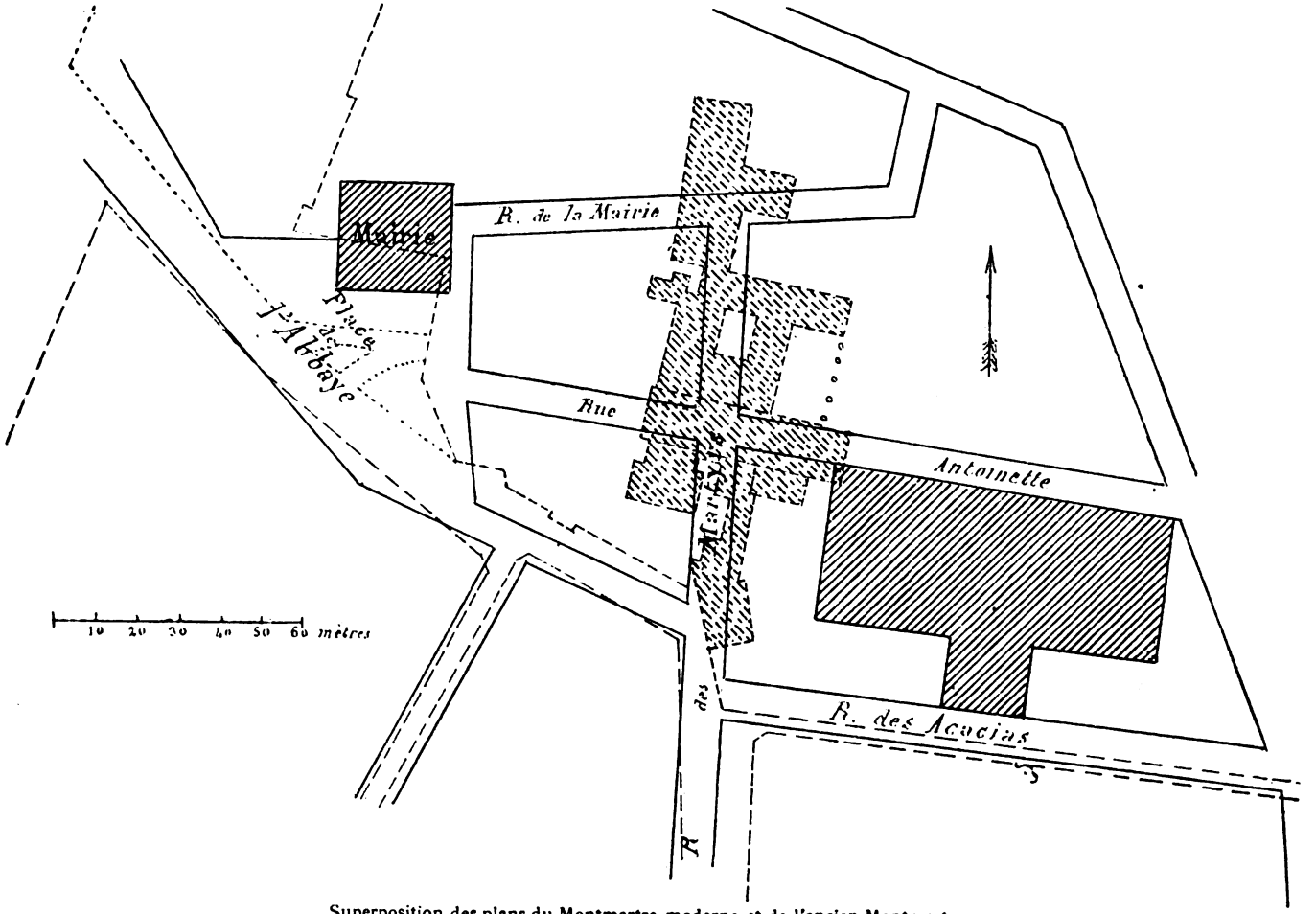
Montmartre n'offre aujourd'hui aucune trace des vastes constructions de son ancienne abbaye. On ne connaîtrait même pas la place qu'elle occupait, sans le plan détaillé de Verniquet. Le prolongement de la rue des Martyrs, la rue Antoinette (1), la rue de la Mairie et les habitations particulières en couvrent la plus grande partie. Pour se rendre compte de la transformation que ces lieux ont subie, il suffit de superposer, comme nous l'avons fait, les plans de Paris moderne et de Paris ancien.

Plus d'un cœur chrétien gémissait de voir fouler aux pieds nos vieilles traditions religieuses, et se plaignait de ne pouvoir invoquer le patron de Paris et de la France dans le lieu même que son martyre avait sanctifié. A ces justes regrets de la piété venaient se joindre les saintes ardeurs du zèle. Une population toujours croissante envahissait ces quartiers nouveaux, et rien n'avait encore été fait pour ses besoins spirituels.

Des prêtres dévoués formèrent le projet de fonder sur ces lieux mêmes un établissement religieux qui pourrait un jour recevoir son complet développement. En dehors des terrains déjà bâtis, il restait dans la rue Antoinette un vaste terrain, qui n'avait encore été l'objet d'aucune spéculation et qui avait l'avantage d'être compris dans l'enclos de l'ancienne abbaye. Ce terrain fut acheté, et, dans l'angle nord-ouest avoisinant l'emplacement de la vieille chapelle du martyre, on en éleva provisoirement une nouvelle, que M. l'abbé Le Rebours, aujourd'hui curé

(1) Ce nom est celui d'une fille de l'entrepreneur du nouveau quartier.

Digitized by Google



Superposition des plans du Montmartre moderne et de l'ancien Montmartre.

Digitized by Google

de la Madeleine, inaugura pendant le siège des Allemands, le 3 janvier 1871, fête de sainte Geneviève. Près de l'autel, on lit l'inscription suivante, qui résume dans sa concision toute une glorieuse et pieuse histoire :

LIEU DU MARTYRE DE SAINT DENYS, ÉVÊQUE (1).

Depuis lors, du 9 au 16 octobre, fête et octave de saint Denys, un pèlerinage organisé par M. le curé de la Madeleine a rappris aux Parisiens le chemin parcouru si souvent par leurs pères.

Désireux de constituer avec le temps, sur des bases solides, un pèlerinage cher à tant de titres, M. l'abbé Le Rebours et les RR. PP. de la Compagnie de Jésus, acquéreurs du terrain où s'élève la chapelle provisoire, en ont cédé la propriété aux religieuses Auxiliatrices du Purgatoire. Le 9 octobre 1877, ces religieuses ont fondé une maison de leur société qui aura soin du pèlerinage. Elles réalisent en même temps le vœu formé autrefois par l'abbesse Adeline qui, dans sa piété pour les âmes du Purgatoire, avait institué une congrégation chargée de travailler à leur soulagement.

Ainsi la religion, proscrite de ces lieux sacrés depuis plus de quatre-vingts ans, revient prendre possession d'un sol qui lui appartenait à tant de titres, et elle y continue pour le bien des âmes son œuvre de régénération et de sanctification.

(1) « Locus martyrii S. Dionysii, Episc. »

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE.

OUVRAGES DE SAINT DENYS.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

TITRES ET DIVISION DES OUVRAGES DE SAINT DENYS. — A QUI SONT-ILS ADRESSÉS?



Dans un livre consacré à la gloire de l'illustre Aréopagite, nous ne pouvons passer sous silence le merveilleux édifice élevé par son génie, à l'entrée du premier âge chrétien. Nous sommes en présence d'un écrivain dont la profondeur égale l'originalité; car, quel que soit le jugement porté sur l'authenticité des livres que nous attribuons à saint Denys, nul ne peut s'empêcher de reconnaître dans cette synthèse théologique une de ces créations puissantes qui commandent l'admiration des siècles. La philosophie n'a rien produit de plus élevé; l'antiquité ecclésiastique n'a guère d'ouvrages plus remarquables. L'influence de ces livres se fait sentir dans les annales de la pensée humaine; elle s'étend jusque sur le moyen âge, en traversant saint Anselme; saint Denys pénétra de son génie la science de cette époque.

Les traités de l'Aréopagite, — nous allons en donner une idée sommaire, — se complètent l'un l'autre; leur ensemble forme un tout har-

Digitized by Google

monieux, sorte de somme théologique que l'on peut diviser en trois parties distinctes : la première traite de Dieu en lui-même, la deuxième considère Dieu dans ses rapports avec la créature, et la troisième envisage les créatures dans leur retour vers la fin dernière. Il faut ranger dans la première classe d'écrits les *Institutions théologiques,* ouvrage perdu où l'auteur traitait de l'unité de Dieu, de la trinité des personnes divines et de l'Incarnation du Verbe; les *Noms divins,* qui nous font connaître les attributs de Dieu, et la *Théologie symbolique,* que nous ne possédons plus; elle expliquait les figures appliquées métaphoriquement à Dieu. A la deuxième partie appartenaient le livre de l'*Ame,* celui des choses *intelligibles* et des *choses sensibles,* sorte d'introduction à l'économie de la foi; ces ouvrages ont disparu. Elle comprend également les deux traités de la *Hiérarchie céleste* et de la *Hiérarchie ecclésiastique;* l'un nous dévoile les réalités d'un monde invisible et fait passer sous nos yeux les neuf chœurs des Anges, l'autre nous initie à l'organisation de l'Église et à la théorie des Sacrements. Enfin, la troisième partie, la *Théologie mystique,* couronne ce merveilleux édifice, et nous fait voir la créature revenant vers Dieu, son principe et sa fin, et s'unissant définitivement avec lui.

Outre ces grands ouvrages, saint Denys a écrit différentes lettres qui s'y rattachent. Aux *Institutions théologiques* se rapportent les Épîtres III et IV, où il s'agit de Jésus-Christ; aux *Noms divins,* l'Épître II, où l'on demande comment celui qui est au-dessus de tout est au-dessus de la *théarchie;* à la *Théologie symbolique,* l'Épître IX roulant sur divers symboles; à la *Théologie mystique,* les Épîtres I, V, dépeignant la divine obscurité; à la *Hiérarchie ecclésiastique,* l'Épître VIII, qui traite de l'Opération propre; à tous les traités en général, les Épitres VI, VII, toutes remplies de controverses. On y trouve, avec un certain nombre de détails biographiques sur les correspondants de l'auteur, des réponses à des questions théologiques, des éclaircissements sur des textes de l'Écriture, et des exhortations pratiques à la tolérance envers les infidèles, à la patience et à la douceur à l'égard des pécheurs repentants.

Les quatre livres sont dédiés à Timothée. Des onze Épîtres, la I^re^, la II^e^, la III^e^ et la IV^e^ sont adressées à Caïus le thérapeute, la V^e^ à

Digitized by Google

Dorothée, le diacre, la VI^e^ à Sosipatre, prêtre, la VII^e^ à Polycarpe,



Saint Denys et ses ouvrages. — D'après un dessin de Rubens et une eau-forte de l'un de ses élèves.

évêque, la VIII^e^ à Démophile, le thérapeute, la IX^e^ à Tite, évêque, la X^e^ à saint Jean, apôtre et évangéliste. De tous les destinataires, saint

Digitized by Google

Jean est le seul qui soit assez bien caractérisé pour qu'on n'ait aucun doute sur sa personnalité. Dorothée, diacre, Démophile, thérapeute, nous sont inconnus, et peut-être aussi Caïus et Sosipatre. Pour Timothée, on pense généralement qu'il est le disciple à qui saint Paul a dédié deux de ses Épîtres; on croit aussi que Tite est celui à qui le même Apôtre a écrit une autre de ses Lettres; Polycarpe serait le célèbre évêque de Smyrne.

Les premiers qui aient lu les ouvrages de saint Denys sont saint Timothée, saint Tite, saint Polycarpe et les autres personnages auxquels il les avait adressés. L'on ne peut douter qu'ils ne les connussent, en voyant dans ces livres les difficultés qu'ils proposaient à l'Aréopagite au sujet de certains points de doctrine par lui traités.



Ange à la suite de Dieu. — Psautier manuscrit de la Bibl. nat.; XII[e] siècle.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LES *INSTITUTIONS THÉOLOGIQUES*. — UNITÉ DE DIEU. — TRINITÉ. — INCARNATION.



E premier ouvrage de saint Denys est mentionné en ces termes au début des *Noms divins :* « Or, maintenant, après mes *Institutions théologiques,* j'essaierai, selon mes forces, d'expliquer les noms divins. »

Cet ouvrage est perdu, mais saint Denys en donne l'analyse détaillée au chapitre III de la *Théologie mystique :* « Nous avons exposé dans les *Institutions* les principales affirmations de la théologie : comment la divine et bonne nature est dite une et trine; ce qui s'appelle en cette nature la paternité et la filiation; ce que signifie le divin nom d'Esprit; comment du bon immatériel et indivisible ont jailli les cordiales et lumineuses effusions de la bonté, et comment, sans sortir de leur immanence coéternelle à leur production, elles sont demeurées, en lui, chacune en soi, et l'une dans l'autre; comment le supersubstantiel Jésus a pris substantiellement et véritablement la nature humaine, etc. »

En rapprochant les textes où l'Aréopagite développe sa doctrine sur

Digitized by Google

les divers points énoncés dans ce passage, nous aurions trois traités : 1° sur l'Unité de Dieu, 2° sur la Trinité, 3° sur l'Incarnation. Comme nous n'aurons pas dans le cours de notre analyse l'occasion de revenir sur ces trois questions traitées incidemment par saint Denys, nous les détachons du corps de ses ouvrages pour les mieux mettre en lumière.

I. — DE L'UNITÉ DE DIEU.

Les ouvrages que nous étudions ne contiennent point trace d'une démonstration de l'existence de Dieu. Comme un grand nombre de Pères et même de philosophes païens, saint Denys paraît accepter cette existence sans la prouver; comme saint Anselme, il part de la définition même de Dieu : « La divine et bonne nature est une. » Cette identité de Dieu et du bien, idée commune à la philosophie platonicienne et à la philosophie chrétienne, se retrouve à chaque page. « Passons dès cette heure, dans notre discours, au nom du bon que les écrivains sacrés, au-dessus de tout et avant tout, attribuent à la Divinité, lorsqu'ils affirment que la bonté constitue la nature divine, et que, par cela même qu'il est le bon, d'une bonté essentielle, il répand la bonté sur tous les êtres,... comme notre soleil, sans qu'il y songe ou se le propose, mais par le seul fait qu'il existe, éclaire tout ce qui, de sa nature propre, est capable de participer à la lumière (1). » Par ce texte et beaucoup d'autres, on voit que la vraie définition de Dieu réside dans la bonté.

Développant sa pensée, le savant évêque d'Athènes dit : 1° Le bon est le premier des êtres, c'est lui qui est l'auteur de tout ce qui existe. La bonté est la raison par laquelle Dieu est principe et cause; s'il fait quelque chose, c'est à cause de sa bonté. « Les bienfaits de sa providence éclatent partout; son exquise bonté est la cause de tous les biens, être, vie, sagesse, la cause de ce qui participe à la substance, à la vie, à l'intelligence, à la raison et au sens (2). »

(1) *Noms divins*, c. IV.
(2) *Ibid.*, c. V.

Digitized by Google

2° L'être bon est unique. « La sainte Écriture le proclame en mille passages. Que voyons-nous presque à chaque page de nos livres sacrés? La Divinité y est saintement célébrée, à raison de la simplicité et de l'unité de son indivisibilité surnaturelle, qui nous ramène nous-mêmes à l'union divine. C'est ce qu'entendait, éclairé par la lumière d'en haut, notre commun précepteur à mon maître et à moi, personnage versé dans le divin, lumière du monde, lorsqu'il écrivait ces paroles concernant l'illumination divine : *Bien qu'il y en ait qui soient nommés dieux, tant au ciel que sur la terre, ainsi qu'il est plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, pour nous il est un Dieu un, par qui toutes choses existent ainsi que nous-mêmes.* Car, dans le divin, les unions dominent et précèdent les distinctions; il est uni, au lieu de rompre avec le *un*. Or ces communes et unes distinctions de la Divinité entière, en d'autres termes, ses processions en harmonie avec le bon, nous tâcherons, suivant nos moyens, de les célébrer sous les noms divins par lesquels les saintes Écritures nous les représentent, avec la réserve, nous l'avons dit, que chaque nom divin, à quelque personne divine qu'on l'applique, se prenne inséparablement de la Divinité tout entière (1). »

Cette doctrine de l'unité de Dieu a une importance capitale dans les ouvrages de saint Denys; c'est là leur point de contact avec le néo-platonisme. Les deux *hiérarchies* nous permettront de revenir sur cette question. Il suffit de noter ici quelques explications sommaires : saint Denys ne prouve pas plus l'unité que l'existence de Dieu; il l'accepte d'après les Écritures. L'attribut d'unité est, comme la bonté et la beauté, le principe et la fin de toutes choses : tout vient du bon et du beau et y retourne, mais aussi tout vient de l'unité et y aspire. Il est même à remarquer que, dans la *Théologie mystique* et dans la *Hiérarchie*, Dieu est présenté comme unité, plus que comme bonté et beauté. Par là, saint Denys est un philosophe grec et se rattache à Platon et à Aristote. Les textes où il proclame l'*un* principe et fin des êtres sont innombrables. Enfin la doctrine de l'unité dans Dieu est présentée avec les mêmes considérations numériques, morales et mystiques que chez les Alexan-

(1) *Noms divins*, c. I.

Digitized by Google

drins; très peu de philosophes chrétiens sont entrés dans cet ordre d'idées.

L'un, le bon, le divin est *inconnaissable, innomable.* « Assurément, comme nous l'avons exposé dans le cours de nos *Institutions théologiques,* on ne saurait exprimer par le discours, ni saisir par l'intelligence ce qu'est cet *un,* cet *agnoste,* ce *supersubstantiel,* ce bon en soi, c'est-à-dire cette *énade* triadique, semblablement divine, semblablement bonne (1). » Nous ne faisons qu'indiquer ici cette thèse, elle revient dans les *Noms divins* et dans la *Théologie mystique,* où elle est l'objet de longs développements. On y trouvera aussi la thèse suivante, qui paraît une contradiction.

L'unité, la bonté reçoit tous les noms; saint Denys en énumère une grande quantité, et il montre qu'ils conviennent à Dieu et comment : « Les théologiens chantent les noms divins empruntés non seulement aux providences générales ou particulières, ainsi qu'aux objets de ces providences, mais encore à de divines apparitions qui, tantôt dans les temples sacrés et tantôt ailleurs, éclairent les initiateurs et les prophètes; suivant les diverses causes et puissances, ils imposent divers noms à cette bonté *supersplendide* et *superinnomable;* ils lui appliquent les formes et les figures de l'homme, du feu, de l'électre; ils la représentent avec des yeux, des oreilles, une chevelure, un visage, des mains, des épaules, des ailes, des bras, un dos et des pieds; ils lui assignent des couronnes, des trônes, des calices, des cratères et maints autres emblèmes que nous nous efforcerons d'expliquer dans la *Théologie symbolique* (2). »

La conciliation de ces apparentes contradictions est dans la thèse que nous avons citée plus haut : « Dieu est cause de tout. » En effet, d'une part, la cause doit posséder la réalité de l'effet pour se produire, elle est vraiment tout ce qu'il est; d'autre part, ce qui est produit déchoit, est inférieur à son auteur, et ainsi la cause dépasse l'effet, elle s'en distingue et n'est pas lui. Ces pensées de saint Denys reviennent dans tous

(1) *Noms divins,* c. I.
(2) Voir aussi les Lettres I, V.

Digitized by Google

ses livres, *Noms divins, Théologie mystique, Théologie symbolique.*

La *Théologie mystique* serait ici à citer tout entière; nous nous bornerons au passage suivant : « Dieu donc n'est pas une connaissance



La Trinité. — Tableau d'Albert Dürer (1511), au musée impérial de Vienne.

particulière par laquelle il se comprend, et une autre connaissance générale par laquelle il comprend le reste des êtres; certes la cause universelle, en se connaissant elle-même, aurait peine à ignorer ce qui sort d'elle, et dont elle est la cause. Ainsi Dieu connaît les êtres, non par la science qu'il a de ces êtres, mais par la science qu'il a de lui-

Digitized by Google

même. Ainsi encore les Anges, d'après les saintes Écritures, ont la notion des êtres terrestres, en connaissant le sensible, non point à l'aide des sens, mais par la puissance et la nature de leur intelligence déiforme (1). »

Après cet exposé sommaire des principaux points de la théodicée, ceux du moins qui sont particuliers à saint Denys, il faut en faire la critique, c'est-à-dire en chercher les origines, les ressemblances. Saint Denys affirme qu'il a tiré cette doctrine des Livres saints; il les cite à propos de chacune des thèses précédentes. D'autre part, il répond à Apollophane, qui lui reproche de voler la philosophie grecque, qu'en effet il se sert des trésors païens pour les faire servir à la gloire de Dieu. Ces deux faits se concilient parfaitement. Denys, à n'en pas douter, passa de la philosophie à la foi. Il avait un système puisé aux écoles profanes, il le met d'accord avec l'enseignement révélé. Ses thèses posées rationnellement, il cherche dans les Écritures des passages qui les confirment; puis, comme il fait profession de s'en rapporter à la foi divine et non à la parole humaine, il extrait des Livres saints des pensées qui se trouvent aussi dans Platon et dans Aristote. Il paraît être en cette disposition d'esprit : concilier la science et la révélation, en montrant que la science est tout entière dans la Bible. Les païens convertis, saint Justin, Lactance, etc., ont à toutes les époques tenté la même œuvre. Saint Denys offre cette particularité qu'il ne combat pas le polythéisme; il ne fait pas d'apologie. Dans la lettre VI, il nous fait connaître sa pensée et sa règle de conduite, qui est d'établir la vérité plutôt que de réfuter l'erreur. Dans la lettre VII, il semble prévenir une objection et y répondre; d'ailleurs, il écrit, comme nous l'avons dit, pour les initiés.

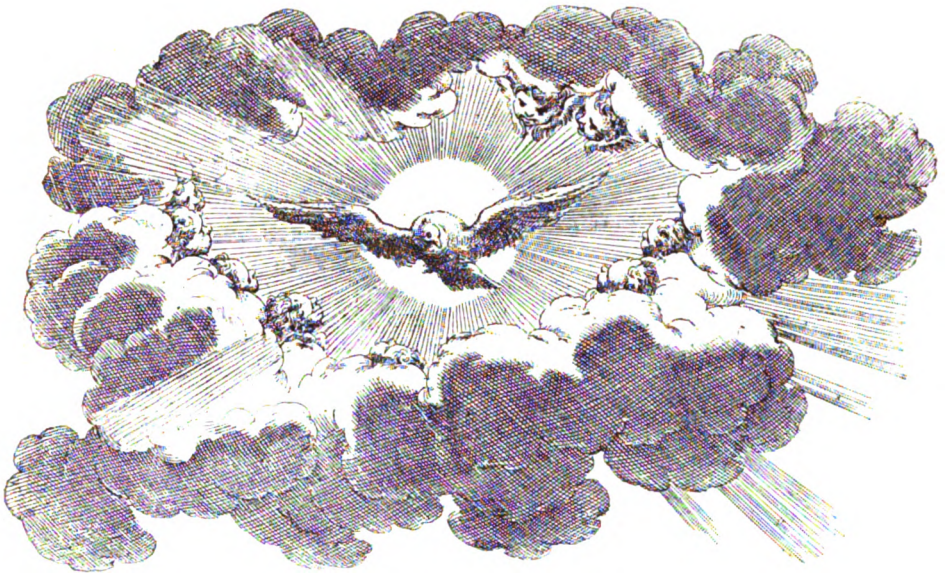
II. — DE LA TRINITÉ.

Le dogme de la Trinité était étudié dans la deuxième partie des *Institutions théologiques*. On en trouve au chapitre III de la *Théologie mys-*

(1) *Noms divins*, c. VII. Voir encore c. V.

Digitized by Google

tique, un résumé déjà cité page 445 : « Nous avons exposé, dans les *Institutions théologiques,* comment la divine et bonne nature est dite une et trine; ce qui s'appelle en cette nature la paternité et la filiation; ce que signifie le divin nom d'Esprit; comment du bon immatériel et indivisible ont jailli les cordiales et lumineuses effusions de la bonté, et comment elles sont demeurées, sans sortir de leur immanence coéternelle à leur production, en lui, chacune en soi, et l'une dans l'autre. »



Le Saint-Esprit. — D'après le Ménologe grec.

Les *Noms divins* renferment de nombreux passages relatifs à ces diverses questions. Ainsi les saintes Écritures louent la Divinité comme Trinité : « La Divinité est saintement célébrée dans la théologie, tantôt comme *monade* et *énade,* tantôt comme *triade* pour exprimer en ses trois hypostases la fécondité *supersubstantielle* dont toute paternité tire son être et son nom au Ciel et sur la terre... On ne saurait exprimer par le discours ni saisir par l'intelligence cette énade triadique, semblablement divine, semblablement bonne (1). »

Ce terme ὡς Τριάδα désigne les trois hypostases; c'est pourquoi la

(1) *Noms divins,* c. 1.

Digitized by Google

Trinité est appelée en divers passages Trihypostatique. Les trois hypostases sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Saint Denys prouve d'après l'Écriture que les trois sont Dieu. Il attribue au Fils et au Saint-Esprit comme au Père les noms et les opérations de la Divinité (1). C'est la démonstration classique de la divinité du Fils, nommé aussi Verbe, et du Saint-Esprit.

Ces trois hypostases sont distinctes et pourtant unies : « Sont distincts les noms et les choses supersubstantiels du Père, du Fils et de l'Esprit, etc... Ainsi ce n'est pas seulement de nom, comme le disaient les premiers hérétiques, mais en réalité que le Père est distinct du Fils. »

Dans les *Noms divins* se trouve une fort belle comparaison, pour montrer que la plus stricte unité subsiste en Dieu avec la distinction la plus réelle : « C'est ainsi, pour me servir d'exemples sensibles et familiers, que, dans un appartement éclairé de plusieurs flambeaux, les diverses lumières s'allient et sont toutes en toutes, sans néanmoins confondre ni perdre leur existence propre et individuelle, unies avec distinction et distinctes dans l'unité. Effectivement, de l'éclat projeté par chacun de ces flambeaux nous voyons se former un seul éclat total, une même splendeur indivise, et personne que je sache ne pourrait, dans l'air qui reçoit tous ces feux, discerner la lumière d'un flambeau d'avec la lumière des autres, ni voir celle-ci sans celle-là, toutes se trouvant réunies en un commun faisceau. Que si l'on vient à enlever de l'appartement un de ces flambeaux, l'éclat qu'il répandait sortira en même temps, mais il n'emportera rien de la lumière des autres, comme il ne leur laissera rien de la sienne propre; car, ainsi que je l'ai dit, l'alliance de tous ces rayons était intime et parfaite, mais n'impliquait ni altération ni confusion. Or, si ce phénomène s'observe dans l'air qui est une substance grossière, et à l'occasion d'un feu tout matériel, que sera-ce donc de l'union divine si infiniment supérieure à toute union qui s'accomplit non seulement entre les corps, mais encore entre les âmes et les purs esprits (1)? »

Un passage très court, mais très précis, exprime les rapports des per-

(1) *Noms divins*, c. II.

Digitized by Google

sonnes : « Le Père est la Divinité originelle, Jésus et l'Esprit ses rejetons, comme les fleurs et les lumières de la Divinité... Ils en émanent par procession (1). »

Il n'y a qu'un Père, qu'un Fils, qu'un Esprit : « La théologie désigne la Divinité totale, en tant que cause de toutes choses, sous le nom du *un*, de manière qu'il n'y a que *un* Dieu Père, *un* Seigneur Jésus-Christ, et *un* et même Esprit, dans la superéminente indivisibilité d'une totale unité divine (2). »

L'égalité des trois personnes apparaît en ce que les trois personnes forment ensemble la Divinité complète et parfaite, la Divinité triadique. Il y aurait à examiner les attributions de chaque personne, nous y reviendrons en parlant de l'Incarnation et des œuvres de la hiérarchie.

III. — INCARNATION.

Le résumé qu'on trouve dans la *Théologie mystique* exprime ainsi le mystère de l'Incarnation : « Le supersubstantiel Jésus a pris substantiellement et véritablement la nature humaine. » Donc, 1° Jésus est Dieu, puisque saint Denys lui donne le nom réservé à Dieu. Dans le chapitre II des *Noms divins*, la deuxième personne de la Trinité est appelée indifféremment Fils, Verbe, Jésus. Au chapitre III, Jésus est appelé Verbe divin. Au chapitre II, il est parlé de la divinité de Jésus. 2° Jésus est homme. Presque tous les passage cités plus haut affirment l'humanité de Jésus, en même temps que sa divinité. 3° Cependant, il ne perd rien de sa divinité. 4° Étant Dieu et homme, Jésus a une double opération, une opération théandrique.

Les motifs et les effets de l'Incarnation, c'est-à-dire la Rédemption, sont indiqués çà et là, mais surtout dans cette belle page de la *Hiérarchie ecclésiastique :* « Lorsque dans l'origine la nature humaine perdit follement les biens divins, elle fut vouée à une vie pleine de passions et aux douleurs finales d'une mort dissolutrice. Car il s'ensuivit que l'homme, cédant aux flatteuses et perfides suggestions de l'ennemi, et ayant secoué le joug vivificateur en violant le précepte divin dans le

(1) *Noms divins*, c. VII.
(2) *Ibid.*, c. XIII.

Digitized by Google

paradis, fut livré à des penchants en opposition avec l'ordre surnaturel. De là résulta pour lui l'échange déplorable de la perpétuité contre la mortalité : tirant son principe d'une génération corruptible, il était juste qu'il déclinât vers une fin analogue à son origine, et que, volontairement déchu d'une vie supérieure et divine, il roulât à l'extrémité contraire, en proie à une mutabilité de multiples passions. L'homme errant à l'aventure, loin du droit chemin qui mène au seul vrai Dieu, esclave de cruelles et iniques légions, ne vit pas qu'il servait non des dieux et des amis, mais des ennemis, qui dans l'excès inouï de leur méchanceté le réduisaient au triste péril de se ruiner et de se perdre. Mais l'infinie miséricorde du cœur de Dieu, comme il convenait à cette bonté, ne dédaigna pas d'exercer elle-même sur nous sa providence : c'est pourquoi s'appropriant, en vérité, toute notre nature, hors le péché, et s'unissant notre bassesse, en même temps qu'elle conservait, sans confusion ni altération, son essence divine, elle se proposa gratuitement de nous associer, rejetons de même race, à sa divinité, et de nous rendre participants à sa propre beauté. C'est ainsi qu'elle brisa, selon l'ancienne tradition, l'empire de la tourbe apostate sur les hommes, non par la supériorité des forces, mais, comme nous l'enseignent les mystérieux oracles, par le jugement et la justice. Elle opéra en nous, avec la plus grande bonté, une transformation complète pour l'intelligence; elle remplit d'une fortunée et divine lumière son obscurité, et orna de beautés déiformes sa laideur; pour la demeure de l'âme, elle l'affranchit d'impures passions et de souillures désastreuses, parfait salut de notre substance à peu près ruinée de fond en comble, nous montrant la sublime élévation et la conversation divine dans la sacrée assimilation de nous-mêmes à elle-même, selon les limites du possible. »

En résumé, saint Denys s'applique à définir et à analyser le mystère de Dieu fait homme. Il le nomme *hominifactio,* mot qui marque énergiquement l'assomption de la nature humaine; il attribue à Jésus-Christ un corps véritable, formé du sang de la Vierge, et le proclame, à chaque instant, semblable à nous, faible, humble et souffrant. Il faut noter ici que l'Aréopagite se sert de termes qui lui sont propres : les mots Incarnation, Rédemption ne se trouvent pas dans son livre.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LES *NOMS DIVINS*. — IDÉE GÉNÉRALE DU LIVRE. — DIEU EST APPELÉ LE BON, LA SUBSTANCE, LA VIE, LA SAGESSE, LA PUISSANCE, GRAND, PETIT, LE MÊME ET L'AUTRE, LE SEMBLABLE ET LE DISSEMBLABLE, LE STABLE ET LE MOBILE, PANTOCRATE, ANCIEN DES JOURS, LA PAIX, PARFAIT ET UN. — RÉSUMÉ GÉNÉRAL DU LIVRE. — MÉTHODE.

I. — *Idée générale du livre des* Noms divins.



Avec le livre des *Noms divins* nous abordons l'analyse des œuvres conservées de saint Denys. Dans les trois premiers chapitres, — l'ouvrage en a treize, — le savant évêque d'Athènes annonce qu'il se propose d'expliquer les attributs de la Divinité d'après les saintes Écritures, car nous ne pouvons savoir et dire de la nature divine que ce qu'elle veut bien nous en apprendre : « Il ne faut pas avoir la présomption d'exprimer par le discours ou de saisir par l'intelligence quelque chose de l'essence mystérieuse de la Divinité; elle daigne elle-même nous en avertir par ces paroles : Il n'est donné à aucun être de pénétrer de sa science ou de son génie la nature infiniment élevée au-dessus de tout. Sous l'empire de cette divine puissance qui gouverne même toutes les phalanges des ordres célestes, honorant dans la Divinité, par une religieuse et discrète réserve d'intelligence, le mystère au-dessus de toute intelligence et de toute substance, et, par

Digitized by Google

un sobre silence, l'ineffabilité même, nous nous éclairons aux splendeurs des saintes Écritures et sommes ainsi radieusement initiés aux louanges de Dieu (1). »

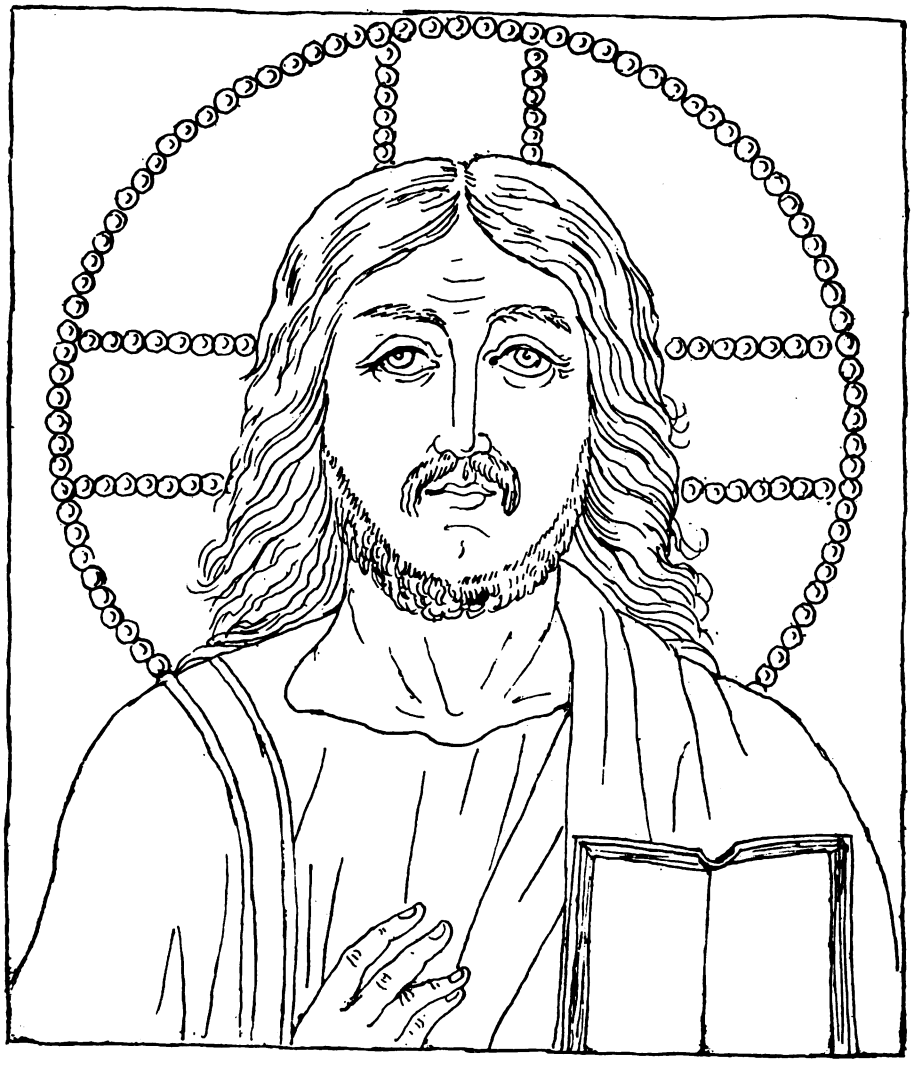
Or la Divinité, innomable en soi, reçoit ses noms d'après ses œuvres, ou, comme s'exprime Denys, d'après ses providences : « Elle est la cause, le principe, la substance et la vie de tout; le retour et la résurrection de ceux qui s'étaient séparés d'Elle, la rénovation et la restauration de ceux qui s'étaient avilis jusqu'à corrompre en eux la ressemblance divine... Voilà ce que nous révèle l'Écriture sainte, et vous remarquerez que dans les pieuses hymnes dont elle se sert pour louer Dieu et manifester sa gloire, elle lui donne des noms en rapport avec ses bienfaits... Donc, puisque la bonté est la cause de tous les êtres, il faut la célébrer d'abord comme innomable : car les écrivains sacrés rapportent qu'elle-même, dans une mystique et symbolique vision, reprit le mortel qui lui dit : Quel est ton nom?... et ensuite, en lui appliquant tous les noms, car les mêmes écrivains la représentent se définissant elle-même : *Je suis celui qui est* la vie, la lumière, le Dieu, la vérité. Et ils louent, de par toutes ces œuvres, cette cause de tout (2). » Aussi, comme Dieu cause par son être tout ce qui existe, tous les noms lui conviennent : l'être de l'effet étant éminemment dans la cause : « A la cause de tout et au-dessus de tout ne convient aucun nom et conviennent tous les noms des êtres, d'autant plus que rigoureusement elle est la reine de l'univers, que tout est autour d'elle et dépend d'elle (3)... »

Les noms divins sont de deux sortes : les noms intelligibles et les noms symboliques : « Ils sont empruntés non seulement aux providences générales et particulières ainsi qu'aux objets de ces providences, mais encore à de divines apparitions qui, tantôt dans les temples sacrés et tantôt ailleurs, éclairent les initiateurs et les prophètes (4)... » Les premiers sont l'objet du présent traité, les deuxièmes l'objet de la *Théologie symbolique* (œuvre perdue). Cette division se rapporte à un autre

(1) *Noms divins*, c. 1.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

traité (aussi perdu), que Denys mentionne plusieurs fois : celui de l'*Intelligible et du Sensible*. Elle exprime la théorie des deux connaissances qui sont le fond de la philosophie de Platon et d'Aristote : la



Jésus-Christ. — Œuvre grecque; Rome, cimetière Pontien. Collection de Bastard.

connaissance sensible et la connaissance intellectuelle.

Les noms intelligibles conviennent à la Divinité tout entière, c'est-à-dire aux trois personnes : « Les saintes Écritures apprennent que la bonté en soi définit et caractérise l'essence divine entière. Et de fait,

Digitized by Google

quel autre enseignement tirer de la théologie sacrée, quand elle montre la Divinité s'exprimant en ces termes : Que me parles-tu de bon? Nus n'est bon que Dieu seul. Or nous avons établi ailleurs que les noml qui conviennent à Dieu sont constamment appliqués par la sainte Écriture à la Divinité tout entière (1). Elle est, ainsi que nous l'avons longuement démontré en nos *Institutions théologiques*, le superbon, le superdivin, le supersubstantiel, le supervivant, le supersage (2). Elle est proclamée par les théologiens bonne, belle, sage, chérissable, Dieu des dieux, Seigneur des seigneurs, Saint des saints, perpétuelle, être, origine des perpétuités, distributrice de la vie, sagesse, intelligence, raison, gnostique, possesseur des trésors complets de toute gnose, puissance, puissante, roi des rois, ancien des jours inaltérables, salut, justice, sanctification, rédemption, supérieure à tout en grandeur, vent subtil. Elle est, continuent-ils, dans les intelligences, dans les âmes, dans les corps, dans le ciel, dans la terre, dans le monde, autour du monde, par delà le monde, par delà le ciel, par delà la substance, soleil, étoile, feu, eau, esprit, rosée, nuée, pierre, rocher, tous les êtres, et aucun des êtres (3). »

C'est la division du livre par simple énumération. Saint Denys ne traitera qu'une partie de ces noms. Les noms distinctifs des personnes ne sont pas intelligibles et font l'objet du livre précédent.

Avant d'expliquer le premier attribut de la Divinité, la bonté, l'Aréopagite cherche dans l'élévation de l'âme vers Dieu le moyen d'atteindre aux profondeurs de l'essence suprême. A cet effet, il ne craint pas de prodiguer les couleurs les plus variées pour dépeindre l'illumination de l'intelligence humaine sous l'influence du secours divin que sollicite la prière : « C'est par la prière que l'homme s'élève à la contemplation sublime des splendeurs de la divine bonté : tels, si une chaîne lumineuse, attachée à la voûte des cieux, descendait sur la terre, et que, la saisissant, nous portions sans cesse et l'une après l'autre les mains en avant, nous croirions la tirer à nous, tandis qu'en réalité elle reste-

(1) *Noms divins*, c. I.
(2) *Ibid.*, c. II.
(3) *Ibid.*, c. I.

Digitized by Google

rait immobile à ses deux extrémités, et que c'est nous qui avancerions vers le splendide éclat de son radieux sommet. Tels encore si, montés dans un navire, nous tenions, pour nous aider, un câble fixé à quelque rocher, nous ne ferions pas mouvoir le rocher, mais bien plutôt nous irions à lui et le navire avec nous. Tel enfin, si du bord d'un bateau quelqu'un venait à pousser les montagnes du rivage, il n'ébranlerait certes pas ces masses fixes et immobiles, mais lui-même s'éloignerait d'elles; et plus son effort serait violent, plus il se rejetterait au loin. C'est pourquoi dans tous nos actes, et surtout quand il s'agit de traiter des choses divines, il faut débuter par la prière, non pas afin d'attirer à nous cette force qui n'est nulle part et qui est partout, mais pour nous abandonner et nous unir à elle par un souvenir et des invocations pieuses (1) ».

II. — *Les Noms divins.*

1° Dieu est bon. A l'exemple de Platon, l'Aréopagite s'attache à l'idée de bien avant l'idée de l'être, non pas que l'idée de l'être ne soit logiquement antérieure à toute autre, mais parce que la bonté apparaît comme le premier des attributs divins lorsqu'on envisage Dieu par rapport aux créatures. Dieu est bon par essence; or la bonté est expansive de sa nature et tend à se communiquer; c'est elle qui crée tout, qui maintient tout, qui protège tout : « Tout ce qui constitue la hiérarchie céleste, les purifications telles qu'elles conviennent aux anges, les illuminations supermondaines et les perfections consommatrices de leur entière sublimité d'anges, tout dérive de la bonté féconde et cause de tout, qui leur a donné de la manifester en elles-mêmes et de devenir anges, c'est-à-dire hérauts du divin silence, et brillantes lumières, placées à l'entrée du sanctuaire pour annoncer l'être qui s'y cache. Après ces sacro-saintes intelligences, existent par la bonté suréminente les âmes avec tous leurs biens, capables de jouir de l'intellect, de posséder une vie substantielle, à l'abri de la corruption, de ressembler aux anges

(1) *Noms divins*, c. III.

Digitized by Google

par leur être et par leur puissance dans leur sublime condition, de s'élever sous la direction de ces chefs si bons jusqu'au bien, principe de tous les biens; de recevoir, selon leur aptitude respective, les illuminations qui en jaillissent, de participer en raison de leurs forces à cette bonté souveraine. Ensuite, s'il faut parler des âmes raisonnables ou des animaux, ceux qui fendent l'air, ceux qui marchent sur le globe ou rampent à terre, ceux qui habitent dans l'eau ou sont amphibies, ceux qui restent cachés ou enfouis sous le sol, enfin tout ce qui a âme sen-



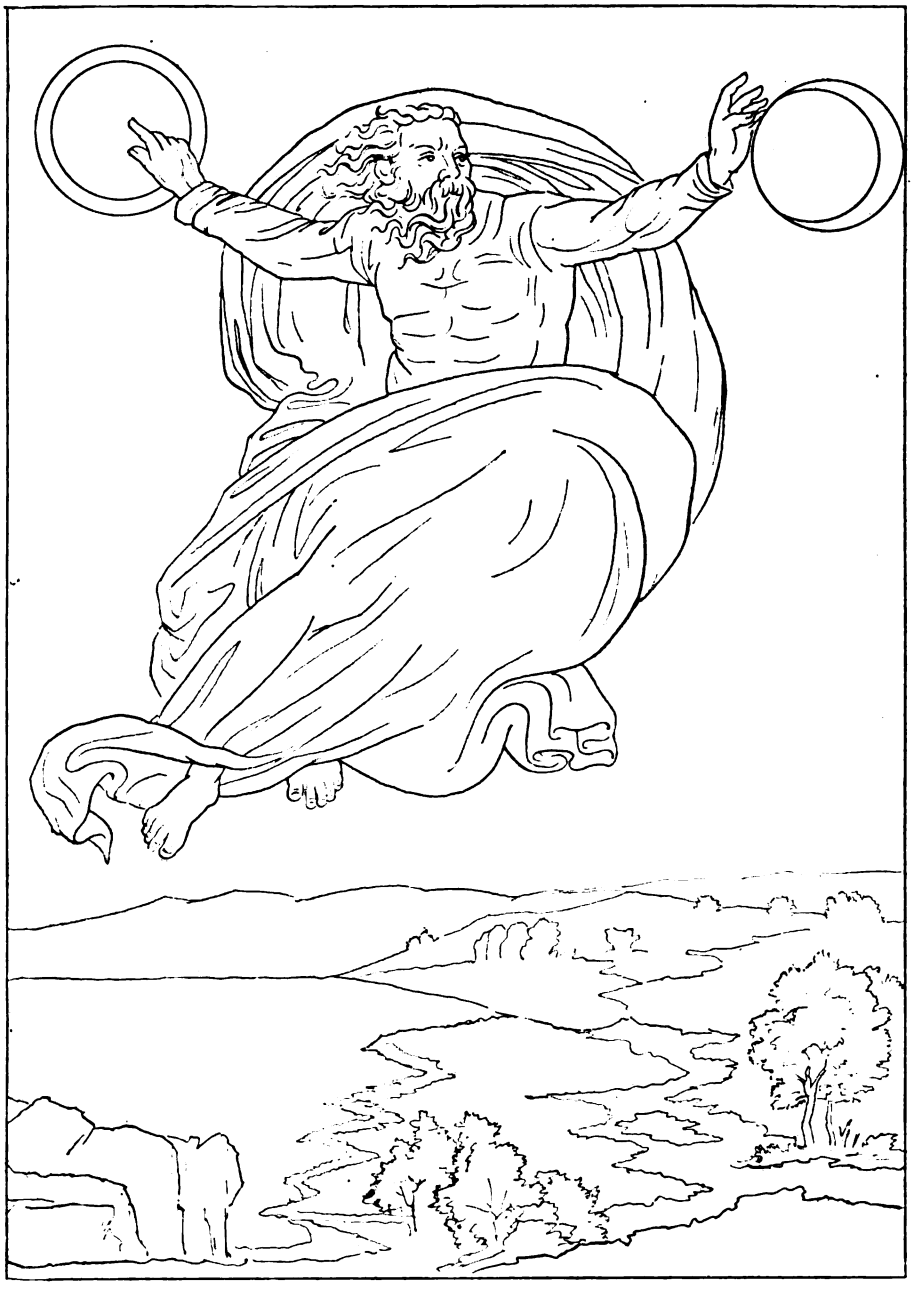
Nom de Jéhovah dans le triangle rayonnant.
Sculpture en bois du XVII^e^ siècle, à Hautvillers (Marne).

sible et vie, tout fut animé et vivifié par cette bonté. C'est encore de cette bonté que les plantes reçoivent leur vie nutritive et végétative. En un mot, toute substance, même dépourvue de vie et d'âme, est par cette bonté, et, par elle, apte à obtenir son état de substance (1) ».

Continuant, selon la méthode de Platon, à revêtir la métaphysique du charme de la poésie, saint Denys emploie un tour figuré pour expliquer que la lumière est un symbole de la bonté divine : « De même que la bonté du Dieu infini pénètre tous les êtres, depuis les plus élevés jusqu'aux plus infimes, et les surpasse tous, sans que les plus sublimes puissent atteindre son excellence, ni les plus vils échapper à ses étreintes; comme elle répand sa lumière sur tout ce qui en est susceptible, et

(1) *Noms divins*, c. IV.

Digitized by Google



Dieu crée le soleil et la lune. — Deuxième fresque de Michel-Ange, plafond de la Chapelle Sixtine.

crée, vivifie, maintient, perfectionne; comme elle est la mesure, la durée, le nombre, l'harmonie, le lien, le principe et la fin de toutes choses :

Digitized by Google

tel, image visible et lointain écho de la bonté divine, le soleil, fanal immense, inextinguible, resplendit en tous les corps que peut envahir sa lumière, fait briller son éclat et enveloppe le monde visible, la terre et les cieux de la gloire de ses rayons. Et si quelques objets n'en sont point pénétrés, ce n'est pas qu'il ne puisse les atteindre ou qu'il les frappe trop faiblement, c'est que les objets eux-mêmes ne présentent que des éléments grossiers peu propres à recevoir la lumière. Aussi semble-t-il passer outre pour établir ses richesses dans les corps mieux disposés; mais rien de ce qui se voit n'échappe à l'action universelle de ce vaste foyer (1) ».

Cette image fournit à saint Denys la transition à l'idée suivante : « Le bon, cause de tout, est appelé « lumière intelligible ». Il remplit d'une lumière intelligible toute intelligence supercéleste; il chasse complètement l'ignorance et l'erreur de toutes les âmes où il règne, leur dispense à toutes une lumière sainte; il dissipe loin des yeux de leur intellect le nuage dont l'ignorance les enveloppe; il les réveille de leur assoupissement sous cette épaisse couche de ténèbres. D'abord, il leur départ une splendeur modérée; puis, lorsqu'elles ont goûté, pour ainsi dire, la lumière et qu'elles en réclament davantage, il la leur distribue avec plus d'abondance et leur en verse plus de rayons, parce qu'elles ont beaucoup aimé, et il les pousse toujours en avant, en raison de leur zèle à élever leurs regards. » Ce caractère n'est que le bon lui-même, considéré dans son action sur les êtres intelligents.

Le bon est appelé charité, amour, car l'amour pousse à créer : « Aimable et chérissable, auteur du bon dans tous les êtres, préexistant au sein du bon, l'amour ne lui permet pas de demeurer stérile en lui-même, mais le porte à exercer sa puissance génératrice de tout. Nous ne devons pas craindre ce mot « amour » appliqué à Dieu, parce que la sainte Écriture l'emploie de préférence. Le Créateur universel, en son bel et bon amour de toutes choses, grâce à un excès d'affectueuse bonté, sort de lui-même par ses providences envers les différents êtres, et se délecte dans la bonté, la charité et l'amour; tellement que de sa

(1) *Noms divins*, c. IV.

Digitized by Google

sublimité absolue au-dessus de tous les êtres, il s'abaisse jusqu'à tous, avec une supersubstantielle puissance, se répandant à l'extérieur sans se déplacer à l'intérieur. Aussi, les divers sages le proclament-ils jaloux, parce qu'il montre un surcroît de bon amour à l'égard des êtres, et de l'ardeur à convertir en jalousie leur amoureuse aspiration vers lui; jalousie dont est digne ce qu'il désire, jalousie dont est digne ce qu'il produit. En un mot, l'aimable et l'amour marchent avec le beau et le bon, sont préétablis dans le beau et le bon, et existent et se développent à raison du beau et du bon... Mais enfin, que prétendent les écrivains sacrés qui le nomment tantôt amour et charité, tantôt aimable et chérissable? C'est que de l'un il est la cause et, en quelque sorte, le producteur et le générateur, et qu'il est lui-même l'autre. Par le premier il est mu; il meut par le second, c'est-à-dire que, dans un va-et-vient, il tire de lui et il attire à lui.

« Donc, on l'appelle, d'une part, aimable et chérissable en tant que beau et bon, et, d'autre part, amour et charité en tant que force à entraîner et à élever vers lui, seul beau et bon par soi, et aussi épanouissement de lui-même, par lui-même, bonne procession de l'union absolue, mouvement amoureux à l'état simple, avec une mobilité essentielle d'une énergie propre, lequel préexiste dans le bon, du bon déborde sur les êtres, et puis retourne au bon. Aussi apparaît-il excellemment que le divin amour n'a ni commencement ni fin. C'est comme un cercle éternel qui par le bon, du bon, dans le bon, au bon, tourne d'après une infaillible révolution, dans le même et selon le même, toujours avançant, stationnant et revenant. »

En résumé, le principe des choses, la cause première, bonne, belle, aimable, l'amour même se répand au dehors par sa providence jusqu'aux dernières limites de l'être; tout se maintient par elle, et tout tend et aspire à elle par l'attrait de la bonté, de la beauté et de l'amour. — Il faudrait exposer aussi comment les êtres viennent de Dieu et y retournent, c'est-à-dire la théorie des processions externes : nous le ferons dans la *Hiérarchie*.

L'Aréopagite se pose ici une objection : Si tout être vient du bon et y tend, que sont les démons? Qu'est le mal? Il la formule ainsi : « Si

Digitized by Google

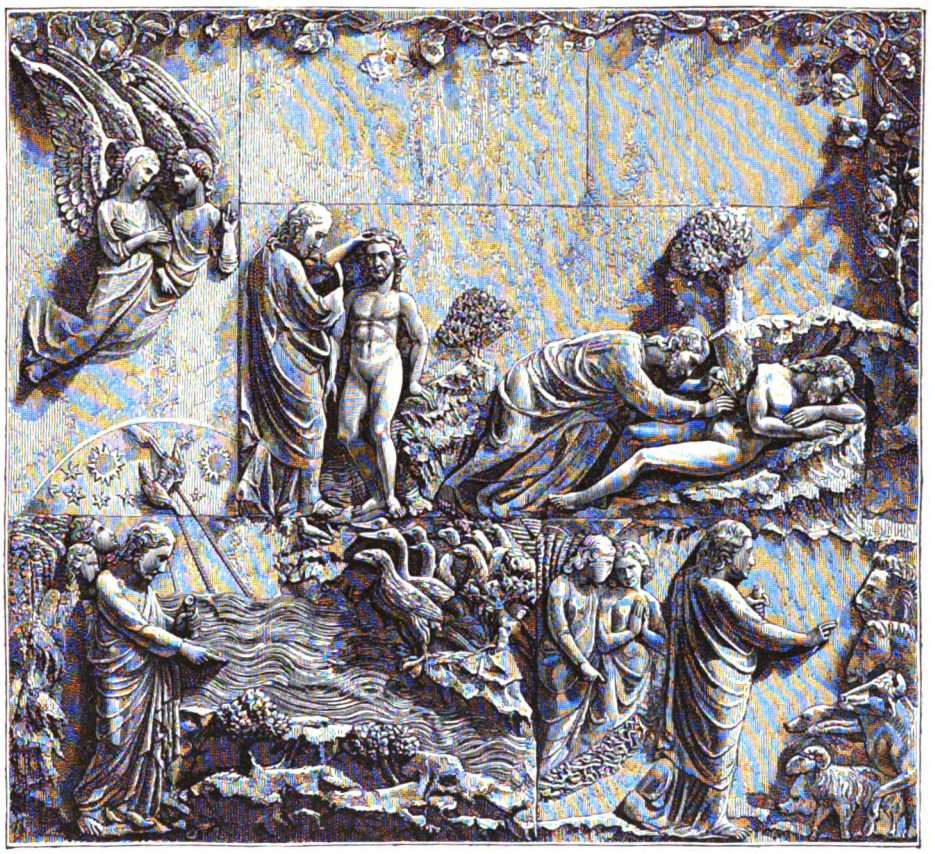
à tout, le beau et le bon est aimable, désirable, chérissable, *car le non-être même y aspire et s'efforce,* en quelque sorte, à y exister, parce qu'il donne la forme à ce qui n'a pas de forme, comment la multitude des démons n'appelle-t-elle pas le beau et le bon, mais, attachée à la matière et déchue de la ressemblance des anges dans la soif du bon, devient-elle cause de tous les maux, et pour elle-même, et pour les autres dont on affirme qu'ils sont rendus mauvais? Pourquoi la race des démons, dérivation du bon, n'est-elle nullement bonne, ou de quelle manière, du bon émanée bonne, a-t-elle été altérée? Qu'est-ce qui la rend mauvaise, et qu'est-ce que le mal lui-même? De quel principe provient-il, et en quels êtres se trouve-t-il? Pour quel motif le bon a-t-il voulu produire le mal, et, le voulant, l'a-t-il pu? Et, si c'est d'une autre cause que découle le mal, il y a donc, outre le bon, une autre cause des êtres. D'ailleurs, pourquoi, du moment que la Providence est là, le mal se produit-il, ou n'est-il pas supprimé? Et comment quelque être s'y affectionne-t-il, au mépris du bon?

Saint Denys traite cette question d'une façon remarquable et avec ordre, chose qui manque quelquefois chez lui. Ses solutions ont passé dans les écoles catholiques. Avec du soin et du temps, on pourrait chercher les éléments de ses théories dans l'antiquité. Telle qu'elle est posée, la question du mal, c'est-à-dire de l'existence des démons et du mal moral, se présente sous une forme chrétienne. Or elle a été agitée dans le christianisme par les gnostiques et les manichéens. M. Gondal, professeur au séminaire de Saint-Sulpice, voit dans Denys la thèse manichéenne clairement exprimée. S'il parle des deux principes, il a en vue sans doute deux passages (1) qui expriment et réfutent cette théorie. Mais on sait que Manès a emprunté ses erreurs à des systèmes antérieurs. Si, au contraire, M. Gondal entend par manichéisme la réalité du mal, son existence à l'état d'entité distincte de ce qui est bon, Denys s'attaque en effet à cette doctrine, comme Platon l'avait fait avant lui. Le mal, privation du bien, telle est en effet la formule de ce philosophe.

(1) *Noms divins*, c. IV.

Digitized by Google

On objecte aussi qu'il y a une trace de néo-platonisme dans ce passage : « Le mal n'est pas non plus dans la matière, en tant que matière, comme on le répète à satiété. Car elle a aussi sa part d'ornement, de beauté et de forme. Si, étrangère à ces choses, la matière ne possède



Dieu crée l'homme et la femme. — Bas-relief de Jean de Pise, à la cathédrale d'Orvieto ; XII[e] siècle.

en soi ni qualité ni forme, comment la matière jouira-t-elle de quelque activité, elle qui, en soi, ne jouit pas de même de la passivité? Ensuite, à quel titre la matière serait-elle mauvaise? Si elle n'existe nulle part ni d'aucune façon, elle n'est ni bonne ni mauvaise; si elle existe n'importe comment, tout ce qui existe provenant du bon, la matière elle-même proviendra du bon. »

Digitized by Google

Ainsi, parlent Platon et son école; quelques gnostiques s'exprimaient de même avant lui.

Saint Denys conclut ainsi : « Donc le mal est privation, défectuosité, faiblesse, démesure, erreur, inconsidération, laideur, mort, inintelligence, déraison, imperfection, instabilité, mutabilité, infécondité, inaction, inertie, improduction, irrégularité, indétermination, ténèbres, spoliation de substance; enfin, il n'est d'aucune façon, ni en aucun temps, ni rien du tout. » Voilà ce que notre Aréopagite pense du mal; on ne saurait donc lui reprocher équitablement de trop en atténuer l'idée.

Après le nom de bon, le plus général de tous, vient le nom de substance, vrai nom de celui qui est réellement; notre Aréopagite l'étudie dans le chapitre v.

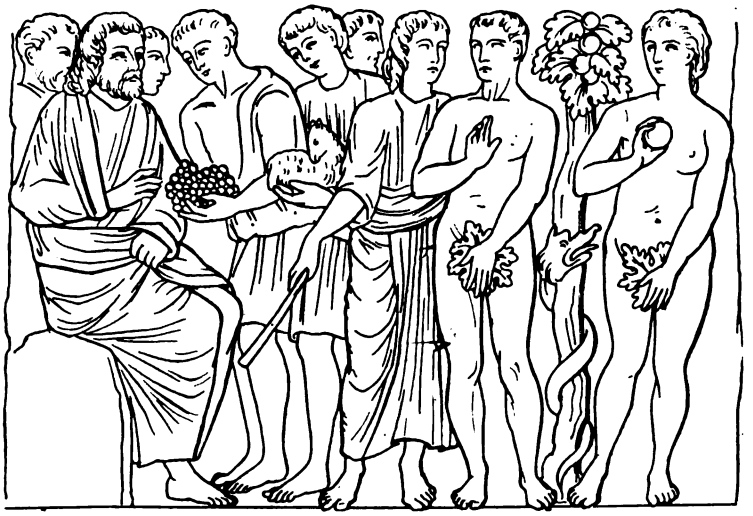
Le bon est véritablement être et il fait être pour tous les êtres : « Celui qui est est être par delà l'être universel, et puissance, cause productrice et créatrice de l'être, de la subsistance, de l'hypostase, de la substance, de la nature, principe et mesure des perpétuités, entité des temps, perpétuité des êtres, temps des générés quelconques. Aussi est-il appelé Roi des perpétuités, parce qu'en lui et autour de lui tout être existe et subsiste, et que lui-même ne fut pas et ne sera pas, ne fut pas généré, n'est pas généré et ne sera pas généré, mais est, au contraire, l'être de tous les êtres; et non seulement les êtres, mais encore l'être même des êtres procèdent de *Celui qui est* perpétuellement par anticipation; car il est la perpétuité des perpétuités et il présubsiste aux perpétuités.

« ... Il est avant tout, et tout subsiste en lui; bref, en celui qui est le premier, tout être, n'importe lequel, et se conçoit et a sa cause. — De toutes ses participations, celle qui s'offre d'abord, c'est l'être; et l'être soi, en soi, a la priorité sur l'être vie en soi, et sur l'être sagesse en soi, et sur l'être similitude divine en soi, et sur tout ce à quoi les êtres qui y participent ne participent qu'après avoir participé à l'être. Toutes ces choses en soi auxquelles participent les êtres participent à l'être en soi, et il n'y a point d'êtres dont l'être en soi ne soit la substance et la perpétuité.

Digitized by Google

« C'est donc à juste titre que Dieu, qui est plus que tout le reste, est loué comme être, parce que ce don est plus radical que ses autres dons. Car, possédant par anticipation et possédant avec suréminence la priorité de l'être et la transcendance de l'être, il commence par produire l'être universel, c'est-à-dire l'être en soi, et par l'être en soi il finit par produire les êtres quelconques. »

Suit une énumération dans laquelle on peut reconnaître des abstrac-



Dieu aimable et chérissable. — Sarcophage déterré au cimetière de Lucine; Catacombes de Rome.

tions réalisées, telles qu'on en trouve dans les docteurs du moyen âge. Ainsi procèdent d'abord de Dieu le temps et ses perpétuités.

La première participation, c'est l'être en soi, puis toutes les choses en soi, ou être universel, vie en soi, âme en soi, etc..., qui sont considérés comme principes des êtres vivants, des âmes, etc..., la similitude en soi, l'union, l'ordre en soi et autres idées prises pour des êtres : « Et si vous voulez appeler principe de tout ce qui vit, en tant qu'il vit, la vie en soi, et principe de tout ce qui ressemble en tant qu'il ressemble, la similitude en soi, et principe de tout ce qui est uni, en tant qu'il est uni, l'union en soi, et principe de tout ce qui est ordonné, en tant qu'il est ordonné, l'ordre en soi, vous trouverez que ces participations en

Digitized by Google

soi participent d'abord elles-mêmes à l'être, et se maintiennent d'abord par l'être, qu'elles sont ensuite principes de ceci ou de cela, et que ce n'est qu'en participant à l'être qu'elles sont, et sont participées. Or, si ces principes ne sont que par la participation à l'être, à plus forte raison ce qui participe à ces principes. Oui, l'être en soi et les principes des êtres, et tous les êtres, et les objets quelconques sont sous l'empire de l'être; comment cela? incompréhensiblement, simultanément, uniment. »

Après ces êtres, imaginaires, Dieu produit les vrais êtres, depuis les anges jusqu'aux modes et aux êtres doués de raison : « De cette même cause universelle procèdent les intelligibles et intelligentes substances des anges ***déiformes***, les substances des âmes, les natures du monde entier, enfin toutes les choses auxquelles on attribue une existence en d'autres, ou un être doué de raison. »

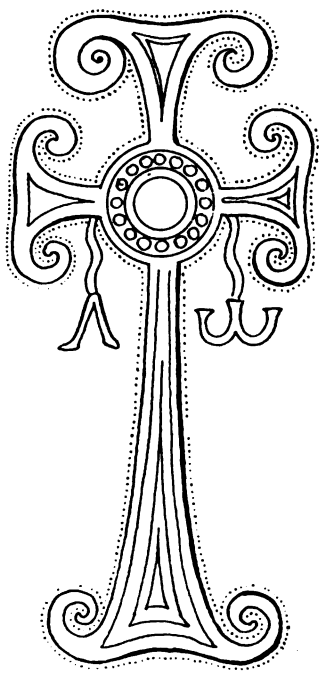
Tous ces êtres ont en Dieu leurs raisons, et ces raisons s'appellent leurs paradigmes, c'est-à-dire modèles exemplaires : « Nous appelons paradigmes les raisons d'après lesquelles Dieu préforme et prédestine les êtres, raisons que la sainte Écriture nomme prédéfinition, divin et bon vouloir définissant et effectuant les êtres, raisons d'après lesquelles l'essence divine prédéfinit et produit tous les êtres. »

Le paradigme est donc quelque chose de Dieu et en Dieu. Les philosophes platoniciens, aussi bien que Platon lui-même, avaient déjà cherché dans les idées éternelles, immuables et absolues les types ou exemplaires des choses. Cette belle théorie des idées est l'honneur et la gloire de sa philosophie. Mais comme il était persuadé qu'une même cause ne peut pas produire plusieurs effets se distinguant du reste des choses, il a imaginé certaines causes secondes par lesquelles toutes choses sont produites selon leur propre nature, il appelle ces causes, causes exemplaires, et il dit qu'elles sont distinctes et indépendantes de Dieu. Ce qui a fait attribuer cette opinion à Platon, c'est ce passage du ***Timée*** : Comme le monde est le plus beau de tous les ouvrages qui ont été produits et que son auteur est rempli d'une bonté qui surpasse celle de toutes les autres causes, l'on ne peut douter qu'il n'ait suivi un modèle éternel. De sorte que quand il a produit le monde, il l'a fait à l'imitation

Digitized by Google

de ce qui est éternel et ne peut s'apercevoir que par la raison; d'où il suit que ce monde est l'image de quelque autre.

« Ces paroles de Platon, dit Gentien Hervet, montrent que ce philosophe aurait cru à l'existence de deux mondes : l'un intelligible qu'on aperçoit par l'esprit, l'autre sensible qui tombe sous les sens; Dieu, dans la création du monde sensible et corporel, se serait proposé pour mo-



Dieu Alpha et Oméga, pendus à la croix. — Missel de saint Gélase; VIII^e siècle.

dèle celui qui ne se connaît que par l'esprit, l'un serait l'exemplaire, l'autre l'image. »

Saint Denys enseigne, au contraire, que les divines prédéfinitions sont la cause de toutes les choses que Dieu produit par sa seule volonté, quelque différentes qu'elles soient. Dieu est la cause non seulement de tous les êtres, mais de toutes les propriétés de chacun en particulier et la seule cause exemplaire de toutes choses. Pour lui comme pour Platon, les types ou exemplaires des choses existent de toute éternité, mais dans la simplicité de l'essence divine; il contemple éternellement le

Digitized by Google

monde dans l'idée qu'il en a, et cette idée éternelle coexiste avec le dessein qu'il conçoit de la réaliser dans le temps.

Que Dieu, principe des êtres, soit aussi leur fin, saint Denys l'affirme en mille endroits : « L'Éternel est le principe et la fin de tous les êtres : leur principe parce qu'il les a créés; leur fin parce qu'ils sont faits pour lui. Il est le terme de tout et la raison infinie de tout ce qui est indéfini et fini, créateur des effets les plus divers (1). » Il renvoie ailleurs, c'est-à-dire à la *Hiérarchie céleste,* l'explication de cette théorie : là nous verrons comment les créatures procèdent de Dieu.

3° Dieu est la vie, c'est-à-dire Dieu donne la vie, — chapitre VI —; il donne la vie en soi, la vie en général et en particulier; puis il fait les êtres qui participent à la vie à un degré quelconque, c'est-à-dire les anges, les animaux, les plantes. A propos de l'immortalité du corps, saint Denys attaque Simon. Il fait, comme on le voit, à propos de la vie ce qu'il a fait à propos de l'être et du bon. C'est l'objet du chapitre VI.

4° Dieu est appelé Sagesse, parce que la sagesse est la cause de toute *sagesse en soi,* en général et en particulier, sagesse des anges, sagesse des âmes, sensibilité, reflet de la raison : « Elle est la cause de toute raison, de toute intelligence, de toute sagesse et de toute compréhension; à elle appartient tout conseil; d'elle procèdent toute gnose et toute compréhension; et en elle sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la gnose, car, d'après ce qui a été déjà dit, cette cause supersage et toute sage est la créatrice de la sagesse en soi, et de la sagesse en général et en particulier. C'est d'elle que les anges, puissances intelligibles et intelligentes, reçoivent leurs simples et béatifiques intellections. »

Comment Dieu *supersage, superraison,* connaît-il les êtres, lui en qui il n'y a pas d'opérations intellectuelles? Comment atteindra-t-il la science du sensible et du fini, lui qui s'élève au-dessus de toute sensibilité et de toute limite? Ce sera comme cause de tout, ayant en soi le principe de tout : « L'entendement divin n'étudie pas les êtres dans les êtres eux-

(1) *Noms divins,* c. VII.

Digitized by Google

mêmes; mais de sa vertu propre, en lui et par lui, il possède et contient par anticipation l'idée, la science et la substance de toutes choses : non pas qu'il les contemple dans leur forme particulière, mais il les voit et les pénètre dans leur cause qu'il comprend tout entière. Ainsi la lumière, si elle était intelligente, connaîtrait les ténèbres à l'avance et par ses propres qualités, les ténèbres ne pouvant se concevoir autrement que par la lumière. Puis donc qu'elle se connaît, la divine sagesse connaît tout; elle conçoit et produit immatériellement les choses maté-



Dieu Sagesse. — Évangiles grecs ; X^e siècle.

rielles, indivisiblement les choses divisibles, la diversité avec simplicité et la pluralité avec unité. Car, si Dieu produit tous les êtres par l'unité de sa force, il les connaîtra tous aussi dans l'unité de leur cause, puisqu'ils procèdent de lui et préexistent en lui. Et il n'emprunte pas aux choses la science qu'il en a, mais plutôt il leur donne à toutes de se connaître elles-mêmes et d'être connues l'une par l'autre. Dieu n'a donc pas une connaissance particulière par laquelle il se comprend et une autre connaissance par laquelle il comprend généralement le reste des êtres; mais, cause universelle, dès qu'il se connaît, il ne saurait ignorer ce qu'il a lui-même produit. Ainsi Dieu sait toutes choses, parce qu'il les voit en lui et non parce qu'il les voit en elles. Ainsi encore les

Digitized by Google

anges, au dire des oracles, ont la notion des êtres terrestres, en connaissant le sensible, non point à l'aide des sens, mais par la puissance et la nature de leur intelligence déiforme. »

Le paragraphe 3 est une digression intéressante. Il s'agit de la sagesse de Dieu, c'est-à-dire de sa science, et saint Denys se demande comment nous connaissons Dieu, « qui n'est ni intelligible, ni sensible, ni absolument rien de ce qui existe ». Il y répète deux affirmations : Dieu est connu par gnose, quand nous remontons des êtres qu'il a faits aux paradigmes qui sont en lui; par *agnosie*, en tant qu'inconnaissable, comme on le verra dans la *Théologie mystique*.

C'est encore comme distributeur de la raison que Dieu est appelé raison ou λόγος : « Dieu est encore proclamé raison, λόγος, dans les saintes Écritures, parce qu'il est le distributeur de la raison, de l'intelligence et de la sagesse. »

5° Dieu est appelé Puissance, — chapitre VIII, — en ce sens qu'il communique à tous les êtres le pouvoir de faire quelque chose : énumération des êtres et de leurs actions. — Il répond à Élymas, qui reproche à saint Paul d'avoir dit que Dieu ne peut se nier.

Dieu est appelé Justice parce qu'il distribue ses dons à tous les êtres selon leur dignité respective. — Diatribe éloquente contre ceux qui nient la justice divine; — et cette justice, en tant qu'elle conserve chaque être dans sa sphère, s'appelle *salut*, et en tant qu'elle relève les êtres déchus, *rédemption*.

Ce chapitre VIII étincelle de beautés littéraires du premier ordre; on y voit briller l'abondance du développement, la force et la rigueur du raisonnement, la chaleur et le mouvement; c'est presque un hymne, selon l'expression de l'auteur : « Cette inépuisable puissance répand ses bienfaits sur les hommes, les animaux, les plantes et sur toute la nature en général. Elle excite les êtres qui s'unissent ensemble à aimer et à s'entr'aider, et les êtres distincts à se maintenir, sans confusion ni mélange, dans leurs conditions et leurs limites respectives. Elle assure l'ordre universel et dirige chaque être vers sa fin particulière. Elle garde inaltérable l'immortelle vie des purs esprits. Elle garde incorruptibles et dans un ordre inviolable les soleils qui brillent sur nos

Digitized by Google

têtes. Elle crée la perpétuité. Elle distingue les révolutions du temps par la variété des mouvements du ciel, et elle les rapproche par le retour périodique des astres à leur point de départ. Par elle, le feu brûle inextinguible et l'eau coule intarissable; elle met des bornes à la diffusion de l'air; elle pose la terre dans le vide, et veille à la permanence de ses parturitions vivifiantes. Elle assure l'harmonie et l'alliance des éléments entre eux sans les séparer ni les confondre. Elle resserre les



Dieu Pantocrate. — Peinture à fresque de Salamine; XVIII^e siècle.

liens du corps et de l'âme. Elle active les forces de la nutrition et de la croissance dans les plantes. Elle maintient les propriétés essentielles de toutes choses et garantit l'indissoluble stabilité de l'univers. Elle procure, au surplus, la déification, pour laquelle elle revêt de puissance les sujets à déifier. En un mot, il n'y a absolument aucun être qui échappe à l'irrésistible et tutélaire étreinte de la puissance divine. »

6° On nomme encore Dieu : grand et petit, le même et l'autre, le semblable et le dissemblable, le stable et le mobile, — chapitre IX. — Les questions peuvent se résumer ainsi : Dieu crée des chose s grandes petites, semblables, dissemblables; l'être de l'effet est dans la cause, etc.,

7° Dieu est appelé *Pantocrate*, Ancien des jours, etc., — chapitre X.

Digitized by Google

8° Dieu est nommé la Paix, — chapitre XI, — comme auteur de la concorde de l'univers, de l'harmonie universelle : « Car c'est elle qui unifie tous les êtres, dans la diversité desquels elle produit et opère la concorde et la connexion. Aussi tous la désirent cette paix qui ramène leur multiplicité divisible à une unité entière. Car la plénitude de la paix parfaite pénètre tous les êtres par la très simple et très pure présence de sa vertu unificatrice, les unissant tous, — reliant les extrêmes, à l'aide des milieux, avec les extrêmes, sous le joug d'une amitié une et homogène, — octroyant sa jouissance aux infinies limites de l'univers,



Dieu Ancien des jours. — Évangiles grecs; X^e siècle

— et effectuant des alliances entre les diversités dans les unités, les similitudes, les unions, les agrégations, pendant que la paix divine demeure indivisible, montre tout un, se répand sur tout et ne sort pas de sa mêmeté. Car elle s'étend à tous les êtres et se communique à tous de la façon qui convient à chacun; elle déborde dans la surabondance de sa fécondité pacifique, et reste par la suréminence de son union supérieure elle tout entière à elle tout entière, en elle tout entière. »

C'est donc encore comme cause que Dieu s'appelle paix. Cette paix crée la paix en soi, la paix en général, la paix en particulier. Timothée ne comprend pas toutes ces entités en soi et s'en plaint dans une lettre. Saint Denys donne des explications, desquelles il résulte que la chaîne des êtres se compose ainsi : Dieu, cause universelle, produit les priorités en soi, les généralités en soi, les particularités en soi, puis des choses

Digitized by Google

ou êtres dont les unes participent aux généralités en soi et les autres aux particularités en soi.

Dans le chapitre XII, il précise cette théorie des êtres en soi, en distinguant bien les êtres participants, les participations, Dieu imparticipable. Il y a un intermédiaire réel entre Dieu et ses créatures : le monde des participations aux choses en soi. Ce monde n'est pas en Dieu



Dieu Prince de la paix. — Peinture des Catacombes; IIe siècle.

puisque Dieu le crée; il n'est pas composé des créatures que nous connaissons, c'est-à-dire des anges, des hommes, etc..., puisque ces êtres sont les participants. C'est le monde des idées de Platon. On est tenté de se demander comment saint Denys attribue ces théories aux écrivains sacrés et aux disciples de saint Paul. Je ferai à ce sujet une remarque que j'ai eu souvent lieu de faire : l'Aréopagite affirme qu'il s'inspire partout des saints oracles, quoiqu'il pose ses questions d'après eux, et qu'il leur emprunte la réponse à eux ou aux théologiens. Cela est vrai; ces participations lui viennent bien du paganisme, mais il va leur chercher un appui dans l'Écriture.

Digitized by Google

De nos jours, quelques critiques allemands ont cru trouver dans cette théorie des participations la doctrine de l'unité de substance. Mais saint Denys ne confond nulle part la substance divine avec la substance du monde; il répète, au contraire, que Dieu n'est pas la substance ou l'essence des choses, comme le panthéisme l'imagine, mais que la substance divine est infiniment distante et infiniment au-dessus de toute substance créée. Et, pour donner plus de force à son affirmation, il crée des formules, rapproche ou compose des mots; de là ces étranges locutions ***suprasubstantiel, superessentiel, suréminent,*** qu'il emploie jusqu'à satiété pour exprimer la théorie chrétienne des rapports de Dieu avec le monde. Lors donc qu'il enseigne que les créatures participent de Dieu et que cette participation constitue leur essence, il veut dire seulement que les créatures participent de Dieu comme un effet participe de sa cause par les dons et les propriétés qu'il en reçoit, mais non pas comme les espèces participent de leur genre ou les parties de leur tout. Et lorsque, pour marquer le rapport intime qui existe entre le créateur et la créature, il ne craint pas de dire, dans la sublime hardiesse de son langage, que Dieu est tout en toutes choses, cela signifie uniquement dans sa pensée que toutes choses viennent de Dieu qui les conserve par sa puissance, et se rapportent à Dieu comme à leur fin. Si le panthéisme a fait usage de cette locution et d'autres semblables, c'est en les détournant de leur véritable sens (1).

9° Restent deux noms : Dieu parfait et un, chapitre XIII. — Sur le premier point Denys, parmi des affirmations équivalant à l'infinité divine, en mêle de relatives à l'immensité et à la libéralité intarissable de Dieu : « On le dit encore parfait, parce qu'il ne reçoit jamais de développements, mais il est toujours complet, — qu'il n'éprouve jamais de diminution, mais renferme tout en lui-même, débordant de l'unique, constante, identique, surabondante, intarissable libéralité, par laquelle il perfectionne tout ce qui est parfait, et le remplit de sa propre perfection. »

Dieu est aussi nommé un, parce qu'il est cause de tout et que tout

(1) L'Aréopagite a des expressions comme celles-ci : Dieu est tout; tout est en Dieu et Dieu en tout.

Digitized by Google

être participe à l'un comme tout nombre à la monade. Même le multiple est un de quelque manière : « Ce qui est multiple en ses parties est un dans sa totalité, ce qui est multiple en ses accidents est un dans son sujet; ce qui est multiple en nombre ou en puissance est un dans l'espèce; ce qui est multiple en espèces est un dans le genre. Ce qui est multiple en processions est un dans le principe. »

III. — *Résumé général du livre des* Noms divins.

Ce traité est composé de parties qui, au premier abord, paraissent être sans cohésion; il manque un peu d'unité et de progression. Cependant, une même pensée se retrouve sous tous les noms examinés par saint Denys : les noms divins sont donnés à la cause première et expriment non pas sa nature mais ses œuvres, non pas ce qu'il est mais ce qu'il fait hors de lui. Ainsi Dieu aura autant de noms qu'il y aura d'œuvres ou de choses créées, conservées, influencées par lui. Saint Denys ne peut étudier tous ces noms, il fait un choix. Le choix est parfois d'un philosophe, et les noms recouvrent des idées platoniciennes, par exemple, les noms du bien, du beau, de l'amour; ou plotiniennes, en ce sens que Plotin les lui a empruntées, ou les a puisées à une source commune, par exemple, les chapitres relatifs aux êtres en soi. Parfois, c'est le lecteur des saintes Écritures qui a découvert ici et là des expressions comme celles d'Ancien des jours, de Tout-Puissant, et qui les explique non pas par le sens littéral ou métaphorique, mais par une adaptation à sa philosophie. On s'étonne de ne pas voir les noms si chrétiens de Créateur, de Père céleste : c'est qu'au fond le pieux Denys est surtout préoccupé d'allier la philosophie à la religion. On pourrait appeler ce traité un traité des opérations divines ou, selon l'expression de saint Denys des providences divines, c'est-à-dire des bienfaits de la Divinité.

Quant à la méthode, elle est particulière à l'Aréopagite. Il ne se propose pas de prouver et de défendre ses propositions; il définit, expose et explique : Dieu est bon, beau, juste, saint, etc., en ce qu'il agit de telle et telle manière; ses attributs éclatent ici ou là. Le monde est

Digitized by Google

beau, bien ordonné; son auteur a donc la beauté, l'ordre, etc... D'ailleurs, il ne cherche même pas à prouver que le monde est l'œuvre de Dieu : c'est chose admise, c'est un axiome.

Si l'on voulait grouper en un meilleur ordre les idées de saint Denys, on pourrait le faire à peu près ainsi : Dieu bon produit le monde par bonté, pour communiquer quelque chose de lui; il fait le monde bon et cherchant le bien, beau et aimant la beauté, — et, comme le bien et le beau sont Dieu même, ce monde cherche Dieu, tout être tend à lui, selon le degré de perfection qui lui a été dévolu. — On pourrait donner alors un tableau de la création, c'est-à-dire des degrés divers de l'être : ce tableau, saint Denys le présente fréquemment dans ses énumérations : on y verrait tantôt le témoin des spectacles de la nature, tantôt le savant qui tente d'établir la classification des êtres en matérialiste ou en philosophe, tantôt le fantastique inventeur d'êtres chimériques, vie en soi, être en soi, etc., etc., etc...

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

THÉOLOGIE SYMBOLIQUE.



E livre perdu était encore un traité des noms divins, mais des noms sensibles et non plus des noms intelligibles... Il en est question, au livre des *Noms divins*, dans ce passage déjà cité, page 448 : « Suivant les diverses causes et puissances, les théologiens imposent divers noms à cette bonté supersplendide et superinnomable; ils lui appliquent les formes et les figures de l'homme, du feu, de l'électre; ils la représentent avec des yeux, des oreilles, une chevelure, un visage, des mains, des épaules, des ailes, des bras, un dos et des pieds; ils lui assignent des couronnes, des trônes, des calices, des cratères, et maints autres emblèmes que nous nous efforcerons d'expliquer dans la *Théologie symbolique* (1)... »

« Mais pour ne pas nous égarer dans le développement des formes et figures autres, en confondant à l'égard de Dieu les noms immatériels avec les symboles sensibles, nous traiterons de ces derniers dans la *Théologie symbolique*... »

« Nous avons exposé dans la *Théologie symbolique* les noms trans-

(1) *Noms divins*, c. 1

Digitized by Google

latés du sensible au divin, ce qui, par rapport à Dieu, dénote les formes, les figures, les membres, les organes, les lieux, les ornements, la colère, la douleur, le ressentiment, l'ivresse, — les serments, les malédictions, le sommeil, le réveil, — enfin toutes ces expressions saintement plastiques où Dieu se manifeste sous des symboles (1). »

(1) *Noms divins*, c. III.



Dieu représenté avec les emblèmes de la justice.
Miniature italienne provenant du *Psalterium cum figuris*, manuscrit du XII^e^ siècle.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LA *HIÉRARCHIE CÉLESTE* (1). — SON PRINCIPE, SON BUT ET SA LOI. — PLAN DU MONDE INVISIBLE. — DIVISION DES SAINTES HIÉRARCHIES : TROIS HIÉRARCHIES ET NEUF ORDRES D'ANGES. — SIGNIFICATION DE LEURS NOMS ET LEURS FONCTIONS. — CONCLUSION GÉNÉRALE.



PRÈS avoir indiqué dans les *Noms divins* la cause exemplaire, déterminante et efficiente du monde, saint Denys parle, dans la *Hiérarchie céleste,* des causes secondes que Dieu s'est associées. Leur concours ne lui était pas nécessaire dans la production de certains effets, car sa vertu est illimitée, mais la causalité met le sceau à la perfection d'un être; exister et agir en soi, c'est la brillante ébauche de la ressemblance divine, que la bonté suprême complétera en conférant à l'être la faculté d'agir vis-à-vis d'autres êtres, soit substantiels, soit accidentels. Il faut bien se garder, toutefois, d'attribuer le même effet à la cause naturelle et à la cause divine, comme s'il avait lieu partie par l'agent divin, partie par l'agent naturel; l'un et l'autre le réalisent tout entier, chacun suivant son

(1) Ce livre est passé tout entier dans les traités des saints Anges et en particulier dans le travail de saint Thomas.

Digitized by Google

mode d'opération : Dieu est le guide, sa bonté produit les opérations. Les êtres intelligents et raisonnables exercent avec plus d'éclat cette fonction de coopérateurs de Dieu (1).

Les coopérateurs ou imitateurs de l'opération divine forment la hiérarchie.

La hiérarchie est définie, en termes très abstraits, au chapitre III (2) : « La hiérarchie est à la fois ordre, science et action, se conformant, autant qu'il se peut, aux attributs divins et reproduisant par ses splendeurs originelles une expression des choses qui sont en Dieu. Or, la beauté incréée, parce qu'elle est simple, bonne et principe de perfection, est pure aussi de tout vil alliage ; toutefois, et selon les dispositions personnelles de chacun, elle communique aux hommes sa lumière et, par un divin mystère, les refait au modèle de sa souveraine et immuable perfection. »

Le principe de toute hiérarchie est « la Trinité, source de vie, bonté essentielle, cause unique de tout, et qui, dans l'effusion de son amour, a communiqué à toutes choses l'être et la perfection. Dans le sein de son excellence et de sa bonté infinies, cette Trinité indivisible, dont le mode d'existence, ignoré des hommes, n'est connu que d'elle-même, nourrit le vœu de sauver toute créature intelligente, les Anges et les hommes ; mais le salut n'est possible que pour les esprits déifiés, et la déification n'est que l'union et la ressemblance qu'on s'efforce d'avoir avec Dieu. »

Le but de la hiérarchie est « d'assimiler et d'unir à Dieu, qu'elle adore comme maître et guide de sa science et de ses fonctions saintes (3) ». Or les êtres, pour s'unir et s'assimiler à Dieu, ont besoin d'être purifiés, illuminés, perfectionnés. Dieu, toute pureté, toute lumière, toute perfection, en tant que cause première de tout ce qui possédera ces dons, est la source de la perfection des êtres ; mais, s'il perfectionne tout, il suit une loi qui consiste à associer les créatures à son action : les uns purifient, les autres sont purifiés ; les uns illuminent, les autres

(1) *Noms divins*, c. IV.
(2) Les chapitres I et II sont des répétitions des ouvrages précédents.
(3) *Hiérarchie céleste*, c. III.

Digitized by Google

sont illuminés; les uns perfectionnent, les autres sont perfectionnés. Les rangs supérieurs donnent aux inférieurs; ainsi la hiérarchie est la distribution des êtres de plus en plus parfaits, en remontant à Dieu, de plus en plus imparfaits, en descendant. Les plus voisins de Dieu sont comme imprégnés de lui, transformés en lui; ils transforment et imprègnent les autres selon leurs dispositions, et ainsi les êtres imitent Dieu, s'unifient avec lui, dans la limite du possible. Cette loi de la gradation est le principe général qui domine les traités de la *Hiérarchie céleste* et de la *Hiérarchie ecclésiastique;* car l'harmonie ou la beauté résulte de l'unité dans la variété.



Dieu entouré de Séraphins. — Bible historiée de Guars des Moulins · Manuscrit de l'Arsenal; XV^e^ siècle.

Cela posé, voici le plan du monde invisible que l'Aréopagite déroule à nos yeux. Au-dessus de l'échelle des êtres, il nous montre l'essence divine rayonnant comme un soleil infini. C'est de ce foyer suprême que les premiers rayons de la lumière céleste descendent immédiatement sur les intelligences les plus parfaites. Celles-ci, semblables à un miroir qui renvoie l'image reçue, réfléchissent sur les esprits d'un rang inférieur cette clarté dont elles brillent, et ainsi le rayon descend jusqu'au dernier degré de l'intelligence.

Dans cette participation aux largesses divines, les saints ordres des substances célestes surpassent ce qui n'a que l'être, ce qui a la vie sans la raison, ce qui a la raison comme nous. « En effet, leur modelage intellectuel à l'imitation de Dieu, leur céleste contemplation de l'essence divine, leur désir d'y conformer davantage leur intelligence, leur en assignent à juste titre de plus vastes communications... Donc, ce sont ceux qui premièrement, et sans plus de rapports, communiquent avec

Digitized by Google

la Divinité et, avant tout et de plus de manières, manifestent sa vie (1). »

C'est cette manifestation qui leur donne leur nom, car ils nous transmettent les dons qu'ils ont reçus. Aussi le nom d'Anges convient-il à tous les ordres, même les plus élevés, bien qu'au propre il désigne les inférieurs (2).

Dieu connaît les anges : ils se connaissent, mais nous ne les connaissons pas; nous ne savons d'eux que ce que les oracles nous en ont appris de la part de Dieu : « Or la sainte Écriture désigne toutes les substances célestes par neuf noms qui sont tous expressifs. Notre divin initiateur les distribue en trois hiérarchies, dont chacune comprend trois ordres. La première, dit-il, environne toujours Dieu, l'étreint indissolublement, et s'unit à lui d'une manière plus directe que les autres Les Trônes sublimes, et les bataillons remplis d'yeux et d'ailes, en hébreu appelés Chérubins et Séraphins, siègent immédiatement auprès de Dieu, dans un voisinage plus étroit que le reste, ainsi que nous l'apprennent les sacrés oracles. Aussi, d'après la doctrine de notre illustre maître, de ces trois ordres résulte une seule et même hiérarchie, vraiment la première, qui les surpasse toutes en déiformité, s'approchant de plus près que les autres de la divinité, dont elle reçoit les primordiales illustrations. — La deuxième, continue-t-il, embrasse les Puissances, les Dominations et les Vertus. — La troisième, enfin, se compose des derniers ordres célestes, à savoir des Anges, des Archanges et des Principautés (3). »

Cette division des saintes hiérarchies admise, saint Denys explique, d'après l'hébreu, les noms des célestes intelligences composant la première hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes (4).

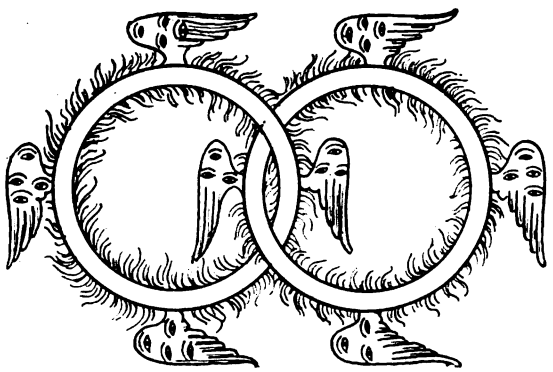
« L'auguste nom de Séraphins signifie *Incendiaires;* il exprime d'une manière brillante leur mouvement perpétuel et incessant vers les choses divines, — l'ardeur, la subtilité, l'effervescence de leur activité ferme, inflexible, permanente, — leur faculté énergique à élever jusqu'à leur

(1) *Hiérarchie céleste*, c. IV.
(2) *Ibid.*, c. IV et V.
(3) *Ibid.*, c. V et VI.
(4) *Ibid.*, c. VI et VII.

Digitized by Google

similitude les êtres au-dessous d'eux, en les animant et excitant d'un feu pareil, ainsi qu'à les purifier dans des flammes éminemment dévorantes, — leur propriété patente, indéfectible, toujours la même, de recevoir la lumière et de la transmettre, en même temps que de bannir et de repousser l'obscurité des ténèbres.

« Le nom de Chérubins signifie *Plénitude de gnose* ou *Effusion de sagesse;* il exprime leur aptitude à la gnose, — leur capacité à absorber les flots de la suprême lumière, — leur habilité à contempler la beauté souveraine dans son initiale irradiation, — leur plénitude de largesses



Les Trônes. – Peinture grecque. Athènes; XII^e^ siècle.

sapientifiques, et leur spontanéité à communiquer à leurs inférieurs immédiats les trésors dont la sagesse les a comblés.

« Le nom des Trônes exprime leur parfaite exemption de tout abaissement terrestre, — leur ascension vers les sommets supermondains, — leur ineffable éloignement des régions infimes, — leurs complets efforts à se tenir constants et inébranlables auprès du Très-Haut par essence, — leur immatérielle impassibilité à accueillir les visites de la théarchie, — leur vigueur à porter le divin, et leur soin à s'ouvrir pour la réception du divin.

« C'est donc avec convenance que la première des supermondaines hiérarchies comprend dans son noble ressort les substances les plus sublimes, attendu que son élévation au-dessus des autres la rapproche le plus près de la Divinité qui, par de primordiales théopha-

Digitized by Google

nies et perfections, se communique à elle au plus haut degré (1). »

Saint Denys enseigne ensuite quelle est la dignité de cette première hiérarchie, sa pureté, sa force contemplative et sa perfection : « Les substances qui la composent sont très éminemment pures, non pas seulement en ce sens que nulle tache, nulle souillure ne les avilit, et qu'elles ne subissent pas la loi de nos imaginations matérielles, mais parce que, inaccessibles à tout principe de dégradation et étant d'une



Chérubin à côté de Dieu. — Ps. manuscrit franç. de la Bibl. nat.

sainteté transcendante, elles s'élèvent par là même au-dessus des autres esprits, si divins qu'ils soient; et encore parce qu'elles trouvent dans un généreux amour de Dieu la force de se maintenir librement et invariablement en leur ordre propre, et que nulle altération ne leur peut survenir, la fermeté d'une volonté invincible les attachant saintement aux fonctions merveilleuses qui leur furent assignées.

« Elles sont aussi contemplatives; et, par là, je ne veux pas dire qu'elles perçoivent les choses intellectuelles au moyen de symboles

(1) *Hiérarchie céleste*, c. VII.

Digitized by Google

sensibles, ni que le spectacle de diverses et pieuses images les élève à Dieu; mais je comprends qu'elles sont admises, autant que leur nature le permet, à la vision de cette beauté suréminente, cause et origine de toute beauté, et qui reluit dans les trois adorables personnes; je comprends qu'elles jouissent de l'humanité du Sauveur, autrement que sous le voile de quelques figures où se retracent ses augustes perfections; car, par l'accès libre qu'elles ont auprès de lui, elles reçoivent et connaissent directement ses saintes lumières; je comprends enfin qu'il leur est donné d'imiter Jésus-Christ d'une façon plus relevée, et



Ange du grand conseil. — Mss. de Saint-Gall; VIII[e] siècle.

qu'elles participent, selon leur capacité, au premier écoulement qui se fait de ses vertus divines et humaines.

« Enfin, elles sont parfaites, non point parce qu'elles savent expliquer les mystères cachés sous la variété des symboles, mais parce que, dans leur haute et intense union avec la Divinité, elles acquièrent, touchant les œuvres divines, cette science ineffable que possèdent les Anges; car ce n'est point par le ministère de quelques autres et saintes natures, mais de Dieu immédiatement, qu'elles reçoivent leur initiation. Elles s'élèvent donc à lui sans intermédiaire, par leur vertu propre et par le rang supérieur qu'elles occupent, et, par là encore, elles se fixent dans une sainteté immuable et sont appelées à la contemplation de la beauté purement intelligible. Ainsi constituées d'une façon merveilleuse par l'auteur de toute hiérarchie qu'elles entourent au premier rang, elles

Digitized by Google

apprennent de lui les hautes et souveraines raisons des opérations divines (1). »

Comment la hiérarchie est-elle réalisée par les esprits célestes? « Les ordres inférieurs des pures intelligences sont instruits des choses divines par les ordres supérieurs, et les esprits du premier rang à leur tour reçoivent directement de Dieu la communication de la science... Ainsi la première hiérarchie des esprits bienheureux est régie par le souverain initiateur même, et, parce qu'elle dirige immédiatement vers lui son essor, recueille, autant qu'il se peut, la pureté sans tache qui produit la vive lumière, riche et ornée d'une science sublime qu'elle puise à sa source. Même, je pourrais bien dire, en un mot, que cette dérivation de la source divine est tout ensemble expiation, illumination et perfection; car elle purifie vraiment de toute ignorance, en communiquant à chaque intelligence, selon sa dignité propre, la connaissance des mystères ineffables; elle éclaire aussi et, par la pureté qu'elle donne, permet aux esprits de contempler au grand jour de cette lumière suréminente les choses qu'ils n'avaient point encore vues; enfin, elle les perfectionne en les confirmant dans la claire intuition des plus magnifiques splendeurs (2). »

Quelles sont les fonctions de la première hiérarchie? « Rangée comme en cercle autour de la Divinité, elle l'environne immédiatement, et, au milieu des joies d'une connaissance perpétuelle, elle tressaille dans la merveilleuse permanence de cet élan sublime qui emporte les Anges. Elle jouit d'une foule de suaves et pures visions; elle brille sous le doux reflet de splendeurs immédiates, et est rassasiée d'une divine nourriture, très abondante puisque c'est l'effusion du premier don, réellement une et parfaitement identique à cause de la simplicité de l'auguste substance. Elle a l'honneur d'être associée à Dieu et de coopérer à ses œuvres en retraçant dans la limite de son pouvoir ses perfections et ses opérations. Elle connaît enfin d'une manière suréminente une foule de mystères ineffables et participe, autant que le peut la créature, à la science et à la connaissance du Très-Haut. En effet, la théologie a en-

(1) *Hiérarchie céleste*, c. VII.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

seigné à l'humanité leurs hymnes où éclate saintement la splendide lumière qui les inonde; car, pour parler le langage d'ici-bas, quelques-uns répètent d'une voix semblable à celle des grandes eaux : « Bénie soit la gloire du Seigneur par les esprits ornés de grâce et de sainteté. » D'autres entonnent incessamment ce cantique de louange et d'adoration : « Saint, Saint, Saint le Seigneur des armées; toute la terre est pleine de sa gloire. »

La seconde hiérarchie se compose des Dominations, des Vertus et des Puissances; saint Denys explique aussi leurs noms et leurs pro-



L'Archange Gabriel. — D'après un médaillon de la croix byzantine conservée à Namur.

priétés : « Le nom des saintes Dominations désigne, je pense, leur spiritualité sublime et affranchie de toute entrave matérielle, et leur autorité à la fois libre et sévère, que ne souille jamais la tyrannie d'aucune vile passion. Car ne subissant ni la honte d'un abject esclavage, ni les conditions d'une dégradante chute, ces nobles intelligences ne sont tourmentées que du besoin insatiable de posséder celui qui est la domination essentielle et l'origine de toute domination; elles se façonnent elles-mêmes et façonnent les esprits subalternes à la divine ressemblance; méprisant toutes choses vaines, elles tournent leur activité vers l'être véritable, et entrent en participation de son éternelle et sainte principauté.

« Le nom sacré de Vertus me semble indiquer cette mâle et invincible vigueur qu'elles déploient dans l'exercice de leurs diverses fonctions et qui les empêche de faiblir et de céder sous le poids des augustes lumières qui leur sont départies. Ainsi portées avec énergie à imiter

Digitized by Google

Dieu, elles ne font pas lâchement défaut à l'impulsion céleste; mais, contemplant d'un œil attentif la vertu suressentielle, originale, et s'appliquant à en reproduire une parfaite image, elles s'élèvent de toutes leurs forces vers leur archétype, et à leur tour s'inclinent, à la façon de la Divinité, vers les essences inférieures pour les transformer.

« Le nom des célestes Puissances, qui sont de même hiérarchie que les Dominations et les Vertus, rappelle l'ordre parfait dans lequel elles se présentent à l'influence divine, et l'exercice légitime de leur sublime et sainte autorité; car elles ne se livrent pas aux excès d'un tyrannique pouvoir, mais, s'élançant vers les choses d'en haut avec une impétuosité bien ordonnée, et entraînant avec amour vers le même but les intelligences moins élevées, d'un côté elles travaillent à se rapprocher de la puissance souveraine et principale, et de l'autre, elles la réfléchissent sur les ordres angéliques pour les admirables fonctions qu'il leur est donné de remplir. Ornée de ces qualités sacrées, la seconde hiérarchie des esprits célestes obtient pureté, lumière et perfection en la manière que nous avons dite, par les splendeurs divines que lui transmet la première hiérarchie, et qui ne lui viennent ainsi qu'au second degré de leur manifestation (1). »

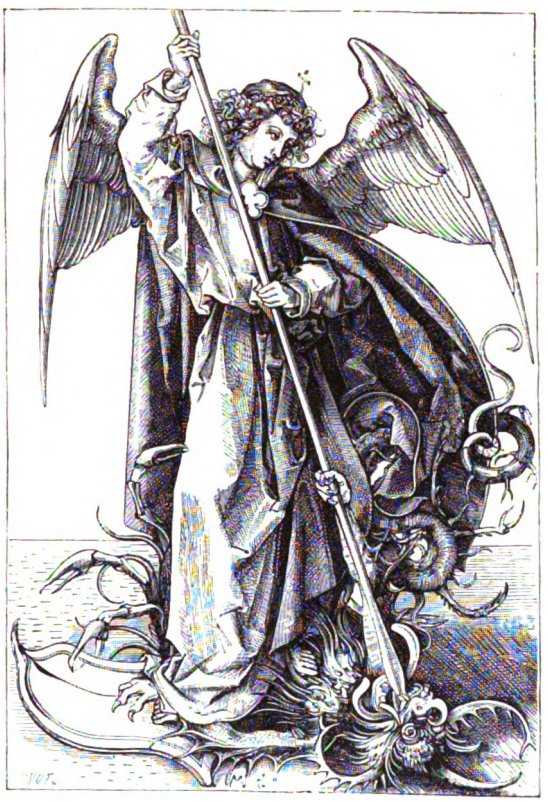
La dernière hiérarchie comprend les Principautés, les Archanges et les Anges. Saint Denys donne aussi le sens de leurs nobles qualifications : « Le nom des célestes Principautés fait voir qu'elles ont le secret divin de commander avec ce bon ordre qui convient aux puissances supérieures; de se diriger invariablement elles-mêmes et de guider avec autorité les autres vers Celui qui règne par-dessus tout; de se former, au degré où c'est possible, sur le modèle de sa principauté originale, et de manifester enfin son autorité souveraine par la belle disposition de leurs propres forces.

« L'ordre des Archanges appartient à la même division que les saintes Principautés. Il est vrai, toutefois, qu'ils forment aussi une seule et même division avec les Anges. Mais comme toute hiérarchie comprend des premières, des secondes et des troisièmes puissances, l'ordre sacré

(1) *Hiérarchie céleste*, c. VIII.

Digitized by Google

des Archanges est un milieu hiérarchique où les extrêmes se trouvent harmonieusement réunis. En effet, il a quelque chose de commun avec les Principautés et avec les Anges tout ensemble. Comme les unes, il se tient éperdûment tourné vers le principe suressentiel de toutes choses et s'applique à lui devenir semblable par l'invincible ressort



Saint Michel, Archange. — Gravure de Martin Schön; XV^e siècle.

d'une autorité sage et régulière; comme les autres, il remplit les fonctions d'ambassadeur, et, recevant des natures supérieures la lumière qui lui revient, il la transmet avec une divine charité, d'abord aux Anges, et ensuite par eux à l'humanité, selon les dispositions propres de chaque initié.

« Car, comme on l'a déjà vu, les Anges viennent compléter les différents ordres des esprits célestes, et ce n'est qu'en dernier lieu et après

Digitized by Google

tous les autres, que leur échoit la perfection angélique. Pour cette raison, et eu égard à nous, le nom d'Anges leur va mieux qu'aux premiers, les fonctions de leur ordre nous étant plus connues et touchant le monde de plus près. Effectivement, il faut entendre que la première hiérarchie, en rapport direct avec le secret de la Divinité, le revèle moins clairement à la seconde; — puis la seconde qui comprend les Dominations, les Vertus et les Puissances, le découvre à la hiérarchie des Principautés, des Archanges et des Anges avec plus d'éclat que la précédente, mais à nous, plus obscurément que la suivante; enfin la hiérarchie des Principautés des Archanges et des Anges, le manifeste des unes aux autres aux hiérarchies humaines qui lui obéissent. De manière que, par degrés, il y ait, de nous à Dieu, analogie, conversion, participation, union, en même temps que de Dieu à nous procession, comme il sied à sa bonté, sur toutes les hiérarchies, s'étendant de l'une à l'autre, avec une sainte harmonie. Voilà pourquoi la théologie prépose à notre hiérarchie les Anges, proclamant Michel prince du peuple Juif, et d'autres Anges, princes d'autres nations; car le *Très-Haut... a établi les bornes des nations d'après le nombre des Anges de Dieu* (1). »

La conclusion générale est caractéristique; nous croyons devoir la citer, bien que saint Denys ne fasse que répéter ce qui a déjà été dit : « Les intelligences du premier rang, qui approchent le plus de la Divinité, saintement initiées par les splendeurs augustes qu'elles reçoivent immédiatement, s'illuminent et se perfectionnent sous l'influence d'une lumière à la fois plus mystérieuse et plus évidente; plus mystérieuse, parce qu'elle est plus spirituelle et douée d'une plus grande puissance de simplification et d'union; plus évidente, parce qu'alors, puisée à sa source, elle brille de son éclat primitif, qu'elle est plus entière et qu'elle pénètre mieux ces pures essences. A cette première hiérarchie obéit la deuxième; celle-ci commande à la troisième, et la troisième est préposée à la hiérarchie des hommes; et ainsi, par divine harmonie et juste proportion, elles s'élèvent l'une sur l'autre vers celui qui est le souverain principe et la fin de toute ordonnance.

(1) *Hiérarchie céleste*, c. IX.

Digitized by Google

« Or, tous les esprits sont les interprètes et les envoyés d'une puissance supérieure. Les premiers portent les messages immédiats de la



L'Archange Gabriel. — Fragment d'un tableau de Fra Angelico da Fiesole; XV^e siècle.

Divinité, que d'autres reçoivent pour les transmettre à ceux qui viennent ensuite. Car notre Dieu, en qui toutes choses forment une harmonie sublime, a tellement constitué la nature des êtres, soit raison-

Digitized by Google

nables, soit purement intellectuels, et réglé leur perfectionnement, que chaque hiérarchie forme un tout parfaitement organisé et comprend des puissances de trois degrés divers. Même, à vrai dire, chaque degré offre en lui un merveilleux accord : c'est pour cela sans doute que la théologie représente les pieux Séraphins comme s'adressant l'un à l'autre, enseignant ainsi avec parfaite évidence, selon moi, que les premiers communiquent aux seconds la connaissance des choses divines.

« Bien plus, j'ajouterai avec raison qu'on doit spécialement distinguer, en toute intelligence humaine ou angélique, des facultés de premier, second et troisième degré, correspondant précisément aux trois ordres d'illumination qui sont propres à chaque hiérarchie; et c'est en traversant ces degrés successifs, que les esprits participent, en la manière où ils le peuvent, à la pureté non souillée, à la lumière surabondante et à la perfection sans bornes. Car rien n'est parfait de soi; rien n'exclut la possibilité d'un perfectionnement ultérieur, sauf Celui qui est par essence la perfection primitive et infinie. »

Dans les chapitres XI, XII, XIII et XIV, saint Denys répond à des objections tirées des livres saints; et, dans le chapitre XV, il explique les figures sensibles qu'ils emploient pour exprimer les attributs divins ou les opérations des Anges. Il nous montre, par exemple, que dans l'Écriture sainte, l'essence suprême pure et sans forme est dépeinte sous l'image du feu, parce que cet élément offre dans ses propriétés sensibles, si l'on peut parler ainsi, comme une obscure ressemblance avec la nature divine : « En effet, dit-il, le feu sensible est en tout; il se mêle sans se confondre avec tout et se distingue de tout : éclatant de sa nature, il est cependant caché, et sa présence ne se manifeste qu'autant qu'il trouve matière à son activité; violent et invisible, il dompte tout par sa force propre et s'assimile énergiquement ce qu'il a saisi; il modifie les objets en se les assimilant, en raison de leur proximité; il rajeunit par sa chaleur vitale et illumine de ses brillantes clartés; il est insaisissable, il ne souffre pas de mélange; il décompose, il brave le changement; il monte, il perce, il s'élève, il ne saurait s'abaisser vers la terre; il se meut sans

(1) *Hiérarchie céleste*, c. IX.

Digitized by Google

cesse, il se meut lui-même, il meut le reste; il prend, il n'est pas pris; il n'a pas besoin d'aide, il se développe lui-même sourdement; en toute matière où il s'est pris, il resplendit avec majesté; il est actif, il est énergique; il est en tout invisiblement présent; qu'on l'abandonne à son repos, il semble ne pas exister; mais sous le choc qui, pour ainsi dire, le provoque, soudain il éclate avec son élan naturel, puis, coup sur coup, il s'élève, déploie son vol sublime, et se communique largement sans jamais s'amoindrir. » Dans cette magnifique description du



Ange protecteur. — D'après un psautier manuscrit de la Bibl. nat.; XII[e] siècle.

feu, ce n'est plus le philosophe qui disserte, c'est le poète qui chante.

Expliquant dans un autre passage les figures sensibles par lesquelles la sainte Écriture exprime les opérations angéliques, saint Denys s'efforce de ramener l'esprit à des représentations moins grossières et plus exactes : « On ne doit pas s'imaginer, avec l'ignorance impie du vulgaire, que ces nobles et pures intelligences aient des pieds et des visages, ni qu'elles affectent la forme du bœuf stupide ou du lion farouche, ni qu'elles ressemblent en rien à l'aigle impérieux ou aux légers habitants des airs. Ce ne sont ni des chars de feu qui roulent dans le ciel, ni des trônes matériels destinés à porter le Dieu des dieux, ni des coursiers

Digitized by Google

aux riches couleurs, ni des généraux armés de lances, ni rien de ce que nomment les Écritures dans leur langage si fécond en pieux symboles. Car, si la théologie a voulu recourir à la poésie de ces saintes fictions en parlant des purs esprits, elle l'a fait, comme il a été dit, par égard pour notre mode de concevoir et pour nous frayer vers les réalités supérieures, ainsi dépeintes, un chemin que notre faible nature pût suivre (1). »

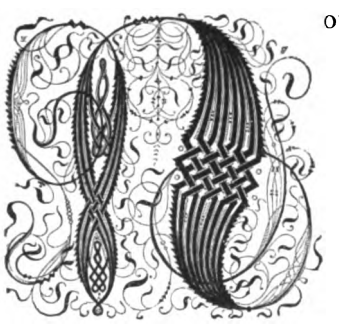
C'est surtout dans ce traité que se révèle la puissante originalité de l'Aréopagite. Il a, il est vrai, puisé les éléments de son travail dans les livres saints; il décrit d'après eux les qualités et les fonctions des Anges, il leur emprunte les noms des neuf ordres, dont quatre se lisent un peu partout : Séraphins, Chérubins, Archanges et Anges, et dont les cinq autres ne se trouvent que dans saint Paul (2). Mais c'est à lui qu'appartient ce système où l'esprit scientifique s'applique par un heureux enchaînement aux données de la foi. Il a ainsi frayé la voie à tous ceux qui se sont essayés après lui dans cette partie de la science théologique. La classification de saint Denys se retrouve dans Plotin avec les mêmes raisons qu'en donne l'Aréopagite : « Dieu a établi cette règle, qu'en chaque hiérarchie il y aurait des premiers, des moyens et des derniers (3); » et, grâce à l'autorité de Grégoire le Grand (4), aux efforts des théologiens et au concours des poètes, elle est devenue non seulement traditionnelle, mais classique et populaire (5).

(1) *Hiérarchie céleste*, c. II, 1 ; XV, 19.
(2) Eph., I, 21 ; Col., I, 16.
(3) *Hiérarchie céleste*, c. IV.
(4) *Homil.*, XXXIV, 7.
(5) DANTE, *Paradis*, c. XXVIII.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

LA *HIÉRARCHIE ECCLÉSIASTIQUE*. — SON PRINCIPE ET SON BUT. — COMMENT ELLE SE DISTINGUE DE LA HIÉRARCHIE CÉLESTE. — COMMENT ELLE EST CONSTITUÉE. — SES TROIS ORDRES DE MINISTRES : LES SACREMENTS CORRESPONDENT A LEURS FONCTIONS.



ous entrons dans un nouvel ordre d'études. Il ne s'agit plus d'idées mais de faits : le dogme de la philosophie est épuisé, il est maintenant question de la liturgie et de l'Église. Le traité de la *Hiérarchie ecclésiastique* est à la fois un traité de l'Église et ce qu'on nomme aujourd'hui un Sacramentaire et un Pontifical. L'auteur expose, d'une part, les trois degrés de la hiérarchie, telle qu'elle est divinement ordonnée par rapport à la vie chrétienne ; de l'autre, il interprète les cérémonies et les rites usités dans l'administration des sacrements.

Le livre se rattache au précédent : le rayon de la grâce ayant pénétré d'un milieu dans un autre à travers les neuf chœurs des Anges déchire le voile de la matière et vient frapper l'homme, point de départ d'une nouvelle série d'êtres. La société des purs esprits avec Dieu se prolonge dans l'humanité, et la hiérarchie ecclésiastique reproduit l'image de la céleste milice. Quel est le principe et la fin de cette hié-

Digitized by Google

rarchie? Comment est-elle constituée? En quoi diffère-t-elle de celle des Anges? Quels sont ses degrés? Comment la vie divine se communique-t-elle à ces esprits enveloppés de matière? Telles sont les questions que l'Aréopagite se propose de résoudre dans le présent traité.

La hiérarchie ecclésiastique a le même principe et le même but que la hiérarchie céleste, car les hommes, aussi bien que les Anges, reçoivent de Dieu la lumière et la vie surnaturelle qui doivent les ramener à lui : « Elle aussi se distribue en degrés inférieurs, sous l'empire d'une puissance qui assortit tous ces éléments sacrés avec la plus haute convenance, et en opère l'union de la manière la plus brillante, suivant une harmonieuse disposition dans un intime enchaînement. Il est néanmoins nécessaire de rappeler que cette hiérarchie et toutes celles que nous sommes à même de célébrer, n'ont, dans toutes leurs fonctions sacrées qu'un seul et même but, à savoir: que leur propre hiérarque, — autant que le comportent sa substance, sa capacité, son ordre, — initié aux choses divines, déifié, transmette à ses inférieurs, en raison de leur compétence respective, l'auguste déification dont Dieu l'a favorisé lui-même; qu'aux supérieurs obéissent les inférieurs, tout en poussant au progrès leurs subalternes, que ceux-ci avançant, servent de guide au reste, et que, grâce à cette souveraine et graduelle harmonie, chacun, à sa mesure, participe au véritable être beau, sage et bon (1). »

La hiérarchie ecclésiastique diffère de celle des Anges en ce que notre nature exige des moyens sensibles pour participer aux fonctions de la hiérarchie : « Les substances des ordres au-dessus de nous, objet de nos précédentes et saintes investigations, sont incorporelles, et leur hiérarchie intellectuelle et supra-mondaine, tandis que nous voyons dans la nôtre, eu égard à notre nature, abonder une foule de symboles sensibles, au moyen desquels nous nous élevons suivant une progression sacrée, en raison de nos facultés, à l'uniforme déification. Ces substances, en tant qu'intelligences, conçoivent, comme de juste, intellectuellement, Dieu et la vertu divine; nous, au contraire, ce n'est que par de sensibles images que nous nous élevons, autant que possible,

(1) *Hiérarchie ecclésiastique*, c. 1.

Digitized by Google

jusqu'aux divines contemplations, et que nous reflétons les constitutions des ordres célestes. Dans ce plan, les cérémonies imposantes du culte nous font entrevoir les beautés invisibles; les parfums, qui embaument les sens symbolisent les douceurs spirituelles; l'éclat des flambeaux représente l'illumination mystique; l'explication de la sainte doctrine est le signe du rassasiement des intelligences par la contem-



Un Ange conduit les Hébreux au sortir de l'Égypte.
Mss. du XIV^e^ siècle, fonds français, n° 9561. Bibl. nat.

plation; la divine et paisible harmonie des Cieux a pour emblème la subordination des divers ordres de fidèles, et l'union avec Jésus-Christ la réception de la divine Eucharistie. Il en est de même pour toute autre grâce : les natures angéliques y participent d'une façon qui n'est pas de la terre, et l'homme par le moyen d'images ou de signes sensibles (1). »

« A dire vrai, le un est ce à quoi aspirent tous les êtres déiformes; mais s'ils participent à l'être même un, ce n'est pas d'une manière unique, mais selon que la divine dispensation l'accorde à chacun, à

(1) *Hiérarchie ecclésiastique*, c. I.

Digitized by Google

proportion de ses attributions... car Dieu les meut vers le divin, non pas au moyen d'objets extérieurs, mais en les illustrant intérieurement et intellectuellement, avec une pure et immatérielle lumière, et à nous, — à la différence de ces êtres qui en ont été gratifiés avec autant de simplicité que d'unité, — sous une variété et une multitude de symboles visibles, à notre portée, dans les oracles émanés de Dieu (1). » C'est là le principe général qui domine tout ce traité.

La hiérarchie ecclésiastique est constituée par le sacerdoce chrétien : « Jésus-Christ supprime nos multiples oppositions, et, nous consommant dans la divine uniformité de vie, d'habitude, d'opération, il nous départ avec une convenance sacrée la vertu du sacerdoce divin, de manière que saintement admis aux fonctions hiératiques, nous nous rapprochions davantage des substances élevées au-dessus de nous en imitant, selon notre capacité, la constance et l'invariabilité de leur auguste fondation, et qu'ainsi, les yeux tournés vers la divine et bienheureuse lumière de Jésus pour découvrir religieusement ce qu'il est permis de voir, après que nous aurons pénétré selon la mystique science dans la connaissance de ces spectacles, nous puissions être consacrés et consécrateurs, déifiés et déificateurs, perfectionnés et perfecteurs (2). »

Semblablement à la hiérarchie céleste, la hiérarchie humaine a trois degrés : les évêques ou hiérarques, les prêtres et les diacres. En effet, les ministres sacrés ne participent pas tous dans la même mesure aux dons ou aux pouvoirs divins; ceux du deuxième et du troisième ordre reçoivent inégalement la plénitude du premier. Or ces trois rangs de la hiérarchie ecclésiastique répondent aux trois phases de la vie chrétienne : la vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive. La mission des diacres est de discerner les saints d'avec les profanes et de préparer les imparfaits à la participation des mystères; les prêtres ont pour fonction d'éclairer les initiés en les admettant aux sacrements; enfin la vertu propre à l'ordre épiscopal est d'imprimer le sceau de la perfec-

(1) *Hiérarchie ecclésiastique*, c. I.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google



Le Christ glorieux est adoré par les Anges. — Sculpture de la Chartreuse de Pavie; XVI^e siècle.

Digitized by Google

UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

tion à ceux qui ont été éclairés par les prêtres et initiés par les diacres. C'est ainsi que nous retrouvons dans la hiérarchie ecclésiastique la loi de la gradation qui régit les intelligences célestes.

« C'est une loi des plus sacrées, établie par la Divinité, que ce qu'il y a de supérieur serve d'intermédiaire à ce qu'il y a d'inférieur dans sa par-



Jésus-Christ revêtu des différents ornements de l'Église grecque.

ticipation à la souveraine lumière. Nous voyons même les substances sensibles des éléments attirer à elles d'abord ce qui a le plus d'affinité avec elles, et par ce moyen exercer sur d'autres objets leur influence naturelle. Il est donc convenable que le principe et le fondement de toute belle disposition laisse tomber d'abord ses splendeurs divines sur les êtres les plus semblables à Dieu, et qu'ensuite, par ces intelligences dont la pureté plus limpide les rend plus aptes à recevoir et à trans-

Digitized by Google

mettre la lumière, il brille et rayonne sur les êtres inférieurs, en proportion de leur capacité.

« Par conséquent, c'est à ceux qui les premiers contemplent Dieu de révéler aux seconds, avec spontanéité, dans la mesure de leurs facultés, les divins spectacles dont leurs regards ont été saintement frappés; à ceux qui ont été admirablement admis, dans la plénitude de la science, autant qu'il appartient à leur hiérarchie, à toutes les choses divines, et qui ont reçu le sublime pouvoir d'enseignement, d'initier aux mystères hiérarchiques; à ceux qui sont entrés scientifiquement et universellement en participation de la perfection hiératique, de communiquer les objets sacrés à qui en est digne. »

L'hiérarque, chef de la hiérarchie, possède la plénitude de la perfection : « Ainsi l'ordre auguste des hiérarques est le premier des ordres qui contemplent Dieu, tout à la fois le plus haut et le plus bas, parce qu'en lui se termine et se complète tout l'enchaînement de notre hiérarchie. Car, de même que nous voyons la hiérarchie universelle aboutir à Jésus, ainsi voyons-nous chaque hiérarchie particulière aboutir à son propre et sublime hiérarque. C'est que la vertu de l'ordre hiérarchique circule parmi toutes les catégories sacrées, accomplissant, au moyen de tous les saints rangs, les mystères de sa hiérarchie spéciale. Néanmoins, à l'exclusion des autres ordres, la loi divine lui a excellemment attribué, à titre de ministère propre, les fonctions les plus divines, perfectives images de la puissance de Dieu par lesquelles les plus sublimes symboles et tous les ordres sacrés reçoivent leur perfection. Car, bien que les prêtres puissent faire certaines cérémonies, nul n'accomplirait la sainte théogénésie sans l'onguent solennel, ni ne consommerait le sacrement de l'Eucharistie qu'en posant les symboles de la communion sur un autel consacré; et même il ne sera prêtre qu'autant que les initiations de l'hiérarque l'auront élevé à cette dignité. »

Telles sont les fonctions des hiérarques, les fonctions des prêtres et les fonctions des diacres : « La loi divine réserve exclusivement au pouvoir parfait des augustes hiérarques la pieuse consécration des ordres hiérarchiques, la confection de l'huile sainte et la bénédiction du

Digitized by Google

sublime autel. Ainsi l'ordre des hiérarques est rempli d'une puissance perfective, il interprète les sciences sacrées et apprend quelles nobles et vertueuses habitudes s'y rattachent. L'ordre des prêtres, qui illumine, conduit les initiés à la sainte participation des sacrements, exécutant, sous la dépendance et en la société des augustes hiérarques, son office spécial : de par son ministère, il montre à travers les pieux symboles les œuvres divines, et met à même celui qui se présente de contempler et de recevoir les sacrements, sauf à renvoyer à l'hiérarque quiconque aspire à la science des mystères, objet de ses considérations. L'ordre



Le Baptême et la Confirmation. — Cimetière de Lucine.

des diacres a pour mission de purifier et de discerner les indignes avant qu'on ne prélude aux saintes opérations des prêtres : il purifie donc ceux qui s'approchent, les dégage des obstacles, et les dispose au spectacle et à la participation des sacrés mystères. Voilà pourquoi, dans le saint Baptême, les diacres dépouillent le catéchumène de ses anciens habits, lui ôtent la ceinture, le tournent vers l'occident pour l'abjuration, et puis le ramènent en face de l'orient, en leur qualité d'ordre purificateur, enjoignant à l'initié de déposer complètement l'enveloppe de sa vie passée, lui représentant les ténèbres qui ont rempli son existence jusqu'alors, et lui enseignant à quitter l'ombre pour la lumière. Donc l'ordre des diacres purifie, élève les purifiés à l'action saintement illuminatrice des prêtres, débarrasse de souillures les imparfaits, — les vivifie au limpide rayonnement des doctrines sacrées et sépare totale-

Digitized by Google

ment du saint le profane. Aussi les constitutions hiérarchiques s'établissent-elles aux portes, pour signifier qu'avant de s'approcher des saints mystères on doit commencer par se purifier complètement, le soin de leur en faciliter la participation étant confié à des puissances purificatrices qui y admettent les immaculés. »

Aux trois ordres de la hiérarchie, aux trois classes d'initiés correspondent les sacrements; ils ont la triple vertu de purifier les profanes, de conférer la lumière à ceux qui ont été purifiés, et de consommer l'union surnaturelle avec Dieu.

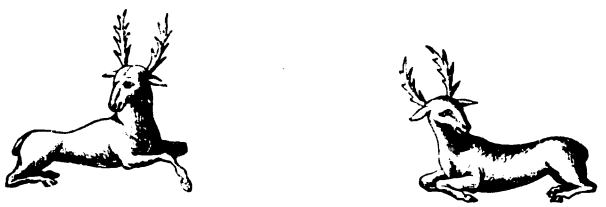
Trois sacrements produisent ces effets d'une manière particulière : « la génération, la synaxe et l'huile sainte, c'est-à-dire le Baptême, l'Eucharistie et la Confirmation. Saint Denys prouve d'abord que le Baptême est le principe des œuvres surnaturelles : « Par où doit commencer l'accomplissement des vénérables préceptes? Il faut d'abord former dans l'âme ces habitudes qui la disposent à recevoir et à exécuter le reste des enseignements sacrés; il faut, dès le principe, lui ouvrir la route qui mène à l'héritage céleste, et lui assurer une sainte et divine régénération. Car, comme disait notre illustre maître, le premier mouvement de l'âme vers les choses célestes, c'est l'amour de Dieu; et le premier pas dans la voie des commandements, c'est cette régénération ineffable qui introduit dans notre être un principe divin. Si donc cette naissance spirituelle détermine en nous une vie divine, celui qui ne l'a pas encore reçue ne pourra ni connaître ni accomplir les célestes préceptes. De même, humainement parlant, ne faut-il pas que l'existence précède en nous l'action, puisque ce qui n'est pas n'a ni mouvement ni subsistance même, comme aussi ce qui a l'être, à quelque degré que ce soit, n'est actif et passif que dans les limites de sa propre nature? Cela me paraît évident. » Il montre ensuite que la fin de tous les sacrements est de préparer celui qui les reçoit à la participation de l'Eucharistie, parce que celle-ci a pour but « la restauration de l'homme déchu par le passage de la multiplicité des passions à la simplicité de la perfection divine, de la chair à l'esprit dans le Christ son archétype. Il

(1) *Hiérarchie ecclésiastique*, c. II.

Digitized by Google

donne les détails les plus circonstanciés sur les rites sacramentels employés pour la régénération et la déification des âmes.

« Le païen qui se sent pressé de participer aux biens célestes de l'Église s'adresse à quelque initié et réclame instamment l'honneur d'être présenté à l'hiérarque. Le pontife les accueille tous deux avec joie, comme le pasteur qui rapporte sur ses épaules la brebis perdue; il rend grâce à la miséricorde de Dieu par qui sont appelés et sauvés les enfants d'élection. Puis, il convoque au lieu saint tous les membres de la hiérarchie. Après le chant de quelque hymne tiré des Écritures, il s'approche du catéchumène et lui demande quel est son désir. Celui-ci,



Cerfs figurant les catéchumènes qui aspirent au baptême.

précédemment instruit par un initiateur, s'accuse d'avoir vécu si longtemps dans l'ignorance de la vérité, il demande à être admis par la médiation de l'hiérarque à la participation de Dieu et des choses divines. L'hiérarque lui redit alors que Dieu, très pur et infiniment parfait, veut qu'on se donne à lui complètement et sans réserve; il lui rappelle les principaux préceptes de la vie chrétienne et lui demande s'il a la volonté de les suivre.

« Sur la réponse affirmative du postulant, l'hiérarque lui pose la main sur la tête, fait sur lui le signe de la croix, et ordonne aux prêtres d'enregistrer les noms du filleul et du parrain. Après cette formalité, une sainte prière commence, puis les liturges délient la ceinture et ôtent le manteau du catéchumène. L'hiérarque le place en face de l'occident, les mains dressées en signe d'anathème contre cette région de ténèbres, et lui ordonne de souffler sur Satan par trois fois et de prononcer les paroles de l'abjuration. Trois fois l'hiérarque les proclame, trois fois le futur initié les répète. Alors l'hiérarque le tourne vers l'orient et lui

Digitized by Google

commande de s'enrôler sous l'étendard de Jésus-Christ. Vient ensuite la profession de foi lue par le pontife et répétée par le catéchumène. Les liturges achèvent de dépouiller celui-ci de ses vêtements, et les prêtres apportent l'huile sacrée. Il reçoit d'abord une triple onction des mains de l'hiérarque, puis les prêtres continuent d'oindre le reste de son corps. En ce moment l'hiérarque se rend à la fontaine sainte, mère de l'adoption. Il en purifie les eaux par des invocations religieuses et les sanctifie par une triple effusion de l'huile bénite, faite en forme de croix; il chante par trois fois un cantique dicté par le Saint-Esprit, puis ordonne qu'on lui amène le disciple. Un ministre proclame le nom du parrain et du catéchumène, qui, conduit par les prêtres vers la fontaine de régénération, est remis aux mains de l'hiérarque placé debout en un lieu plus élevé. Celui-ci le baptise, le plongeant à trois reprises dans l'eau, et l'en retirant trois fois en invoquant les trois personnes de la divine béatitude. Les prêtres reçoivent alors le baptisé et le remettent à son patron ou parrain; tous ensemble, ils le revêtent d'une robe blanche, symbole de son nouvel état, et le conduisent encore une fois à l'hiérarque, qui le fortifie par l'onction d'un baume consacré et le déclare digne de participer désormais au bienfait souverain de la sainte Eucharistie.

« L'hiérarque, après avoir prié au pied de l'autel, l'encense d'abord, puis fait le tour du temple. Revenu à l'autel, il commence le chant des psaumes que tous les ordres ecclésiastiques continuent avec lui. Puis des ministres inférieurs lisent les saintes Écritures, et l'on fait ensuite sortir de l'enceinte sacrée les catéchumènes, les énergumènes et les pénitents. Ceux-là seuls restent dans le lieu saint qui sont dignes de contempler et de recevoir les divins mystères. Pour le reste des ministres subalternes, les uns se tiennent près des portes fermées, d'autres remplissent quelque autre fonction de leur ordre. Les plus élevés d'entre eux, les liturges, s'unissent aux prêtres pour présenter sur l'autel le pain sacré et le calice de la bénédiction, après toutefois qu'a été chantée par l'assemblée entière la profession de foi. Alors l'hiérarque achève les prières et souhaite à tous la paix; les frères se donnent mutuellement le saint baiser, et l'on récite les noms inscrits sur les sacrés dyptiques.

Digitized by Google

Ayant tous purifié leurs mains, l'hiérarque prend place au milieu de l'autel et les prêtres l'entourent avec les liturges désignés. L'hiérarque bénit Dieu de ces œuvres merveilleuses et consacre les mystères augustes, qu'il offre à la vue du peuple sous les symboles vénérables qui les voilent. Quand il a ainsi présenté les dons précieux de la Divinité, il se dispose à la communion et y convie les autres. L'ayant reçue et distribuée, il termine par une pieuse action de grâces. Et, tandis que le grand nombre n'a considéré que les voiles sensibles



Les agapes chrétiennes. — D'après une fresque des Catacombes.

du mystère, lui, toujours uni à l'Esprit-Saint, s'est élevé jusqu'aux types spirituels des cérémonies dans la douceur d'une contemplation sublime, et avec la pureté qui convient à l'excellence de la dignité pontificale (1). »

L'Aréopagite rapporte aussi de quelle manière l'évêque consacrait l'huile sainte, composée de divers parfums et servant ensuite aux onctions et aux consécrations les plus sublimes, et il appelle consécrations les cérémonies d'ordination. Cette huile sert à la consécration des évêques, des prêtres, et des diacres. « Ici, comme dans l'Eucharistie, c'est-à-dire après l'encensement autour du temple, après le chant des psaumes, après la lecture des divines Écritures, on exclut les ordres inférieurs.

(1) *Hiérarchie ecclésiastique*, c. III.

Digitized by Google

Puis l'hiérarque prend l'huile, la pose sur l'auguste autel et la couvre de douze vénérables voiles, pendant que tous, d'une voix pieuse, font retentir le chant sacré inspiré aux prophètes dans leurs ravissements. Ensuite, il la bénit par une prière solennelle, pour s'en servir, en conférant les plus sublimes sacrements, dans presque toutes les cérémonies pontificales (1). »

Enfin il décrit le rite d'initiation des thérapeutes ou moines à la vie parfaite, et les cérémonies qu'on observait à l'égard des défunts, pour lesquels on demandait à Dieu un doux repos en Jésus-Christ.

L'écrivain mystique découvre avec infiniment d'art et de délicatesse le sens caché de toutes ces cérémonies; la poésie religieuse n'a rien de plus suave ni de plus élevé : « De même que, dans les représentations sensibles, le peintre, s'il considère fixement celui qui pose devant lui, sans être distrait par aucun autre objet visible, ni préocupé de quelque autre chose que ce soit, doublera, pour ainsi dire, l'exemplaire, n'importe lequel, sujet de son dessin, et offrira la vérité dans sa ressemblance, le modèle dans son image, et, à part la différence des substances, les reproduira l'un dans l'autre; ainsi, par la constante et studieuse contemplation du suave et mystérieux archétype, les peintres spirituels, amis du beau, obtiendront de ressembler à Dieu avec une admirable exactitude. Aussi, s'occupant sans relâche à façonner leur âme d'après cette beauté divine si ravissante, ils ne pratiquent aucune des vertus qui opèrent cette souveraine conformité, pour être vus des hommes, comme dit l'Écriture, car l'huile sainte tenue sous voile est un symbole où ils apprennent que l'Église cache ce qu'elle a de plus sacré. C'est pourquoi, vivantes images du Seigneur, ils ensevelissent religieusement au fond de leur âme leurs saintes et divines vertus; et, l'œil fixé sur la suprême intelligence, ils ne sont ni visibles pour ceux qui ne leur ressemblent pas, ni portés à les regarder eux-mêmes. Fidèles à leur dessin, ils aiment non ce qui a l'air d'être beau et juste, mais, en réalité, ce qui l'est; ils n'aspirent pas à ce que le vulgaire nomme gloire, félicité, mais, à l'imitation de Dieu, discernant ce qui est essentiellement bien ou

(1) *Hiérarchie ecclésiastique*, c. III.

Digitized by Google

mal, ils deviennent d'augustes images de la suavité divine, qui, possédant en soi le parfum du bien ne se laisse pas, comme la foule, prendre à une trompeuse apparence, mais imprime la vraie beauté dans les âmes qui lui ressemblent (1). »

(1) *Hiérarchie ecclésiastique*, c. IV.



Ange versant du vin dans le pressoir mystique.
D'après une miniature d'un psautier manuscrit de la Bibl. nat.; XIV^e^ siècle.

UNION THEOLOGICAL SEMINARY
Digitized by Google

CHAPITRE VII.

LA *THÉOLOGIE MYSTIQUE*. — SON OBJET EST L'UNION AVEC DIEU. COMMENT SE RÉALISE CETTE UNION. — L'EXTASE.



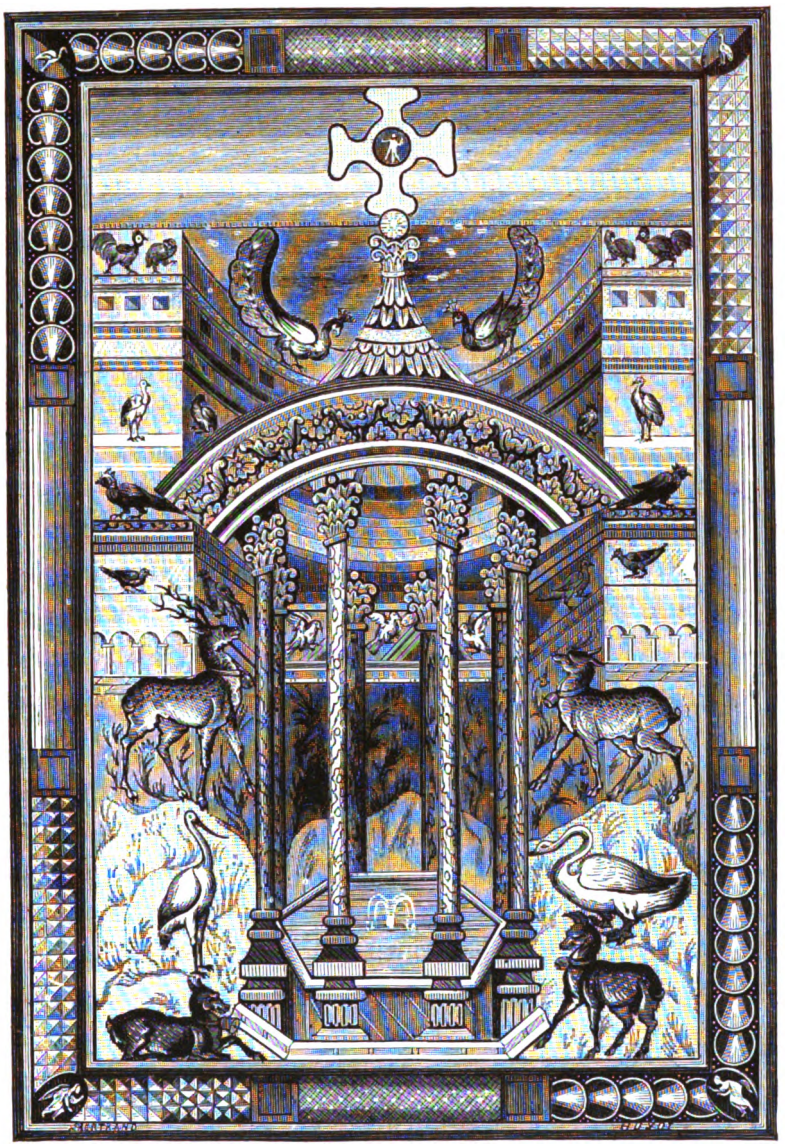
PRÈS avoir déterminé de quelle manière les divers ordres de la hiérarchie, tant céleste qu'ecclésiastique, répondent aux trois degrés de la vie surnaturelle, la vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive, l'Aréopagite étudie spécialement les moyens par lesquels l'âme peut parvenir à un degré plus qu'ordinaire d'illumination et d'union avec Dieu. C'est l'objet de la ***Théologie mystique***, qui considère les créatures dans leur retour vers Dieu, principe et fin de toutes choses.

Le titre, qui signifie science du mystère de ce qui est caché en Dieu, exprime avec clarté et précision la connaissance supérieure que nous pouvons avoir de Dieu, ou plutôt l'absence de connaissance, terme où doit aboutir notre esprit quand il se tourne vers Dieu, considéré en lui-même.

Avant d'aborder ce sujet élevé, le Saint fait à Dieu cette prière : « Trinité ***supra-essentielle***, très divine, souverainement bonne, guide des chrétiens dans la sagesse sacrée, conduisez-nous à cette sublime hauteur

Digitized by Google

des Écritures qui échappe à toute démonstration et surpasse toute



La fontaine mystique. — D'après un *évangéliaire de Charlemagne;* VIII[e] siècle. La fontaine jaillissante représente l'Église; les oiseaux de l'intérieur, les âmes des fidèles, et ceux du dehors, les âmes attirées vers le Baptême.

lumière. Là, sans voiles, en eux-mêmes et dans leur immutabilité, les mystères de la théologie apparaissent parmi l'obscurité très lumineuse

Digitized by Google

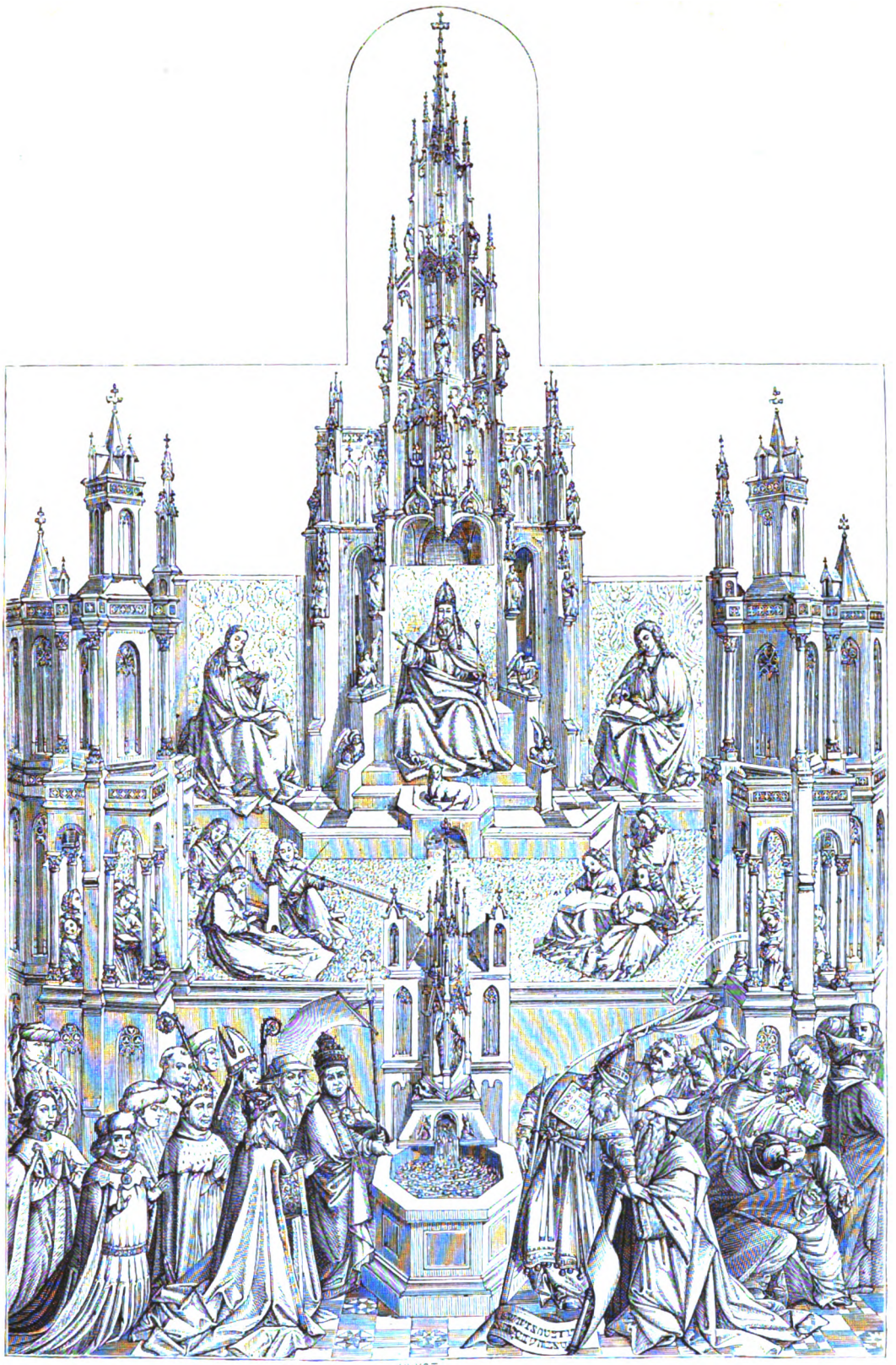
d'un silence plein d'enseignements profonds : obscurité merveilleuse qui rayonne en splendides éclairs, et qui, ne pouvant être ni vue ni saisie, inonde de la beauté de ses feux les esprits aveuglés (1). »

Il y a divers degrés dans l'échelle du mysticisme chrétien. Dieu étant pureté, lumière et perfection, tous les efforts de l'homme doivent tendre à la ressemblance divine. Il faut, par conséquent, que l'âme se purifie d'abord du péché, qu'elle acquière au moyen de la grâce divine l'intelligence des vérités révélées, et qu'elle se retire ensuite des créatures pour se porter tout entière vers la source du vrai et du bien ; telles sont les trois phases de la vie chrétienne envisagée dans son développement ordinaire. Mais il peut se faire que l'âme s'élève par la prière et la contemplation au-dessus des conditions habituelles de la vie pour entrer dans un état tout particulier que l'Aréopagite décrit ainsi : « Pour vous, ô bien-aimé Timothée ! exercez-vous sans relâche aux contemplations mystiques; laissez de côté les sens et les opérations de l'entendement, tout ce qui est matériel et intellectuel, les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, et, d'un essor surnaturel, allez vous unir aussi intimement qu'il est possible à Celui qui est élevé au-dessus de toute essence et de toute notion. Car c'est par ce sincère, spontané et total abandon de vous-même et de toutes choses que, libre et dégagé d'entraves, vous vous précipiterez dans l'éclat mystérieux de la divine obscurité. Alors, délivrée du monde sensible et du monde intellectuel, l'âme entre dans la mystérieuse obscurité d'une sainte ignorance, et, renonçant à tout procédé scientifique, elle se perd en Celui qui ne peut être ni vu ni saisi, tout entière à ce souverain objet, sans appartenir à elle-même ni à d'autres, unie à l'inconnu par la plus noble portion d'elle-même, et en raison de son renoncement à la science, enfin puisant dans cette ignorance absolue une connaissance que l'entendement ne saurait conquérir (2). »

Voici l'explication de ces dernières paroles : Les *Noms divins* et la *Théologie symbolique* ne nous donnent pas une vraie connaissance de Dieu en lui-même, mais se bornent à attribuer à la cause suprême l'être de ses

(1) *Théologie mystique*, c. 1.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google



La source de la vie. — Tableau de Van Eyck, au musée de la Trinité, à Madrid ; XV^e siècle. Le Christ est assis sur l'autel. A droite la Vierge lit ; à gauche saint Jean écrit l'Apocalypse. Des Anges accompagnent sur leurs instruments le cantique, qui est chanté par un chœur céleste réparti dans les deux tourelles. La fontaine mystique, qui coule du trône de Jésus-Christ, roule des hosties. Là se séparent les deux sociétés ; d'un côté le judaïsme, dont les représentants expriment l'aveuglement ; de l'autre le christianisme, qui puise à la source du salut.

Digitized by Google

UNION
THEOLOGICAL
SEMINARY
NEW YORK

Digitized by Google

effets. En lui-même Dieu n'est point perceptible, il est dans l'obscurité, l'*agnoste* absolu, et dès lors au-dessus de la vue et de la gnose. Voilà pourquoi saint Denys engage Timothée à laisser de côté *tout sensible* et *tout intelligible,* c'est-à-dire à s'élever au-dessus de la *Théologie symbolique* (*noms sensibles*), et des *Noms divins* (*noms intelligibles*), car 1° tout ce qui est sensible n'est pas Dieu : « Voici donc ce que nous disons touchant la cause de tous les êtres, qui est si élevée au-dessus d'eux : elle n'est pas dépourvue d'existence, ni de vie, ni de raison, ni d'entendement; elle n'est point un corps; elle n'a ni figure, ni forme, ni qualité, ni quantité, ni grosseur; elle n'occupe aucun lieu, n'est pas visible et n'a pas le sens du toucher; elle n'a pas de sensibilité et ne tombe pas sous les sens; on ne trouve jamais en elle le désordre et le trouble qui naissent des passions grossières, ni cette faiblesse qui détermine les accidents matériels; elle n'est pas indigente de lumière; elle n'éprouve pas de changement, de corruption, de partage, de disette ou de ruine; enfin, elle n'est ou ne possède rien de corporel (1). » 2° De même tout ce qui est intelligible ne peut faire comprendre Dieu : « Dieu n'est ni âme ni intelligence; il n'a ni imagination, ni opinion, ni raison, ni entendement; il n'est point parole ou pensée, et il ne peut être ni nommé ni compris; il n'est pas nombre ni ordre, grandeur ni petitesse, égalité ni inégalité, similitude ni dissemblance. Il n'est pas immobile, pas en mouvement, pas en repos. Il n'a pas la puissance, et il n'est ni puissance ni lumière. Il ne vit pas, il n'est point la vie. Il n'est ni essence, ni perpétuité, ni temps. Il n'y a point en lui perception. Il n'est pas science, vérité, empire, sagesse; il n'est ni un, ni unité, ni divinité, ni bonté. Il n'est pas esprit, comme nous connaissons les esprits; il n'est pas filiation ou paternité, ni aucune des choses qui puissent être comprises par nous ou par d'autres. Il n'est rien de ce qui n'est pas, rien même de ce qui est. Nulle des choses qui existent ne le connaît tel qu'il est, et il ne connaît aucune des choses qui existent telle qu'elle est. Il n'y a en lui ni parole, ni nom, ni science; il n'est point ténèbres ni lumière, erreur ni vérité. On ne

(1) *Théologie mystique*, c. IV.

Digitized by Google

doit faire de lui ni négation, ni affirmation absolue; et, en affirmant ou en niant les choses qui lui sont inférieures, nous ne saurions l'affirmer ou le nier lui-même, parce que cette parfaite et unique cause des êtres surpasse toutes les affirmations, et que Celui qui est pleinement indépendant et supérieur au reste des êtres surpasse toutes nos négations (1). »

Ces négations ne signifient nullement, dans la pensée de saint Denys, qu'il y ait en Dieu privation de ce qu'elles nient, mais au contraire excès et plénitude : « En Dieu seul l'absence de substance est la substance infinie, l'absence de vie est la vie suprême, l'absence de pensée est la suprême sagesse. Comme, si le marbre renfermait des statues innées, la main de l'artiste n'aurait qu'à enlever ce qui les cache, et dévoilerait ces beautés cachées en ôtant ce qui n'est pas elles. »

Les scolastiques parlent souvent comme l'Aréopagite, mais ils apportent quelque tempérament à leurs négations. S'ils disent parfois aussi : Dieu n'est ni bonté, ni esprit, comme nous en avons l'idée, cela signifie que nous avons de la bonté divine, de l'esprit pur, une notion imparfaite, inadéquate (2), chose absolument vraie, ou que notre idée de Dieu est négative (3). Saint Denys dit ceci : Nos sens perçoivent les choses sensibles, notre raison les intelligibles. Sensibles et intelligibles sont du domaine créé, et non pas Dieu, que ni les sens ni la raison ne connaissent pas. L'œil ne voit pas Dieu, la raison ne le connaît pas. Il ne faut pas en conclure que saint Denys déprécie la raison, comme Lamennais; il l'exalte, au contraire, dans son domaine. Mais il veut dire que la science expérimentale, affective, infuse de Dieu et des choses divines est surnaturelle en elle-même; car ce n'est pas l'homme qui, de sa propre force, peut faire invasion dans le sanctuaire inaccessible de la Divinité. C'est Dieu, source de sagesse et de vie, qui laisse tomber sur lui les rayons de la vérité sacrée, le touche, l'enlève jusqu'au sein des splendeurs infinies que l'esprit ne comprend pas, mais que le cœur goûte, aime et révère.

Cette union est nommée agnosie, ablepsie; l'âme y est dans l'insai-

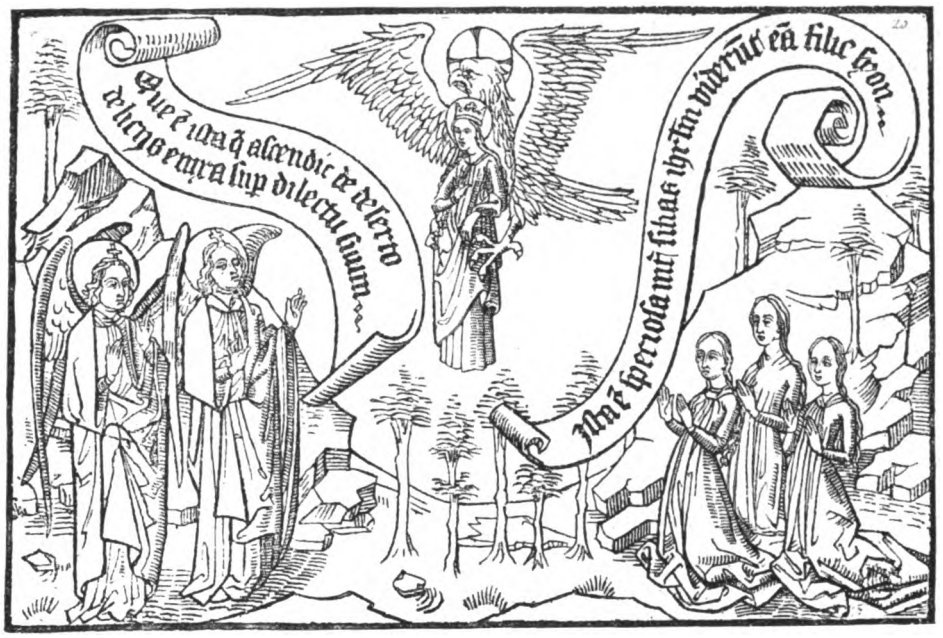
(1) *Théologie mystique*, c. v.

(2) Saint Thomas.

(3) Ainsi l'ont pensé beaucoup de scolastiques sur la question de l'infini.

Digitized by Google

sissable et l'invisible, par suite complètement aphone, ne connaissant rien : « Dans les traités antérieurs, procédant de haut en bas, notre discours allait s'étendant en proportion de la hauteur d'où il descendait; ici, au contraire, procédant de bas en haut, il devra se raccourcir en s'élevant, et, parvenu au dernier terme, il cessera tout à fait et sera confondu avec l'ineffable. »



Jésus-Christ, sous le symbole de l'Aigle, retire l'âme du monde.
Fac-similé réduit d'une gravure du *Cantique des Cantiques*; XV^e^ siècle.

Quant au mode de cette agnosie, connaissance supérieure de Dieu, abstraction faite de la raison, il est aussi indiqué : « Il y a vis-à-vis de Dieu une très divine gnose qui s'obtient par agnosie, au moyen d'une union supérieure à l'intelligence, détachée de tous les êtres et qui, en sus, dépouillée d'elle-même, s'unit aux clartés supersplendides, en elles et par elles s'illuminant de l'inscrutable profondeur de la sagesse. » Il faut renoncer aux choses extérieures, puis renoncer à soi-même, sortir de soi, selon la force du mot extase; le mot est dans saint Denys ainsi que le mot union extatique : « C'est par cette franche, sincère et pure extase, hors de vous et de tout, que, renonçant à tout et de tout dégagé, vous

Digitized by Google

vous élèverez à la splendeur supersubstantielle de la divine obscurité. L'âme, débarrassée de tout, comme Moïse, est en relation avec Dieu, unifiée à Dieu; l'extase est une simplification des états de conscience, une réduction et une simplification des pensées et des sentiments. » Saint Denys s'accorde ici avec sainte Thérèse, avec saint Pierre d'Alcantara et avec tous les grands mystiques. Chez les extatiques une seule idée, un seul sentiment absorbent toute l'activité; ce n'est pas un néant, une inaction, mais, selon la vraie pensée de saint Denys, une activité concentrée, unifiée. Les quiétistes le citent tous, mais à tort. Car cette suspension des puissances ou facultés intellectuelles, dont parle l'Aréopagite, n'est que passagère et ne saurait en aucun cas constituer l'état habituel de l'âme : ce serait la négation de la liberté humaine et, par conséquent, du mérite personnel.

Tel fut le premier système de la philosophie catholique : système vaste, plein de force et d'harmonie; œuvre qui porte le sceau d'une intelligence profonde et d'une foi pure. Après l'avoir analysée dans toutes ses parties, nous allons en rechercher l'origine philosophique, en étudier le caractère.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

APPRÉCIATION DES OUVRAGES DE SAINT DENYS : DOCTRINE ET STYLE.

Les ouvrages de saint Denys sont comme le dernier mot de la doctrine spéculative des Grecs. On sent que l'auteur vivait à une époque de transition, et qu'il fait effort pour arracher au naufrage de la philosophie antique tout ce qu'elle a de compatible avec les dogmes révélés de la foi chrétienne. Il est évident qu'il faut chercher ailleurs que dans le christianisme l'origine de ses théories philosophiques sur la révélation successive de l'infini, sur les triades hiérarchiques, sur le caractère négatif du mal, sur l'union finale avec l'être par excellence et le retour de tout être communiqué à l'être que sa nature même soustrait à toute définition. En réalité, le caractère le plus général de la philosophie dionysienne est une sorte d'éclectisme, dont la foi catholique est le principe, la règle et le terme, et c'est la seule philosophie véritable. Armé de ce principe comme d'un réactif puissant, l'Aréopagite soumit à l'analyse les doctrines philosophiques qui avaient pris possession des intelligences, il conserva ce qui put résister et rejeta ce qui

Digitized by Google

dut succomber à l'épreuve dans cette opération de chimie intellectuelle. Ainsi furent épurées au moyen de cette transformation et ramenées à la hauteur de la pensée chrétienne les conceptions qui avaient fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Le platonisme, l'aristotélisme et la philosophie orientale prêtèrent leurs formules pour exprimer ce résultat nouveau. Par le terme de philosophie orientale, je n'entends pas ici la philosophie de l'école alexandrine, qui n'existait pas encore au temps de saint Denys, mais seulement ces doctrines, quelles qu'elles soient, qu'il a pu connaître et étudier dans ses voyages en Égypte. De sorte qu'on peut assigner trois sources principales à la doctrine de saint Denys : la philosophie grecque, la philosophie orientale et la Bible.

Le point culminant de la philosophie platonicienne est la conception du Bien suprême identique à l'unité, supérieur à l'essence et à l'intelligence; telle est aussi la conception la plus élevée de la philosophie chrétienne de saint Denys : Dieu considéré dans l'absolu de son être est incompréhensible et ineffable. L'influence platonicienne est ici plus évidente que partout ailleurs; il n'est aucun des termes les plus hardis de Platon qui ne soit accepté et même dépassé par saint Denys. D'après lui, Dieu n'est pas seulement ineffable et inintelligible, il est encore ***supra-ineffable***, et ***supra-inintelligible*** (1). Il n'est pas parfait, mais ***supra-parfait***; il n'est pas Dieu, mais Archi-Dieu. Il n'est ni puissance, ni vie, ni lumière, ni essence; il n'est même, à proprement parler, ni unité, ni divinité, ni bonté (2). Dieu est supérieur à toutes les conceptions de la pensée humaine; aussi peut-on l'appeler l'essence inessentielle, l'intelligence inintelligible, la parole ineffable. Il est l'indétermination ***supra-essentielle*** (3), l'absence de raison, de pensée, de nom. « De là vient que les théologiens ont préféré s'élever à Dieu par la voie des locutions négatives (4). »

La dialectique platonicienne n'est pas une méthode purement négative. En même temps qu'elle connaît Dieu comme la perfection inac-

(1) *Noms divins*, c. II.
(2) *Théologie mystique*, c. V.
(3) *Noms divins*, c. I.
(4) *Ibid.*, XIV.

Digitized by Google

cessible en soi, elle le conçoit aussi comme la perfection communicable, où sont éternellement subsistantes et éternellement entendues les raisons de toutes choses. Sous ce rapport, la dialectique a pour terme la raison universelle, c'est-à-dire le Verbe, le Λόγος. Tel est aussi, dans la philosophie de saint Denys, le second aspect sous lequel Dieu apparaît à notre intelligence.

Mais, bien que Platon ait écrit sur Dieu d'admirables pages que les Pères ont citées avec éloge, et dont la lecture console encore aujourd'hui des erreurs du génie humain durant l'ère misérable du paganisme, il a souvent été emporté dans de vaines spéculations par son imagination aussi fougueuse que l'indomptable coursier dont il fait la peinture dans le dialogue de *Phèdre*, il a détruit la vraie notion de la Divinité qui complète dans saint Denys la notion catholique de Dieu. On ne saurait, selon nous, valablement prétendre qu'à la lueur de l'enseignement traditionnel, Platon ait entrevu le mystère capital de notre foi. Le désaccord des commentateurs sur l'essence de la Trinité platonique, et la discussion des textes allégués à l'appui de cette controverse ne permettent guère de penser que le philosophe athénien ait été mieux instruit sur ce point important que tous ses contemporains : « On ne distingue pas assez, dit un de ses plus sincères admirateurs, ce qu'il croit de ce qu'il ne fait que soupçonner, ce qu'il regarde comme vraisemblable de ce qui n'est qu'un jeu de son admiration; dans ses discussions, il lui arrive souvent d'attaquer son propre système; dans ses mythes, il mêle des fables grossières aux idées les plus philosophiques. S'il n'est pas sceptique au fond, il l'est du moins dans la forme... Pour qui veut l'étudier sérieusement, il est évident que Platon a cru à quelques points principaux de sa doctrine, avec une foi ardente et absolue. Mais le reste n'était que vraisemblable ou douteux pour cet esprit vaste, profond, subtil, accoutumé à tout comprendre et à tout juger (1). »

Nous en dirons autant d'Aristote. Sa grave raison, si calme d'ordinaire et si didactique, s'élève jusqu'à l'éloquence, lorsqu'elle invoque le

(1) M. Jules Simon, *le Dieu de Platon et d'Aristote*.

Digitized by Google

témoignage du monde entier pour établir l'existence de l'Être absolu; mais ce puissant esprit n'a marché lui-même qu'en chancelant dans le chemin de la vérité, et il n'a pas su distinguer l'expression mensongère des opinions humaines de la voix pure des traditions primitives. Son Dieu uni à un monde éternel voit autour de lui des intelligences également unies à d'autres mondes : « Ce sont là de véritables dieux, dit Aristote; les autres sont inventés par la superstition. » Il n'a pas un mot qui semble faire même une lointaine et obscure allusion au dogme de la Trinité. Quant à l'âme humaine, il paraît ne lui accorder qu'une immortalité sans conscience et sans mémoire. Il expose d'admirables principes de morale, mais en même temps il nie la Providence et la justice de Dieu, brisant ainsi le frein le plus puissant de la liberté humaine et abandonnant les hommes aux emportements d'une nature corrompue.

Saint Denys corrige la philosophie de Platon à l'aide de saint Paul, en même temps qu'il développe un ordre de vérités surnaturelles que le chef de l'Académie n'a même pas soupçonnées. « Cette influence est tellement sensible, dit Mgr Freppel, que je ne crains pas d'appeler le livre des *Noms divins* un commentaire philosophique des Épîtres de saint Paul, opinion n'ayant rien de surprenant pour ceux qui savent qu'on trouve dans ces Épîtres tous les éléments de la vraie philosophie. Non pas que l'Apôtre s'arrête à exposer la théorie des connaissances humaines, à la façon d'Aristote et de Platon : son but est tout différent. Mais il y a dans tel mot, qu'il jette à travers les épanchements de son âme, tout une révélation. C'est un germe fécond qui s'épanouit au regard de l'intelligence, une échappée de vue sur l'horizon du monde intelligible, un éclair de vérité qui vient tracer à la pensée un sillon large et profond. Veut-il exprimer les rapports de Dieu avec la création; il lui suffit d'une phrase pour ouvrir à la méditation des siècles une mine inépuisable : « Toutes choses sont de Dieu, par Dieu et pour « Dieu (1). » L'Aréopagite se concentre dans ces trois mots qu'il creuse et qu'il développe : Toutes choses sont de Dieu qui les a créées, par Dieu

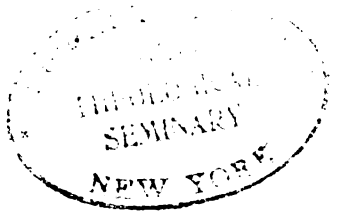
(1) Épître aux Romains, XI, 36.

Digitized by Google



Saint Paul. — D'après Raphaël.

Digitized by Google



Digitized by Google

qui les conserve, pour Dieu qui est leur fin dernière; c'est la division même de son grand ouvrage. Pour marquer le lien d'union et de dépendance qui rattache la création à Dieu, saint Paul n'avait pas craint de dire devant l'Aréopage, dans la sublime hardiesse de son langage : « C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être (1); » et plus tard, écrivant aux Corinthiens, il avait résumé sa doctrine dans ce mot encore plus expressif : « Dieu est tout en toutes choses (2). » Saint Denys explique et paraphrase ces grandes pensées de l'Apôtre. Nous vivons en Dieu, parce que sa vie est le principe créateur et conservateur de la nôtre; nous nous mouvons en Dieu, parce qu'il est le premier moteur qui donne l'impulsion à tout être créé; nous sommes en Dieu, parce que sa puissance infinie soutient notre existence, qui sans elle disparaîtrait dans le néant. Enfin, Dieu est tout en toutes choses, c'est-à-dire nous tenons de lui tout ce que nous sommes; il possède au degré de l'infini toutes les réalités qui sont en nous (3). » Saint Paul, voilà donc le véritable maître de saint Denys.

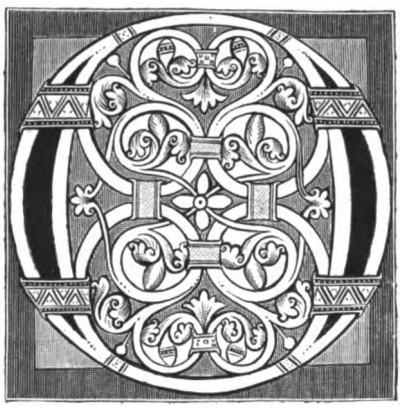
Nous avons donné une idée générale de la doctrine de saint Denys. Quant à son style, il est riche, ample, poétique dans le vrai sens du mot, plein d'abondance et de douceur, d'effusion et d'amour. En sa parole éclate cette union de la vérité, de la beauté, de la bonté, qu'il proclame dans la définition de l'essence divine. Le sens vivant du symbolisme donne à ses comparaisons, non la forme banale d'une figure de rhétorique, mais la signification précise d'une réalité parlante. Nous en avons cité quelques-unes, dans le cours de notre analyse, et notamment celle du feu, où la poésie s'élève jusqu'au lyrisme et rappelle cet éloge des éléments qui ouvre la première Olympique de Pindare.

(1) Actes des Apôtres, XVII, 28.
(2) I^re^ aux Corinth., XV, 28.
(3) M^gr^ FREPPEL, *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule*, p. 125.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

INFLUENCE DES ÉCRITS DE SAINT DENYS SUR LA SCOLASTIQUE ET LA MYSTIQUE.



On a vu saint Denys essayant d'unir la philosophie et la foi, en prenant aux platoniciens et aux disciples d'Aristote tout ce qui peut se concilier avec la doctrine chrétienne. Or cette œuvre est précisément celle de la théologie, telle que l'ont entendue les docteurs du moyen âge, telle que l'a définie saint Anselme : *Fides quærens intellectum.* Les ouvrages de saint Denys, traduits par Scot Érigène, étaient entre les mains des maîtres et des élèves longtemps avant les livres d'Aristote. Saint Anselme, saint Bernard, Abélard, Hugues et Richard de Saint-Victor les connaissaient et s'en sont servis.

Cette ressemblance paraît à la fois dans la méthode d'exposition et dans le fond de la doctrine. Saint Denys exposant scientifiquement la doctrine de ses maîtres, Paul et Hiérothée, avait dirigé l'homme par les deux voies qui mènent à la vérité : l'intelligence et la révélation divine. A son exemple, les théologiens du moyen âge divisent toute la théologie

Digitized by Google

en deux parties : la théologie scolastique et la théologie mystique, c'est là l'ordre fixe qu'on retrouve dans toutes les Sommes.

La première traite de Dieu, de son existence, de ses attributs, de ses œuvres, de la Trinité, de l'Incarnation. Cette division, que saint Thomas a consacrée dans sa Somme, est celle de P. Lombard, d'Abélard, de saint Jean Damascène, l'un des précurseurs de la scolastique. Or c'est



Saint Thomas d'Aquin. — Collection des Saints du Cabinet des estampes.

précisément la division des *Institutions théologiques* de saint Denys, et l'on voit par de nombreuses citations que saint Jean Damascène les avait étudiées et s'en était fortement inspiré. En examinant les questions traitées par les théologiens sous ces titres généraux, il n'est pas besoin d'un long travail pour reconnaître les traces profondes de la doctrine dionysienne. C'est ainsi que dans la détermination des attributs divins, par exemple, l'on retrouve les deux méthodes indiquées par saint Denys, la méthode négative et la méthode positive; la première éliminant de

Digitized by Google

Dieu ce qui est imparfait, limité, fini; l'autre affirmant les perfections divines à un degré suréminent.

Il y a plus, le livre des *Noms divins* est entré tout entier, idées générales et détails, dans les Sommes avec P. Lombard et saint Thomas; il se trouve dans le *Traité de Dieu*. Il en est de même du livre des *Anges;* il prend place au début de l'étude des œuvres divines. On voit par là combien saint Thomas a tenu à garder les idées de saint Denys, idées que ne partageaient pas certains docteurs de son temps, mais qui, avec lui, ont été en grande partie conservées dans la dogmatique. On a, cependant, modifié un peu la doctrine de l'Aréopagite sur ce point; il affirme, par exemple, que nous communiquons avec Dieu par les Anges, il en fait une fonction nécessaire et naturelle. Les modernes ne vont pas si loin; ils s'en tiennent à la doctrine de l'Ange gardien.

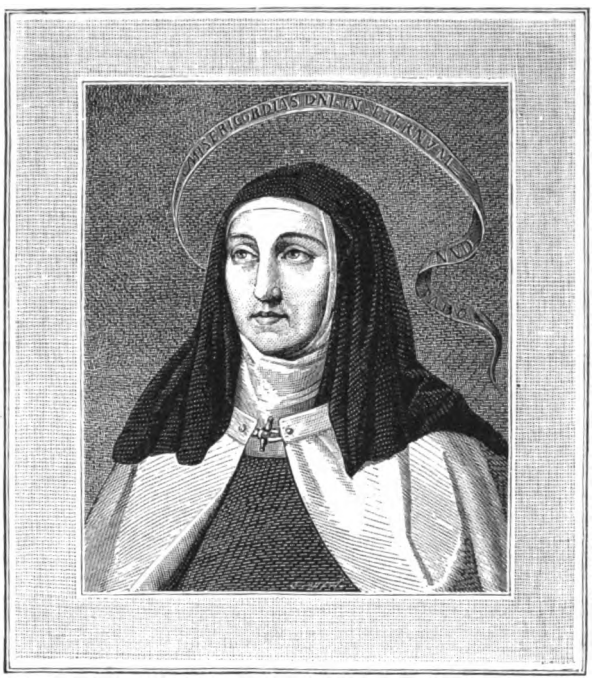
Dans le traité de la Trinité, on retrouve les vues de saint Denys avec ses termes un peu modifiés, processions, hypostases, distinctions, propriétés; il suffit, pour s'en convaincre, de lire une table de la Somme. L'on doit en dire autant du traité de l'Incarnation. Saint Thomas a pris à cœur de venger saint Denys des accusations d'hérésie dirigées contre sa doctrine, à propos del'opération « théandrique », mot sous lequel on croyait voir une tendance monothélite.

C'est ainsi que la théologie de saint Thomas, formulaire de la théologie universelle, se déroule sur la trace de saint Denys. L'on peut s'en convaincre, en consultant les annotations du jésuite Cordier sur le chapitre III de la *Théologie mystique*. Le savant théologien rapproche membre à membre, corps à corps, l'Ange de l'école avec l'Aréopagite.

Les idées de saint Denys se retrouvent non seulement dans saint Thomas, mais encore chez tous les théologiens du moyen âge. Sans entrer dans le détail, nous nous contenterons de signaler dans leurs écrits l'idée générale qui a dirigé notre auteur dans ses études sur Dieu : Dieu est le bien parfait, et toutes les déductions viennent de cette définition. Or n'est-ce pas l'idée même du fameux argument de saint Anselme dans le Proslogium, où la définition de Dieu sert à prouver son existence, preuve reprise plus tard par Descartes? Saint Bernard, dans son livre *de la Considération*, raisonne de la même manière. N'est-ce pas

Digitized by Google

de cette source que vient le Platonisme du douzième siècle? Les Réalistes se posèrent alors cette triple question : Les idées générales, espèces ou genres, subsistent-elle ailleurs que dans la pensée? — Au cas où elles subsistent ailleurs que dans la pensée, sont-elles corporelles ou incorporelles? — Au cas encore où elles subsistent ailleurs que dans la



Sainte Thérèse. — D'après un portrait du temps.

pensée, sont-elles séparées des choses ou coexistent-elles avec elles? Et ils disaient avec Platon : Les idées générales, espèces ou genres, sont des réalités distinctes de la pensée; ce sont des idées incorporelles; substances des choses, ces réalités ne coexistent, ou du moins ne se confondent qu'avec les choses. Or, bien que l'Aréopagite n'admette pas, à la façon des Platoniciens, dans les idées générales, des choses subsistantes, mais des lois divines dont les individus deviennent les expressions, il n'en est pas moins vrai que les *choses en soi* des *Réalistes* se trouvent

Digitized by Google

en toutes lettres dans saint Denys (1), sans les conséquences extrêmes déduites au moyen âge.

C'est grâce à P. Lombard, aux commentaires d'Albert le Grand et aux œuvres de saint Thomas, que saint Denys est ainsi entré dans la scolastique; chez ces docteurs se retrouvent les meilleures parties de son œuvre, mais il faut remarquer que la *Théologie mystique* n'a pas laissé une empreinte profonde chez les scolastiques péripatéticiens.

Il nous reste, après avoir examiné quel rôle saint Denys joua dans les luttes de la scolastique, à noter l'influence qu'il exerça sur la tendance de l'esprit humain au mysticisme.

Avant les auteurs du moyen âge, nous ne ferons que mentionner Plotin (205-270), et Proclus (412-485). Le premier se rencontre avec saint Denys sur une foule de questions, par exemple sur l'expansion et la concentration de Dieu, sur la multiplicité et la simplicité de l'âme, sur le retour à l'unité, etc.; comme lui, dont il diffère d'ailleurs par les inévitables conséquences du panthéisme, il est platonicien par la méthode et mystique par l'aspiration. Le second « est le type achevé du faux mystique... toute la doctrine de Proclus n'est guère autre chose qu'une reproduction de la doctrine de Plotin; c'est le même fond de panthéisme, avec quelques légères modifications dans la forme, et, çà et là, quelques brillants épisodes (2). »

Après la traduction qu'en fit Scot Érigène, les œuvres de saint Denys ne tardèrent point à se propager, et leur influence mystique gagna de proche en proche le moyen âge et les temps modernes. Les auteurs mystiques se groupent tous autour de ce centre de chaleur et de lumière qui les pénètre de ses éblouissants rayons. Nous nous bornerons à quelques noms et à quelques extraits, car tous admettent la puissante influence du disciple de saint Paul sur l'évolution du mysticisme.

Nous avons nommé les écrivains de Saint-Victor, Hugues (mort en 1140), et Richard (mort en 1173); le premier se pénètre de saint Denys, le second le reproduit (3).

(1) *Noms divins*, c. XI.

(2) NOURRISSON, *Tableau des progrès de la pensée humaine*, XXI.

(3) V. GORRES, *Mystique*, etc., lib. I, c. X.

Digitized by Google

Saint Bonaventure (1221-1274), assigne la première place à Augustin dans le dogme, à Grégoire dans la morale et à Denys dans la contemplation : « Denys enseigne l'union de Dieu et de l'âme (1). — Denys, voulant nous apprendre à quelle source l'âme doit puiser ses ravissements, indique en première ligne l'oraison... Celui donc qui veut s'élever à Dieu, doit après avoir évité le péché, qui défigure sa nature, exercer les puissances dont nous venons de parler à acquérir par la prière la grâce qui réforme, par une vie sainte la justice qui purifie, par la méditation la science qui illumine, et par la contemplation la sagesse qui rend parfait. »

Si nous passons aux mystiques du quatorzième siècle, Eckart, Tauler, etc., et à leurs successeurs Suso, Gerson, qui tous réagissent contre la dogmatique des écoles, nous trouvons saint Denys en grande faveur; il est devenu une autorité comme Aristote dans l'autre école. Tauler (1294-1361) dit : « Saint Denys, cet homme tout divin, nous apprend que l'homme est composé de quatre parties, qu'il est à propos de bien considérer, si l'on veut parvenir à l'état de vie le plus parfait (sens, âme, intelligence); la quatrième, supérieure aux trois autres, est l'unité de l'homme avec Dieu, unité qui consiste dans une ressemblance parfaite, une proximité incompréhensible et ineffable de l'homme avec le Seigneur, et à laquelle on ne peut atteindre qu'en s'imposant une transformation telle que le corps châtié par la mortification passe, pour ainsi dire, à la nature de l'âme, l'âme à celle de l'intelligence, l'intelligence à celle de l'unité avec Dieu (2). »

Comme Tauler, Gerson marche, lui aussi, à la suite de saint Denys, dans ses ouvrages de spiritualité (3). L'Aréopagite hante sans cesse son esprit et son nom revient à chaque instant sous sa plume (4).

L'on s'accorde de nos jours à rattacher aux mystiques du quatorzième siècle le point de départ de la philosophie allemande du dix-neuvième. Jacob Bœhm serait le lien entre Eckart et Schelling. Ainsi les parties

(1) S. Bonaventure, *Itinéraire de l'âme à Dieu.*
(2) Tauler, *Institutions*, c. xxx.
(3) *Theologia mystica speculativa et theologia mystica practica.*
(4) *De Elucidatione scolastica mysticæ theol.*

Digitized by Google

même dangereuses du système ne seraient pas mortes avec leur auteur; le panthéisme allemand en aurait gardé la semence.

Quant aux grands mystiques chrétiens du seizième siècle, sainte Thérèse, Pierre d'Alcantara ne citent pas saint Denys, mais ils parlent comme lui de l'extase, ce qui donne à croire que ses ouvrages ne leur étaient pas inconnus.

Les théoriciens de la vie mystique l'ont commenté. Denys le Chartreux (1403-1471) le nomme son auteur favori. Dans sa montée du Mont-Carmel, saint Jean de la Croix (1542-1595) cite expressément saint Denys, en s'appuyant sur sa définition de la théologie mystique; puis, partant de cette définition, il la féconde, il la développe, et son plan, comme celui de l'Aréopagite, comprend ces trois degrés de la vie contemplative : purification, illumination, perfection. Le carme chante d'abord son plan :

(PURIFICATION.)

En una noche escura
Con ansios amores inflamada,
O dichosa ventura !
Sali sin ser notada,
Estando ya mi casa sossegada.
A escuras y segura
Por la secreta escala difrazada,
O dichosa ventura !
A escuras y inzelada.

(ILLUMINATION.)

En la noche dichosa
En secreto que nadie me veia
No yo mirava cosa
Sin otra lux ni guia
Sinola que en el coraçon ardia
Aquesta me guiava
Mas certo que la lux de medio dia,
Adonde me esperava,
Quien yo bien me sabia,
En parte, donde nadie parecia

Digitized by Google

(PERFECTION, UNION.)

O noche que guiaste
O noche amable mas que el alborada,
O noche que juntaste
Amado con amada
Amada en el amado transformada (1).

Saint François de Sales est également tout imprégné de la doctrine de saint Denys; son « Traité de l'amour de Dieu en particulier, avec son éclat et son parfum, s'épanouit sur cet arbre, planté au bord du fleuve de la grâce dont il est une des plus charmantes fleurs (2) ».

Le dix-septième siècle voit se glisser en France, sous la forme du *Quiétisme*, le mysticisme de l'Espagnol Michel Molinos, qui rêvait un système d'union panthéistique. Personne n'ignore l'impression qu'il fit sur la pure et pieuse M^me^ Guyon, dont Fénelon prit la défense, et l'impétueuse attaque de Bossuet qui invoqua les foudres du Vatican pour réduire en cendres l'explication des *Maximes des saints*. M^me^ Guyon avait entrepris de tracer une méthode pouvant conduire les âmes les plus communes à cet état de perfection où un acte continuel et immuable de contemplation et d'amour les dispensait pour toujours de tous les autres actes de religion, ainsi que des pratiques les plus indispensables de la doctrine catholique. Fénelon soutenait seulement la possibilité d'un état habituel de pur amour, d'où étaient exclus, comme autant d'imperfections, tous les actes explicites des autres vertus, même le désir du salut et la crainte de l'enfer. Il protesta toujours qu'il rejetait cette doctrine, et, en effet, elle est combattue, loin d'être admise, dans les écrits qu'il publia pour sa défense. Cependant *l'amour pur* ou *désintéressé*, sans aucun retour personnel, n'a pas été condamné; les actes en sont même obligatoires plusieurs fois dans la vie. C'est ce que Bossuet ne vit pas bien au commencement de la discussion, lorsqu'il en nia la

(1) *Montée du Mont-Carmel*, Argument. Saint-Jean de la Croix a laissé en outre : *Nuit obscure de l'âme, Vive flamme de l'amour, Cantiques spirituels, Lettres spirituelles, Maximes spirituelles.* Tous ces ouvrages se ramènent à la *Montée du Mont-Carmel*, sa *Théologie mystique* à lui.

(2) Œuvres de saint Denys l'Aréopagite, traduites du grec en français, p. 97.

Digitized by Google

possibilité. « *Il entama, par conséquent, une polémique dans laquelle, en combattant le pseudo-mysticisme,* il porta peut-être quelque atteinte à la vraie mystique (1). »

Saint Denys fut plusieurs fois cité dans cette controverse par les



Saint François de Sales. — Bibl. nat. Collection des Saints.

adversaires de Bossuet; mais, bien que l'aigle de Meaux n'accepte ni l'authenticité de ses écrits (2), ni leur date apostolique (3), il ne disconvient

(1) Jean Alzog, *Histoire universelle de l'Église*, 365.

(2) « Ceux qui ont cherché des raisons pourquoi l'ouvrage du prétendu Aréopagite... » *Tradition des nouveaux mystiques*, c. xvi, § 16.

(3) *Ibid.*, § 6.

Digitized by Google

pas de l'influence qu'ils ont exercée sur les compositions ultérieures des mystiques : « Ce qui paraît principalement leur avoir inspiré ce langage exagéré, c'est que, prenant pour modèle les livres attribués à saint Denys l'Aréopagite, ils en ont imité le style extraordinaire. » Le ton de l'aveu n'en diminue pas la valeur.

Les écrivains qui ont entrepris de décrire le développement de l'influence dionysienne se sont bornés aux mouvements de la littérature grecque et latine et ont négligé la part considérable prise par les Syriens à ce mouvement. Elle est de fait aussi importante que celle des Grecs et des Latins et peut revendiquer presque autant d'illustres représentants. En même temps que les scholies de Jean de Scythopolis, qui fut le second commentateur grec de saint Denys, nous trouvons, par exemple, la version et les scholies de Sergius de Ras'ain, et pendant qu'il faut attendre le septième siècle pour trouver un autre commentateur grec, le fameux saint Maxime, la Syrie est représentée encore au sixième siècle par le moine Josephe Huzaja, qui écrivit un commentaire sur Denys. Ensuite et moins d'un siècle après saint Maxime, paraissent les commentaires de Phocas, frère de Sergius d'Édesse, et de Jean, évêque de Dora. Ce dernier traite seulement des hiérarchies céleste et ecclésiastique et ne se borne pas à l'office de commentateur, mais il émet des idées originales sur divers points. Pendant la dernière période de la littérature syriaque, nous trouvons le commentaire de Théodore bar Zarudi d'Édesse. Il ne serait pas possible dans l'état incomplet de nos connaissances en littérature syriaque, de donner une liste exacte des anciens écrivains qui ont mentionné saint Denys ou suivi ses doctrines. Cependant, nous pouvons citer, dès le cinquième siècle, des hommes distingués comme Sévère d'Antioche, et au sixième siècle Isaac de Ninive, Jean d'Apamée, et Pierre de Callinice, patriarche d'Antioche.

Digitized by Google

CONCLUSION.

Il me semble que je suis maintenant en droit de saluer des noms les plus magnifiques l'évêque d'Athènes et de Paris, le patron de la France, l'auteur des merveilleux écrits que je viens d'étudier, de l'appeler illustre, sage, grand, divin; mais comme on pourrait m'accuser d'enthousiaste exagération et contester la valeur de mon propre suffrage, je me contenterai de recueillir d'autres témoignages entre mille :

Origène s'écrie : « Comme dit le grand Denys Aréopagite (1)! »

Saint Jean Chrysostome se demande: « Où est Denys, l'oiseau du Ciel (2)? »

Anastase le Sinaïte qualifie Denys « un très célèbre et apostolique maître dans les choses divines (3) ».

Saint Grégoire le Grand proclame « Denys l'Aréopagite véritablement antique et vénérable père (4). »

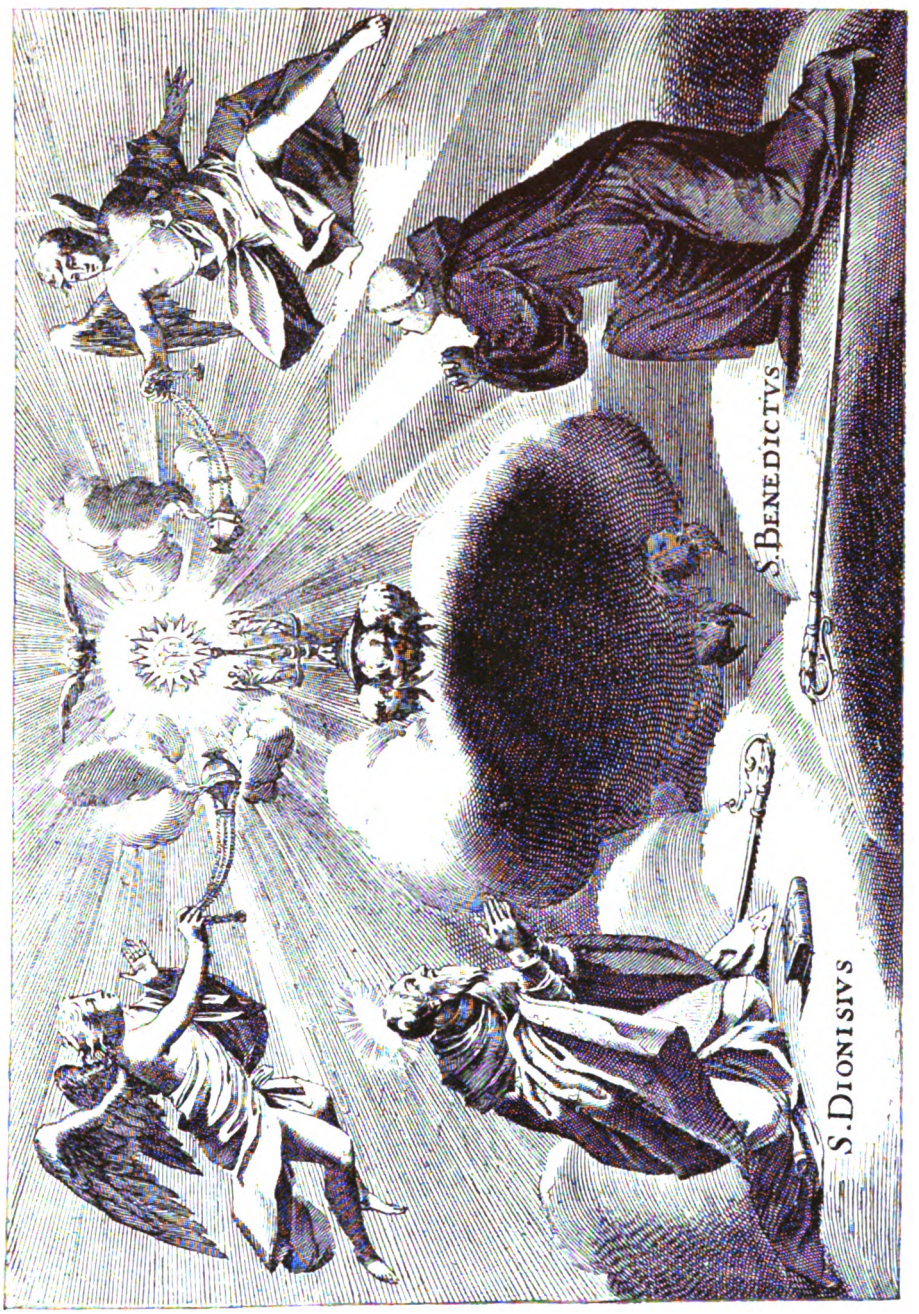
Saint Maxime l'appelle : « L'excellent Denys... Il est permis, ajoute-t-il, d'admirer la vaste érudition... de ce Denys (5). »

On lit dans saint Jean Damascène : « Le très fort théologien Denys Aréopagite (6). — Denys immensément et profondément versé dans les choses divines (7). — Le divin Denys Aréopagite (8). »

Michel le Syncelle dit qu'il faudrait une langue vraiment céleste et divine, une de ces langues de feu envoyées de Dieu qui furent distribuées aux contemplateurs et aux ministres du Verbe, et une voix an-

(1) Homil. I, sur certains passages du N. T.
(2) Serm.
(3) L. VI, sur l'Hexaméron.
(4) Homil. XXXIV.
(5) *Prologue sur les œuvres de Denys.*
(6) *De la foi orth.*, l. II, c. XVIII.
(7) *De ceux qui sont morts dans la foi.*
(8) *De la foi orth.*, liv. II, c. XII.

Digitized by Google



Saint Denys et saint Benoît en adoration devant le Saint Sacrement. — Œuvre de Mellan

gélique pour célébrer Denys le théophante... l'interprète le plus théologien des noms divins et des ineffables mystères divins... l'exégète de

Digitized by Google

la hiérarchie céleste, le docteur, le mystagogue et l'explicateur des ordres ecclésiastiques, etc... (1).

Suidas exalte « Denys Aréopagite, homme très éloquent, ayant atteint au faîte du savoir profane... fort instruit dans chaque système (2) ».

Saint Thomas écrit : « Cette source est élevée et il n'est pas donné à tous d'y puiser... Denys y puisa et s'en abreuva (3) ».

Georges Pachymère loue ainsi ses écrits : Entre tous, le divin livre du grand Denys, demeure d'une spirituelle et douce sirène, te captive, t'attire tout entier, et t'enivre de ses charmes, si tu ne bouches de cire... les oreilles de ton âme, etc. (4). »

Et Nicéphore Callixte : « Écrits tout à fait merveilleux par la sublime contemplation des choses divines, par les pensées, par le langage, et à une grande distance de tout ce qui est sorti de la conception humaine (5). »

Gerson, dans un Dialogue, fait dire à la Nature par la Sagesse : « Ce grand Denys Aréopagite, autrefois sien, que la prédication accompagnée de miracles fit mien (6). » Et ailleurs : « L'heureux Denys, instruit par Paul, initié aux divins secrets (7). »

D'après le cardinal Bessarion, « Denys Aréopagite, qui fut le premier et le plus sublime auteur de la théologie chrétienne, ne cède le pas, comme écrivain sur les choses divines, qu'à Paul et à Hiérothée... maîtres sous lesquels il se forma (8). »

Marcile Ficin place « Denys Aréopagite au faîte de la philosophie platonicienne » et l'appelle « la colonne de la théologie chrétienne (9) ».

Saint François de Sales le cite avec les plus grands éloges : « Or, comme dit excellemment l'angélique saint Thomas, après le grand saint

(1) *Panég. de saint Denys.*
(2) *Lex.*
(3) Op. LX.
(4) *Préface aux œuvres de saint Denys.*
(5) *Hist. eccl.*, liv. II, c. XXI.
(6) *De la charité des ecclésiastiques* (dialogue entre la Nature et la Sagesse).
(7) *Théologie mystique spéculative*, considération première.
(8) *Apologie de Platon*, liv. II.
(9) *Comment. sur Denys*, ch. III des *Noms divins.*

Digitized by Google

Denys, la beauté et la bonté, etc. (1). — Le grand Apostre de France... escrit... que l'amour est unifique, etc. (2). — Le grand saint Denis, comme excellent docteur de la propriété des noms divins, etc. (3). Ce discours, Théotime, est presque tout composé des paroles du divin saint Denys Aréopagite (4). »

Corneille de la Pierre le qualifie de disciple de saint Paul et de divin : « Denys Aréopagite, juge fameux et célèbre, au premier rang dans le tribunal de l'Aréopage. C'est lui qui a composé ces sublimes livres de la *Hiérarchie céleste,* de la *Hiérarchie ecclésiastique,* des *Noms divins,* de la *Théologie mystique,* etc., où il a décrit la cité céleste des Anges et les attributs de Dieu aussi parfaitement que s'il avait tout contemplé de ses yeux... En vérité, la profondeur de ces livres et la sublimité majestueuse du langage, par où ils surpassent les œuvres de tous les théologiens et Pères, décèlent dans l'auteur un homme disciple de Paul et divin (5). »

M. l'abbé Darboy, successeur de saint Denys sur le siège de Paris, apprécie ainsi son œuvre : « Tel fut le premier système de la philosophie catholique, système vaste, plein de force et d'harmonie : œuvre qui porte le sceau d'une intelligence profonde et d'une foi pure (6).

M. le chanoine Davin nous montre enfin le grand Aréopagite s'inspirant des parfums de la tombe de Pierre, fondement visible de la cité de Dieu, sous lequel l'invisible, c'est-à-dire le Christ est caché (7). »

A ces glorieux suffrages, nous pourrions en ajouter bien d'autres encore qui sont comme autant de feux allumés sur les montagnes des âges pour faire briller aux yeux des générations les grandeurs de notre saint Patron, mais ceux que nous avons cités forment un concert assez

(1) *De l'amour de Dieu*, liv. I, c. I.
(2) *Ibid.*, liv. I, c. IX.
(3) *Ibid.*, liv. I, c. XIV.
(4) *Ibid.*, liv. VII, c. V.
(5) *Comment. sur les Act. des Apôtres*, XVII, 34.
(6) Introd., art. II.
(7) *Le Monde*, n° du 29 juin 1864.

Digitized by Google

éclatant pour couvrir toutes les voix hostiles, et nous terminerons notre longue étude par cette belle pensée d'un moine feuillant, traducteur des livres de saint Denys : « Dans tous les siècles, la Providence a suscité des hommes illustres pour rendre honneur aux ouvrages de saint Denys, et elle ne l'a fait pour aucun autre écrivain. »

FIN.

Digitized by Google

APPENDICE.

ACTES LATINS DE SAINT DENYS

CITÉS PAR LES BOLLANDISTES COMME AUTHENTIQUES.

Bolland. tom. IV Octob., die nona, p. 925.

ACTA. S. DIONYSII,

AUCTORE ANONYMO, EX EDITIONE A FELIBIANO AD *Abbatiæ san Dionysianæ* CALCEM ADJECTA

PROLOGUS

Unde ea quæ scripturus est author hauserit declarat, nonnullaque de apostolis eorumque successoribus præfatur.

Gloriosæ martyrum passiones, et pretiosa Domino spectante certamina, quanquam digna sint pro miraculorum dignitate conscribi, nequeunt tamen sine formidinis trepidatione compleri, quia cum magnarum rerum consideratur assumptio, non immerito operis timetur magnitudo, eo quod tantum sermo tenuis explicari non valet, quantum de se dici veritas passionis imponit. Tamen expositio tantæ rei arduum licet habere videatur initium, in hoc mens trepidatione respirat, quod opificem suum magisterium divinæ instructionis informat, et inchoantis initium ingenii præstitione commendat. Hac ergo consideratione audaciam nimiæ temeritatis assumens, quæ longo temporis fuerant obumbrata silentio, ipsius divinitatis auxilio suscepta sunt revelanda, quia ut habet testimonium veritatis, plus fidelium sunt relatione comperta quam probentur ad nos lectione transmissa.

Unde non sine certa æstimatione cognoscitur, quod novitas adhuc credentium populorum, Gentilium crudelitate conterrita, formidavit

Digitized by Google

scribere, quod tamen gaudebat Dei famulos meruisse, cum sine dubio judicentur scripta, quæ fidelium sermo testatur impleta. Credendum enim de his est, et abstersa dubietatis nube, totis viribus confitendum, eos, qui pro confessione Domini ac Dei nostri digni fuerunt subire martyrium etiam ampliora tolerare voluisse, quam videtur succedentibus ætatibus relatio per populos transmissa recolere. Id ergo supplicatio communis obtineat, ut veniam consequatur devotus, si quid de virtutibus prætermisit ignarus. Nam etsi omnia non esse solvuntur, credere tamen universitas mereatur, ut de Dei famulis etiam majora sentiat, quam sermo passionis explanat. Qualiter enim cultorem Domini locus ejus gaudens patrocinio habere promeruit, quomodo aliorum sanctorum vinctum illi agnoverimus fuisse consortium sicut fidelium relatione didicimus ipsorum juvamine martyrum, quantum de se scire tribuunt, explicemus.

Post Domini nostri Jesu Christi salutiferam passionem, post resurrectionis unicæ singularisque mysterium, post ascensionem ejus, qua manifestavit hominibus nunquam se defuisse quo rediit, apostolorum prædicatio universis gentibus profutura successit. Qui cum imminere suas cernerent passiones, quod Domino nostro Jesu Christo docente didicerant, repleti Spiritus sancti gratia docuerunt, adeo ut, fide crescente, non pauci mererentur fieri confessores quos modo Ecclesia catholica gaudet promeruisse martyres. Hos ergo quorum virtutem persecutorum non prævaluit superare conflictus, quos ad auri similitudinem, reddidit flammarum examinatio pretiosos, ad suscipienda mandata Domini idoneos apostolorum esse judicavit electio, quibus evangelica semina semper a Gentibus servanda (*serenda* Mss.) committerent, electisque viris Dei dispositione providenter honorem decreverunt episcopatus adjungere, quo facilius eorum prædicationibus acquisiti ad ministerium sacri provcherentur altaris.

Ex qua confessorum turba, sanctum et venerandi meriti Saturninum urbs Tolosana promeruisse gaudet episcopum, quem impietas spectantis populi posterioribus tauri multis ex funium nexibus ligatum dedit capitolii gradibus illidendum. Ubi sancti capitis soluta compage cerebrum frequentis illisionis disperbit injuria; sed talem discessum, ad

Digitized by Google

Dominum secutus est ascensus. Fœlix tanti meriti, tantæque persona virtutis, cui concessum est, primum esse doctorem, post martyrem, qui quod docuit verbis, evidentibus implevit exemplis. Simili etiam gratia beatissimus Paulus antistes atque confessor, Narbonensem provinciam salutare acquisivit eloquio; quem ita labor domesticæ tribulationis exercuit, ut verum Domini esse famulum approbaret. Sed gratias tibi, Domine J.-C., qui infestantis inimici tela probationem fidelium tuorum permisisti esse, non vulnera, et talem tuis præstas pro labore mercedem, ut nullum tuorum fuisse gaudeat hostis imbellem. Dum ergo ad peculiaris patroni gesta suscepti officii tendit obsequium, non ex asse, quæ de servo Dei sunt comperta, prosequimur, sed immemores sui non fuisse, sufficiat; in talibus enim causis magis convenit fideles credere, quam possit relatio humana monstrare.

CAPUT UNICUM.

S. DIONYSIUS PARISIOS VENIT, CHRISTUM IBIDEM IDOLOLATRIS ANNUNTIAT, ECCLESIAM ÆDIFICAT, CUM SOCIIS RUSTICO ET ELEUTHERIO, PERSECUTIONE EXORTA, CAPITUR, MARTYRIOQUE CUM EIS AFFECTUS, LOCUM, QUO OMNES TRES CLAM TERRÆ MANDANTUR MAUSOLÆO PRIMUM AC DEIN ECCLESIA DECORATUM, MIRACULIS ETIAM REDDIT ILLUSTREM.

Igitur S. Dionysius qui tradente S. Clemente Petri apostoli successore, Verbi divini semina gentibus eroganda susceperat, quo amplius gentilitatis fervere cognovit errorem illuc intrepidus et calore fidei inflammatus accessit, ac Parisius, Domino ducente, pervenit, non veritus incredulæ gentis expetere feritatem, quia virtutem suam præteritarum pœnarum recordatio roborabat et, qui meruerat esse confessor non cunctatus ut atrocibus populis accedere prædicator. Tunc memorata civitas et conventu Germanorum, et nobilitate pollebat, quod esset salubris aere, jocunda flumine, fecunda terris, vineis uberrima et arboribus

Digitized by Google

nemorosa, constipata populis, referta commerciis, rursumque insulæ potius, quam urbis spatium, quod habitationi circumfusa fluminis unda appræstabat, crescentibus consistentium catervis reddebat exiguum et jocunditatis sollicitatione contraxerat.

Hunc ergo locum Dei famulus elegit expetendum. Ad quem cum primum fide armatus et constantiâ confessionis accessisset intrepidus, ecclesiam illis quæ necdum in locis erat, et populis illis novam construxit, ac officia servientium clericorum ex more constituit, probatasque personas honore secundi ordinis ampliavit. Cinctus ergo fide et jam constructione basilicæ roboratus, Deum gentibus non desinebat insinuare quem noverat, ejusque omnibus et judicium et misericordiam anteponens, paulatim Deo sociabat, quos diabolo subtrahebat. Tantas etiam per illum Dominus dignabatur exercere virtutes, ut rebellium corda gentilium non minus miraculis, quam prædicationibus obtineret, miroque modo inermi viro non valebat plebs armata resistere, sed subdebat se illi certatim Germaniæ cervicositas, et jugum Christi suave imponi sibi arcta cordis compunctione poscebat.

Ab ipsis quoque destruebantur idola, quorum sumpta fuerant et studio fabricata, et invento salutis portu idolorum gaudebant perire naufragia. Lugebat portio victa diaboli, cum dein victrix ecclesiæ legio triumphabat. Tunc hostis antiquus videns sibi perire quod Domino constabat assidua populorum conversione proficere, totam artificii sui machinam ad impugnandum, quæ fuerant constructa, convertit, et suæ partis auctores, deorum suorum flentes exitium ad impietatem subitæ persecutionis armavit, ut eos, qui unum et verum Deum colendum insinuaverant et timendum, perdere diversitate supplicii maturarent, ne superesse posset, qui valeret acquirere quod peribat.

Persecutionis ergo publicata sententia, impiorum gaudens turba progreditur, et contra Dominicum populum pugnatura conspirat, non cunctati appetere gladio, quos Dominus suos suo monstraverat esse signaculo. Itaque cum occidui orbis partim pro christianorum inquisitione percurrerent, sanctum Dionysium, contra incredulos dimicantem Parisius repererunt, cum quo Rusticum presbyterum et Eleutherium archidiaconum persecutionis furor invenit. Hi beati viri a S. Dionysii

Digitized by Google

nunquam se sustinuerant abesse præsentia, quos in unum interrogatio persecutoris invenit, sed reperire non potuit quem a societate martyrii separaret.

Interrogati, unum et verum Deum in trinitate confitentur. Deinde terrore subjuncto, multisque affecti injuriis, vel suppliciis macerati, christianos se esse testantur, visoque percutientis ictu, Domini ac Dei nostri se famulos magna voce pronunciant. In hac ergo fidei constantia permanentes, reddentes terræ corpora, meruerunt professione migrare ut amputatis capitibus, adhuc putaretur lingua palpitans Dominum confiteri. Beata nimirum, et Deo grata societas, inter quos nec primis alter potuit esse nec tertius; sed trinitatem confitentes meruerunt venerabilem locum trino decorare martyrio.

Metuentes igitur percussores ne conversi populi fidelissima probataque devotio sanctorum corpora profutura sibi, et reliquias ad patrocinium tumularent, elegerunt tetris Sequanæ, profundisque gurgitibus martyrum corpora perdenda committere, quæ imposita navibus ad prævisum jubentur gurgitem destinari. Tunc matrona quædam, licet paganorum implicata teneretur errore, conversionem tamen se desiderare mente monstrabat, et opere facere aliqua cogitans Deo placitura, usa subtilitate consilii, ad convivium venire postulat percussores, et dum eis copiam oblatæ humanitatis expendit, a memoria eorum quæ susceperant agenda descursit, ac fidelibus suis secreta ordinatione committit, ut substracta furto corpora diligens elaboraret occultare provisio.

Qui dominæ ordinatione comperta, festinanter quod eis præceptum fuerat exequuntur, furtumque laudabile in sexto ab urbe memorata lapide, id est, in arata quam seminibus præparaverant terra, industria colentis abscundunt. Facta deinceps, ut moris est, satione, nec suum seges negavit obsequium, quæ tali fœcundata pinguedine, sic in ea beneficium ubertatis effudit, ut centuplicatos fructus et cultor acquireret et patria mereretur. Pubescente vero segete, diu latuit quod erat Parisiorum papillis profuturum.

Antedicta tamen materfamilias, horum non immemor secretorum, cum primum persecutionis tepuisse vidit fervorem, locum tantorum

Digitized by Google

ossa martyrum servantem, qua oportuit sollicitudine requisivit, atque inventum eminentis mausolei constructione signavit. Unde post modum christiani basilicam supra martyrum corpora magno sumptu cultuque eximio construxerunt, ubi quotidie, operante Domino nostro Jesu Christo, merita eorum virtutum probantur monstrari frequentia : et experiuntur infirmi quantum Dei famulos conveniat honorari, ubi recipit cæcitas visum, debilitas gressum, et obstructæ aurium januæ recipere merentur auditum.

Sed nec illud silendum est, quod immundi spiritus infestatione vexati, dum ad memoratum locum examinandi virtute divina ducuntur, sanctorum ipsorum coguntur imperio, quo quisque martyrum sit positus loco, designatis nominibus indicare. De quorum passione VII Idus octobris Dominus nos gaudere voluit, qui centesimum esse fructum martyrum repromisit, cui est honor, et gloria, virtus et imperium in secula sæculorum. Amen.

Ces actes furent d'abord publiés par Bosquet, *Hist. de l'Église gall.*, II part., pag. 68, puis par Félibien, et enfin par les Bollandistes.

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES.

CHROMOLITHOGRAPHIE.

Saint Denys. — D'après une image byzantine du IXe siècle conservée au musée du Louvre.

EAU-FORTE.

Saint Denys après son martyre, par M. Achille Jacquet, d'après le tableau de M. Bonnat au Panthéon.

GRAVURES.

	Pages.
Abbé Adam	344
Abbé Pierre d'Auteuil	345
Abraxas, divinité gnostique	105
Alcuin	49
Ancien et Nouveau Testament	117
Ancienne abbaye de Saint-Denys	335
Ange à la suite de Dieu	444
Ange conduisant les Hébreux au sortir de l'Égypte	499
Ange du grand conseil	487
Ange protecteur	495
Apollon en bronze	195
Archange Gabriel, d'après un médaillon d'une croix byzantine	491
Archange Gabriel d'après un tableau d'Angélico da Fiesole	493
Archange saint Michel	
Armoiries de l'abbaye de Saint-Denys	337
Arrestation de saint Denys	239
Arrivée de saint Denys à Arles	189
Arrivée de saint Denys à Paris	223
Athènes au temps de saint Denis	131
Autel votif des Nautes parisiens	199
Bannière de Saint-Denys	355
Baptême de Lisbius	231
Baptême de saint Denys	143
Baptême des Saxons	299
Baptême dans les premiers siècles	505
Bon Pasteur	159
Castor	206
Cernunnos	207
Cerfs figurant les catéchumènes	508
Chaire de l'enseignement dans l'Église	87
Chapelle de saint Denys à Athènes	330
Chapelle des Martyrs	321
Charlemagne	297
Christ glorieux adoré par les Anges	501
Clerc ou lettré au IXe siècle	60
Clovis II	17
Confirmation	505
Consécration d'un évêque dans les premiers siècles	154
Couronnement des rois à Saint-Denys	353
Crypte antique de la chapelle des Martyrs	322
Crypte de Saint-Denys-de-la Chartre	329
Dagobert	17
Dagobert fonde l'abbaye de Saint-Denys	289
Déesse de la Maternité	215
Déesse protectrice des champs	214
Dieu aimable et chérissable	467
Dieu alpha et oméga	469
Dieu ancien des jours	474
Dieu crée le soleil et la lune	461
Dieu crée l'homme et la femme	464
Dieu entouré de Séraphins	483
Dieu pantocrate	473
Dieu prince de la paix	475
Dieu représenté avec les emblèmes de la justice	480
Dieu sagesse	471
Druides	219
Église bâtie par Dagobert à saint Denys et à ses compagnons	283
Église sous les traits de la jeunesse	103
Entrée de Sisinnius à Paris	238
Esus	204
Ex-voto païen	217
Façade de l'église de Saint-Denys au XIVe s.	310
Flagellation de saint Denys	243
Fontaine mystique	513
Fragment du portail de Saint-Trophime à Arles	27
Génie païen	169
Héraut d'armes	369
Hincmar de Reims	43
Idolâtrie	194

Digitized by Google

	Pages.
Jésus-Christ	457
Jésus-Christ en grand archevêque grec	503
Jésus-Christ sous le symbole de l'aigle	521
Jupiter	203
Louis le Jeune	349
Louis le Jeune à Saint-Denys	338
Louis XV	425
Lutèce au temps de saint Denys	227
Martyre de Lisbius	242
Martyre de saint Denys d'Alexandrie	71
Martyre de saint Denys et de ses compagnons	257
Martyre de saint Pierre et de saint Paul	173
Médaille de Domitien	179
Médaille de Néron	179
Médaille de Nerva	185
Mercure et ses attributs	197
Minerve en bronze	211
Mission des Apôtres	5
Mission de saint Denys	194
Momie de Henri IV	421
Nom de Jéhovah dans le triangle rayonnant	460
Nymphe de la Seine	213
Oriflamme	347
Orthodoxie entourée des embûches de l'hérésie	93
Ouverture de la châsse de saint Denys au XI[e] siècle	305
Philippe le Hardi portant à Saint-Denys les ossements du roi saint Louis	367
Plan de Saint-Denys au XIV[e] siècle	311
Plan de Saint-Denys de la Chartre	329
Plan de Saint-Denys du Pas	325
Plan et coupe de la chapelle de Saint-Denys à Athènes	331
Plan général de Montmartre depuis l'antiquité jusqu'au XVII[e] siècle	263
Plan du Montmartre moderne et de l'ancien Montmartre	437
Platon	105
Portrait de l'auteur	xv
Prédication de saint Denys à Paris	229
Prière des Anges	117
Prieuré élevé au XVII[e] siècle sur la crypte de la chapelle des Martyrs	323
Prison Mamertine	172
Réforme introduite à Saint-Denys	339
Régulus bénit le tombeau de saint Denys	277
Roi carlovingien dans son palais	53
Rois prenant l'oriflamme à Saint-Denys	357
Sacre de Marie de Médicis à Saint-Denys	359
Sacre de Pépin à Saint-Denys	291
Saint Denys, patron de la France	45
Saint Denys, saint Rustique et saint Éleuthère	13
Saint Denys et l'éclipse de soleil	135
Saint Denys assiste aux funérailles de la sainte Vierge	165
Saint Denys et ses ouvrages	443
Saint Denys devant Sisinnius	241
Saint Denys dans la prison dite de Glaucin	245
Saint Denys sur un gril ardent	246
Saint Denys livré aux bêtes	249
Saint Denys en croix	251
Saint Denys communié par Notre-Seigneur	283
Saint Denys condamné à mort	254
Saint Denys conduit au supplice	255
Saint Denys portant sa tête à une vénérable matrone	269
Saint Denys et saint Benoît en adoration devant le Saint-Sacrement	539
Saint-Esprit	451
Saint François de Sales	536
Saint Grégoire de Nazianze	79
Saint Grégoire de Tours	23
Saint Grégoire le Grand	83
Saint Ignace	75
Saint Jean Chrysostome	81
Saint Jérôme	33
Saint Méthode	37
Saint Paul, maître de saint Denys	525
Saint Paul devant les philosophes athéniens	139
Saint Paul prêchant à Athènes	137
Saint Philippe	9
Saint Pierre et saint Paul	171
Saint Pierre et Simon le Magicien	97
Saint Polycarpe	145
Saint Thomas d'Aquin	529
Sainte Brigitte	387
Sainte Thérèse	531
Sceau représentant le martyre de saint Eutrope	235
Séraphin	486
Source de la vie	517
Statue de Dagobert	279
Statue de François I[er]	381
Statue de Saint Denys	417
Tarvos Trigaranus	205
Tombeau de Dagobert	371
Tombeau de François I[er] et de sa famille	379
Tombeau de Henri II et de Catherine de Médicis	377
Tombeaux de rois de la seconde race	375
Trésor de Saint-Denys :	
1[re] *Armoire*	393
2[e] *Armoire*	399
3[e] *Armoire*	403
4[e] *Armoire*	407
5[e] *Armoire*	411
Trinité	449
Trône	485
Vision de Régulus	275
Vision de saint Jean dans l'Apocalypse	182
Vitrail de Saint-Denys représentant la prise de Nicée par les croisés	315
Vitrail de Saint-Denys représentant la rencontre fabuleuse de Constantin et de Charlemagne	314
Vulcain	202

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

LETTRE A SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII..... V

PRÉFACE..... IX

PREMIÈRE PARTIE.

QUESTIONS PRÉLIMINAIRES SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE SAINT DENYS.

Ire QUESTION. — A quelle époque saint Denys est-il venu prêcher la foi dans les Gaules?..... 3

IIe QUESTION. — Saint Denys, premier évêque de Paris, est-il le même que saint Denys l'Aréopagite?..... 30

IIIe QUESTION. — Les ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite par l'Église grecque et le moyen âge catholique sont-ils authentiques?..... 69

DEUXIÈME PARTIE.

VIE DE SAINT DENYS.

CHAPITRE I. — Origine de saint Denys. — Son éducation, son séjour en Égypte. — Il est nommé archonte, puis membre de l'Aréopage. — Sa conversion. — Ses épreuves. — Sa lettre à saint Polycarpe..... 129

CHAPITRE II. — Denys disciple de saint Paul et de Hiérothée. — Son éclatante vertu. — Il est fait évêque d'Athènes. — Sa lettre à Démophile. — Sa sollicitude pour les rites et les cérémonies sacrées..... 149

CHAPITRE III. — Denys a le bonheur de voir la sainte Vierge et de recevoir sa bénédiction au milieu des Apôtres..... 163

Digitized by Google

Pages.

CHAPITRE IV. — Saint Denys évangélise l'Attique et la Grèce. — Ses courses apostoliques sous le règne de Néron. — Martyre de saint Pierre et de saint Paul..... 170

CHAPITRE V. — Contemplations sublimes de saint Denys. — Il défend le christianisme contre les Gnostiques et soutient l'Église pendant la persécution de Domitien. — Sa lettre à l'Apôtre saint Jean, en exil à Pathmos..... 176

CHAPITRE VI. — Saint Denys va à Rome. — Il reçoit du pape saint Clément la mission de prêcher la foi dans les Gaules. — Son arrivée et son séjour à Arles. — Il assigne à chacun de ses compagnons la province qu'il doit évangéliser..... 183

CHAPITRE VII. — Religion des Gaulois et, en particulier, des Parisiens, à l'époque où ils furent évangélisés par saint Denys. — Dieux, sacrifices, prêtres, temples, superstitions..... 193

CHAPITRE VIII. — Paris au temps de saint Denys. — Les trois premières stations de saint Denys. — Notre-Dame des Champs. — Saint-Étienne des Grès. — La Sainte-Trinité. — Il établit des prêtres et des religieux..... 221

CHAPITRE IX. — Saint Denys visite les églises fondées par ses compagnons, et prêche la foi aux Bretons, aux Germains et aux Espagnols..... 233

CHAPITRE X. — Le Martyre. — Quatrième, cinquième, sixième et septième stations de saint Denys : Saint-Denys du Pas, Saint-Denys de la Chartre, Montmartre, Champ de Catulle. — Temps et lieux du martyre de saint Denys. — Ce qu'il faut penser des circonstances merveilleuses qui l'accompagnèrent..... 237

CHAPITRE XI. — Travaux et mort des disciples de saint Denys..... 261

TROISIÈME PARTIE.

GLOIRE POSTHUME DE SAINT DENYS.

CHAPITRE I. — Premier monument bâti par Catulle sur le tombeau des martyrs. — Église élevée par sainte Geneviève. Miracles. — Lieu primitif de la sépulture de saint Denys..... 273

CHAPITRE II. — Les premiers gardiens du tombeau des martyrs. — Fondation de l'abbaye de Saint-Denys par Dagobert. — Séjour du pape saint Étienne II. — Miracle éclatant qui le signale. — Autres miracles..... 287

CHAPITRE III. — Vertu des reliques de saint Denys : elles attachent la victoire au drapeau de la France et sont pour l'État un gage de prospérité et de grandeur. — Leurs translations à l'époque des invasions normandes..... 294

CHAPITRE IV. — Ouverture de la châsse au XIe siècle. — Pèlerinages au tombeau de saint Denys..... 302

CHAPITRE V. — Reconstruction de la basilique de Dagobert par les abbés Fulrad, Suger, Eudes Clément, et Mathieu de Vendôme. — Description du monument.. 308

CHAPITRE VI. — Chapelle du martyre. — Autres églises bâties en l'honneur de saint Denys et de ses compagnons sur le théâtre de leurs souffrances : Saint-Denys du Pas, Saint-Denys de la Chartre. — Chapelle de Saint-Denys à Athènes. 319

Digitized by Google

Pages.

CHAPITRE VII. — Abbaye de Saint-Denys. — Les différentes périodes de son histoire. — Les abbés de Saint-Denys. — Chroniques de Saint-Denys..... 334

CHAPITRE VIII. — Dévotion des rois de France à Saint-Denys. — L'oriflamme. — Sacre des reines à Saint-Denys. — Dévotion des grands et du peuple. — Miracles. 347

CHAPITRE IX. — Obsèques des rois de France. — Leurs tombeaux à Saint-Denys. — Le caveau des Bourbons..... 364

CHAPITRE X. — Honneurs rendus à saint Denys par les papes et par de saints personnages..... 385

CHAPITRE XI. — Le trésor de Saint-Denys. — Le saint clou..... 393

CHAPITRE XII. — Fêtes établies en l'honneur de saint Denys. — La messe grecque. — Démarche de l'Église grecque auprès de l'abbé de Saint-Denys, au sujet de cette messe; pièce curieuse 415

CHAPITRE XIII. — Suppression de l'abbaye en 1790. — Dévastation des tombeaux. — Profanation des cendres royales et de la basilique. — Les reliques de saint Denys et de ses compagnons sont déposées dans l'église des Carmélites. — Destruction de l'abbaye de Montmartre et de la chapelle des martyrs..... 419

CHAPITRE XIV. — Réparation : les cendres et les monuments des rois sont réintégrés solennellement à Saint-Denys. — Translation des saintes reliques à leur basilique. — Restauration de l'église par Viollet-Leduc..... 427

CHAPITRE XV. — Culte rendu de nos jours au saint patron de la France : à Saint-Denys, à Longpont et à Montmartre..... 433

QUATRIÈME PARTIE.

OUVRAGES DE SAINT DENYS.

CHAPITRE I. — Titre et division des ouvrages de saint Denys. — A qui sont-ils adressés?..... 421

CHAPITRE II. — *Les Institutions théologiques.* — Unité de Dieu. — Trinité. — Incarnation..... 454

CHAPITRE III. — *Les Noms divins.* — Idée générale du livre. — Dieu est appelé le Bon, la Substance, la Vie, la Sagesse, la Puissance, Grand, Petit, le Même et l'Autre, le Semblable et le Dissemblable, le Stable et le Mobile, Pantocrate, Ancien des jours, la Paix, Parfait et Un. — Résumé général du livre. — Méthode. 455

CHAPITRE IV. — *Théologie symbolique*..... 479

CHAPITRE V. — *Hiérarchie céleste.* — Définition de la hiérarchie en général; son principe, son but et sa loi. — Plan du monde invisible. — Division des saintes hiérarchies : trois hiérarchies et neuf ordres d'anges. — Signification de leurs noms et leurs fonctions. — Conclusion générale..... 481

Digitized by Google

Pages.

CHAPITRE VI. — *La Hiérarchie ecclésiastique*. — Principe et but de cette hiérarchie, comment elle se distingue de la hiérarchie céleste; comment elle est constituée; ses trois ordres de ministres : les sacrements correspondent à leurs fonctions..... 497

CHAPITRE VII. — La Théologie mystique : son objet est l'union avec Dieu. — Comment se réalise cette union. — L'extase.. 512

CHAPITRE VIII. — Appréciation des ouvrages de saint Denys : doctrine et style.. 520

CHAPITRE IX. — Influence des écrits de saint Denys sur la scolastique et la mystique..... 528

CONCLUSION..... 538

APPENDICE. — Actes latins de saint Denys admis comme authentiques par les Bollandistes..... 543

THEOLOGICAL SEMINARY NEW YORK

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

